



JÉSUS-CHRIST

Paris. — Typographie de Firmin-Didot frères, fils et Cie, rue Jacob. 56.



LE TRIOMPHE ÉTERNEL DU CHRIST

[illegible]



JÉSUS-CHRIST

PAR

LOUIS VEUILLOT

AVEC

UNE ÉTUDE SUR L'ART CHRÉTIEN

PAR E. CARTIER

OUVRAGE CONTENANT 180 GRAVURES EXÉCUTÉES PAR HUYOT PÈRE ET FILS
ET 16 CHROMOLITHOGRAPHIES

D'APRÈS LES

Monuments de l'Art depuis les Catacombes
jusqu'à nos jours

DEUXIÈME ÉDITION

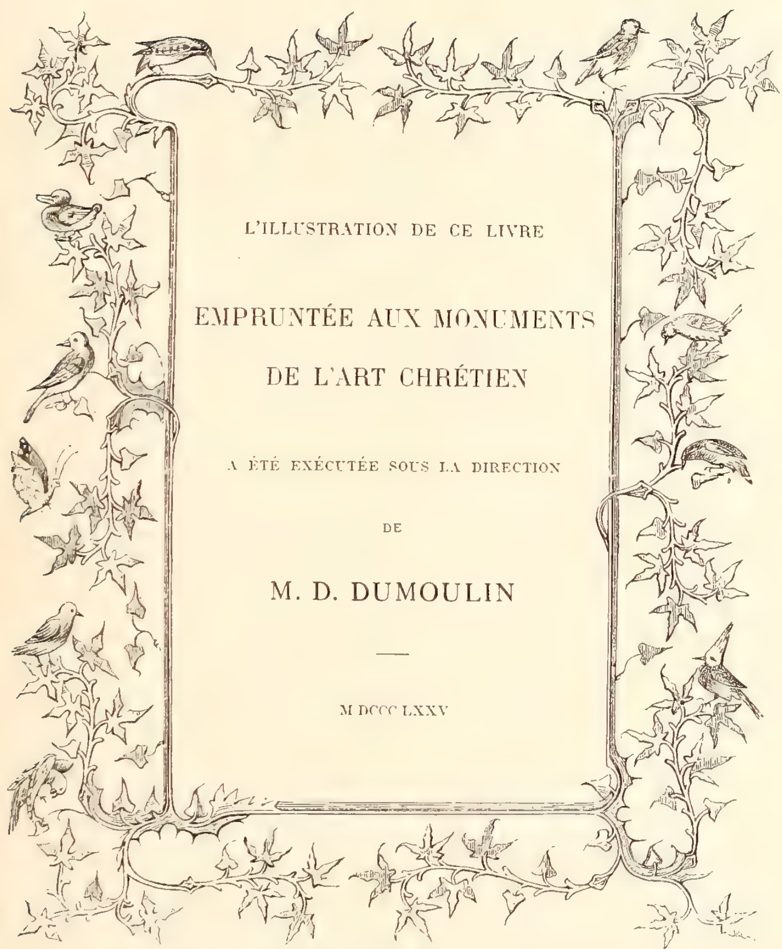


PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT FRÈRES, FILS ET CIE

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

1875



L'ILLUSTRATION DE CE LIVRE

EMPRUNTÉE AUX MONUMENTS
DE L'ART CHRÉTIEN

A ÉTÉ EXÉCUTÉE SOUS LA DIRECTION

DE

M. D. DUMOULIN

—

M DCCC LXXV

Ornementation d'un Livre d'heures du xive s. Bibl. de M. A. F.-Didot.

PLAN DE L'OUVRAGE

1re *partie :* Jésus-Christ annoncé, attendu et nécessaire à la régénération de l'homme. — 2e *partie :* Vie de Jésus-Christ. — 3e *partie :* Jésus-Christ continué dans le monde. L'idée principale de la troisième partie de l'ouvrage est l'affranchissement et l'agrandissement de l'humanité par les nations chrétiennes sous l'influence de l'Église.

Ce livre n'est pas une œuvre de polémique. L'auteur ne réfute pas, il expose, et s'adresse non-seulement aux croyants, mais à tous les hommes de bonne volonté.

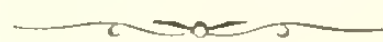
Pour les grands personnages qui ont occupé la scène du monde, il est d'usage de faire leur histoire et celle du siècle qu'ils ont pénétré de leur esprit. Le siècle de Jésus-Christ, dix-huit fois renouvelé, ne cesse de se continuer. Si le Christ pouvait n'être plus dans l'avenir qu'une question historique, il serait encore incontestablement, à ce point de vue, le sujet le plus digne de nos méditations. Or, après dix-huit siècles, il est resté vivant.

Le chapitre intitulé Jésus-Christ dans l'art *est dû à un écrivain spécial et compétent,* M. E. Cartier, *depuis longtemps connu par ses travaux sur l'art chrétien.*

L'illustration embrasse la peinture, la sculpture, l'architecture. On a tenu à ne rien oublier parmi les œuvres qui ont le mieux exprimé l'idée chrétienne : on a fait appel à toutes les Écoles, à tous les Maîtres. Depuis les Catacombes jusqu'à nos jours, on a passé en revue toutes les œuvres où le Christ a été glorifié, et l'on a fixé les plus importantes sous les yeux du lecteur. On n'a pas craint, d'ailleurs, de procéder par

comparaison et de montrer le même sujet traité successivement par un artiste véritablement chrétien et par un pinceau ou un ciseau réaliste. C'est ainsi qu'à la Création de l'homme, *sculptée par Jean de Pise au treizième siècle, on a opposé la même représentation due à l'âpre génie de Michel-Ange; c'est ainsi qu'à côté de la scène trop agitée et trop pittoresque des* Noces de Cana, *de Véronèse, on a placé la scène naïve de nos manuscrits du moyen âge. Un tel contraste est fécond en enseignements, et toutes ces reproductions des grands maîtres forment, en quelque sorte, un abrégé vivant de l'Histoire de l'art. L'œuvre de M. Louis Veuillot ne pouvait recevoir un plus magnifique commentaire. C'est l'action de grâces que tous les pays et tous les siècles ont rendue dans les arts à* JÉSUS-CHRIST PRÉPARÉ, VIVANT ET CONTINUÉ DANS LE MONDE.

***



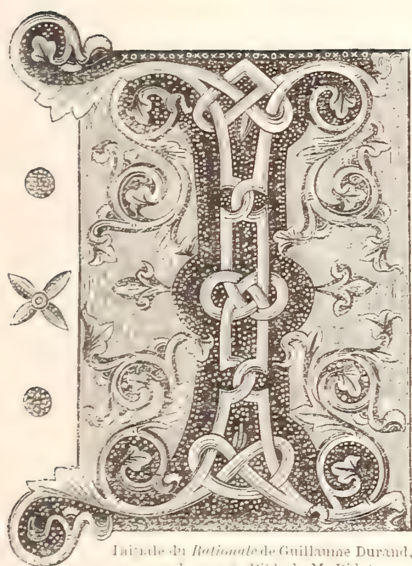
PREMIERE PARTIE



JÉSUS-CHRIST ATTENDU

I

DIEU ET L'HOMME



Initiale du *Rationale* de Guillaume Durand, ms. du XIV[e] s. Bibl. de M. Didot.

IL y a deux personnages dans l'Évangile, Dieu et l'homme, et la place de l'homme n'y est pas moindre que celle de Dieu. C'est pour l'homme que Dieu descend du ciel, c'est pour lui que l'Esprit incréé revêt le poids de la chair, que l'Infini se circonscrit dans cette prison, que le Tout-Puissant en accepte l'infirmité; pour lui que la pureté même assume l'ignominie du péché; pour lui que l'Immortel vient goûter la mort, et la mort de la croix! L'homme est l'objet de cet inconcevable amour. Tout à l'heure, nous porterons nos regards sur Dieu; mais qu'est-ce que l'homme?

Selon la *science* la plus récente, l'homme est un animal qui a inventé Dieu : « Aussitôt que l'homme se *distingua de l'animal,* il fut religieux. » Ce trait scientifique exprime la pensée mère des livres écrits à dessein de ruiner la foi en Jésus-Christ Dieu, moyen assuré de ruiner la religion et la raison, et de faire de l'homme ce que l'on prétend qu'il a été, un animal.

L'homme n'eut pas la peine de devenir religieux. Il le fut dès l'origine, ayant connu avant toute chose le Dieu qui l'avait créé. Ce serait donc parler

plus exactement de dire qu'aussitôt que l'homme cesse d'être religieux, alors il ne se distingue plus parfaitement de l'animal. C'est le caractère de l'homme devenu animal, de ne pas discerner les choses de Dieu.

Mais cette haute qualité d'être religieux par nature, ne nous fait pas suffisamment connaître l'homme. Pourquoi l'homme est-il religieux? Que sait-il naturellement de Dieu? Bien plus, que sait-il de lui-même? Tout ce qu'il en apprend, à force de se considérer en lui et dans les autres, n'est guère que ténèbres, sujet de doute, de honte et de désespoir. Est-il seulement un atome dans les abîmes de l'étendue? A-t-il seulement la pleine conscience de son être? Et pourtant il se sent grand, et ce sentiment est juste : mais d'où prend-il le sentiment de sa grandeur?

L'individu sait quel jour il est entré dans la vie. Connaît-il celui où il a véritablement commencé à vivre? Pas plus que celui où il mourra; et il meurt sans savoir à quel moment il a vécu. Entre ces deux dates de la naissance et de la mort, dans ce court espace de temps, il est né plusieurs fois, il a vécu plusieurs vies fort diverses; il se demande s'il a jamais été?

Il marche, il parle, il pense, et il a une action dans le monde. Cependant il est mort, et plusieurs fois, et de plusieurs morts, et il le sent très-bien; et il sent aussi qu'il ne mourra pas!

L'homme est fini, il ne peut jeter un regard sur lui-même sans le comprendre; tellement fini, tellement borné, qu'il ne sait plus s'il est. Sa pensée, cet instrument qui le sert encore quand tous ses organes refusent de le servir, lui manque ici, s'épouvante, se dissipe, doute d'elle-même, et le fait douter de lui. Elle n'est plus qu'un néant dans le néant. Et c'est cette évidence du néant de l'homme qui est le dernier refuge où la pensée constate bien sa propre existence. Elle est, parce qu'elle n'a pu s'inventer, parce qu'elle a peine à se connaître.

Cependant ce fini si chétif est l'œuvre de l'Infini, et dans l'œuvre il y a quelque chose de l'ouvrier, quelque chose de l'Infini. Voilà plus qu'un monde! L'homme, borné de toutes parts, est cependant partout. La pesanteur et l'infirmité de son corps n'arrêtent point sa pensée. Il est avec elle partout où elle va; elle va partout. Les espaces lui sont ouverts, les temps lui sont donnés, il franchit encore la limite des espaces et des temps. Cet

être qui a peine à se saisir dans le présent, placé entre deux minutes dont l'une n'est plus et dont l'autre n'est pas, il vivait néanmoins avant sa naissance, par ses ancêtres; il vivra après sa mort, par ses descendants, et surtout par ses œuvres, filles innombrables, nées d'un instant pour ne plus

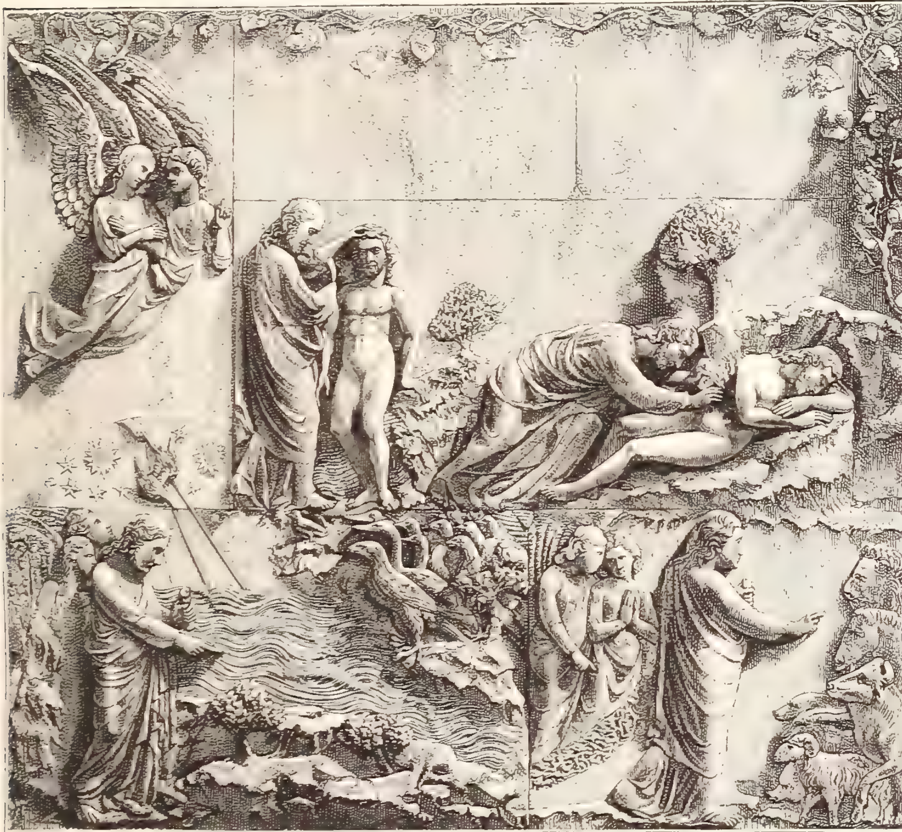


Fig. 1. — Création de l'homme et de la femme; bas-relief de Jean de Pise, à la cathédrale d'Orvieto, XIII[e] siècle. L'artiste s'est attaché à exprimer le respect et la tendresse du Créateur pour sa créature.

périr. Avant lui, tout a été fait pour lui, tout a contribué à former le milieu dans lequel il doit vivre; il est pour quelque chose dans tout ce qui viendra après lui. Captif, il se sent des ailes toujours libres; aveugle, il voit du côté du jour par-delà le soleil, du côté de la nuit par-delà les ombres; son regard va plus loin que tous les horizons. Poussière sans nom hier et sans souvenir demain, imperceptible sur cette terre perdue dans la poussière des astres, il n'a qu'un éclair dans la course du temps : néanmoins, vivant dans le pre-

mier homme, il est de fait aussi ancien que le temps, et il sera encore, lorsque le temps ne sera plus. Quand Dieu a dit : « Faisons l'homme à notre image, » ce jour-là je suis né. Est-ce ma vraie naissance? Pas encore! Dieu a dit cette parole et l'a accomplie au moment marqué en ses desseins; mais ses desseins sont en lui de toute éternité.

Créé dans le temps, conçu dans l'éternité, je suis créé pour l'éternité; je ne mourrai pas, car les œuvres de Dieu ne sont pas faites pour périr. La matière où l'âme n'est pas jointe n'est rien. Elle est à la création ce que mon vêtement est à mon corps, et ce corps tout seul n'est pas moi. Il est le vêtement qui s'use et qui change. J'ai changé plusieurs fois de vêtement, plusieurs fois de corps. Où est mon corps d'enfant? où est la fleur et la force de ma jeunesse? Cela est mort, aussi mort que les parfums et les sons qui ont traversé les airs. En reste-t-il ce qui reste de l'herbe des toits? La vraie création, la création impérissable, est ce qui est *à l'image de Dieu.* C'est là ce qui a reçu sa perfection dès l'origine et qui ne périra pas.

Ainsi Dieu, par sa puissance, a mis dans la mort même l'éternité, dans le muable l'immutabilité, dans le fini une image de l'Infini.

Voilà l'homme, non tout entier ni même dans la mesure où il lui est donné de se connaître, puisque je ne parle pas des richesses et des flammes de son cœur. Et cet être n'aurait été originairement qu'un animal semblable à ceux qui furent créés pour le servir et qui ne pensent point! Et il serait resté dans cette foule sans vie, jusqu'à ce qu'il eût su « se distinguer » en devenant religieux, c'est-à-dire, en inventant la pensée et en créant Dieu!

C'est une vieille supercherie de la « science » de ravaler l'homme à ce point; de le mettre au départ sur la ligne de l'animal et même plus bas. Elle enfle ensuite son orgueil par la considération de ce qu'il aurait fait lui-même pour se tirer de l'infirmité, et de là elle lui persuade qu'il n'est redevable qu'à lui seul de toutes ses grandeurs. — « Vois où déjà tu as su monter, lui dit-elle; ne t'arrête point; dégage-toi de plus en plus des liens de ton enfance, et monte encore : tu seras un Dieu, tu seras le seul Dieu! »

C'est ce que l'on appelle « l'esprit moderne ». Il ne date pas d'aujourd'hui; ce discours, inscrit dans la première page de l'histoire humaine, est la première parole que l'homme ait entendue de Satan.

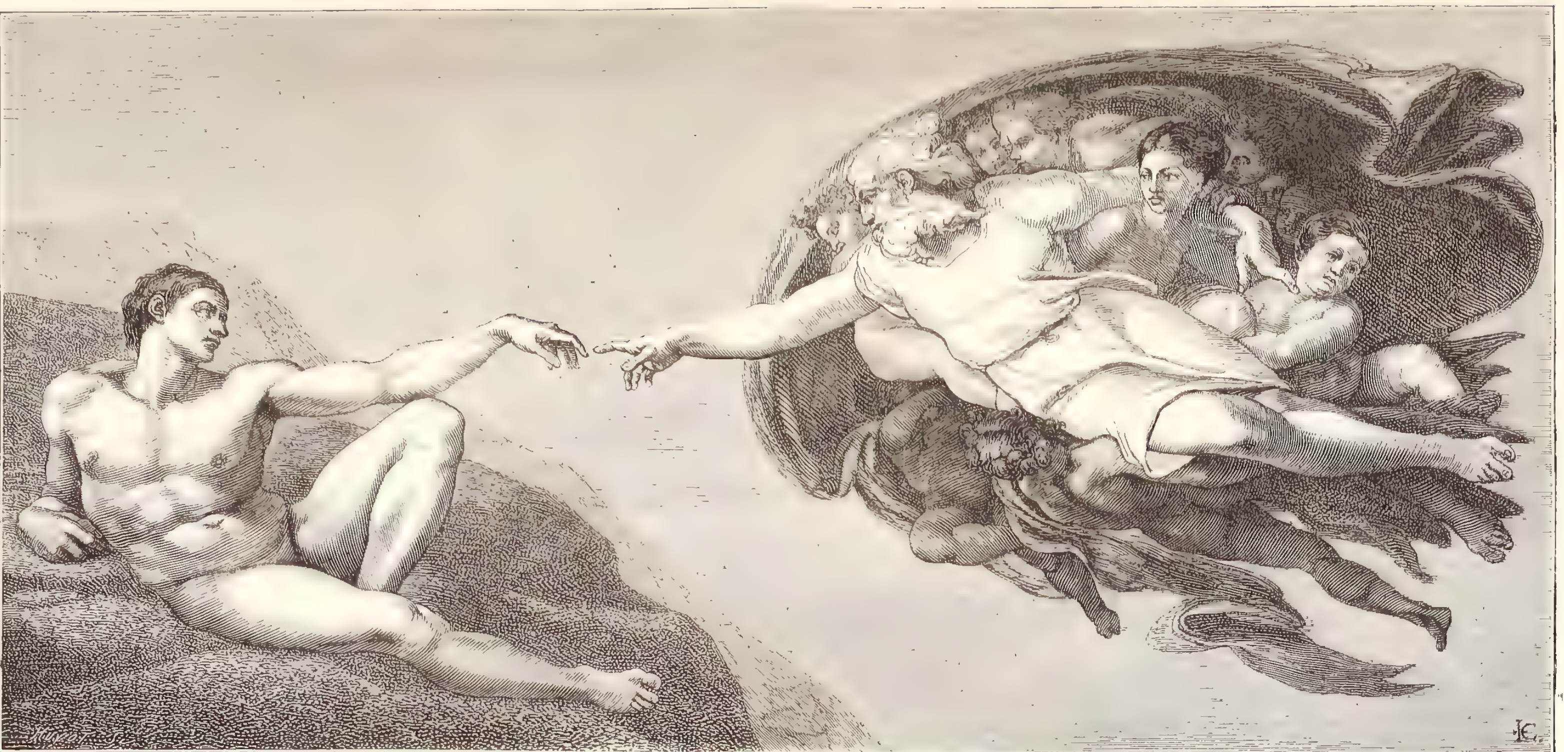


Fig. 2 — Création de l'homme. Fresque de Michel-Ange, à la chapelle Sixtine, XVIe siècle. Sur un geste du Tout-Puissant, l'homme s'éveille à la vie. Cette composition, où l'art plastique de la Renaissance est si puissamment resumé, fait contraste avec celle de Jean de Pise où l'on trouve un type achevé de l'idéalisme de l'art au moyen âge.

Il est bon de rappeler à l'homme que la main de Dieu a formé son corps, comme le souffle de Dieu lui a donné son esprit.

Animal par la matière, et misérable, si l'on juge sur l'apparence, longtemps débile dans ses langes, dit-on, longtemps incapable d'aller où le besoin l'appelle, de comprendre le danger qui le menace, de fuir le danger qu'il comprend, l'homme cependant naît le mieux constitué des animaux, plus cuirassé que le rhinocéros, plus fort que le lion, plus agile que le cerf courant et que l'aigle volant, et que le requin nageant. Donnez à cet animal son vrai nom : il s'appelle la société. Il est tel dès son berceau, et là plus qu'ailleurs. Il ne devient un individu que lorsqu'il peut voir le danger, le prévenir, s'en défendre, le vaincre. Au berceau il a son père et toute la vigilance, toute la force, toute la science de la société. La question n'est pas de savoir ce qu'il pourrait faire s'il était seul : il n'est pas seul; par les lois mêmes de sa nature, il ne peut pas être seul. Il vient au monde avec cette puissance de la société, bien plus que le lion avec ses muscles et l'aigle avec ses serres. Même à l'état sauvage, il paraît encore le roi de la création; et l'état sauvage n'est pas l'état normal de l'homme. L'homme s'appelle la société; son état normal est cette ébauche de l'ordre parfait que nous appelons la civilisation. Il est lent à se former : qu'importe? Toutes les ressources de la société sont employées à le former. Elle lui enseignera à maîtriser l'air et le feu, à dompter l'eau et même la foudre, à se faire des vêtements plus chauds que la toison des brebis, plus imperméables que le duvet des oiseaux, à se bâtir des maisons qui braveront la tempête; à tirer son pain d'une herbe des champs, à s'entourer de merveilles. Tel est ce faible animal, et il ira bien au-delà : il apprendra à vivre dans le passé et dans l'avenir, à rester encore sur la terre, lorsqu'il ne sera plus.

Pour qu'il ne soit pas tenté de refuser les magnificences de la vie mortelle, la nécessité l'oblige de demeurer en société; c'est-à-dire dans un état qui lui donne la supériorité sur toutes les créatures. Il ne peut échapper à la royauté que par la mort. J'entends ce qu'il appelle la mort, puisque, n'étant pas créé pour la mort, il ne peut mourir. En bien comme en mal, son pouvoir se limite à changer de vie.

Néanmoins l'éducation de l'homme est rude. Il le faut pour l'avantage général et son propre bien. Ce roi a besoin de connaître sa faiblesse et sa

dépendance. En présence de cette nécessité, voyez la sagesse et la tendresse de Dieu : Enfant et adolescent, l'homme est pourvu d'un ressort qui lui permet de soutenir, sans rester courbé et même sans garder le pli, tous les jougs qu'il lui importe de subir. La jeunesse est une allégresse intérieure qui



Fig. 3. — Création de l'homme ; mosaïque de la cathédrale de Monreale, en Sicile, VII[e] siècle. Après avoir formé l'homme du limon de la terre, Dieu l'anime en répandant sur lui un souffle de vie.

fait aimer le travail, endurer l'assujettissement, le chagrin, les déconvenues, l'attente, tout ce qui est si dur plus tard, et qui écraserait si le poids était le même dès le début. L'adolescent dévore les éléments de tout ; le passé ne lui est rien, il court vers l'avenir où il est assuré de régner. Les tombeaux surgissent devant ses pas : il s'arrête à peine, il les franchit, il n'y songe plus. La mort ? Elle n'est pas pour lui, elle ne peut rien sur lui, elle ne lui ôtera pas l'avenir ; elle ne l'empêchera pas d'être, de faire, d'avoir ce qu'il voudra !

Si tout à coup elle se montre et avance la main, il s'étonne : — Prends, dit-il. Et il meurt comme il fait autre chose. La vie ne lui est qu'un jouet, qu'il laisse sans le regretter.

Mais, dans cet être merveilleux, que d'inexplicables lacunes, que d'inexplicables misères! Il y a deux secrets nécessaires qu'il ne possède pas, qu'il ne peut acquérir, qu'il faut que Dieu lui révèle. Livré à lui-même, il sent une horrible incapacité de connaître et d'aimer. Les ténèbres enveloppent son esprit, un mur d'airain repousse son cœur. D'où vient-il? Où va-t-il? Quelle puissance l'a jeté dans la vie pour être en guerre avec les hommes? Car la société l'élève en vain, en vain il lui est utile, en vain elle lui est indispensable : il n'y a point naturellement d'amour entre la société et lui. Elle ne l'aime pas, elle ne le respecte pas; il ne l'aime pas, il ne la respecte pas. De part et d'autre, il ne voit que des services imposés par la force; point de respect, point d'amour. Et son ardent besoin est l'amour!

Voilà l'immense misère de cette créature si belle et formée avec tant de soin. L'homme ne connaît pas Dieu, et il n'aime pas l'homme. Que dis-je, il ne l'aime pas! Il le hait avec passion, il l'opprime avec délices. Par cette frénésie, tous les charmes de la société lui sont changés en amertume et ses avantages en tortures; il y trouve la haine et la tyrannie. Ce roi de la création, ce vainqueur de tous les êtres terrestres, capable de résister à tous les fléaux, qui chasse les bêtes féroces des forêts et rebâtit ses villes sur le sol des volcans, il rencontre un ennemi qui l'humilie, l'enchaîne et le tue; et cet ennemi, c'est l'homme! Est-ce là le primitif ouvrage? Est-ce ainsi que l'homme a été créé? Non, nous sentons un désordre; désordre immense, irréparable à nos seules forces, et qui nous fait comprendre que l'homme est un débris.

D'où vient ce désordre? Pourquoi l'homme n'est-il qu'un débris? Que répondent ceux qui disent que l'homme, lorsqu'il se distingua de l'animal, fut religieux, c'est-à-dire inventa Dieu; c'est-à-dire encore, que Dieu est une chimère de l'homme, et qu'il n'y a pas de Créateur, pas de Dieu?

Ce qu'ils répondent importe peu. L'existence de l'homme est la preuve première et décisive de l'existence de Dieu. L'homme ne s'est pas créé lui-même. Qui l'a créé, sinon Dieu? Et si l'on veut une définition de Dieu, elle est dans le symbole des Apôtres, développé contre la folie des négateurs

par le *Credo* de Nicée : *Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre, des choses visibles et invisibles.* Voilà, en quelques mots, la claire conception d'une puissance et d'une sagesse sans bornes. Car de quoi Dieu a-t-il créé toutes choses? De rien, à moins de supposer la matière préexistante ou coéternelle à Dieu. Ceux qui prétendent ne pouvoir comprendre ce Dieu créant tout de rien, se flattent-ils de comprendre la matière, l'inerte matière, ou éternelle ou créatrice d'elle-même, et ensuite créant l'ordre et l'intelligence?

S'il est impossible de comprendre que la matière ait créé l'ordre et l'intelligence, il est impossible aussi de comprendre que Dieu, l'Intelligence souveraine et parfaite, ait créé l'homme autrement que par amour, ni pour lui demander autre chose que l'amour. Toute autre explication diminue Dieu, le fait inférieur à l'homme par la justice et la bonté, le montre impuissant au milieu de cette création qui est son ouvrage. Or diminuer Dieu, c'est l'anéantir dans la pensée de l'homme qui cesse alors d'adorer, c'est-à-dire de connaître; et, par cette privation de Dieu, la pensée et l'homme même sont anéantis. Il ne reste que l'animal intelligent et troublé, haïssant et haï, qui donne et reçoit la haine, qui enfante et subit la mort.

Dieu est Amour, et l'amour est la vie. Une continuelle expansion de l'amour de Dieu, Vie increée, crée continuellement la vie. Toute vie créée de Dieu est bonne et parfaite en son ordre, est douée de beauté et donne quelque chose qui est le soutien d'une autre vie. Plus l'être est élevé, plus il reçoit et répand la vie. La perfection de la vie est la connaissance et l'amour du Créateur; la perfection de l'amour est l'adoration.

Créé par amour, pour connaître parfaitement et pour aimer parfaitement, suivant la hiérarchie de sa nature; créé par le souverain Bien pour monter jusqu'à cette abondance de la vie qui est l'adoration, l'homme, œuvre sublime, a reçu le complément sublime de la liberté. Avec la liberté il combat, il mérite, il a quelque chose à lui pour s'élever à l'amour de Dieu, pour récompenser Dieu de lui avoir donné l'être. Par là aussi, il peut s'éloigner de Dieu, se séparer de lui, le nier. Il a ce choix. Comme dernière marque de sa toute-puissance, Dieu a donné à l'homme la liberté de le nier.

Aimant, il doit obéir, car l'obéissance est la loi et la forme de l'amour; libre, il peut désobéir, violer la loi, refuser l'amour.

Déjà Dieu s'était vu refuser l'obéissance. Avant la création visible, un combat avait eu lieu dans le ciel. Parmi les innombrables Anges, il s'était trouvé des cohortes rebelles. Une partie de ces purs esprits, créés pour adorer, laissant naître en eux l'orgueil, se séparèrent de Dieu, perdirent l'amour et la lumière; ils devinrent les démons, incapables de repentir. Suivant une haute doctrine, la révélation anticipée de l'Incarnation du Verbe, par lequel ils avaient été créés (fig. 4), fut la cause de leur révolte. Ils avaient d'abord refusé l'adoration à ce Verbe de Dieu, Verbe-Dieu, lorsqu'il serait Jésus, c'est-à-dire lorsqu'il serait revêtu de l'infériorité d'une chair mortelle. Ce mystère de l'amour divin passait leur intelligence; la condition de l'homme, créature nouvelle et à tant d'égards au-dessous d'eux, qu'il faudrait pourtant adorer en Jésus, excitait leur envie. Les anges rebelles furent précipités, et le mal exista; comme mal, pour toujours; comme puissance, pour un temps. Puissance de séduction redoutable à l'homme, mais moins forte que lui, lorsqu'il veut obéir à Dieu.

Tenté par le démon, l'homme a désobéi. Il a violé la loi de l'amour, il a refusé l'amour, il a préféré le désordre et la mort. Et si l'homme a commencé non à se confondre avec l'animal, mais à s'en distinguer moins lui-même et à prendre ainsi quelques-uns de ces traits hideux de la brute que la philosophie se plaît à lui reconnaître, — traits que Dieu ne lui avait point donnés! — ce fut ce jour-là. Ce jour-là, honteux de sa nudité, il ceignit pour la cacher une tunique faite de peaux de bêtes, symbole de la mortalité.

Aux yeux de la science qui nie Dieu et l'homme, ce jour néfaste serait la première date du progrès, le premier pas de l'homme vers la création du *sens* religieux. Hélas! il ne créa ce jour-là que la mort. Chassé de la claire présence de son Créateur, il entra dans les ténèbres humaines. Il ne commença pas de devenir religieux; mais, par un effet de la miséricorde divine, il ne put cesser de l'être. Comme on dit que les derniers objets qui se peignent dans les yeux d'un homme au moment qu'il reçoit la mort y restent gravés et ne s'effacent plus, de même, au seuil des longues ténèbres où il allait entrer par sa faute, l'homme emporta ineffaçable la vision du Paradis, et son âme ne cessa point de rendre un écho défiguré des grandes choses qu'elle avait sues et des promesses qui lui faisaient attendre un rédempteur (fig. 5). Ici, à cette lointaine origine, la grâce du Christ



Fig. 4. — Dieu révèle aux anges l'incarnation future du Verbe; occasion de la révolte des mauvais anges qui refusèrent de reconnaître Dieu dans l'infériorité de la condition humaine. — Dessin de Wohlgemuth, dans une Bible abrégée (*der Schatzbehalter*), Nuremberg, 1491.

apparaît; elle sera renouvelée en figures sans nombre, jusqu'au jour de l'ineffable réalité.

Mais reprenons.

Non libre, l'homme n'eût point péché, Dieu n'eût point été offensé. D'une créature sans liberté, la toute-puissance n'eût pas exigé la plénitude de l'amour. Ce qui constitue le don, c'est le pouvoir de refuser. Dieu ne pouvait ni se tromper au point d'exiger de sa créature ce qu'il ne lui avait pas donné d'offrir librement, ni punir sur cette créature un vice de l'organisation qu'elle tenait de lui. Une erreur et une injustice en Dieu, Dieu imprévoyant, Dieu impuissant à faire ce qu'il a voulu, Dieu non-seulement sans miséricorde, mais injuste, absurdités palpables !

Si Dieu avait moins aimé l'homme pécheur, n'ayant pas à le détruire comme une œuvre mal faite, il l'aurait brisé comme une œuvre rebelle.

Parce que son œuvre est bonne et conforme à ses plans, il l'a conservée ; parce qu'elle est intelligente et libre, et qu'elle a prévariqué volontairement, il l'a punie; parce qu'il l'aimait d'un amour éternel, il l'a réparée.

Au sacrifice de l'autel, le prêtre, ayant versé dans le calice le vin qui sera changé au sang précieux de Jésus-Christ, y mêle quelques gouttes d'eau qui figurent l'humanité revêtue par le Sauveur, et il prononce ces paroles étonnantes : « O Dieu, qui merveilleusement avez créé l'homme dans un si « noble état, et, plus merveilleusement encore, l'avez rétabli dans sa dignité « première, accordez-nous par le mystère de cette eau et de ce vin d'avoir « un jour part à la divinité de Celui qui a daigné se revêtir de notre huma- « nité, Jésus-Christ, votre Fils, notre Seigneur ! »

Dieu donc a réparé sa créature déchue, et il a confié la réparation à ce Verbe par lequel il l'avait créée; ce Verbe qui « est en lui dès le commencement, engendré, non fait, par qui toutes choses ont été faites et sans qui rien de ce qui a été fait n'a été fait ». Et cette réparation a été une création nouvelle. Le Verbe s'est incarné, a pris la figure et le poids du péché, s'est chargé de la mort, qui était la peine du péché; et par son sacrifice, satisfaisant à la fois la justice et l'amour, il a restauré la vie et aboli la mort. « Et le Verbe était Dieu, » car quel autre que Dieu pouvait réparer l'œuvre de Dieu, suffire à la justice de Dieu, remplir souverainement le but de l'amour de Dieu ?

L'homme a connu ces choses qui éclairent sa raison et lui donnent la clef de son propre mystère. Il les a connues, non pour les avoir découvertes,

mais parce qu'elles lui ont été révélées par le Verbe divin, et ensuite expliquées sous la dictée de ce Verbe dont la voix ne se tait jamais. Voici ce qu'écrivait, vers la fin du premier siècle du Christ, il y a dix-huit cents ans, autant en prophète qu'en témoin et en historien, un homme qui avait été un pauvre batelier du lac de Tibériade; mais la tête de cet homme avait posé sur la poitrine de Jésus :



Fig. 5. — Dieu reproche à Adam et à Ève leur péché et leur promet le Rédempteur. Fresque de Flandrin à l'église Saint-Germain des Prés, à Paris. XIXe siècle.

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe « était Dieu.

« C'est lui qui était en Dieu au commencement.

« Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été « fait sans lui.

« En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes;

« Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas com-

« prise..... Le Verbe est cette vraie lumière qui éclaire tout homme venant « dans ce monde.

« Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a « point connu.

« Il est venu dans son propre héritage, et les siens ne l'ont pas reçu.

« Mais il a donné à tous ceux qui l'ont reçu le pouvoir d'être faits enfants « de Dieu, à ceux qui croient en son nom ;

« Qui ne sont point nés du sang, de la volonté de la chair, ni de la « volonté de l'homme, mais de Dieu.

« Et le Verbe a été fait chair, et il habitait parmi nous, plein de grâce « et de vérité. Et nous avons vu sa gloire, qui est la gloire du Fils unique « du Père. »

Quelle page! Quelle porte de lumière pour entrer dans la lumière de Dieu! Bossuet dit d'un autre endroit du même Évangile : « Vous y trouverez des profondeurs à faire trembler. » Ici, c'est l'évidence qui jaillit du sein des profondeurs, et qui dévore l'énigme de l'homme et de Dieu, comme l'ardent soleil dévore la nuit. L'humanité ne s'y est pas trompée. A l'éclat de ce jour divin, aussitôt, dans son œil mort, elle a senti renaître la vision du Paradis; elle a reconnu tout de suite, sinon tout entière, le Dieu qui lui avait parlé aux jours de son innocence, lorsqu'elle habitait encore dans son berceau de fleurs, et elle a su que le Rédempteur était venu, et qu'il avait donné aux hommes « le pouvoir d'être faits enfants de Dieu ».

Mais la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise; et Celui par qui le monde a été fait est venu dans le monde, et le monde ne l'a point connu. Et le monde a besoin que l'on contredise la folie homicide qui conseille aux hommes de refuser d'être faits enfants de Dieu, leur disant que Jésus-Christ n'est point le Fils de Dieu ni le Rédempteur du monde, et que Dieu n'a point de Fils, et que le monde n'a pas besoin de Rédempteur!

II

AVANT LE CHRIST


Initiale d'un *Flavius Josephe* du XIIe siècle.
Biblioth. de M. Ambr. Firmin-Didot.

CEPENDANT le monde attendait, et dans quel état ! L'écrivain moderne, suivant qui l'homme « devint religieux », nous peint l'humanité livrée à ses propres conceptions en matière religieuse. Des fétiches pour dieux, des sorciers et des égorgeurs pour prêtres, l'être humain pour victime, telles sont les religions trouvées par l'homme. « Cette *divine* faculté de la religion put « longtemps sembler *un chancre* qu'il fal- « lait extirper de l'espèce humaine, une « cause d'erreur et de crimes que les sages devaient chercher à supprimer. »

Toutes les religions antérieures à Jésus-Christ, la judaïque exceptée, furent sataniques, antisociales, déshonorantes pour l'homme et pour Dieu. C'est l'aveu d'un ennemi de l'Église catholique. Il n'a pu se dispenser de reconnaître le fait, et le fait renverse tout son système. Bossuet, avec la supériorité de son génie, qui n'est souvent que la supériorité de la foi, a dit : « Les nations les plus éclairées étaient les plus aveugles sur la religion : *tant il est vrai qu'il y faut être élevé par une grâce particulière et par une sagesse plus qu'humaine.* »

Dans quelle religion de l'antiquité ne retrouve-t-on pas les grossiers sortiléges, le fétichisme, l'abomination des sacrifices humains? Ces horreurs allaient de pair avec les belles floraisons d'Athènes et de Rome. Là même, dans ces centres de politesse, l'immolation rituelle ne fut jamais abolie. Pour multiplier les supplices, il n'est pas nécessaire qu'une religion entasse les cadavres autour de ses idoles, comme à Carthage et au Dahomey. A Rome, dans le cirque, la religion tuait des hommes par le fer et par la dent des bêtes; dans tout l'empire et sur toute la surface de la terre, elle tuait, avec plus de douleurs pour l'âme, par la corruption.

Nous, fils, époux, pères par la grâce du Christ, réprésentons-nous cette « civilisation », où la famille n'existait pas pour les trois quarts des hommes, où personne n'en goûtait la plénitude sacrée. Le nom de père de famille signifiait possesseur d'esclaves. Dans toute la Grèce, vouée au culte de l'amour impudique, l'amour conjugal n'avait pas un temple.

Voilà donc le progrès de l'homme devenu religieux! Sa religion était un « chancre », et le chancre dévorait sa chair. Les « sages » qui se proposaient d'extirper le chancre, où les voit-on? C'est depuis Jésus-Christ, c'est contre Jésus-Christ que le monde a connu de tels sages. L'antiquité en ignora l'espèce et ne l'aurait point supportée. Quand Satan parvient à se faire adorer, il ne suscite ni ne permet le libre examen. N'ayant pas la vérité, il n'a pas non plus cette patience qui est la tolérance de Dieu. On ne discutait pas plus Minerve à Athènes, Jupiter à Rome, que naguère Calvin à Genève et maintenant Mahomet à Méquinez, Luther à Copenhague, Joë Smith chez les Mormons. Les Chrétiens refusèrent publiquement l'encens aux idoles. Parmi les païens éclairés, ceux qui voulurent rester sages demandèrent que les idoles fussent repeintes et les Chrétiens livrés aux lions.

Avant le Christianisme, que pouvaient les sages? Qu'auraient-ils su mettre à la place des dieux? La raison, abandonnée à elle-même dans la recherche de Dieu, courut au polythéisme par la pente rapide qui, maintenant, emporte au panthéisme tout ce qui se détourne de Jésus-Christ. Le polythéisme aboutit aux idoles, le panthéisme y viendra. Les sages résisteront peu! L'homme est fait pour adorer; il faut qu'il adore. Partout où le Christ n'a pas paru, les fétiches règnent; le Christ est-il chassé, les fétiches se relèvent. Il reste des passions, il y a des maîtres, les dieux sont trouvés.

Séparée de la révélation divine, la science ne constate plus que des phénomènes terribles devant lesquels la faculté de l'adoration s'égare aussitôt. L'homme apparaît comme le jouet de puissances contraires, la plupart cruelles, toutes inexorablement inconnues, dont il ne peut avec certitude fléchir la volonté obscure, dont il doit redouter sans cesse le caprice méchant. Perpétuelles terreurs, d'où surgissent les délires de la superstition : c'est le paganisme tout entier.



Fig. 6. — Platon.

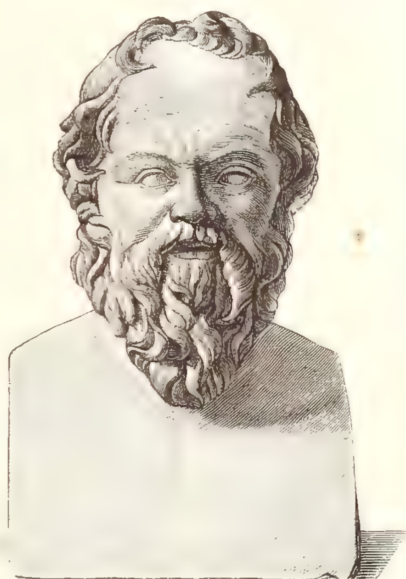


Fig. 7. — Socrate.

D'après l'*Iconographie grecque* de Visconti.

Il y a, dit Bossuet, un christianisme de la nature. Il y a aussi un paganisme de la nature, béant sous les pas de l'homme : et combien tous les jours y tombent en pleine lumière de Dieu ! Le monde s'y engouffra.

Si les sages de l'antiquité pouvaient s'en tirer, il est certain qu'ils ne l'ont pas entrepris. La sagesse naturelle méprise l'erreur commune et l'accompagne à ses plus vils autels. Moïse, animé de l'esprit de Dieu, est le seul législateur de l'antiquité qui ose briser une idole populaire; il n'a d'imitateurs que dans son peuple. Solon établit le temple de Vénus prostituée. Socrate, Platon, Cicéron, Sénèque, croiraient volontiers à l'unité et à

l'immatérialité de Dieu : mais Socrate mourant sacrifie à Esculape; Platon se garde d'encourir une accusation d'impiété; Cicéron, déjà prêtre du temple de la Terre, brigue et obtient la charge d'augure; Sénèque observe les rites païens.

A renverser les simulacres, il fallait le bras des martyrs; pour guérir le « chancre », il fallait leur sang généreux, devenu le sang du Christ. Les philosophes et libres penseurs païens ont fait ce que pouvaient faire ces bien-disants que le disciple de Socrate nous montre au banquet du poëte Agathon. En discourant de la vertu et de la vérité, parfois admirablement, ils ont encore corrompu la terre. Le génie de Platon, ébranlé par de lointaines vibrations du Sinaï, a rendu quelques magnifiques échos. S'est-il soucié que ce fût la vérité?

Dans ce dialogue du *Banquet*, où Socrate semble par moments plein de la pensée chrétienne, la passion la plus abominable est glorifiée comme le principe le plus actif de la vertu; et Socrate prétend tenir d'une courtisane les belles idées dont il charme ses auditeurs. Toutes les perversités que l'on pourrait aujourd'hui ramasser dans les lieux de châtiment, ne donneraient pas une pareille essence de corruption. Raffiner dans l'infamie, c'était le fait et l'art des « sages ». Saint Augustin se reprend d'avoir loué ces impies : « Platon et les siens n'étaient pas nés pour éclairer les peuples, et les ache-« miner de l'universelle folie des idoles au vrai culte du vrai Dieu. »

On citera de belles maximes des païens. Chez eux les belles maximes abondaient, comme les temples. Les temples n'eurent la sainteté et les maximes l'efficacité que quand le Christ y pénétra. Observez-les sur ces hautes paroles, dit Bossuet, vous verrez qu'ils ne les entendent point. Rien de plus admirable que l'apologue socratique sur le caractère et la destinée du vrai juste : « Que son attachement pour la justice lui attire un renom « d'infamie; que, toujours vertueux et toujours réputé criminel, il veuille « persévérer jusqu'à la mort... Ce juste sera fouetté, chargé de fers, livré à « la torture; on lui brûlera les yeux, *il sera mis en croix.* » L'esprit chrétien est étonné de cette inspiration prophétique. Mais que laissait-elle à Socrate, et que comprenait le monde, avant que le monde eût vu l'arbre du Calvaire et goûté de son fruit? La conclusion païenne est qu'il faudra bien que le juste sur la croix reconnaisse qu'il ne s'agit pas d'être juste, mais

de le paraître; et tout finit par cette bassesse, que le sort de l'injuste est plus heureux.

Les poëtes romains sont riches en moralités irréprochables. Il y a quantité de sentences dévotes dans Ovide. C'est dire le profit qu'on en tirait. Il y en a dans Horace, si tranquille à mépriser tout ce qui n'est pas la volupté. Horace, dur comme un pharisien, ne craint pas de s'écrier : *Pour la vestale impure, une mort, c'est trop peu!* Mais, en même temps, ce dévot rigide ne cesse de répéter sur tous les tons : *Prends l'instant de plaisir que te laissent les Dieux!* On avait aussi le fameux *Connais-toi toi-même*, parole admirée, gravée dans le temple de Delphes, *et du ciel descendue*, dit Juvénal. Restait à trouver l'art de se connaître, et ensuite l'art de se vaincre. Peu de héros essayaient; moins encore, ayant essayé, persévéraient. Nous entendrons Pilate dire, en haussant les épaules : *Qu'est-ce que la vérité?* Et ce même Pilate, qui ordonne de flageller le Juste pour essayer de lui sauver la vie, et qui le fera mettre en croix pour s'épargner à lui-même une mauvaise affaire, ce Pilate qui prononcera l'*Ecce Homo*, n'ignorait sans doute pas l'*Homo sum* de Térence. Il l'avait murmuré, peut-être, au premier aspect de l'homme de douleurs.

Nous ne méprisons pas ces accents stériles. Ce sont des témoignages de l'âme naturellement chrétienne; témoignages pareils aux herbes vaines qui attestent la richesse d'une terre abandonnée.

Après l'avénement du Christ, la végétation morale devient plus abondante et prend un caractère plus auguste. Perse, Sénèque, Juvénal se ressentent du souffle des Apôtres. Entre Caligula et Néron, Sénèque prononce ces mots admirables : *Le malheureux est chose sacrée!* Mais Sénèque, courtisan de Caligula et de Néron, avait renoncé au barreau pour ne pas offusquer la vanité du premier, qui se croyait orateur; il revenait à l'éloquence pour excuser le second d'avoir tué sa mère.

Pour nous mieux rendre compte de ce monde, où, dit-on, Jésus-Christ n'était pas nécessaire, écoutons ce qu'on y pensait de l'âme, question très-agitée entre les philosophes, c'est-à-dire entre ceux qui formaient la tête de la société païenne. Car Athènes et Rome étaient des gouvernements de philosophes et de gens de lettres.

Suivant un académicien de notre époque, la Judée fut « *étrangère* à la

« *théorie* des récompenses individuelles que la Grèce a répandue *sous le* « *nom* d'immortalité de l'âme ». Par cette tournure, l'académicien avoue qu'à ses yeux l'immortalité de l'âme, et peut-être l'âme aussi, ne sont que des conceptions philosophiques très-contestables. C'est le point où s'éleva l'antiquité. Seulement, les efforts qu'elle avait honorablement faits à monter jusque-là, il les faut faire aujourd'hui pour descendre de plus haut. On les fera. La question de l'âme est liée à la question de Jésus-Christ; pour que Jésus-Christ cesse d'être Dieu, il importe essentiellement que l'âme, ou ne soit pas responsable, ou ne soit pas immortelle.

Observons d'abord que la Judée n'était pas « étrangère » à cette « théorie ». Dans les livres de Moïse, antérieurs à toute littérature et à toute philosophie, Dieu est appelé « le Dieu unique, maître de tout, qui blesse et qui guérit, « qui frappe de mort et *qui ressuscite* ». Vingt passages de l'Écriture établissent la même vérité. « Ces Juifs, dit Tacite, peignant en même temps les Romains, *croient les âmes immortelles*. Ils se réjouissent d'être pères et ne se croient point permis d'ôter la vie à aucun des enfants qui leur sont donnés. » Tout cela est si connu, qu'il faut une sorte de courage pour paraître ne le savoir pas.

Les nombreux systèmes des anciens philosophes sur l'âme, ou substance pensante, sont au nombre des choses qui marquent plus vivement l'infirmité humaine. On y trouve que l'âme est le cœur même; — une certaine section du cerveau; — un air subtil; — une harmonie résultant de la concordance des diverses parties du corps; — un nombre qui se meut de soi-même; — une portion de matière distribuée dans le corps humain, où elle prend un caractère particulier, suivant l'emplacement qu'elle occupe. Pour d'autres, il n'y a point d'âme; un « principe actif », résultant des combinaisons de la matière, donne lieu au phénomène que l'on appelle vie et mouvement. Aristote imagine l'*entéléchie*, ou mouvement perpétuel; l'âme vient de là. Dans quel but? Aristote ne sait. L'âme est-elle immortelle? Le maître de Pythagore, Phérécyde, l'a dit le premier, au rapport de Cicéron, lequel semble assez embarrassé de ne pas le croire, et assez content de n'en être pas sûr. Beaucoup soutiennent que l'âme finit avec le corps. Les stoïciens estiment qu'elle vit aussi longtemps que les corneilles. Pythagore ne fait l'âme ni périssable ni immortelle : après des transmigrations indéterminées,

ce je ne sais quoi, qui est partie de la divinité, ayant habité les hommes, les bêtes et même les végétaux, va se joindre à l'âme universelle, se perdre



Fig. 8. — Les Césars divinisés. En haut, l'apothéose de Drusus l'ancien, de Jules César et d'Auguste dans l'Olympe; au centre, Tibère et Livie, présidant au culte d'Auguste, et entourés de Drusus le jeune, de Germanicus, Agrippine et Caligula enfant; en bas, les nations vaincues sous Tibère et réduites en esclavage. — Camée du temps de Tibère, conservé à la Bibl. nat. de Paris.

dans le tout. Aristote est inintelligible, pour ne pas dire muet; Platon, toujours brillant et ingénieux, se contredit; Panétius, observant que l'âme est sujette à la souffrance, conclut qu'elle ne saurait être douée d'immor-

talité. Cette idée de l'immortalité de l'âme paraît à Pline un conte puéril, une intolérable enflure de l'orgueil humain, le comble de la démence. Sénèque dit : « Le dernier jour de la vie est le jour de la naissance pour la vie éternelle; » et ailleurs : « *S'il est vrai* que l'âme survive au corps pour exister sans le corps, la vie future est préférable à la vie présente. »

Une parole humble de Socrate vaut mieux que toutes les spéculations des autres et que toutes les siennes. Devant le problème de l'union de l'âme et du corps, confessant l'impuissance de l'esprit humain, il invoque QUELQUE RÉVÉLATION DIVINE. Quand l'éclair a brillé, la nuit se refait plus épaisse. Socrate espère qu'après la mort il se trouvera avec les gens de bien; cependant il n'oserait affirmer qu'il reste quelque chose des gens de bien ni des autres. C'est la substance de tous les discours de Socrate sur ce sujet, et Platon ne parle pas autrement pour son propre compte. Cicéron ne se distingue pas du vulgaire intelligent. Il doute : « Si l'âme est anéantie, quel plus grand avantage que d'échapper à tant de misères et d'entrer dans la douceur du sommeil éternel! Tant que je serai, je ne souffrirai point, *parce que je n'ai rien à me reprocher*. Anéanti, je n'éprouverai non plus aucune douleur. » Le sentiment de la responsabilité future ne les fatiguait pas! S'ils l'avaient éprouvé, ils auraient eu moins d'assurance à se déclarer justes; et sans doute encore que, s'ils avaient sincèrement cru à leur justice, ils auraient moins accueilli l'idée du néant, cette horreur de la pensée ennoblie par le Christianisme. Au fond, ils ne se sentaient pas justes, ils ne voulaient pas l'être, et n'étaient pas heureux. L'accent du désespoir et du dégoût de soi-même n'est pas rare chez l'épicurien Horace. Les stoïciens font à l'homme un droit et presque un devoir de se donner la mort; tous envisagent l'anéantissement total comme leur plus certaine félicité. « Dormir sans rêve! » s'écrie Socrate; « si la mort est quelque chose de semblable, je l'appelle un très-grand gain. » Le gain de n'être pas! Ces cris de la misère humaine commentent la parole de l'Apôtre, proclamant en même temps et le Christ et la révélation que Socrate attendait : EN LUI ÉTAIT LA VIE, ET LA VIE ÉTAIT LA LUMIÈRE DES HOMMES. Parce que les hommes n'avaient pas le Christ, ils n'avaient pas la vie.

« Chez les païens, dit Lactance, la sagesse a ses docteurs qui n'enseignent pas le moyen d'approcher des dieux, et la religion a ses ministres qui n'en-

seignent pas la sagesse; d'où l'on peut conclure que ce n'est ni la vraie sagesse ni la vraie religion. » Des aberrations de la religion et des aberrations de la sagesse découlait une morale qui n'était que le mépris de tout. Les sophistes les plus logiques s'emportèrent à soutenir que rien n'est juste ou injuste en soi, mais seulement par la volonté du législateur. D'autres, sans le dire, firent trop voir qu'ils le croyaient.

La noble école des Socrate et des Platon enfanta les pyrrhoniens et les cyniques, et ces folles et impures sectes furent bientôt tout ce qui en resta. Il y a le même espace de temps, à peu près, entre l'enseignement de Platon et Cicéron, qu'entre l'enseignement des Apôtres et le premier concile de Nicée. Or, pour Cicéron, quelle vérité essentielle demeurait acquise et établie dans le genre humain? Il parle de « l'obscurité » de ces hautes questions qui avaient amené Socrate à confesser son ignorance, et déjà, avant Socrate, presque tous les anciens philosophes, dont l'opinion fut qu'on ne peut rien connaître, rien entendre, rien savoir; que les sens sont bornés, l'esprit débile, la vie trop courte; que la vérité est profondément enfouie, qu'il n'y a plus de place pour elle sur le terrain obstrué de conventions et d'opinions; qu'en un mot, tout est couvert d'épaisses ténèbres. « C'est pourquoi, ajoute-t-il, Arcésilas soutenait contre Zénon qu'on ne peut rien savoir, et non plus seulement qu'on ne sait rien, à quoi s'était tenu Socrate. Rien que l'on puisse voir ou comprendre, par conséquent, rien que l'on puisse tenir pour certain! » Tel est l'aboutissement de la sagesse antique, quelques siècles après que Platon l'a élevée à son plus haut sommet. Dans un espace de même durée, à travers les hérésies et les supplices, lorsque le monde païen va se dissoudre, l'enseignement des Apôtres chante l'universel *Credo* de Nicée, affirmation souveraine des vérités qui sauvent l'âme et qui reconstruiront le monde. Les anciens Athéniens, ayant été délivrés de la peste, avaient élevé l'autel du Dieu inconnu, « afin de voir, disait saint Paul à leurs descendants, si en cherchant Dieu *comme à tâtons*, ils le pourraient trouver. » Mais lorsque saint Paul, annonçant ce Dieu devant l'Aréopage, aborda ce qui regardait la justice et la résurrection, les sages du peuple de Platon se mirent à rire. Ils ne voulaient même plus chercher. Tout le paganisme intelligent exprime le dédain de Pilate : *Quid est veritas?*

Saint Augustin s'étonne qu'après le Christ, il puisse encore se trouver des gens qui, entreprenant de parler pour éclairer les hommes, aiment mieux avoir Platon dans la bouche que Jésus-Christ dans le cœur. De ces demeurants, il y en a toujours! Accordons-leur que l'on peut interpréter favorablement beaucoup de points douteux de la doctrine de Socrate et de Platon; déchargeons ces sages d'avoir positivement cru à la métempsycose, à la préexistence et à l'éternité de la matière, à la destruction de l'âme: force est bien de renoncer à les justifier sur la morale et sur les mœurs. Leurs mœurs n'étaient pas simplement de mauvaises mœurs comme nous l'entendons aujourd'hui; ils ne se contentaient pas de céder à la nature, ils la violaient. Ils ne s'en défendent pas, ils n'en rougissent pas. Socrate est absolument cynique. Dans les Dialogues de Platon, l'extrême infamie est présentée comme une chose si naturelle en soi, si en usage malgré les lois contraires, qu'il est douteux que ces élégants, ces sages, ces théosophes y aient vu un mal. La morale chrétienne sera souvent impuissante contre les mauvais penchants de l'homme; mais, vaincue, elle éveille le repentir, elle allume l'intolérable remords; le pécheur s'accuse le premier et se condamne lui-même. Que s'il s'emporte à justifier le crime, alors il n'est plus seulement pécheur, il devient apostat; l'apologie qu'il ose entreprendre n'est que l'aveu sur lequel la conscience publique ratifie le juste arrêt par lequel il est retranché.

Quoi que l'on pense du génie de Platon, il faudra toujours reconnaître que la vérité lui fond dans la main, qu'il s'en amuse, et qu'il s'amuse aussi du vice. Quoi que l'on pense des hauts pressentiments de Socrate, de ses qualités et de sa belle mort, il sera toujours vrai que Socrate ne connut pas ses fautes ou ne voulut pas les condamner. Platon méprisait les philosophes qui pouvaient se rendre assez simples et assez clairs pour être entendus des gens du peuple; Socrate, après une vie de libre penseur, mourait sans avoir l'instinct du repentir. A ce trait du plus grand, et à ce trait du meilleur, on peut voir quels précurseurs du Christianisme ils étaient.

L'antiquité n'a en propre rien de chrétien, rien du tout. Doctrines, lois, mœurs, tout ce qui était de sa sagesse concourait pour écraser les petits et les faibles, l'enfant, la femme, le pauvre, l'esclave, le peuple. La preuve en est dans ces législations fameuses, où se révèle avec tant d'évidence l'ins-

piration de celui qui fut « homicide dès le commencement ». Les lois de Sparte ne sont pas ce qu'il y a de plus diabolique et de plus impur ; les lois imaginaires de Platon font comprendre l'immense faiblesse du mortel qui cherche tout seul la sagesse, et donnent la mesure de son implacable orgueil, lorsqu'il prétend l'avoir trouvée. L'humanité n'est pour lui qu'une matière inerte sur laquelle son esprit a le droit de tout oser. Il l'équarrit à coups de hache ; il taille, retranche, déchire à son gré, se sert à son gré de la mort. Le législateur Platon ne veut que des corps parfaits et de belles âmes : en conséquence, les médecins laisseront périr les individus mal conformés, les tribunaux feront tuer les méchants incorrigibles, les enfants mal faits ou nés



Fig. 9. — Barbares enchaînés et femmes traînées par les cheveux au pied d'un trophée, monument de leur défaite et de leur captivité. Partie d'un camée du temps de Tibère, conservé au Cabinet de Vienne.

de méchants seront abandonnés. Toujours en vue de la beauté et de la vigueur du sang, il met une limite d'âge pour être père et mère, et, passé le terme, il impose l'abandon des enfants. L'homme libre peut tuer son esclave et n'est tenu qu'à se purifier ; mais l'esclave qui, *en se défendant*, aura tué un homme libre, subira la peine des parricides. C'est ainsi que le plus grand philosophe de l'antiquité, se supposant maître d'un peuple, le voulait pétrir de beauté et de vertu ! S'élevant en rêve au-dessus des mollesses attiques, il chassait les poëtes et faisait couler le sang. Horace demande qu'on fasse mourir deux fois la vestale parjure ; le voluptueux Platon veut supprimer le cœur de la mère et le cœur de l'épouse, il tue l'esclave, il jette dans les lieux secrets les enfants mal venus. O Christ ! ô pureté ! ô amour ! hâtez-vous, venez instruire la Samaritaine et relever la Pécheresse qui pleure, et poser vos mains sur la tête de l'enfant !

Il ne faut pas objecter que les lois de Platon n'étaient qu'un jeu de son esprit. La Grèce avait vu en ce genre des essais et des succès qui permettaient tout. Platon n'inventait pas l'infanticide ; la condition de l'ilote, à Sparte, était pire qu'il ne faisait celle de l'esclave ; le sort de l'esclave et de l'enfant romain ne fut pas meilleur. Tertullien disait aux magistrats de l'empire : « Quel est celui d'entre vous qui n'a pas donné la mort à son propre enfant ? » Au troisième siècle, Plotin, philosophe jaloux du Christianisme, entreprit de fonder une ville où les lois de Platon seraient observées. Les philosophes que le Christianisme n'éclaira pas en devinrent plus aveugles. Ces choses-là sont du fonds humain, et aujourd'hui encore on ne pourrait jurer qu'elles ne s'y trouvent plus.

« Les croyances opposées à la raison, dit Bonald, produisent inévitablement des actions opposées à la nature. » En dépit des intimes gémissements de cette nature qui ne pouvait entièrement disparaître, le monde païen, subissant la raison de ses sages, était fait à l'image de ses dieux. Les intelligences étaient obscurcies, les actions devaient être déréglées. Dans la société domestique comme dans la société civile, l'ulcère creuse et s'élargit ; le divorce et les dissolutions dévorent la famille, les ambitions dévorent le droit. La propriété devient plus précaire, l'usure plus féroce, les débiteurs plus misérables, les esclaves plus barbarement opprimés à mesure que la richesse augmente, que les mœurs s'amollissent et que les lettres et les arts multiplient les merveilles. Partout la cruauté, la vénalité, la captation ; partout le mensonge et le cynisme du mensonge. Mensonge cynique de la parole, mensonge cynique des jugements et des serments, mensonge cynique des traités. Qu'il s'agisse des étrangers ou des concitoyens, la guerre est sans humanité, l'alliance sans sécurité, la paix sans aménité. Tel est le plus grand de ces peuples antiques, qu'un entêtement de littérature veut nous peindre si libres et si fiers. Leur bassesse n'est comparable qu'à leur corruption. Le caractère dominant de l'ancienne Rome est un profond oubli de Dieu, un extrême mépris de l'homme. Ces deux choses ne se séparent guère, et l'une enfante l'autre.

Avant le Christ, l'homme est la proie de l'homme. A l'heure où le Christ va paraître, la proie est soumise et ne résiste plus. Ce n'est pas que l'homme ait perdu son génie. En prenant le chemin des ténèbres, il a gardé ce vain

flambeau. Il n'en a pas moins marché fatalement vers l'esclavage! La politique, la science, la littérature, le commerce, les arts, atteignent leur apogée naturel. On est riche de merveilles humaines. Sans parler de Ninive, de Tyr, de Babylone disparue et de Memphis qui croule, on a eu ces éblouissantes démocraties grecques, et ce grand Sénat romain, et Homère et Platon, et Phidias et Aristote, et Cicéron et Virgile, et Alexandre et César. Les législateurs, les conquérants, les artistes, les poëtes, n'ont pas manqué; mais rien n'a appris à l'homme l'amour de Dieu ni le respect de l'homme : et tout vient aboutir à placer le monde sous la dent de Rome, et Rome sous les pieds de Tibère en attendant Caligula et Néron. Voilà le résultat suprême, les noms qui résument ces vastes labeurs du genre humain et du temps : un homme-dieu qui est Tibère, qui va être Néron! Cela est régulier et comme définitif. Le dieu Tibère est enfermé dans Caprée, inventant des voluptés et des supplices, inquiet, déjà en proie à la décomposition, et embarrassé de limiter le nombre de ses temples et la foule de ses prêtres! Tibère ne demande pas l'encens, il le refuse. D'ailleurs il craint la mort, il craint Rome à genoux, il craint ses ministres, ses complices de meurtre et de débauches; il craint surtout son héritier, ce Caligula qu'il élève pour se venger du dégoût d'être dieu et léguer à ses adorateurs un monstre capable de le faire regretter. Cependant dix mille prétoriens suffisent à Séjan pour maintenir en respect la grande Rome, tremblante sous le crayon des délateurs; et bientôt on aura Caligula, le fou; puis Claude, l'imbécile, que Messaline et Agrippine gouverneront; et enfin Domitius-Néron sera la tête politique, le lien, le repos de la race humaine.

Que les dieux conjurés redoublent nos misères!
Que Leucas sous les flots abîme nos galères!
Que Pharsale revoie encor nos bataillons...
Destins, Néron gouverne, et Rome est consolée[1]!

C'est le dernier mot du polythéisme, sa dernière expression religieuse et civile. Tibère, Caligula, Néron, Héliogabale, maîtres et dieux à qui va naturellement le monde! Contre le dogme de l'unité de Dieu, Satan le négateur avait suscité l'hérésie du polythéisme. Dans le temps que le Fils

[1] *Pharsale*, traduction de Brébeuf.

de Dieu prend la nature humaine pour révéler toute vérité et instaurer toute liberté, Satan le parodiste veut avoir aussi son incarnation, et Tertullien dira en face aux païens qu'ils se parjurent plus volontiers après avoir juré par tous les dieux que lorsqu'ils ont juré par le seul génie de César. Ce pouvoir s'ajuste si bien à la dégradation de l'humanité qu'il dure trois siècles, passant des méchants aux fous, des fous aux brutes, des brutes aux monstres, sans parvenir à révolter la bête lâche dont il vide les veines en la souillant de sa perpétuelle infamie. Les païens tuent les empereurs, les chrétiens seuls tueront l'Empire. Ils le tueront en donnant leur propre vie, mourant, eux aussi, pour racheter le monde. Mais ces fiers Romains, qui refusent la vérité, ils ne veulent pas non plus de la liberté. Ils tuent l'Empereur pour voler ou pour vendre l'Empire, non pour le délivrer. « Notre gloire à présent, c'est d'obéir ! » Ils tiennent cet engagement, pris en face de Tibère. Sous les pieds de César croissent les légistes : véritables théologiens du culte impérial, ils donnent à ce pasteur l'entière propriété du bétail humain. César tue et pille de droit. *Quidquid principi placuit, legis habet vigorem.* Mais, après tout, mieux valaient encore les caprices de César que les lois de Platon.

Et le monde, portant au comble sa méconnaissance de Dieu et sa haine de l'homme, adore abjectement l'idole de chair qui le dévore, et se sent abjectement mourir.



Fig. 10. — Sacrifice aux divinités infernales, la victime ayant la tête baissée. D'après le *Virgile* du Vatican, VIe siècle.

III

LES PROPHÉTIES



Initiale du XIVe siècle. Bibliothèque de M. Ambr. Firmin-Didot.

UN seul peuple, échappant à cette condition générale d'ignominie, adorait le vrai Dieu, possédait un sacerdoce légitime, pratiquait un culte saint. C'était le peuple de l'immortalité de l'âme, le peuple juif, réservé pour fournir la chair du Verbe éternel. A force de châtiments et de miracles, Dieu avait arraché du cœur des Juifs le germe renaissant de l'Idolâtrie. Médiocres observateurs de leur loi toute divine, enclins à en méconnaître l'esprit, ils en étaient pourtant les gardiens jaloux. Ils la transgressaient, ils ne la reniaient pas; c'était assez pour les élever moralement fort au-dessus de tous les autres peuples, sans en excepter les Romains, leurs dominateurs. A l'ombre du Temple, l'homme était un fils d'Abraham, un sujet du Très-Haut. Des règlements équitables protégeaient sa liberté, gardaient sa dignité, le maintenaient en possession de son héritage. Des cérémonies à la fois religieuses et nationales lui apprenaient en même temps l'histoire de ses pères et celle de la

religion. S'il voulait marcher dans la voie des commandements divins, la force des prières sacrées relevait sans cesse son cœur; il offrait des sacrifices purs, il faisait des œuvres de pénitence et de justice, il attendait l'accomplissement d'une promesse assurée, sachant qu'un rédempteur lui naîtrait de la race de David, et qu'il verrait le Dieu de ses ancêtres dans la terre des vivants.

Ce Dieu d'Abraham, qui devait envoyer le Rédempteur, nous avons entendu quelques-uns de ses noms magnifiques et pleins de lumière : c'est Celui qui est, le Seigneur des Seigneurs, le Tout-Puissant, le Juste, protecteur du faible et de l'orphelin, qui a créé le monde, qui donne la vie et qui retire de la mort. L'humble Palestine était plus savante qu'Athènes et plus riche que Rome; car déjà, d'une certaine manière, elle connaissait et possédait Dieu.

Malgré de terribles vicissitudes, toutes occasionnées par ses transgressions, toutes annoncées par ses Prophètes, Israël, *le peuple de Dieu,* avait goûté de longues périodes de repos. Les traditions de l'âge d'or, placées à l'origine vague des autres histoires, formaient dans l'histoire juive des époques certaines et même récentes. Depuis le retour de la captivité à Babylone jusqu'à la domination romaine, la Judée, plutôt protégée qu'asservie, maîtresse de ses lois, de son culte, entièrement désabusée des idoles et préservée des faux prophètes, avait eu quatre siècles d'honorable paix. Pendant ces quatre siècles, la Grèce passa de la guerre Persique et de la défaite de Xerxès à la victoire du consul Mummius, où elle mourut; Carthage vit son dernier jour; l'histoire de Rome est pleine du sang qui coula de Tarquin à Marius. La paix d'Israël, où chacun, suivant la gracieuse expression de l'Écriture, vivait tranquille sous sa vigne et sous son figuier, ne fut notablement interrompue que par la courte et glorieuse guerre des Machabées, derniers héros et presque derniers prêtres de ce peuple dont les incomparables destinées ne sont pas finies.

Peuple étrange et vraiment immortel, fondé de Dieu, instruit de Dieu, gardé de Dieu, qui reçut comme directement de Dieu toutes ses lois et tous ses grands hommes, et qui, s'étant éloigné de Dieu, a péri sans mourir et sans disparaître ! Coupable d'un crime inouï comme ses privilèges, et objet d'un châtiment inouï, traînant une mort vivante sous les bras de la croix où il a cloué le Dieu vivant, le Juif erre dans la lumière comme d'autres dans les



VOCATION D'ABRAHAM

[illegible]
de l'Église où est realisée l'unité de tous les peuples.
[illegible]

ténèbres, aveuglé du flambeau même qui devait le conduire. Mais les promesses fidèles qu'il s'obstine à rejeter le poursuivent, elles l'atteindront, et il mourra pour renaître agrandi de toute l'humanité.

C'est dans le sein de ce peuple que va s'accomplir, au moment annoncé cinq siècles auparavant par l'un de ses derniers Prophètes, l'événement le plus considérable, non-seulement qu'ait vu la terre, mais qu'ait vu même le ciel. Sur la terre, il s'agit d'une réparation de la création première, et cette réparation vaudra une création nouvelle et plus parfaite, puisque la créature déchue, rétablie dans son premier état, sera honorée d'une participation à la divinité. Au ciel, il s'agit de ce que l'on oserait appeler une modification de l'Immuable, un accroissement de l'Infini. « Le mystère caché de toute « éternité en Dieu qui a créé toutes choses » va être manifesté aux Anges et aux hommes, pour devenir la foi et le salut du genre humain, l'admiration des Anges, la perfection de la gloire de Dieu. Par ce mystère, la terre, où Dieu va descendre, sera un agrandissement du ciel, un ciel nouveau dans lequel Dieu habite d'une manière plus divine qu'il n'habitait auparavant dans le plus haut des cieux; et le ciel, où la nature de l'homme va monter indissolublement unie à la nature divine, sera enrichi d'une adoration jusqu'alors inconnue. Le ciel avait un Dieu adoré, il aura un Dieu adorateur, revêtu de l'humanité comme du plus insigne des attributs divins; il verra autour de ce Dieu le cortége des âmes saintes, moisson terrestre que le Fils de l'homme a emportée pour être éternellement le butin de sa victoire et la pompe triomphale de son amour.

Cet événement, c'est l'établissement de la religion définitive, le rachat de l'humanité. Encore qu'il ait plu à Dieu de l'opérer d'une manière qui dépasse infiniment tout ce que l'humanité pouvait espérer et même comprendre, toutefois le monde extérieur lui-même, la Gentilité tout entière, en avait le long et vif pressentiment. On retrouve au fond de toutes les traditions le type plus ou moins altéré du Messie, le dogme du rachat nécessaire et qui ne peut être opéré que par un homme innocent. La conscience du genre humain rendait du moins cet hommage à l'innocence dédaignée et si souvent haïe. L'attente du secours divin, la foi aux mérites surabondants de l'innocence, c'est l'universel héritage. Admirable preuve que la famille humaine est sortie du même berceau!

Mais sur ce fond de verité, dans la suite des siècles, l'imagination s'était donné carrière. Le regret des biens perdus, l'amertume des dépossessions et



Fig. 11. — Les Patriarches. Noé, avec l'arche, personnifie l'Église; Melchisédec, portant le pain et le vin, figure le sacrifice non sanglant de la messe. Fresque de H. Flandrin, à Saint-Germain des Prés, à Paris. XIXe siècle D'après la gravure de M. J.-B. Poncet.

des dispersions, avaient produit l'abondance des légendes. Coloré du caractère particulier de chaque famille de peuples, nationalisé et matérialisé, le

Messie légendaire couvrait et défigurait le vrai Messie. Au fond de l'âme, il y avait un écho de la parole de Moïse : « Écoute, Israël, le Seigneur ton

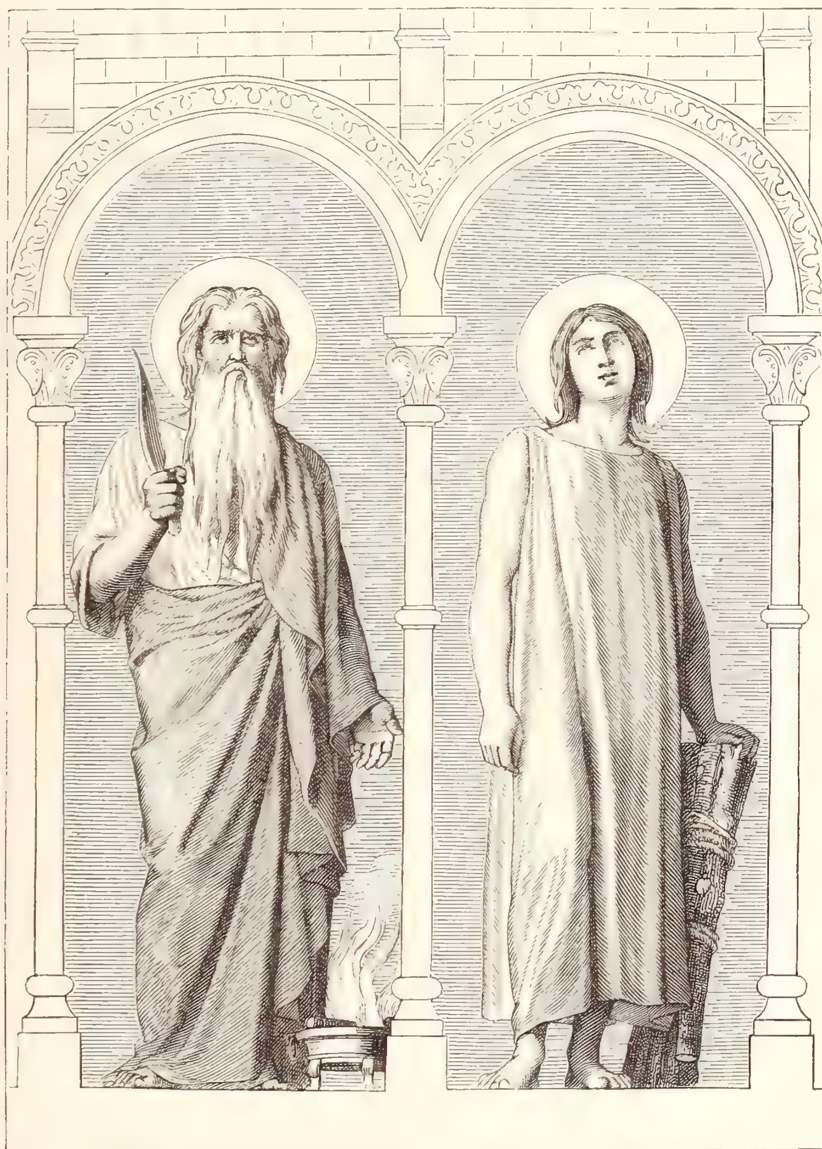


Fig. 12. — Les Patriarches. Abraham et Isaac, symbole du sacrifice sanglant de la croix. Fresque de H. Flandrin à Saint-Germain des Prés, à Paris. XIX[e] siècle. D'après la gravure de M. J.-B. Poncet.

Dieu est UN. » Et comme cette idée de l'unité de Dieu, toujours subsistante, demeurait néanmoins étouffée et dépravée par les fables du polythéisme, de

même l'idée du Messie était partout enveloppée d'épaisses erreurs. Il fallait que le Messie vînt et qu'on ne le reconnût pas; il fallait que la Rédemption fût un effort et une conquête; il fallait que le Christ souffrît, que l'innocent portât la peine des coupables. Il le fallait pour que l'homme fût *racheté* et que toute justice fût accomplie envers le Prince de ce monde à qui la miséricorde divine arrachait sa proie; et tout cela était prédit.

Chez les Juifs, il ne semblait pas que rien de ce qui concernait le Messie pût devenir obscur. Dépositaires de la promesse, ils ne l'insultaient d'aucun doute ni d'aucun oubli. Ils croyaient leurs pères et Moïse, à qui Dieu avait parlé au milieu des miracles. Depuis Moïse, instruit de toutes choses, ni l'esprit de Dieu ni les miracles ne s'étaient tus. La promesse renouvelée, affirmée, développée quasi sans relâche, retentissait dans tous les Prophètes, vivait dans tous les grands hommes. La sainte Écriture est pleine du Messie. Les révélations l'annoncent, les événements et les personnages historiques, prédits eux-mêmes, le figurent; tous ses traits sont dépeints, le jour de son avénement est donné, les circonstances de sa naissance, de sa vie et de sa mort sont marquées en détail. Les Juifs possédaient son signalement, dit un historien de l'Église; Dieu avait employé quatre mille ans à l'écrire. Et enfin, lorsqu'il a paru, les voix du ciel, de la terre et de l'enfer, Jean-Baptiste et Pilate, les Anges et les démons, le tonnerre et les miracles ont dit : Le voilà! Les Juifs, non pas tous pourtant, l'ont méconnu; ils le méconnaissent encore. Mais, en le méconnaissant, ils rendent témoignage qu'ils l'attendaient; et leur ruine étrange, qu'ils ne peuvent réparer et que le monde n'a pu consommer, prédite aussi, atteste que Celui qui est venu est bien Celui qui devait venir. Les incroyants du nouveau peuple, aussi ingrats que les Juifs et moins aveugles, s'efforcent d'écarter cette preuve éclatante de leur commune folie. Embarrassés du témoignage des Prophètes et de l'histoire hébraïque, tantôt ils esquivent ces grands documents, tantôt ils les traitent misérablement de rêveries interprétées par la fraude. Toute l'existence d'un peuple est mise en suspicion, au mépris des monuments les plus certains qu'il y ait au monde, et l'on fait cela pour arriver à supprimer la première page de l'histoire que l'on prétend écrire. Quel aveu de cette divinité sur laquelle il faut jeter tant de voiles, et qui les perce toujours!

A bien dire, l'histoire de Jésus ne commence pas et ne finira pas. *Au*

commencement était le Verbe. — Son règne n'aura point de fin. Mais, même dans l'ordre de sa manifestation temporelle, Jésus ni ne commence à la Crèche ni ne finit à la Croix. Il va de la création de l'homme à la consommation des destinées humaines, au jugement dernier. Le Christ était, il est, il sera. Lorsque le limon de la terre, façonné des mains de Dieu, reçoit



Fig. 13. — Trois anges, figure de la Trinité, visitent Abraham ; ils lui annoncent que Sara, sa femme, aura un fils, et que de sa race sortira le Messie. Fresque de Raphaël, aux Loges du Vatican.

le souffle et devient une chair vivante unie à une âme immortelle, là commence la vie temporelle de Jésus, avec la vie de son Église, suivant cette parole de saint Épiphane : « Le commencement de toutes choses est la sainte Église catholique; » et c'est là que l'historien doit remonter, s'il ne veut pas trahir tout à la fois Dieu, qui est vérité, et les hommes, qui ont besoin de la vérité. Toutes les démonstrations évangéliques renferment avec raison cette histoire du Christianisme avant le Christ. Écoutons-en un court sommaire.

Après la chute, au moment d'être chassés de l'Éden, Adam et Ève, punis, non maudits, entendent cette parole de Dieu adressée au serpent, organe de l'Esprit de ténèbres qui a conseillé la désobéissance et qui a triomphé : « Je mettrai une inimitié entre la femme et toi, entre sa race et la tienne, et sa race t'écrasera la tête. » Ce que les Juifs anciens ont toujours appliqué au



Fig. 14. — Jacob voit en songe l'échelle céleste. Le Seigneur lui dit : « Toutes les nations seront bénies en toi et dans Celui qui sortira de toi. » (*Genèse*, XXVIII, 14.) — Fresque de Raphaël, aux Loges du Vatican.

Messie. « C'était, dit Bossuet, par ce germe divin ou par la femme qui le produirait, que la perte du genre humain devait être réparée et la puissance ôtée au Prince de ce monde. »

Abraham obéit humblement et fidèlement à Dieu. Dieu lui dit : « Je ferai sortir de toi un grand peuple, je rendrai ton nom célèbre, et tu seras béni, et tous les peuples seront bénis en toi. » Bientôt, Dieu le met à une autre épreuve. Il lui demande le sacrifice de son fils unique. Abraham obéit encore. La victime est liée, il va frapper, Dieu l'arrête : « Je jure par moi-

même, dit le Seigneur, parce que tu as fait cette action et que, pour m'obéir, tu étais prêt à sacrifier ton fils, ton fils unique; je te bénirai et je multiplierai ta race comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est sur le rivage de la mer, et *toutes les nations de la terre seront bénies dans Celui qui sortira de toi.* »

La promesse est renouvelée dans les mêmes termes à Isaac, fils d'Abraham.



Fig. 15. — Dieu écrit le Décalogue devant Moïse; d'après un dessin à la plume, de Prudhon. XIXe siècle. Collection de M. Joliet, ancien maire de Dijon.

Jacob, fils d'Isaac, voit en songe l'échelle mystérieuse dont le pied est posé sur la terre et dont le faîte touche le ciel, « et les Anges de Dieu montaient et descendaient, » figure de la réconciliation du ciel avec la terre par l'incarnation du Verbe. Et le Seigneur lui dit : « Je suis le Dieu d'Abraham ton père et le Dieu d'Isaac; je te donnerai à toi et à ta race la terre où tu dors... Et toutes les nations de la terre seront bénies en toi et *dans Celui qui sortira de toi.* »

Jacob, près de mourir, prédit les destinées de ses enfants. Au nom de

Juda, il s'écrie : « Le sceptre ne sortira point de Juda, ni le prince de sa postérité, jusqu'à la venue de *Celui qui doit être envoyé; c'est lui qui réunira tous les peuples.* »

Ayant rapporté ces promesses, qu'il pouvait également connaître par la tradition, alors peu éloignée, et par révélation divine, Moïse est rempli de l'Esprit saint, et prédit à son tour le Libérateur dont il est lui-même la vraie et imposante figure : — Le Seigneur m'a dit : « Je leur susciterai du milieu de leurs frères un Prophète *semblable à toi*. Je mettrai mes paroles dans sa bouche, et il leur dira tout ce que je lui ordonnerai. Et si quelqu'un ne veut pas entendre les paroles que ce Prophète prononcera en mon nom, ce sera moi qui en tirerai vengeance. » De tous les Prophètes qui ont paru après Moïse, aucun ne lui a été semblable, si ce n'est Jésus-Christ, qui l'a surpassé en tout.

Les prophètes se succèdent, et des traits de plus en plus précis signalent « Celui qui doit venir ». Michée salue l'humble Bethléem, où il verra le jour; David, ou lui parle comme s'il était présent, ou parle de lui, et ne cesse de le contempler; Habacuc se réjouit en Jésus, Dieu Sauveur; Isaïe annonce qu'il sera de la race de Jessé (père de David), qu'il naîtra d'une vierge, qu'il sera dit Emmanuel (Dieu avec nous); il l'appelle Christ, roi d'Israël. Le nom de fils de David lui est donné par Jérémie et par Ézéchiel. Isaïe dit l'objet de sa mission, peint sa douceur et sa bonté, décrit ses miracles, le voit dans ses humiliations, objet du dédain et du mépris des hommes.

Plusieurs décrivent sa Passion telle qu'elle a été racontée par les Évangélistes. On y trouve le conseil des Juifs, la trahison de Judas, l'agonie au Jardin des Oliviers, la fuite des Disciples, les outrages chez le Grand-Prêtre, les trente pièces d'argent données à l'Iscariote, la voie du Calvaire, le crucifiement, la robe jetée au sort, le fiel et le vinaigre, les injures endurées jusque sur la croix, la prière pour les bourreaux, le cri suprême.

Ils annoncent aussi la réprobation des Juifs, la résurrection, le triomphe. Daniel : « Le Christ sera mis à mort, et le peuple qui l'aura renoncé ne sera plus son peuple. » David : « J'ai sommeillé et je me suis levé. » Isaïe : « En ce temps-là, le rejeton de Jessé, élevé en signe de salut devant tous les peuples, sera adoré des nations et son sépulcre sera glorieux. » David : « La terre dans toute son étendue se souviendra de ces miracles et elle se conver-

tira au Seigneur, et l'immense famille des nations sera en adoration devant lui. » Malachie : « Depuis le lever du soleil jusqu'au couchant, mon nom



Fig. 16. — Le prophète Isaïe tenant à la main l'instrument de son supplice. Il prédit la naissance du Messie : « Voici qu'une vierge concevra et qu'elle enfantera un fils, qui aura nom Emmanuel. » (*Isaïe*, VII, 14.) — Gravure sur cuivre d'un maître italien anonyme du XVe siècle.

est grand parmi les nations ; et l'on me sacrifie en tous lieux, et l'on offre à mon nom une oblation toute pure, parce que mon nom est grand parmi les

nations. » Là, les Prophètes se taisent jusqu'à l'avénement de Jean-Baptiste, le Précurseur, qui montre vivant l'objet d'une si longue attente : « Voici l'Agneau de Dieu ! »

C'est encore une prophétie générale, et non pas la moins frappante, que l'ardeur avec laquelle les Prophètes demandent le Messie. L'amour n'eut jamais d'accents plus pénétrants : — « Seigneur, dit Jacob, je vivrai dans l'attente de votre salut. » — « Seigneur, dit Moïse, je vous supplie, envoyez celui que vous devez envoyer. » — « Réveillez votre puissance, dit David, venez et sauvez-nous. Inclinez vos cieux, descendez. » — « Hâtez le temps, hâtez la fin, dit l'Ecclésiastique, et que les hommes racontent vos merveilles. » Les noms qu'ils lui donnent, les images sous lesquelles ils le présentent, expriment cet amour et prophétisent encore. Le patriarche Jacob l'appelle le *Désir des collines éternelles;* le prophète Aggée : le *Désiré de toutes les nations;* le prophète Isaïe : *Dieu avec nous,* le *Père du siècle futur,* le *Prince de la paix;* il le compare à la rosée, qui est douce, fécondante, qui tient de la terre et qui remonte au ciel. Osée dit que son lever se prépare comme celui de l'aurore.

Voilà, entre beaucoup d'autres, quelques traits de ce vaste signalement du Messie, dicté de Dieu aux Prophètes pour qu'il fût connu d'Israël et du monde. Sans doute, tout ce qui le regarde n'était pas également clair, et ne pouvait recevoir que de lui sa pleine et parfaite lumière; et sans doute encore tous les Juifs, répandus en grand nombre à Rome et dans l'Empire, n'entendaient pas au même degré ce que l'on pouvait dès lors comprendre. Il y en avait assez, néanmoins, pour réveiller les traditions qui dormaient au fond le plus lointain de l'histoire, et pour faire pénétrer dans la Gentilité plus de rayons de la vérité que ses sages n'en ont voulu recevoir. L'on sait maintenant d'où put venir à Socrate l'idée si étrange du juste haï et mis en croix, à Platon et à Cicéron ce qu'ils ont eu de vues saines touchant la divinité et touchant l'immortalité de l'âme; et de quelles voix étaient l'écho ces pressentiments des peuples, ces surprenantes prédictions des poëtes annonçant le roi qui s'élèverait de Judée, l'Enfant merveilleux qui changerait le cours des choses et fonderait un ordre nouveau.

Pour nous, venus dans la suite des temps, Dieu nous a donné la plénitude de ces merveilles, nous pouvons comparer l'original au portrait exécuté

d'avance, et le portrait nous paraît d'autant plus achevé. On a vu cette concordance, et, afin d'y échapper, quelques « savants » se sont jetés résolûment dans l'absurde. Ils ont dit que plusieurs prophéties avaient été supposées ou interpolées; et comme cette invention ne permettait pas de fuir bien loin, puisque, ne fût-ce que par la traduction, l'Ancien Testament a toujours une date certaine antérieure de plusieurs siècles au Christ, d'autres ont expliqué le mystère en avançant que l'Évangile avait été fabriqué d'après les prophéties. Les derniers *historiens* tournent, autant qu'ils l'osent, autour de ce système; la science qui veut nier en est là. Mais ce système non plus ne procure pas de grands avantages. Beaucoup de prophéties de l'Ancien Testament et du Nouveau, n'ayant reçu leur accomplissement que longtemps après l'époque la plus rapprochée où il soit possible de placer la rédaction des évangiles, il faut avouer que ces faussaires, assez savants pour avoir composé leur Christ d'après les prophéties, ont de plus été eux-mêmes prophètes.

Ces contestations font honte, laissons-les, et rappelons une dernière prophétie donnée de Dieu pour obliger l'incrédulité à se réfugier dans la négation brutale.

« Quand viendra ce Christ tant désiré, et comment il accomplira l'ouvrage qui lui est commis, c'est à-dire la rédemption du genre humain, Dieu le découvre manifestement à Daniel. Pendant qu'il est occupé de la captivité de son peuple dans Babylone, et des soixante et dix ans dans lesquels Dieu avait voulu la renfermer, au milieu des vœux qu'il fait pour la délivrance de ses frères, il est tout à coup élevé à des mystères plus hauts. Il voit un autre nombre d'années et une autre délivrance bien plus importante. Au lieu des septante années prédites par Jérémie, il voit septante semaines, à commencer depuis l'ordonnance d'Artaxerce à la longue main, la vingtième année de son règne, pour rebâtir la ville de Jérusalem. Là est marquée en termes précis, sur la fin de ces semaines, *la rémission des péchés, le règne éternel de la justice, l'entier accomplissement des prophéties* et l'onction *du Saint des saints.* Le *Christ* doit faire sa charge, et paraître comme *conducteur* du peuple *après soixante-neuf semaines. Après soixante-neuf semaines* (car le prophète le répète encore) *le Christ doit être mis à mort :* il doit mourir de mort violente; il faut qu'il soit immolé pour accom-

plir les mystères. Une semaine est marquée entre les autres, et c'est la dernière et la soixante-dixième : c'est celle où le Christ sera immolé, où *l'alliance sera confirmée et au milieu de laquelle l'hostie et les sacrifices seront abolis,* sans doute, par la mort du Christ, car c'est en suite de la mort du Christ que ce changement est marqué. *Après cette mort du Christ et l'abolition des sacrifices,* on ne voit plus qu'horreur et confusion : on voit *la ruine de la cité sainte et du sanctuaire;* un peuple *et un capitaine* qui vient *pour tout perdre; l'abomination dans le temple, la dernière et irrémédiable désolation* d'un peuple ingrat envers son Sauveur.

« Ces semaines, réduites en semaines d'années, selon l'usage de l'Écriture, font quatre cent quatre-vingt-dix ans, et nous mènent précisément depuis la vingtième année d'Artaxerce, à la dernière semaine, semaine pleine de mystères, où Jésus-Christ immolé met fin par sa mort aux sacrifices de la Loi et en accomplit les figures.

« Les doctes font de différentes supputations pour faire cadrer ce temps au juste. Il n'y aurait rien de surprenant quand il se trouverait quelque incertitude dans les dates, et le peu d'années dont on pourrait disputer sur un compte de quatre cent quatre-vingt-dix ans, ne feront jamais une importante question. Dieu a tranché la difficulté, s'il y en avait, par une décision qui ne souffre aucune réplique. Un événement manifeste nous met au-dessus de tous les raffinements des chronologistes; et la ruine totale des Juifs, qui a suivi de si près la mort de Notre-Seigneur, fait entendre aux moins clairvoyants l'accomplissement de la prophétie [1]. »

Les semaines de Daniel approchaient de leur terme, et déjà le signe indiqué par Jacob frappait tous les yeux. Le sceptre était sorti de Juda. Sur le trône de David, Hérode, étranger au sang royal, et même au sang d'Israël, régnait en tyran par la grâce des Romains. La politique d'Hérode embellissait le temple et déshonorait le sacerdoce. Il avait mis à l'encan le souverain pontificat. Tour à tour changé, institué, destitué par le Prince ou par le Gouverneur romain, le Grand-Prêtre n'était plus que la créature éphémère et le jouet de ces pouvoirs intrus. La religion déclinait au milieu de la pompe des cérémonies. Les sectes se multipliaient, remplissant d'aigres

[1] Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle.*



Fig. 17. — Vision d'Ézéchiel. Le Verbe porté au monde par les quatre évangélistes représentés dans leurs symboles. (*Ézéchiel*, ch. I.) Tableau de Raphaël, à la Galerie de Florence.

contestations la ville, les écoles et jusqu'à l'intérieur du Temple. Les Sadducéens, riches, incrédules et moqueurs, propageaient le dédain de la Loi;

les Pharisiens, pleins d'orgueil et de dureté, l'outrageaient d'une autre manière en la surchargeant de pratiques insupportables, décourageantes pour la faiblesse, odieuses à la raison; les Esséniens s'imposaient des règles de vie austère, enchaînaient la liberté légitime, mais, par compensation, ils s'affranchissaient des préceptes, rejetaient les traditions et prétendaient honorer Dieu sans offrir de sacrifices. De grands désordres suivaient ce dérèglement des esprits; nouveau signe que les doctes n'ignoraient pas. Dans le cœur des justes et des sages, le pressentiment d'une catastrophe se mêlait à l'attente.

Tous attendaient. A l'égard du Messie, il n'y avait point d'incrédules; mais, en même temps, presque tous perdaient de plus en plus la vraie notion de l'Envoyé divin. L'orgueil national n'y contribuait pas moins que l'esprit de secte. La domination des Romains, quoique relativement modérée, indignait un peuple qui ne manquait pas de raisons pour s'estimer au-dessus de ces maîtres arrogants. Outre la rapacité et la cruauté, il leur reprochait le sacrilége. Leur insolence avait violé maintes fois les usages religieux. Le Messie était donc surtout attendu comme vengeur. Les Juifs s'habituaient à croire que le Désiré des Nations viendrait en armes, terrible et triomphant, pour assouvir leur cupidité et les substituer aux maîtres du monde. Ainsi, dans ces cœurs tournés vers la terre, quand le jour allait naître, se formaient des ténèbres plus épaisses que n'avait été la nuit. Le Messie dira : *Bienheureux les cœurs purs!* Et ceux-là seulement le verront qui ne lui demanderont pas leur règne, mais le sien.

Néanmoins la paix régnait en Judée comme partout. Auguste avait dompté dans Rome toutes les séditions, dans le monde toutes les révoltes. Les turbulences doctrinales de Jérusalem, dominées par l'attente, ne troublaient en rien cet état général de tranquillité. Là non plus, aucun parti n'était politiquement redoutable. C'est un moment rare dans l'histoire. Rome possédait un temple hypocrite entre tous ceux qu'elle avait élevés, le temple de la Paix. Elle en laissait les portes ouvertes durant la guerre, et c'était une forme de prière permanente pour rappeler la paix exilée. Mais, depuis Numa jusqu'à Auguste, en sept siècles, le temple de la paix n'avait été fermé que deux fois : la première, dit-on, pour quelques années; la seconde, pour quelques mois. Cependant, comme pour montrer à quel prix la force seule peut

pacifier, deux autres fois déjà la main homicide d'Auguste s'était plu à fermer les portes redoutables; ou plutôt Auguste les avait bouchées avec les cadavres des citoyens. Elles s'étaient rouvertes, il venait de les refermer encore, et il y avait employé l'épée de Tibère. Par ses victoires en Germanie,



Fig. 18. — L'Ancien et le Nouveau Testament, peinture allégorique de Frà Angélico (d'après une vision d'Ézéchiel, ch. x), à l'Académie des Beaux-Arts, à Florence, xve siècle. — La roue extérieure supporte les douze patriarches de l'ancienne Loi; la roue intérieure, les quatre évangélistes et les apôtres Paul, Jacques, Jude et Pierre, tous messagers de la Loi nouvelle. A gauche, Ézéchiel a la vision des roues symboliques; à droite, le pape Grégoire le Grand commente la vision du prophète.

Tibère devient l'exécuteur de ce que l'on peut appeler le premier fait évangélique; il procure le silence des armes, au milieu duquel Dieu veut jeter à voix basse la parole de la vraie et éternelle paix. L'Empire commence à accomplir les desseins de Dieu; désormais, qu'il le veuille ou non, il n'aura

plus d'autre rôle. Les faits de guerre, seuls événements retentissants de l'antiquité, se taisent partout, parce qu'il a été dit que la terre serait en paix à l'heure où nous touchons. Heure des chants, heure des triomphes! A Rome, Virgile et Horace chantent aux pieds d'Auguste et de Tibère triomphants; en Judée, au-dessus d'une crèche où repose un pauvre enfant nouveau-né, des voix célestes, entendues seulement de quelques pasteurs, vont entonner le sommaire de l'éternel Évangile : Au Dieu Très-Haut la gloire, aux hommes de bonne volonté la paix!

Heure solennelle pour la nature entière. Dans le vaste firmament, les astres n'avaient point dévié de leur marche, rien n'était à réparer, aucune perturbation n'étonnait ces royaumes inviolables de la régularité. Cependant une circonstance y devait signaler l'avénement du nouvel Adam, du nouveau Moïse, du nouveau Josué, de l'Homme à qui les Démons, et les Anges, et les vents, et la mer, et les plantes, et toute chose créée allait obéir. Cette circonstance fut le Jubilé universel des planètes. Toutes, en ce moment, avaient accompli leurs révolutions, et se tenaient prêtes au travail ou au repos; toutes repartirent obéissantes pour une course nouvelle, comme au jour où, le même Verbe de Dieu les ayant appelées du néant chacune par son nom, chacune répondit : Me voici! et prit la route qui lui était tracée.

Celui qui a créé le monde va donc nous apparaître, vivant de notre vie, dans l'infirmité de notre chair! C'est Dieu que nous cherchons : c'est l'homme qui va se montrer; mais l'homme ne se montrera que pour nous livrer Dieu.

Jésus, maintenant, n'est plus caché ni déguisé. Il a passé dans l'infirmité, il demeure dans la gloire. Mais, depuis dix-neuf siècles, ce soleil toujours plus brillant rencontre des aveuglements toujours plus obstinés. Tel est le mystère de la liberté humaine : en présence de l'évidence, elle conserve le mérite de croire, elle a le formidable pouvoir de nier. Si, n'ayant pas juré de nous affermir dans les ténèbres, nous n'avons pas davantage le dessein d'en sortir, demandons le secours de la grâce. Notre raison est sujette à des troubles que l'intelligence ne peut ni formuler, ni deviner, ni atteindre. La prière obtient la grâce, la grâce apporte la clarté. Prononçons les paroles puissantes que l'Esprit saint nous a suggérées pour nous vaincre nous-



Fig. 19. — La Sibylle tiburtine annonce à l'empereur Auguste la venue de Jésus-Christ. Fresque de Balthasar Peruzzi, dans l'église de Fonte-Giusta, à Sienne. xvie siècle.

mêmes et pour vaincre Dieu, comme la mère suggère à l'enfant coupable le mot que le père exige avant de faire grâce à tant d'indocilité. Ne nous entêtons pas contre la miséricorde, ne refusons pas le salut. Nous pouvons toujours dire : « Seigneur, faites que je voie ! » Nous croyons toujours assez et toujours assez peu pour avoir sujet de répéter cette autre parole adressée à Jésus : « Je crois, Seigneur; aidez mon incrédulité ! »



Fig. 20. — La Résurrection de la chair.
« Je ressusciterai et je verrai mon Dieu dans ma chair. » (*Job*, XIX, 26.)
Miniature d'une *Bible moralisée*, ms. du XIVe siècle,
fonds fr., n° 9561, à la Bibl. nat. de Paris.

DEUXIÈME PARTIE



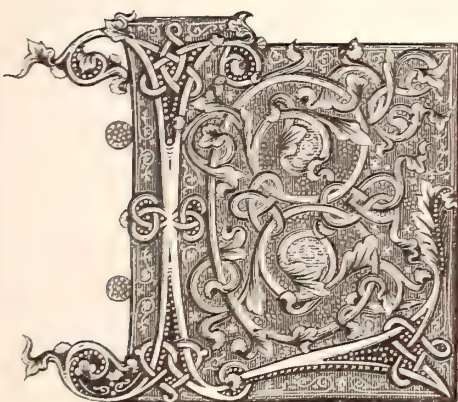
JÉSUS-CHRIST VIVANT

I

LE PROLOGUE DE L'ÉVANGILE

Nazareth, Bethléem, le Jourdain. — Zacharie, Élisabeth, Marie, Jean, Joseph, Hérode. — Les Ancêtres de Jésus
la Tentation au Désert, les premiers Disciples.

NAZARETH, BETHLÉEM, LE JOURDAIN.



Rationale de Guill. Durand, ms. du XIVe s.
Bibl. de M. Ambr. Firmin-Didot.

Le prêtre Zacharie et sa femme Élisabeth, tous deux justes et irréprochables devant Dieu, n'avaient point de postérité et n'en attendaient plus, à cause de leur âge déjà avancé, et parce qu'Élisabeth était stérile.

Un jour que Zacharie, désigné par le sort, exerçait sa charge dans le Temple, l'Ange du Seigneur, lui apparaissant, lui dit que sa prière était exaucée, et qu'Élisabeth lui donnerait un fils qu'il nommerait Jean. L'Ange ajouta que ce fils, rempli du Saint-Esprit dès les entrailles de sa mère, marcherait devant le Seigneur avec la vertu du prophète Élie, pour préparer les hommes à recevoir le salut.

Zacharie s'était borné à prier pour l'avénement du Messie. Il ne comprit pas la parole de l'Ange et ne le crut point. L'Ange lui annonça que Dieu, pour le punir de son incrédulité, le rendait muet jusqu'à l'accomplissement des choses prédites. En effet, Zacharie sortit du Temple, pâle et sans voix. Ses signes seulement firent connaître qu'il avait eu une vision. Cependant

Élisabeth conçut. Humblement cachée, elle rendit grâces à Dieu, qui lui ôtait l'opprobre de la stérilité.

Six mois après, l'Ange Gabriel, le même qui avait apparu à Zacharie, fut envoyé de Dieu à une vierge du sang de David, qui demeurait à Nazareth en Galilée. Elle se nommait Marie. Orpheline, elle avait été élevée dans le Temple. Depuis peu, le Grand-Prêtre, ou, suivant d'autres, les parents qui lui restaient, l'avaient fiancée à Joseph, homme juste et droit, beaucoup plus âgé qu'elle, aussi de la race de David. Joseph exerçait la profession de charpentier et travaillait pour vivre. Marie avait quatorze ans.

L'Ange se présenta devant cette vierge et lui dit : « Je vous salue, ô pleine de grâce. Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le Seigneur est avec vous. » Il lui annonça ensuite Celui qui naîtrait d'elle, et lui dit qu'elle le nommerait Jésus, c'est-à-dire *Sauveur*.

Déjà, selon toute apparence, accoutumée à la vue des Anges, mais non préparée à la solennité d'un tel message, l'humble fille de David se troubla. Elle ne douta point, comme Zacharie. Seulement, sa réponse fit entendre la résolution où elle était de rester vierge. L'Ange, alors, lui apprit qu'elle deviendrait mère par la vertu du Saint-Esprit, et que c'était pourquoi le Saint qui naîtrait d'elle serait appelé le Fils de Dieu. Il lui fit savoir que sa parente Élisabeth, « celle que l'on appelait stérile », était dans le sixième mois de sa grossesse. Car il convenait que Marie connût la première le secret de la miraculeuse conception du Précurseur.

Marie, ayant entendu ces choses, dit : « Voici la servante du Seigneur; « qu'il me soit fait selon votre parole.. » Et l'Ange la quitta.

En prononçant l'humble parole qui assura notre salut, Marie était l'écho du Verbe. Par les lèvres de David, prédisant sa venue sur la terre, Jésus s'était lui-même nommé non le Fils de la vierge, mais le Fils de la servante : *Ego servus tuus et filius ancillæ tuæ*. Marie ayant ainsi acquiescé au dessein de Dieu, le mystère de l'Incarnation s'accomplit. « Et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous. »

Instruite par la révélation de l'Ange et obéissant à l'inspiration de Celui qui existait déjà en elle, Marie, se hâtant, alla au pays des Montagnes, à Hébron, où Élisabeth habitait. Jésus voulait sanctifier son Précurseur par sa présence cachée. En entrant dans la maison de Zacharie, Marie salua sa



Fig. 21. — L'Annonciation : l'Ange Gabriel et la Vierge. Sculpture de la cathédrale d'Amiens. Treizième siècle.

parente. Aussitôt l'enfant d'Élisabeth tressaillit, et elle-même fut remplie de l'Esprit saint.

Elle s'écria, d'une grande voix : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes ; le fruit de vos entrailles est béni ! Et d'où me vient ceci, que la mère de mon Seigneur me visite ? Car, du moment que j'ai entendu votre voix, l'enfant a tressailli de joie dans mon sein. Vous êtes bien heureuse d'avoir cru, et les choses qui vous ont été dites de la part du Seigneur seront accomplies. »

Marie dit alors :

« Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu
« mon salut.

« Il a regardé la bassesse de sa servante, et voici que toutes les généra-
« tions m'appelleront bienheureuse.

« Car il a fait en moi de grandes choses, Celui qui peut tout. Et son nom
« est saint ; et sa miséricorde s'étend de génération en génération sur ceux
« qui le craignent.

« Il a déployé la force de son bras ; il a dissipé les desseins des superbes
« enorgueillis dans les pensées de leur cœur.

« Il a renversé de leurs siéges les hautains et élevé les humbles.

« Il a comblé de bien les indigents pressés de la faim, et renvoyé vides
« ceux qui étaient dans l'abondance.

« Il a relevé Israël, son serviteur, se souvenant de sa miséricorde pro-
« mise à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour toujours. »

Le terme d'Élisabeth étant arrivé, elle mit au monde un fils. Au jour de la circoncision, qui était le huitième, les parents voulaient lui donner le nom de son père. Élisabeth demanda qu'il fût appelé Jean, ce que Zacharie, toujours muet, confirma en écrivant : « Jean est son nom. » Au même instant la langue de Zacharie devint libre, et il prophétisa, bénissant le Dieu d'Israël de s'être souvenu de sa miséricorde envers son peuple, et de lui avoir suscité un Sauveur de la maison de David. Et, s'adressant à son fils, il lui dit qu'il marcherait devant le Seigneur pour lui préparer les voies, afin que la rémission des péchés fût obtenue de ce soleil levant qui venait éclairer les ténèbres et l'ombre de la mort, et diriger nos pieds dans la voie de la paix.



LA VISITATION

Le bruit de ces choses se répandit dans les montagnes de la Judée, et l'on se disait : Que pensez-vous que deviendra cet enfant ?



Fig. 22. — La Nativité : Adoration des bergers. Tableau de Lorenzo di Credi, à la galerie de Florence. xv[e] siècle. — Le sentiment religieux de ce tableau contraste avec la composition d'Albert Dürer, qui n'a recherché que le pittoresque.

Marie, de retour à Nazareth, demeura en silence, se reposant de tout sur Dieu. Et Joseph, instruit dans un songe par l'Ange du Seigneur, garda son épouse, qu'il avait eu la pensée de renvoyer. Il sut ainsi que le Fils de la Vierge devait être nommé Jésus, parce qu'il serait le Sauveur d'Israël.

Joseph, juste et pieux, et versé dans les Écritures, connut alors que ce qui allait arriver accomplirait la prophétie d'Isaïe : « Voici qu'une vierge sera enceinte et mettra au monde un Fils. »

Il y avait une autre prophétie à accomplir. Il était écrit que le Messie naîtrait à Bethléem de Juda. Une circonstance pressante obligea Joseph d'y venir avec Marie, quoique celle-ci fût près de son terme. Bethléem étant le lieu de David, leur commun ancêtre, ils devaient s'y faire inscrire pour le dénombrement général ordonné par l'empereur Auguste. Ils quittèrent donc la Galilée et se présentèrent à Bethléem, pendant qu'une foule d'étrangers y refluait de Jérusalem, où l'on célébrait la Fête des Lumières. Et, ne trouvant point de place à l'hôtellerie, ils se réfugièrent dans une grotte des champs.

Ce fut là, au milieu de la nuit, sans éprouver aucune des angoisses de l'enfantement, comme le soleil donne sa lumière et comme une fleur donne son parfum, que Marie mit au monde son fils premier-né, son fils unique, Celui que saint Jean appelle « le Fils unique du Père », et saint Paul « le Premier-né de Dieu ».

Les champs où naissait Jésus étaient une propriété du Temple; l'on y engraissait les animaux destinés aux sacrifices. Il y avait là des bergers qui veillaient pendant la nuit. Soudain, ces hommes virent apparaître un Ange environné d'une vive lumière. Il leur dit de ne point craindre et plutôt de se réjouir : « Aujourd'hui, poursuivit-il, dans la ville de David, un sauveur vous est né, et c'est le Christ, Notre-Seigneur. Voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes, couché dans une crèche. » Au même instant, une troupe nombreuse de la milice céleste, s'unissant à l'Ange, fit entendre ce cantique : « Gloire à Dieu au plus haut « du ciel; paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Les bergers se dirent les uns aux autres : « Allons à Bethléem. »

Ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'Enfant couché dans la crèche; et ils connurent la vérité de ce qui venait de leur être dit. Ensuite, rendant grâce à Dieu, ils retournèrent à leurs troupeaux, et ils publièrent ce qu'ils avaient entendu et ce qu'ils avaient vu.

Or Marie ne perdait rien de ces choses et les conservait dans son cœur.

Quelque temps après, des hommes venus de l'Orient, appelés Mages,



Fig. 23. — Adoration des rois Mages, représentant les Gentils sujets au sceptre de Jésus-Christ. Gaspar offre l'or, symbole de la royauté de Jésus; Balthassar offre l'encens, figure sacerdotale: Melchior présente la myrrhe (qui servait à embaumer les corps), symbole de la mort. Mosaïque de l'église Saint-Vital, à Ravenne. VIIe siècle.

cause de leur science, parurent à Jérusalem. Ils dirent que le Roi des Juifs était né, car ils avaient vu son étoile, et ils demandèrent où ils le trouve-



Fig. 24. — Présentation au temple. A droite, la prophétesse Anne; à gauche, saint Pierre, martyr. Fresque de Frà Angelico au couvent de Saint-Marc, à Florence. xv[e] siècle.

raient, étant venus pour l'adorer. Leur présence émut toute la ville. Hérode, roi de Judée, en entendit parler. C'était un prince soupçonneux, cruel et plein de ruse. Comprenant qu'il s'agissait d'un compétiteur, il fut troublé et s'enquit du lieu où devait naître le Christ. Les premiers de la nation, les



Fig. 25. — La fuite en Égypte, gravure de Martin Schœn. xve siècle. — Suivant une tradition, quand la sainte Famille traversa le désert où avaient erré les Hébreux, les fleurs et les fruits ornèrent soudain les solitudes arides.

scribes, les prêtres, tous lui répondirent : A Bethléem de Juda. Hérode y envoya les Mages, après les avoir priés de l'informer lorsqu'ils auraient vu

l'enfant, afin, dit il, qu'il pût lui-même l'adorer. Les Mages repartirent joyeux et confiants. L'étoile qui les avait guidés sur Jérusalem, se montrant de nouveau, les conduisit jusqu'au lieu où était Jésus. Ils trouvèrent l'Enfant et sa mère, et, l'ayant adoré, ils lui offrirent de l'or, de l'encens et de la myrrhe; puis, avertis en songe de ne point revoir Hérode, ils retournèrent en leur pays par un autre chemin.

La circoncision judaïque avait eu lieu huit jours après la naissance; le quarantième jour était fixé pour la double cérémonie de la purification de la mère et de la présentation de l'enfant. Tout mâle premier-né, étant consacré au Seigneur, devait être racheté à prix d'argent, en mémoire de la délivrance d'Égypte. Les parents de Jésus le portèrent au Temple pour accomplir la loi. Dans le même moment, arrivait au Temple, poussé par l'inspiration du Saint-Esprit, un homme juste et qui attendait la consolation d'Israël. On le nommait Siméon. Il lui avait été révélé qu'il ne mourrait point qu'il n'eût salué le Christ.

Or Siméon, ayant vu l'Enfant-Jésus, le prit dans ses bras et éclata en actions de grâces : « C'est maintenant, dit-il, Seigneur, que selon votre « parole vous laisserez aller votre serviteur en paix; car voici que mes yeux « ont vu le salut qui vient de Vous, la lumière qui se découvrira aux « nations, le salut d'Israël, votre peuple ! »

Le saint vieillard bénit Marie et Joseph, et, divinement éclairé, il prophétisa.

S'adressant à Marie seulement, il lui dit : « L'Enfant que voilà est au « monde pour la perte et le salut de plusieurs en Israël, et il sera posé en « signe de contradiction, afin de découvrir ce qu'un grand nombre gardent « au fond de leur cœur; et vous-même, vous sa mère, vous aurez l'âme « transpercée d'un glaive. »

Il y avait là encore une prophétesse nommée Anne, fille de Phanuel. Elle était veuve, et âgée de quatre-vingt-quatre ans. Depuis la mort de son mari, qu'elle avait épousé étant vierge, elle ne sortait point du Temple, y passant les jours et les nuits en jeûnes et en prières. Elle aussi vit Jésus, et elle aussi loua le Seigneur, parlant de cet Enfant à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.

Après ces choses, tout ce qu'exigeait la Loi étant exécuté, l'Ange du Sei-

gneur apparut à Joseph dans un songe, et lui commanda de fuir en Égypte, parce qu'Hérode chercherait l'Enfant pour le faire mourir. Joseph obéit sans délai; et, pendant que Jésus échappait ainsi, Hérode, ayant appris le



Fig. 26. — Le Massacre des innocents. Tableau du Guide, au musée de Bologne. XVIIe siècle.

départ des Mages, faisait tuer tout ce qu'il y avait d'enfants mâles dans le pays de Bethléem, jusqu'à l'âge de deux ans.

Hérode mourut quelques années après ce crime. Alors, sur un nouvel avertissement de l'Ange, reçu en songe comme les précédents, Joseph ramena l'Enfant en Israël. Mais parce qu'Archélaüs, fils d'Hérode, régnait sur la Judée, il n'osa y aller; et, toujours obéissant aux avertissements

divins, il établit sa demeure à Nazareth de Galilée. C'était la volonté de Dieu, afin que cette parole fût accomplie : « J'ai rappelé mon fils de l'Égypte. » Et ailleurs : « Il sera appelé Nazaréen. »

L'Évangile ne rapporte plus qu'un seul fait de l'enfance de Jésus. A douze ans, âge des préceptes, ses parents l'amenèrent à Jérusalem pour la Pâque. Mais, lorsqu'ils s'en retournèrent, il resta dans la ville. Pendant tout un jour, ni Joseph ni Marie ne s'aperçurent de son absence; car les hommes et les femmes marchaient par bandes séparées, et chacun le croyait avec l'autre. Revenus sur leurs pas, ils le cherchèrent inutilement durant trois jours. Enfin, ils le trouvèrent où il devait être, dans le Temple, assis au milieu des docteurs, qu'il écoutait et qu'il interrogeait, leur faisant voir une sagesse qui les remplissait d'admiration. Sa mère lui dit : « Mon fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous? Voilà que nous vous cherchions, tout affligés, *votre père* et moi. » Il leur répondit : « Pourquoi me cherchiez-vous? Ne savez-vous pas qu'il faut que je m'emploie aux choses qui regardent le service de MON PÈRE? » Ils ne comprirent pas de quel service il parlait, mais sa mère conservait le souvenir de tout. Ensuite il les suivit à Nazareth, et il leur était soumis.

Et il croissait en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

Cependant le fils de Zacharie et d'Élisabeth s'était, dès son enfance, retiré au désert. Il y vivait de la vie la plus mortifiée, vêtu d'un cilice, priant et jeûnant, inconnu en ces solitudes comme Jésus dans l'obscurité de Nazareth. Jusqu'à l'âge de trente ans, il attendit ainsi l'ordre de Dieu pour le jour de sa manifestation.

Enfin, la quinzième année de l'empire de Tibère César, la parole du Seigneur se fit entendre à Jean, fils de Zacharie, suivant ce qu'avait annoncé le Prophète : « Voici que j'envoie mon Ange devant votre face, et « il préparera la voie devant vous. » Et ailleurs : « Voix qui crie dans « le désert : Préparez le chemin du Seigneur, faites-lui des sentiers « aplanis. »

Jean commença donc de prêcher dans le désert de Judée et la contrée du Jourdain. Il baptisait et prêchait le baptême de la pénitence qui devait disposer les hommes à recevoir la rémission des péchés. Il criait : « Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche! » Il traitait sévèrement l'hypo-

crisie des Pharisiens et l'impiété des Sadducéens, mêlés à la foule qui accourait vers lui. « Race de vipères, leur disait-il, qui vous a appris à fuir la colère prochaine? Faites de dignes fruits de pénitence! Ne dites pas en



Fig. 27. — Jésus parmi les docteurs. Fresque de Giotto, à la galerie de Florence. XIVe siècle.

vous-mêmes que vous avez Abraham pour père, car, je vous le dis, de ces pierres mêmes Dieu peut faire naître des enfants d'Abraham. Déjà la cognée est à la racine des arbres, et tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. »

Ces exhortations, soutenues d'une si sainte vie et du souvenir de la mira-

culeuse naissance de Jean, ébranlaient la Judée. De tous côtés on venait en foule au prédicateur de la pénitence. Ces troupes émues confessaient leurs péchés, et demandaient à Jean ce qu'il fallait faire pour recevoir le baptême. Il donnait à tous le précepte de l'aumône : « Que celui qui a deux habits vête celui qui n'en a pas, et que celui qui a de quoi manger nourrisse celui qui n'a rien. » Aux publicains, collecteurs de l'impôt : — « N'exigez rien au-delà de ce qui est ordonné. » Aux soldats : — « Ne faites point violence, n'accusez faussement personne, contentez-vous de votre paye. »

Le peuple se persuada bientôt que Jean était le Christ. Il leur dit : « Je vous donne un baptême d'eau, afin que vous fassiez pénitence. Mais Celui qui va venir après moi est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de me prosterner devant lui pour dénouer la courroie de ses souliers. C'est lui qui vous donnera le baptême de l'Esprit saint et du feu. Le van est entre ses mains ; il nettoiera son aire, il amassera le blé dans son grenier, et jettera la paille au feu qui ne s'éteint point. »

Jésus quitta Nazareth pour être baptisé et parut aux yeux de Jean sur les bords du Jourdain, parmi cette foule de pécheurs qui cherchaient la loi de Dieu. Il n'est dit nulle part que Jean, habitant du désert depuis son enfance, eût jamais, avant ce moment, vu le Fils de Marie. Cependant il le reconnut par une inspiration qu'un signe visible allait promptement confirmer. Il se défendait de le baptiser, lui disant : — « C'est moi qui devrais recevoir de vous le baptême, et vous venez à moi ! » Jésus lui répondit : « Faites néanmoins ; il convient que nous accomplissions ainsi toute justice. » Alors Jean le baptisa.

Et tandis que Jésus, sorti de l'eau, priait, voici que les cieux s'ouvrirent, et le Saint Esprit, sous la forme d'une colombe, descendit et s'arrêta sur Jésus ; et cette voix éclata du ciel : « Tu es mon Fils bien-aimé. »

Jésus aussitôt se retira dans le désert. Il y resta quarante jours et quarante nuits, vivant parmi les bêtes, et il souffrit d'être tenté par Satan. Soit que la tentation ait duré les quarante jours, soit que le Fils de Dieu ne l'ait permise qu'après ce long jeûne, l'Évangile en rapporte trois assauts.

Lors donc que Jésus voulut ressentir les atteintes de la faim, Satan lui dit : « Si vous êtes le Fils de Dieu, commandez que ces pierres se changent

en pain. » Jésus lui répondit : « Il est écrit : « *L'homme ne vit pas seu-* « *lement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.* » Repoussé par cette expression de la confiance absolue que la Providence attend de l'homme, l'ennemi voulut à son tour se faire une arme de l'Écriture et de la confiance en Dieu. Il transporta Jésus sur le pinacle du Temple



Fig. 28. — Baptême de Jésus-Christ dans le Jourdain. Fresque d'André del Sarto, à l'ancien cloître du Scalzo, à Florence. XVIe siècle.

et lui dit : « Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas, car il est écrit : Il a chargé les Anges de prendre soin de vous, et ils vous porteront entre leurs mains de peur que votre pied ne heurte contre la pierre. » Jésus répondit : « Il est aussi écrit : « *Vous ne tenterez point le Seigneur votre* « *Dieu.* »

Vaincu une seconde fois, Satan fit un dernier effort. Il porta Jésus

sur une haute montagne, et par un prestige lui fit voir en un instant les royaumes du monde et leur gloire : « Je vous donnerai, lui dit-il, tout cela, toute la puissance et la gloire de ces empires; car ces choses sont à moi, et je les donne à qui je veux. Adorez-moi, elles seront à vous. » Jésus lui répondit : « Va-t'en, car il est écrit : « *Vous adorerez le Seigneur votre* « *Dieu, et vous le servirez lui seul.* »

Satan, ayant ainsi vainement essayé toutes les tentations, se retira, et les Anges s'approchèrent de Jésus et le servirent (fig. 29).

Cependant la réputation de Jean excitait la haine des Scribes et des Pharisiens. Ils lui députèrent des affidés chargés de savoir de lui-même qui il était, espérant sans doute des réponses dont ils pourraient tirer parti pour le persécuter. Jean déclara nettement qu'il n'était point le Christ. Ils lui demandèrent s'il était Élie ou quelque autre Prophète. Il répondit : — Non. — Qui donc êtes vous, lui dirent-ils, que dites-vous de vous-même? Il répondit comme il l'avait fait précédemment : — Je suis la voix dont parle Isaïe, qui crie dans le désert : « Faites au Seigneur un chemin droit. » Ils insistèrent : — Si vous n'êtes ni le Christ, ni Élie, ni prophète, pourquoi donc baptisez-vous? Jean répondit de nouveau : « Je donne un baptême d'eau; mais il y a un homme au milieu de vous que vous ne connaissez pas. C'est Lui qui doit venir après moi et qui est avant moi, et je ne suis pas digne de lui délier les souliers. »

Les envoyés n'en demandèrent pas davantage, et Jean n'ajouta rien; mais le lendemain, voyant Jésus qui passait, il dit : « Voici l'Agneau de Dieu; voici Celui qui efface les péchés du monde... C'est de Lui que j'ai dit : Il vient après moi un homme qui est avant moi, car il est plus ancien que moi. Je ne le connaissais pas, mais je suis venu donner un baptême d'eau, afin qu'on le connaisse en Israël. » Il ajouta : « J'ai vu l'Esprit descendre du ciel sous la figure d'une colombe et s'arrêter sur Lui. Je ne le connaissais pas, mais Celui qui m'a envoyé pour donner un baptême d'eau m'a dit : Celui sur qui vous verrez que l'Esprit descendra et s'arrêtera, c'est Lui qui baptise dans le Saint-Esprit. Et j'ai vu, et je rends témoignage qu'il est le Fils de Dieu. »

Le jour d'après, Jean, étant avec deux de ses disciples, vit de nouveau passer Jésus, et dit encore : « Voici l'Agneau de Dieu ! » Aussitôt les deux



Fig. 29. — Les trois Tentations de Jésus-Christ. Des anges s'approchent ensuite de Jésus pour le servir.
Mosaïque de la cathédrale de Monreale, en Sicile. VIIe siècle.

disciples de Jean suivirent Jésus, qui s'en allait. Jésus se retourna, et leur dit : — Que cherchez-vous ? — Maître, lui dirent-ils, où est-ce que vous logez? Il leur répondit : — Venez et voyez. Ils vinrent et demeurèrent. L'un était Jean, fils de Zébédée, l'autre André, frère de Simon. André dit à son frère : — Nous avons trouvé le Messie. Il mena Simon à Jésus, et Jésus, ayant arrêté son regard sur Simon, lui dit : — Tu es Simon fils de Jonas, tu seras appelé *Céphas*, c'est-à-dire Pierre.

Tel est le prologue de l'Évangile. Il est incomparable en humilité, incomparable en magnificence. Dieu ne pouvait ni moins accorder à l'homme, ni donner davantage à Dieu.

Selon la remarque d'un Père, l'homme se rendrait criminel en s'attribuant le divin; Dieu fait d'humbles choses sans préjudicier à sa nature. Si le roi agit en soldat pour le salut de tous, c'est œuvre de roi; les petites choses qui sauvent le monde sont œuvres de Dieu.

Un dieu du monde selon l'esprit du monde, il y en avait un à Rome : il se nommait Auguste, il avait des temples et des prêtres. Il laissait régner Hérode, qu'il connaissait bien; il préparait Tibère, qu'il avait jugé. L'histoire va se remplir d'horribles noms. Les Messaline, les Hérodiade, les Drusille, les Agrippine et les Poppée, entourent ces dieux de la terre; ils ont pour ministres les Narcisse et les Séjan.

La cour du Dieu fait homme se compose de personnages plus rares. Quelques-uns, tels que Zacharie et Élisabeth, Siméon et Anne, semblaient avoir été préservés de la corruption générale pour proclamer son entrée dans la vie. Il vient en accroître le nombre, ou plutôt en créer de nouveau l'espèce épuisée. C'est là son œuvre, seule œuvre digne de lui. Avant d'apparaître, étant lui-même caché dans le sein de Marie, il sanctifie Jean aux entrailles de sa mère. Des paroles immortelles le saluent, dialogues sublimes entre les saints de l'ancienne et de la nouvelle loi qui sont également ses saints; prophéties de son règne qui accomplissent les prophéties des temps passés (fig. 30). La chaîne d'amour se renoue entre le ciel et la terre, Bethléem a rouvert la porte de l'Éden, des chants célestes annoncent ce pardon, les miracles abondent, la nature divinement violentée enfante des merveilles inouïes; tout est résurrection et miséricorde, toutes les figures deviennent réalités, toutes ces réalités immortelles sont autant de types de

l'humanité reflorissante, autant de flambeaux allumés pour la guider vers le royaume de Dieu.

A la suite des Pères, lisons l'Évangile autrement que ceux qui l'interrogent comme les Juifs ont interrogé le Précurseur et interrogeront Jésus, uniquement pour avoir de quoi les condamner à mort. Jésus, qu'ils ont tué, n'est pas mort, et l'Évangile, qu'ils blasphèment, les tuera. Laissons-les



Fig. 30. — Marie, mère de Jésus-Christ, reine des Patriarches : Moïse, Noé avec la colombe de l'Arche, et Abraham. Fresque peinte par Orsel, à l'église Notre-Dame de Lorette, à Paris. XIXe siècle.

accomplir ce prodige de trouver la mort dans la source de vie, et nous, prenons ce qui nous est offert, puisons la vie.

ZACHARIE, ÉLISABETH, MARIE, JEAN, JOSEPH, HÉRODE.

Saint Luc commence par ces mots, qui peuvent sembler indifférents : *Dans les jours d'Hérode, roi de Judée.* Ces mots constatent que la prédiction de Jacob est accomplie. Juda a perdu la royauté guerrière et tem-

porelle, on touche aux jours du Prince de la paix, on va voir paraître ce *Désiré des nations,* attendu par le dernier instinct du divin qui soit resté dans l'humanité. Les Anges sont envoyés vers les hommes. Zacharie, à certains égards incrédule et méfiant, quoique juste, représente sa nation lassée et son culte infécond. Sa justice est bénie au-delà de ce qu'il attendait, son incrédulité est punie par le silence. Israël n'a plus de Prophètes et n'aura plus de sacerdoce, jusqu'au jour où, enfanté de nouveau par la foi, il deviendra digne du sacerdoce véritable, et recouvrera la voix pour louer Dieu.

Zacharie est fils d'Abia, Élisabeth fille d'Aaron, fleurs de la race sacerdotale. Il convient que Jean-Baptiste naisse de cette race, afin d'annoncer avec plus de puissance le sacerdoce nouveau. Les deux principaux rameaux d'Israël, en Jean le sacerdotal, en Jésus, fils de David, le royal, sont unis dans l'œuvre de l'accomplissement.

Élisabeth a été stérile afin de marquer que Dieu est maître de tout. Une vierge pourra enfanter, puisqu'une stérile a conçu.

Délivrée de l'opprobre de sa longue stérilité, Élisabeth rend grâce. Sa joie légitime relève le caractère sacré de Marie, prophète accompli des mérites de la virginité, résolue, pour demeurer vierge, à sacrifier le plus grand honneur où pût prétendre une femme en Israël.

L'Ange Gabriel (*Force de Dieu*) est envoyé à la Vierge. Tel devait être le commencement de la réparation : un Ange envoyé à la Vierge par la bonté de Dieu, parce que le commencement de la perdition avait été quand le serpent aborda la femme par la malice du démon. Et puisque le Réparateur divin devait naître dans notre chair, dit saint Augustin, il devait naître de la seule virginité, afin de n'avoir point d'égal dans la nativité. Il devait naître d'une vierge selon le corps, le Chef dont les membres naîtraient de l'Église, vierge selon l'esprit.

Marie est en même temps vierge et épouse ; vierge pour recevoir la grâce, épouse pour échapper à d'injurieux soupçons. Le Seigneur ne voulut pas que l'on pût douter de l'honneur de sa Mère. La loi condamnait les naissances illégitimes : s'il en avait paru porter la tache, comment aurait-il pu dire : Je ne suis pas venu détruire la Loi, mais l'accomplir ? Cette qualité d'épouse devait faciliter la foi aux paroles de Marie. Mère sans être mariée,

on eût pu dire qu'elle voulait cacher une faute; épouse, elle n'a aucun motif de mentir, puisque la maternité est le privilége et la grâce du mariage.

L'Ange dit à Marie que Celui qui naîtra d'elle sera appelé le Fils du Très-Haut et que le Seigneur lui donnera le trône de David, son père. Quand le Saint-Esprit rappelait ces paroles et les dictait à l'Évangéliste pour être jetées dans le monde, Jésus-Christ n'avait de trône que la croix.

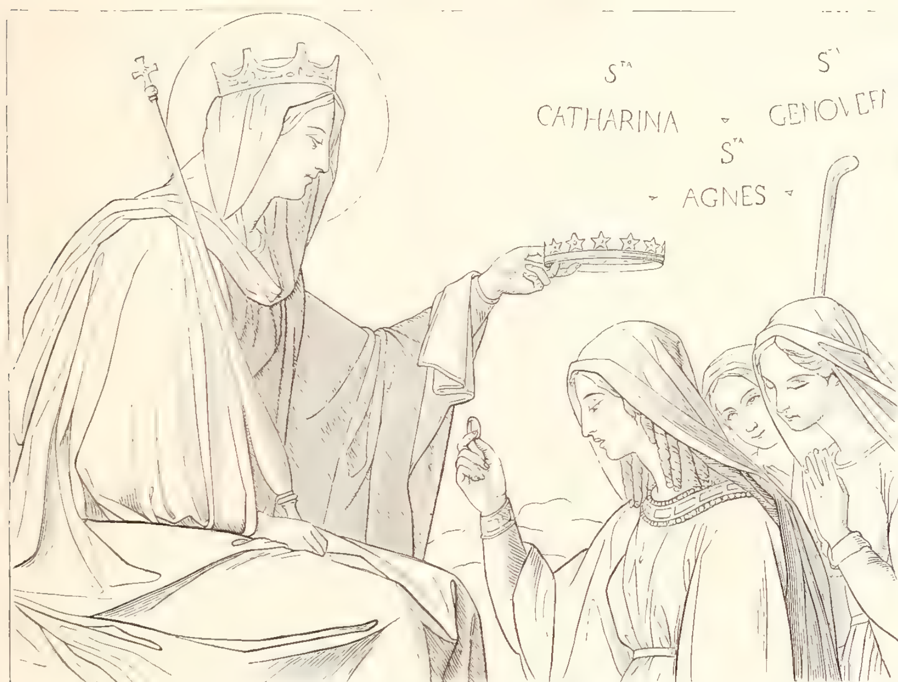


Fig. 31. — Marie mère de Jésus-Christ, reine des Vierges. Sainte Catherine présente l'anneau de son mariage mystique ; après elle viennent sainte Agnès et sainte Geneviève. Fresque peinte par Orsel, à l'église Notre-Dame de Lorette, à Paris. XIXe siècle.

L'Ange dit encore : « Il régnera éternellement dans la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. » En effet, Jésus-Christ règne dans la maison de Jacob. Son royaume sur la terre, l'Église visible, qui durera autant que le monde, a été formé d'abord de ceux des enfants de Jacob qui ont accepté sa loi. Les autres, ayant rejeté le Christ, se sont par là retranchés eux-mêmes ; ils ne sont plus le véritable Israël. Les Gentils appelés à leur place ne forment qu'un même peuple avec la postérité fidèle. Jacob est la souche commune des branches naturelles et des branches greffées. Saint Paul repré-

sente le peuple de Dieu comme un grand arbre dont le tronc, toujours subsistant, perd des branches et en acquiert de nouvelles.

Isaïe, annonçant l'incarnation du Verbe, s'était écrié : « Qui nous racontera sa génération ? » Éclairant Marie, qui objecte son dessein de rester vierge, l'Ange lui dit : « Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du « Très-Haut vous couvrira de son ombre ; et c'est pourquoi la chose sainte « qui naîtra de vous sera nommée le Fils de Dieu. » Selon le commentaire de Bossuet : Le très-pur ne s'unit qu'à la pureté. Il conçoit son Fils seul, sans partager sa conception avec un autre ; il ne veut, quand il le fait naître dans le temps, le partager qu'avec une vierge. Le Père céleste étendra en Marie sa génération éternelle ; du sang de la Vierge il composera un corps si pur, que le Saint-Esprit seul sera capable de le former. En même temps, ce divin Esprit y inspirera une âme qui, n'ayant que lui pour auteur, sans le concours d'aucune autre cause, ne peut être que sainte. *Chose sainte* par sa nature, sainte, non d'une sainteté dérivée et accidentelle, mais substantivement, SANCTUM ; ce qui ne peut convenir qu'à Dieu, qui seul est une chose sainte par sa nature... Voilà donc une nouvelle dignité créée sur la terre : c'est la dignité de mère de Dieu. Et tel est le prix de la virginité : seule elle a pu faire une mère de Dieu.

Avec Marie, une nouvelle beauté apparaît dans le monde. C'est la Vierge, la Mère, la Sainte, la Martyre ; c'est l'Amie ; c'est quelque chose de plus grand, la perfection de l'humilité. Elle avait toutes les vertus et les unissait en une parfaite harmonie ; la beauté de son visage n'était que l'expression visible de sa sainteté rendue. L'Esprit de Dieu la prophétise partout dans les saintes Écritures. Elle est le temple de Salomon, revêtu au dehors du marbre blanc de la pureté, au dedans de l'or très-éprouvé de la charité ; la verge d'Aaron qui, déposée dans le tabernacle, s'y couvrit miraculeusement de fleurs et de fruits ; la toison de Gédéon, seule abreuvée des rosées célestes, tandis que la terre reste sèche alentour ; le vase d'or qui contient la manne ; l'arche d'alliance qui renferme non plus les tables de la Loi, mais l'Auteur de la Loi. C'est elle qui fut annoncée au serpent et qui lui écrasera la tête ; c'est la nouvelle Ève, toute pure et invincible, préservée du péché et victorieuse du péché. Elle a la même part à notre salut qu'Ève a eue à notre perte. Par elle, le nouvel Adam, Jésus-Christ, va recevoir une géné-

ration semblable à celle du premier qui n'était que sa figure. Tenant le Verbe divin enclos dans ses entrailles, elle sera le plus saint des temples qu'ait vus la terre. Mais le temple est le lieu du sacrifice! L'Ange dit à Marie qu'elle a « trouvé » la grâce : elle ne l'a trouvée qu'afin de la rendre au monde. Ce qu'Ève a perdu, Marie l'a retrouvé; les fils d'Ève le redemandent, la croix le leur rendra.



Fig. 32. — Marie mère de Dieu. reine du Ciel. Saint Michel remet dans le fourreau l'épée de la Justice divine en présence de l'ange Gabriel qui annonce le mystère de la Rédemption. Fresque peinte par Orsel, à l'église Notre-Dame de Lorette, à Paris. XIXe siècle.

La douce scène de la Visitation, où Élisabeth, Jean-Baptiste et Marie prophétisent sous l'impulsion du Dieu caché, contient, dit Bossuet, une révélation profonde de l'économie de la grâce, et de la manière dont Jésus agit diversement sur les âmes. Il est caché et il opère tout. Nous voyons dans Élisabeth l'humble étonnement d'une âme qu'il approche, dans Jean-Baptiste l'ardent transport d'une âme qu'il attire, dans Marie l'ineffable paix d'une âme qui le possède.

Sous l'influence de la grâce, Jean est déjà le Précurseur : « L'enfant que je porte a tressailli de joie. » *De joie*, c'est-à-dire avec connaissance. Tel est l'éclat de la lumière, que sainte Élisabeth redit à Marie la parole de l'Ange : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes ! » Elle va plus loin, elle la nomme *mère de Dieu*. Et ensuite elle glorifie la foi dans les mêmes termes que Jésus emploiera : « Vous êtes bien heureuse d'avoir cru ! » Jésus le dira à Pierre et, après sa résurrection, à Thomas. L'Évangile n'a qu'un langage, le même à la veille de Bethléem, le même au lendemain du Calvaire.

Élisabeth dit encore à Marie : « Le *fruit* de vos entrailles est béni. » C'est ce fruit suave dont il a été écrit : « L'odeur de mon fils est semblable à celle d'un champ de blé; » ce fruit destiné pour nourrir les âmes et pour détruire en elles les effets du fruit fatal cueilli par la désobéissance de la première Ève.

Dans tout l'Évangile, on ne trouve que sept paroles de Marie, toutes très-brèves et commandées par la circonstance. Elle est muette quand Joseph incline à la soupçonner, muette au Calvaire. Une seule fois elle sort de sa réserve, et elle chante le glorieux *Magnificat*, que saint Ambroise appelle l'extase de son humilité. Retenons seulement cette parole prophétique : *Toutes les générations me diront bien heureuse!* Dix-neuf siècles se sont inclinés, et tous les siècles s'inclineront et diront : *Amen!*

Les Juifs s'inclineront à leur tour. Ils ont été dès l'origine et jusqu'à présent les seuls dans le monde qui aient haï la mère de Jésus. C'est une des malédictions qui pèsent sur eux, l'une des plus lourdes et des plus sanglantes. Mahomet fait dire à Dieu : « Parce que les Juifs n'ont pas cru en Jésus, *et parce qu'ils ont proféré de grands blasphèmes contre Marie, nous les avons maudits.* » Le bâton musulman exécute la sentence.

Le style du Saint-Esprit n'est pas moins reconnaissable dans le cantique de Zacharie. Le saint prêtre, louant Dieu qui a visité son peuple, signale l'accomplissement des prophéties de l'ancienne Loi et prophétise les grâces de la Loi future. Parmi les objets de la miséricorde du Sauveur, il nomme Abraham et David et les pères d'Israël qui sont morts; car Jésus-Christ vient remplir les promesses qu'ils ont reçues : sa bénédiction, remontant les âges écoulés en même temps qu'elle va s'étendre sur les âges futurs, portera la délivrance à ceux qui attendent dans les limbes, comme elle fera péné-



PRÉDICATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE

trer l'abondance de la lumière chez ceux qui restent assis dans les ombres de la mort. Zacharie donne à Jésus le nom d'Orient, par lequel l'un des derniers prophètes l'avait désigné : « Son nom est l'Orient. » Ainsi, sur le berceau du Précurseur, cet homme du Temple atteste que Dieu a envoyé Celui qui doit venir. Du même regard inspiré il voit la part qu'aura son fils dans le grand ouvrage du salut. Nulle voix humaine n'a rien dit de plus solennel que ces paroles adressées par Zacharie à son fils âgé de huit jours : « Et vous, petit enfant, vous serez appelé le Prophète du Très-Haut, car « vous irez devant le Seigneur, lui préparant les voies, afin de donner à « son peuple la science du salut pour la rémission de leurs péchés. »

Les témoins de la naissance de Jean se disent entre eux : Que pensez-vous que sera cet enfant? Trente ans plus tard, Jésus-Christ répondra : « Nul ne s'est élevé sur la terre plus grand que Jean. » L'humanité chrétienne, si sûre appréciatrice de la valeur morale, honore la beauté héroïque de ce caractère, par lequel saint Jean-Baptiste n'est pas moins l'imitateur que le précurseur de Jésus. Sa conception et sa nativité, sa vie étonnante dans le désert, sa prédication et son baptême, sa persécution, sa prison, sa mort, prédisent Jésus-Christ. Par cette ressemblance auguste, il est le type admirable de tous les saints. La salutaire audace de sa vertu oblige l'orgueil même à venir entendre les paroles dures qui le condamnent; il ne propose que la pénitence à la pourpre inclinée devant ses haillons. Son humilité égale son courage. Plus que tous les autres mortels, dit Bossuet, il a sacrifié sa gloire au Fils de Dieu. Lorsque tout le monde le croit le maître, il proclame qu'il n'est que le serviteur. La gloire ne le peut séduire, la mort ne le fait pas trembler. Il dira à Hérode : *Non licet*, et à ses disciples, en leur montrant Jésus : *Ecce Agnus*. Il faut que celui-ci croisse et que je diminue. Jésus sera la première voix du Verbe. Il termine la lignée des Patriarches et commence celle des Apôtres. Le premier il annoncera le royaume des cieux, le premier il verra la Trinité sainte se manifester aux hommes sur les eaux du Jourdain; il montrera Celui que les Prophètes ont annoncé; il sera martyr, prophète, patriarche, solitaire, témoin de Jésus-Christ.

Quand Marie est de retour à Nazareth, un autre personnage se montre : c'est Joseph, ouvrage non moins merveilleux de la grâce de Jésus. L'Évangile n'a qu'un mot sur lui : « Il était juste. » La charge dont il est honoré et

la manière dont il la remplit font comprendre l'abondance de cette justice. Il reçut de Dieu, à l'égard de Marie et de Jésus, l'affection, la vigilance et l'autorité de l'époux et du père. Il est fait sur le modèle de Marie; comme elle fils de David, vierge comme elle, humble comme elle, obéissant, plein de prudence et de courage. Il ressemble au patriarche Joseph, en le dépassant autant par la perfection de ses mérites que par le caractère de sa mission; non-seulement chaste, mais vierge; non-seulement instruit, mais inspiré et dirigé de Dieu. Joseph, fils de Jacob, réserve le froment nécessaire pour lui et pour le peuple; Joseph, époux de Marie, reçoit le pain vivant et le garde pour lui et tout le genre humain. Il lui est dit : « Prends l'Enfant, » comme si Dieu lui adressait la parole que le Prophète adresse à Dieu même : « A toi le soin du pauvre. » Joseph est le type des Apôtres, qui porteront le Christ dans tout l'univers. Ainsi s'expriment saint Jean Damascène, saint Hilaire de Poitiers, saint Bernard. Un grand serviteur de Dieu, qui a vécu de nos jours, pénètre plus avant dans ce beau mystère. Lorsque Joseph, après Marie, s'approche pour adorer Jésus à la crèche, c'est, dit le P. Faber, l'*ombre du Père éternel* qui s'arrête au-dessus de l'Enfant. Joseph était en face de Jésus visiblement à la place du Père éternel. L'âme humaine de Jésus l'a regardé non-seulement avec l'amour le plus tendre, mais encore avec un respect profond et une soumission ineffable. C'est pourquoi devant l'humble et doux Joseph le respect surtout nous domine, à cause de cette ombre d'identité avec le Père. Nous ne pouvons décrire sa sainteté, parce que nous manquons de terme de comparaison. Cette sainteté, plus élevée que celle des autres saints de Dieu, est encore d'un genre différent. Joseph a été une apparition dans le monde, une apparition du Père non engendré et éternel. Il est doux et clément, il est pauvre et obscur, il est passif et docile; et il est en même temps la forteresse inexpugnable où s'abritent l'honneur de Marie et la vie de Jésus. Caché comme Dieu, plein d'une tranquillité divine, juste d'une justice tempérée par la miséricorde comme celle de Dieu, il communique avec Dieu pendant son sommeil, comme si son sommeil n'était que le repos mystique de la contemplation. Le premier après Marie il adora Jésus, et l'Enfant le sanctifia de nouveau, l'élevant à une sphère plus éminente de sainteté, afin qu'il pût être le supérieur officiel de son Dieu.



Fig. 33. — Saint Jean-Baptiste, précurseur de Jésus-Christ, s'entretient de l'Agneau de Dieu avec les saints du Nouveau Testament. On voit à droite saint Damien, saint Antoine et saint Pierre martyr ; à gauche saint Cosme, saint Laurent et saint François. Tableau de frà Filippo Lippi, à la Galerie nationale de Londres. XVe siècle.

Qui peindra ce moment de la crèche, lorsque Jésus naissant contempla pour la première fois de ses yeux humains le visage de Marie? Qui dira la joie et le respect de ses regards tournés vers saint Joseph, l'homme choisi pour être appelé son père, qui méritera cette gloire, qui méritera de vivre plus qu'aucun autre dans son intimité, et qui enfin, nous le pouvons penser, l'aimera le plus? Jésus, Marie, Joseph! trois royaumes de Dieu dont Dieu était le seul roi; trois créations, et le Créateur était une de ces créations; trois, et cependant unité merveilleuse par l'amour; trinité terrestre!

Dans ce réduit misérable, plein d'incomparable et d'incompréhensible splendeur, Jésus nouveau-né donne tout d'abord au monde qu'il vient instruire une des leçons sur lesquelles il insistera le plus. Il est le *pauvre*, le roi qui plus tard portera sur son épaule, pour marque de sa royauté, la croix; l'homme « qui a connu dès sa jeunesse le travail de la douleur ». Il est aussi ce petit enfant de qui parle Isaïe, qui sait rejeter le mal et choisir le bien. Le bien qu'il choisit, c'est de naître dans cette étable. Première réprobation de la mollesse qui nous fait esclaves; première marque de la puissance qui prétend nous conquérir par le dédain et le rejet des choses que nous convoitons. Voilà tout de suite l'incomparable miracle de l'Homme-Dieu : il va subjuguer l'homme en lui restituant des forces qu'il regrettait et qu'il ne voulait plus. Jésus se montre dans la faiblesse méprisée, dans la pauvreté haïe; et c'est ainsi que nous l'aimerons, et que, « détournés des convoitises de la terre, nous serons attirés à l'amour des choses invisibles. »

Cependant la divinité n'est pas tellement cachée que nous ne la puissions voir. Ce lieu n'est pas indifférent, cette nuit n'a pas été élue au hasard. Avant que le mystère de son nom fût révélé, Bethléem, *la maison du pain*, n'était pas sans souvenir. Là, Jacob, revenant de Mésopotamie, s'était arrêté pour ensevelir sa bien-aimée Rachel; David y avait bâti sa tour symbolique, qui lui était si chère et qu'on voyait sur ses monnaies. Le roi d'Israël naissait dans le domaine de ses ancêtres. Un tombeau, une ruine, une crèche! Mais il venait rétablir ce qui avait péri, ressusciter ce qui était mort, et il apportait la dignité et la vie divines dans un monde où ceux d'entre les hommes qui se piquaient de sagesse enviaient amèrement le sort des animaux.



Fig. 34. — Saint Joseph père adoptif de Notre-Seigneur, premier saint de la Nouvelle Loi. Fresque de H. Flandrin, à l'église Saint-Vincent de Paul, à Paris. Dix-neuvième siècle.

Aussitôt né, le Roi demande son peuple. Un Ange du ciel invite les bergers d'aller à la crèche. Ils sont les premiers appelés, parce que le Seigneur est venu « à cause de la souffrance des pauvres et des gémissements des misérables », et parce qu'ils sont simples. Platon raillait les sages qui se faisaient entendre des gens de peu : mais « le Seigneur aime l'entretien des simples ». L'Ange leur dit : « Il vous est né en ce jour un Sauveur. » *Vobis*, à vous, pour vous! « Vous le trouverez enfant, dans une crèche. » Ils viennent, ils contemplent sa glorieuse infirmité. Ils adorent, et ils s'en vont glorifiant Dieu. Paix aux hommes de bonne volonté!

Siméon attend le salut d'Israël. Les doctes savaient que le temps était venu, et les saints n'en doutaient pas. Siméon voit Celui qu'il attendait; il le voit parmi les pauvres. Que lui importe? Sa science est selon Dieu, il a la simplicité des bergers. Il prend l'Enfant entre ses bras. Il est déjà dans cette familiarité que Dieu vient établir entre lui et le juste; il a cet avant-goût de l'Eucharistie. Et il chante son cantique, qui retentira jusqu'à la fin des temps : « Maintenant, Seigneur, laissez-moi mourir en paix, puisque mes « yeux ont vu le salut qui vient de vous! » Job reparaît en Siméon : « Je sais que mon Rédempteur est vivant. » Le saint vieillard ajoute que Jésus est donné pour être la lumière des « nations ». Comme Zacharie et comme Élisabeth, il prophétise la vocation des Gentils; le bienfait de la Rédemption s'étendra au genre humain. Jean-Baptiste va parler des *pierres* dont Dieu peut faire des enfants d'Abraham. Déjà ces élus d'Israël, brisant l'étroitesse juive, sont catholiques.

Anne la prophétesse vient à son tour. Zacharie le prêtre, Simon le juste et le sage, Élisabeth l'épouse, Marie la Vierge, ont prophétisé; voici la veuve sainte, remplie du même esprit divin. Il était écrit : « Je répandrai de mon « esprit sur toute chair, et vos fils et vos filles prophétiseront. » Toutes ces grandeurs, toutes ces puretés, toutes ces vertus, s'unissent dans le même transport, et toutes ces voix inspirées disent avec les Anges : Gloire à Dieu, paix aux hommes de bonne volonté!

Voici maintenant les Mages. Suivant la tradition, ils étaient prêtres et rois ou princes de leur peuple, descendants des trois grandes races sorties de Noé. Par leur science, leur puissance et leur nombre, ils représentent le genre humain; ils apportent à Jésus-Christ l'hommage du sacerdoce, de

l'empire et de la sagesse des nations. On conjecture qu'ils venaient du pays de Balaam, où le souvenir de sa prophétie était resté : « Une étoile sortira



Fig. 35. — La sainte Famille, d'après une gravure de Goltzius, dite la *sainte Famille au chat*. XVIe siècle. Bibliothèque de M. Ambroise Firmin-Didot.

de Jacob, et l'Homme naîtra en Israël. » Ils avaient l'étoile, ils cherchaient l'Homme, l'homme-Dieu, l'homme-Roi. Ils sont les prémices de la Gentilité.

Où est né le Roi? Cette question trouble Hérode et tous les doctes d'Israël. Ils sont troublés parce qu'ils sont mauvais. Ils n'entendent pas les Prophètes : « Réjouis-toi, Jérusalem. Voici ton Roi qui vient vers toi, plein de douceur : *Venit tibi mansuetus.* » Ils répondent : « Le Roi doit naître à Bethléem. » Et aucun d'eux n'y va; semblables aux ouvriers qui bâtirent l'arche et qui n'entrèrent point. Les Écritures leur sont inutiles, et ils montrent aux Gentils ce qu'eux-mêmes ne veulent pas voir.

Les Mages n'étaient point rebelles au miracle. Ils avaient la foi qui sait voir, l'amour qui voit mieux encore; puisqu'ils cherchaient, ils devaient trouver. Et enfin, Marie, l'introductrice miséricordieuse, était là : « Ils trouvèrent l'Enfant avec sa mère. » On remarque trois confessions dans les paroles des Mages : « Où est né le roi des Juifs? Nous sommes venus pour l'adorer. » Ils le confessent homme, roi et Dieu : homme, puisqu'il est né; roi, c'est le nom qu'ils lui donnent; Dieu, car ils viennent l'adorer. Les présents qu'ils offrent parlent de même : au Roi l'or, au Dieu l'encens, à l'Homme qui mourra, la myrrhe, parfum des sépultures. L'Église consacre ces beaux symboles et nous commande d'offrir à Jésus l'or de la charité, l'encens de la prière et la myrrhe de la compassion.

La compassion! Elle est due au Fils et à la Mère! Ici finissent pour Jésus les triomphes sans amertumes, pour Marie les joies sans alarmes. Voici déjà la pointe du glaive dont lui a parlé Siméon, le glaive qui lui percera le cœur. Joseph est averti en songe qu'Hérode cherche l'enfant pour le faire mourir. Il ne demande pas pourquoi cet enfant merveilleux, à qui de si grandes destinées sont promises, doit fuir pour échapper à la mort. L'Évangile est une leçon d'obéissance. Marie est mère par obéissance; Jésus est né pour être obéissant jusqu'à la croix : Joseph obéit. Rien n'indique qu'il ait connu le mystère de cette fuite; obéir, c'est savoir. Il se lève aussitôt. « Il demeure soumis et ne se plaint pas. Il part, il va en Égypte où il n'a aucune habitude, sans savoir quand il reviendra à sa patrie, à sa boutique et à sa pauvre maison. L'on n'a pas Jésus pour rien : il faut prendre part à ses croix. » Mais pourquoi des croix? « N'y avait-il pas d'autre moyen de le sauver qu'une fuite si précipitée? Dieu ne veut pas tout faire par miracle, et il est de sa Providence de suivre souvent le cours ordinaire, qui est de lui comme les voies extraordinaires. Le Fils de Dieu est venu en *infirmité*. Pour se

conformer à cet état, il s'assujettit volontairement aux rencontres communes de la vie humaine; et par la même dispensation qui a fait que, durant le temps de son ministère, il s'est retiré, il s'est caché pour prévenir les secrètes entreprises de ses ennemis, il a été aussi obligé de chercher un asile dans l'Égypte[1]. »

L'Écriture ne dit rien du voyage ni du séjour en Égypte. Suivant une tradition, quand la sainte Famille traversa le désert où avaient erré les Hébreux, les fleurs et les fruits ornèrent soudain les solitudes arides. Du moins Jésus était-il lui-même la semence de ces fleurs et de ces fruits admirables que l'on y verra germer quand ses serviteurs viendront au désert.

Cependant Hérode fit tuer tous les enfants du pays de Bethléem jusqu'à l'âge de deux ans. Hérode était le roi du monde. Plusieurs traits de sa cruauté et de sa politique égalent celui-là. Lorsqu'ils ont eu peur, les tyrans se vengent; et ceux qui peuvent tout sont sujets à craindre tout. Jérémie avait dit : « Des cris sont entendus à Rama, des pleurs et des hurlements « infinis. Rachel pleure ses enfants et ne veut point se consoler, parce qu'ils « ne sont plus. » Rachel était enterrée à Bethléem. L'Esprit-Saint lui attribue ces gémissements des mères, qui retentissaient encore au commencement de l'Église, quand saint Matthieu publia son Évangile. Bossuet écarte avec un juste dédain les critiques qui voudraient, pour assurer leur foi, que les historiens profanes eussent mentionné cette cruauté d'Hérode, ainsi que les autres. Notre foi ne dépend pas de ce que la négligence ou la politique des historiens du monde leur fait dire ou taire. Les vues humaines toutes seules eussent suffi à saint Matthieu pour l'empêcher de décrier son Évangile en y inscrivant un fait de ce genre qui n'eût pas été constant. Enfants bienheureux, dont la vie a été immolée à conserver la vie de leur Sauveur! Jésus dira : « Laissez venir à moi les petits enfants. » Et combien cette parole a consolé de mères! Si les mères de Bethléem avaient connu ce mystère, au lieu de cris et de pleurs, on n'aurait entendu que bénédictions et que louanges. Elles auraient su que leurs fils n'étaient pas morts; que le baptême de sang leur avait au contraire donné la vie éternelle; et que là où le Christ a appelé les enfants, sa miséricorde veut attirer aussi les mères.

[1] Bossuet.

Hérode n'étant plus, Joseph, toujours averti et toujours docile, quitte l'Égypte et se retire à Nazareth. « Il sera appelé Nazaréen. » Le mot de Nazaréen contenait un grand mystère. Nazaréen veut dire séparé, voué à Dieu, voué à la pénitence. Pilate accomplira les Prophètes en inscrivant ce mot sur le titre de la Croix. Mais, en même temps que Jésus-Christ est l'accomplissement des prophéties anciennes, toute sa vie en ce monde et toute sa parole sont la prophétie des choses futures. Pourquoi est-il déjà persécuté ? Pour avertir l'Église, répond Bossuet : « Ce roi dont *le royaume n'est pas de ce monde,* Hérode le hait dès sa naissance, et lègue cette haine à sa maison. Ainsi s'est perpétuée de prince en prince la haine de l'Église naissante. Ainsi s'est élevée contre l'Église une double persécution : la première, sanglante; la seconde, plus sourde, mais qui néanmoins l'opprime. » La tyrannie ne perdra pas ce flair d'Hérode !

A douze ans, Jésus prononce la première parole que l'Évangile nous ait conservée. Il la prononce dans le Temple, et elle affirme sa divinité.

L'Évangile nous y prépare, lorsqu'il dit que l'Enfant, assis parmi les docteurs, les écoutait et les interrogeait. Il est *assis* entre les Maîtres, malgré son jeune âge. Probablement qu'après l'avoir entendu, surpris de sa science, ils l'ont eux-mêmes appelé à ce rang. Pour montrer son humanité, il écoute humblement; pour montrer sa divinité, il interroge avec intelligence, et ses réponses aux questions qu'on lui adresse, ou à celles qu'il a lui-même posées, excitent l'admiration de ceux qui l'entendent.

Sa mère, le retrouvant après trois jours d'inquiétudes, lui dit, encore émue : « Mon fils, nous vous cherchions tout affligés, *votre père* et moi. » Il répond avec quelque sévérité : « Ne saviez-vous pas qu'il faut « que je m'emploie aux choses qui regardent MON PÈRE ? » Elle parle de Joseph, il parle de Dieu. Marie elle-même ne comprit pas. S'ils avaient compris, s'ils avaient su tout ce qu'était le Fils de Dieu, comment soutenir cette majesté ? Il fallait qu'elle fût deux fois voilée, même à Marie. Mais le respect de Joseph fait assez connaître ce qui perçait de divin à travers la nature humaine, et Marie « conservait tout cela en sa mémoire »; et comme il est encore écrit : « Elle le méditait dans son cœur. » Elle apprenait le détachement, elle faisait son noviciat pour le jour de la Croix. Ce

récit est de saint Luc. On aime à se représenter saint Luc recevant connaissance de ces détails par la bouche de la sainte Vierge.



Fig. 36. — La Vierge et Jésus enfant, avec deux saintes dont l'une tient la palme du martyre. Tableau du Pérugin, au musée de Vienne. xve siècle.

L'Évangile ajoute : « Jésus descendit avec Marie et Joseph, et il leur « était soumis. » C'est une des paroles qui soutiennent la société humaine.

Soumis à l'autorité paternelle, soumis dans les plus humbles travaux, soumis à trente ans !

Jusqu'à la prédication du fils de Zacharie, nous ne savons rien autre chose de la vie de Jésus, sinon qu'il resta chez ses parents et qu'il leur était soumis, gagnant sa vie par le travail de ses mains. Il n'a pas voyagé pour s'instruire dans les fameuses sciences des Égyptiens et des Grecs. Les Juifs, étonnés de sa sagesse, se demanderont si ce n'est pas lui qu'ils ont vu parmi eux, dans l'humble condition d'artisan : un charpentier, fils de charpentier ? Au rapport de saint Justin, il fabriquait des jougs de charrue. Son pain céleste était d'accomplir la volonté de son père; il gagnait le pain terrestre à la sueur de son front. Prédication d'obéissance, d'humilité, de travail. Elle a duré trente ans !

Il y a une autre parole qui étonne : *Jesus autem proficiebat;* Jésus *croissait*. Comment se peut-il faire que le Verbe éternel, principe de toute grâce et de toute sagesse, croisse en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes ? Plusieurs Pères ont examiné cette question. Les hautes difficultés de l'Évangile, ce sont eux qui les ont vues. Selon saint Grégoire, ces paroles peuvent signifier que la sagesse dont Jésus était la source, se répandait chaque jour plus abondante sur ceux qui l'entouraient, les préparant aux lumières de sa doctrine. Selon saint Thomas, le Christ n'a pas voulu faire éclater dès son enfance la plénitude de divinité qui était en lui, afin de bien montrer que la nature humaine qu'il avait revêtue n'était pas une apparence, mais une réalité, puisqu'il se soumettait à ces conditions de faiblesse et de développement progressif.

Saint Bonaventure ne craint pas de jeter un regard dans cette petite maison de Nazareth où Jésus vivait soumis à sa mère et à son père adoptif. Pour l'orgueil humain, là est le grand abaissement; c'est la vie du pauvre avec toutes ses gênes et toute sa petitesse détestée. Ni prédication, ni combat, ni miracles; rien dans cette ombre. Tous les jours chacun gagne simplement sa journée. Joseph, dit le saint docteur, travaillait de son métier; Notre-Dame, l'aiguille ou le fuseau à la main, subvenait pour sa part aux besoins de la maison. Elle faisait les autres travaux qui sont de l'office de la femme, entretenait la décence du logis, préparait les repas, servait enfin son époux, et son fils et elle-même, sans qu'il y eût personne

pour l'aider. Mais quoi, personne? N'y avait-il pas Celui qui est venu, suivant sa propre expression, *pour servir?* Jésus donc la servait et servait Joseph. Nul doute que le Fils de Dieu n'ait aidé sa mère, n'ait pris ces



Fig. 37. — L'enfance de Jésus à Nazareth. Fresque de M. Savinien Petit, à la chapelle Saint-Joseph de la cathédrale de Bordeaux. XIXe siècle.

humbles soins de l'atelier et du ménage. Et c'est par là que l'envie a pu être éteinte au cœur du pauvre, que la sagesse y a pu entrer, et que l'humilité de toute condition humaine est devenue grande et glorieuse aux yeux du chrétien.

LES ANCÊTRES DE JÉSUS, LA TENTATION AU DÉSERT, LES PREMIERS DISCIPLES.

Cette leçon d'humilité se continue jusqu'au baptême que Jésus vient demander à Jean. Le baptême de Jean est une œuvre de mortification. Jean hésite devant Jésus; Jésus lui dit : *Faites!* Il veut se soumettre en tout à la pénitence, comme un pécheur; et c'est là le comble de la justice. Notre-Seigneur accomplit « toute justice », en faisant ce qui sera pour le chrétien la source de toute justice, c'est-à-dire en recevant le baptême, dont nul ne pourra plus contester la nécessité. Descendant au milieu des eaux, il les purifie, il en chasse le démon, il les sanctifie par le contact de sa chair sacrée; il leur donne la force de la régénération, le « droit de baptême », dit saint Bernard. Il leur communique ce privilége qu'avait eu le sein de Marie, de ne rien enfanter que de pur. Il fait du baptême ce qu'il fera plus tard de la Pâque. Comme il mangera l'Agneau pascal, figure et souvenir, et nous donnera sa chair, gage de l'éternelle félicité; de même il reçoit le baptême juif, cérémonie impuissante, et nous rend le baptême chrétien, vraie source de grâce. En un mot, acceptant la loi et donnant l'Évangile, il reçoit l'ombre et ajoute la vérité.

Le Saint-Esprit apparaît sous la forme d'une colombe. Il fallait que Jean le pût voir. Invisible dans la substance de sa divinité, il a pris cette forme, parce que le baptême nous veut simples et doux comme la colombe, nous doit rendre pacifiques comme elle. La colombe est le symbole de la réconciliation, du pardon, de la paix.

Il convient de placer ici une remarque sur les deux généalogies de Notre-Seigneur, présentées diversement par saint Matthieu et par saint Luc. Leurs divergences et les systèmes proposés pour les accorder ne sont pas du sujet de ce livre. Il suffit d'observer que la généalogie donnée par saint Matthieu, qui est proprement celle de saint Joseph, est également celle de la sainte Vierge, laquelle, d'après la Loi, n'a pu épouser qu'un homme de sa maison; et que la généalogie propre de Marie, donnée par saint Luc, la fait, comme l'autre, descendre de David. Des circonstances et du lieu de chacune de ces généalogies, on tire un enseignement important.

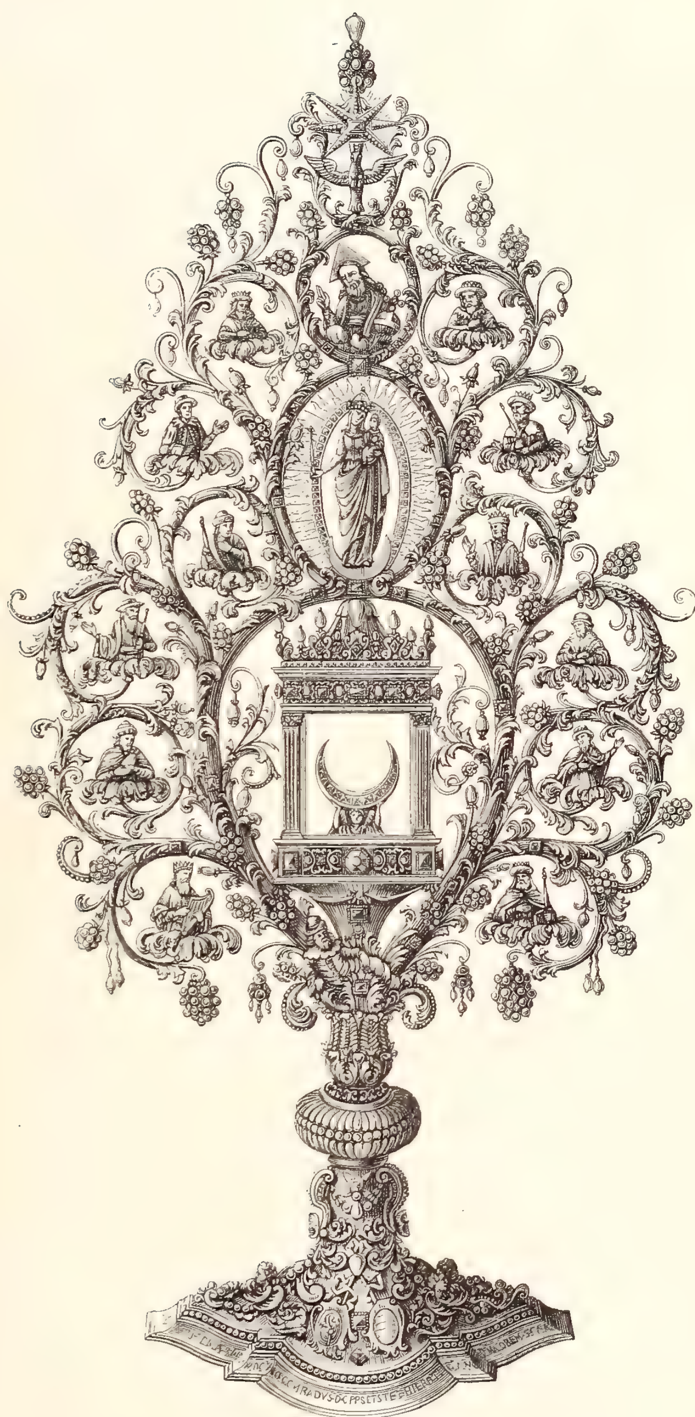


Fig. 37. — L'arbre de Jessé, ostensoir en or massif exécuté à Augsbourg en 1610, aujourd'hui détruit; d'après le dessin conservé à Eichstædt et les *Mélanges d'archéologie* des PP. Cahier et Martin. — Jessé repose au-dessus du nœud de l'arbre. A sa droite, David; de l'autre côté, Salomon. Au-dessus, dix rois de Juda formant, avec les deux premiers, le nombre mystérieux de douze. Le Père céleste bénit la Vierge privilégiée.

Saint Matthieu, commençant par la généalogie avant de raconter la naissance charnelle, suit l'ordre ordinaire de toute histoire, et descend des ancêtres aux enfants, comme le Verbe est descendu en prenant une chair. Il commence à Abraham, après avoir toutefois nommé David. C'est un écho du quatrième chapitre de la Genèse, intitulé : « Livre de la Génération d'Adam »; et une opposition de la génération nouvelle, qui vient tout rétablir, à l'ancienne, qui a tout détruit. Le titre signale David et Abraham, parce que l'un et l'autre ont reçu une promesse particulière. Dieu avait dit à Abraham : *Toutes les nations de la terre seront bénies en ta race;* et à David : *Je ferai asseoir sur ton trône Celui qui naîtra de toi.* De plus, ces deux ancêtres réunissent les trois dignités du Messie : Abraham, prêtre et prophète ; David, prophète et roi.

Saint Luc place la généalogie après le baptême, et, partant de cette régénération, remonte des enfants aux pères, en omettant les pécheurs, que saint Matthieu avait nommés ; car quiconque renaît en Dieu est fait étranger à ses ancêtres coupables, étant fait fils de Dieu.

Dans les deux généalogies, les noms, par leur signification, prophétisent le Sauveur, en exprimant quelque trait ou de son caractère, ou de sa vie, ou de ses mystères ; et plusieurs personnages sont en même temps la figure du Christ : Abraham, *père de plusieurs peuples;* Isaac, *sourire.* « Car, de même qu'Isaac fut donné à la dernière vieillesse de ses parents pour être leur joie, et moins comme l'enfant de la nature que du bienfait, ainsi le Christ, aux derniers jours, fut donné par une mère pure, pour être la joie de l'univers : l'un naquit d'une vierge, l'autre d'une stérile arrivée à la vieillesse, tous deux trompant le cours de la nature. Abraham a engendré Isaac comme la foi engendre l'espérance. Jacob, fils d'Isaac, exprime la charité qui embrasse deux vies différentes : la vie active par l'amour du prochain ; la vie contemplative par l'amour de Dieu ; il naît d'Abraham et d'Isaac, comme de la foi et de l'espérance naît la charité. » C'est l'interprétation de saint Jean Chrysostome. Un grand nombre d'autres Pères ont médité sur ce caractère prophétique de la généalogie du Christ, et en ont déroulé les magnifiques secrets. Toutes choses, dit saint Paul, arrivaient au peuple juif en figures. Bossuet ajoute : Il n'y a page, il n'y a mot dans l'Écriture sainte qui ne soit plein de Jésus.

II

L'ANNÉE DOUCE

Les Noces de Cana, la Pêche miraculeuse. — Nicodème, la Samaritaine. — Malades guéris, Tempête apaisée, Démons vaincus. — L'Hémorroïsse, la Fille de Jaïre. — Le Paralytique de la Piscine, Magdeleine.

LES NOCES DE CANA, LA PÊCHE MIRACULEUSE.



Initiale d'un *Flavius Josèphe* du XIIe siècle.
Biblioth. de M. Ambr. Firmin-Didot.

TROIS jours après la promesse faite à Nathanaël, commence cette vie d'enseignement public dont la fécondité demeure inexplicable à qui n'y reconnaît pas la divinité.

La première scène est à Cana, petite ville de Galilée, dans une maison où se célébraient des noces. La sainte Vierge y assistait, sans doute comme parente, et probablement présidait le festin. Jésus y vint accompagné des premiers disciples. A la prière de Marie, il fit un miracle dont on verra tout à l'heure le sens profond; mais sa présence aux noces renferme un autre enseignement qu'il faut d'abord connaître. Il vient renouveler l'homme. Comme il est entré dans le fleuve de la pénitence pour sanctifier l'eau, qui sera la matière du sacrement de la régénération spirtuelle, il traverse cette fête des noces et la glorifie par un miracle pour honorer à jamais le mariage, sacrement futur qui purifiera la source de la vie.

Le mariage était alors, même chez les Juifs, le plus méprisé des contrats. L'historien Josèphe, homme grave, nous apprend qu'il avait divorcé trois fois. Le divorce et le célibat exténuaient la société romaine. Auguste y cherchait remède. Il commandait des lois à son Sénat et des vers à ses poëtes; mais la loi qui obligeait au mariage portait le nom de deux consuls célibataires, et il n'y avait pas de célibataire plus déterminé qu'Horace, qui faisait les meilleurs vers. L'Empereur rencontrait presque la même difficulté à trouver une jeune fille qui acceptât d'être vestale, une matrone qui ne divorçât point, et un riche qui voulût se marier. Jésus-Christ donnera au mariage la double majesté du sacrement et de l'indissolubilité. Contre les ennemis qui voudront le replonger dans son ancien avilissement, il lui fait un rempart éternel de sa présence, afin qu'au moins parmi les fidèles, l'indissolubilité conjugale puisse prévaloir sur toute corruption des doctrines, des mœurs et des lois. C'est donc le mariage, c'est-à-dire la famille chrétienne, qu'il commence de fonder. A la base, il pose son souvenir; d'une parole il achèvera l'édifice.

Remarquons une fois pour toutes que beaucoup de paroles et d'actions de Jésus ne furent pas immédiatement comprises, même des Disciples et des Apôtres. Ils avaient les miracles et ils auront le Saint-Esprit; ces choses sont dites et ces actions sont faites pour le monde futur, pour nous qui devions les entendre dans la suite des âges, tantôt par les fruits qu'elles ont portés, tantôt par les interprétations de l'Église. C'est le perpétuel miracle qui réjouit nos cœurs, nos esprits et nos yeux; il réjouira jusqu'à la fin toute la postérité du Christ. La manne tombait du ciel toujours la même, et cependant toujours variée suivant les goûts de ceux qui la mangeaient; l'Évangile donne sa moisson de vérité, toujours la même et toujours nouvelle, suivant les besoins du monde au temps où elle éclôt. Les clartés antérieures demeurent dans le trésor de la foi, les nouvelles clartés apportent les réponses faites d'avance à des objections non encore élevées, mais que l'Esprit-Saint a prévues. Ainsi l'Évangile, en qui toutes les prophéties anciennes reçoivent leur accomplissement, est lui-même une prophétie permanente.

Le miracle de Cana fut un de ces actes prophétiques par lesquels Jésus-Christ, en se manifestant, voulut encore prédire son Église.



LES NOCES DE CANA

Comment Nostre Seigneur fist de l'eaue vin ès nosses qui furent faites en Cana (Galilee), ainsi que saint Jehan le dist en son Evangile. — D'après une miniature d'un manuscrit du quatorzième siècle.

Pendant le festin, le vin étant venu à manquer, Marie, cédant au mouvement naturel de sa bonté, et sans doute aussi à l'impulsion divine, se tourna vers Jésus et lui adressa cette parole, ou plutôt cette prière mystérieuse : « Ils n'ont plus de vin. » Jésus parut refuser ce que sa Mère demandait. Il lui dit : « Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi ? Mon heure n'est pas encore venue. » Mais Marie dit aux serviteurs : « Ce qu'il vous dira, faites-le. »

Il y avait là six amphores de pierre qui servaient aux purifications. Jésus ordonna aux serviteurs de les remplir d'eau, et, lorsqu'ils les eurent remplies jusqu'au bord, il leur dit : « Puisez maintenant. » Les six urnes, qui contenaient chacune de deux à trois mesures, se trouvèrent pleines d'un vin dont la saveur excellente surprit tous les convives. L'évangéliste saint Jean, témoin oculaire, ajoute : « Ce fut ainsi que Jésus fit dans Cana de Galilée « le premier de ses miracles, et ses disciples crurent en lui. »

L'augmentation de la foi dans les disciples était la raison immédiate du miracle, et une raison suffisante, puisque de leur foi dépendait leur salut, comme le nôtre. Mais Jésus ne fait rien qui se borne à la circonstance. Dans ce que l'on vient d'entendre, rien n'est sans mystère et sans enseignement. Sa réponse à la sainte Vierge est une nouvelle déclaration qu'il fait de sa divinité ; elle était opportune au début de sa carrière publique.

En lui disant que les convives n'ont plus de vin, Marie, comme la suite le prouve, lui demande un miracle. C'est donc à la nature divine qu'elle s'adresse, et c'est la nature divine qui lui répond : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? » Car, encore que Marie soit la mère de l'Homme-Dieu, et, par une suite de l'indissolubilité des deux natures, la mère de Dieu, néanmoins elle n'est pas la mère de la divinité, et il n'y a rien de commun entre elle et le Dieu dont l'heure n'est pas encore venue. Plusieurs, faute de réflexion, s'étonnent de ce qu'ils appellent la dureté de ce langage. Jésus devait plutôt des lumières au monde que de vaines caresses à sa mère. Mais qui leur persuade qu'en lui exprimant ses pensées souveraines, il ait manqué de douceur et de respect ?

Marie ne témoigne aucun étonnement, ni aucune inquiétude de n'être point exaucée. Elle avertit les serviteurs de faire ce que Jésus leur dira. Elle connaît la puissance de sa prière. Et en effet, Jésus s'y soumet aussitôt,

accomplissant le miracle qu'elle a désiré. Il commente ainsi lui-même par avance, dans le premier acte public de sa mission, cette profonde parole qu'il dira du haut de la croix, quand sa mission sera terminée : « Homme, voilà ta Mère; » voilà celle qui me priera incessamment pour toi et à qui j'obéirai toujours, jusqu'à changer l'ordre de la nature et le cours des choses.

Par un complet changement de substance, l'eau devient un vin exquis. Ce miracle est l'effet de la simple volonté de Dieu, de sa parole intérieure, non articulée. La parole de l'homme *signifie* seulement; celle de Dieu *opère* en même temps qu'elle signifie; elle crée ce qu'elle dit. La terre n'était point, le ciel n'était point, la mer n'était point : Dieu parle, ces choses existent. La même parole qui a fait ce qui n'était point, fait que ce qui est demeure, ou tombe, ou se transforme; elle peut faire que, sans tomber ni se transformer, il soit changé. Suivant la volonté de Dieu, toute matière et toute partie de la matière peut ou retomber au néant, ou descendre à un degré quelconque d'inconsistance, ou s'élever au degré de consistance qu'il veut lui donner. Il la suspend, il la pénètre, il en change les qualités, bref, il en fait ce qu'il veut qu'elle soit, et elle est ce qu'il lui commande d'être. Dieu a cette coutume, dit saint Ambroise, d'agir par changement de substance quand il veut montrer qu'il est l'auteur de la nature : la baguette est changée en serpent, le rameau desséché refleurit, l'eau des fleuves devient du sang, les flots divisés stationnent en murailles liquides, le fer nage à la surface des fontaines, la poignée de farine et la goutte d'huile ne peuvent tarir, les eaux amères sont potables. L'Écriture est pleine de semblables merveilles, pour que nous connaissions que tout est de la main de Dieu et que tout lui obéit.

En renouvelant à Cana cette marque de sa souveraineté, il opère d'une façon plus soudaine ce qu'il fait d'ailleurs tous les jours aussi merveilleusement, sans que nous y prenions garde. Tous les jours l'eau du ciel, distillée dans les entrailles de la terre, sucée par les racines de la vigne et distillée une seconde fois dans cet alambic aux rayons du soleil, vient gonfler le raisin. La transmutation instantanée n'est pas plus difficile ni plus mystérieuse que l'autre. Celui qui de rien a créé les substances et l'outil par lequel elles se transforment, peut les transformer sans employer l'outil.



En même temps, ce changement que Jésus fait dans la nature de l'eau est la prophétie et la figure de celui qu'il vient accomplir dans la nature humaine. Les six urnes destinées à l'eau des purifications, ce sont les six périodes entre lesquelles on divise le temps qui a précédé la venue du Messie, d'Adam à Noé, de Noé à Abraham, d'Abraham à Moïse, de Moïse à David, de David à la captivité, et de la captivité à Jésus-Christ. Ces six périodes ont contenu la révélation du futur Messie, exprimée par l'eau dans le langage de l'Écriture; et sans cette révélation nécessaire à la purification des Juifs, les temps antérieurs seraient demeurés stériles et vides. Le Christ y était donc contenu, mais caché, comme d'une certaine manière l'eau contient le vin, sans que l'on puisse l'y découvrir. Par l'ordre de Jésus, les six vases sont remplis jusqu'au bord, parce que les prophéties ont reçu en lui leur accomplissement. Ainsi le changement de l'eau en vin représente tous les mystères de la Rédemption; les Prophètes les ont annoncés, le Christ en apporte la réalité.

Les Juifs ont eu cette eau et elle n'a été pour eux que de l'eau, instrument d'une purification matérielle incomplète ou tout à fait vaine, semblable aux ablutions répétées des Pharisiens. Ils lavaient leurs mains et faisaient des œuvres stériles ou impures; ils buvaient, et leurs cœurs ne recevaient ni chaleur, ni force, ni joie. Les livres des Prophètes, dit saint Augustin, sont insipides et fastidieux, si on ne les entend pas; et, pour les entendre, il faut y découvrir Jésus-Christ. Parce que les Juifs n'y découvrent pas Jésus-Christ, ils les lisent sans les comprendre, et ne les interprètent que pour les défigurer; parce que Jésus-Christ nous y apparaît, ils enivrent nos âmes. Maintenant nous comprenons la miséricorde du cœur de Marie, quand elle dit à son Fils : « Ils n'ont plus de vin. » C'est-à-dire : Seigneur, la force leur manque, la joie leur manque, la lumière leur manque, ayez pitié d'eux, avancez votre jour : donnez-leur le vin de la vérité!

Et Jésus, en changeant l'eau en vin après qu'il a entendu cette prière, promet qu'il va remplacer le sens littéral par le sens spirituel, la lettre qui tue par l'esprit qui vivifie, la figure par la réalité. Il changera l'eau en vin quand il donnera à ses disciples la vraie intelligence de l'Écriture, les enivrant de Dieu avec ce qui les laissait auparavant indifférents et froids. « Puisez maintenant. » Ce vin miraculeux procurera une autre transformation, un

autre miracle : par lui, les impudiques seront chastes, les orgueilleux deviendront humbles et doux, ceux qui tremblent devant le monde seront remplis de courage pour confesser Dieu. Car il arrivera une plus grande merveille, et le vin de Cana n'est encore que la figure du vrai breuvage. Écartons ce dernier voile : nous voyons apparaître le mystère des mystères : l'Eucharistie. Le premier acte de la vie publique de Jésus est donc la prophétie de ce qui fait l'objet même de sa mission ; il prépare la foi au sacrement qui en sera le couronnement et le miracle incompréhensible et immortel. Il a voulu par là, dit un Père, nous donner une marque anticipée du pouvoir par lequel il devait plus tard, dans l'institution de l'Eucharistie, changer le vin en son sang, puisque, en effet, le vin qui est consacré est un vrai sang, comme l'eau changée à Cana fut aussitôt réellement du vin.

Il est écrit de ce vin du calice, qu'il fait « germer les vierges » ; parce que sa vertu, éteignant toute flamme terrestre, allume dans les âmes l'ardeur immortelle du souverain amour. Quoique le vin de Cana n'en fût que la figure, Jésus ne laissa pas d'y attacher sa grâce. Non-seulement ceux à qui il l'avait donné crurent en lui, mais, d'après la tradition, plusieurs le suivirent. L'époux devint l'apôtre saint Simon ; l'épouse demeura près de la sainte Vierge. La présence à leurs noces de Jésus et de Marie avait glorifié l'affection dans laquelle ils s'étaient unis ; la grâce de la chasteté virginale récompensa ces cœurs purs. Ils s'aimèrent de l'amour plus saint qui, sacrifiant tout à Dieu, reçoit de Lui en retour un charme éternellement durable et sacré.

Telles furent les œuvres de ce grand jour de Cana, le premier jour de la manifestation du Seigneur. Elles représentent ce que Jésus-Christ est venu faire en ce monde : foi des disciples, commencement de l'Église, intervention de Marie, communion des saints ; meilleur vin pour la fin du repas, doctrine parfaite pour le dernier âge du monde, inauguré maintenant; eau changée en vin, Loi changée en Évangile, figure en vérité, lettre en esprit, terreur en amour. Ainsi Bossuet résume l'enseignement des Pères. Par cet exposé, l'on voit combien Jésus demeure caché jusque dans l'Évangile à qui le prétend trouver sans les lumières de l'Église; et l'on peut juger du respect qu'ont pour eux-mêmes les « historiens » qui se contentent de dire, à

propos de Cana, que Jésus se plaisait au mouvement des fêtes privées, et qu'un de ses miracles fut fait pour égayer une noce de petite ville.

De Cana, Jésus se rendit à Capharnaüm, où il prêcha. C'était une bourgade opulente, située sur les confins de Zabulon et de Nepthali, à l'endroit où le Jourdain se jette dans le lac de Génézareth. Cette partie de la Galilée était appelée Galilée des Gentils, à cause des païens que les Galiléens laissaient habiter parmi eux, ce qui les avait entraînés à une décadence spirituelle si marquée que les Juifs les réputaient impurs : *Terre de Zabulon et de Nephtali, qui confines à la mer, pays au-delà du Jourdain, Galilée des nations! Le peuple qui était assis dans les ténèbres a vu une grande lumière; la lumière s'est levée sur ceux qui étaient assis dans la région de l'ombre de la mort.* Jésus était cette lumière, et il vint dans cette ombre. Il leur disait : « Le temps est accompli; le royaume de Dieu approche; faites pénitence et croyez à l'Évangile. »

Une œuvre importante allait signaler son premier séjour chez les Capharnaïtes. Sa présence aux noces et la manifestation publique de sa puissance ont honoré le mariage, source du genre humain; un second miracle va être fait pour constater l'établissement de l'Église et signifier sa mission.

Jésus passait sur le bord de la mer. Il vit Simon et André qui jetaient le filet; car ils étaient pêcheurs, et après la première entrevue, racontée plus haut, ils avaient repris leur profession, dont ils vivaient. Il leur dit : « Suivez-moi. » De là, s'étant un peu avancé, il vit dans une barque Jacques, fils de Zébédée, et Jean, son frère, pêcheurs aussi, travaillant à leurs filets, et il les appela également. En ce moment le peuple, accouru pour l'entendre, se pressait autour de lui. Il monta dans l'une des deux barques, qui était celle de Simon-Pierre, et ayant commandé à Simon-Pierre d'éloigner un peu du rivage, il s'assit et enseigna. Lorsque son discours fut achevé, il dit à Simon-Pierre : « Conduis-nous en pleine eau, et jette le filet. » — Maître, répondit Simon, toute la nuit nous avons fatigué pour ne rien prendre; mais, sur votre parole, je jetterai le filet. Et à ce coup ils prirent tant de poissons que le filet menaça de rompre. Ils firent signe à leurs compagnons de l'autre barque de les venir aider, et les deux barques se trouvèrent tellement remplies que peu s'en fallait qu'elles ne coulassent à fond. Alors Simon-Pierre, se jetant aux pieds de Jésus, lui dit : — Seigneur,

éloignez-vous de moi, parce que je suis un pécheur! Lui et ses compagnons étaient épouvantés de ce miracle. Jésus dit à Simon : « Ne craignez point, désormais vous serez pêcheurs d'hommes. » Et aussitôt, ayant amené les barques au bord, ils quittèrent tout et le suivirent.

L'Église est fondée et prophétisée.

Les Apôtres sont gens de labeur, vivant du travail de leurs mains et non pas des fruits de l'iniquité; c'est ce qui les rend dignes de leur vocation. Ils sont simples et sans lettres : la science leur sera donnée plus tard, mais il faut d'abord que la foi soit l'effet de la puissance divine et non de l'éloquence humaine. Appelés, ils obéissent aussitôt; les enfants de Zébédée laissent leur père : rien ne doit empêcher de suivre le Christ. Il y a deux barques : celle où Jésus monte pour enseigner est celle de Pierre; là se disent les paroles qui enfantent la foi. De cette barque, Jésus enseigne la foule; de cette barque, il instruira les nations. La barque s'éloigne un peu du rivage : il faut prêcher aux peuples avec mesure, ne pas les attacher aux choses terrestres, ne les pas pousser trop vers les régions du mystère; il faut condescendre à l'infirmité de tous, pour attirer à la paix l'homme nageant dans les choses mobiles et amères de cette vie.

NICODÈME, LA SAMARITAINE.

Après quelques jours passés à Capharnaüm, Jésus vint à Jérusalem. Il y fit d'autres miracles et célébra la Pâque.

La coutume et la connivence des prêtres avaient laissé des marchands s'établir sous les portiques du Temple. Il les chassa une première fois, disant : « Vous faites de la maison de mon Père une caverne de voleurs. » Plus tard, on se souvint qu'il est écrit : *le zèle de votre maison me dévore.* Les marchands ne lui résistèrent point, quoique sa main ne fût armée que d'un fouet de petites cordes, et ils n'invoquèrent point les prêtres qui avaient toléré leur trafic. Sans doute qu'il les intimida par la majesté irritée de son visage. Cependant quelques-uns d'entre les docteurs lui demandèrent de quel droit il agissait de la sorte, le sommant de faire un miracle pour prouver sa mission. Il leur répondit : « Détruisez ce Temple, et je le rebâtirai



LA PÊCHE MIRACULEUSE

D'après les cartons de Hampton Court (Angleterre). — [illegible] — [illegible] un jour pêcheur d'hommes. — André se lève surpris [illegible]

dans trois jours. » Eux l'entendirent du Temple, d'où il venait de chasser les marchands, Temple dont il prophétisera bientôt la ruine et qui ne sera jamais rétabli; mais il leur parlait du temple de son corps, où habitait la



Fig. 39. — Jésus chasse les marchands du temple en disant : « Vous faites de la maison de mon Père une caverne de voleurs. » Gravure d'Albert Dürer, XVIe siècle. Bibliothèque de M. Ambroise Firmin-Didot.

plénitude de la divinité, et du miracle de sa résurrection, trois jours après qu'on l'aura fait mourir. Car le Messie était le temple vivant de Dieu, et les Juifs eux-mêmes le disaient. Dans la suite, plusieurs crurent que le Messie était né pendant que les Romains détruisaient le Temple. D'après saint Marc, Jésus prononça ces paroles le jour où chacun devait acheter l'agneau Pascal;

et suivant le calcul de quelques historiens, le même jour, trois ans après, il ressuscita d'entre les morts.

Les réponses quasi énigmatiques, les refus lui sont ordinaires lorsqu'il est interrogé ou sollicité par l'incrédulité, la vaine curiosité et l'orgueil. Aux simples de cœur, il parle clairement, il leur accorde les grâces qu'ils demandent. Quelle que soit la parole qui sort des lèvres, il saisit la parole intérieure; ceux même qui se taisent l'entendent répondre à leurs pensées. Il connaît à fond tous les hommes, il règle miséricordieusement son discours à la mesure de leur intelligence et de leur foi, ne leur donnant que ce qu'ils peuvent actuellement porter. Beaucoup venaient à lui qui n'étaient encore qu'étonnés de ses miracles. Il les retenait plus ou moins ou les écartait. Il en appelait qui ne s'offraient point. Le publicain Lévi était assis à son bureau de finances. Jésus passe et lui dit : « Suis-moi. » Le publicain se lève aussitôt, laisse son bureau comme Pierre et Jean ont laissé leurs filets, et devient l'apôtre Matthieu. Quelque temps après, un docteur se présente et dit : « Maître, je vous suivrai en quelque lieu que vous alliez. » Jésus voit le cœur de ce savant; il lui répond : « Les renards ont leurs tanières et les oiseaux leurs nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Le savant se retire. Il ne voulait que s'avancer dans la science; le labeur de l'Évangile, rude et désintéressé, n'était pas ce qu'il lui fallait. Type de ces larrons qui se proposent de traverser l'Église pour lui dérober des connaissances dont ils n'useront qu'à leur profit! Un autre étant au contraire appelé, demande un délai, jusqu'à ce qu'il ait fermé les yeux de son père. Jésus lui répond : « Laissez les morts ensevelir les morts. » Venez à la besogne des vivants; apprenez que le premier devoir envers les hommes est de prêcher l'Évangile, et que votre père lui-même a d'abord besoin que vous quittiez tout pour obéir à la voix de Dieu. Réponse éternelle aux objections de la fausse charité. Jésus n'impose point un fardeau qu'il refuse de prendre, il ne restera pas pour fermer les yeux de sa Mère.

A Jérusalem, parmi ceux qui vinrent dès le commencement, il y eut un sénateur nommé Nicodème. Il vint la nuit, avec un cœur droit, mais craintif. Il avait peur des Juifs, redoutant peut-être en même temps leur colère déjà déclarée et leurs railleries. On le retrouvera plus courageux au Calvaire. Jésus lui déclara implicitement sa divinité. Dans le discours qu'il

lui tint, il découvre tout le plan du Christianisme. Il y marque sa mort sur la croix et prononce cette parole, qui est la raison adorable de l'Incarnation : « C'est ainsi que Dieu a aimé le monde, jusqu'à lui donner son Fils unique. » Il dévoile ensuite la raison de l'incrédulité : « La lumière est venue dans le « monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres, parce que leurs œuvres



Fig. 40. — Vocation de Lévi. Lorsqu'il passait, Jésus vit Lévi assis au bureau des impôts et lui dit : « Suis-moi. » Le publicain se leva aussitôt et le suivit. — Overbeck, *Évangile illustré;* Paris, Schulgen.

« étaient mauvaises. Car quiconque fait le mal hait la lumière. » C'est le juge qui s'annonce pour le dernier jour.

Ayant ainsi accueilli avec bonté le Juif timide, il va lui-même trouver les Samaritains.

Les Samaritains étaient le reste des colonies formées de divers peuples qu'avaient établies les Assyriens. Ils se prétendaient de la race d'Abraham et recevaient les livres de Moïse, mais en y mêlant beaucoup de leur ancienne idolâtrie. Les Juifs les traitaient d'étrangers, et une haine réciproque les divisait. La Synagogue défendait toute relation avec ces schismatiques, sauf

pour acheter et vendre. Jésus va vers eux. Il se met au-dessus des inimitiés nationales et politiques, comme il se mettra bientôt au-dessus des prescriptions pharisaïques touchant le Sabbat. Nous avons ici la première mission à l'extérieur.

Traversant donc le territoire de Samarie pour regagner la Galilée, et se trouvant aux portes d'une ville appelée Sichem, Jésus s'arrêta, sentant la fatigue du chemin. Le chemin, dit saint Augustin, c'était la chair qu'il avait prise pour venir à l'humanité; et cette fatigue, qu'il voulut éprouver, nous fait comprendre le labeur de son apostolat. Ses disciples entrèrent dans la ville pour acheter de quoi manger; car il dédaignait les aises de la vie jusqu'à n'emporter habituellement aucune provision. Une fois il est parlé d'un pain qu'on avait pour toute la troupe, et que les disciples oublièrent.

Or Sichem n'était pas un lieu sans souvenir. Abraham, revenant de la Mésopotamie, y avait élevé un autel, et Dieu lui fit connaître que ce lieu lui appartiendrait. C'était là que Siméon et Lévi, fils de Jacob, avaient tué un grand nombre d'Armorrhéens pour venger l'outrage fait à leur sœur Dinah. Jacob, y ayant acheté une terre pour un troupeau de cent moutons, l'avait donnée en héritage à Joseph, et il y avait creusé un puits que l'on appelait encore le puits de Jacob. Ainsi, sur ce sol étranger, Jésus, Fils de Dieu et fils des Patriarches, était doublement chez lui. Il y venait révéler le vrai Dieu, apporter le pardon au lieu de la vengeance, ouvrir la fontaine des véritables eaux vives qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle.

Pendant que Jésus, resté seul, se reposait assis sur la margelle du puits de Jacob, une femme vint de Sichem pour puiser de l'eau. Cette femme était de mauvaises mœurs et de mauvais renom : c'est l'Église non encore purifiée, mais qui va l'être. La femme vient du milieu des étrangers : l'Église viendra du milieu des nations. Il est dit que Jésus s'était arrêté à la sixième heure, à midi : le soleil matériel parvenu à son plus haut point allait décroître; le soleil prophétisé par Zacharie, le véritable Orient, se lève pour éclairer ceux qui sont assis parmi l'ombre de la mort, et il vient diriger leurs pieds dans la voie de la paix. La sixième heure sera encore l'heure du sacrifice, lorsque, sanglant et brisé, le Sauveur se reposera de ses fatigues en se couchant sur la croix, et alors de ses plaies vives jailliront les sources du salut.

Jésus dit à la Samaritaine : « Donne-moi à boire. » Sur le Calvaire, il dira : « J'ai soif. » C'est la même soif qu'il exprime ici ; mais l'étrangère ne le pouvait savoir. Elle répondit avec un accent de raillerie, ordinaire à ses pareilles : — « Comment ! vous, Juif, vous me demandez à boire, à moi Samaritaine ? » Car les Juifs refusaient même de se servir des vases des Samaritains.

Jésus reprit doucement : « Si tu savais quel est le don de Dieu, et qui est « Celui qui te dit : Donne-moi à boire, toi-même peut-être lui en aurais « demandé, et il t'aurait donné de l'eau vive. »

La Samaritaine raillant encore, mais étonnée et plus respectueuse, lui dit : « Seigneur, vous n'avez pas de quoi puiser et le puits est profond. D'où avez-vous donc de l'eau vive ? Êtes-vous plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce puits ? » Elle ne connaît pas d'autre eau vive que celle qui étanche la soif charnelle ; et quoique sous une impression de respect, elle traite légèrement l'étranger qui parle de lui donner de l'eau, tandis que c'est elle qui a de quoi puiser. Ainsi parlera longtemps l'orgueil rationaliste.

Jésus lui répondit : « Quiconque boira de cette eau aura encore soif ; mais « celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif, parce que « l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une fontaine qui rejaillira « jusqu'à la vie éternelle. » L'eau du puits, c'est la volupté, qui habite des profondeurs ténébreuses. Celui qui parvient à la volupté de ce monde, celui qui boit de cette eau aura encore soif. L'eau vive de Jésus, c'est le Saint-Esprit ; il remplit tous les désirs de l'âme, et il élève l'homme à la vie éternelle, étant le principe de la résurrection. Celui qui a une fontaine au dedans de lui-même n'a jamais soif.

La Samaritaine ne comprenait pas encore. Toujours préoccupée de la soif charnelle, mais de plus en plus respectueuse, elle dit à Jésus : « Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus puiser ici. » Elle habitait le pays où Élie, le grand prophète, avait, entre autres prodiges, vécu quarante jours sans boire et sans manger. Se souvenant de son histoire, elle crut que celui qui lui parlait pouvait lui donner le secret d'Élie. Jésus voulait lui faire un don plus précieux. Il lui dit : « Va appeler ton mari et reviens. »

Pour la première fois peut-être de sa vie, comme on peut le conjecturer d'après ce qui va être révélé, cette femme craignit en même temps de mentir et d'être sincère. Elle dit : « Je n'ai point de mari. » Jésus reprit : « Tu as « raison de dire : Je n'ai point de mari ; car tu en as eu cinq ; et celui avec « qui tu es maintenant n'est point ton mari. » Renvoyée successivement par cinq époux, la pécheresse vivait dans le désordre avec un adultère. Au sens mystique, un Père voit ici les cinq sens, la domination de la chair qui pèse sur tout homme avant qu'il puisse se servir de sa raison. L'erreur suit la passion des sens ; elle n'est point le mari, le guide légitime, mais l'amant adultère. Écartez votre erreur, éloignez cet adultère qui vous corrompt, et appelez votre intelligence pour comprendre la vérité.

La Samaritaine fit ce noble effort. Elle s'inclina devant la lumière qui lui apparaissait et avoua son péché. « Seigneur, dit-elle, je vois bien que vous « êtes un prophète. » Et sur-le-champ, laissant toute question d'intérêt temporel, elle demanda plus de lumière, en proposant clairement le point de doctrine qui divisait les Samaritains et les Juifs. A travers ses fautes, cette femme n'avait point dédaigné de penser quelquefois aux choses du salut ; le Fils de Dieu le savait. Elle lui dit donc : « Nos pères ont adoré sur cette « montagne, et vous dites (vous les Juifs) que Jérusalem est le lieu où il « faut que l'on adore. »

Jésus, sans lui répondre directement sur ce point, qui désormais n'aurait plus d'importance pour les Samaritains ni pour les Juifs, l'éleva plus haut qu'elle ne pensait à monter. « Femme, lui dit-il, crois-moi, le temps va « venir que vous n'adorerez plus le Père ni sur cette montagne, ni dans « Jérusalem » (car les sacrifices des Samaritains comme ceux des Juifs seront abolis). « Pour vous, vous adorez ce que vous ne connaissez pas, et « nous, nous adorons ce que nous connaissons, parce que le salut vient des « Juifs. Mais l'heure vient, et elle est venue, que les vrais adorateurs adore- « ront le Père en esprit et en vérité ; car ce sont là les adorateurs que le Père « désire. Dieu est Esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et « en vérité. »

Cette parole renverse à la fois les figures des Juifs et les idoles des Samaritains. Les uns et les autres négligeaient l'âme, cherchant de toute manière à purifier le corps. Jésus-Christ déclare que Dieu, qui est esprit, est honoré

par la pureté de ce qu'il y a en nous d'incorporel, la pureté de l'intelligence, qu'il appelle l'esprit. L'Église adore en esprit, parce qu'elle offre une victime spirituelle; elle adore en vérité, parce que son sacrifice n'est pas purement figuratif, mais donne la vérité des sacrifices de l'ancienne Loi et de ce que ses propres signes représentent.



Fig. 41. — Jésus et la Samaritaine. « Si tu savais, dit Jésus, quel est le don de Dieu, et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire, toi-même peut-être lui en aurais demandé, et il t'aurait donné de l'eau vive. » — Tableau de Philippe de Champagne, gravé par Edelinck. XVIIe siècle.

La Samaritaine dit à Jésus : « Je sais que le Messie, que l'on appelle le Christ, doit venir. Lorsqu'il sera venu, il nous instruira de toutes choses. » Il suffisait aux Samaritains des cinq livres de Moïse pour attendre le Messie, tant son avénement y est déjà prédit, tant le Christ est l'objet de toute l'ancienne Écriture.

Et Jésus répondit : « Ce Messie que vous attendez, il te parle en ce moment : C'est moi. » Le Fils de Dieu se révèle au cœur simple qui lui a

confessé sa misère. Les Juifs n'obtiendront qu'en présence de la croix cette parole nette, qu'ils lui demandent non pour le croire, mais pour le nier et l'insulter.

En ce moment les Disciples revinrent. Ils furent étonnés de voir que leur Maître s'entretenait avec cette femme étrangère, car c'était à leurs yeux une sorte de transgression de la Loi, et sans doute aussi une condescendance fort éloignée de la fierté juive. Néanmoins, ils ne le questionnèrent point. Ils avaient appris, dit un Père, à garder leur rang de Disciples; ils le respectaient et le craignaient.

De son côté, la Samaritaine, laissant le vase qu'elle avait apporté, était retournée à la ville et publiait ce qu'elle avait vu. Elle disait à tout le monde : « Venez, et voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai jamais fait. Ne serait-ce point le Christ? » Exemple admirable du travail de Dieu dans les cœurs! La conversion de la pécheresse est pour ainsi dire instantanée, et cependant tous les degrés en sont marqués parfaitement. Elle passe d'une indifférence moqueuse au respect, du respect au désir des biens qui lui sont promis et qu'elle ignore; elle reconnaît Jésus pour prophète, et en même temps elle avoue qu'elle a prévariqué; elle s'instruit, elle est docile; aussitôt qu'elle possède la lumière, elle s'emploie à la divulguer. Laissant là son urne, comme les pêcheurs laissèrent leurs filets, elle remplit le rôle d'évangéliste, publiant à l'honneur de Celui qui l'a éclairée les paroles qui l'ont humiliée elle-même. Elle ne rougit point de révéler cette preuve : l'âme une fois allumée au feu divin ne regarde à rien de ce qui est sur la terre, ni à la gloire, ni à la honte; elle n'appartient, dit saint Jean Chrysostome, qu'à la flamme qui la vivifie. Elle laisse son urne, ajoute saint Augustin : l'urne, c'est l'amour de ce monde, la cupidité par laquelle les hommes cherchent à puiser la volupté du fond des ténébreuses profondeurs de la vie terrestre, dont le puits est l'image.

Pendant que la Samaritaine s'appliquait à faire connaître le don de Dieu, les Disciples pressaient Jésus de manger. Le Seigneur leur dit qu'il avait une autre nourriture à prendre, et ils pensèrent que quelqu'un lui avait apporté à manger. Ainsi Jésus ne refusait pas de recevoir sa nourriture de la main des étrangers, comme ne possédant rien, afin que ceux qui l'assistaient en eussent le mérite, et pour que ses Disciples apprissent à honorer la pau-

vreté. Mais il porta loin de là leurs pensées : « Ma nourriture, dit-il, est « d'accomplir la volonté de Celui qui m'a envoyé, et de parfaire son œuvre. »

Parfaire l'œuvre, c'est travailler pour réaliser le dessein de celui qui l'a conçue et qui commande. Si l'œuvre de Dieu est parfaite par le Christ, elle ne l'était donc pas avant lui. Mais que pouvait-il manquer à l'œuvre de Dieu? Origène répond : La perfection de la créature raisonnable est la perfection de toute la nature; c'est pour la perfection de cette nature, jusque-là incomplète, que le Verbe a été fait chair. L'homme était parfait en quelque manière, mais la transgression le rendit imparfait; et le Sauveur fut envoyé, premièrement pour accomplir la volonté de Celui qui l'avait envoyé, secondement pour parfaire l'œuvre de Dieu, non-seulement en ramenant l'homme à son premier état, mais en l'élevant à sa perfection, qui est de se nourrir de la connaissance de Dieu. Le Fils de Dieu accomplit et parfait en deux manières l'œuvre du Père : dans l'Homme, lorsqu'il nous fait voir en sa personne la nature humaine sans péché, sans corruption, digne de l'amour divin; dans la Loi, car le Christ *est la fin de la Loi;* il amène à maturité tout ce qu'elle contenait, et il élève le monde du culte corporel au culte spirituel.

Ce fut la leçon que Jésus donna aux Disciples, en leur disant qu'ils moissonneraient ce que d'autres avaient semé, et que cette récolte, qui serait de fruits pour la vie éternelle, réjouirait ceux qui avaient fait les premiers travaux, c'est-à-dire les Prophètes. C'était encore indiquer l'accomplissement de la Loi, et comment l'œuvre du salut n'est qu'une même œuvre de Dieu, entreprise dès le commencement. Ils ne l'entendirent point encore, mais ils se souvinrent. Eux aussi, moissonnant, devaient semer. Car le missionnaire du Christ moissonne et sème en même temps; il fait le double travail du prophète et de l'apôtre. Et parce que l'Église est Une dans la durée des temps, au rebours de ce qui se passe dans le monde, la joie de celui qui moissonne à mains pleines est la récompense et la joie de celui qui a semé dans la douleur et dans la stérilité, et qui n'a pas même vu verdir le sillon.

La Samaritaine avait dit à ses concitoyens : « Venez voir, ne serait-ce point le Christ? » Un grand nombre reçurent cette parole. Sortant de la ville, ils accoururent près de Jésus, le virent et le prièrent de demeurer

chez eux. Il y resta deux jours, et après l'avoir ouï parler, il y en eut beaucoup plus qui crurent en lui. Ils disaient à cette femme : « Ce n'est plus sur ton témoignage que nous croyons; nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons qu'il est en vérité le Sauveur du monde. » Ils affirment ce qui ne leur a été présenté que comme doute. Cependant ils n'avaient point vu de miracles; la seule parole les a convertis. Comme ils sont sortis de leur ville pour entendre la parole, de même, en recevant cette parole sincère, ils quittent toute autre doctrine. L'Évangéliste, selon la remarque d'Origène, prend soin de dire qu'ils le priaient non pas d'entrer dans la ville, mais de « demeurer chez eux ». Or Jésus reste auprès de ceux qui lui en font la prière, surtout lorsque, sortant de leur ville, se dépouillant d'eux-mêmes, ils viennent vers lui.

L'épisode de la Samaritaine signale l'avénement et le caractère de la religion définitive, et nous fait voir comme de nos yeux la forme et le miracle de la prédication de Jésus. Tout a la simplicité des choses les plus ordinaires de la vie, et tout est divin; il semble que tout soit le pur effet du hasard, et plus on regarde, plus on trouve de profondeurs éternelles dans la préparation, dans le fait et dans les suites, qui durent toujours et qui seront éternelles.

Observons que cette mission à Samarie était l'action qui pouvait davantage compromettre Jésus parmi les Juifs, s'il avait, comme on le dit, recherché la popularité. L'aversion pour les Samaritains était universelle et rendait l'opinion plus redoutable même que les prohibitions légales. Cette ville de Sichem, où il osait séjourner, les Juifs la nommaient *Sichar,* c'est-à-dire *Ivrognerie.* Il ne tint pas compte de ces préventions. Son immense condescendance pour les misères humaines n'a jamais flatté une erreur. Double marque de sa divinité, qu'il ne l'ait pas fait et qu'il ait pu ne le pas faire.

MALADES GUÉRIS, TEMPÊTE APAISÉE, DÉMONS VAINCUS.

C'était presque en fugitif que Jésus traversait le territoire de Samarie. Hérode Antipas, roi de Judée, venait de faire arrêter Jean-Baptiste. Par l'énergie de sa prédication, qui continuait d'attirer la foule, le Précurseur irritait les Pharisiens. Hérode le respectait et l'eût volontiers laissé prêcher

la pénitence, mais il lui reprochait autre chose. Ce tyran avait épousé Hérodiade, sa belle-sœur. L'homme de Dieu lui dit : « Il ne t'est pas permis de prendre la femme de ton frère. » *Non licet!* Jean, le premier, eut la gloire de prononcer cette salutaire parole, que l'Église a dû si souvent répéter, presque toujours comme lui, au prix de sa liberté civile et de son sang. Les princes demandent à l'Église d'enseigner le respect des lois, mais lorsqu'elle leur conteste à eux-mêmes le droit de les enfreindre, ils l'accusent de sédition et la font mettre aux fers. L'Évangile est un tableau complet de toute l'histoire humaine.

Aux yeux des Pharisiens, Jésus était déjà coupable des crimes de Jean-Baptiste. Ces hypocrites n'ignoraient point ce que disait de lui la Voix du désert, et ils ne pouvaient tarder de le rendre également suspect. Son heure n'était pas venue; il se mit à l'abri, donnant à l'Église l'exemple de fuir quand l'occasion l'exige. Elle en aura besoin!

Parvenu en Galilée, il continua d'instruire et de faire des miracles. « On était tout étonné de sa doctrine, car il enseignait comme un homme qui a autorité, et non pas comme faisaient les Scribes. » L'autorité est aussi le caractère de ses miracles. Étant à Cana, un officier vint le prier de guérir son fils, qui se mourait à Capharnaüm. Jésus, connaissant sa foi encore imparfaite, lui dit : « Si vous ne voyez, vous autres, des miracles et des « choses extraordinaires, vous ne croyez pas. » L'officier, préoccupé du danger de son fils, ne chercha pas à se justifier. « Seigneur, dit-il, venez avant que mon fils meure. » Jésus lui dit : « Allez, votre fils est plein de vie. » L'Évangile ajoute : « Il crut ce que lui dit Jésus et s'en alla. » Il *crut!* La parole divine a fait un double miracle, apporté une double grâce; le corps du fils est guéri, le cœur du père est changé; l'un reçoit la santé, l'autre la foi.

La même autorité souveraine paraît dans toutes les œuvres de Jésus. C'est par une parole qu'il guérit les aveugles, les sourds, les paralytiques, et qu'il chasse les démons du corps des possédés. Quelquefois cependant il emploie certains signes; il touche les malades ou leur impose les mains. C'est qu'il veut alors, soit donner un enseignement particulier, comme nous le verrons ailleurs, soit montrer, dit saint Augustin, que son corps est l'organe de la Divinité.

A Capharnaüm, où il demeurait dans la pauvre maison de Simon-Pierre, circonstance significative, on lui amena tous les malades et tous les possédés. En présence de tous les habitants rassemblés devant la porte, il les guérit, accomplissant cette parole du Prophète : *Il a pris sur lui nos infirmités et il s'est chargé de nos maladies.* Et les démons, sortant du corps des possédés, criaient : Vous êtes le Fils de Dieu ! Mais Jésus les faisait taire, parce qu'ils savaient qu'il était le Christ.

Il faut mentionner particulièrement une de ces guérisons qui fut une promesse pour les Juifs, si souvent repris et si terriblement châtiés. La belle-mère de Simon-Pierre, affaiblie par l'âge et tourmentée d'une fièvre violente, était en péril de mort. Les Disciples prièrent Jésus de la secourir. Il commanda à la fièvre, et aussitôt cette malade, non-seulement guérie, mais pleine de force, se leva et les servit. Pour saisir le sens spirituel du miracle, disent les interprètes, et comprendre ce que représente la belle-mère de Pierre, rappelons-nous que l'épouse du Prince des Apôtres est l'Église. La belle-mère est donc la Synagogue, de qui l'Église est née; elle est cette pauvre gisante travaillée d'envie, d'avarice, de haine, décrépite et dévorée du souci des choses profanes. Elle ne mourra pas, et cependant elle sera ressuscitée, mise en possession d'une vie qu'elle n'a point connue. Le Sauveur, qui demeure chez Simon-Pierre, étendra vers elle la main, et elle se lèvera pour le bénir et le servir.

Un jour que Jésus s'était embarqué sur le lac pour aller chercher quelque repos dans une solitude voisine, il survint une grande tempête. L'eau, entrant dans les barques, les menaçait d'un naufrage prochain. Jésus paraissait dormir. Les Disciples effrayés crièrent : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! » Mais, disent les Pères, il est écrit que le gardien d'Israël ne dormira ni ne sommeillera jamais. Il dormait comme il s'était reposé au puits de Jacob, pour nous montrer qu'il avait pris un corps semblable au nôtre; il veillait par la Divinité, et la Divinité avait ordonné que cette tempête éclatât afin que nous eussions une preuve de la puissance de Jésus, égale sur les hommes et sur les éléments. Il s'éveilla donc, et dit aux Disciples : « Hommes de peu de foi, que craignez-vous ? » Ensuite, s'étant levé, il étendit la main sur le vent, et dit à la mer : « Apaise-toi. » Et soudain il se fit un grand calme. David avait chanté : *Les eaux vous ont*



LA TEMPÊTE APAISÉE

Jésus, entouré de ses disciples effrayés, étendit la main sur le vent et dit à la mer : « Apaise-toi ! » Et soudain il se fit un grand calme. — Tableau de M. Raymond Balze, à l'église d'Yssingeaux. Dix-neuvième siècle.

vu, Seigneur, les eaux vous ont vu, et elles ont craint. C'est vous qui commandez à la force de la mer, qui modérez ses flots et qui assoupissez sa fureur !

Par ce miracle, dit saint Jérôme, nous devons comprendre que toutes créatures reconnaissent Jésus-Christ pour auteur et obéissent à sa voix. Non que les choses matérielles aient une âme et des sens, comme certains hérétiques l'ont rêvé ; mais telle est la majesté de Dieu, que ces choses insensibles pour nous deviennent sensibles devant lui. Et les témoins, les Disciples et les autres, qui avaient cru périr, saisis d'une nouvelle frayeur, se disaient entre eux : « Quel est celui-ci qui commande aux vents et à la mer, et ils lui obéissent ? »

Ce n'est plus Pierre qui a peur maintenant. L'Église, en faveur de qui le miracle fut donné, en atteste le renouvellement ou plutôt la permanence ; elle y puise une invincible sécurité. Bien des fois elle a vu les vents secouer la mer : mais elle connaît la puissance de Celui qui veille lorsqu'il semble dormir. Elle l'invoque, et, soit qu'il apaise soudain l'orage, soit qu'il le laisse suivre son cours, la barque menacée ne sombre pas. Au contraire, la tempête elle-même la protége par les naufrages qu'elle multiplie en voulant la submerger. Et Pierre, debout à la place du Maître, gouverne dans les périls avec une fermeté que ne peut troubler aucune terreur.

Pendant ce voyage évangélique, Jésus montra de nouveau publiquement sa puissance sur le démon. Un possédé furieux vint à lui et l'adora, et en même temps les démons qui tourmentaient cet homme disaient par sa bouche : « Qu'avons nous à démêler avec vous, Jésus, Fils du Dieu très-haut ? » Contraints de quitter leur proie, ils prièrent Jésus de ne pas leur commander d'aller dans l'abîme, mais de leur permettre d'entrer dans un troupeau de porcs qui paissaient près de là. Il y consentit, parce que tout lui appartient, parce que les propriétaires de ces pourceaux donnaient un scandale, et parce qu'il voulut prouver que le démon ne peut rien sur nous ni sur les choses qui sont à nous, qu'autant que Dieu le permet. Aussitôt le possédé fut délivré, et les pourceaux se précipitèrent dans le lac, où ils se noyèrent.

Lorsque Jésus fut de retour à Capharnaüm, on lui apporta un paralytique, afin qu'il le guérît. Ne pouvant percer la foule, les hommes qui fai-

saient cette bonne œuvre hissèrent le malade sur la terrasse de la maison, et ensuite le descendirent auprès du Sauveur. Jésus, touché de leur persévérance, dit tendrement au Paralytique : « Mon fils, prends courage, tes péchés te sont remis. »

Dans la foule, il y avait des Scribes et des Pharisiens, bien portants sans doute, et persuadés de leur justice, comme toujours. Ils pensèrent en eux-mêmes : « Cet homme blasphème ! Qui peut remettre les péchés, que Dieu seul ? » Jésus, connaissant leurs pensées par son propre esprit, leur parla ainsi : « Lequel est le plus facile de dire à un paralytique : Vos péchés vous sont remis, ou de lui dire : Lève-toi, prends ton lit et marche ? Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, je te l'ordonne, dit-il au Paralytique, lève-toi, prends ton lit et retourne chez toi. » L'homme aussitôt se mit sur ses pieds, prit son lit et s'en alla, publiant les grandeurs de Dieu.

Parmi ces Pharisiens murmurateurs, plusieurs étaient envoyés de Jérusalem pour espionner Jésus. A partir de ce moment, on voit la haine pharisaïque s'envenimer et multiplier les embûches.

Jésus était à table chez le publicain Lévi, devenu le disciple Matthieu. Comme à l'ordinaire, le Maître s'y trouvait au milieu des publicains et des pécheurs, dont un grand nombre le suivaient. Les Pharisiens s'en scandalisèrent. Jésus leur répondit : « Ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin du médecin, ce sont les malades. Apprenez ce que signifie cette parole du prophète Osée : *Je veux la miséricorde et non pas le sacrifice.* Car je ne suis pas venu appeler à la pénitence les justes, mais les pécheurs. »

A l'ironie de ce langage, les Pharisiens sentirent que Jésus ne les regardait pas de l'œil complaisant qu'ils avaient pour eux-mêmes. Dans le dessein de l'embarrasser, ils suscitèrent certains disciples de Jean-Baptiste, qui lui dirent : « D'où vient que les disciples de Jean et ceux des Pharisiens jeûnent souvent et font des prières, tandis que les vôtres mangent et boivent et ne jeûnent point ? » Jésus répondit : « Les amis de l'époux ne sont point dans le deuil et ne jeûnent point tandis que l'époux est avec eux ; mais un jour viendra que l'époux leur sera ôté, et alors ils jeûneront. » Il ajouta une comparaison qui est une admirable leçon de douceur envers les commençants, dont il ne faut pas décourager la faiblesse pour les vouloir élever tout

de suite à la perfection. En formant l'Église, il l'instruit à jamais, puisqu'elle aura toujours à guérir des malades et à convertir des pécheurs. Mais les Pharisiens ne pouvaient voir de si loin et ne voient pas encore. Quant à Jésus lui-même, la prière, le jeûne et le travail apostolique étaient sa principale nourriture, suivant cette parole qu'on a entendue plus haut : « Ma nourriture est d'accomplir la volonté de Celui qui m'a envoyé. »

L'HÉMORROÏSSE. LA FILLE DE JAÏRE

Cependant les Pharisiens eux-mêmes ne laissaient pas, dans l'occasion, d'avoir recours à la puissance et à la bonté de Celui qu'ils s'appliquaient à censurer. Il est probable que Jaïre, chef de la synagogue de Capharnaüm, appartenait à ce parti; mais il avait une fille, enfant de douze ans, qui tomba malade. La voyant bientôt en danger de mort, Jaïre accourut à Jésus, qui enseignait sur le bord de la mer de Tibériade, se prosterna devant lui, et, avec une foi grossière, le supplia de venir guérir sa fille mourante; persuadé qu'il pourrait cela et qu'il le voudrait, et d'un autre côté croyant misérablement que sa présence et l'imposition de ses mains y étaient nécessaires. Le Seigneur, sans lui faire un reproche, se leva et le suivit.

Dans la foule, se trouvait une femme de la ville de Césarée, venue sans doute pour le voir sur ce que l'on disait partout de lui. Depuis douze ans elle souffrait d'une perte de sang, et les médecins l'avaient ruinée sans améliorer aucunement son état. Cette femme suivait donc Jésus, n'osant l'aborder en face ni lui rien demander. Mais, remplie de foi, et plus éclairée par cette lumière surnaturelle que par tout autre témoignage, elle se disait : « Que je puisse toucher seulement la frange de son manteau, je serai guérie! » Elle y parvint et se sentit soudain délivrée. Soudain aussi le Seigneur, tournant la tête en arrière, demanda qui avait touché son vêtement.

Et comme tous s'en défendaient, ce qui marque le respect qu'il ne cessait d'inspirer, même lorsqu'il se laissait serrer par la multitude, Pierre lui dit : « Maître, la foule vous presse et vous accable, et vous demandez qui vous « a touché? » Mais Jésus, continuant de regarder dans la foule, reprit : « Quelqu'un m'a touché, car une vertu est sortie de moi. »

Les influences du Christ sont incorporelles et ne sortent pas de lui matériellement pour aller à d'autres, comme si elles l'abandonnaient; de même que la science n'abandonne pas celui qui enseigne pour aller à celui qui est enseigné. Jésus se retourne et il questionne afin de montrer qu'il sait que cette femme est guérie, et comment elle est guérie, et de mettre par là sa foi en honneur. « Qui m'a touché ? » c'est-à-dire par la foi et la pensée. Ces foules qui me pressent ne me touchent pas, car elles ne s'approchent de moi ni par la foi ni par la pensée.

L'Hémorroïsse[1], effrayée, se prosterna, avouant ce qu'elle avait fait. Jésus lui dit : « Ma fille, prends confiance, ta foi t'a guérie; vas en paix. » Elle est devenue sa fille lorsqu'elle a eu la foi; c'est sa foi qui l'a guérie, et non pas, dit Tertullien, d'être exercée dans les Écritures. Leçon aux scribes. Jésus lui a demandé cet aveu pour nous donner cette parole et pour que notre âme l'entendît : *Confide, filia, fides tua te salvam fecit. Vade in pace.* De combien d'âmes cette parole n'a-t-elle pas été la paix, la force, le salut (fig. 42) !

Le premier dont elle accrut la foi fut sans doute Jaïre, à qui l'on vint apprendre en ce moment que sa fille avait expiré. Quoiqu'on lui conseillât de ne pas fatiguer davantage le Maître : « Seigneur, dit-il, ma fille est morte; mais venez, mettez la main sur elle, et elle vivra. » Heureux père ! heureux surtout d'avoir parlé ainsi ! Une parole de Jésus fortifia son espérance. On arriva. La maison retentissait de gémissements et de clameurs. Jésus dit aux gens qui se lamentaient : « Pourquoi pleurez-vous ? La jeune « fille n'est pas morte, elle dort. »

Ces gens se moquèrent, parce qu'ils avaient vu l'enfant mourir. Jésus les fit éloigner, ainsi que les joueurs de flûte qui étaient là, suivant l'usage des funérailles. Ne gardant auprès de lui que le père et la mère et trois de ses disciples, Pierre, Jacques et Jean, il prit la main de la morte. « Jeune fille, dit-il, lève-toi (fig. 43). » La jeune fille se leva et marcha, Jésus commanda qu'on lui donnât à manger. En même temps, il défendit très-expressément aux parents de rien divulguer de ce qu'ils avaient vu, mais ils lui désobéirent,

[1] Suivant une tradition respectable, l'Hémorroïsse est la même que cette sainte femme nommée Véronique, qui, sur le chemin du Calvaire, essuya la sueur et le sang de Jésus avec un tissu de lin où resta l'empreinte de son visage.

comme beaucoup d'autres qui avaient reçu la même défense. Il a tantôt ordonné, tantôt défendu de publier ses miracles, par diverses raisons qui ne paraissent pas avoir été toutes pénétrées, car les explications qu'on en donne ne sont pas toujours entièrement satisfaisantes. Le plus vraisemblable est qu'il voulait que ses Disciples apprissent à cacher autant que possible les dons qu'il leur ferait, afin de se dérober au péril des applaudissements. Mais pourquoi a-t-il ordonné de cacher tel miracle plutôt que tel autre? Il n'y a nul doute qu'il l'a voulu par des motifs dignes



Fig. 42. — Guérison de l'Hémorroïsse. « Ma fille, dit Jésus, prends confiance, ta foi t'a guérie; vas en paix. » Sarcophage des Catacombes, conservé au Musée du Vatican.

de lui, et nous devons savoir ignorer ce qu'il n'a pas encore jugé à propos de nous faire entendre. Ce que nous entendons suffit, et c'est là ce qu'il nous faut.

Sortant de la maison de Jaïre, Jésus rencontra deux aveugles qui crièrent vers lui : « Fils de David, ayez pitié de nous! » Il ne parut pas les entendre; mais les aveugles, sans se lasser, le suivirent jusqu'au logis. Là, il leur demanda s'ils croyaient qu'il pût faire ce qu'ils désiraient. Ils répondirent : « Oui, Seigneur. » Alors il leur toucha les yeux, disant : « Qu'il vous soit fait selon votre foi; » et leurs yeux s'ouvrirent. Ensuite on lui présenta un homme qui était devenu muet par la puissance du démon. Parce que ce malade n'avait plus sa liberté, il le guérit sans rien

lui demander, comme on donne le baptême aux petits enfants. Le peuple, plein d'admiration, s'écriait : « Jamais rien de semblable ne s'est vu en Israël! » Les Pharisiens, reconnaissant ces miracles, qu'ils ne pouvaient nier, disaient : « C'est par le moyen du prince des démons qu'il chasse les démons. »

Il avait le même jour vaincu les maladies, les infirmités, les démons et la mort; mais l'impiété de l'orgueil ne croyait point.

LE PARALYTIQUE DE LA PISCINE.

Jésus, enseignant et guérissant sur son chemin, se rendit à Jérusalem pour la fête des Juifs, ce que plusieurs entendent de la Pâque. Il savait qu'il y retrouverait les Pharisiens aussi malveillants et plus puissants qu'en Galilée. Depuis les miracles de Capharnaüm, les Pharisiens complotaient contre lui, non qu'il les eût encore beaucoup attaqués, mais parce qu'il prêchait une autre pénitence que la leur, faisait d'autres œuvres et menait une autre vie. Ils l'accusaient de blasphème. Sa charité leur fournit de quoi lui imputer un second crime. Le miracle dont le récit va suivre est des plus signalés par son importance dans la vie du Sauveur et par le sens vaste et profond des circonstances qui l'ont accompagné.

Il existait à Jérusalem une piscine célèbre par les grâces que Dieu y accordait. On la nommait piscine de Bethsaïde, et en grec piscine *probatique* ou des Brebis. Bethsaïde signifie *maison de miséricorde*. Les prêtres y lavaient les brebis du sacrifice : de là ce nom de piscine des Brebis. C'était un bassin d'eau pluviale, entouré de cinq galeries d'architecture. Sous ces galeries se rassemblaient un grand nombre de malades, aveugles, boiteux, étiques et autres, qui attendaient le mouvement des eaux. Car il arrivait qu'à certains moments de l'année, l'eau était soudainement agitée par l'action invisible d'un Ange; et le malade qui descendait le premier dans la piscine, après que l'eau avait été remuée, se trouvait aussitôt guéri, quelle que fût son infirmité.

Or il y avait là, couché sous les portiques de la piscine, un homme qui était malade depuis trente-huit ans. Jésus, connaissant la longue durée de

son infirmité, lui dit : « Veux-tu être guéri? » Le malade répondit : — « Seigneur, je n'ai pas un homme qui me descende dans la piscine lorsque l'eau est troublée, et, pendant que j'y vais, un autre y descend avant moi. » Jésus lui dit : « Lève-toi, prends ton lit et marche. » A l'instant, cet homme fut guéri. Il se chargea de son lit et marcha. Ce que voyant les Juifs, ils lui dirent : — « C'est aujourd'hui le Sabbat, il ne t'est pas per-



Fig. 43 .— Résurrection de la fille de Jaïre : Jésus-Christ triomphe de la mort. D'après le tableau de Rembrandt, gravé par Smith.

mis de porter ton lit. » L'homme leur répondit : — « Celui qui m'a guéri m'a dit : « Prends ton lit et marche. » Ils lui demandèrent : — « Qui t'a dit : Prends ton lit et marche? » Mais cet homme ne savait pas qui était son bienfaiteur et ne put le montrer, parce que Jésus s'était retiré de la foule.

Cependant le Paralytique sut qui l'avait guéri. Jésus le trouva dans le Temple. Usant de sa force recouvrée, il n'alla pas se mêler aux affaires ni aux voluptés du monde; il vint au Temple. Par là il mérita de voir Jésus.

Jésus lui dit : « Ne pèche plus désormais, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire. »

La maladie de cet homme avait été la suite de ses péchés. Encore que tous les maux corporels ne viennent pas du péché, dit saint Jean Chrysostome, néanmoins le péché en est la cause la plus générale. Dieu punit le corps des fautes de l'âme, afin que la maladie du corps nous fasse penser à celle de l'âme sur laquelle nous nous abusons. Sa clémence fait tourner l'affliction de la chair à l'avantage de l'esprit. Nous ne tombons malades que par une disposition de la Providence, souvent cachée, toujours utile, jamais injuste. Nous guérissons plus sûrement par la prière que par les remèdes des médecins, dont les plus sages ordonnances, d'ailleurs, ont pour objet de nous ramener au moins matériellement au respect de la loi de Dieu. La loi de Dieu est donnée au corps comme à l'âme; l'accomplir est utile à l'un comme à l'autre : ce que l'on retire au corps, on le donne à la vie.

Comme la grâce du repentir et le beau caractère du pécheur pénitent et pardonné apparaissent dans le Paralytique, le caractère de la réprobation se manifeste chez les Juifs qui l'entourent. Le Paralytique a été humble, il se retrouve au Temple; et, suivant plusieurs interprètes, Jésus, si attentif à ne pas outrer le pécheur, ne lui a fait cette leçon sévère que parce qu'il a reconnu en lui une âme vraiment patiente et de bonne volonté. En effet, il écoute avec respect, il se montre reconnaissant. Les Juifs lui ont demandé qui lui a ordonné de porter son lit le jour du Sabbat; c'est-à-dire pour eux, de transgresser la Loi. C'était la seule chose qu'ils voulussent savoir. Dès qu'il connaît Jésus, il va leur dire, non pas celui qui m'a ordonné de porter mon lit, mais : « Celui qui m'a guéri, c'est Jésus. » En d'autres termes, selon la signification du nom divin : Celui qui m'a sauvé, c'est le Sauveur. On lui demandait une dénonciation, il fait une confession. Il n'est pas lent, dit saint Augustin, à évangéliser ce qu'il a vu. Mais les Juifs continuent de ne faire aucun compte du miracle et du bienfait, et ne s'attachent qu'à ce qu'ils considèrent comme une transgression du Sabbat.

Ils voyaient Jésus se montrer en tout le plus exact observateur de la religion; mais ce n'était pas leur religion à eux, celle qu'ils avaient faite

eux-mêmes, au gré de leur orgueil, au profit de leurs intérêts. Ils songèrent dès lors à le faire mourir, et commencèrent à le persécuter, criant partout que Jésus de Nazareth violait la loi du Seigneur.

Jésus leur répondit : « Jusques ici mon Père n'a point cessé d'agir, ni moi je ne cesse point d'agir avec lui. » Par ces mots, il affirmait sa divinité : Dieu ne se reposa le septième jour qu'en ce sens qu'il cessa de créer; il ne cessa et ne cesse d'agir pour la conservation des choses créées. En appelant Dieu son Père et en établissant son unité d'opération avec lui,



Fig. 44. — Le Christ docteur. Tympan du portail principal de la cathédrale de Chartres. Douzième siècle.

Jésus donc affirmait l'unité de nature. Il ne se disait pas fils par adoption seulement, à quoi les Juifs n'auraient pu rien objecter, mais fils par génération; il s'attribuait la nature divine, la parfaite égalité avec Dieu.

C'est bien ce que les Juifs entendirent, et il faut absolument ou l'entendre comme eux, ou comme eux accuser Jésus d'imposture; par conséquent, nier la mission divine en même temps que la divinité. Car, si Jésus-Christ n'est pas Dieu, il n'est pas même un homme sincère, par conséquent il n'est pas l'Envoyé de Dieu. Mais alors où en est la raison humaine, et que peut-elle comprendre à l'Évangile, au Christianisme, à Dieu, enfin à elle-même? Après avoir raconté la guérison du Paralytique,

saint Jean rapporte le discours par lequel Jésus, établissant la consubstantialité du Fils avec le Père, donne aux Juifs les titres suprêmes de sa mission. Devant ces paroles éclatantes, la raison s'incline; elle reconnaît profondément le Maître de la vie et de la mort.

« En vérité, en vérité, je vous le dis, qui écoute ma parole (fig. 44) et croit « à Celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et n'encourt point la condamna- « tion; mais il a passé de la mort à la vie. En vérité, en vérité, je vous le « dis, le temps vient, et il est déjà venu, où les morts entendront la voix « du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue recouvreront la vie. Car, « comme le Père a la vie en lui-même, aussi a-t-il donné au Fils d'avoir « la vie en lui-même, et il lui a donné le pouvoir de juger parce qu'il est « le Fils de l'Homme..... Le temps approche que tous ceux qui sont dans « le tombeau entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui auront fait « de bonnes actions ressusciteront pour vivre, au lieu que ceux qui en « auront fait de mauvaises ressusciteront pour être condamnés. »

Or « les Juifs cherchaient davantage à le faire mourir, non-seulement parce qu'il violait le Sabbat, mais parce qu'il disait que Dieu était son père et parce qu'il se faisait égal à Dieu ».

LA MAGDELAINE.

Jésus haïssait les vices des Pharisiens, non pas leurs personnes. Il accepta de dîner chez l'un d'eux, nommé Simon.

Pendant le festin, une femme de Magdala entra dans la salle, portant un vase d'albâtre qui contenait une liqueur odoriférante. Elle était pécheresse, et toute la ville connaissait ses scandales. A la vue des convives, elle se prosterna derrière Jésus, lui baisa en pleurant les pieds, y versa ses parfums mêlés de ses larmes et les essuya de ses cheveux.

Le maître de la maison, voyant l'action de la Magdelaine, s'étonna que Jésus la souffrît. Il pensait en son esprit : « S'il était prophète, il saurait qui est cette femme et qu'elle est pécheresse ! »

Jésus voulut montrer au Pharisien qu'il savait mieux que lui quelle était cette femme, et ne le connaissait pas moins lui-même : — « Simon, dit-il,



Fig. 45. — Jésus chez Simon le Pharisien; pardon de Magdelaine. Jésus dit à Simon : « Tu vois cette femme? Je suis venu dans ta maison, et tu n'as point préparé d'eau pour me laver les pieds : cette femme les a arrosés de ses larmes, et les a essuyés de ses cheveux. Tu ne m'as point donné le baiser : elle, depuis qu'elle est entrée, elle n'a cessé de baiser mes pieds. C'est pourquoi, je te le dis, beaucoup de péchés lui seront pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé. » — Gravure de Marc-Antoine, d'après une tapisserie de Raphael, à Oxford.

j'ai quelque chose à te dire. Un créancier avait deux débiteurs. L'un lui devait cinq cents deniers, l'autre cinquante, et, comme ni l'un ni l'autre n'avaient de quoi le payer, il leur remit à l'un et à l'autre ce qu'ils lui devaient. Des deux, lequel l'aima davantage? » — « Suivant moi, répondit Simon, c'est celui à qui il a le plus remis. » — « Tu juges bien, reprit Jésus. »

Alors, se tournant vers la Pécheresse, mais continuant de parler au Pharisien : « Tu vois cette femme? je suis venu dans ta maison, et tu n'as point préparé d'eau pour me laver les pieds : cette femme les a arrosés de ses larmes, et les a essuyés de ses cheveux. Tu ne m'as point donné le baiser: elle, depuis qu'elle est entrée, elle n'a cessé de baiser mes pieds. Tu n'as point répandu d'huile sur ma tête: elle a répandu sur mes pieds son parfum. C'est pourquoi, je te le dis, beaucoup de péchés lui seront pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé. Mais celui à qui l'on remet moins aime moins. »

Le parfum de la Magdelaine a rempli la terre et les siècles. Accepté par Jésus, il est devenu l'odeur même du Christ, l'odeur de la clémence infinie qui attire à la vie éternelle. La Magdelaine est la première pénitente du Sauveur. Elle le reconnut vraiment Sauveur, dans le sens qu'il devait « sauver son peuple de leurs péchés ». Elle lui demanda la vraie guérison, celle des plaies mortelles de l'âme; elle fit la vraie satisfaction, celle des larmes; elle paya le vrai tribut, celui de l'amour. Jésus lui décerne une gloire qu'il n'a donnée à nul autre: « Elle a beaucoup aimé. » Cette parole est de celles qui n'avaient pas encore été prononcées dans le monde, et le monde n'avait rien imaginé qui en approchât; elle est restée dans le monde, plus puissante sur les cœurs que toutes les lumières de la raison, tous les livres de la morale et toutes les contraintes de la loi.

Jésus donc dit à la grande Pécheresse, désormais la grande Pénitente: — « Tes péchés te sont remis. » Les Pharisiens murmurèrent, comme ils avaient fait à Capharnaüm en entendant le même langage. — « Qui est celui-ci, se dirent-ils, qui remet même les péchés? » Le monde, en pareil cas, ou ne permet point que l'on condamne, ou ne permet point que l'on pardonne. Il n'a qu'une infâme indulgence ou une implacable rigueur. Dieu voit le repentir, pardonne et purifie.

Sans répondre davantage aux Pharisiens, Jésus dit à la Magdelaine: « Ta foi t'a sauvée; vas en paix. » Il n'ajoute point ce qu'il a dit au Paralytique, ce qu'il dira plus tard à la femme adultère : « Ne péchez plus. » Elle aime, il n'a plus rien à lui dire.

Cette pécheresse est la même que Magdelaine, de laquelle il est ailleurs écrit que Notre-Seigneur l'avait délivrée de sept démons; la même aussi que Marie-Magdelaine, sœur de Lazare et de Marthe, de qui Jésus dira qu'elle a choisi la meilleure part. Elle sera au Calvaire à côté de Marie et de Jean, les deux vases très-purs de la sainte virginité; elle y sera comme la réalité des promesses d'immense miséricorde dont Thamar et Rahab, aïeules du Messie, étaient la figure. Ressuscitée de la grâce, elle aura encore la gloire d'être la première, entre les Disciples, qui verra Jésus victorieux sortir du tombeau. Et l'Église, instruite et conduite par l'Esprit saint, chante, à la fête de l'Assomption de la très-sainte Vierge, l'évangile où il est rapporté que Marie, assise aux pieds du Seigneur, restait à l'écouter. Telle est cette femme, type touchant et sublime entre tant d'autres que Jésus a créés et donnés pour jamais à la terre, en pétrissant de ses mains et de son sang la fange de l'humanité.

Vers cette époque se termine le temps que saint Jérôme appelle l'année de paix, l'année douce de la vie de Notre-Seigneur, parce qu'en effet Jésus ne rencontra jusque-là que peu de contradiction et fut quasi accepté de tout le monde. Les Pharisiens n'avaient pas organisé leur résistance; le peuple, laissé à lui-même, recevait avec amour le bienfait de Dieu.

Ces premiers récits de l'Évangile, malgré leur austérité, éveillent une certaine idée de fête divine. On y respire l'allégresse d'une aurore. Il semble que la nature, enrichie de sa part de grâces, dut apparaître en ces heureux moments plus souriante, comme parée des reflets de l'Éden. Il y avait sans doute quelque chose de plus parfait dans la sérénité de ces nuits qui voyaient Jésus prier, dans la limpidité de ces eaux qui le portaient, dans la pureté de cet air qui recevait son haleine. Si les parfums de Magdelaine embaumaient toute la maison où ils étaient répandus, quelle odeur de vie ne devait pas réjouir toute cette contrée qui se remplissait du souffle de Jésus-Christ! Faites pénitence, le royaume de Dieu approche! La douce voix de Jésus répétait et confirmait ce cri de Jean-Baptiste. En même temps,

le divin Maître répandait la beauté de la doctrine et l'abondance des miracles. Jamais rien de semblable n'avait été donné aux yeux ni au cœur des hommes; nulle part auparavant il n'avait été question de la proximité du royaume des cieux. L'âge d'or était derrière; le voici qui vient et qui approche, et c'est maintenamt; et la pénitence est une larme du cœur, récompensée aussitôt par la plénitude de l'amour dans la vérité de Dieu.



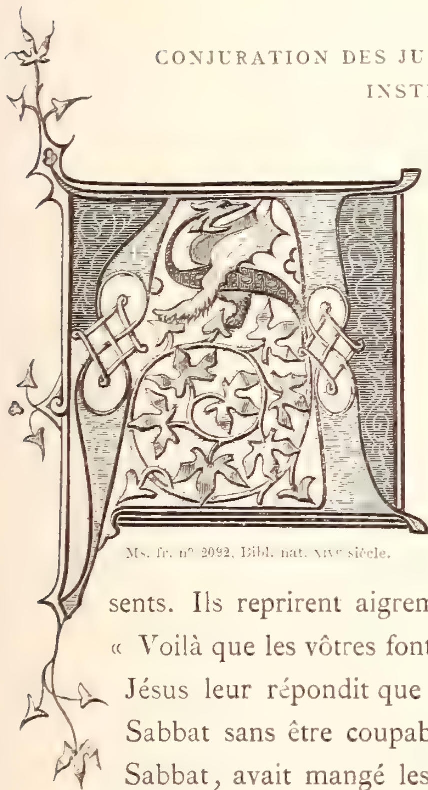
Fig. 46. — Un ange conduit les Hébreux au sortir de l'Égypte, figure de Jésus-Christ conduisant le monde.
Manuscrit du XIVe siècle, fonds fr., n° 9561, Bibl. nat.

III

LA LUTTE

Conjuration des Juifs, Miracles le jour du Sabbat, Institution des Apôtres. — Sermon sur la montagne, Lépreux guéri, le Fils de la Veuve, Autres miracles. — Le Semeur, l'Ivraie, le grain de Sénevé, le Filet jeté dans la mer. — Incrédulité de Nazareth, Première multiplication des pains, Seconde tempête apaisée, Annonce de l'Eucharistie.

CONJURATION DES JUIFS, MIRACLES LE JOUR DU SABBAT, INSTITUTION DES APOTRES


Ms. fr. nº 2092, Bibl. nat. XIVe siècle.

PRÈS le banquet de Simon, les Pharisiens s'appliquèrent à surveiller encore plus étroitement Jésus. Partout on les voit autour de lui, contrôlant ses actions, incriminant ses paroles, faisant effort pour échapper à la vérité.

Un jour que Jésus passait par les blés, ses Disciples, pressés de la faim, arrachèrent quelques épis et en mangèrent. C'était pendant le Sabbat; les Pharisiens étaient présents. Ils reprirent aigrement les Disciples, et dirent au Maître : — « Voilà que les vôtres font ce qui n'est pas permis le jour du Sabbat ! » Jésus leur répondit que les prêtres qui servent au Temple violent le Sabbat sans être coupables. Il leur rappela David qui, un jour de Sabbat, avait mangé les pains de proposition placés devant l'autel. Accusé lui-même, il s'est disculpé en alléguant le travail continuel de son Père; lorsqu'il s'agit d'excuser ses Disciples, il se contente de produire l'exemple de David, serviteur comme eux. Il répéta aux Pharisiens que

Dieu préfère la miséricorde au sacrifice; et enfin, pour leur donner l'intelligence de la Loi et leur affirmer de nouveau sa propre puissance, il ajouta : « Le Sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le « Sabbat; c'est pourquoi le Fils de l'homme est maître même du Sab- « bat. » Saint Jean Chrysostome remarque que dans cette question du Sabbat, qui se présente souvent, Jésus ne se justifie pas seulement sous le rapport de sa divinité, mais aussi sous le rapport unique de son humanité. Tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, il prend soin d'établir les deux choses, voulant faire admettre et le mystère de ses humiliations et sa dignité divine.

Peu de temps après, encore un jour de Sabbat, Jésus entra dans la synagogue pour enseigner, suivant sa coutume. Ils lui demandèrent s'il croyait permis de faire des guérisons le jour du Sabbat : car ils semblaient avoir résolu entre eux de lui imputer à péché ces actes de miséricorde. Ils attendaient sa réponse pour crier au scandale ou le mettre en contradiction avec lui-même, selon ce qu'il dirait. Jésus connaissait leur pensée. Il fit d'abord lever au milieu de l'assemblée un homme qui se trouvait là, et dont la main droite était desséchée. S'adressant ensuite aux Pharisiens, il leur demanda s'il est permis, le jour du Sabbat, de faire du bien ou du mal, de sauver la vie, ou de l'ôter (en ne la sauvant pas lorsqu'on le pourrait). Ils se turent. Jésus poursuivit : « Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui, n'ayant qu'une brebis, si elle tombe dans une fosse le jour du Sabbat, ne l'en retire? Et de combien l'homme est-il au-dessus de la brebis! Il est donc permis de faire du bien le jour du Sabbat. » Mais ils continuèrent de garder le silence, frémissant de dépit. Jésus, affligé de l'endurcissement de leurs cœurs, les regarda avec indignation, puis il dit à l'homme qui avait la main droite desséchée : « Étends ta main. » Aussitôt cette main malade redevint saine comme l'autre.

C'est l'homme du siècle. Sa main gauche, la main des œuvres charnelles et du propre intérêt, est vivante, active et habile. Sa main droite, la main des œuvres saintes, demeurée oisive, est devenue aride; elle s'est desséchée. Si tu veux que ta main soit guérie, étends-la, mets-la aux œuvres de justice, ouvre-la sur les pauvres; que la charité distribue ce que l'avarice et la fraude ont su amasser!

Les Pharisiens sortirent et délibérèrent avec les Hérodiens sur les moyens de perdre Jésus.

Ces Hérodiens étaient des Saducéens, incrédules en religion, absolutistes en politique, partisans d'Hérode et des Romains, que les Pharisiens détestaient. Les rigoristes et les corrompus, jusqu'alors ennemis, commencèrent à s'accorder contre le Juste. C'est l'histoire future de la religion; toujours et partout les sectaires et les impies ont fini par s'entendre pour opprimer l'Église. Mais il fallait trouver le moyen. Hérode n'avait pas encore osé tuer Jean-Baptiste, à cause du peuple; les Pharisiens voulaient un prétexte pieux pour tuer Jésus. Il venait de prouver qu'il croyait permis de faire des miracles un jour de Sabbat, mais il n'y avait employé que sa parole. Était-il défendu de parler le jour du Sabbat, ou fallait-il excepter du nombre des paroles permises celles qui guérissaient les malades?

Cette conjuration, si visiblement formée, atteste la véracité de l'histoire évangélique. Les deux chefs d'accusation contre Notre-Seigneur sont de s'être dit le Fils de Dieu, égal à Dieu, et d'avoir violé le jour du Sabbat. Or il n'a jamais violé le Sabbat qu'en faisant des miracles.

Mais l'heure n'était pas venue, et Jésus leur laissa le temps de délibérer contre lui. Il se retira vers la mer. On le suivit en foule, de Jérusalem et des diverses contrées de la Palestine. Tyr et Sidon accoururent; les malades se faisaient apporter à ses pieds. Il les guérit tous. Les démons qui agitaient les possédés se prosternaient devant lui et s'écriaient : « Vous êtes le Fils de Dieu! » C'était bien lui; la prophétie recevait son accomplissement à la pleine lumière du jour : « Voilà mon serviteur que j'ai choisi, mon bien- « aimé. Je répandrai mon esprit sur lui, et il annoncera la justice aux « nations. Il ne contestera point et ne criera point, et personne ne l'en- « tendra se répandre en clameurs dans les places publiques. Il ne brisera « point le roseau froissé et n'éteindra point la mèche qui fume encore, « jusqu'à ce qu'il fasse triompher la justice; et c'est en lui que les peuples « espéreront. »

Sa tendre compassion pour les misères présentes et futures qu'il guérissait, et la nécessité de divulguer sa mission, n'étaient pas les seules causes qui lui faisaient multiplier les miracles. Il voulait rendre inébranlable la foi de ses Disciples. Le moment était venu d'instituer le collége apostolique,

qui existait en germe depuis la première vocation de Pierre. Jésus pouvait à lui seul convertir le monde; mais, après s'être uni à la nature humaine, il ne pouvait pas lui faire un honneur plus grand que de l'associer à cette œuvre de salut.

Ayant donc passé la nuit en prières, afin que l'Église comprît à jamais combien il lui importe d'être aidée de l'Esprit saint dans l'élection de ses ministres, il appela les disciples, et choisit douze d'entre eux, à dessein de les envoyer prêcher. Il leur donna le nom d'Apôtres, qui signifie *envoyés,* avec le pouvoir de guérir les maladies et de chasser les démons.

Voici les noms des Douze : Simon, à qui Jésus donna le nom de Pierre; Jacques, fils de Zébédée; Jean, frère de Jacques; André, frère de Pierre; Philippe; Barthélemy; Matthieu, le Publicain; Thomas; Jacques, fils d'Alphée; Jude, son frère, nommé Thaddée; Simon de Cana; Judas l'Iscariote, qui trahit Jésus.

On croit que Barthélemy est le même que Nathanaël, qui paraît à la première vocation, attiré par Philippe. Jacques et Jude ou Thaddée, fils d'Alphée, sont les enfants de Marie, femme d'Alphée ou Cléophas, sœur de la sainte Vierge.

Les Évangélistes ne leur assignent pas tous le même rang. Saint Matthieu met André immédiatement après Pierre; il se met lui-même après Thomas, tandis que les autres le placent avant. Pierre est toujours le premier, et Judas toujours le dernier.

On trouve dans les Pères diverses interprétations du nom de chaque Apôtre se rapportant à quelque trait symbolique de sa vocation. Quant au nombre de douze, il est prédit et figuré maintes fois dans les livres de l'Ancien Testament. Si nous les considérons comme les pères des chrétiens, dit Ludolphe, nous les retrouvons dans les douze patriarches, pères du peuple de Dieu. Lorsqu'ils arrosent le monde des eaux abondantes de la doctrine, ils sont semblables aux sources d'eau vive qui sortirent miraculeusement du rocher d'Élim. Lorsqu'ils ornent l'Église de l'éclat de leurs vertus, ils sont les douze pierres précieuses qui ornaient le pectoral du grand-prêtre. Lorsqu'ils nourrissent les âmes du Verbe de vie, ils sont les douze pains consacrés, placés devant l'autel du Seigneur. Lorsqu'ils pénètrent les secrets divins, qu'ils communiquent aux fidèles, ils sont les douze espions que

Moïse envoya dans la Terre promise, et qui, au retour, en firent au peuple de si merveilleux récits. Ils sont encore les douze pierres relevées dans le courant du Jourdain, contre lesquelles viennent se briser les flots du siècle ; les douze lionceaux du trône de Salomon, les douze colonnes de l'autel de



Fig. 47. — Cuve baptismale supportée par douze taureaux, figure des douze apôtres. Ouvrage en cuivre jaune exécuté à Dinant en l'année 1112 et conservé dans l'église Saint-Barthélemi, à Liége.

Jéhovah, les douze taureaux qui soutiennent la mer d'airain, figure du baptême où se lave toute souillure. Ils sont les douze portes de la Jérusalem céleste, les douze fondements inébranlables de ses saintes murailles, et surtout ils sont ces étoiles brillantes qui forment la couronne éternelle de l'Épouse bien-aimée.

Le seul titre d'Apôtre rappelle le miracle des miracles. Saint Paul, qui

le reçut de Jésus-Christ ressuscité, insiste sur la merveille dont il est lui-même le plus merveilleux instrument : « Chose admirable! Dieu a converti le monde non point par l'art de la sagesse humaine, mais par la simple manifestation de sa doctrine qui est esprit et vérité... Il ne s'est pas prévalu des savants selon la chair, ni des puissants, ni des nobles pour établir son Évangile; mais il a choisi quelques hommes, les plus faibles, pour confondre les forts; ce qui n'était rien pour détruire ce qui est, afin que nul ne se glorifiât d'avoir réussi dans une si grande entreprise, mais que tout fût attribué à la puissance de Dieu. »

Les Apôtres étaient donc tous de pauvres bateliers et pêcheurs, et gens de rien. Judas seul était Juif, les onze autres Galiléens. Un proverbe populaire disait : Les Galiléens aiment l'honneur, les Juifs l'argent.

Judas fut chargé de la bourse commune. On le croit originaire du bourg de Carioth, situé sur les confins de la mer Morte, lieu misérable dont le nom offrait plusieurs significations sinistres. *Iscariote,* l'homme de Carioth, veut dire l'homme à la bourse, l'homme d'usure, l'homme du meurtre, le traître. Pourquoi Notre-Seigneur, instruit du présent et de l'avenir, et qui lisait au fond des âmes, a-t-il admis ce malheureux parmi ses Apôtres? Il y en a plusieurs raisons, toutes d'un grand enseignement. Notre-Seigneur voulut lui faire une grâce; il ne lui ôta pas la liberté d'en abuser, et de se rendre plus coupable en la méprisant. Judas devint criminel par sa propre volonté, dans la condition la plus propre à faire un saint. Sa chute nous apprend avec quelle crainte et quelle vigilance l'homme doit toujours travailler à se sauver. D'un autre côté, il est certain que Judas, lorsqu'il prêchait en vertu du choix de Jésus-Christ, ne devait pas être moins écouté que saint Pierre : d'où nous apprenons que le ministère est indépendant du ministre, et que nous devons respecter les pasteurs dans l'exercice de la mission qu'ils ont légitimement reçue, leur laissant à répondre devant Dieu de leur indignité personnelle. Enfin, Judas est un grand témoin. Par le crime de sa trahison, il accomplit les prophéties; par le crime de sa mort, il atteste l'innocence de Jésus. L'incrédulité insinue que peut-être Judas ne s'est pas suicidé. S'il avait eu quelque témoignage à rendre contre son Maître, il aurait vécu; s'il avait vécu, nous le saurions. Ni la Synagogue ne l'eût voulu laisser dans l'ombre, ni l'Église n'eût consenti à le laisser

dans le désespoir. Ou les Pharisiens l'auraient fait écrire, ou les Apôtres l'auraient fait pleurer.

Saint Augustin ajoute que le Seigneur ayant pris la fragilité humaine, il ne voulut point refuser cette amère destinée de l'infirmité humaine, d'être trahi par son apôtre. Ce n'est pas seulement durant le temps de sa passion qu'il devait nous donner l'exemple de la patience dans les plus cruelles douleurs. Il va supporter Judas pour que tout homme apprenne à supporter avec modération une erreur de son jugement et un mépris de ses bienfaits.

SERMON SUR LA MONTAGNE, LÉPREUX GUÉRI, LE FILS DE LA VEUVE, AUTRES MIRACLES.

Aux environs de l'institution des Apôtres, peut-être le même jour, Jésus prononça le Sermon sur la montagne. Il l'adressa principalement à ses Disciples, mais en se faisant entendre de la foule. Ce discours contient toute la morale du Christianisme. Le Sauveur y prophétise la destinée de l'Église, et, par des traits pleins de majesté et d'empire, il prend possession du monde futur. Marquons ce qui appartient davantage à l'histoire et au caractère de l'Homme-Dieu.

Voici donc ce qu'il dit à ces hommes de rien, à ces hommes sans nom, sans fortune et sans lettres, qui sont groupés en petit nombre autour de lui, dans un pli de terrain, sur quelque colline ignorée d'une province tributaire. Il a proclamé la béatitude des pauvres, des pacifiques, des affligés, des opprimés, des miséricordieux. Il ajoute : « Vous serez heureux lorsqu'à mon sujet les hommes vous chargeront d'opprobres, qu'ils vous persécuteront, qu'ils diront de vous toute sorte de mal contre la vérité. Réjouissez-vous et faites éclater votre joie, parce que la récompense qui vous attend dans le ciel est grande. Vous êtes le sel de la terre... Vous êtes la lumière du monde. » Mais quelle lumière devront-ils porter? Une vérité qu'il révèle, qui dépasse toute compréhension, qui requiert absolument la foi. Et quel sel devront-ils répandre? Une morale qu'il impose et qu'il fait incomparablement plus sévère que tous les devoirs dont la plupart des hommes trouvaient déjà le joug trop pesant :

« Vous avez appris qu'il a été dit à vos ancêtres : Vous ne tuerez point...
« Mais moi je vous dis que quiconque se mettra en colère contre son frère
« méritera d'être condamné... Vous avez appris qu'il a été dit à vos ancê-
« tres : Vous ne commettrez point d'adultère. Mais moi je vous dis que
« quiconque regarde une femme avec des yeux de concupiscence a déjà
« commis l'adultère dans son cœur. Il a été dit : Quiconque renverra sa
« femme, qu'il lui donne un acte de divorce. Mais moi je vous dis que
« quiconque renverra sa femme, si ce n'est pour cause d'adultère, l'expose
« à commettre un adultère, et que celui qui l'épouse après que son mari
« l'aura renvoyée commet un adultère. »

Trois autres fois il répète ce souverain *Ego autem dico vobis;* MAIS MOI, JE VOUS DIS. L'histoire du Christianisme, depuis la première jusqu'à la dernière page, n'est que l'histoire du triomphe de cette parole; par son caractère même, qui tient plus souvent de la défaite que de la victoire, ce triomphe entoure sans cesse du rayonnement de la divinité l'homme qui a voulu l'imposer au monde, et qui a su que le monde le subirait. Si Jésus avait fini au Calvaire, il ne serait qu'un insensé sublime; la raison épouvantée se demanderait comment cet homme de miracle, ce modèle de toute sagesse, de toute justice et de toute sincérité, a pu se croire Dieu.

C'est dans le Sermon sur la montagne qu'il a enseigné et l'on pourrait dire créé la prière. Car peu d'hommes avaient jusqu'alors vraiment prié, ne sachant bien ni ce qu'est Dieu, ni ce qu'est l'homme, ni ce que l'homme doit demander à Dieu. Des lèvres de l'Homme-Dieu est sortie, pour retentir éternellement, la prière commune du genre humain, cette brève mais pleine demande dont les deux premiers mots consacrent la fraternité des hommes dans la paternité de Dieu : NOTRE PÈRE!

Comme Jésus descendait de la montagne, un lépreux vint à lui. Fléchissant le genou, il lui dit : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. » Jésus le prit en compassion. Il étendit la main, le toucha et dit : « Je le veux, sois guéri. » Aussitôt la lèpre de cet homme disparut. L'attouchement d'un lépreux rendait impur. Jésus le toucha néanmoins, se mettant au-dessus des observances légales pour montrer que la charité les abolissait.

La lèpre, dans le langage de l'Écriture, est la figure, le nom même du

péché. Transmissible par le sang, elle est le péché originel; contagieuse, elle est le péché actuel. Elle brûle comme l'envie, elle dessèche comme l'avarice, elle enfle comme l'orgueil, elle énerve et détruit comme la paresse; elle corrompt, elle dévore, elle répand l'infection et l'horreur. Semblable au lépreux, l'homme en proie à tous les vices est séparé non-seulement de Dieu et des Anges, mais des autres hommes. Ils le fuient lorsqu'ils ne le séquestrent pas. Les condamnés de la justice humaine, comme autrefois les lépreux, portent un habit particulier; les bagnes sont les léproseries du



Fig. 48 et 49. — Les Béatitudes. Autour de la première : « Heureux ceux qui pleurent » (*Beati qui lugent*), sont des figures agenouillées qui expriment l'affliction. La seconde présente ce texte : « Bienheureux ceux qui ont l'esprit de pauvreté » (*Beati pauperes spiritu*). — Couronne de lumière de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle ; travail en cuivre du XIIe siècle.

péché. La loi humaine, impuissante comme l'ancienne loi, excommunie ces misérables. Elle enchaîne ses lépreux, elle n'entreprend pas de les guérir : il y en a qu'elle déclare inguérissables; il y en a qu'elle tue. Jésus va aussi vers ceux-là, et plusieurs aussi de ceux-là lui disent : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. » Il le veut, et il les guérit; et, si tous le disaient, tous guériraient.

Cependant il cherchait la solitude pour prier, mais la charité le ramenait parmi les foules. Étant revenu à Capharnaüm, les anciens de la ville le prièrent d'aller dans la maison d'un centurion qui attendait de lui la gué-

rison de son serviteur cruellement malade. Jésus répondit : « J'irai et je le guérirai. » Il se mit en chemin, lui, le Fils unique de Dieu, pour aller guérir un pauvre malade au service d'un étranger. Le centurion, averti, lui dit ou lui fit dire : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais prononcez seulement un mot, et mon serviteur sera guéri. » Jésus, admirant ce langage, déclara qu'il n'avait point trouvé tant de foi dans Israël. Il annonça la conversion des Gentils et la réprobation des Juifs : « Plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident et seront placés au festin avec Abraham, Isaac et Jacob; mais les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres. » Alors il dit au centurion : « Allez, et qu'il vous soit fait selon ce que vous avez cru. » A l'heure même, le serviteur fut guéri.

L'Évangile fait mention de trois hommes de guerre à qui la grâce de la foi est accordée : celui dont Notre-Seigneur a guéri le fils, celui-ci, celui qui présidait au Calvaire. De plus, la tradition dit que le soldat qui perça le côté du Sauveur crucifié se convertit; l'on croit que c'est lui que l'Église honore sous le nom de saint Longin. Le centenier Corneille est le premier gentil que Pierre recevra dans l'Église. On voit aussi des soldats venir à la prédication et au baptême de Jean-Baptiste. La profession des armes, profession d'obéissance, de dévouement et de sacrifice, éveille dans le cœur des hommes certaines dispositions qui les rapprochent de Dieu; le Christianisme, y faisant entrer des sentiments d'humanité qu'elle ignorait, l'a mise en un honneur où elle n'était pas avant lui, et où elle ne resterait pas longtemps sans lui.

Jésus alla ensuite à une ville appelée Naïm. Comme il approchait des portes, il se trouva en face d'une grande douleur. On conduisait au sépulcre le fils unique d'une veuve. Cette mère était là. Il lui dit : « Ne pleurez point. » Et, touchant le cercueil, il dit au mort : « Jeune homme, je te le commande, lève-toi. » Le mort se leva, s'assit et commença de parler; et Jésus le rendit à sa mère.

C'est la seconde résurrection mentionnée dans l'Évangile; il y en aura une troisième. Chacune a sa signification différente, qui sera expliquée plus loin.

Le bruit de ses miracles remplissait la terre d'Israël. Jean-Baptiste en

entendit parler dans la prison où Hérode Antipas le retenait, sans l'empêcher pourtant de recevoir au moins quelques-uns de ses disciples ; et lui, quoique captif, continuait d'annoncer le Messie. Ce qu'il apprenait de Jésus ne lui permettait pas de le méconnaître ; mais ses disciples, comme il arrive



Fig. 50. — Les Béatitudes : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice. » Les figures des disciples indiquent l'avidité. Au-dessus, un oiseau de proie exprime l'injustice et la persécution. — Couronne de lumière de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, travail en cuivre du XIIe siècle.

souvent, ne comprenaient ni ses leçons ni sa véritable grandeur. Voyant Jésus s'élever si fort au-dessus de leur maître, ils en concevaient une jalousie qui les disposait à l'incrédulité. Par un faux zèle pour Jean, ils refusaient son témoignage. Le Précurseur voulut sagement qu'ils eussent le témoignage de leurs propres yeux. Il députa donc deux de ces obstinés vers Jésus, et ils lui

demandèrent de la part de Jean : « Êtes-vous Celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? »

La réponse de Jésus fut divine. A l'instant même il guérit une quantité de malades et de possédés qui l'entouraient. Ensuite, s'adressant aux disciples de Jean-Baptiste : « Allez, leur dit-il, rapportez à Jean ce que vous avez vu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Évangile est prêché aux pauvres. Et heureux quiconque ne se scandalisera pas de moi. » Ces paroles font clairement allusion à celles d'Isaïe, annonçant qu'aux jours du Messie le boiteux bondira comme le cerf, la langue du muet sera déliée, les oreilles du sourd et les yeux de l'aveugle s'ouvriront. Ainsi les disciples de Jean reçoivent une double preuve, celle des miracles et celle de l'accomplissement des prophéties. Jésus fit ensuite l'éloge de Jean, relevant sa fermeté, sa vie austère et son rang entre les Prophètes : « Oui, et plus qu'un prophète. C'est de lui qu'il est écrit : « Voici que j'envoie devant vous mon ange « qui vous préparera le chemin. » Et je vous le dis en vérité, entre les enfants des femmes, il n'y en a point de plus grand que Jean-Baptiste. »

La mort du Précurseur eut lieu peu de temps après. Hérode, qui le gardait sous sa main dans le château où il célébrait, depuis un an, ses noces incestueuses avec la femme de son frère, donna sa tête à une fille de cette Hérodiade, pour la récompenser d'avoir dansé devant lui à la suite d'un festin. C'était la mode, parmi les femmes du haut rang, de danser à l'imitation de deux mimes célèbres, Pylade et Bathylle, que Rome admirait; et tels étaient les rois et les puissants de la terre à l'époque de Jésus-Christ.

Cependant Jésus allait par les villes et les bourgades, annonçant le royaume de Dieu. Les Douze l'accompagnaient, se formant sur son exemple au ministère, encore inconnu d'eux, qu'ils auraient à remplir plus tard. Il y avait aussi à sa suite, comme l'usage le permettait, quelques femmes jadis guéries de leurs maux ou délivrées de malins esprits. C'étaient Marie-Magdelaine; Jeanne, femme de Chusa, intendant d'Hérode; Suzanne et plusieurs autres. Elles assistaient Notre-Seigneur de leurs biens. Il recevait donc des riches parmi ses amis, et l'Évangile, en marquant fréquemment cette circonstance, réfute l'erreur de ceux qui veulent voir en Jésus-Christ une sorte de niveleur, prédicateur de l'égalité des biens et des conditions. A la

vérité, ces riches étaient pauvres de cœur; ils devaient l'être, puisque nul ne peut servir Dieu et Mammon. Jésus leur enseignait le bon usage des richesses, mais n'imposait sa pauvreté qu'à ceux qu'il appelait au ministère de l'Évangile.

Les Pharisiens aussi le suivaient. Mêlés dans la foule, ils tâchaient de corrompre le sens droit de ce peuple, qui ne pouvait entendre Jésus ni contempler ses miracles sans reconnaître l'envoyé de Dieu. Souvent, lorsqu'il était entré dans une maison pour se reposer, il y venait tant de monde qu'il ne pouvait pas même manger le pain. On lui amenait des malades, les malades étaient guéris, et le peuple s'écriait : N'est-ce pas là le Fils de David? Cet enthousiasme populaire exaspérait la haine des Pharisiens. Ne pouvant nier le miracle, ils recommençaient à dire que Jésus chassait les démons par le moyen des démons. Il leur répondit : Le démon n'agit pas contre lui-même ; ce n'est pas au nom de Satan que l'on peut chasser Satan. Il ajouta : « Si c'est par l'esprit de Dieu que je chasse le démon, « le royaume de Dieu est donc venu ? » Mais ces sages ne voulaient point être convertis. Il vit leur obstination et la condamna : « Je vous le dis, tout « péché et tout blasphème se pardonnera aux hommes; mais le blasphème « contre le Saint-Esprit ne se pardonnera point. Et quiconque aura parlé « contre le Fils de l'Homme, il lui sera pardonné; mais celui qui aura « parlé contre le Saint-Esprit, il ne lui sera pardonné ni dans ce monde ni « dans l'autre. » Ce qu'il dit, remarque l'Évangile, « parce qu'ils l'accusaient d'être possédé de l'esprit immonde, » c'est-à-dire de l'esprit de mensonge, qui est le nom même de Satan. Que celui qui a des oreilles entende !

D'autres lui demandaient un prodige céleste; il refusa, comme il avait refusé à Satan qui osait le tenter dans le désert. En même temps, il leur annonça un miracle qu'ils ne demandaient pas, et plus merveilleux, celui de sa résurrection : « Cette race est méchante. Elle demande un signe, et « il ne lui en sera pas donné d'autre que celui du prophète Jonas. Car, de « même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, « de même le Fils de l'Homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de « la terre. »

Comme il achevait de parler, une femme, élevant la voix du milieu de la foule, s'écria : « Heureux les flancs qui vous ont porté; heureuses les

« mamelles qui vous ont allaité ! » — « Dites plutôt, reprit Jésus, heureux « ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent ! » C'est ainsi que sa sagesse et l'admiration publique confondaient les Pharisiens.

Néanmoins ces perfides avaient dès lors réussi à semer les germes de défiance brutale qui éclateront en cris de mort devant Pilate au jour de la croix. Quelques parents de Notre-Seigneur redoutaient l'effet de ces levains du pharisaïsme.

Un jour, selon saint Matthieu, sa mère et ses cousins le firent appeler pendant qu'il parlait. Selon saint Marc (qui ne nomme pas ici la sainte Vierge), ils étaient venus pour l'arrêter. Leur foi encore faible se laissait envahir par la crainte, et cette crainte était sans doute éveillée par les mauvaises dispositions qu'ils voyaient naître dans les esprits[1]. Quoi qu'il en soit, Notre-Seigneur, qui connaissait mieux qu'eux le danger, répondit conformément à son caractère. — « Qui est ma mère, dit-il, et qui sont mes frères ? » Jetant les yeux sur ceux qui étaient assis autour de lui, il ajouta : « Voici ma mère et mes frères : car quiconque fera la volonté de « mon Père qui est au ciel, c'est celui-là qui est mon frère, ma sœur et ma « mère. » Aux bergers de Bethléem, représentants du genre humain, l'Ange disait : Un enfant *vous est né*. Jésus ratifie une fois de plus la promesse de l'Ange. Il appartient aux hommes plus qu'à ses parents et à sa mère. Cette harmonie de l'Évangile est le charme et la lumière du cœur.

Ensuite, Jésus sortit pour enseigner la foule. Il lui proposa diverses paraboles, genre d'instruction par lequel il allait mettre pour jamais les vérités les plus hautes à la portée des esprits les plus simples. Le Prophète avait dit en son nom : *Je parlerai en paraboles, je ferai éclater des choses qui ont été cachées depuis la création du monde.* Jésus accomplit la prophétie par des prophéties d'un ordre nouveau, plus claires, non moins profondes, dont l'accomplissement, renouvelé tous les jours, sera dans son Église un perpétuel foyer de lumière et de foi.

[1] On ne sait qui étaient ces parents. Des quatre cousins de Notre-Seigneur, que l'Évangile nomme ses *frères*, trois étaient en ce moment près de lui parmi ses Apôtres. Ce n'est donc pas d'eux qu'il est question. Quels que fussent les autres, on s'explique leurs craintes. L'humble vie de Jésus à Nazareth ne leur avait révélé que sa vertu parfaite, c'est-à-dire la qualité que les hommes remarquent le moins, et nullement sa puissance. La sainte Vierge gardait en son cœur ce qu'elle savait; mais elle le savait, et l'on ne peut admettre qu'elle ait conçu la pensée seulement d'interrompre la mission de son divin Fils. On pense donc qu'elle était venue uniquement pour le voir, sans connaître le dessein des parents.

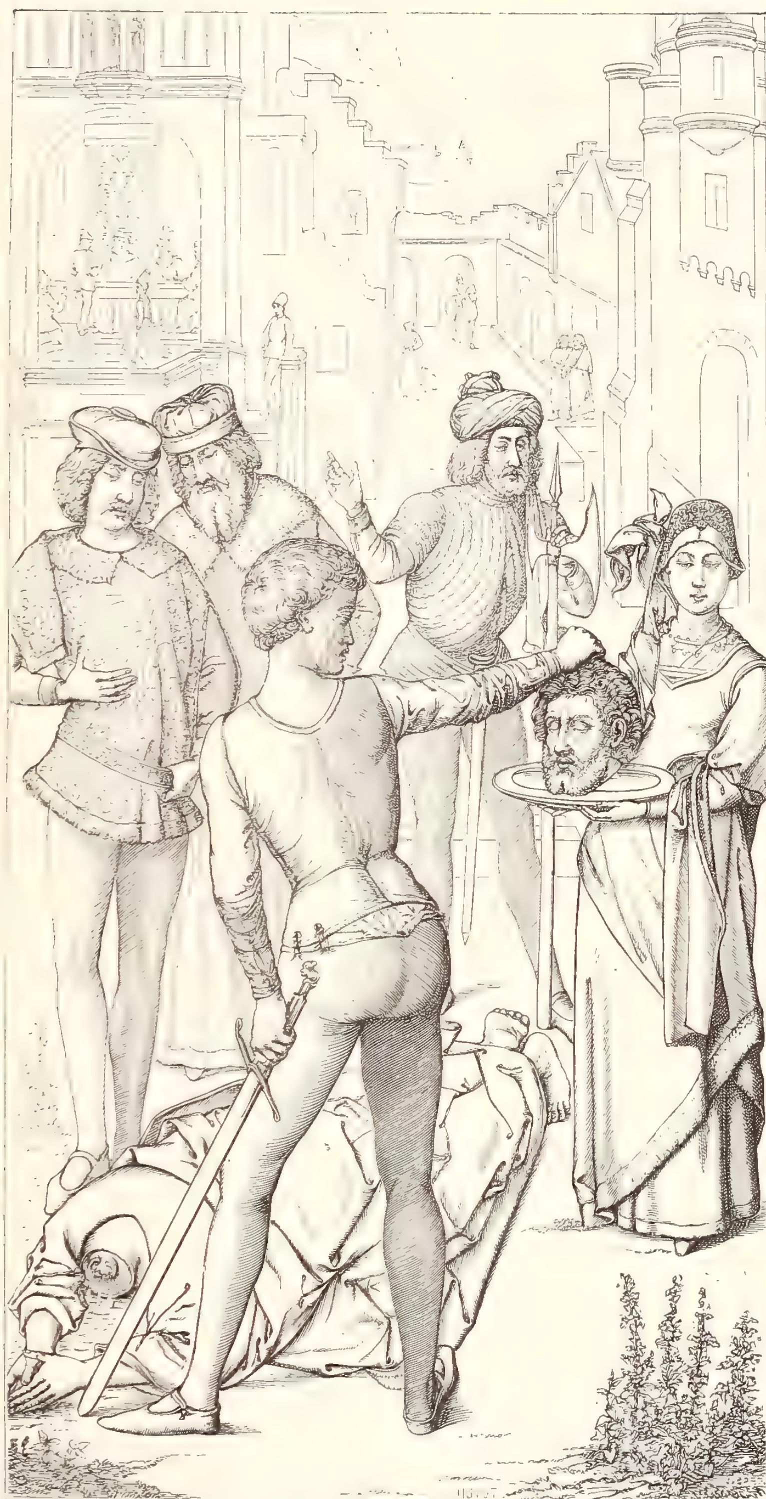


Fig. 51. — Décapitation de saint Jean-Baptiste ; la jeune Salomé, fille d'Hérodiade, reçoit la tête du martyr. Plus haut, à gauche, Hérode et Hérodiade sont assis à table ; Salomé exécute la danse dont la récompense est la décapitation du saint. Peinture sur bois de Memling, à l'hôpital Saint-Jean de Bruges ; XVe siècle.

LE SEMEUR, L'IVRAIE, LE GRAIN DE SÉNEVÉ, LE FILET JETÉ DANS LA MER.

Les paraboles de ce jour-là concernent le salut et annoncent l'Église.

Le Semeur a semé. Une partie de la semence est tombée près du chemin; les oiseaux sont venus et l'ont mangée. Une partie est tombée sur un terrain pierreux; le grain a levé d'abord, mais il a séché en herbe au hâle et au soleil. Une partie est tombée dans les épines; les épines ont crû, et les tiges étouffées n'ont rien produit. Une partie enfin est tombée dans la bonne terre, et les grains ont rendu l'un trente, l'autre soixante, l'autre cent pour un.

La semence, c'est la parole de Dieu. L'explication donnée par Jésus lui-même découvre les diverses dispositions où la parole de Dieu trouvera le cœur des hommes.

En ceux qui écoutent du bord du chemin, sans vouloir quitter les voies du monde, la parole ne germe même pas : sur cette route durcie passent toutes les erreurs, séjournent tous les vices. Les pensées vaines, les passions brutales, oiseaux voraces, dévorent la bonne semence aussitôt que tombée.

Les endroits pierreux sont les cœurs qui craignent plus qu'ils n'aiment. Remplis des intérêts de la chair et de la vie, ils n'ont pas de fond où la racine puisse prendre. La parole a été reçue, elle germe, on voit apparaître quelques œuvres de pénitence; mais qu'il arrive un chagrin, une tentation, une persécution, ce faible germe succombe.

Les épines, qui grandissent, sont l'envahissement des choses humaines. Dans les cœurs que ce terrain figure, le fond ne manque pas; mais la tromperie de l'ambition et des richesses étouffe le plant divin; parmi ces soucis grandissants du monde, il reste infructueux.

Or, disent les Pères, nul ne néglige le Verbe divin que selon une des manières qui sont ici prédites : dédain de la parole, lâcheté ou faiblesse, asservissement aux biens du monde. Tel est l'ordre naturel : un chemin, des pierres, des épines. Il faut donc d'abord de l'attention, puis du courage, et enfin le mépris des choses présentes. C'est ce que le Seigneur exprime, quand il ajoute : « Ce qui tombe dans la bonne terre repré-

« sente ceux qui, ayant écouté la parole avec un cœur bon et excellent, la « retiennent et la conservent, et portent du fruit par la patience ! » En effet, ceux qui sont le long du chemin ne retiennent pas la parole ; ceux qui sont dans les pierres ne soutiennent pas avec patience les assauts de la tentation ; ceux qui sont dans les épines ne portent point de fruit. Ainsi la semence est la même pour tous ; elle tombe de la main de Dieu, prête à germer dans tous les cœurs ; le Semeur divin la donne à tous ; mais malheur à celui qui se rend lui-même une terre stérile, une terre pierreuse, une terre d'épines ! Car il est plusieurs terres où ne peut germer la semence du Seigneur.

La parabole de l'ivraie se lie à celle de la semence, et contient un enseignement plus spécial.

Pendant que les serviteurs dorment, l'ennemi vient et sursème l'ivraie dans le champ que le père de famille a ensemencé de froment. L'ivraie se fait connaître, et les serviteurs négligents proposent de l'arracher. — Non, répond le père de famille, de peur que vous ne déraciniez aussi le bon grain. Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson. Alors je dirai aux moissonneurs : Cueillez premièrement l'ivraie, et elle sera liée en gerbes et jetée au feu ; et le froment entrera dans le grenier.

Le champ, c'est le monde ; le père de famille, c'est Dieu ; l'ennemi est le démon, et l'ivraie est la semence de schisme et d'hérésie qu'il jettera sur la terre lorsque les pasteurs de l'Église seront négligents. Il n'est pas question de toutes sortes de semences, mais seulement d'ivraie. La semence d'ivraie produit une herbe qui ressemble à celle du blé. Au commencement, les hérétiques voilent leur présence ; lorsque leur liberté s'est assise et qu'ils se sont fait des partisans, alors, dit saint Jean Chrysostome, le fruit se montre, l'hérésie répand son venin. Cependant le père de famille défend qu'on l'arrache : ce n'est pas qu'il accepte cette ivraie, puisqu'elle est réservée au feu ; c'est qu'elle ne pourrait être arrachée sans risque de déraciner aussi le froment.

Mais il y a une autre raison, toute miséricordieuse et divine. Dans cette terre féconde de l'Évangile, l'ivraie elle-même peut devenir froment ; car là est une séve qui corrige la plante qu'elle nourrit. Comme il faut aux uns le temps de mûrir, il faut aux autres, dit saint Jérôme, le temps de se repen-

tir ; et nous sommes prévenus de ne pas faire disparaître ainsi subitement notre frère. Tel qui est aujourd'hui gâté par un dogme pervers, demain peut-être deviendra le défenseur de la vérité. « De peur que vous n'arrachiez en même temps le froment ! » Car il se peut, reprend saint Augustin, que le froment futur soit arraché sous la forme actuelle de l'ivraie. Par une patience qui vous perfectionne vous-mêmes, cette patience qui fait rendre trente, soixante et cent pour un, supportez les mauvais, afin qu'ils deviennent bons. En les arrachant, vous arracheriez le froment où la grâce de Dieu et votre patience les auraient pu changer ; vous frustreriez les bons eux-mêmes, auxquels ils auraient servi malgré eux. « Laissez-les croître jusqu'à la moisson, » c'est-à-dire jusqu'au jugement. Ce sera le temps de les arracher, lorsqu'il ne leur restera plus un moment pour changer de vie, et que le contraste de leurs fautes ne sera plus utile pour stimuler les bons à la vertu.

Ce précepte ne contrarie pas celui qui nous commande de faire disparaître le mal du milieu de nous. Ce qui est défendu, remarque saint Jean Chrysostome, n'est pas de s'opposer aux hérétiques, d'empêcher leurs réunions et leur propagande, de faire prévaloir contre eux la vérité, de les contenir et de les punir. C'était d'abord le sentiment de saint Augustin de ne forcer personne à l'unité du Christ, de n'agir que par la discussion, de ne vaincre que par la raison. Il craignait qu'on ne fît autant de catholiques hypocrites de ceux qu'on avait connus hérétiques déterminés. Cependant son opinion était, dit-il, non pas combattue par des paroles, mais écrasée par des exemples contraires. Il songeait à ces lois terribles qui ordonnent aux rois de servir le Seigneur avec tremblement. Plusieurs ont remercié Dieu qui les avait contraints par la crainte, par la force, par la persécution, et qui, en les contraignant, les avait délivrés d'une autre contrainte singulièrement plus humiliante et dure, la contrainte de l'erreur. Il conclut que les rois de la terre doivent servir le Christ en publiant des lois pour le Christ, car le culte du Christ est dans l'unité. La maison de David ne peut recouvrer la paix que par la perte du rebelle Absalon, quoique David eût recommandé de le conserver sain et sauf, et n'attendît que son repentir pour lui pardonner. David pleura le coupable et se consola par la pensée de la paix rendue à son peuple. C'est ainsi que l'Église catholique, notre mère, lorsqu'elle acquiert un grand nombre d'enfants par la perte de quelques-uns,

trouve un adoucissement à sa douleur dans le spectacle de tant d'âmes délivrées. Les hérétiques nous crient : A qui donc le Christ a-t-il fait violence ? qui a-t-il forcé ? Voici l'apôtre saint Paul. Le Christ l'a forcé, l'a enseigné, l'a consolé ; et il est remarquable que celui qui entra par la contrainte du châtiment corporel travailla plus que ceux que la seule parole avait appelés. Pourquoi l'Église ne les forcerait-elle pas à revenir, ceux qui par leur égarement ont forcé d'autres à périr ?

Et malheur à qui, ne se laissant pas gagner et ne pouvant être forcé, ne



Fig. 52. — Les rois de la terre doivent servir Jésus Christ. Jésus bénissant présente l'Évangile avec une inscription grecque qui signifie : *Je suis la lumière du monde.* L'empereur Justinien est prosterné à ses pieds ; deux médaillons représentent la Vierge et saint Michel archange. — Mosaïque de Sainte-Sophie de Constantinople, VIe siècle ; d'après les *Arts industriels au moyen âge*, de M. Jules Labarte.

sera pas changé ! Le temps de la moisson viendra ; les moissonneurs, les redoutables Anges, entreront dans le champ : ils feront la séparation définitive, et l'ivraie liée en gerbes sera jetée au feu.

Le grain de sénevé, cette petite graine qui devient un grand arbre, c'est encore l'Église, c'est Jésus-Christ lui-même, c'est la foi dans le cœur du fidèle. Que paraissaient aux yeux du monde les douze Apôtres, ou Jésus-Christ sous la pierre du tombeau ? Que paraît être l'homme obscur et inconnu en qui une humble parole a jeté le grain de sénevé, le germe de la foi ? On sait ce qui est sorti du tombeau de Jésus et ce que sont devenus les

Apôtres. L'homme qui reçoit la foi a en lui quelque chose de plus grand que l'humanité. Il peut s'être auparavant rempli de toutes les sciences et de toutes les erreurs, s'être voué à toutes les ambitions, s'être abandonné à toutes les séductions; il peut avoir soumis son âme à toutes les lâchetés et porter le pli profond de toutes les tyrannies : la foi grandit en lui par-dessus toutes les sciences et toutes les erreurs, elle l'arme contre toutes les séductions, le délivre de tous les jougs; il est plus fort que le monde, plus fort que lui-même. L'arbre aux vastes rameaux se développe dans la pensée aride; où régnait la mort, on voit naître des fruits abondants.

Jésus dit encore : « Le filet jeté dans la mer ramasse toutes sortes de poissons. Quand il est plein, les pêcheurs mettent à part les bons et jettent les mauvais. Il en sera de même à la consommation des siècles. Les Anges sépareront les méchants d'avec les justes, et ils les jetteront dans la fournaise. Là sera le pleur et le grincement de dents. »

L'Eglise ramasse des poissons de toute espèce, car elle appelle à la rémission des péchés tous les hommes, riches et pauvres, ignorants et savants, sages et insensés. Quand le filet sera plein, la destinée du genre humain sera fermée. Alors on verra ce que contenait le filet, alors se fera le partage. Dans la parabole de l'ivraie, il est question de ceux qui périssent à cause de la perversité des dogmes hérétiques, parce qu'ils n'ont pas discerné la vérité. Ici il s'agit de ceux qui périssent à cause de la perversité de leur vie, quoique pris dans le filet et ayant reçu la connaissance de Dieu. Il faut ici, dit saint Grégoire, trembler plutôt que commenter. Les tourments des réprouvés y sont annoncés en propres termes, afin que personne ne puisse alléguer son ignorance et s'appuyer sur l'obscurité du dogme des supplices éternels.

En donnant ces enseignements, Jésus fit comprendre aux Apôtres qu'ils devraient les répéter par toute la terre. « Personne, après avoir allumé une lampe, leur dit-il, ne la couvre d'un vase ou ne la met sous le lit; mais on la place sur le chandelier, afin que ceux qui entrent voient la lumière. » Cette recommandation suffira pour que la parole de Dieu ne soit point liée, même lorsque ceux qui ont mission de la répandre seront chargés de chaînes. La lampe sera mise sur le chandelier, elle luira, elle éclatera.

Et afin d'avertir ses auditeurs et d'attirer leur esprit à méditer le mystère

des paraboles, Jésus disait fréquemment : — « Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende ! »

INCRÉDULITÉ DE NAZARETH, PREMIÈRE MULTIPLICATION DES PAINS. SECONDE TEMPÊTE APAISÉE. ANNONCE DE L'EUCHARISTIE.

Jésus vint à Nazareth, sa patrie. Il entra dans la synagogue le jour du Sabbat, afin d'enseigner, suivant le droit de tout fils d'Israël. Il se leva pour lire. On lui mit entre les mains le livre d'Isaïe, qui était la lecture liturgique de ce moment de l'année. Car il ne changeait rien à l'ordinaire et accomplissait avec soin toutes choses suivant la loi. En ouvrant le livre, il trouva ce passage : *L'esprit du Seigneur est sur moi; c'est pourquoi j'ai reçu son onction pour évangéliser les pauvres, guérir ceux qui ont le cœur brisé, annoncer aux captifs la délivrance, aux aveugles la lumière; pour publier l'heureuse année du Seigneur et le jour de la rétribution.* Ayant fermé le livre, il le rendit au ministre de la synagogue et s'assit. Tous les assistants le regardaient. Il leur dit : « Ces choses de l'Écriture sont « accomplies aujourd'hui que vous les entendez. »

La majesté de cette parole est d'autant plus frappante que Notre-Seigneur n'ignorait pas les mauvaises dispositions de ses auditeurs. On remarque parmi eux deux esprits. D'abord ils admirent; mais bientôt le levain des Pharisiens se manifeste et domine.

Ce levain devait fermenter à Nazareth plus aisément qu'ailleurs. Les Nazaréens regardaient sans doute le don de prophétie et de miracles comme une fortune; ils étaient jaloux que ce don fût tombé sur un homme qu'ils avaient compté pour si peu. Ils commencèrent à dire : — N'est-ce pas là le fils du charpentier Joseph, le fils de Marie ? Ne connaissons-nous pas ses frères; ses sœurs ne sont-elles pas parmi nous ? D'où lui vient donc tout ceci ?

Jésus lut dans ces cœurs misérables, et prévint l'injurieuse demande qu'ils allaient lui adresser. — Fais des miracles; prouve que tu es Dieu ! Les premiers qui jettent ce cri avaient vu ressusciter les morts. Quand les miracles éclatent, ils y cherchent une illégalité, ou ils les attribuent à la puissance du démon.

Jésus leur rappela qu'Elie avait été envoyé à la veuve de Sarepta, quoique les veuves ne manquassent pas en Israël, et qu'Élisée ne guérit pas les nombreux lépreux d'Israël, mais le seul Naaman, qui était Syrien. C'était les avertir de se mettre dans les dispositions requises pour recevoir la grâce, en abjurant leur jalousie et leur incrédulité. Tout au contraire, ils se levèrent contre le Sauveur, le chassèrent de leur synagogue et l'entraînèrent jusqu'au sommet de la montagne, dans le dessein de le précipiter. Sa miséricorde leur épargna de tenter tout à fait ce crime. « Jésus, passant au milieu d'eux, s'en alla ; » soit qu'il se fût rendu invisible à leur yeux, soit qu'il eût paralysé leurs mains.

Ce fut à peu près le seul miracle qu'il fit à Nazareth ; c'est celui par lequel il déjoue tous les jours tant d'entreprises de l'impiété. Il se rend invisible, il paralyse les furieux, il passe au milieu d'eux et s'en va lorsqu'ils croient le précipiter. Il leur a refusé les miracles que leur insolence exigeait, il en fait que leur incrédulité ne voit pas et dont leur âme ne profite pas.

Néanmoins sa clémence pour ses compatriotes ne put absolument rester inactive. Il imposa les mains sur quelques malades et les guérit. Le texte sacré ajoute : « Leur incrédulité l'étonnait. »

Il laissa ces ingrats et reprit ses courses miséricordieuses, allant par les chemins qu'avaient parcourus les Patriarches et les Prophètes, répandant partout la santé, l'espérance et la vie. Les peuples accouraient où l'on indiquait sa présence. « Il eut pitié d'eux, parce qu'ils étaient accablés de maux et couchés çà et là comme des brebis qui n'ont point de pasteur. » Ayant donc rassemblé les Apôtres, il les envoya deux par deux dans diverses directions, au secours de ceux qui ne pouvaient pas venir.

Cette première mission n'était encore qu'une facile entrée à l'apprentissage des durs travaux de l'apostolat. Toutefois Jésus donna à ses Envoyés l'instruction éternelle qui devait plus tard leur faire affronter tous les périls, et qui, transmise par eux à leurs successeurs, les rendrait comme eux victorieux de la mort. Il leur enjoignit d'être pauvres, prudents et doux ; de n'emporter ni deux paires de chaussures, ni deux manteaux, ni argent ; de n'avoir qu'un bâton pour la marche, de ne point résister, de ne point se défendre. Il leur donna tout pouvoir de chasser les démons et de guérir les maladies ; il les prévint contre les attachements de la chair et du sang : « Qui aime son

« père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi. Qui ne prend pas « sa croix et ne me suit point, n'est pas digne de moi. Qui sauve sa vie au « préjudice de ce qu'il me doit la perdra, et qui la perdra pour moi la « sauvera. » Voilà les armes et la tactique des conquérants du monde.



Fig. 53. — Les œuvres de miséricorde. Couvercle de la cuve baptismale de Hildesheim; travail en bronze du XIIIe siècle.

En ce temps-là, le nom de Jésus parvint aux oreilles du tétrarque Hérode. Ce tyran crut que le prophète dont il entendait de si grandes choses n'était autre que Jean-Baptiste ressuscité. Il désirait le voir, mais Jésus s'éloigna. La maladie d'Hérode n'était pas de celles qu'il allait spontanément guérir.

Les Apôtres vinrent lui rendre compte de ce qu'ils avaient fait. Le bon

Maître souhaitait de les conduire en quelque retraite, afin qu'ils goûtassent un peu de repos : car la foule ne leur laissait pas même le temps de manger. Il les prit donc avec lui dans une barque, et se dirigea vers une solitude du territoire de Bethsaïde. La foule l'y avait devancé comme partout, il en eut compassion comme toujours. Il emmena ces pauvres gens sur la montagne. Là, s'étant assis au milieu de ses Disciples, il rendit la santé aux malades et parla du royaume de Dieu.

Le jour avançait. Les Douze prévinrent le Seigneur qu'il était temps de renvoyer cette multitude, afin qu'avant la nuit ils pussent gagner les villages, et acheter de quoi manger. Car personne n'avait de provisions, et le lieu était désert. Jésus leur dit : « Donnez-leur vous-mêmes à manger. » Ils lui demandèrent s'ils devaient aller acheter du pain pour deux cents deniers d'argent. Mais Jésus, paraissant ne pas les entendre, considéra la foule. Il y avait environ cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants. Jésus, sachant bien ce qu'il ferait, dit à Philippe : « De quoi achèterons-nous ce qu'il faut de pain à nourrir tout ce monde ? » Philippe répondit : Avec deux cents deniers d'argent, nous n'achèterions pas assez de pain pour que chacun en eût un peu. Alors Jésus s'informa des provisions que l'on pouvait posséder. André vint lui dire : Il y a ici un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons. Il ajouta : Qu'est-ce que cela ? Cependant Jésus leur ordonna qu'ils les fissent tous asseoir par bandes sur l'herbe. Ensuite, ayant pris les cinq pains avec les deux poissons, et levant les yeux au ciel, il les bénit, les rompit et les donna aux Disciples pour qu'ils les distribuassent à ceux qui étaient assis. Il leur en donna autant qu'ils en voulurent ; tous mangèrent et furent rassasiés, et des morceaux de pain qui restèrent on emplit douze corbeilles. Ainsi le pain eucharistique rassasie le monde et ne s'épuise jamais. Ce n'est pas l'unique sens de ce miracle, dont il sera reparlé plus loin.

Dans le peuple, l'admiration était grande. On se disait : C'est le prophète qui doit venir ; il faut le faire roi ! Jésus les congédia pour prévenir ce dessein, et pour apprendre à ses prêtres qu'ils ne doivent point rechercher la gloire populaire. Puis, ayant ordonné aux Disciples de s'embarquer et de l'attendre de l'autre côté du lac, il s'enfuit lui-même sur la montagne, où il demeura seul en prières.

Cependant la barque qui portait les Disciples luttait contre le vent. Vers la quatrième veille de la nuit (trois heures du matin), ils n'avaient fait que vingt-cinq ou trente stades. Jésus, voyant qu'ils ramaient avec peine, se



Fig. 54. — Première multiplication des pains. Les pains se multiplient sous la bénédiction de Notre-Seigneur. Fresque de M. Langlois à l'église de Notre-Dame-la-Riche, à Tours; XIXe siècle.

rendit près d'eux, et il marchait sur les flots agités. Les Disciples l'aperçurent, se dirigeant comme s'il voulait les dépasser, et crurent voir un fantôme. Ils jetèrent un cri. Jésus leur dit : « C'est moi, ne craignez point. » — Seigneur, cria Pierre, si c'est vous, ordonnez que j'aille à vous

sur les eaux ! Jésus lui dit : « Viens. » Et Pierre, sorti de la barque, marchait aussi sur la mer. Mais le vent était fort, Pierre eut peur, et au même instant il enfonça. Celui qui n'a pas craint de s'engager sur la profondeur de l'abîme se laisse ébranler par le bruit du vent. C'est le même homme que son amour pour Jésus traînera au prétoire, et à qui la voix d'une servante fera renier Jésus.

Toutefois l'Apôtre n'outragea pas le cœur de son Maître au point d'oublier sa puissance et sa bonté. Il cria : — Seigneur, sauvez-moi ! Jésus le prit par la main et lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » Si sa foi avait été ferme, le vent n'aurait pu lui nuire, la mer serait restée solide sous ses pieds. Ce n'était pas Pierre qui marchait sur les eaux, dit saint Jérôme, c'était la foi. Pierre avait besoin de l'apprendre; Jésus lui a donné de le savoir pour toujours. Il le prit par la main. Comme la mère, voyant le péril de son petit, qui est sorti avant le temps, le prend sur ses ailes et le reporte au nid, ainsi fait Jésus. Alors Jésus monta avec Pierre dans la barque, et aussitôt le vent cessa ; et immédiatement la barque se trouva au rivage où ils allaient.

Jésus avait marché sur les eaux, il y avait fait marcher Pierre, il avait apaisé la tempête, un trajet de plusieurs heures avait été franchi en un moment. Les yeux des Disciples ne s'étaient pas ouverts à la multiplication des pains ; mais ces nouveaux miracles, multipliés pour eux seuls, firent enfin tomber le bandeau. Ils adorèrent leur Maître et lui dirent : Vous êtes vraiment le Fils de Dieu.

Tout le pays fut promptement informé de la présence de Jésus. En quelque lieu qu'il entrât, bourg, ville ou village, on y apportait les malades. Rangés sur les places publiques, ils le priaient de leur laisser toucher seulement le bord de sa robe, et ils s'en allaient guéris.

Les hommes qui avaient profité de la multiplication des pains voulaient toujours le proclamer roi. Après l'avoir cherché sur les bords du lac, depuis le jour de la multiplication des pains, ils se trouvèrent réunis en grand nombre à Capharnaüm lorsqu'il y revint. Au fond de leur zèle, comme la suite le prouve, il n'y avait que le désir d'une vie oisive dans l'abondance des choses nécessaires. Ils n'attendaient rien de plus du Messie.

Le moment était arrivé de leur en donner une idée plus haute, et de faire entendre quel pain le Messie apportait au monde.

Jésus leur dit donc qu'ils le cherchaient parce qu'ils les avait rassasiés de



Fig. 55. — Jésus marche sur les flots. Pierre cria : « Seigneur, sauvez-moi. » Jésus le prit par la main et lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » Fresque de Taddeo Gaddi, à l'église Santa-Maria-Novella, à Florence. XIVe siècle.

pain, mais qu'ils devaient travailler non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure jusque dans la vie éternelle, et que c'était cette nourriture que le Fils de l'homme leur donnerait. Ils lui demandèrent quelles œuvres les rendraient agréables à Dieu. Jésus leur répondit :

« L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en Celui qu'il a envoyé. » Car la foi produit l'humilité, le désir, l'amour et toutes les œuvres de la vie.

Mais l'esprit des Pharisiens fermentait en eux. Ils nièrent que les miracles dont ils étaient témoins dussent les obliger de croire. Faisant allusion à la multiplication des pains, qui était tout à l'heure le fondement de leur espérance, ils objectèrent que Moïse avait fait bien plus, en nourrissant leurs pères dans le désert avec la manne, comme il est écrit : *Il leur a donné un pain céleste à manger*. Jésus leur répondit : « Le vrai pain céleste n'est pas « de Moïse, mais de mon Père. Car le vrai pain de Dieu est celui qui vient « du ciel et donne la vie au monde. » Ils lui dirent : Seigneur, donnez-nous toujours de ce pain-là.

Alors Jésus, entrant dans les profondeurs du mystère, leur dit : « Je « suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura point de faim, et celui « qui croit en moi n'aura jamais soif... C'est la volonté de mon Père qui « m'a envoyé, que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle; « et je le ressusciterai au dernier jour. » Paroles vraies à la lettre, mais que les Juifs n'entendirent pas et ne voulaient pas entendre.

Cette vie éternelle dont parlait Jésus, étant exempte des misères et des besoins de la vie présente, il est vrai littéralement que quiconque la possédera n'aura plus faim et n'aura plus soif, mais sera pour jamais parfaitement rassasié. Et, encore que la vie éternelle ne doive commencer qu'à la résurrection, cependant il est vrai que dès la vie présente elle existe en ceux qui se nourrissent du pain vivant. Mêlé à leur chair, le pain eucharistique y insère le germe immatériel de l'éternelle vie, et la mort naturelle ne le détruira pas. Il sera conservé dans leurs ossements arides, aucun atome de leur poussière dispersée n'en sera disjoint; il y dormira jusqu'au jour où Dieu commandera qu'il éclose, et aussitôt cette chair revivra ou plutôt fleurira, pleine de gloire, revêtue d'immortalité, dépouillée des concupiscences qui ont été la cause de sa corruption. Rien d'impur ne restera plus en elle, rien que puisse atteindre l'aiguillon de la mort : le contact du Fils de Dieu aura détruit et consumé le principe de la mort. Ce que la foi de l'homme a cru et désiré, l'amour de Dieu l'a voulu et l'a fait.

Au lieu de croire et d'attendre l'explication de ce qu'ils ne comprenaient pas, les Juifs se mirent à murmurer comme ceux de Nazareth, dont plu-

sieurs peut-être étaient parmi eux : — N'est-ce pas là Jésus, le fils de Joseph? Que nous dit-il, qu'il est descendu du ciel?

Jésus les avertit sévèrement de ne point murmurer; et après quelques mots souverains, réservés, pour ainsi dire, à l'interprétation de saint Paul et de l'Église, afin d'éclairer plus tard le mystère de la grâce, il continua son discours.

Mettant le poids et le joug de l'autorité divine sur leur raison révoltée, il leur apprit que ce pain mystérieux qu'il leur annonçait, c'était lui-même, c'était sa chair : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi « a la vie éternelle. Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne « dans le désert et ils sont morts. C'est ici le pain descendu du ciel, afin « que si quelqu'un en mange, il ne meure point. Je suis le pain vivant qui « suis descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternelle- « ment : et le pain que je donnerai, c'est ma chair. »

A ce mot, les murmures redoublèrent : Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger? *Comment!* mot judaïque, dit saint Cyrille. Du droit de sa divinité, Jésus répondit par une affirmation nouvelle : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils « de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en « vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et « je le ressusciterai au dernier jour : car ma chair est véritablement une « nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange « ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. Comme mon « Père qui est vivant m'a envoyé et que je vis par le Père, de même celui « qui me mange vivra aussi par moi. C'est ici le pain qui est descendu du « ciel. Il n'en est pas comme de vos pères qui ont mangé la manne et qui « sont morts; celui qui mange ce pain-ci vivra éternellement. »

L'homme, dit Bossuet, raisonne toujours contre les bontés de Dieu, par conséquent contre lui-même. Ceux-ci crurent que Jésus leur parlait de la chair d'un homme semblable aux autres, de la chair du fils de Joseph; que ce serait une chair semblable à celle dont les hommes nourrissent leur corps; et enfin, une chair qu'ils consommeraient en la mangeant. A ces trois erreurs Jésus fait trois réponses. — *Je suis le pain vivant descendu du ciel :* donc, la chair qu'il promet n'est pas la chair du fils de Joseph,

c'est la chair du Fils de Dieu, chair conçue du Saint-Esrprit et formée du sang d'une vierge. — *La volonté de mon Père est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, et que je les ressuscite au dernier jour... Qui mange de ce pain, de ma chair que je donnerai pour la vie du monde, vivra éternellement :* donc, la vie que devait entretenir sa chair n'était pas cette vie commune et mortelle, mais la vie éternelle tant de l'âme que du corps, où nous serons changés et *semblables aux Anges de Dieu. — Vous verrez le Fils de l'homme monter au lieu d'où il est venu :* donc, quoique sa chair soit donnée en nourriture, il n'en demeurera pas moins vivant et entier.

Saint Jean, qui rapporte ces choses divines, ajoute : « C'est ce que dit Jésus, enseignant dans la Synagogue, à Capharnaüm. » Il convenait qu'elles fussent dites dès lors, pour préparer les Apôtres à l'institution de la sainte Cène; et il convenait qu'elles fussent dites dans la Synagogue, publiquement, afin que, quand les Apôtres, seuls témoins de l'institution de la Cène, auront à proposer ce formidable mystère, ils puissent invoquer la parole publique du Seigneur. En tout et partout la miséricordieuse sagesse de Jésus a pris soin d'aider notre incrédulité.

Néanmoins la plupart de ces hommes, qui pouvaient si aisément le croire à cause des miracles qu'ils avaient vus, ne le crurent pas. Il se trouva des incrédules même parmi les Disciples, « et plusieurs se retirèrent ». Prompt accomplissement de la parabole prophétique de la semence!

Jésus n'en fut pas surpris. « Il savait dès le commencement », de toute éternité comme Dieu, dès sa conception comme homme, « qui étaient ceux qui ne croyaient point et qui était celui qui le trahirait. » Il dit aux Douze : « Et vous, ne voulez-vous point aussi vous en aller? »

Pierre, au nom de tous, ne doutant pas qu'ils ne fussent comme lui, plein d'une foi respectueuse, répondit : « Seigneur, à qui irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Nous avons cru, et nous l'avons reconnu, que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. »

Jésus dit : « Ne vous ai-je pas choisis vous douze? Et cependant il y en « a un de vous qui est un démon. »

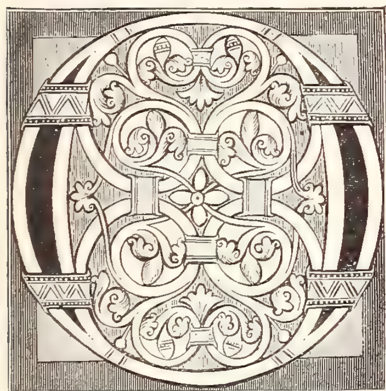
Oh! que ce cœur saigna longtemps avant d'être percé!

IV

ÉDUCATION DES APOTRES

Fausse Purification, la Chananéenne, le Sourd-Muet. — Seconde multiplication des Pains. — Aveugle de Bethsaïde, Confession de Pierre, le Thabor. — Enfant délivré du Démon, le Didrachme, Précepte du Pardon. — Enseignement dans le Temple, la Femme adultère. — L'Aveugle-né.

FAUSSE PURIFICATION, LA CHANANÉENNE, LE SOURD-MUET.



Initiale d'un *Flavius Josèphe* du XII[e] siècle
Biblioth. de M. Ambr. Firmin-Didot.

On pourrait dire que l'Évangile est l'histoire de l'éducation de saint Pierre et des Apôtres. Parce qu'il est l'homme parfait, Jésus est l'adorateur et le prêtre parfait, et ce fut sa mission de former des adorateurs et des prêtres.

A partir du moment où nous sommes, il y met un soin non plus constant, mais plus direct. Les instructions prennent le pas sur les miracles. Il instruit sous forme de paraboles ou de controverses avec les Pharisiens, Scribes et Docteurs de la Loi.

Ces hommes, qui dominaient à Jérusalem, étaient nombreux partout. Mêlés au peuple, ils suivaient Jésus pas à pas, toujours prêts à lui proposer des questions captieuses, afin d'obtenir des réponses où ils trouvassent de quoi l'accuser. Si nous possédions les relations qu'ils ont envoyées au Sanhédrin, nous aurions la substance et l'art de toutes les calomnies qui seront jamais élevées contre l'Église.

Un jour, ayant observé que quelques-uns des Disciples mangeaient sans s'être lavé les mains, ils signalèrent comme une transgression cet oubli des coutumes. On lit dans les Prophètes : *Lavez-vous et soyez purs. — Purifiez-vous, vous qui portez les vases du Seigneur,* et d'autres paroles semblables. Cela est dit pour commander la correction de l'âme et du cœur. Les Pharisiens l'interprétaient dans un sens matériel. De continuelles ablutions les dispensaient des larmes, des aumônes et des œuvres de justice.

Ils dirent donc à Jésus : « D'où vient que vos Disciples violent la tradition et ne se lavent point les mains pour manger? » Jésus daigna leur répondre.

C'est ici une de ces petites circonstances qui servent à beaucoup de faibles esprits pour injurier la simplicité de l'Évangile. — Voilà, disent-ils, le Fils de Dieu en contestation sur le point de savoir s'il faut se laver les mains avant dîner! Heureusement pour nous, le Fils de Dieu a moins méprisé nos misères. Il a voulu ce débat, comme il a voulu apaiser la tempête, comme il voudra ressusciter Lazare, comme il veut mourir sur la croix. La puérile question des Pharisiens lui servit à marquer le caractère de la vraie purification contre le formalisme où l'esprit pharisaïque fait consister la piété.

Il reprit sévèrement ces censeurs qui montraient tant de respect pour des minuties de tradition purement humaine, mais qui ne craignaient pas d'enfreindre les préceptes les plus essentiels, nettoyant scrupuleusement les bords du vase et laissant l'ordure au fond de la coupe, filtrant l'eau pour éviter d'avaler un moucheron, et avalant un chameau. Il leur reprocha d'avoir une tradition ou plutôt un sophisme qui dispensait le fils d'assister son père dans le besoin, pourvu qu'il ne manquât de faire une certaine offrande au Temple. « Hypocrites, leur dit-il, vous voilà bien saints, de « vous dispenser du commandement de Dieu pour vous attacher à votre « tradition! » Il s'adressa ensuite au peuple, qui n'avait pas entendu cette réprimande; et d'une voix élevée, il continua : « Écoutez tous et compre- « nez bien : Rien de ce qui entre dans le corps de l'homme n'est capable « de le souiller; ce qui sort de l'homme, c'est ce qui le souille. »

Les Disciples, alarmés du courroux des Pharisiens, peut-être scandalisés eux-mêmes, demandèrent l'explication d'une parole nouvelle pour eux, et

qui semblait aller contre la défense si respectée de manger des animaux immondes. En effet, cette barrière juive devait disparaître, mais plus tard.

Pierre, suivant l'usage, avait parlé pour tous. Le Maître répondit : « Ce « qui entre de dehors dans l'homme ne le peut souiller, parce qu'il n'entre « pas dans le cœur ; mais ce qui sort de la bouche part du cœur. C'est du « *dedans* et du cœur de l'homme que viennent les méchantes pensées, les « impudicités, les homicides, les larcins, l'avarice, le blasphème, l'orgueil

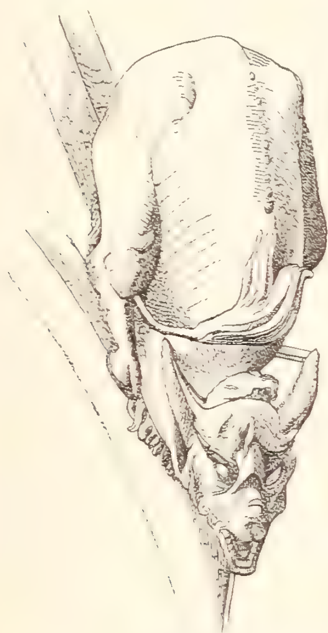


Fig. 56. — Haine et Vengeance. monstre fantastique.



Fig. 57. — Fausseté et Orgueil. femme-chatte.

Sculptures symboliques aux tourelles de l'église abbatiale de Saint-Denis. XIII[e] siècle. D'après le *Mémoire* de M[me] Félicie d'Ayzac.

« et tous les crimes. C'est là ce qui rend impur, et non pas de manger sans « avoir lavé ses mains. » Parole féconde, du nombre de celles qui ont donné à l'homme des sens nouveaux et qui l'ont doué de l'intelligence de lui-même. Le cœur de l'homme, dit Origène, est grand lorsqu'il est pur, et sa petitesse corporelle ne l'empêche pas de recevoir le Seigneur, qui est esprit. Lorsque le cœur de l'homme possède la pureté, il embrasse la vérité.

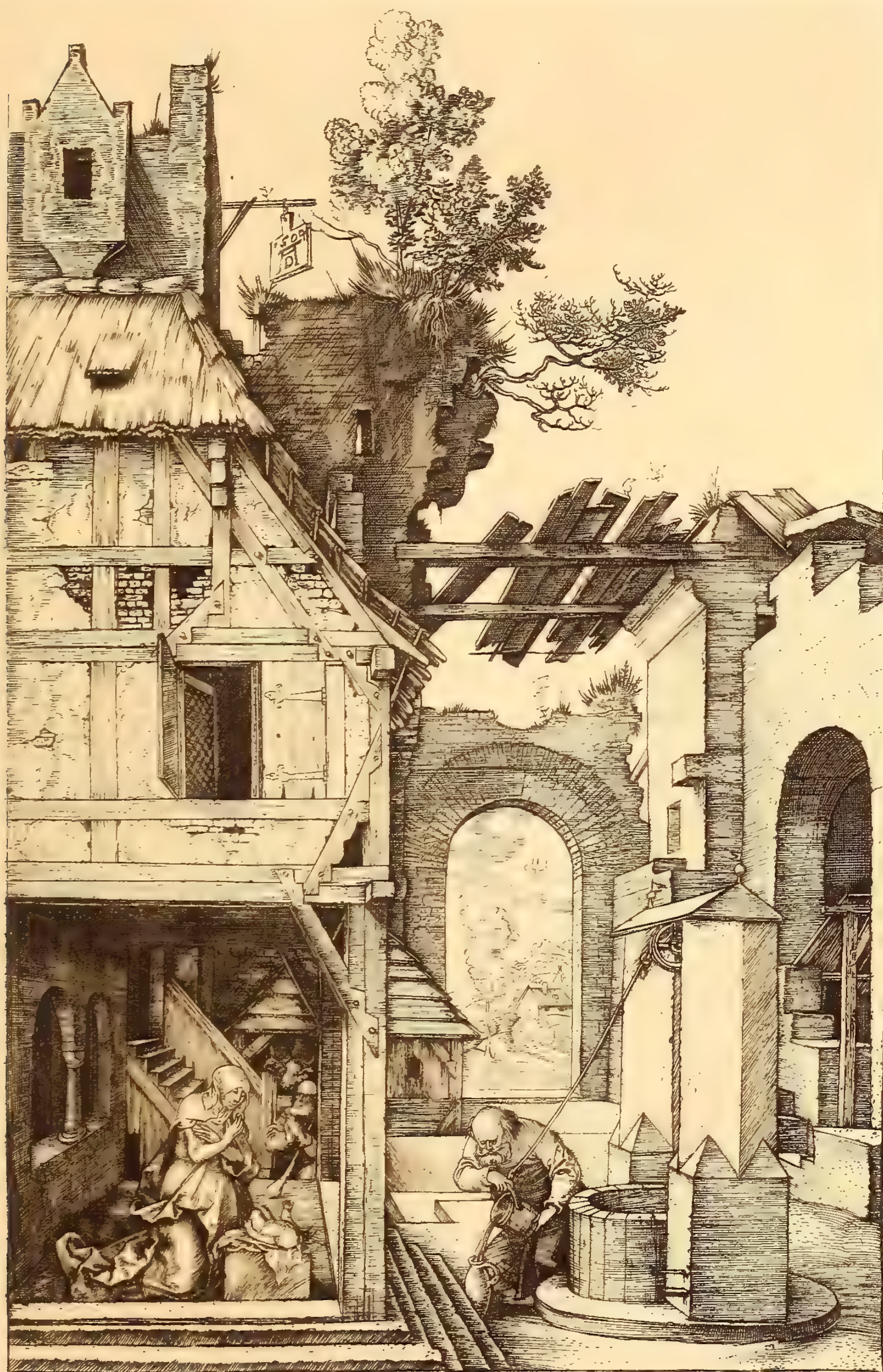
Jésus quitta ce lieu et s'en alla sur les confins de Tyr et de Sidon. Après

avoir condamné les observances superstitieuses des Juifs, qui n'ont pas voulu l'entendre, il se tourne vers les païens. Enseignement analogue à celui que l'on peut tirer de la mission de Sichar, en Samarie. Le Maître patient se plie à la faiblesse des Disciples et répète souvent la même leçon, mais il y ajoute chaque fois quelque chose qui la grave mieux dans leur intelligence élargie. Cette fois il se cacha, parce que le temps de la prédication aux Gentils n'était pas encore arrivé. Cependant, parmi la foule qui devait ignorer sa présence, il y avait une âme croyante qu'il voulait récompenser, et celle là sut bien arriver à lui.

Une femme Chananéenne, du pays de Syro-Phénicie, accourut donc vers Jésus, disant et criant sur le chemin : « Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi; ma fille est cruellement tourmentée du démon ! » L'Esprit saint, qui inspire la prière, dit tout en peu de mots : *Seigneur :* cette femme confesse la divinité; *Fils de David :* elle confesse l'humanité; *ayez pitié de moi,* non pas, ayez pitié de ma fille, car la souffrance de la fille est la douleur propre de la mère; *ma fille est cruellement tourmentée du démon :* voilà le mal exposé au médecin dans toute sa force et dans toute sa gravité.

L'action de la Chananéenne est aussi sage que sa prière. Elle ne demande rien aux hommes; appuyée sur la foi, elle s'adresse à Dieu directement.

Cependant Jésus ne semblait point l'entendre et ne lui répondait pas un mot. Les Disciples, touchés de sa douleur ou importunés de sa plainte, le prièrent de la congédier en lui accordant ce qu'elle sollicitait. Il leur dit qu'il n'était envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël, et il continua de marcher. Mais la Chananéenne, montrant autant de foi que d'amour maternel, le suivit, et, pénétrant dans la maison où il était entré, elle se jeta à ses pieds, criant toujours : « Seigneur, secourez-moi; délivrez ma fille ! » Alors, avec une sévérité qui ne lui était pas ordinaire, et pour que cette païenne connût la puissance de la foi : « Laissez premièrement, lui dit-il, « les enfants se rassasier, car il ne convient pas de prendre le pain des « enfants pour le jeter aux chiens. » Cette dureté (sans doute tempérée par l'accent) ne put rebuter la suppliante. — « Il est vrai, Seigneur, répliqua-t-elle, mais encore les petits chiens peuvent-ils manger sous la table les miettes du pain des enfants. » A ce trait d'humilité, après une si ferme



persévérance, Jésus, comme vaincu, lui dit : « O femme, ta foi est grande! « Et pour ce mot, qu'il te soit fait selon ton désir. Va, ta fille est guérie. »

La fille de la Chananéenne, comme le serviteur du Centurion, sont guéris sans que le Seigneur soit entré chez eux. Les nations que le Christ n'avait pas visitées seront sauvées par sa parole et par la prière de son Église. C'est l'Église, cette mère dont la tendresse et la foi ne se laissent point rebuter, et qui va disant toujours : « Seigneur, ayez pitié de moi, « guérissez mon enfant! » Comme l'Hémorroïsse et comme la Samaritaine, qui sont sorties de leur ville, la Chananéenne a quitté son pays natal,



Fig. 58. — Paresse et Gloutonnerie, monstre hybride



Fig. 59. — Pusillanimité, lièvre à ailes fantastiques.

Sculptures symboliqu_s aux tourelles de l'église abbatiale de Saint-Denis, XIIIe siècle. D'après le *Mémoire* de Mme Félicie d'Ayzac.

et elle figure la Gentilité. Comme Ruth, Moabite, nommée parmi les ancêtres du Seigneur, elle est admise dans la maison de Dieu par la puissance de son amour et de sa foi.

Jésus quitta ensuite la contrée. S'il n'y fit pas d'autres miracles, celui-ci, par lequel il enseigne si fortement l'efficacité de la prière, contient un second enseignement : il nous apprend que le bien d'une seule âme suffisait au Fils de Dieu pour lui faire accepter le labeur d'une mission.

Il revint au bord de la mer de Galilée, et, dès que l'on y connut son retour, on lui amena un sourd-muet. Il le tira à l'écart, lui toucha les

oreilles et la langue, leva les yeux au ciel et poussa un soupir. Ensuite il dit : *Ephpheta* (sois ouvert); et le sourd-muet entendit et parla.

L'éloignement de la foule, les yeux levés au ciel, le soupir, sont pour apprendre aux Apôtres à fuir la vaine gloire, à se souvenir que c'est du ciel qu'il faut attendre tout bienfait, que tout s'obtient de Dieu par le gémissement de la prière, que l'humilité enfin vaut plus que le pouvoir des miracles. Ce gémissement, qui est en Jésus l'effet de la compassion, doit être en nous le désaveu et l'expiation du mal. Lorsque nous savons gémir, c'est alors que nous demandons efficacement notre délivrance des suites du péché.

Jésus touche l'infirme, pour montrer que son corps, uni à la divinité, est enrichi de la puissance de la divinité et opère divinement; argument contre les hérésies futures. Paraissant dans notre chair, il la fait voir rétablie en toute sa perfection et investie de toute la gloire qui lui sera donnée. Il se sert de son doigt pour ouvrir l'ouïe fermée, de sa salive pour délier la langue muette, et enfin il ordonne : *Ephpheta!* Les deux natures se distinguent sans se séparer. Il prie, gémit et travaille comme un homme; il guérit le sourd d'une seule de ses paroles de Dieu : *Sois ouvert!*

D'autres miracles suivirent en grand nombre. Les muets parlaient, les boiteux marchaient, les aveugles voyaient. Un cri s'élevait de l'âme du peuple : — Il a bien fait toutes choses! Et tous publiaient les louanges du Dieu d'Israël.

SECONDE MULTIPLICATION DES PAINS.

Comme la multitude était considérable et le lieu désert, Jésus renouvela le miracle de la multiplication des pains. Les Disciples avaient déjà oublié la première. Ils se préoccupèrent encore du moyen d'acheter assez de pain pour nourrir quatre mille hommes qui s'étaient rassemblés là, sans compter les femmes et les enfants. On trouva sept pains et quelques petits poissons. Jésus les bénit de cette bénédiction par laquelle, au commencement, le Verbe a donné aux créatures la vertu de croître et de multiplier, et ils multiplièrent entre ses mains comme le grain multiplie dans la terre. Tous

mangèrent et furent rassasiés, et des morceaux qui restèrent on remporta sept corbeilles pleines.

Outre divers sens particuliers, très-abondants et très-beaux, les deux miracles de la multiplication du pain ont un sens général qui leur est commun et qui les complète l'un par l'autre. Avant de l'examiner, jetons les yeux sur la solution que l'enseignement résultant de ces miracles pourrait donner à l'une des grandes difficultés du monde actuel. Il sagit de la multiplication et du partage des richesses.

Le problème est de nourrir tout un peuple : cinq mille hommes la première fois, quatre mille la seconde, plus les femmes et les enfants; ce qui, dans les deux occasions, a dû doubler au moins le chiffre. Pour faire face au besoin, il n'y a rien. On est dans le désert. Les Apôtres, qui représentent le Pouvoir, s'inquiètent. Ils proposent à Jésus ce que la sagesse humaine peut proposer : Renvoyez cette foule, afin que chacun se pourvoie comme il pourra. Jésus répond : Donnez-leur vous-mêmes à manger.

Les Apôtres, alors, pensent à acheter du pain; et veulent généreusement y mettre tout ce qu'ils possèdent. Une prompte réflexion les décourage : quand même on y mettrait deux cents deniers d'argent (probablement beaucoup plus que ne contenait la bourse commune), ce ne serait pas assez pour que chacun en eût un petit morceau ! Pourtant, rien autre chose à faire. Il faut choisir : les laisser se pourvoir comme ils pourront, sans prendre souci des petits et des faibles, sacrifier le pauvre; ou jeter dans le gouffre l'épargne publique, sacrifier le riche; et ce sacrifice ne suffira pas.

Un troisième moyen est suggéré, mais comme en rougissant, tant il semble inefficace. Dans cette foule affamée, on a découvert un riche, un enfant qui possède cinq pains d'orge et deux petits poissons. C'est plus qu'il ne faut pour lui. On peut dépouiller ce riche, qui a trop, au profit de ceux qui n'ont rien, et mettre en commun son abondance, ses cinq pains d'orge et ses deux poissons. — Or, dit l'inventeur du système, qu'est-ce que cela à partager entre tant de bouches ?

Abandonner le pauvre, le nourrir un instant aux dépens de l'État en ruinant l'État, dépouiller le riche sans aucun profit pour personne et sans tirer l'État de son péril, ainsi se présente le problème. De plus en plus

les gouvernements se voient fatalement serrés entre ces abîmes, et aucune science politique ne peut trouver d'issue.

Dans l'histoire évangélique, Jésus intervient. Jésus est engagé envers ce peuple qui l'a suivi au désert pour écouter sa parole, et qui, par conséquent, a rempli le précepte de « chercher premièrement le royaume de Dieu ».

Il commande d'abord aux Apôtres de mettre de l'ordre parmi la foule, de les distribuer par bandes de cent et de cinquante, de les faire asseoir sur l'herbe verte (figure des convoitises qu'il faut mépriser). Puis, quand la cohue a reçu cette organisation qui place chaque troupeau et chaque individu sous la direction d'un pasteur, il se fait apporter les faibles provisions qu'on a trouvées, et il les bénit. C'est à Lui qu'on les apporte, parce que c'est à Lui qu'elles appartiennent comme créateur de tout bien et maître de toute créature ; il les bénit en levant les yeux au ciel, parce que c'est à Dieu qu'il faut demander toute bénédiction et tout accroissement ; il les distribue par la main des Apôtres, parce que c'est Lui qui a le droit d'en disposer ; elles suffisent, parce que sa bénédiction les a multipliées ; il en reste après que chacun en a mangé et s'est rassasié, parce que Dieu donne tout avec abondance, et parce qu'il a fait cette loi, que l'aumône ne ruine pas celui qui la répand, et souvent, au contraire, l'enrichit.

C'est là l'économie sociale de l'Évangile : inspirer premièrement aux peuples le goût des choses de Dieu ; établir parmi eux l'ordre et leur donner des pasteurs ; leur enseigner à mépriser les convoitises qui les rendent insatiables ; demander à Dieu de bénir et multiplier les vraies richesses matérielles, celles qui sont nécessaires à l'existence. Cette économie évangélique paraît aujourd'hui digne de mépris ; mais l'abîme du paupérisme s'est ouvert, et, pour remède, le communisme est sérieusement proposé. L'on peut déjà prévoir que les institutions communistes ouvriront des cirques plus aisément qu'elles ne donneront du pain.

Le sens mystique des deux multiplications de pains est, comme dans plusieurs autres miracles, l'accomplissement de la Loi par l'institution de l'Eucharistie et le ministère de l'Église.

« J'ai pitié de ce peuple, dit Jésus avant le second miracle ; ils n'ont

rien à manger, et si je les renvoie à jeun, les forces leur manqueront sur la route, car plusieurs sont venus de loin. » Ailleurs, il est dit que Jésus les regardait avec compassion, « parce qu'ils erraient comme des brebis sans pasteur ». Or, Jésus est venu dans le monde pour les nourrir et pour leur donner des pasteurs qu'il aura choisis; et c'est lui qui sera en même temps la nourriture suprême et éternelle, et le suprême et éternel pasteur.



Fig. 60. — Seconde multiplication des pains. Les sept corbeilles restées pleines, après que les cinq mille hommes eurent été rassasiés, figurent la multiplication du pain eucharistique. Fresque des Catacombes, cimetière de 'Ardéatine.

Le premier miracle nourrit cinq mille hommes, tous de la contrée. C'est le nombre de ceux qui se convertiront à la seconde prédication de saint Pierre, et qui seront tous Juifs. Au second miracle, il y a quatre mille hommes « venus de loin ». Par ce nombre de quatre mille, le miracle est déjà figuratif de la conversion des Gentils, lesquels devaient venir de tous les points de la terre, et, comme dit l'Écriture, « des quatre vents ».

La première fois, ce sont les Apôtres qui pensent au besoin de la foule. Ils y pensent pour la renvoyer, afin qu'elle aille se pourvoir, chacun comme il le pourra. C'est le caractère du sacerdoce juif. Il n'avait rien à

donner aux « étrangers », et peu de chose aux autres. Cependant ce désir de les renvoyer indique quelque souci de leur bien ; les Patriarches et les Prophètes priaient Dieu pour le peuple d'Israël. La seconde fois, quoique la foule soit là depuis longtemps, et le désert plus aride, personne ne pense qu'elle peut souffrir de la faim. Jésus-Christ seul y pense, seul il a eu pitié de la triste foule des nations. Il promène sur elle un regard d'amour : Je ne veux pas qu'ils s'en aillent sans nourriture ; ils tomberaient en chemin !

Dans le premier miracle, il y avait cinq pains d'orge ; dans le second, sept pains de froment. Les Évangélistes, dit saint Cyrille, pouvaient se contenter de rapporter que le Sauveur rassasia un peuple nombreux avec le peu d'aliments qu'un seul enfant portait. Ils ont si exactement marqué le nombre et la qualité des pains, parce que ces circonstances couvrent un mystère.

En effet, les cinq pains du premier miracle indiquent les rites de l'ancienne Loi, contenue dans les cinq livres de Moïse, où le peuple juif puisait son aliment spirituel ; et les sept pains du second miracle figurent la Loi évangélique, dans laquelle la grâce *septiforme* de l'Esprit saint est distribuée à tous les fidèles par la prédication et par les sacrements. Les sept pains représentent les sept sacrements institués par Jésus pour nourrir les chrétiens durant leur voyage vers l'éternité.

Le Christ lui-même est figuré dans le festin. Le poisson passé par le feu, c'est Jésus-Christ depuis sa passion (fig. 61). Ce symbole est ancien comme l'Église. Les deux poissons indiquent les deux caractères, de prêtre et de victime, que le Christ a réunis sur la croix. Du mérite infini de son immolation, les cinq pains d'orge et les sept pains de froment, les rites de la Loi mosaïque et les sacrements de la Loi évangélique, tirent leur efficacité pour le salut des âmes.

Jésus n'a pas voulu créer lui-même de rien, comme il aurait pu le faire, ces pains dont il a nourri la foule, ni ordonné qu'ils descendissent du ciel, comme la manne, en quantité suffisante. D'une part, le pain était déjà descendu, il existait tel qu'il voulait le donner, c'était lui-même ; il le multiplie seulement par un miracle aussi grand que la création, pour indiquer encore que c'est bien Lui, et qu'il donne sa propre substance. D'autre part, recevant réellement les pains et les poissons des mains de ses Disciples, il

ajoute de nouveaux enseignements : il associe l'homme à son œuvre, comme il l'a fait en de nombreuses occasions, notamment par l'institution des Apôtres; il confirme le ministère de l'Église; il complète enfin le symbole qu'il lui plaît de donner et rend plus sensible la vérité dont il veut nous instruire. Dans les sacrements, il ne crée pas, il reçoit de l'Église la matière dont les sacrements sont formés.

Aux mains des Disciples, les pains étaient sans saveur, insuffisants, inutiles; aux mains de Jésus et par sa bénédiction, ils se multiplient, ils acquièrent une vertu merveilleuse, ils suffisent, il en reste. De même, l'eau, le pain, le vin, l'huile, matière des sacrements, sont par eux-mêmes incapables de produire aucun effet moral; mais la bénédiction de Jésus-Christ

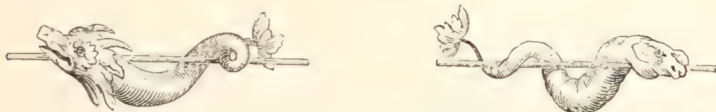


Fig. 61. — Le poisson immolé, figure de Jésus crucifié. Fresque des Catacombes, cimetière de l'Ardéatine.

leur communique la vertu de conférer la grâce qui rassasie l'âme et la remplit de force spirituelle.

AVEUGLE DE BETHSAÏDE, CONFESSION DE PIERRE, LE THABOR.

Les Pharisiens et les Sadducéens, irréconciliables entre eux, mais parfaitement d'accord contre Jésus, suivant l'usage constant des sectaires et des incrédules, continuaient de chercher à lui ôter la confiance du peuple, pour lui ôter ensuite plus aisément la liberté et la vie.

Ils vinrent le trouver ensemble et lui demandèrent encore une fois un prodige dans le ciel. Jésus leur répondit qu'ils savaient bien juger quand le ciel annonçait le beau temps ou l'orage, mais que leur hypocrisie empêchait qu'ils apprissent à connaître le temps où ils vivaient, ni à discerner ce qui est juste. C'est-à-dire qu'ils ne voulaient pas voir que l'époque du Messie était arrivée. Poussant un soupir, il déclara de nouveau que cette race perverse n'aurait d'autre prodige que celui de Jonas; et il les laissa.

Il se rendit à Bethsaïde, où il guérit un aveugle, avec cette circonstance particulière que la guérison, au lieu d'être soudaine, ne s'opéra que par degrés. Jésus prit l'infirme par la main, le mena hors du bourg, lui mit de la salive sur les yeux, lui imposa les mains et lui demanda s'il voyait quelque chose. L'Aveugle dit : « Je vois marcher des hommes qui me paraissent comme des arbres. » Jésus lui mit de nouveau la main sur les yeux. L'Aveugle commença à voir et enfin fut guéri. Alors Jésus le renvoya dans sa maison.

Ces circonstances sont pour l'instruction des prédicateurs et des ministres de l'Évangile. Le Sauveur, dit Bède, prend la main de l'Aveugle afin de le rendre capable de la pratique des œuvres. Il le conduit hors de la ville : l'homme séparé du monde médite mieux les enseignements divins; qui désire s'éclairer de la lumière éternelle doit suivre Jésus dans la solitude. Si Jésus ne guérit pas l'Aveugle d'une seule parole, c'est pour montrer la profondeur de nos aveuglements, et pour que ses prêtres apprennent à ne pas désespérer, mais à redoubler d'efforts, de prière et de patience quand l'ignorant et le pécheur n'arrivent que par degrés presque insensibles à la vision de la vérité. Le Seigneur joint la salive à l'imposition des mains : ainsi fait-il chaque jour, enseignant les hommes de deux manières, par les dons invisibles de l'Esprit et par le sacrement visible de son incarnation.

Bientôt après, Jésus mit à l'épreuve la foi des Apôtres. Étant sur le chemin aux environs de Césarée, il leur demanda tout à coup : « Que dit-on qu'est le Fils de l'homme? » Ils lui dirent : « Les uns pensent que c'est Jean-Baptiste, les autres Élie, les autres Jérémie, d'autres qu'un des anciens prophètes est ressuscité. » — « Et vous? » leur dit Jésus. Simon Pierre répondit : — « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. »

Jésus leur dit : « Tu es heureux, Simon, fils de Jona, car ce n'est « point la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans « le ciel. »

La qualité de « fils de Jona » donnée à l'Apôtre, reçoit de la circonstance une importance toute particulière. Fils de Jona veut dire *fils de la colombe*. Il ne s'agit pas de Jona, père de Simon-Pierre selon la chair et le sang, mais de la grâce que reçut Pierre et par laquelle l'Esprit de vérité, la Colombe qui apparut sur le Jourdain, enfanta en lui la parole de vérité.

Jésus ajouta : « Et moi je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je « bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre « elle. Je te donnerai les clefs du royaume des cieux. Et tout ce que tu « lieras sur la terre sera lié aussi dans le ciel ; et tout ce que tu délieras sur « la terre sera délié aussi dans le ciel. »

Après cette déclaration et cette promesse, il défendit expressément aux Apôtres de dire à qui que ce fût qu'il était le Christ. Puis aussitôt, sans leur laisser le temps de se forger une flatteuse image de la gloire qui les attendait, déchirant le voile de l'avenir, il leur montra le Calvaire : « Il commença dès lors à leur déclarer qu'il devait aller à Jérusalem, souffrir la Passion, condamné par les Anciens, par les Princes des prêtres, par les Scribes, être mis à mort, et ressusciter trois jours après. » Il leur parla ainsi ouvertement. Pierre ne put l'entendre.

— Non, Seigneur, s'écria-t-il, à Dieu ne plaise ! non, il n'en sera pas ainsi ! Mais Jésus, regardant les Disciples, dit à Pierre, avec menace : « Retire-toi, Satan, tu m'es à scandale, car tu n'as point le goût des choses « de Dieu. » Pierre, qui s'avait que Jésus voyait l'amour de son cœur, ne répliqua point et ne se justifia point ; et les autres, comme lui, gardèrent le silence.

Jésus ensuite, faisant approcher la foule, prononça ces paroles inouïes, qui passent de toute la hauteur divine tout ce que peuvent dire les maîtres du monde :

« Si quelqu'un veut marcher sur mes pas, qu'il renonce à soi-même ; « qu'il porte sa croix chaque jour et qu'il me suive. Car celui qui voudra « sauver sa vie (aux dépens de ce qu'il me doit), la perdra, et qui la perdra « pour moi et pour l'Évangile, la sauvera. Et que servirait à l'homme de « gagner le monde entier et de perdre son âme ? »

Voilà ce qui fut dit ce jour-là, sur la poussière du chemin aux environs de Césarée, qui n'est plus. C'est ainsi que Jésus apportait un nouveau feu sur la terre, faisait l'éducation de Pierre, celle des Disciples et celle du monde, ou plutôt créait une nouvelle humanité.

Il avait terminé ce discours annonçant que plusieurs d'entre les Disciples ne goûteraient point la mort, qu'ils n'eussent vu le royaume de Dieu. Huit jours après, cette promesse fut accomplie. Il prit avec lui Pierre,

Jacques et Jean, les mena seuls, à l'écart, sur une haute montagne, et s'y mit en prières. Pendant qu'il priait, il apparut transfiguré. Sa face devint resplendissante comme le soleil, ses vêtements éclatèrent d'une lumière blanche et vive comme celle de la neige. Auprès de lui, deux hommes pleins de majesté, qui étaient Moïse et Élie, lui parlaient de la mort qu'il devait souffrir à Jérusalem. Pierre, éperdu, dit à Jésus : « Maître, il nous est bon d'être ici. Dressons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Élie. » Les Apôtres étaient troublés et hors d'eux-mêmes, dans un mélange de joie et de terreur. Comme Pierre parlait encore, sans bien savoir quelles paroles sortaient de ses lèvres, une nuée lumineuse couvrit Moïse et Élie, et une voix descendit de la nuée, qui disait : « C'est là mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes délices; écoutez-le. » Les Apôtres tombèrent le visage contre terre. Lorsqu'ils se relevèrent, sur l'ordre de Jésus, ils le virent seul. Il avait suspendu cet éclat céleste qui tendait sans cesse à envahir son humanité, et qui était l'état propre et naturel du Fils unique de Dieu, mais que par sa toute-puissance il renfermait au dedans de lui-même, afin que le Fils de l'Homme, la victime, n'y disparût pas. Car le miracle n'était point que la divinité eût jeté ses rayons, mais que l'humanité pût la voiler et en quelque sorte l'engloutir.

Les trois qui eurent cette vision du Thabor, Pierre, Jacques et Jean, sont les mêmes que Jésus avait déjà retenus près de lui pour être les témoins de la résurrection de la fille de Jaïre. On les verra encore dans un rang à part au jardin des Oliviers, à l'heure de l'agonie. Pierre était le chef de la nouvelle alliance; Jacques devait être le premier martyr de l'ordre des Apôtres; Jean représentait les vierges qui suivent partout l'Agneau; et tous trois, formant le nombre sacré, offraient le type parfait du sacerdoce définitif qui allait naître au pied de la croix.

La gloire de l'Homme-Dieu ne devait être manifestée qu'après sa Passion. Jésus commanda aux témoins du Thabor de ne révéler à personne ce qu'ils avaient vu, que quand le Fils de l'homme serait ressuscité d'entre les morts. Ils obéirent; mais, comme ils n'avaient point défense de s'en parler l'un à l'autre, ils se demandaient ce que voulaient dire : « Quand il sera ressuscité d'entre les morts? » Ce qui est si clair pour nous, ne l'était pas alors pour eux. N'ayant aucune idée du second avénement, ils croyaient que la



Fig. 62. — La Transfiguration de Notre-Seigneur. Aux côtés de Jésus resplendissant de lumière, Moïse et Élie; au pied de la croix, Pierre, Jacques et Jean. Travail grec en cubes de marbre, du commencement du XIIe siècle. Musée du Louvre.

mort de leur Maître serait le terme de tout ce qu'il devait faire en ce monde, et ils s'étonnaient qu'Elie, qui devait précéder le Messie, n'eût pas encore reparu sur la terre. Notre-Seigneur leur dit qu'en effet Élie viendrait rétablir toutes choses et serait, comme le Fils de l'Homme, persécuté et traité avec mépris. Il parlait du second avénement. Il ajouta : « Mais je vous « dis qu'Élie est déjà venu, qu'ils ne l'ont pas connu et qu'ils lui ont fait « souffrir tout ce qu'ils ont voulu; et c'est ainsi qu'ils traiteront le Fils de « l'Homme. » Ils entendirent que cet Élie était Jean-Baptiste, dont la mort violente prophétisait de plus en plus intelligiblement la Passion du Messie.

C'est en descendant les versants du Thabor que Jésus annonçait si clairement sa fin. Par ce discours, les Disciples, également éblouis de lumière et d'ombre, recevaient une instruction qu'ils comprendraient plus tard. Déjà ils avaient le Christ tout entier avec ses ignominies, avec sa gloire, avec les attributs de la divinité et les rapetissements de l'humanité : bientôt ils reconnaîtront le Christ des Prophètes, le Dieu fort et à la fois le dernier des hommes, assis au plus haut des cieux, cloué sur un gibet. Formidables contrastes, encore incompréhensibles, enfermés pourtant dans le seul nom de Jésus, *Sauveur!*

Sauveur, il ne pouvait l'être qu'en sauvant les hommes des conséquences de leurs péchés, qu'en satisfaisant pour eux, qu'en prenant sur lui la rigueur du châtiment. Il devait s'humilier, souffrir; il devait être Dieu et il ne pouvait pas n'être que Dieu.

S'il n'eût été que Dieu, — parole étrange! — la condition de l'humiliation et des souffranees n'eût pas été remplie. Mais simple créature, homme simplement, c'était une autre impuissance.

Quelles proportions eussent pu avoir les souffrances d'une simple créature avec les droits de la justice infinie? Quel amour et quelle reconnaissance en aurait conservés le genre humain? Qui voudrait croire aujourd'hui que ce bizarre holocauste eût été offert, eût été accepté, eût vraiment satisfait?

Et enfin, quel que soit le prix du Juste, de quel droit une pareille satisfaction? Le genre humain, créé de Dieu, n'est rien devant Dieu; mais, à l'égard de tout le reste, il n'est pas si peu qu'une simple créature le puisse

racheter tout entier, pour toujours, depuis le premier homme qui a vécu et qui a péché, jusqu'au dernier qui vivra et qui péchera. On ose dire que Dieu n'avait pas le droit de transiger dans ce litige entre l'homme et Lui. Ou son dédain devait se contenter du sang des boucs ou même de l'oblation des fruits de la terre, ou sa justice devait exiger l'obligation du sang d'un Dieu. En d'autres termes, ou il n'y a pas de Rédemption, ou le Christ est Dieu, et ce Dieu est homme en même temps que Dieu.

Aujourd'hui les enfants savent ces choses divines. Les Apôtres n'en possédaient que les formes confuses et elles restaient engourdies dans leur mémoire, jusqu'à ce que l'Esprit saint les vînt animer. En réservant la coopération de cet Esprit de lumière, Jésus-Christ donnait encore une grande leçon. Il avertissait que l'enseignement extérieur ne profite qu'autant que la lumière intérieure s'y joint. Ce n'est donc point sans raison et sans fruit, dit un commentateur, qu'il annonçait à ses Disciples des vérités dont il leur laissait ignorer la liaison. Il gravait en eux de mystérieux caractères dont le Saint-Esprit leur donnerait la clef. Ils apprirent tout de Jésus, ils comprirent tout par le Saint-Esprit, et c'est ainsi que le Saint-Esprit leur a « enseigné toutes choses. »

ENFANT DÉLIVRÉ DU DÉMON. LE DIDRACHME.
PRÉCEPTE DU PARDON.

Comme Jésus descendait de la montagne, une grande foule vint au-devant de lui. L'Évangéliste saint Marc dit qu'à son aspect « tous furent frappés d'étonnement et de crainte ». Quelque chose sans doute lui restait de cet éclat qui avait terrassé les trois Apôtres.

Un homme se jeta à ses pieds, le priant de délivrer son fils, possédé d'un démon que les Disciples n'avaient pu chasser. Sur l'ordre de Jésus, on amena le malade. C'était un jeune garçon. Le démon le tourmentait depuis son enfance, et souvent il l'avait précipité dans l'eau et dans le feu pour le faire périr. En ce moment, il se roulait et écumait. — *Si* vous pouvez quelque chose, dit le père, s'adressant à Notre-Seigneur, ayez pitié de nous et secourez-nous !

A cette prière d'une foi imparfaite, Jésus répondit : « Si vous pouvez croire, tout est possible à celui qui croit. » Le père, les yeux en larmes, s'écria : « Je crois, Seigneur; aidez mon incrédulité! » Alors Jésus commanda au démon de sortir du corps de cet enfant et de n'y plus rentrer. L'esprit immonde jeta d'abord de grands cris; puis l'enfant, violemment secoué, demeura par terre sans mouvement, en sorte que dans la foule plusieurs le crurent mort. Mais Jésus, le prenant par la main, lui aida à se lever, et dès ce moment il fut guéri.

Par les détails où entrent les Évangélistes, on voit qu'en cette occasion comme toujours, Jésus s'applique à faire naître la foi. La réponse qu'il adresse au père affligé correspond à sa demande, empreinte de doute. Au lieu de lui accorder tout de suite la guérison, comme au lépreux, qui a prié d'un cœur confiant, il l'oblige à décrire cette terrible maladie que les Disciples n'ont pu vaincre; il permet que le malade soit tourmenté devant lui. D'ailleurs le mal est profond; il peint une âme tout entière livrée au péché, et il ne faut rien moins pour la délivrer que la puissance même de Dieu. Mais qu'importe, puisque Dieu est là; puisqu'il descendra toujours de la montagne vers ceux qui sauront l'appeler?

De l'âge du malade, tourmenté depuis son enfance, saint Augustin tire une preuve du péché originel contre le pélagien Julien, qui avançait que tous les hommes viennent à la vie sans aucune tache du péché et tout à fait innocents, tels qu'Adam à la création. Comment ce possédé eût-il été tourmenté dès son enfance, s'il n'y avait eu en lui aucun lien de péché originel? Quel péché avait-il pu commettre qui lui fût propre? A son tour, le Vénérable Bède fait remarquer que Jésus guérit en le touchant de la main celui que l'ennemi avait rendu semblable à un mort, et qu'ainsi, par ce véritable toucher, est réfutée d'avance la folie de Manès, qui niera que le Sauveur eût revêtu la même chair que nous. Mais ce n'est pas là seulement, c'est partout que l'Évangile réfute et réfutera toutes les hérésies.

Cependant les Apôtres demandèrent au Seigneur pourquoi ce démon leur avait résisté. Jésus répondit : « C'est à cause de votre peu de foi. » Ils lui dirent : Seigneur augmentez-nous la foi. — « Si votre foi, continua Jésus, « égalait un grain de sénevé, vous diriez à cet arbre : Déracine-toi et « transplante-toi dans la mer; et il vous obéirait. Oui, en vérité, si votre

« foi égalait seulement un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : « Passe d'ici là, et elle y passerait; et rien ne vous serait impossible. » Pour leur donner une instruction plus spéciale sur ce qui venait d'avoir lieu, il ajouta que cette sorte de démon qui leur avait résisté ne se chasse qu'avec la prière et le jeûne. Il y a sur ce texte une grande parole de saint Jean Chrysostome. Rien, dit-il, n'est plus puissant que l'homme qui prie comme il faut. Celui qui prie comme il faut et qui jeûne n'a pas besoin de beaucoup de choses. Il a deux ailes plus rapides que le vent, et il est supérieur à la nature terrestre.

Je crois, Seigneur, aidez mon incrédulité! Seigneur, augmentez-nous la foi! Prières profondes, paroles triomphantes. Quiconque sondera la première connaîtra la vraie plaie et le vrai besoin de son âme; quiconque aura été exaucé en prononçant la seconde, régnera.

La foi des Apôtres augmentait, comme ils l'avaient demandé, sauf pourtant sur ce qui regardait la partie douloureuse du mystère de Jésus. Ils ne doutaient pas de sa puissance, assez de preuves leur en étaient données tous les jours; mais ces miracles multipliés leur rendaient plus difficile de croire ou de comprendre qu'il dût souffrir.

Jésus les conduisait vers Capharnaüm, qu'il voulait visiter une dernière fois. Ce voyage était un triomphe; les peuples célébraient l'homme envoyé de Dieu qui guérissait tous les malades et qui avait toute-puissance sur les démons. Notre-Seigneur dit aux Disciples : « Pour vous, gravez bien dans « vos cœurs ce que je vous annonce : Le Fils de l'Homme doit être livré. « On le fera mourir, et, après avoir été mis à mort, il ressuscitera le troi- « sième jour. »

Le temps des opprobres approchait, il y fallait préparer ces cœurs si naturellement enivrés de tant de merveilles. Il fallait aussi, par ces prédictions réitérées, leur apprendre que la Passion et la mort du Fils de Dieu seraient pleinement volontaires, puisque Celui qui pouvait les prévoir, pouvait aussi facilement les éviter. Mais ils ne comprenaient pas encore, et ce langage les désolait. Leur ambition en était blessée, non moins que l'amour qu'ils portaient à leur Maître. Partagés entre l'espérance et la crainte, ils n'osaient l'interroger là-dessus.

Les Évangiles ne rapportent qu'un seul des miracles que Jésus fit à

Capharnaüm durant ce dernier séjour. On y voit également la puissance du Fils de Dieu et l'humilité du Fils de Marie.

Les percepteurs du didrachme, qui se levait pour l'entretien du Temple, s'informèrent à Pierre si son Maître ne payait pas le tribut. Pierre se rendit près de Jésus pour l'avertir; mais Notre-Seigneur le prévint. Il lui demanda de qui les rois de la terre exigent des tributs, si c'est de leurs enfants ou des étrangers? Pierre répondit : Des étrangers. — « Les enfants, reprit Jésus, « en sont donc exempts. Néanmoins, ajouta-t-il, afin de ne les point scan- « daliser, va jeter l'hameçon et prends le premier poisson qui montera : « dans sa bouche tu trouveras une pièce de quatre drachmes. Donne-la leur « pour moi et pour toi. »

Jésus, dit Origène, ne portait pas l'image de César; le prince de ce monde n'avait rien en lui. C'est pourquoi il prit du sein de la mer, non de ce qu'il possédait, la pièce de monnaie dont il paya le tribut. Ce tribut qu'il ne voulut point refuser, il ne l'acquitta pas non plus d'une manière ordinaire. Après avoir fait remarquer qu'il n'y est pas soumis, alors seulement il le paye. Il paye afin que les collecteurs ne soient point scandalisés; il se montre libre afin de ne point scandaliser ses Disciples.

Ces marques et ces attestations nouvelles de la Divinité faisaient oublier aux Disciples les appréhensions qu'ils devaient concevoir. Une contestation s'éleva entre eux pour savoir qui était le plus grand. Jésus, connaissant leurs pensées, leur demanda, quelques instants après, de quoi ils avaient disputé; mais ils n'osèrent lui répondre. Ils étaient assez instruits pour prévoir qu'il condamnerait leur ambition. Alors il leur dit : « Si quelqu'un « veut être le premier, qu'il soit le dernier de tous, et le serviteur de tous. » Et prenant un enfant, qu'il tint près de lui au milieu des Disciples, il glorifia la candeur et la simplicité de l'enfance : « Quiconque donc, « ajouta-t-il, se fera petit comme cet enfant, celui-là est le plus grand « dans le royaume des cieux (fig. 64). »

Après cet enseignement sur l'humilité, il leur parla de la charité. C'est là que fut proposée la douce parabole du pasteur qui laisse tout le troupeau sur les montagnes et s'en va à la recherche de la brebis égarée. Il leur donna encore l'adorable précepte de ne jamais refuser le pardon.

Dans cette intimité de ses Apôtres et de ses Disciples, comme un bon

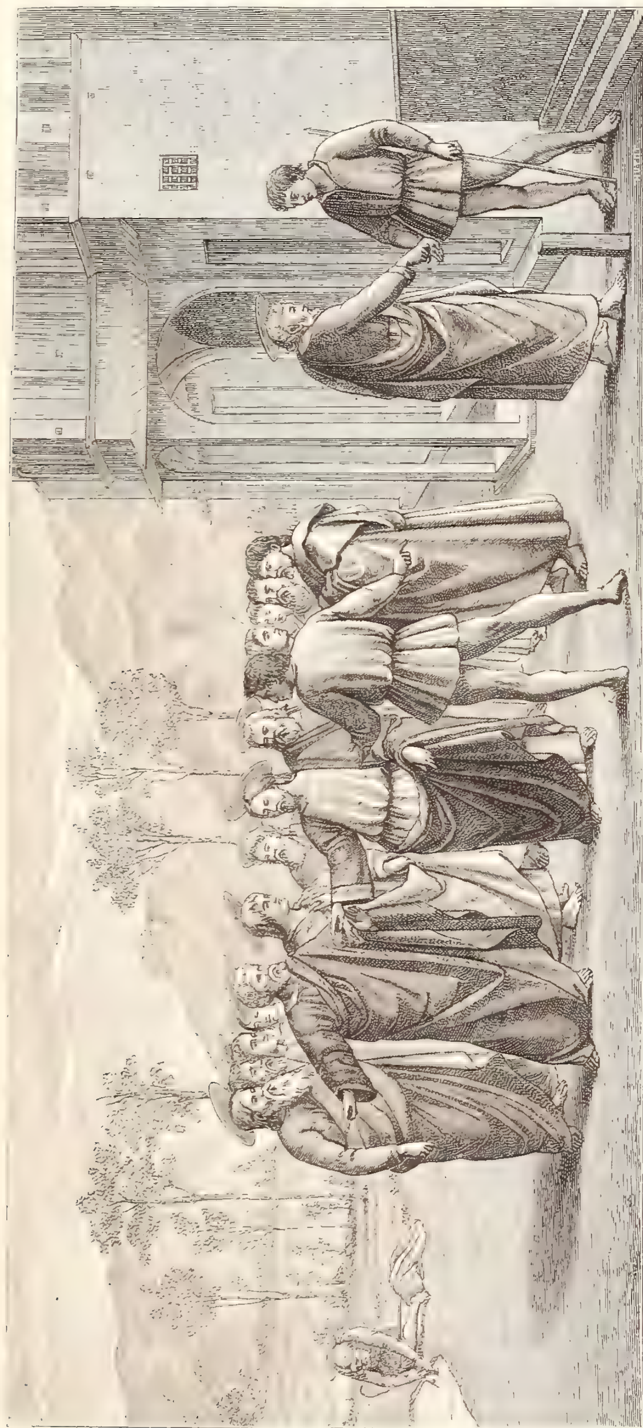


Fig. 63. — Jésus dit à saint Pierre de payer le tribut. A gauche, l'apôtre, sur l'ordre de Jésus, va retirer une pièce de quatre drachmes de la bouche d'un poisson; à droite, il la remet au collecteur d'impôts. Fresque de Masaccio, à l'église del Carmine, à Florence; xv[e] siècle.

père, il se laissait interrompre et interroger. Pierre lui dit : Combien de fois pardonnerai-je à mon frère, qui m'aura offensé jusqu'à sept fois? Jésus répondit : « Je ne te dis pas de pardonner jusqu'à sept fois, mais jusqu'à « septante fois sept fois. » C'est-à-dire, toujours. Et ce n'est pas sans but que cette parole souveraine a été adressée à Pierre. Le chef de l'Église devait être l'inépuisable dispensateur du pardon.

ENSEIGNEMENT DANS LE TEMPLE, LA FEMME ADULTÈRE.

En ce temps-là, Jésus se rendit à la fête des Tabernacles, l'une des trois que les Juifs devaient célébrer à Jérusalem. Il y alla dans une sorte de secret, après avoir jeté quelque incertitude sur sa décision; car l'heure n'était pas encore venue de laisser cours aux desseins de ceux qui voulaient le faire mourir.

Sur le chemin, dix lépreux qui se tenaient éloignés pour obéir à la loi, le reconnurent et crièrent vers lui : — Jésus, notre Maître, ayez pitié de nous! — « Allez, leur dit-il, montrez-vous aux prêtres. » Car le lépreux guéri devait recevoir la purification du prêtre et faire une offrande. Ils partirent sur-le-champ, et, en allant, ils se trouvèrent guéris. L'un d'eux retourna sur ses pas, et, se prosternant devant son bienfaiteur, le visage contre terre, il lui rendit grâces. C'était un Samaritain; les autres étaient Juifs. Ils furent ingrats, peut-être à l'instigation des Scribes qui rôdaient sans cesse autour de Jésus. Notre-Seigneur dit : « N'y en a-t-il pas dix de guéris? Et « où sont les neuf autres? Il ne se trouve que cet étranger qui soit revenu « et qui ait rendu gloire à Dieu. » Puis il dit au Lépreux : « Lève-toi, va, ta foi t'a sauvé. » Cette foi supérieure qui obtient non plus seulement la guérison du corps, mais le salut de l'âme.

Arrivé à Jérusalem, Jésus se mit à enseigner dans le Temple. De grandes divisions se manifestaient parmi le peuple à son sujet. Comme le vieillard Siméon l'avait prédit, il était un signe de contradiction. Cependant la sagesse de ses paroles subjuguait tout le monde; amis et ennemis admiraient cette science éloquente d'un homme qui n'avait pas étudié. Il leur dit : « Ma doctrine n'est point de moi, mais de Celui qui m'a envoyé. Ceux

« qui voudront faire la volonté de Celui qui m'a envoyé, connaîtront si « cette doctrine est de Dieu ou si je parle de moi-même. Celui qui parle de « son chef a en vue sa propre gloire; mais quiconque a en vue la gloire de « celui qui l'a envoyé, dit toujours la vérité. »

Sachant quelles accusations les Pharisiens et les Scribes portaient contre lui, au sujet du Sabbat, depuis la guérison du Paralytique, il leur donna



Fig. 64. — Quiconque, dit Jésus, se fera petit comme cet enfant, celui-là sera e plus grand dans le royaume des cieux. Overbeck, *Évangile illustré*, Paris, Schulgen.

de nouvelles preuves que la Loi n'avait pas été violée par cet acte de miséricorde, mais qu'ils la violaient eux-mêmes en ne jugeant pas suivant l'équité. Il leur demanda pourquoi ils cherchaient à le faire mourir. Irrités d'être dévoilés, quelques-uns s'écrièrent : Qui cherche à vous faire mourir ? Vous êtes possédé du démon ! D'autres penchaient à croire qu'il était le Christ; mais ces ignorants ajoutaient : Cependant, nous savons d'où est cet homme, et quand le Christ sera venu, personne ne saura d'où il est. Leur erreur, probablement, venait d'une interprétation trop littérale de ce texte

d'Isaïe : *Qui racontera sa génération?* ce que le Prophète entendait du mystère de la génération éternelle.

Jésus dit à haute voix : « Vous savez qui je suis et d'où je suis venu. Ce « n'est pas de moi-même que je suis venu, mais Celui qui m'a envoyé est « véritable, et vous ne le connaissez pas. Pour moi, je le connais, parce « que je suis de Lui. »

Ici les Juifs ennemis comprirent fort bien que Jésus se disait Fils de Dieu et s'égalait à Dieu. Quoique ses partisans, commençant à craindre, ne manifestassent pas hautement leur foi, ils la laissaient voir et ils étaient en nombre. Dans la foule plusieurs disaient : Le Christ, quand il viendra, fera-t-il plus de miracles? Les Pharisiens et les Princes des prêtres jugèrent qu'il ne fallait pas laisser croître ce sentiment. Afin d'en arrêter le cours, ils envoyèrent des gens se saisir de Jésus. Mais lui, sans s'inquiéter de ces mesures prématurées et impuissantes, il dit à ceux qui l'entouraient, peut-être à ceux qui avaient été chargés de le prendre : « Je suis encore avec vous « pour un peu de temps, et je vais à Celui qui m'a envoyé ; vous me cher- « cherez, et vous ne me trouverez point ; et *où je suis,* vous ne sauriez y « venir. »

Où JE SUIS, *ubi ego sum,* parole de Dieu. Jésus-Christ présent et parlant sur la terre est aussi au ciel, où il ne cesse pas d'habiter.

La fête des Tabernacles durait une semaine. Le dernier jour, on allait puiser de l'eau dans la fontaine de Siloé, et l'on répandait cette eau sur l'autel en demandant à Dieu l'abondance des fruits de la terre. Ce jour-là, Jésus, suivant son usage de prendre texte de la circonstance, dit à haute voix : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Du cœur de « celui qui croit en moi il coulera des fleuves d'eau vive. » Il parlait de l'Esprit saint, qui serait donné à ceux qui croiraient en lui.

Dans le peuple, il y avait les agents qui étaient chargés de l'arrêter : pas plus que les jours précédents ils n'osèrent exécuter leur commission. Aux reproches des Pharisiens et des Princes des prêtres, ils répondirent : « Jamais homme n'a parlé comme celui-là. » Ces furieux leur demandèrent s'ils s'étaient laissé séduire aussi comme la populace, et s'ils ne voyaient pas que personne, parmi les chefs et les gens distingués, n'estimait ce Galiléen.

Cependant le sénateur Nicodème osa faire une objection. Il invoqua la légalité, trouvant qu'on ne pouvait pas juger même un Galiléen sans savoir ce qu'il a fait. Or, quel crime imputer à celui-ci ? Les Pharisiens s'emportèrent davantage. On a lieu de croire que leur dessein était de faire tuer Jésus sans forme de procès, en vertu de la seule excommunication prononcée contre lui. — « Êtes-vous donc aussi Galiléen ? dirent-ils à Nicodème. Scrutez les Écritures, et apprenez que de la Galilée il ne vient point de prophète. » Telles étaient leurs raisons; la difficulté d'en trouver de meilleures les a fait durer : — Il n'est écouté que des ignorants et de la populace ! — Il est Galiléen ! Cela se dit longtemps et se dit toujours. Le misérable empereur Julien pensait ruiner le Christianisme avec cette injure; les descendants de ceux qui l'ont inventée, partout submergés dans l'ignominie de leur nom de Juifs, appellent encore Jésus : le Galiléen.

Jésus, les laissant à leurs complots, se retira sur la montagne des Oliviers. Il avait coutume d'y passer les nuits lorsqu'il séjournait à Jérusalem. Judas le savait. La montagne des Oliviers est la montagne des parfums, la montagne de l'onction : c'est là que doit habiter le Christ, *oint de l'huile sainte,* qui nous a oints de sa force pour combattre, de sa grâce pour pleurer nos fautes, de son amour pour en obtenir le pardon. La montagne des Oliviers représente la sublime bonté de Jésus. Le fruit de l'olivier, dit Alcuin, convient à ce mystère : mis sous le pressoir, il donne l'huile, signe de la miséricorde; car l'huile surnage au-dessus de tous les liquides, comme il est écrit que « les miséricordes du Seigneur sont au-dessus de tous ses ouvrages ». Dans la vie errante de Jésus, on ne voit que deux endroits que l'on puisse en quelque façon appeler des demeures : la montagne des Oliviers, montagne des miséricordes, et la maison de Simon-Pierre, à qui il est commandé de pardonner septante fois sept fois.

Ayant donc passé la nuit sur la montagne, le lendemain, dès la pointe du jour, il retourna au Temple. La foule s'empressa pour l'écouter. Poussé d'un instinct de salut, le peuple accourait vers Celui qui avait dit dans le Prophète : *Je les tirerai par les liens de l'amour.* Il s'était assis et il les instruisait, lorsque les Pharisiens parurent, traînant une femme qu'ils placèrent au milieu de l'assemblée. — Docteur, dirent-ils à Jésus, cette femme est adultère. Moïse nous ordonne de lapider ces coupables : qu'en pensez-vous ?

Selon ce que Jésus prononcerait, ils se préparaient à l'accuser ou de mépris pour la loi de Moïse, ou de dureté envers les pécheurs.

Jésus, gardant le silence, se baissa et écrivit sur la terre avec le doigt. Suivant une tradition, il écrivait les péchés secrets des accusateurs de l'Adultère. Suivant d'autres, il se contenta de tracer quelque courte sentence de l'Écriture, applicable à leur méchanceté; comme, par exemple, ce verset de Jérémie : *Terre, terre, écris que ces hommes sont réprouvés.* Cependant les Pharisiens continuaient de l'interroger et voulaient le forcer à répondre. Alors il se redressa et leur dit : « Que celui de vous qui est « sans péché lui jette la première pierre. » Et sans les regarder, probablement pour ménager leur confusion et leur donner le temps de faire retraite, se baissant de nouveau, il se remit à écrire. Soit que la parole qu'il avait dite eût suffi pour réveiller ces mauvaises consciences, soit qu'il s'y ajoutât quelque crainte d'être démasqués plus clairement, tous les accusateurs s'en allèrent l'un après l'autre, les plus vieux les premiers. Dans le cercle qui s'était formé, dit saint Augustin, deux personnages seulement restèrent: la misère et la miséricorde. Jésus dit à l'Adultère : « Où sont ceux qui t'ac- « cusaient? Personne ne t'a-t-il condamnée? » — Personne, Seigneur, dit-elle. — « Ni moi, reprit le Sauveur, je ne te condamnerai pas. Va, et « désormais ne pèche plus. »

Avancez, s'était écrié David; *établissez votre règne par la vérité, par la douceur et par la justice!* D'une seule parole, le fils de David avait fait triompher la miséricorde sans blesser la loi, démasqué l'hypocrisie, confondu la malice, délivré la pécheresse, et, l'on peut le croire, converti son cœur. Néanmoins, il observe toute justice et toute vérité : « Ne pèche plus! » Par là, en même temps qu'il fait miséricorde, il condamne. Il est le protecteur du pécheur, non du péché. S'il eût voulu absoudre la faute, il eût dit à la coupable: Va; et vis comme tu voudras, et sois sûre que je te délivrerai de l'enfer. Mais il lui dit : « Ne pèche plus. » Qu'ils y fassent attention, ceux qui ne voudraient voir que la douceur, et qu'ils craignent; car le « Seigneur est doux et droit ». C'est le commentaire de saint Augustin.

Après cette scène, Jésus reprit l'enseignement qu'elle avait interrompu. Son discours roulait sur les preuves de sa mission et de sa divinité. Par ses

profondeurs souvent difficiles à entendre, il semble plutôt destiné à ceux qui le méditeraient dans la suite des âges qu'à ceux devant qui il était prononcé. L'on conjecture que l'Évangéliste n'en a conservé que la substance, et que Notre-Seigneur y donna les développements que réclamait l'intelligence de ses auditeurs. Il est dit que plusieurs crurent en lui, malgré les dénégations et les interruptions injurieuses des Pharisiens.

Ces derniers ne cessaient de lui demander qui il était. Il leur dit : « Quand « vous aurez élevé le Fils de l'Homme, vous saurez alors qui je suis, et « que de moi-même je ne fais rien, mais que je dis les choses comme le « Père me les a enseignées. Celui qui m'a envoyé est avec moi, et il ne m'a « pas laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît. » C'était ce qu'il avait dit à Nicodème dès les premiers jours ; ce qu'il avait annoncé aux Apôtres et aux Juifs eux-mêmes, en leur déclarant qu'ils n'auraient que le miracle de Jonas. Ils le connurent après qu'ils l'eurent « élevé » sur la croix. Lorsqu'il ajoute : « Celui qui m'a envoyé est avec moi, » il proclame l'unité de nature qui rend le Père inséparable du Fils ; il nous apprend, en outre, cette grande vérité du Christianisme, que Dieu s'attache inséparablement à ceux qui font toujours ce qui lui plaît, et ne les laisse jamais seuls.

Comme plusieurs dans la foule croyaient, il leur dit pour les fortifier : « Si vous demeurez attachés à ma parole, vous serez vraiment mes Disci- « ples. Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira. » Là-dessus les Pharisiens affectèrent de se méprendre, se targuant d'être les enfants d'Abraham et de n'avoir jamais été esclaves de personne. Jésus leur dit que celui qui pèche devient esclave du péché ; que, fils d'Abraham, suivant la chair, par leurs œuvres ennemies de la vérité et de la justice ils se rendaient fils d'un autre père. — Nous avons, dirent-ils, un seul père, qui est Dieu. — « Si Dieu était votre père, reprit Jésus, vous m'aimeriez, car c'est de « Dieu que je procède et que je suis venu. Vous, vous êtes les enfants du « démon ; et ce que votre père désire, c'est là ce que vous voulez faire. Dès « le commencement il fut homicide ; il ne se maintint pas dans la vérité, et « c'est pourquoi la vérité n'est pas en lui. Lorsqu'il ment, c'est de son pro- « pre fond, car il est menteur et père du mensonge. Pour moi, parce que je « vous dis la vérité, vous ne me croyez pas. Qui de vous me convaincra de

« péché ? » Sur ce mot, ils gardèrent le silence. Le Sauveur continua : « Pourquoi donc, quand je dis la vérité, ne me croyez-vous point ? » Et répondant lui-même : — « Celui-là, dit-il, qui est de Dieu, écoute les « paroles de Dieu. Et vous ne les écoutez pas, parce que vous n'êtes pas de « Dieu ! » Les Pharisiens se répandirent en injures, lui criant qu'il était un démoniaque et un Samaritain.

Leurs injures ne pouvaient lasser sa patience. « En vérité, » leur dit-il, — mais en même temps il le disait à la race humaine, pour toute la durée des siècles, — « en vérité, si quelqu'un garde ma parole, il ne verra pas la mort « éternelle. » Ils se récrièrent de nouveau : — C'est maintenant que nous voyons bien que le démon est en toi. Comment ! Abraham est mort, les Prophètes sont morts, et tu dis : Si quelqu'un garde ma parole, il ne goûtera pas la mort ! Es-tu plus grand que notre père Abraham et que les Prophètes qui sont morts ? Pour qui te donnes-tu ?

Jésus répondit : « Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien. Celui « qui me glorifie, c'est mon Père, que vous dites être votre Dieu. Et vous « ne l'avez point connu, mais moi je le connais; et si je dis que je ne le « connais point, je serai un menteur comme vous l'êtes. Mais je le connais, « et j'obéis à sa parole. »

Revenant à Abraham qu'ils avaient tant allégué, il ajouta ces mots remplis de majesté et de lumière : « Abraham, votre père, a désiré avec ardeur « de voir mon jour; il l'a vu et il a été comblé de joie. » Les Juifs s'écrièrent : — Vous n'avez pas cinquante ans, et vous avez vu Abraham ? Jésus reprit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût conçu, JE SUIS. »

Pour se définir, il lui faut créer une langue qui n'est pas celle des hommes. Ce mot exprime sa divinité. *Avant* dit le passé ; je *suis*, le présent. Dans la divinité, il n'y a ni passé ni futur, mais toujours l'*être*. *Avant Abraham, je suis*. Parole égale à celle que les Juifs connaissaient déjà : *Je suis Celui qui suis*.

A cet éclair, ils entrevirent l'égalité avec Dieu, et ils prirent des pierres afin de lapider celui qui parlait de la sorte ; mais Jésus leur devint invisible et sortit du Temple.

En se dérobant à leur furie, il ne les fuyait pas, ne les maudissait pas et ne les abandonnait pas. Ce même jour, un grand miracle vint leur montrer

à la fois sa puissance, sa miséricorde, et aussi sa persévérance dans la doctrine qu'ils lui reprochaient, touchant l'observation du Sabbat.

L'AVEUGLE-NÉ.

Jésus vit un homme qui était aveugle de naissance, et ses Disciples lui dirent : — Maître, est-ce cet homme qui a péché, ou ses parents, qu'il soit né aveugle ? Jésus répondit : — « Ce n'est point qu'ils aient péché, ni lui,



Fig. 65. — Jésus guérit un aveugle. Sarcophage des Catacombes au musée du Vatican.

« ni son père et sa mère, mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient « manifestées en lui. Il faut, pendant qu'il est jour, que je fasse les œuvres « de Celui qui m'a envoyé. La nuit vient où personne ne peut rien faire. « Tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. »

Ayant dit ces paroles, il détrempa de la terre avec sa salive; et de cette boue il oignit les yeux de l'Aveugle, et lui dit : « Va, lave-toi dans le bain « de Siloé (qui signifie *envoyé*). » L'aveugle obéit, et revint voyant clair.

Or, ses voisins, et ceux qui auparavant l'avaient vu mendiant, disaient : — N'est-ce point celui-ci qui se tenait assis et demandait l'aumône ? Les uns disaient : — C'est lui ; les autres : — Non, mais il lui ressemble. Et

l'Aveugle guéri disait : — C'est moi. Ils lui demandaient : — Mais comment tes yeux sont-ils ouverts ? Il répondit : — Cet homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue et a enduit mes yeux, et m'a dit : Va au bain de Siloé, et lave-toi. J'y ai été, je me suis lavé, et je vois. Ils lui dirent : — Où est cet homme ? Il répondit : — Je ne sais. On le conduisit aux Pharisiens.

Et c'était le jour du Sabbat que Jésus avait ainsi détrempé de la terre et ouvert les yeux de l'Aveugle-né.

A leur tour, les Pharisiens demandèrent à l'Aveugle comment il avait vu. Il leur dit : — Il m'a mis de la boue sur les yeux, je me suis lavé, et je vois.

Quelques-uns des Pharisiens disaient, parlant de Jésus : — Cet homme qui ne garde point le Sabbat n'est pas de Dieu. Mais d'autres : Comment un homme pécheur peut-il faire de tels miracles ? Et ils étaient divisés entre eux. — Et toi, dirent-ils à l'Aveugle, que dis-tu de celui qui t'a ouvert les yeux ? Il répondit : — C'est un prophète.

Mais ces Juifs ne voulurent point croire qu'il eût été aveugle, ni qu'il eût reçu la vue, jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir son père et sa mère. Ils les interrogèrent : — Est-ce là, dirent-ils, votre fils que vous dites qui est né aveugle ? Comment donc voit-il à présent ? Le père et la mère répondirent : — Nous savons que c'est notre fils, et qu'il est né aveugle. Comment il voit à présent, nous ne le savons pas, ni qui lui a ouvert les yeux. Interrogez-le; il est en âge pour parler de ce qui le touche.

Ces pauvres gens avaient peur des Juifs. Car déjà les Juifs étaient convenus entre eux qu'ils chasseraient de la Synagogue quiconque reconnaîtrait Jésus pour le Messie. C'est pourquoi ils dirent : Il est en âge, interrogez-le.

Ayant appelé de nouveau l'homme qui avait été aveugle, les Juifs lui dirent, parlant de Jésus : — Rends gloire à Dieu. Nous savons que cet homme est un pécheur. — S'il est un pécheur, dit-il, je ne sais. Je sais seulement que j'étais aveugle, et qu'à présent je vois.

Ils reprirent : — Que t'a-t-il fait ? Comment t'a-t-il ouvert les yeux ? Il leur repartit : — Je vous l'ai déjà dit, et vous l'avez entendu. D'où vient que vous voulez l'entendre encore ? Est-ce que vous autres aussi vous voulez devenir ses disciples ? Alors ils lui dirent, en le maudissant : — Sois-le toi-même, son disciple ! Pour nous, nous sommes disciples de Moïse. Nous

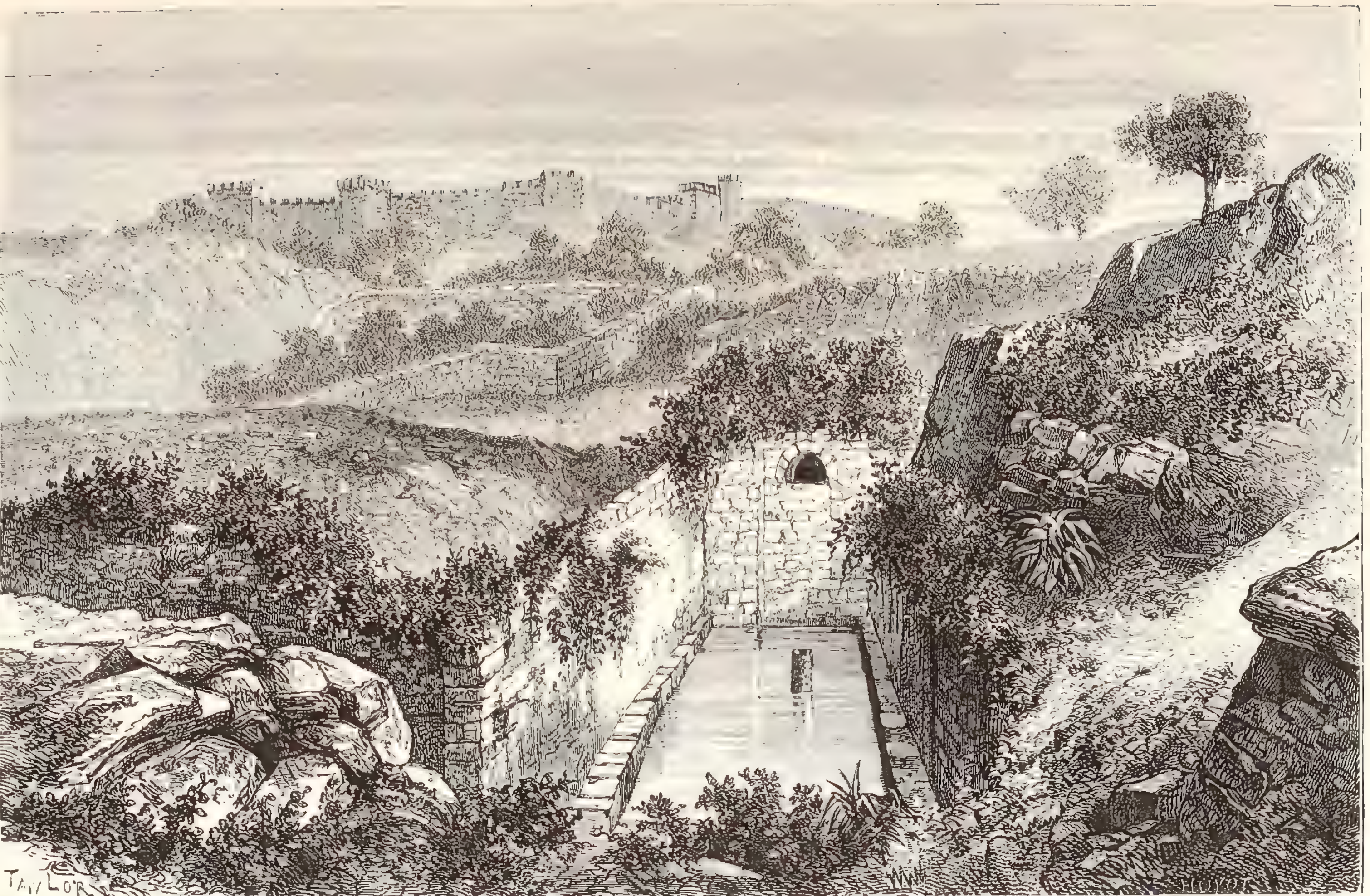


Fig. 66. — Piscine de Siloé, célèbre par le miracle de la guérison de l'aveugle-né. Le prophète Isaïe fut enterré dans son voisinage.

savons que Dieu a parlé à Moïse; mais quant à celui-ci, nous ne savons d'où il est. — Voilà une chose admirable, reprit l'Aveugle, que vous ne sachiez d'où il est, et cependant il a ouvert mes yeux! Nous savons que Dieu n'exauce point les pécheurs; mais si quelqu'un honore Dieu et fait sa volonté, Dieu exauce celui-là. Depuis que le monde existe, il est inouï que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né. Si celui-ci ne venait de Dieu, il ne pourrait faire cela.

Ils lui dirent : — Tu es né tout entier dans le péché, et tu te mêles de nous faire des leçons! Et ils le poussèrent dehors.

Jésus le rencontra et lui dit : — « Crois-tu au Fils de Dieu? » — Seigneur, demanda cet homme, qui est-il, afin que je croie en lui? Jésus reprit : — « Tu l'as vu, et celui qui te parle, c'est lui. » L'Aveugle dit : — Je crois, Seigneur. Et, se prosternant, il l'adora.

En lisant ce récit, d'une candeur incomparable, on voit que l'Esprit saint a satisfait par avance à ceux qui demanderaient que les miracles de Notre-Seigneur fussent attestés par des enquêtes contradictoires. Nous avons ici une enquête dans toutes les formes. Dénonciation du fait, témoins appelés, information, jugement, rien n'y manque, et tout porte la couleur du vrai.

Le Sauveur a voulu formuler lui-même les conclusions dernières de ce procès. Il dit à l'Aveugle guéri : « Je suis venu en ce monde pour un « jugement : pour que ceux-là puissent voir qui ne voient pas, et pour que « ceux-là qui voient » (et qui se rendent indignes de la lumière) « deviennent aveugles. »

Ces paroles s'appliquaient au miracle que Jésus venait de faire et à la foi de l'Aveugle-né, et en même temps, dans le sens spirituel, à la cécité volontaire des Pharisiens. Quelques-uns de ceux-ci le parurent comprendre. Ils lui dirent : — Sommes-nous aussi des aveugles, nous autres? Jésus leur répondit : — « Si vous étiez des aveugles, vous seriez sans péché. Mais à « présent que vous dites : Nous voyons clair, votre péché demeure. » Car, ayant la science des Écritures, qui devait les amener à la connaissance du Messie, ils ne voyaient point, parce qu'ils ne voulaient point voir.

Jusque dans ces paroles sévères, on sent la commisération de son âme. Afin de la manifester davantage, il leur présenta les tendres figures de la porte du bercail et du bon pasteur. Il y résuma tous les renseignements qu'il

venait de donner dans cette laborieuse mission contre les Pharisiens, mais au profit des Pharisiens eux-mêmes, s'ils l'eussent voulu, comme de toutes les brebis perdues de la maison d'Israël.

« Je suis la porte de la bergerie. Si quelqu'un entre par moi, il se sauvera.



Fig. 67. — Le bon Pasteur. Sculpture des premiers siècles, conservée au musée de Sainte-Irène, à Constantinople.

« Il entrera, il sortira, et il trouvera des pâturages. Le larron ne vient que « pour dérober, pour égorger et pour détruire; moi, je suis venu afin que « les brebis aient la vie et qu'elles l'aient plus abondante.

« Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. « Mais le mercenaire, celui qui n'est pas le pasteur et à qui les brebis n'ap- « partiennent pas, voyant venir le loup, abandonne les brebis et prend la

« fuite; et le loup enlève les brebis et les disperse. Le mercenaire s'enfuit « parce qu'il est mercenaire, et ne se met point en peine du sort des brebis. « Je suis le bon pasteur : je connais mes brebis, et mes brebis me con- « naissent. Comme mon Père me connaît, moi aussi je connais mon Père, « et je donne ma vie pour mes brebis.

« Et j'ai d'autres brebis qui ne sont point de cette bergerie : il faut que « je les amène, et elles entendront ma voix, et il n'y aura qu'une bergerie « et qu'un pasteur. »

Mais il ne fallait pas que ce sacrifice, qu'il avait si souvent annoncé et qu'il annonçait encore, pût être taxé un jour ou d'héroïque folie, ou de consommation obligée et peut-être devenue involontaire; comme si, à la fin, la vie lui eût été arrachée plus qu'il ne l'eût donnée. Il déclara donc, en terminant, deux choses. La première, qu'il mourrait pour accomplir les volontés de son Père; la seconde, qu'il était maître de quitter ou de ne pas quitter la vie, et de la reprendre après l'avoir quittée : « C'est pourquoi mon « Père m'aime, parce que je donne ma vie pour la reprendre. Personne ne « me l'enlève, mais je la donne de moi-même. Il est en mon pouvoir de la « donner, et il est en mon pouvoir de la reprendre. Tel est l'ordre que j'ai « reçu de mon Père. »

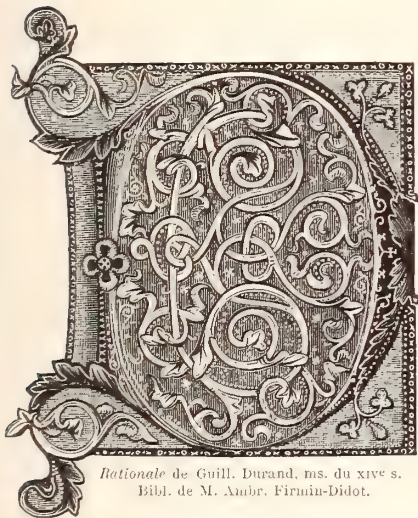
Clartés divines du mystère de la Rédemption, et qui nous feraient tout comprendre, si le cœur étroit de l'homme pouvait comprendre tout l'amour de Dieu !

V

ENTRETIENS ET PARABOLES

Mission des Disciples, le Samaritain, Marthe et Marie. — La Femme courbée, les Banquets de Jésus, l'Hydropique, Leçons aux Pharisiens. — La Brebis, la Drachme, l'Enfant prodigue. — Le Juge inique, la Prière. — Pauvreté volontaire, les Enfants.

MISSION DES DISCIPLES, LE SAMARITAIN, MARTHE ET MARIE.



Rationale de Guill. Durand, ms. du XIVe s. Bibl. de M. Ambr. Firmin-Didot.

ANS ce temps-là Jésus se retira sur les confins de la Judée, soit en Galilée, soit dans le pays connu sous le nom de Pérée, où les puissants de Jérusalem ne pouvaient l'atteindre. On pense que ce fut alors qu'il choisit les soixante-douze Disciples, pour les envoyer prêcher devant lui, deux à deux, dans les villes où il devait aller. Le nombre soixante-douze signifie l'universalité des nations. Ils vont deux à deux, parce qu'il y a deux préceptes de charité, l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Celui qui n'a pas la charité pour le prochain ne doit pas être chargé du ministère de la prédication. Cette association de deux pour le service du Seigneur est ancienne. Dieu délivra Israël par l'association de Moïse et d'Aaron; et il est écrit : *Un frère soutenu par son frère est comme une ville fortifiée.*

Jésus donna aux nouveaux missionnaires des instructions semblables à celles qu'avaient reçues les Apôtres, avec le pouvoir de guérir les malades

et de chasser les démons. C'est le complément de la fondation de l'apostolat : « Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. En quelque « maison que vous entriez, dites d'abord : Que la paix soit dans cette « maison ! Mangez et buvez de ce qu'il y aura, car celui qui travaille mérite « son salaire. Guérissez les malades qui s'y trouveront et dites-leur : Le « royaume de Dieu s'est approché de vous. Si quelque ville ne vous reçoit « point, dites aux habitants : La poussière même qui nous est demeurée de « votre ville, nous la secouons contre vous. Et moi je vous déclare qu'au « dernier jour, Sodome sera traitée moins rigoureusement que cette ville... « Celui qui vous écoute, m'écoute ; celui qui vous méprise, me méprise ; et « celui qui me méprise, méprise celui qui m'a envoyé. »

Les Soixante-Douze allèrent et revinrent joyeux. — « Seigneur, dirent-ils, les démons mêmes nous sont assujettis par la vertu de votre nom. » Jésus leur répondit avec une sévérité douce, de manière à entretenir en eux l'humilité : « Voici que je vous ai donné le pouvoir de marcher sur les ser-« pents et les scorpions, et sur toutes les forces de l'ennemi sans en recevoir « aucun mal. Cependant ne vous réjouissez pas de ce que les démons vous « sont soumis, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits au ciel. » Et en même temps, tressaillant de joie dans le Saint-Esprit, il dit : « Mon « Père, Seigneur du ciel et de la terre, je vous rends grâce, parce que, « tenant ces choses cachées pour les savants et pour les sages, il vous a plu « de les révéler aux petits. » Et afin de marquer qu'il dispose de tout comme le Père, il ajouta : « Tout m'a été remis entre les mains par mon Père ; « et nul ne sait qui est le Fils que le Père, et qui est le Père que le Fils, « et celui à qui le Fils voudra bien le révéler. » Il dit encore aux Disciples : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez ! Car beaucoup de rois et « de prophètes ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu ; et « entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu ! »

Et enfin, s'adressant à la foule, à ceux qui ont été dans la suite des âges, à nous qui sommes maintenant, à ceux qui seront jusqu'à la fin des siècles : « Venez tous à moi, vous qui ployez sous le fardeau du travail et de la « douleur, et je vous referai. Prenez mon joug sur vous et instruisez-vous « près de moi, parce que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez « le repos de vos âmes ; car mon joug est doux et mon fardeau léger. »

Saint Augustin fait ressortir la profondeur de cette parole. Ceux qui prennent le joug de Jésus, dit-il, ont à porter de telles angoisses qu'il leur semble passer non du travail au repos, mais au contraire du repos au travail; mais l'Esprit saint est là, qui sans cesse renouvelle l'homme intérieur au milieu des ruines de l'homme extérieur. Dans l'affluence de ces



Fig. 68. — Le Christ consolateur. « Venez tous à moi, dit Jésus, vous qui ployez sous le fardeau du travail et de la douleur, et je vous referai; car mon joug est doux et mon fardeau léger. » Tableau d'Ary Scheffer, gravé par Henriquel-Dupont. Paris, Goupil.

délices de Dieu, tout abattement se relève. Ceux qui aiment ne souffrent pas.

Ainsi Jésus nous apparaît toujours doux, humble, compatissant et divin : prodiguant les appels de sa large tendresse et les protestations de sa dépendance, à mesure qu'il multiplie les preuves de son universelle souveraineté.

Le même jour, un Docteur de la Loi lui dit, à dessein de le tenter : — « Maître, que dois-je faire pour avoir la vie éternelle ? » Il espérait quelque

parole qui paraîtrait contraire à Moïse. Jésus lui répondit : — « Qu'ordonne « la Loi ? Qu'y lisez-vous ? » Par cette question, il l'oblige à faire lui-même une réponse évangélique. Il lui prouvera ensuite qu'en citant le texte de la Loi, il en a ignoré le sens. Le Docteur reprit donc : — « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et de tout ton entendement, et ton prochain comme toi-même. » Jésus lui dit : « Vous avez bien répondu ; faites cela, et vous vivrez. »

Aussitôt le Docteur, voulant se glorifier de sa justice, dit à Jésus : — Et qui est mon prochain ?

On voit ici que la première question de cet homme était astucieuse et qu'il n'avait aucun amour pour le prochain, puisqu'il n'estimait point que quelqu'un fût son prochain. Il récite très-bien ce qu'il faut faire pour acquérir la vie éternelle, mais il ne sait pas le premier mot de ce qu'il récite. Il est plein de lui-même, vide de l'amour de Dieu. N'aimant pas son frère qu'il voit, il ne peut aimer Dieu qu'il ne voit pas. Or, ajoute saint Cyrille, il ignore son prochain parce qu'il ne croit point au Christ. Celui qui ne connaît point le Christ ignore la Loi ; méconnaissant la vérité, il ne peut connaître la Loi qui annonce la vérité.

Jésus dit : « Un homme descendant de Jérusalem en Jéricho tomba entre « les mains des voleurs qui le dépouillèrent, et, après l'avoir blessé, le « laissèrent demi-mort. Un prêtre descendit par le même chemin, vit cet « homme, et passa outre ; un Lévite vint aussi, le regarda et passa de « même. Mais un Samaritain, qui était en voyage, s'arrêta et fut touché de « compassion. Il s'approcha du blessé, versa de l'huile et du vin sur ses « plaies, les banda, le mit ensuite sur son cheval, le mena dans une hôtel- « lerie et prit soin de lui. Le lendemain il tira de sa bourse deux deniers « d'argent qu'il donna à l'hôte, lui disant : Ayez soin de cet homme, et « tout ce que vous aurez dépensé de plus, je l'acquitterai à mon retour. »

Jésus lui-même est le Samaritain. Samaritain veut dire *gardien*. Il est écrit de lui : *Celui qui garde Israël ne sommeillera ni ne dormira point.* Lorsqu'on le traita de Samaritain et de possédé du démon, il nia qu'il fût possédé ; il ne réclama point contre l'injure qui lui donnait un de ses titres, celui de gardien des infirmes. Or ce Samaritain était en voyage : Jésus fut réellement un voyageur ; il descendit pour nous sur la terre, et ne dévia pas.

Le but de son voyage est de venir au genre humain blessé, dépouillé, à demi mort. Il se fit notre prochain en prenant notre nature, notre voisin par sa miséricorde; il eut compassion et s'approcha. La sagesse divine, pour approcher l'homme, créa le miracle de Jésus. Possédant en lui la justice et l'immortalité, voyant en nous le péché et la mort, Jésus ne prit pas nos deux maux, qui l'eussent rendu notre égal, et mis dans le besoin d'être délivré avec nous. Afin d'être près de nous et de n'être pas ce que nous sommes, il ne se fit point pécheur, il devint mortel; prenant le châtiment sans prendre la faute, il abolit la faute et le châtiment.

Le Samaritain, venant à l'homme abandonné, bande ses blessures après y avoir versé de l'huile et du vin; l'huile de la miséricorde, qui adoucit les plaies, le vin de la justice, qui en ronge la corruption; l'huile qui est la consolation de l'espérance, le vin qui est l'exhortation à la ferveur. L'huile représente encore la nature humaine du médecin, le vin sa nature divine. Car Jésus-Christ a agi tantôt humainement, tantôt divinement : il a versé l'huile et le vin en nous sauvant par son humanité et par sa Divinité; il a enseigné à mêler la sévérité et la douceur, afin que nous ne fussions ni ulcérés par trop de rigueur ni amollis par trop de condescendance. Et, ayant pansé nos blessures, il les a bandées en nous imposant le frein d'une Loi plus sévère, sans laquelle nous ne pourrions retrouver notre première santé.

Le Samaritain met le malade sur son cheval, le bon Pasteur porte sur ses épaules la brebis retrouvée. Jésus-Christ détruit l'infirmité de notre chair en la prenant lui-même. Sous la figure du Samaritain, le voici déjà qui ouvre ces bras entre lesquels nous serons non pas conduits, mais portés au sein de l'Église, où s'achèvera notre guérison.

La Loi ne recevait pas tous les hommes (fig. 69); il est écrit que le Moabite et l'Ammonite n'entreront pas dans l'Église de Dieu; mais maintenant l'Église est l'hôtellerie ouverte à quiconque veut croire. Venez de toute nation, venez chargés de toute misère, venez blessés; venez souillés; venez au baptême de Dieu, au festin de Dieu, à l'hôtellerie et à l'amitié de Dieu! Car le Samaritain ne se contente pas de déposer le blessé dans l'hôtellerie; il entre avec lui, demeure et prend soin de lui.

Cependant ce Samaritain ne pouvait rester. Le jour suivant donc, il

donna à l'hôtelier deux deniers d'argent et lui dit : « Aie soin de cet homme. Ce que tu surajouteras, à mon retour je te le rendrai. » Ces deux deniers sont les deux commandements d'amour de Dieu et d'amour du prochain, que les Apôtres reçurent pour évangéliser la terre; ils sont la promesse de la vie présente et de la vie future : *Hoc fac et vives.*

« Et ce que tu surajouteras, je te le rendrai à mon retour. » Car cet hôtelier, ce prêtre nouveau n'est plus le mercenaire qui ne rend que les services dont le prix est débattu et payé, ni l'instrument quasi machinal qui ne va pas au-delà du travail requis. Les Apôtres, pleins de l'esprit de Dieu, ont surajouté. Au précepte ils ont ajouté le conseil; sur le devoir ils ont mis la couronne de la perfection. Quoiqu'il leur fût permis de vivre de l'Évangile, ils ont vécu du travail de leurs mains; ils ont cherché la croix quand ils pouvaient l'éviter. Mais il n'est pas possible à l'homme d'être plus généreux que Jésus. « A mon retour je vous le rendrai. » Ce retour sera le jour du jugement. Il payera sans mesure ceux qui l'auront servi sans mesure.

Après son récit, Jésus interrogea le docteur : Qui a été le prochain? Le docteur convint que ni le prêtre ni le lévite, qui vivaient sous la Loi, n'ont su faire ce qu'ordonnait la Loi, et que le Samaritain seul en a rempli les prescriptions. Jésus lui dit : « Allez, et faites de même. » Quand vous verrez un malheureux, qu'il soit Juif ou Gentil, voilà votre prochain. La dignité du sacerdoce n'est rien, la science de la Loi n'est rien, si les œuvres manquent. Celui qui exerce la miséricorde, c'est celui-là qui remplit la Loi.

D'autres circonstances amenèrent le Sauveur à répéter l'instruction sur la prière. Il parla de la force de la prière insistante, dont l'exemple de la Chananéenne avait été un exemple si frappant. Tout lui était occasion d'instruire, et il se hâtait. Il répandait ces paroles créatrices qui révélaient aux hommes la vie spirituelle et instituaient la charité. En même temps, de terribles anathèmes atteignaient l'hypocrisie, l'orgueil, le faux savoir, la dureté des Pharisiens et des docteurs de la Loi. Par charité pour ceux que ces faux justes et ces faux sages égaraient, et par pitié pour eux-mêmes, il les traitait comme ils avaient coutume de traiter les pécheurs; mais surtout il s'appliquait à les dépeindre pour donner une leçon à son Église, afin que l'illusion d'une fausse justice n'y pût jamais corrompre la vérité. En effet, il l'a préservée de ce péril. On a vu des Pharisiens au milieu du

Christianisme, parce que tous les vices sont de l'espèce humaine; mais rien n'est plus étranger à l'Église que le pharisaïsme dans la doctrine et dans les mœurs.

A ce moment fut prononcée une parole comptée entre les plus profondes et les plus fécondes qui soient tombées des lèvres de l'Homme-Dieu.

Passant par Béthanie, Jésus s'arrêta chez une femme nommée Marthe, sœur de cette Marie-Magdelaine, la pécheresse pardonnée qu'on a vue au

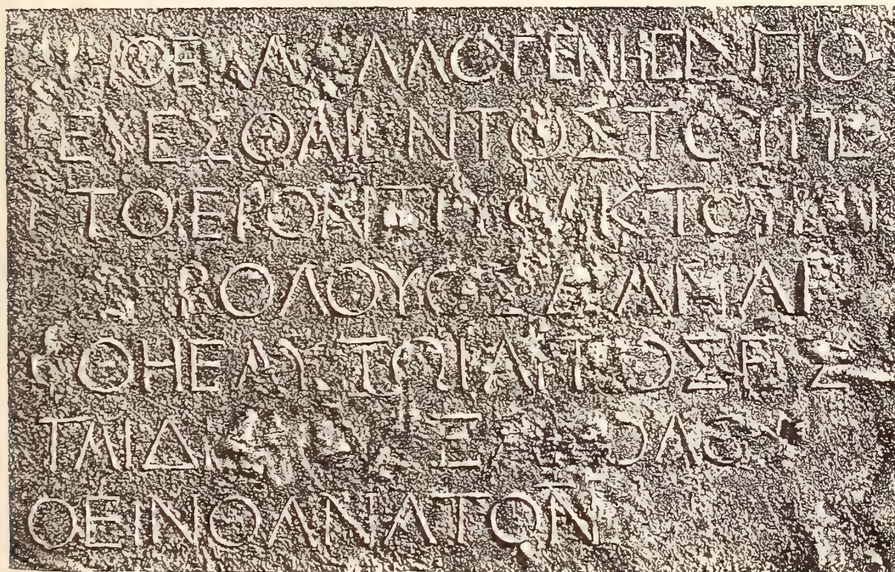


Fig. 69. — Stèle du temple de Jérusalem, découverte, en 1871, par M. Ganneau, chancelier du consulat de France à Jérusalem. Époque de Hérode le Grand [1]. — TRADUCTION : « Que nul étranger ne pénètre à l'intérieur de la balustrade et de l'enceinte qui sont autour de l'esplanade du temple : celui donc qui serait pris (y pénétrant) serait cause que la mort s'ensuivrait pour lui. »

banquet du pharisien Simon. Marthe s'occupa aussitôt du repas qu'elle voulait offrir à son Hôte et aux Disciples. Cependant Marie, assise aux pieds du Maître, l'écoutait parler; car Jésus, donnant cet exemple aux Apôtres, n'était pas entré seulement pour prendre du repos, mais surtout pour enseigner. Or Marthe se présenta devant lui, et dit : — Seigneur, ne considérez-vous point comme ma sœur me laisse servir toute seule ? Dites-lui donc qu'elle me vienne aider. Jésus lui répondit affectueusement : —

[1] Lecture du texte original : Μηθένα ἀλλογενῆ εἰσπορεύεσθαι ἐντὸς τοῦ περὶ τὸ ἱερὸν τρυφάκτου καὶ περιβόλου· ὃς δ' ἂν λήφθῃ ἑαυτῷ αἴτιος ἔσται διὰ τὸ ἐξακολουθεῖν θάνατον.

« Marthe, Marthe, tu t'embarrasses et te tourmentes de beaucoup de « choses; mais enfin, il n'y en a qu'une de nécessaire. Marie a choisi la « meilleure part, elle ne lui sera point ôtée. »

De tout le discours de Jésus, le Saint-Esprit ne nous a conservé que ce mot, qui exprime la seule chose nécessaire au bonheur présent et éternel de l'âme, la chose sans quoi tout le reste n'est que trouble et tourment, ou joie passagère qui bientôt nous sera ôtée. Jésus ne blâme pas l'empressement de Marthe, qui veut le servir, mais il l'avertit que toute œuvre faite pour Dieu doit être faite avec calme et humilité; que c'est surtout par l'amour qu'il se trouve bien servi; que rien n'est plus opportun que d'écouter Jésus-Christ et de s'attacher à lui seul. Par ce mot, il relève la vie contemplative au-dessus de la vie active, quelque louable que soit l'action; car c'est la vie contemplative qui est vraiment féconde pour le ciel, qui produit même ici-bas les grandes œuvres. La contemplation de Dieu fait connaître sa beauté, la beauté allume l'amour, l'amour donne cette ample flamme, ce feu vivant qui est le sacrifice. Tous les saints ont contemplé Dieu, c'est pourquoi ils ont voulu vivre et mourir pour lui. Marthe a servi le Seigneur, Marie l'a davantage contemplé, et c'est Marie qui sera au pied de la croix.

LA FEMME COURBÉE, LES BANQUETS DE JÉSUS, L'HYDROPIQUE, LEÇONS AUX PHARISIENS.

Un homme vint demander à Jésus de partager une succession entre son frère et lui. Jésus ne le voulut point et dit à celui qui l'en priait : « Gardez-« vous de toute avarice; l'abondance des biens qu'un homme possède n'est « pas ce qui le fait vivre. » A cette occasion, il proposa la parabole du riche avare, à qui Dieu redemande son âme, tandis qu'il ne songe qu'à faire agrandir ses greniers.

Il insistait sur l'aumône, sur la confiance en Dieu, sur l'humilité, sur la pénitence. Toutes ces brèves et douces paroles sont devenues les nobles lois de la société chrétienne. Il y mêlait des prophéties concernant l'Église, le second avénement, la réprobation et le retour des Juifs. Il enseignait ainsi partout, sans cesse, en toute rencontre, à tout propos, mais plus particu-

lièrement le jour du Sabbat, dans les Synagogues, où le peuple accourait pour l'entendre; et c'était un motif continuel de colère parmi les Pharisiens.



Fig. 70. — Jésus chez Marthe et Marie. Marie, assise aux pieds du Maître, l'écoute parler. Marthe se présente devant Jésus, et dit : « Seigneur, ne considérez-vous point comme ma sœur me laisse servir toute seule? Dites-lui donc qu'elle me vienne aider. » Jésus lui répond affectueusement : « Marthe, Marthe, tu t'embarrasses et te tourmentes de beaucoup de choses; mais enfin, il n'y en a qu'une de nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, elle ne lui sera point ôtée. » — Tableau de Le Sueur.

Un jour, étant à la Synagogue, il vit dans l'auditoire une femme qu'un esprit d'infirmité tenait courbée depuis dix-huit ans. Elle ne pouvait regar-

der en haut. Il lui dit : « Femme, tu es délivrée. » Aussitôt elle se releva et glorifia Dieu. Le Chef de la Synagogue en fut irrité. Mais, n'osant s'attaquer à Jésus, dont il craignait les réponses, il s'en prit à la malade guérie et à tout le peuple qui montrait sa joie. — Il y a, leur dit-il, six jours pour travailler. Venez donc un de ces jours-là pour vous faire guérir, et non pas le jour du Sabbat.

Malgré ce détour, le Pharisien n'esquiva point la réprimande. — « Hypocrites, dit le Sauveur, lequel parmi vous ne détache, le jour du « Sabbat, son bœuf ou son âne et ne le sort de l'étable pour le mener boire? « Et cette fille d'Abraham que Satan tenait captive depuis dix-huit ans, il « ne la fallait pas guérir un jour de Sabbat ! »

Soit à cause de la transgression d'Adam qui a introduit dans le monde les infirmités et la mort, soit à cause de ses propres crimes, cette femme souffrait par la malice du démon. Dieu a laissé à Satan ce pouvoir, pour que les hommes éprouvent le désir de devenir meilleurs ; parce que Satan est mauvais, il cherche à exercer son pouvoir de manière à rendre les hommes plus mauvais. Il s'applique à leur ôter la vue du ciel, afin qu'ils souffrent et n'espèrent point; il les courbe vers la terre comme les brutes. La tête de l'homme est faite pour se tourner vers le ciel; cette femme ne pouvait regarder en haut. Jésus l'appelle par un mouvement de sa bonté prévenante: — « Tu es délivrée. » Il la touche de sa main. Maintenant, fille d'Abraham, regarde en haut; le démon n'a plus d'empire, tes liens sont brisés ! Elle se redresse et glorifie Dieu.

Semblable à ceux qui s'emportèrent contre l'Aveugle-né, le Chef de la Synagogue, témoin du miracle, ne voit que la gloire qui en résultera pour Jésus. Il aimerait mieux que cette femme restât toujours dans son infirmité, courbée comme une brute, et que Jésus ne fût pas glorifié. On retrouve ici tous les chefs de toutes les Synagogues, tous les maîtres et tous les disciples de toutes les écoles d'erreur. Le bien que l'Église peut faire parmi les peuples, ils préféreraient qu'elle ne le fît pas, et qu'elle ne fût pas glorifiée. Ils ne veulent pas surtout qu'elle redresse les hommes, qu'elle les rende capables de regarder en haut. Celui-ci prend prétexte du service de Dieu ; d'autres prendront prétexte du bien même de l'homme. Ils diront que c'est nuire à l'homme de le redresser; que son intérêt est de rester courbé vers

la terre. Ils emploieront tous les sophismes, ils emploieront la force pour détourner les peuples de venir à Jésus-Christ, ni le jour du Sabbat ni les autres jours. Ils craignent par-dessus tout que l'homme entende cette parole : *Sursum corda!* Cependant, en même temps qu'ils s'efforceront d'éteindre la lumière de l'Évangile, ils en ôteront le joug. Ils détacheront le bœuf et l'âne, l'instinct brutal; ils le mèneront à l'abreuvoir qu'ils ont préparé, aux eaux épaisses qui éteignent la raison et font haïr le jour. Quand ils auront ainsi communiqué à l'homme le goût de la fange et l'amour de la nuit, ils lui diront : Tu vois! Nous t'avons rendu libre! Et ils le feront travailler pour eux.

Le Christ instruit son Église à ne pas craindre. Ces ennemis diront ce qu'ils voudront, ils feront ce qu'ils pourront; parle, toi, agis, agis, accomplis l'œuvre de ma charité. En dépit de leurs menaces, répands la vérité, répands le jour. Et s'il faut que tu luises du haut du gibet pour que ces victimes du démon lèvent enfin la tête et soient délivrées, fais comme j'ai fait, va mourir!

A peu de jours de là, Jésus provoqua de nouveau ses adversaires. Il entra ponr manger, un jour de Sabbat, dans une maison des Pharisiens. Tous l'observaient. Il y vint aussi un homme hydropique, qui se tenait devant lui. Jésus dit aux docteurs : — « Est-il permis de guérir le jour du Sabbat? » Ils gardèrent le silence. Alors Jésus prit l'Hydropique par la main, le guérit et le renvoya. Puis, connaissant les pensées des convives, il leur dit : « Qui « de vous, si son âne ou son bœuf tombe dans une fosse le jour du Sabbat, « ne l'en retire pas aussitôt? » Et ils ne surent que répondre.

C'est le quatrième banquet où nous voyons Jésus. Comme dans les autres, il y fait acte de grande miséricorde et de grand enseignement. Il allait aux festins, parce que là aussi on avait besoin de le voir, et que ceux qu'il y trouvait ne venaient point l'entendre. Les Pharisiens eux-mêmes, il voulait les sauver. En même temps, il portait le bienfait de sa présence à leurs serviteurs, qu'ils ne laissaient point libres d'aller à Lui. Comme la colombe qui embrasse ses petits menacés par l'oiseleur, dit saint Augustin, il apparaissait corporellement au milieu des réjouissances du monde, de même qu'à présent il apparaît encore à notre pensée pour nous rappeler où est le vrai festin et la vraie joie.

A cause de la grande renommée de Jésus, les Pharisiens le reçoivent volontiers; ils l'invitent même. Mais, au lieu de l'écouter, ils l'observent. Il le sait; il voit leur malice quand l'Hydropique s'avance et se place devant lui, modèle de foi dans sa muette et persévérante prière. Les Pharisiens pensent en eux-mêmes: Que fera-t-il? S'il guérit ce malade, nous l'accuserons de violer le Sabbat; s'il le renvoie sans le guérir, il n'est donc pas si miséricordieux qu'il le persuade au peuple imbécile!

Jésus, d'un seul mot, déjà prononcé en semblable rencontre, les déjoue: « Est-il permis de guérir le jour du Sabbat? »

Les Pharisiens n'osent rien dire. Cette question, qu'ils résolvaient unanimement contre Jésus, était controversée entre eux. Plusieurs prétendaient qu'on ne devait pas même donner aucun remède, à moins qu'il n'y eût péril de mort; d'autres étaient moins rigoureux. Jésus leur montre à tous qu'il peut se passer de leur congé et qu'il ne craint pas leur haine; il enseigne que c'est bien sanctifier les jours de fêtes que les consacrer à la charité; il récompense la foi de cet infirme qui attend humblement et qui n'ose prier qu'en présentant son mal. L'Hydropique est guéri. Voilà le crime que les Pharisiens attendaient. Jésus entend les murmures qu'ils n'osent articuler, et il y répond: — « Si c'était votre bœuf ou votre âne, votre moindre intérêt temporel qui fût en péril, vous ne songeriez guère au Sabbat! »

Le bœuf et l'âne sont nommés pour renouveler à l'esprit des Pharisiens la prophétie d'Isaïe et pour leur en donner l'interprétation: « Le bœuf a connu celui à qui il appartient, l'âne a connu l'étable de son maître; Israël ne m'a point connu. » Le bœuf lié au joug est le peuple juif, dont la tête s'est endurcie sous le joug de la Loi; l'âne est le symbole de la Gentilité, assujettie à toutes les erreurs. Celui qui viendra au dernier jour les tirer de la fosse où ils sont tombés, est Celui qui guérit toute maladie, qui délivre de toute captivité, qui dissipe toutes ténèbres. Ce que les Pharisiens font par avarice, il le fera par charité.

L'avarice était le grand vice des Pharisiens. L'hydropisie en est la figure. L'Hydropique est brûlé d'une soif inextinguible; une partie de son corps est gonflée horriblement, l'autre se dessèche; de ce corps où tout se change en impureté s'exhale une haleine fétide. C'est l'avare, toujours altéré, toujours inassouvi, pauvre au sein de l'abondance, n'ayant que des pensées de lucre,



Fig. 71. — Vue du lac de Tibériade, état actuel d'après une photographie. C'est auprès du lac de Tibériade qu'eurent lieu la plupart des prédications et des miracles de Jésus-Christ.

n'aspirant qu'à se remplir de ce breuvage d'or qui le gonfle et qui le tue. Saint Paul dit que l'avarice est une idolâtrie. Qui pourra guérir ce mal ? Jésus le peut. Il faut le lui demander comme faisait l'Hydropique, en se tenant devant lui. *Erat ante illum,* dit l'Évangile, indiquant avec une brièveté divine la constance de la prière et la fermeté de l'espoir dans cet homme qui voulait être guéri. Il est venu sans être invité ; il se tient là, bravant les regards moqueurs, attendant le regard qui le délivrera, enseignant au monde à demander et à obtenir des miracles. Et Jésus le prit par la main, le guérit et le renvoya.

La hideuse maladie que cet homme portait en son corps, les Pharisiens l'avaient dans l'âme. Afin de les guérir aussi et d'appliquer le remède qui convenait à la plaie de ces âmes gonflées et dures, Jésus leur donna la belle leçon de ne point se mettre d'eux-mêmes aux premières places, comme ils s'empressaient de faire partout : « Car quiconque s'élève sera abaissé, et « quiconque s'humilie sera élevé. » Il leur recommanda encore de donner des festins aux pauvres plutôt qu'aux riches ; parce que les riches rendent ce qu'on leur donne, mais ce que l'on a donné aux pauvres, c'est Dieu qui le rend. Ces choses nous paraissent vulgaires ; elles ne le sont devenues que par Jésus-Christ et son Église, à qui il les a enseignées.

Un des convives s'écria : — Heureux qui sera du festin dans le royaume de Dieu ! Jésus répondit par la parabole de ceux qui refusent de se rendre au festin du Père de famille : les convives premièrement appelés allèguent divers prétextes et ne viennent pas. L'un va visiter une terre, l'autre veut essayer des bœufs nouvellement achetés, l'autre répond qu'il vient de se marier. Ainsi le souci des choses temporelles détourne les hommes des choses de Dieu. Tout ce qui est dans le monde, dira l'Apôtre, est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie. Le Père de famille fait ramasser les pauvres, les estropiés, les aveugles, et jusqu'aux vagabonds qui rôdent par les chemins ; il veut qu'on les force d'entrer, afin que la maison se remplisse. Prophétie de la vocation des Gentils et de la multitude des pécheurs qui seront lavés et revêtus de la robe de fête pour participer au festin de Dieu. Les superbes refusent, les humbles sont choisis. « Ramassez-les sur les chemins et le long des haies, dit le Père de famille, et forcez-les d'entrer. » C'est ce fameux *Compelle intrare* qui a tant révolté

les hérétiques et tant scandalisé la fausse sagesse d'un grand nombre d'orthodoxes. Les Gentils sont venus des places publiques et des carrefours, dit saint Augustin; les hérétiques viennent des haies, car ceux qui plantent des haies établissent des divisions : qu'ils soient retirés des haies, qu'ils soient arrachés d'entre les épines! Mais ils ne veulent pas être contraints. Nous entrerons, disent-ils, par notre propre volonté. Ce n'est pas ce que Dieu a commandé : *Compelle intrare*. Que la nécessité vienne du dehors; de là naît la volonté. Et cette contrainte, ajoute saint Grégoire, est souvent directement de Dieu et de sa miséricorde. Ils entrent par violence ceux qui, brisés dans les adversités du monde, reviennent à l'amour de Dieu. Ils échappent à la terrible sentence qui a été prononcée en ces termes : « Je vous dis que nul de ceux « qui ont été conviés et qui n'ont pas voulu venir ne goûtera de mon festin. »

Jésus se rendait à Jérusalem, pour la fête de la Dédicace. Quelques-uns d'entre les Pharisiens vinrent le trouver et lui donnèrent le conseil de fuir, parce qu'Hérode en voulait à sa vie. Notre-Seigneur connut sans doute que c'était Hérode lui-même qui envoyait ces officieux. Il leur répondit : « Allez, « et dites à ce renard : Voilà que je chasse les démons et que je guéris les « malades aujourd'hui et demain, et le troisième jour tout sera consommé. « Toutefois il faut que je marche aujourd'hui et demain et le jour suivant; « car il ne convient pas qu'un Prophète soit tué hors de Jérusalem. » A cette pensée, plus ému du châtiment qui attendait Jérusalem coupable que de son propre supplice, il laissa parler tout son amour et toute sa douleur : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les Prophètes et lapides ceux qui te sont « envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme un « oiseau rassemble sa couvée sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! »

Les Pharisiens de Jérusalem, résolus à se délivrer de lui, l'abordèrent dans le Temple avec une de ces questions captieuses qu'ils méditaient pour le perdre. Ils lui dirent : — Jusques à quand nous tiendrez-vous en suspens? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous tout haut !

Ce qu'ils demandaient, ils le savaient bien, et Jésus les avait là-dessus satisfaits depuis longtemps. Mais ils voulaient le compromettre. Tout le monde attendait un règne temporel du Christ. Jésus disant : *Je le suis*, se serait par ce seul mot constitué en état de rébellion contre la domination romaine. S'il se taisait, l'incrédulité pouvait s'autoriser de son silence.

La question des Pharisiens pouvait donc embarrasser la prudence humaine. Ils n'avaient pas compté sur la sagesse divine, et elle les confondit. Notre-Seigneur, qui ne voulait ni triompher comme un conquérant vulgaire, ni périr comme un séditieux, ne voulut pas non plus laisser un prétexte à leur mauvaise foi. Il leur dit : « Je vous parle et vous ne croyez « pas. Les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de « moi. Moi et le Père nous sommes un. »

En entendant ces paroles, ils prirent des pierres pour le lapider. Ils avaient compris. Mais il fallait leur aveu, et que le mot qu'ils s'étaient proposé de lui arracher sortît de leurs bouches mêmes. Il poursuivit donc : — « J'ai « fait à vos yeux beaucoup de bonnes œuvres par la puissance de mon Père ; « pour laquelle de ces œuvres me lapidez-vous ? » Les Juifs répondirent : — Ce n'est point pour aucune bonne œuvre que nous te lapidons, mais pour tes blasphèmes, toi, homme, qui te fais Dieu !

Ce sont eux qui le disent, avouant du même coup dans quel but ils l'interrogeaient. Jésus, sans néanmoins se départir de la prudence dont il lui plaît d'user envers ces perfides, confirme ce qu'ils ont entendu : « N'est-il pas écrit « dans votre Loi : « *J'ai dit : vous êtes des Dieux ?* » Si donc l'Écriture, « qui ne peut être détruite, appelle Dieux les juges d'Israël, comment dites- « vous à Celui que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde, comment lui « dites-vous : Tu blasphèmes, parce qu'il a dit : Je suis le Fils de Dieu ? Si « je ne fais pas les œuvres de mon Père, vous ne me croyez pas, mais si je « les fais, quand même vous ne voudriez pas croire à ma parole, croyez à « mes œuvres, et connaissez et croyez que le Père est en moi, et que je suis « en Lui. » Les Juifs n'entreprirent pas de raisonner : ils cherchèrent à se saisir de Jésus ; mais il leur échappa, comme il avait déjà fait, en les rendant immobiles ou en se rendant invisible, et il sortit de Jérusalem.

LA BREBIS, LA DRACHME, L'ENFANT PRODIGUE.

Il vint au-delà du Jourdain, à l'endroit où Jean avait baptisé d'abord, et il y demeura. Sa bonté continuait d'attirer autour de lui la foule des publicains et des pécheurs. Il ne repoussait personne, et il les instruisait. Les

Pharisiens, les Docteurs et les Scribes, toujours les mêmes, ne cessaient de blâmer sa condescendance pour les gens de petite condition et de mauvaise renommée. — Voyez, disaient-ils, cet homme reçoit les pécheurs; il mange avec eux !

Jésus répondit par la parabole du Pasteur qui laisse son troupeau de cent brebis pour retrouver une seule brebis égarée et par celle de la Femme qui se réjouit d'avoir retrouvé sa drachme perdue. Il disait aux Pharisiens que les Anges de Dieu dans le ciel se réjouiraient plus de la conversion d'un seul pécheur que de la pénitence de quatre-vingt-dix-neuf justes. Afin qu'ils prissent une idée plus juste encore des largesses de la miséricorde divine, il leur proposa la parabole de l'Enfant prodigue, où le cœur du Père de famille se peint sous des traits si touchants. Et pourtant, nous le savons, ce n'est pas encore là tout l'amour de Dieu et tout l'amour du Sauveur. Car le père de la parabole attend son fils, mais Dieu, le vrai père, fait appeler le pécheur enfoncé dans ses désordres; il le sollicite à revenir, l'assure de son pardon, il va le chercher lui-même. Et, pour atteindre l'ingrat, par quels chemins Jésus n'a-t-il point passé !

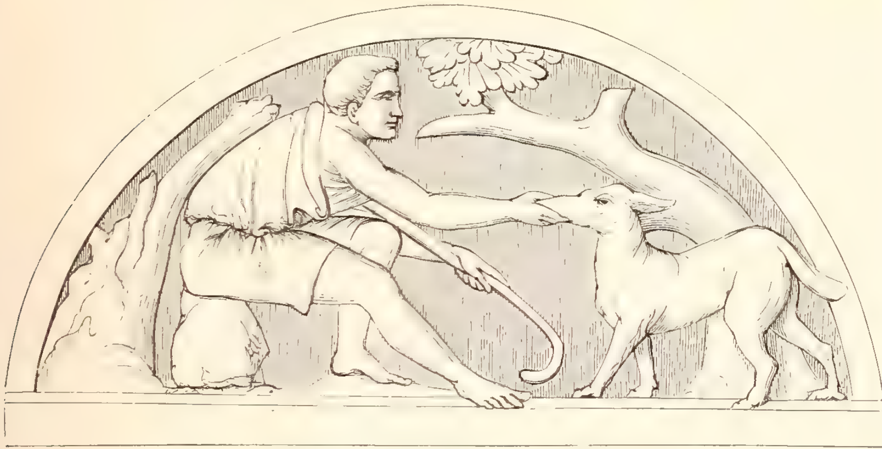


Fig. 72. — Le bon Pasteur attire un loup pour en faire un agneau. Sculpture des Catacombes, conservée au musée du Vatican.

Ces trois paraboles n'en font pour ainsi dire qu'une seule. L'Évangile ne renferme point de plus douce leçon.

Les cent brebis de la première parabole sont l'universel domaine de Dieu.

Cent, nombre parfait, figure la totalité des créatures. La brebis perdue, c'est le genre humain. Le fils de Dieu, le bon Pasteur, laisse le troupeau fidèle et vient sur la terre; ayant retrouvé sa brebis, il ne la châtie point; il ne la ramène point en la poussant rudement par le fouet des mercenaires et par la dent des chiens; il la charge sur ses épaules. Nous reconnaissons le Samaritain. Jésus-Christ s'est chargé du fardeau de l'humanité. Quel est le poids, quels sont les chemins du retour, nous le savons, mais il a retrouvé ce qui était perdu. Et comme le pasteur appelle ses amis et ses voisins, Jésus appelle ses Saints et ses Anges et leur dit : « Réjouissez-vous avec moi. » Non pas : Réjouissez-vous avec la brebis retrouvée, observe saint Ambroise; réjouissez-vous « avec moi ». Notre vie, c'est là sa joie; notre retour au ciel est l'épanouissement de sa félicité.

La parabole de la Brebis nous apprend que nous sommes les créatures de Dieu et que nous lui appartenons. La parabole de la Drachme nous apprend de plus que nous sommes faits à son image et ressemblance; car la drachme, monnaie royale, porte la figure du roi. La Femme qui cherche sa drachme perdue tient en main sa lampe allumée. Une lampe allumée est une lumière dans un vase de terre, Jésus est la divinité dans une chair terrestre. La Femme est l'Église; elle tient en main la lumière du Christ, la doctrine de vérité. A la clarté de cette lampe immortelle, par la vigueur de sa foi au mystère de l'Incarnation, l'Église triomphe de la nuit. Elle cherche sans relâche, elle remue, elle purifie; elle retrouve enfin l'âme égarée; et sa joie est grande, et tous ceux qui l'aiment se réjouissent avec elle. Dans cette femme qui « balaye », on reconnaît encore celui dont Jean-Baptiste a dit : Il prendra son van et nettoiera son aire, il mettra le bon grain dans son grenier, et jettera la paille au feu qui ne s'éteint point.

Le même sens reparaît plus étendu dans la parabole de l'Enfant prodigue. On y voit davantage la faute du pécheur, on y sent d'autant mieux la miséricorde dont il est l'objet. Jusqu'à présent, Dieu a semblé ne rechercher que son bien, ne vouloir que retrouver ce qui est à lui. Ici nous voyons son amour plus fort que l'ingratitude humaine. Il y a en outre une grande leçon touchant les Juifs : leur dureté et leur jalousie sont vivement dépeintes, leur retour est de nouveau prédit. Le Père de famille a deux fils, qui représentent les deux peuples; l'aîné reste dans la maison paternelle,

l'autre réclame son patrimoine, le reçoit et s'en va. Le Juif garde le culte du Dieu unique, le Gentil se livre aux idoles.



Fig. 73. — L'Enfant Prodigue, n'ayant pas même à manger la nourriture des pourceaux, dit : « Je me lèverai, j'irai à mon père et je lui dirai : Père, j'ai péché. » Gravure d'Albert Dürer, XVIe siècle. Bibliothèque de M. Ambr. Firmin-Didot. — L'artiste s'est représenté sous la figure de l'Enfant Prodigue.

Celui-ci a reçu son bien : la raison, le libre arbitre, les richesses de la terre et de la nature, et à certain degré les trésors mêmes de la grâce, c'est-à-dire les souvenirs de la révélation primitive et la promesse du Rédempteur.

Il s'éloigne de son père, non par la distance, dit saint Augustin, puisque Dieu est partout, mais par le cœur ; le pécheur fuit Dieu et se tient loin de lui. Il s'éloigne et il dissipe tout le patrimoine qui lui a été partagé. La débauche dévore tout. Dans cette absence de Dieu où il s'est enfoncé, dans cette mer du monde, dans ces antres des sirènes, il abandonne son esprit à l'erreur, son cœur aux passions. Il perd la droiture de l'intelligence, la pureté de l'âme, la sensibilité de la conscience, le juste dircernement du bien et du mal. L'incrédulité l'enveloppe, affaiblit sa volonté, étouffe sa raison, le mène à l'idolâtrie. Il s'est éloigné de son père, il finit par l'oublier. C'est le comble de sa ruine. Quand tout est épuisé, la famine survient. Plus de vérité, plus d'amour ; famine de l'esprit, famine du cœur.

Alors il s'engage au service d'un des habitants du pays. Un habitant de ces pays-là, un prince de ces ténèbres. Et celui-ci l'envoie dehors, dans les champs, où il devra garder les pourceaux. A la besogne dont le Prodigue est chargé, l'on connaît le maître qu'il a pris. Ce maître ne le nourrit pas, ou la nourriture qu'il lui donne ne le rassasie pas. Il boit de l'eau qui n'étanche point la soif, il mange le pain trompeur qui laisse rugir la faim. « Et il désirait remplir son ventre des cosses que mangeaient les pourceaux, mais personne ne lui en donnait. » Ces cosses dont le maître du Prodigue nourrit ses pourceaux, ces formes d'aliments, vides de substance, qui remplissent et appesantissent le corps mais ne le nourrissent pas, saint Augustin se souvenait d'en avoir mangé. Maximes du siècle, et sonorités vaines ; épaisses sensualités des pourceaux, et festins qu'ils prennent vautrés dans l'ordure, voluptés qui énervent et anéantissent les puissances de l'âme. Le Prodigue n'avait pas même cela. O fils du roi, qui t'es voué à garder les troupeaux de Satan, Satan ne te donnera pas même la pâture de ses pourceaux ! Conduis-les, engraisse-les, amuse-les et vis dans leur fumier : ils pourront exciter ton envie, tu ne goûteras point leurs joies !

Et c'est la dernière ressource du pécheur, la dernière grâce que Dieu lui envoie : il est malheureux. Dans l'excès de sa misère, il se souvient, il rentre en lui-même, il se résout d'aller vers son père. Au fond de l'âme, il sent que son père ne le renverra point. Des biens qu'il a emportés, rien ne lui reste, sauf cet instinct qu'il ne pouvait perdre sans cesser d'être. Sitôt qu'il pense à son père, il se dit que son père voudra pardonner. Pour que

nous ne vinssions pas à dissiper encore cette part de notre héritage, le Père ne l'a pas mise dans nos mains, qui la laisseraient tomber, ni écrite dans notre esprit, qui la laisserait effacer; il l'a gravée au plus intime du cœur, où cette lettre sacrée résiste à tout. Lorsque l'on a dit au monde que Dieu est bon, le monde a reconnu Dieu.

Malgré l'aveuglement dans lequel il est enfoncé, le Prodigue connaît à l'instant ce qu'il doit faire. « Je me lèverai, j'irai à mon Père et je lui dirai : Mon Père, j'ai péché, je ne suis pas digne d'être appelé votre fils. Traitez-moi comme l'un des serviteurs qui sont à vos gages. » Ce langage est de l'essence même de la nature humaine; ce sont là ses sentiments, elle est faite ainsi; elle a besoin de se purifier par l'aveu de ses fautes; elle a besoin de se proclamer indigne, telle qu'elle se connaît : indigne non par origine, puisqu'elle appelle Dieu son Père, mais par sa faute et par ses œuvres mauvaises; elle a besoin de proclamer que d'elle-même elle ne peut se relever et se replacer en l'honneur où elle était.

Le Prodigue se lève donc et va trouver son père. « Lorsqu'il était encore bien loin, son père l'aperçoit. » Il ne l'attend pas, il n'attend pas qu'il parle et qu'il s'humilie : il accourt vers lui, il se jette à son cou et l'embrasse. Ainsi Dieu est révélé par Celui qui *est apparu*, dit saint Paul, *comme l'amour et la bonté de Dieu.*

Il accourt, dit saint Jean Chrysostome. Le poids de nos fautes nous empêcherait d'arriver; mais lui-même pouvant descendre, il est descendu; et avant que nous ayons dit un mot, il baise nos lèvres, par où va sortir la confession qui monte d'un cœur pénitent. Nous n'avons pas encore articulé l'aveu, et déjà il l'a reçu. Il entend nos secrètes pensées, dit saint Ambroise, et quand nous sommes encore éloignés, il accourt, de peur que quelque ennemi ne nous arrête. Il accourt par sa prescience, il nous embrasse par sa clémence. Par un élan d'amour paternel, il se hâte de relever ce qui était tombé, de redresser vers le ciel ce qui était courbé vers la terre. Mais quel est ce bras du Père qui enlace si tendrement le pécheur? Le Père, dit saint Augustin, n'a pas quitté son Fils unique, par qui il a fait cette course lointaine à la recherche de la brebis égarée : *Car Dieu était le Christ se réconciliant le monde.* Il se jette au cou du pécheur et l'embrasse; c'est-à-dire qu'il abaisse vers nous son bras, qui est le Seigneur

Jésus-Christ. Comme l'homme opère par le bras, Dieu opère par le Christ, et c'est pourquoi le Christ est appelé la *force de Dieu*. Isaïe avait dit : *A qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé?*

Et alors le Prodigue se confesse. Il dit : Mon Père! Il dit qu'il a péché ; il dit qu'il n'est pas digne. Mais il n'ajoute pas ce qu'il s'était proposé : Traitez-moi comme un de vos mercenaires. Il ne le peut dire, après qu'il a prononcé ce nom de Père en face de son Père, et après que son Père l'a embrassé. Il sent qu'il est rétabli, que son rang de fils lui est rendu. Et le Père ne le blâme pas, ne lui rappelle pas ce passé de crime, de honte et de douleur. Cela est effacé; la trace matérielle en doit disparaître. Cachez ses haillons; donnez-lui sa première robe, sa robe d'innocence. C'est là que je reprends mon fils, à sa pureté première. Mettez-lui au doigt un anneau, le signe des noces, le gage de l'union, le symbole de la foi qui brillera dans ses œuvres. Mettez-lui des chaussures aux pieds; que ses pieds ne glissent plus dans le chemin, ne touchent plus la terre. Et tuez le veau gras, et mangeons et réjouissons-nous, parce que mon fils était mort et voilà qu'il est ressuscité! Le veau gras était la victime que le prêtre offrait pour les péchés. Ici, il figure l'Eucharistie, la victime qui doit nourrir l'humanité réparée en ce fils qui était mort. Et ils se mirent à table et commencèrent le festin. Et maintenant, dit saint Augustin, la fête se célèbre dans tout l'univers.

Ces trois paraboles devaient irriter ceux qui reprochaient à Jésus de trop accueillir les pécheurs. L'épisode du Fils aîné répondit à leurs murmures.

Ce fils aîné qui ne veut pas entrer dans la maison parce que l'on y fête le retour de son frère, et qui résiste même à la prière du père de famille, c'est le peuple juif. Il est dit qu'il revenait des champs. Il n'est pas parti pour un pays lointain, et néanmoins il n'est pas dans la maison. Il est aux champs, occupé sans amour d'un travail tout terrestre. Il sert son père, il ne l'aime pas. Le Prodigue, pensant à son père, a cru à sa tendresse; il est venu. Celui-ci doute de la justice du Père, ou plutôt la nie; atteint d'une jalousie basse, il ne veut pas entrer. Son père vient le prier; il refuse. Nous le voyons encore ainsi. Cependant le Père ne sera pas sorti en vain; il fera tendrement violence à ce cœur rebelle; mais il attendra le temps opportun, quand la plénitude des nations sera entrée.

Comme ceux qui murmurent contre le prix payé aux ouvriers de la

onzième heure, le fils aîné représente encore ces âmes fidèles ou plutôt exactes, mais basses et jalouses, qui, vivant inutilement dans la largeur du Christianisme, osent presque quereller Dieu des grâces de conversion dont il prévient les pécheurs à leurs derniers moments. Parce qu'ils se trouvent



Fig. 74. — Le retour de l'Enfant Prodigue. Son père le couvre de son manteau et lui pardonne. Tableau de Lionello Spada, au musée du Louvre, XVIIe siècle.

justes et qu'enfin ils sont tels (justice froide, qui elle-même a grand besoin du pardon), ils exigeraient volontiers qu'on ne reçût pas ceux qui ont péché d'une façon plus éclatante. Or Dieu hait ce pharisaïsme, Dieu se réjouit de la conversion des pécheurs. Qu'ils prennent garde que leur mépris du pécheur et leur dépit contre la miséricorde ne les empêchent eux-mêmes d'entrer. Celui-là fait une grande confession qui crie : Mon Père ! qui se

propose d'aller au Père, et de lui dire : Père, j'ai péché! Celui-là donne à Dieu son vrai nom, veut faire la vraie chose que Dieu demande. Et qui donc êtes-vous, leur dit saint Ambroise, pour exiger du Seigneur qu'il ne pardonne pas? Applaudissons à la rémission des péchés par la pénitence, de peur que nos péchés ne nous soient pas remis. Ne repoussons pas ceux qui reviennent de loin, car, nous aussi, nous avons été dans les régions lointaines, et c'est de là que nous sommes revenus.

Le même docteur fait ressortir le lien et l'accord des trois paraboles. Il y voit trois grandes consolations offertes à notre misère, trois fermes motifs d'espérance dans l'abîme de nos péchés, une triple chaîne que nous jette la miséricorde divine. Le Père, c'est Dieu; le Pasteur, c'est le Christ; la Femme, c'est l'Église, remplie de l'Esprit saint; partout c'est Jésus, le Sauveur. Il cherche notre âme comme une humble mère de famille chercherait ce qu'elle a de plus précieux; il nous ramène et nous porte comme un pasteur vigilant; il nous accueille comme un père. Nons sommes les brebis : O pasteur, conduisez-nous aux pâturages éternels! Nous sommes la drachme : O roi, nous portons gravés en notre âme votre image et votre nom : tirez-nous de la poussière, rendez-nous notre premier éclat! Nous sommes le Prodigue : O Père, venez à nous, accourez; ôtez-nous le joug si lourd du démon, donnez-nous le joug de l'amour!

Le divin Maître, parlant toujours ce doux langage de la parabole, donna de nouveaux enseignements sur le mépris des richesses. Il voulut aussi apprendre aux hommes la manière de purifier les richesses injustement acquises. — Nourrissez-en les pauvres, disait-il; par l'aumône, faites vous des amis dans le ciel.

Les riches Pharisiens, également orgueilleux et avares, estimaient que les biens qu'ils possédaient n'étaient qu'une juste récompense des vertus qu'ils s'attribuaient. Ils se moquaient de ces discours. Jésus répondit à leurs moqueries par la double parabole du pauvre Lazare et du mauvais riche. Le pauvre, couvert d'ulcères, demande au riche les miettes qui tombent de sa table, et ne les obtient pas. Il meurt, les Anges le portent dans le sein d'Abraham. Le riche meurt à son tour et l'enfer est son tombeau. Du milieu des flammes il crie vers Abraham : Père, ayez pitié de moi, et envoyez Lazare afin qu'il trempe dans l'eau le bout de son doigt pour me

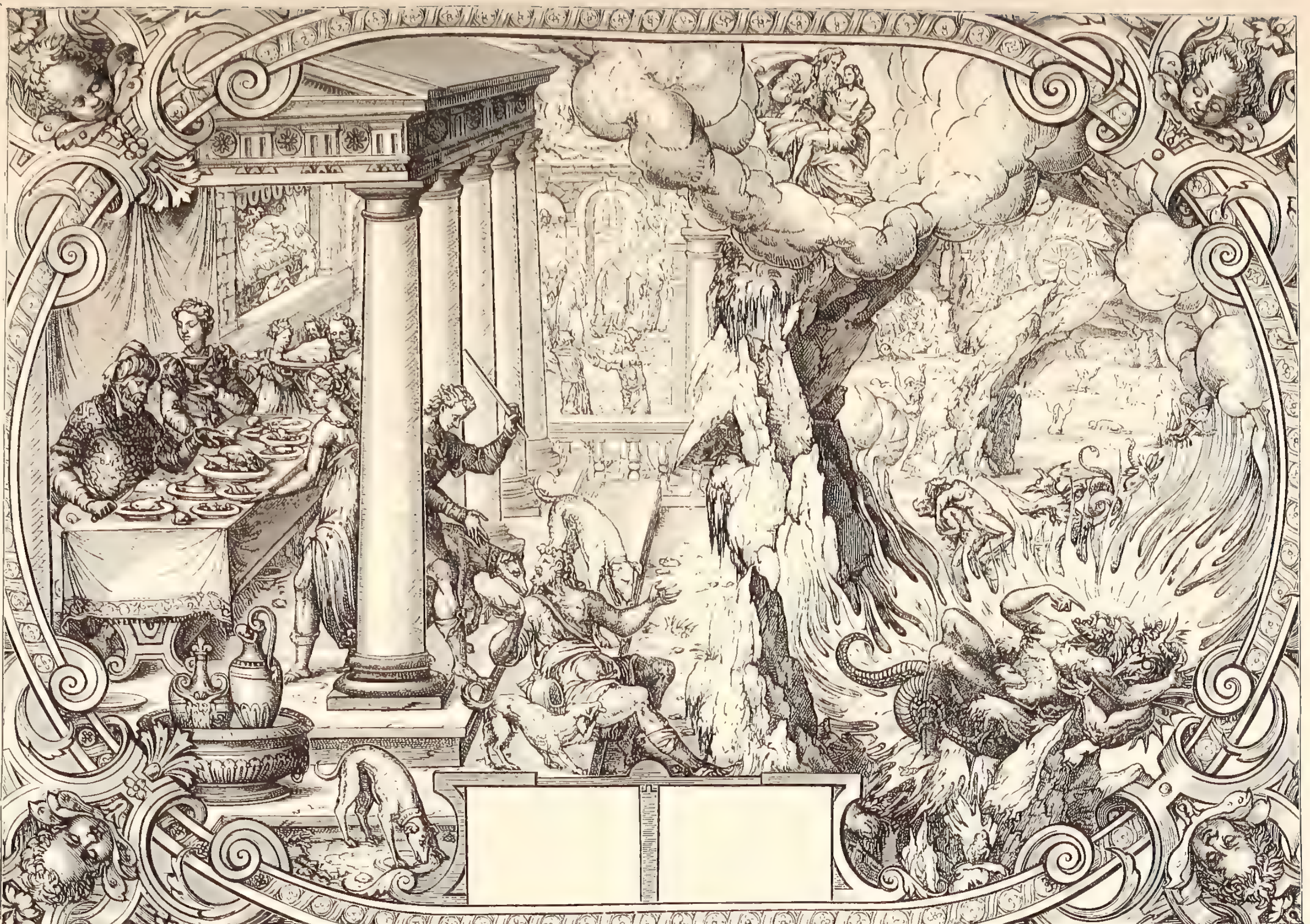


Fig. 75. — Le Mauvais Riche. Gravure de Jean Cousin à la bibliothèque de M. Ambr. Firmin-Didot, XVIe siècle.

(Voir le texte au bas de la page 214.)

rafraîchir la langue! Abraham répond à ce damné : Entre Lazare et toi, la justice a mis un abîme que ni toi ni lui ne pouvez franchir.

Les Pharisiens ne se convertissaient point, mais les Disciples s'instruisaient, et ces divines leçons restaient dans leur mémoire pour être transmises à l'humanité.

LE JUGE INIQUE, LA PRIÈRE.

Jésus leur parla encore de la persévérance dans la prière. Il avait précédemment pris l'exemple d'un homme qui se lève au milieu de la nuit et qui donne ce qu'il ne voulait pas donner, uniquement pour se délivrer de l'importunité de celui qui ne se lasse pas de demander et de frapper à sa porte. Si un homme fait ainsi, ajoutait-il, que ne fera pas votre Père qui est juste et bon?

Il répéta cette leçon sous une autre image : « Il faut toujours prier et ne « point se lasser. Il y avait un juge qui ne craignait point Dieu, et qui ne se « souciait point des hommes. Une veuve venait à lui et lui disait : Faites-« moi justice de ma partie. Il refusa longtemps. Mais enfin il dit en lui-« même : Quoique je ne craigne pas Dieu, et que je ne me soucie point des « hommes, néanmoins parce que cette veuve m'importune, je lui rendrai « justice de peur qu'à la fin elle ne me fasse quelque affront. Vous entendez « ce que dit ce juge inique. Et Dieu ne vengera pas ses élus qui poussent « leurs cris vers lui jour et nuit; et il souffrira longtemps qu'on les « opprime? Je vous le dis, il les vengera bientôt. »

La vengeance des justes, celle qu'il leur est ordonné de demander, c'est leur délivrance. Ils ne demandent pas d'être vengés comme le monde l'entend et comme il leur est défendu de se venger eux-mêmes; ils ne le pourraient faire sans cesser d'être justes. Ils demandent d'être délivrés non du juge inique, mais de son iniquité. Ils demandent aussi d'être délivrés des tentations de l'ennemi intérieur; ils demandent surtout d'être délivrés du monde. Dieu écoute cette prière; ils sont délivrés en peu de temps. La vie est courte pour les opprimés comme pour les oppresseurs; les choses de la vie sont plus courtes encore, et Dieu les dispose de telle sorte qu'elles mènent toujours à sa justice; et enfin, les justes sont déjà vengés sous le

joug même de l'iniquité, lorsque Dieu leur donne cette patience et cette force par laquelle ils humilient l'iniquité jusque dans son triomphe d'un moment. Le captif qui emporte avec lui la justice dans son cachot plein de sérénité, est déjà vengé du juge; le martyr souriant au milieu des tortures, est déjà vengé du bourreau. Quiconque accepte l'oppression plutôt que d'abandonner la vérité, Dieu le venge à l'instant, remplissant son cœur des dons de la vérité et mettant comme des ongles de fer le dépit, la honte, le stérile remords dans le cœur qui se targue de ne point craindre Dieu et de ne point se soucier des hommes. Le monde a toujours eu des exemples solennels de ce partage; il n'en est point privé maintenant. Chacun peut voir où est l'iniquité triomphante et avilie, où est la justice opprimée et pleine de gloire, jouissant d'une profonde paix, déjà vengée.

Tout ce qu'a dit et fait le Sauveur se rapporte de quelque manière à son Église. On trouve la figure de l'Église dans cette veuve obligée de tant solliciter pour sa cause livrée à un juge inique. Jusqu'à la venue de Celui qui maintenant la protége mystérieusement, l'Église est veuve, et son histoire nous offre le continuel spectacle de cette justice longtemps refusée, difficilement accordée, promptement vengée. Les inquiétudes infamantes qui troublent le juge d'iniquité et qui enfin l'obligent à faire justice, tout puissant et tout pervers qu'il est, ne souillent pas les pensées de l'Église. Elle craint Dieu, mais elle ne craint pas les affronts. Elle presse son juge terrestre et même elle le menace; elle prie son juge céleste et elle sait qu'il jugera. Elle attend, rejetée, garrottée, condamnée à mort, mais couronnée de justice, immortelle comme la justice, tranquille comme la justice et comme l'immortalité. O beauté de Dieu sur la terre ! Et elle sera délivrée et vengée.

Mais pourquoi, demande saint Augustin, la Veuve dit-elle : « Vengez-« moi »; pourquoi les élus le disent-ils, et aussi les martyrs, dans l'Apocalypse de saint Jean, tandis qu'il nous a été expressément ordonné de prier pour nos ennemis et nos persécuteurs ? Par cette vengeance des Justes, il faut entendre qu'ils demandent à Dieu la destruction du règne des méchants, soit par leur retour à la justice, soit par le châtiment qui détruit leur puissance. Ou encore, ajoute saint Cyrille, si l'offense nous est personnelle, notre gloire est de l'oublier; mais si l'injure se prend à Dieu même, alors nous invoquons Dieu contre les ennemis de sa gloire et de sa vérité.

Jésus termina par ces mots redoutables : « Quand le Fils de l'Homme « viendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre ? » Lorsque le Créateur tout-puissant apparaîtra sous la figure du Fils de l'Homme, dit le vénérable Bède, si rares seront les élus, que la ruine du monde sera précipitée, moins à cause de leurs supplications qu'à cause de l'indifférence des autres. Le Seigneur nous avertit pour tous les temps, car nous ignorons l'heure, et la prière cesse et perd sa puissance dès que la foi s'éteint. Croyons donc, dit saint Augustin, afin de prier, et prions afin de croire. La foi produit la prière, la prière affermit la foi. C'est l'enseignement du Christ, en dehors duquel toute science est vaine : sans la foi nous ne sommes rien, sans la prière nous ne pouvons rien. Quiconque ne veut pas entendre cette vérité, celui-là ne veut pas que Jésus soit venu pour lui en ce monde ; et son front superbe, qui refuse la clarté de Dieu, descendra dans les ténèbres à travers la fange.

Mais la prière peut devenir stérile. Jésus compléta ces leçons par une parabole sur l'humilité qu'il faut apporter dans la prière.

« Deux hommes, dit-il, montèrent au Temple pour prier ; l'un était Pha- « risien, l'autre Publicain. Le Pharisien, se tenant debout, priait ainsi en « lui-même : Mon Dieu, je vous rends grâce de ce que je ne suis pas comme « le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères ; ni tel aussi « que ce Publicain. Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout « ce que je possède. Et le Publicain, se tenant éloigné, n'osait pas même « lever les yeux au ciel, mais il se frappait la poitrine, disant : Mon Dieu, « ayez pitié de moi qui suis un pécheur. Et je vous déclare, ajouta Jésus, « que celui-ci s'en retourna justifié, et non pas l'autre. »

L'orgueil est la passion qui tourmente le plus le cœur de l'homme ; c'est pourquoi Jésus y revient si souvent. Ce Pharisien en offre la vivante image. Il prie, mais sa prière donne le caractère même de l'orgueil, qui est le mépris de Dieu. Il nie Dieu en s'attribuant à lui-même sa justice, et cette justice orgueilleuse est la perte de son âme. Il prie *debout,* orgueilleux jusque dans son attitude ; *en lui-même,* car sa pensée ne s'adresse qu'à elle-même. Il emploie la formule : *Mon Dieu, je vous rends grâces,* mais c'est à lui seul qu'il rend grâces des mérites qu'il se reconnaît, et il ne s'en désire pas d'autres, il ne demande rien. Ainsi, tu es parfait, dit saint

Augustin ; tu as tout en abondance, tu n'as pas besoin de dire : Remettez-nous nos dettes ! » Suivez avec attention sa prière : *Je ne suis point comme les autres hommes.* Si du moins il disait : comme un grand nombre d'hommes ! Non, il est seul de son espèce : Moi je suis juste, les autres, tous les autres sont pécheurs. *Ni comme ce Publicain.* Celui-là est comme les

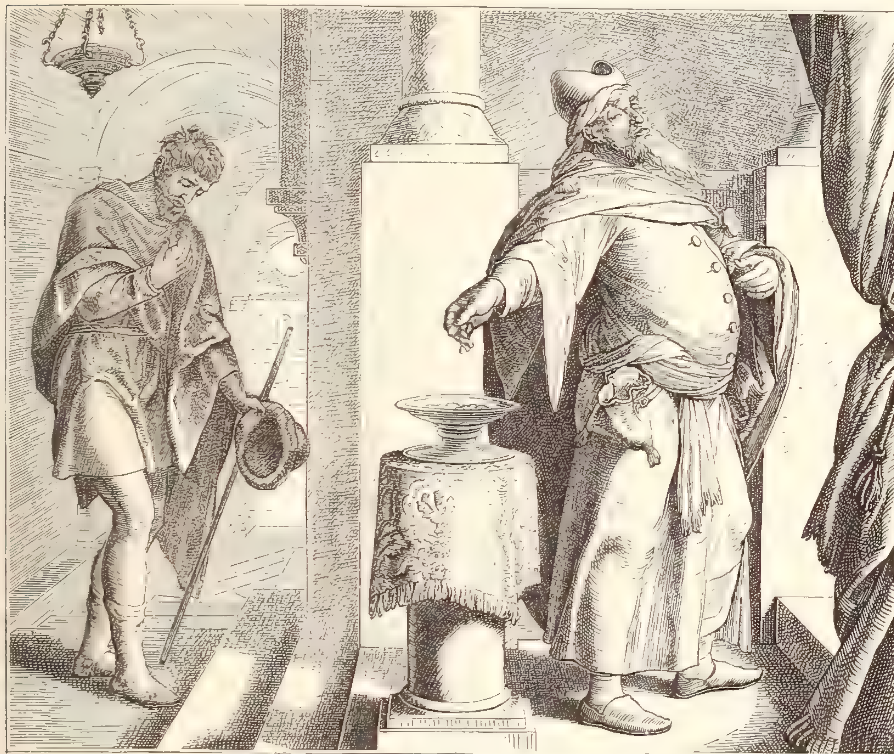


Fig. 76. — Le Pharisien orgueilleux et le Publicain contrit de ses péchés. « Je vous déclare, dit Jésus, que celui-ci s'en retourna justifié et non pas l'autre, car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. » Schnorr, *Illustration de la Bible;* Paris, Schulgen.

autres; celui-là est voleur, injuste, adultère. Le Pharisien méprise tout le genre humain, il fait tomber la masse de son mépris sur ce frère qu'il voit humilié devant Dieu. Il ajoute le sommaire de ses bonnes œuvres, et voilà sa prière. Qu'il se vante, dit saint Grégoire; par l'orgueil il ouvre la cité de son cœur aux ennemis qui l'assiégent. Vainement il l'a fermée par la prière et par le jeûne; il y a un endroit ouvert, l'ennemi entrera.

Je ne m'étonne pas, reprend saint Augustin, si Dieu pardonne au Publi-

cain, qui se juge lui-même. Il se tient loin, néanmoins il s'approche par la contrition, et le Seigneur est attentif auprès de lui; le Très-Haut s'abaisse vers les humbles. Il ne regarde pas, c'est ainsi qu'il mérite d'être regardé. Sa conscience le courbe, l'espérance le relève. Il se frappe la poitrine comme pour punir son cœur de ses mauvaises pensées et le réveiller de son sommeil. Il confesse ses péchés, le Seigneur lui fera grâce. Vous avez entendu l'accusateur superbe, vous avez entendu l'humble coupable; écoutez le Juge : « Je vous déclare que celui-ci s'en alla justifié et non l'autre, car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. »

Saint Jean Chrysostome, instruisant son peuple, développe cette leçon sous une image toute byzantine.

Vous voyez, dit-il, deux chars dans une arène : l'un porte la justice unie à l'orgueil; l'autre le péché avec l'humilité. Le char du péché dépasse celui de la justice, non par ses propres forces, mais par la vertu de l'humilité; l'autre est vaincu, non point par la faute de la justice, mais à cause du poids de l'orgueil. L'excellence de l'humilité triomphe du poids du péché, s'élance et atteint Dieu; le poids de l'orgueil entrave la justice. Eussiez-vous fait une multitude d'œuvres vertueuses, si vous présumez de vous-même, vous en avez perdu tout le fruit; fussiez-vous chargé du poids de mille fautes, si vous vous estimez coupable, prenez confiance, Dieu ne rejettera pas le cœur contrit et humilié. Or, puisque l'humilité unie au péché est encore assez agile pour dépasser la justice unie à l'orgueil, quelle ne sera pas la course de l'humilité si elle est unie à la justice? D'un autre côté, si l'orgueil peut avilir et entraver même la justice, dans quel abîme ne nous entraînera-t-il pas uni au péché? Ne négligez donc point la justice, mais évitez l'orgueil.

Pour entendre l'Évangile, il faut jeter un regard sur le monde et s'examiner soi-même. On voit aussitôt combien l'humanité a vécu de cette manne, combien toute âme en est éclairée. Alors on remonte à la source du fleuve de vie et de lumière. Qui a pu si parfaitement révéler Dieu et l'homme et les mettre en rapport, et trouver jusque dans la misère de l'homme des moyens de le rapprocher de Dieu? Qui pouvait faire que le péché lui-même, par l'humilité qu'il doit produire, devînt presque un instrument de salut? Considérant que la chute a motivé la Rédemption, et que

la Rédemption ne pouvait s'opérer que par l'Incarnation, l'Église a pu s'écrier : *Felix culpa !* A considérer comme l'orgueil nous tire constamment au plus loin de Dieu, le chrétien serait tenté de s'écrier : Heureusement que nous avons le péché! Saint Paul s'appuie sur son infirmité; il reconnaît que la tentation qui le soufflette comme un ange de Satan lui est nécessaire pour échapper à l'orgueil; car il n'était pas possible, dit le commentaire attribué à saint Ambroise, que le cœur d'un homme qui avait vu de si grandes choses ne s'élevât s'il n'eût été humilié de quelque poids de la misère humaine. Ainsi le péché sert au moins à barrer la voie de l'orgueil; nous évitons l'abîme parce que nous tombons sur le chemin. Cette science profonde de la misère de l'homme et de la clémence de Dieu éclate partout dans les paraboles, et en même temps leur simplicité reste accessible à tout entendement. C'est du lait pour les enfants et tout ensemble du pain pour les forts, dit Bossuet. On y voit Jésus plein des secrets de Dieu, mais on voit qu'il n'en est pas étonné : il en parle naturellement, comme étant né dans ce secret et dans cette gloire.

PAUVRETÉ VOLONTAIRE, LES ENFANTS.

Une circonstance ménagée de Dieu fit comprendre aux Disciples le bonheur et le mérite de la pauvreté volontaire.

Il vint un jeune homme, des premiers du pays, qui, fléchissant le genou devant Jésus, lui demanda ce qu'il fallait faire pour obtenir la vie éternelle. Jésus lui dit : « Garde les commandements. »

— Lesquels ? demanda le jeune homme. Jésus reprit :

« Tu les connais. — Tu ne seras point homicide; tu ne commettras point « d'adultère; tu ne déroberas point; tu ne diras point de faux témoignages; « tu ne tromperas personne; tu honoreras ton père et ta mère; tu aimeras « ton prochain comme toi-même. — » Le jeune homme dit : « J'ai observé « ces préceptes dès ma jeunesse; que me manque-t-il encore ? »

Jésus aima sa sincérité et son innocence. Il lui dit : « Il te manque « encore une chose : Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, « et donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel. Puis viens, et « suis-moi. » Mais le jeune homme s'en alla tout triste, car il possédait de

grands biens. Et Jésus, jetant les regards autour de lui, dit à ses Disciples : « Qu'il est difficile que ceux qui ont des richesses entrent dans le royaume « de Dieu ! » Comme les Disciples montraient leur étonnement de cette parole, Jésus répéta : « Mes petits enfants, qu'il est difficile que ceux qui « se confient en leurs richesses entrent au royaume de Dieu ! Un chameau « passera plus aisément par le trou d'une aiguille qu'un riche n'entrera « dans le royaume de Dieu. » Les Disciples se disaient l'un à l'autre : — Qui donc se pourra sauver ? Jésus leur dit : « Cela est impossible aux « hommes, mais toutes choses sont possibles à Dieu. »

Pierre demanda au Seigneur quelle serait la récompense des Apôtres, qui avaient tout quitté pour le suivre. Il lui répondit qu'au triomphe du Fils de l'Homme, ceux qui l'auront suivi seront avec lui les juges du monde... Car quiconque aura quitté pour son nom et pour l'Évangile sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses héritages, celui-là recevra au centuple dans la pleine joie de la vie éternelle.

Mais, pour entretenir en eux une crainte salutaire, tandis qu'il leur annonçait l'ordre nouveau que la justice établirait au jour des rétributions, il ajouta qu'alors beaucoup des premiers seraient les derniers, et beaucoup des derniers les premiers. En afin qu'ils connussent l'indépendance de Dieu dans la distribution de ses grâces, il leur proposa la parabole des ouvriers de la vigne, où ceux de la dernière heure reçoivent la même récompense que ceux qui ont travaillé dès le matin (fig. 77).

Il leur parlait et les instruisait ainsi en se rendant lentement à Jérusalem, n'y voulant arriver que pour la fête de Pâques. Sur son chemin, il guérissait les malades (fig. 78), toujours avec cette même douceur et ce même empire qui formaient également le caractère de sa parole et de ses œuvres; toujours le plus humble des mortels, toujours tout resplendissant de divinité. Nul n'avait parlé comme lui, et il parlait comme nul n'a le droit de parler. Un jour, s'adressant à la multitude, il dit ces mots que le seul esprit de l'homme n'aurait pu dicter, ni soutenir, ni comprendre :

« Si quelqu'un vient à moi et ne hait point son père et sa mère, sa femme, « ses enfants, ses frères, ses sœurs et même sa propre vie, et ne porte pas sa « croix et ne me suit pas, celui-là ne peut être mon disciple. »

On sentait qu'il avait dans sa main et le ciel et la terre et le cœur de l'humanité. Nous l'avons entendu tout à l'heure, en s'adressant aux Dis-



Fig. 77. — Parabole des ouvriers de la vigne. La vigne est l'Église, les ouvriers sont les fidèles, l'intendant est Jésus-Christ, qui donne à chaque ouvrier sa récompense. Dessin d'André del Sarto, à la Galerie de l'archiduc Charles, à Vienne XVIe siècle.

ciples, les appeler « mes petits enfants ». Cette parole si tendre est doublement leur gloire, parce qu'elle montre l'affection qu'il leur portait et la qualité qu'ils avaient. Le sens en est révélé par une de ces actions où se révèle aussi son cœur.

On avait coutume de lui amener des petits enfants pour qu'il les bénît. Une fois les Disciples voulurent les écarter, craignant que cette foule ne l'importunât. Au sens mystique, les Disciples figuraient les Juifs, jaloux de la vocation des Gentils.

Jésus leur dit : « Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume « de Dieu est à qui leur ressemble. En vérité, quiconque ne recevra point « le royaume de Dieu comme ferait un enfant, celui-là n'y entrera point. »

Ce n'est pas qu'un âge soit préféré à un autre, car alors il serait fâcheux d'avancer dans la vie; c'est l'innocence qui est préférée à tout. Le royaume de Dieu est à qui ressemble aux enfants, à qui conserve ou reconquiert cette innocence que la nature leur a donnée. L'enfant est sans haine, il ignore le crime, il ne recherche point la richesse et les honneurs, il revient à sa mère qui l'a corrigé; il est docile à l'enseignement de ses maîtres, il ne dispute ni ne contredit, ni n'est méfiant : c'est ainsi que l'homme qui veut « entrer » doit recevoir la parole de Dieu. Tels étaient les Disciples. En même temps, Jésus leur apprend à ne point mépriser les petits de l'Église, à ne point rudoyer leur ignorance, à les instruire avec patience et douceur, à se faire enfants eux-mêmes pour gagner les enfants. Par l'amour qu'il témoigne à l'enfance, il enseigne combien il la faut aimer. Dans le monde civilisé, à Rome, on faisait apprendre par cœur aux enfants les dialogues de Platon, et ils les récitaient dans les banquets pour amuser les convives. Mais ce n'était que la moindre des souillures auxquelles l'enfance était exposée. Les droits de l'enfance datent du Christ.

Et Jésus embrassa les enfants, leur imposa les mains et les bénit. Il montrait par là, dit saint Rémi, que les humbles d'esprit sont dignes de sa grâce. En imposant les mains, dit saint Chrysostome, il exprime l'opération de sa vertu divine; il bénit suivant une coutume humaine, parce qu'il est devenu homme en restant Dieu; il embrasse, comme pour ramener en son sein sa créature tombée.

S'il y avait dans l'Évangile une chose que l'on ne pût croire, ce ne sont pas les grands miracles qui commandent à la nature, ni les grandes paroles qui changeront la face du monde, ni ces audaces de la miséricorde qui déclarent le Publicain justifié par la seule vertu de sa prière, ni le Calvaire, ni l'Eucharistie, ni enfin rien de ce qui est incompréhensible et par là même



Fig. 78. — Guérison d'une femme infirme. Gravure d'Albert Dürer. XVIe siècle.
Bibliothèque de M. Ambroise Firmin-Didot.

visiblement divin. Tout cela est de Dieu, et dès qu'il l'a voulu faire, il est pour ainsi dire tout simple qu'il l'ait fait. Ce qui confond, c'est cette bonté de la majesté divine qui se mêle aux entretiens des hommes, parle leur

langage, bégaye avec eux, leur prend la main, embrasse leurs enfants, traite l'homme pécheur avec plus de tendresse qu'elle ne lui en a montré lorsque, revêtu encore de son innocence, il habitait le Paradis.

Quand la pensée s'arrête sur ces tableaux, sur ces enfants enfermés dans les bras de Dieu, on a comme un éblouissement de l'impossible. C'est donc ainsi que Dieu nous a aimés, c'est donc là ce que nous valons, c'est donc là ce que vaut l'innocence ! Et cette innocence nous peut être rendue d'un mot, d'un soupir qu'il dépend de nous de jeter dans cet abîme qui nous sépare de l'infini.

Ces espaces sans mesure que nous avons mis entre nous et Dieu, cette lèpre qui nous couvre, tout cela n'est plus rien. Notre soupir, porté au Ciel par les Anges dont le Verbe créateur nous a entourés, arrivera tout de suite jusqu'au Verbe incarné, et notre lèpre tombera en un instant, et nous serons les enfants sans tache du Dieu Très-Haut ; et rien sur la terre ni au ciel, aucune puissance de justice, ni aucun souvenir de nos iniquités, ne prévaudra contre la parole qui nous ouvrira son cœur : Père, j'ai péché !

C'est ainsi que Dieu a aimé le monde.



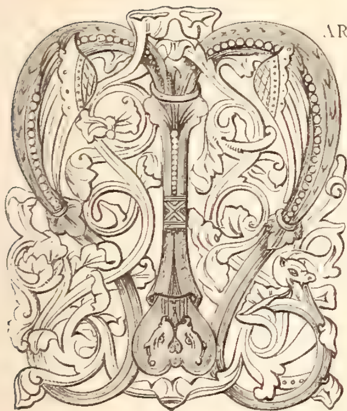
Fig. 79. — Quatre anges retiennent les quatre vents pour qu'ils ne nuisent pas à la terre, à la mer et aux arbres.
Apocalypse du XIII[e] s. Bibl. de M. Ambr. Firmin-Didot.

VI

LES RÉSURRECTIONS

Lazare. — La Résurrection universelle. — Caïphe, l'Aveugle de Jéricho, Zachée, Magdelaine et Judas.

LAZARE.



Initiale d'un *Flavius Josephe* du XIIe siècle.
Biblioth. de M. Ambr. Firmin-Didot.

ARIE Magdelaine et sa sœur Marthe avaient un frère nommé Lazare. Tous trois demeuraient à Béthanie (fig. 80), bourg voisin de Jérusalem. Jésus les aimait. Lazare étant alité, ses sœurs envoyèrent dire à Jésus : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. » Prière parfaite, comme celle de la Chananéenne. La prière parfaite consiste dans une simple exposition du besoin, accompagnée d'une ferme confiance en Dieu qui peut tout.

Jésus, sachant ce qui devait arriver, répondit que cette maladie n'allait pas à la mort, mais qu'elle était pour la gloire de Dieu et afin que le Fils de Dieu en fût glorifié. Il demeura encore deux jours dans le même lieu. Après quoi il dit à ses disciples : « Retournons en Judée. » Les Disciples, effrayés, lui dirent : — Maître, les Juifs vous cherchent pour vous lapider, et vous retournez chez eux ! Il leur fit entendre qu'il devait employer le temps pour s'acquitter de son ministère. Et, parlant au nom de la sainte Trinité en annonçant une œuvre de Dieu,

il ajouta : « Lazare, *notre* ami, dort, mais je m'en vais le tirer du « sommeil. »

Les Disciples crurent qu'il s'agissait d'un sommeil ordinaire. Ils reprirent : — S'il dort, il en reviendra. Jésus leur dit : « Lazare est mort, et je « suis bien aise à cause de vous de n'avoir point été là, afin que vous « croyiez. Mais allons. »

Et Thomas dit aux autres : — Allons aussi, nous, et mourons avec lui. Thomas, comme plus tard Pierre, se croyait par lui-même plus fort qu'il n'était.

Lorsque Jésus arriva, Lazare, depuis quatre jours, dormait dans le tombeau. Il mourait tandis que le messager de ses sœurs annonçait sa maladie.

Suivant un usage établi chez les Juifs après le retour de Babylone, on portait immédiatement au sépulcre le cadavre enveloppé de bandelettes; mais le sépulcre n'était pas aussitôt fermé. Tous les jours deux fois les parents et les amis y venaient prier et pleurer auprès du mort, jusqu'à ce que les signes de la décomposition parussent sur le visage découvert. On avait ainsi accompli les funérailles de Lazare au milieu d'un grand concours d'amis; car Béthanie n'était qu'à une heure de Jérusalem. Ces amis, la plupart encore présents, accompagnant Marthe et Magdelaine dans leurs stations auprès de Lazare mort, avaient vu le cadavre et en avaient constaté la décomposition. Alors seulement le suaire avait été posé sur la face, tout le monde s'était retiré du sépulcre, et on avait roulé la pierre qui en fermait l'entrée.

Marthe, avertie que Jésus venait, alla au-devant de lui; Marie se tint à la maison, soit qu'elle ignorât la présence du Maître, soit qu'elle pensât devoir rester pour remplir les obligations de l'hospitalité. « Seigneur, dit Marthe, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort; mais maintenant même, je sais que Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez. » Ce langage exprime une foi hésitante et comme déconcertée. La sœur de Lazare semble ne pouvoir comprendre que des amis de Jésus soient atteints par la mort et par la douleur.

Jésus lui dit : « Ton frère ressuscitera. »

Marthe reprit : « Je sais qu'il ressuscitera au dernier jour. »



Fig. 80. — Vue de Béthanie, situé au pied du mont des Oliviers; état actuel, d'après une photographie. Dans ses voyages de la Galilée à Jérusalem, Jésus aimait à s'arrêter à Béthanie, où il était l'hôte de Lazare et de ses sœurs Marthe et Marie. On montre encore dans ce village la maison de Lazare et le tombeau qui lui fut taillé dans le roc.

Jésus, voulant accroître et affermir la foi de Marthe, et lui apprendre qu'il n'a pas même besoin de demander, lui dit ces paroles de Dieu : « Je « suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi vivra, quand même il « serait mort ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra point pour « toujours. Le crois-tu ? »

Déjà l'on a vu le Sauveur exiger la foi d'autrui pour ceux en faveur de qui ils le venaient prier, parce que tous les membres sont unis en un même corps et doivent agir les uns pour les autres. C'est la Communion des Saints. Marthe répondit par un acte de foi théologique parfait : « Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde. »

Après ces paroles, Marthe retourna vers sa sœur et lui dit tout bas que le Maître la demandait. Aussitôt Marie alla trouver le Seigneur au lieu où Marthe l'avait rencontré. Ses hôtes la suivirent, croyant qu'elle se rendait au sépulcre. Dès que Marie vit Jésus, elle tomba à ses pieds et lui dit : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort ! » Jésus la voyant pleurer, elle et les Juifs qui l'avaient accompagnée, frémit en son esprit et se troubla lui-même, c'est-à-dire de sa propre volonté. Pleinement maître de toutes les sensations que son humanité pouvait éprouver, il se laissa librement envahir à la douleur de ceux qu'il aimait.

Il dit : « Où l'avez-vous mis ? » — « Seigneur, lui répondirent-ils, venez et voyez. » Alors Jésus pleura ; et les Juifs dirent : « Voyez combien il l'aimait ! » Cependant quelques-uns disaient aussi : « Ne pouvait-il pas empêcher qu'il ne mourût, lui qui a ouvert les yeux de l'Aveugle-né ? » L'Évangéliste, remarque saint Cyrille, raconte avec une sorte de stupeur les larmes de Jésus. Ses larmes, disent d'autres interprètes, coulent comme celles des hommes qui l'entourent, mais non pas de la même source : Lazare dans l'obscurité du sépulcre lui représente le genre humain mort, enseveli et pour ainsi dire décomposé. Il pleure cet état de sa créature, destinée à une double immortalité, devenue esclave d'une double mort ; il pleure ceux qui ne ressusciteront pas.

Jésus donc, de nouveau frémissant en lui-même, vint au sépulcre. C'était une grotte ; une pierre en fermait l'entrée. Jésus dit : « Otez la pierre. » — Seigneur, observa Marthe, il commence à sentir, car c'est le

quatrième jour. Jésus reprit : « Ne t'ai-je pas dit que si tu crois, tu verras « la gloire de Dieu ? »

Ils ôtèrent la pierre, et Jésus, levant les yeux au ciel, dit : « Mon Père, « je vous rends grâces de m'avoir exaucé. Pour moi, je savais que vous « m'exaucez toujours, mais je le dis pour ce peuple qui m'environne, afin « qu'ils croient que c'est vous qui m'avez envoyé. »

Alors il cria d'une voix forte : « Lazare, viens dehors ! » Et à l'instant même celui qui avait été mort sortit, les pieds et les mains liés de bandelettes, son suaire sur le visage. Jésus leur dit : « Déliez-le et le laissez aller. »

Quelles paroles et quelle œuvre ! Saint Jean Chrysostome remarque l'art de miséricorde avec lequel Jésus voile et fait éclater en même temps sa divinité. Il prie son Père et le remercie : « Je savais que vous m'exaucez « toujours ; mais je le dis pour ce peuple. » Laissant entendre qu'il n'a pas besoin de prier, il ménage pourtant la faiblesse de ses auditeurs. Le Fils de Dieu ne regarde pas à sa dignité, mais à notre salut : les choses humbles abondent en ses discours ; les choses divines, il les enveloppe. Elles sont visibles néanmoins, et le ciel et la terre s'empressent d'obéir. « Je suis la résurrection et la vie. — Lazare, viens dehors ! » Il faut reconnaître le *Verbe*, cette *voix éternelle* qui parle au néant et de partout fait surgir la vie. La mort, dit Bossuet, n'avait pas encore été traitée de cette façon impérieuse. — Il nomme Lazare, dit saint Augustin, pour ne pas forcer tous les morts à ressusciter.

L'incrédulité attriste la raison humaine par les efforts qu'elle ne cesse de faire contre ce miracle, où la réalité historique n'est pas moins évidente que le caractère divin. Le frémissement de Jésus a été signalé comme une marque de supercherie. C'est à quoi les « savants » découvrent que Lazare n'a pas été ressuscité, ou n'était pas mort ! Les Pères avaient remarqué ce frémissement du Fils de Dieu. Il frémit, disent-ils, du murmure de ces Juifs dont l'incrédulité s'appuyait d'un miracle, et qui disaient : Lui qui a donné des yeux à l'Aveugle-né, ne pouvait-il empêcher que son ami ne mourût ? Il dut frémir encore, et jusqu'aux dernières fibres de son humanité, voyant dans l'avenir tant d'âmes lavées de son baptême refuser l'évidence pour choisir la réprobation. En vain l'on sait que toute folie est

possible à l'homme; la folie d'injurier Jésus-Christ paraît inconcevable. Il semble que ce serait assez de renier, sans se faire l'insulteur de tant de bonté, de tant de justice, de tant d'amour. Mais il y a une cause à ce délire. La cause, c'est l'horrible besoin que Dieu ne soit pas. Et ce besoin prouve que Dieu est, et que Jésus est Dieu. Pourquoi viens-tu nous tourmenter, crient les démons par la bouche des possédés; qu'avons-nous affaire à toi, Fils de Dieu tout-puissant?

Pour résister aux négations et aux injures, Jésus-Christ a armé ses œuvres d'une puissance que Satan peut combattre, mais qui le vaincra : il leur a donné la vie. Comme tous les autres miracles, la résurrection de Lazare est un miracle perpétuel. Jusque dans les moindres détails, il symbolise une merveille que l'Église accomplit tous les jours.

En donnant une âme au corps qu'il venait de façonner, Dieu s'unissait à cette âme par sa grâce. Adam sortit *âme vivante* des mains du Créateur. Par l'union de l'âme au corps, il avait la vie physique; par l'union incomparablement plus élevée de cette âme avec Dieu, il avait la vie spirituelle. L'âme anima le corps, Dieu vivifia l'âme; et, tout étant de Dieu, tout avait l'immortalité. L'homme, se séparant de Dieu par la désobéissance, perdit tout à la fois. Séparée de Dieu, l'âme meurt comme le corps séparé de l'âme. Quand même une sorte de vie subsiste, c'est mourir que sortir irrémédiablement de la condition pour laquelle on est créé. A la double vie succéda pour l'homme, par sa faute, une double mort. Mais Dieu eut pitié de l'œuvre de ses mains, et Jésus-Christ, plus puissant que la mort, vint réparer ce désastre.

La fille de Jaïre, le fils de la Naïmite et enfin Lazare n'ont pas été seuls tirés de la mort. Selon saint Augustin, beaucoup d'autres trépassés furent ramenés à la vie. Trois résurrections seulement sont marquées, parce que les circonstances de chacune indiquent suffisamment les trois classes entre lesquelles on peut partager tous les pécheurs, et les moyens qui leur sont donnés pour ressusciter à la vie spirituelle.

La fille de Jaïre, morte, mais encore dans la maison paternelle, c'est le pécheur caché, que personne ne soupçonne mort. Le fils de la veuve, déjà hors de la ville et que l'on porte au tombeau, c'est le pécheur public lorsqu'il a pris son parti du scandale. Lazare au sépulcre depuis quatre



Imp. Fraillery

LA RÉSURRECTION DE LAZARE

Fresque de Giotto, dans l'église de l'Arena, à Padoue, XIVe siècle. — Jésus cria d'une voix forte : « Lazare, viens dehors! » Et à l'instant même celui qui avait été mort sortit, les pieds et les mains liés de bandelettes, son suaire sur le visage. Jésus leur dit : « Déliez-le et le laissez aller. »

jours et déjà décomposé, c'est le pécheur endurci, horrible au monde, horrible à lui-même, désespéré, sous le poids de l'habitude, sous la pierre. Tout pécheur appartient nécessairement à l'une de ces trois catégories. Les trois résurrections nous apprennent comment chacun peut renaître.

La jeune fille qui vient d'expirer dans la maison de son père, est ressuscitée comme par jeu : « Ma fille, lève-toi. » Elle renaît avant que son père et sa mère l'aient pour ainsi dire perdue. Les Apôtres qui représentent la Foi, l'Espérance et la Charité, figurent aussi la grâce, inagissante sans doute, perdue même, non pourtant éloignée. L'effronterie n'a pas chassé les bonnes pensées, l'habitude n'a pas mis là sa main savante. Encore que pécher soit toujours la même chose que mourir, autre chose cependant, dit saint Augustin, est pécher une fois et pécher toujours; et si la vie est ramenée avec tant de promptitude, c'est pour nous faire comprendre que le pécheur qui se corrige aussitôt revit aussitôt. Celui qui n'est pas enveloppé dans l'habitude n'est pas enseveli. Chassez seulement d'autour de votre cœur, dit saint Grégoire, la foule des affections désordonnées, ces joueurs de flûte, ces discoureurs de rien, ces flatteurs de l'oreille qui vous promettent tant de joies, mais qui ne font en réalité que chanter votre mort. Alors, ne trouvant plus d'obstacle en vous, Jésus vous prendra par la main, et vous ressusciterez comme un homme qui dormait se réveille sous la main d'un ami. Levez-vous donc et marchez. Pour prouver que vous êtes converti, vous devez marcher avec plus de vigueur qu'auparavant. Et mangez, car Jésus, ayant ressuscité la jeune fille, ordonne qu'on lui donne à manger. Ce qui montre, suivant le Vénérable Bède, la condition favorable du pécheur dont nous avons ici le symbole, puisqu'il peut, aussitôt réconcilié, être admis à la table eucharistique.

Mais peu de pécheurs profitent de cette grâce offerte à tous. La plupart, au contraire, s'enhardissent contre Dieu; bientôt, comme ceux de Sodome, ils se font gloire de leur péché. C'est alors que le mort, sorti de la ville, en rase campagne, apparaît dans son hideux sommeil; et sa mère, l'Église, le suit en pleurant. Elle pleure sur ce fils mort, elle pleure sur ceux qui le voient. Pour plusieurs, cette pompe du cadavre insolent couché sur les vices qui portent à la fosse, n'est pas une épouvante, mais plutôt un triomphe qu'ils envient. Et il a été donné à l'Église beaucoup de ces enfants

qui aiment à faire pleurer leur mère ! Tel est donc le pécheur public : il se produit en exemple; par son exemple, il détruit autour de lui la pudeur et la crainte de Dieu. Qui ressuscitera celui-là ? Ce même Dieu qui a ressuscité l'autre; ce Dieu qui entend les prières, qui voit les larmes, qui ne veut pas que la mort emporte toujours sa proie, et qui se fait obéissant à ceux qui le craignent jusqu'à leur accorder le salut de ceux qui le nient. Avec la même bonté et la même puissance, il ranimera ce cadavre. Mais qu'il y ait plus d'effort et plus de doute pour la conversion des pécheurs publics, c'est ce que le Sauveur nous fait comprendre, en montrant une certaine hésitation dans la résurrection du fils de la veuve. Émus des larmes de cette mère, il s'appproche du cercueil, le touche d'une manière mystérieuse, arrête ceux qui le portent (car l'intervention de Jésus ôte aux vices leur puissance); et enfin il commande : « Lève-toi. » A cette voix le mort revient à la vie, se lève, parle, mais reste assis dans son cercueil. Il faut que Jésus lui aide à descendre : « Et Jésus le rendit à sa mère. » C'est pour le rendre à l'Église qu'il l'a ressuscité, parce qu'elle pleurait.

Il y a une mort plus profonde, une espérance plus perdue. Non-seulement la vie est éteinte, mais la forme même du corps se dissout dans le tombeau fermé. Ce mort de quatre jours, sorti de la maison, sorti de la ville, enterré, putride, c'est le pécheur tellement englouti et lié dans l'habitude qu'il semble ne pouvoir plus être touché même du désir de remonter au jour; et si ce désir lui vient, faible comme ce fil de lumière qui peut pénétrer à travers la pierre roulée sur lui, il ne saurait faire un mouvement. Il désespère et tout est fini. Saint Bernard, grand moraliste, comme sont tous les saints, marque les degrés de cette chute : la familiarité avec le péché devient habitude, l'habitude nécessité, la nécessité impossibilité de s'amender; l'impossibilité engendre le désespoir; le désespoir, c'est la damnation. Car la décomposition de la conscience dans une âme vaincue ne s'achève pas sans d'horribles douleurs. Plus d'un se targue au dehors, qui tremble d'une immense terreur et voudrait secouer sa léthargie. Devant le monde, ils sont arrogants. Au fond, tout au fond de leur cœur, la foi vit encore, sous forme de crainte. On les presse de se sauver : ils raillent, puis ils chancellent, puis ils disent : Je ne peux ! En effet ils ne peuvent. D'eux-mêmes ils ne rouvriront pas leur tombeau.

Mais ce qu'ils ne peuvent, Jésus-Christ le peut, et le veut. Les fidèles l'ont appelé par leurs prières, il vient; les fidèles pleurent, il est touché de leurs larmes; les fidèles croient, il promet à leur foi un miracle. Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort! Seigneur, vous êtes la résurrection! Seigneur, venez et voyez où on l'a mis! Ces prières des saints, et les bonnes œuvres dont elles sont accompagnées, sont autant de mains droites et fortes qui « ôtent la pierre ». La charité des fidèles, les grandes et fécondes vertus de l'Église ébranlent la lourde clôture, font pénétrer l'air pur et la lumière dans le hideux caveau; et le détenu du péché, le captif, le mort, conçoit quelque meilleur désir d'être sauvé. C'est l'instant de Jésus. Il est là, il regarde; il élève sa voix qui crée la vie : « Lazare, viens !... »

Lazare sort vivant, non délié. Les bandelettes serrées étroitement en trois doubles et imbibées d'aromates enroulent toujours ses pieds et ses mains, son visage est encore couvert du suaire. Lorsque vous méprisez, dit saint Augustin, vous gisez dans le tombeau; lorsque vous confessez, vous sortez dehors. C'est Dieu qui vous y amène en élevant la voix, c'est-à-dire en vous appelant par une grande grâce. Mais le mort qui s'avance est encore lié, le pénitent est encore coupable. C'est pourquoi il est dit aux Disciples : « Déliez-le, laissez-le aller. » Déliez-le de ses péchés. Celui que vous aurez délié sur la terre, le sera dans le ciel. Le Christ, continue Alcuin, ressuscite, parce que c'est lui qui vivifie à l'intérieur; les Disciples délient, car c'est par le ministère des prêtres du Christ que ceux qu'il a vivifiés sont absous. Dans les peintures du moyen âge, c'est saint Pierre qui délie Lazare.

LA RÉSURRECTION UNIVERSELLE.

Le dogme de la résurrection des corps est établi dans la résurrection de Lazare par une preuve visible et matérielle. Dieu pourra faire pour tous ce qu'il a fait pour un seul. Celui qui a ressuscité Lazare, mort depuis quatre jours et déjà corrompu, peut aussi bien ressusciter Adam et tous ceux qui seront morts depuis Adam jusqu'à la fin du monde.

Jésus, pleurant au tombeau de Lazare, ne pleurait pas sur Lazare, qui allait renaître; il pleurait sur le genre humain, réduit par le péché à subir

les horreurs de la mort. Ces pleurs, ce trouble, ces mouvements inaccoutumés de son âme très-sainte, nous avertissent d'une action plus solennelle encore que les autres. En effet, il s'agit d'une victoire définitive. Voici l'image de la consommation de tout, la destruction de l'empire du mal, l'abolition de la mort, la résurrection pour la vie et la résurrection pour le jugement.

Sa voix s'élève comme pour retentir dans tout l'univers. Il parle en son propre nom, avec une pleine autorité : « Viens ! » et le mort est vivant. Rien ne fait obstacle : les chairs dissoutes sont recomposées, le sang a repris son cours, les yeux voient, les oreilles entendent; comme la flèche s'élance de l'arc, la vie s'élance du tombeau. Ainsi aura lieu la résurrection universelle. De tous les tombeaux, de tous les gouffres, de toutes les poussières, les parcelles dispersées et mêlées qui auront été nos corps se réuniront aux âmes immortelles qui les ont animées. « En un instant, dit saint Paul, en un clin d'œil, au dernier son de la trompette, les morts ressusciteront pour être immortels. » Viens, Lazare ! Poussière du genre humain, sois vivante ! Et aussitôt, *in ictu oculi*, cette poussière vivra.

« Je suis la résurrection et la vie. » Pourquoi *et la vie?* Parce qu'il n'y a, dit saint Cyrille, qu'une vraie vie, qui est la vie bienheureuse. Ressusciter pour souffrir, est une vie pire que la mort. Jésus-Christ est le principe de la résurrection pour tous, il n'est le principe de la vie que pour ses élus : « Celui qui croit en moi vit, et celui qui croit et vit en moi ne mourra point « pour l'éternité. » C'est-à-dire : Je suis la vie de l'âme et la résurrection du corps. Celui qui vit en moi par une foi pure, participe à cette résurrection et à cette vie. Quand sa chair sera morte pour un temps, suivant la loi de la chair, son âme vivra ; et quand sa chair ressuscitera, associée à cette vie divine, elle ressuscitera pour le ciel, si bien que tout l'homme triomphera pour toujours de la mort. Jésus distingue nettement lui-même la résurrection de la vie : « Tous ceux qui auront fait le bien iront à la *résurrection* « *de la vie*, et tous ceux qui auront fait le mal subiront la *résurrection du* « *jugement*. » Ainsi, deux sortes de résurrection : celle de la récompense, celle du châtiment.

C'est ce qui explique pourquoi tant d'hommes ne veulent pas croire à la résurrection, et nient Jésus-Christ, principe de la résurrection.



Fig. 81. — La vallée de Josaphat où le prophète Joël fixe le lieu du jugement dernier. Cette vallée est célèbre par la victoire que Josaphat remporta sur les Ammonites et les Moabites. État actuel, d'après une photographie.

Le dogme de la résurrection découle du dogme de l'Incarnation ; il est si étroitement lié à tous les mystères chrétiens qu'on ne peut le nier sans nier tout le Christianisme. Comment admettre que Dieu se soit uni à la nature humaine, en ait pris la faiblesse et la mort, sans lui laisser le germe de sa force et de son immortalité ? La mort est une des principales conséquences du péché d'Adam : si la postérité d'Adam ne devait pas ressusciter tout entière, elle ne serait donc pas réhabilitée par le second Adam ? Jésus-Christ ne nous aurait donc rachetés qu'à moitié ? Mais alors Adam aurait été plus puissant pour perdre que Dieu pour réparer ; la grande œuvre, la Rédemption, serait défectueuse et même vaine.

En effet, Jésus-Christ, dit saint Paul, avait la même humanité que nous. Si notre humanité ne ressuscite pas, la sienne ne ressuscite pas ; s'il ne peut nous ressusciter, il n'a pas pu davantage se ressusciter. Or, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, ses Apôtres ne sont plus qu'une troupe de faux témoins allant sacrilégement annoncer par le monde un miracle que Dieu n'a pas fait. Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, il n'a pu triompher de la mort ; s'il n'a pu triompher de la mort, il n'a pu davantage triompher du péché qui en est la cause. Notre péché subsiste donc avec toutes ses conséquences, nous n'avons pas été rachetés, nous sommes encore sous le poids de l'ancien anathème, produit du péché. Mais si Jésus-Christ ne nous a pas rachetés, il n'était point Dieu, il n'était qu'un homme, tout le Christianisme une absurdité. Ainsi, d'après saint Paul, nier la Résurrection, c'est nier l'Incarnation, la Rédemption, la divinité même de Jésus-Christ. Cette négation conduit à la négation de l'existence de Dieu, de l'âme, de tout.

Au contraire, le dogme de la résurrection universelle affirme tout le Christianisme. Il nous dit que, comme nous ressentons dès à présent les effets de la mort du Rédempteur par notre libération du péché, ainsi nous recevrons au dernier jour le fruit de sa résurrection par la délivrance de la mort. Maintenant nous devons subir la souffrance et la mort, puisque notre Chef et Seigneur les a lui-même subies : mais ce Chef mort pour nous étant aussi ressuscité pour nous, il est le gage que la vertu de Dieu par laquelle il a été ressuscité, lui, le Fils consubstantiel, nous ressuscitera, nous, les fils adoptifs. De même que Jésus-Christ est mort comme uni à toute l'humanité, de même l'humanité entière ressuscitera comme unie en lui à la divinité. Il

a pris notre mort sans cesser d'être « la résurrection »; par là, il nous a fait acquérir la résurrection et nous avons laissé la mort. Ayant détruit en nous le péché, la mort de l'âme, la première mort, il détruira de même la seconde mort, qui est la mort corporelle. Or, conclut l'Apôtre, puisque la cause de notre résurrection sera la résurrection de Jésus-Christ, une fois ressuscités en lui, nous serons ressuscités comme lui, pour ne plus mourir. On ne parlera plus de mort, et la mort n'aura plus aucun droit sur la race d'Adam. Alors sera accomplie la grande prophétie d'Osée. Absorbée dans la victoire du Rédempteur, la mort sera abolie.

Quant à la difficulté de retrouver cette matière première, pulvérisée, dispersée, dissoute, transformée en tant de façons, et de la rejoindre à l'âme à qui elle appartient, l'objection est puérile. Dieu sait le compte des grains de poussière qui restent du genre humain, et connaît chacun d'eux par son nom. Peu importe où cette matière se trouve et quelles transformations elle a pu subir; c'est assez qu'elle ne soit pas anéantie.

Toute chair, dit saint Paul, n'est pas même chair, et autre est la chair de l'homme, autre la chair des animaux. En vertu d'une loi naturelle, toute chair devant suivre la condition de sa forme, la chair de la brute périt tout entière avec sa forme, l'âme sensitive qui lui fut unie. Mais la chair de l'homme, étant matière d'une forme immortelle, conserve toujours un germe d'immortalité. Détruite par le feu, jetée en cendres au vent, mangée, enfouie dans les volcans ou dans la mer, elle n'est jamais tellement transformée qu'il n'en reste rien absolument. Dieu retrouvera ces atomes que lui-même a faits indestructibles et les rendra à l'âme qui les aura animés une première fois [1].

Enfin, par-dessus tout, souvenons-nous que nous avons la parole de Dieu. Même dans l'ordre naturel, à plus forte raison dans l'ordre surnaturel, il n'est point de vérité qui ne demeure par quelque point insaisissable à notre courte intelligence. La vue se trouble lorsque l'œil se fixe trop assidûment sur un objet, et nous ne voyons plus même ce que nous pourrions voir, quand nous le voulons trop voir. Que la raison nous serve pour chercher Dieu, à la bonne heure; mais c'est avec un organe supérieur qu'il faut le contempler. C'est pourquoi, ayant aidé notre raison par l'évidence

[1] Ventura, *Sermon sur la résurrection des morts.*

des miracles, Dieu nous a fait les dons incomparables de la foi et de l'amour, afin que nous le connaissions et le goûtions véritablement. Il remettra beaucoup à notre faiblesse; sa miséricorde même ne peut rien remettre à notre orgueil. Il ne nous reprochera jamais de n'avoir pas parfaitement compris *comment* il fait ses œuvres de Dieu; mais il sera justement terrible à ceux qui auront rejeté sa parole pour s'être targués de comprendre comment ses œuvres ne seraient pas de Dieu.

CAÏPHE, L'AVEUGLE DE JÉRICHO, ZACHÉE, MAGDELAINE ET JUDAS.

Parmi les témoins de la résurrection de Lazare un grand nombre crurent en Jésus; quelques autres allèrent à ses ennemis et leur rapportèrent ce qui venait d'arriver. A cette nouvelle, les Princes des Prêtres et les Pharisiens tinrent conseil. Sans injurier Jésus, comme ils faisaient en public, ils se dirent : « Que décidons-nous? Voilà encore des miracles! Si nous le laissons faire, tout le monde croira en lui. » Tout le monde croira en lui, il ne nous restera personne, tel était à leurs yeux le vrai crime du Messie. Mais ils ne confessèrent pas ce fond de leur inquiétude et de leur haine. Hypocrites, même entre eux, ils se donnèrent prétexte d'utilité publique : « Les Romains, dirent-ils, viendront détruire notre nation et notre pays. »

Ce fut justement ce qui leur arriva pour avoir mis Jésus à mort. Dès ce moment, comme de leurs propres mains, ils commencèrent à former ces formidables lignes de circonvallation d'où Jérusalem tout entière sera lapidée. Tout à l'heure, ils demanderont pour faveur à Pilate qu'on leur donne Barabbas et non Jésus. Barabbas leur sera donné; mais en appelant Barabbas, ils auront aussi, sans le savoir, appelé Titus.

Parmi eux se trouvait Caïphe, lequel était grand-prêtre *cette année-là*, dit l'Évangile, couvrant de mépris, par ce seul mot, la suprême sacrificature, maintenant dégradée et désormais réprouvée. Caïphe le premier proféra officiellement la parole déicide : — « Vous n'y entendez rien, leur dit-il. Vous ne faites pas réflexion qu'il est de votre intérêt qu'un seul homme meure pour le peuple et que toute la nation ne périsse point. »

L'Évangile ajoute : « Il ne le disait pas de lui-même; mais, étant grand-prêtre, il prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation. Et non-seulement pour la nation, mais aussi pour rassembler les enfants de Dieu qui étaient dispersés. » Le pontife prévaricateur ne voulait rendre qu'un oracle de malédiction; Dieu en a tourné l'accomplissement à sa gloire. Satan, dans le Paradis terrestre, avait provoqué la chute de nos premiers parents en leur disant : « Mangez de ce fruit, et vous serez comme des dieux. » Voici que Caïphe travaille à planter l'arbre de la croix, et l'homme en mangera le fruit qui le revêtira de splendeur et d'immortalité.

Après les paroles de Caïphe, les Juifs ne pensèrent plus qu'à faire mourir Jésus.

Afin de se dérober à leurs coups, jusqu'à l'heure que lui-même avait fixée, le Seigneur se retira sur les confins du désert, dans la ville d'Éphraïm, ancien refuge d'Élie contre la persécution d'Achab et de Jézabel. Pendant ce temps, les Juifs arrivaient à Jérusalem pour la Pâque. Ils cherchaient Jésus dans le Temple et ils s'étonnaient qu'il ne fût point venu. Leur attente ne devait pas être longue. Bientôt Jésus se mit en chemin pour rentrer à Jérusalem et y mourir.

Il marchait devant les siens, et ceux-ci le suivaient avec un sentiment d'étonnement et de crainte sur cette route de la proscription. Ils redoutaient la haine des Juifs, sans cependant, à ce qu'il semble, prévoir jusqu'où elle se porterait.

Jésus trouva bon de les prévenir, soit pour les fortifier au moment de la catastrophe, soit pour qu'ils se souvinssent que son sacrifice avait été libre. Il prit donc à part les Douze et leur prédit en peu de mots, mais clairs et précis, tout le détail de sa passion. « Voici, leur dit-il, que nous montons « à Jérusalem, et toutes les choses que les Prophètes ont écrites du Fils de « l'homme s'accompliront. Il va être livré aux Princes des Prêtres, aux « Scribes et aux Sénateurs. Ils le condamneront à la mort et le livreront « aux Gentils. Ils le bafoueront, ils cracheront sur lui, ils le flagelleront, ils « le tueront; et le troisième jour il ressuscitera. »

C'était la troisième fois que Jésus-Christ leur faisait cette prédiction, mais ils ne l'entendirent pas plus cette fois-ci que les autres. Ils ne pouvaient, sans doute, comprendre que Celui qu'ils croyaient le Fils de Dieu,

et dont ils voyaient les miracles, voulût donner sur lui-même un tel empire à ses ennemis, devenir leur jouet, mourir enfin. Et dans ce moment encore la question de prééminence s'éleva entre eux.

Jésus leur dit : « Les princes des nations les dominent et les grands du « monde commandent avec autorité. Vous n'en userez pas ainsi entre vous. « Quiconque voudra être grand parmi vous, qu'il se fasse votre serviteur ; « et celui qui voudra être le premier parmi vous, qu'il soit votre esclave; « de même que le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais afin « de servir et de donner sa vie pour la Rédemption de plusieurs. » Ces paroles renferment la notion chrétienne du pouvoir et sont la charte de liberté des peuples du Christ. Un peuple est libre quand ses intérêts légitimes sont servis, mais surtout quand son âme est respectée.

Aux approches de Jéricho, un aveugle mendiant, assis sur le bord du chemin, entendant que Jésus de Nazareth allait passer, cria : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! » Les gens qui précédaient le Seigneur le voulurent faire taire, mais il cria plus fort. Jésus s'arrêta, le fit amener, et lui dit : « Que veux-tu ? » — « Seigneur, » répondit l'Aveugle, « que je voie ! » — « Vois, lui dit Jésus; ta foi t'a sauvé. » L'Aveugle vit aussitôt, et il suivit le Seigneur, publiant le miracle au milieu du peuple qui rendait gloire à Dieu.

C'est encore la misère du genre humain et de tout homme avant Jésus ; le dénûment de vérité qui mendie, le besoin de lumière qui gémit au sein des ténèbres, l'humanité de Jésus qui passe, la miséricorde divine qui s'arrête, la foi qui éclaire et qui sauve. Cet aveugle était assis « le long du chemin », Jésus est « la voie ». Quiconque, dit saint Grégoire, ne jouissant point de la lumière céleste vient à croire au Rédempteur, commence d'être assis le long du chemin. Si pourtant il néglige de prier, s'il ne demande point l'aumône, il n'aura rien. Qu'il prie, qu'il connaisse son infirmité, qu'il crie du fond du cœur. Sa voix éveillera d'abord la foule des désirs charnels et le tumulte des vices ; car ils se hâtent avant que Jésus vienne, et par les tentations ils tâchent de dissiper nos bonnes pensées, d'étouffer nos prières. O Aveugle ! crie plus fort ; Jésus entendra et s'arrêtera. En effet, Jésus s'arrête. — *Que veux-tu que je te fasse?* Ce que veut l'Aveugle, Jésus le sait bien. Mais, par miséricorde pour cet infirme, il lui donne l'oc-

casion de faire un acte de foi; par miséricorde pour les Juifs, il l'oblige à constater son infirmité; et cette miséricorde pour les Juifs et pour l'Aveugle est une double miséricorde pour le monde, puisqu'elle l'oblige à croire et l'instruit à demander. L'Aveugle donne une admirable leçon et fait un bel acte de foi. Il ne demande pas ce qu'il pourrait obtenir des hommes, il demande ce que l'on ne peut obtenir que de Dieu, la lumière. Quand on lui donnerait tout l'or du monde, il n'en pourrait pas acheter un rayon de soleil, pas même la vue de son or. — Seigneur, vous qui êtes la lumière, vous qui êtes la beauté, vous qui pouvez tout, faites que je voie! — L'action de grâces de l'Aveugle est parfaite comme sa prière. Il voit et il suit; il pratique le bien qu'il connaît.

Mais, quelle que soit la beauté de ce miracle, Jéricho en allait voir un plus extraordinaire. Comme Béthanie, il allait voir une résurrection, et plus qu'une résurrection, une création véritable.

Le lieu, à commencer par son nom, était plein de symboles. Jéricho signifie *lune*, mutabilité, mortalité; figure du monde, de ce monde changeant à qui il a été dit : Malheur! Là s'étaient élevés les fiers remparts que l'épée de Josué n'avait pu entamer, que le son des trompettes sacerdotales renversa. C'est le monde idolâtre, invincible à la force; mais que la prédication apostolique fera tomber aux mains du nouveau Josué; et Jésus va donner une prophétie et comme une ébauche de cette victoire. Maître de la ville, Josué l'avait détruite avec imprécation : « Maudit devant le Seigneur, l'homme qui rétablira Jéricho! Qu'il n'en jette les fondements que sur son premier-né; qu'il n'en pose les portes que sur le dernier de ses enfants! » Jel fut ce téméraire. Il commença de rebâtir Jéricho, et son premier-né mourut subitement; il en posa les portes, et il perdit le dernier de ses fils. Ainsi, depuis Julien l'Apostat, s'est éteinte la postérité de tous ceux qui ont voulu réédifier l'idolâtrie, de tous les auteurs d'hérésies et de schismes, de tous les restaurateurs des erreurs et des vices figurés dans Jéricho. L'anathème, du reste, ne s'était pas étendu matériellement sur la ville. Au temps de Notre-Seigneur, elle était populeuse, très-commerçante, riche, adonnée aux plaisirs. Dans le Nouveau-Testament, c'est la ville où descendait, sortant de Jérusalem, l'homme qui tomba entre les mains des voleurs, et c'est là aussi qu'allait le bon Samaritain. Voici le bon Samaritain lui-même qui

arrive au terme de son voyage. Il vient ici faire une chose qu'il a déclarée impossible à l'homme et possible seulement à Dieu. Tempérant par un miracle l'anathème qui, dans tout le cours de l'Évangile, plane sur les riches, il vient montrer comment le chameau peut passer par le trou de l'aiguille.

Il y avait à Jéricho beaucoup de Publicains, et leur chef était un homme riche qui se nommait Zachée. Il ne jouissait pas d'une meilleure réputation que la Samaritaine ; mais, comme elle, il avait sans doute réservé quelque partie de son âme où les choses et les fanges du monde ne dominaient pas absolument, car il éprouvait un vif désir de voir Jésus. Il y a de ces âmes, il en existait dans l'antiquité et il en existe encore, qui n'aiment le mal (ou plutôt qui s'y enfoncent sans l'aimer), que faute d'avoir pu apprendre à aimer le bien. Elles pressentent une beauté à qui elles appartiennent, une splendeur où elles pourraient s'élever. Elles attendent, elles cherchent et elles souffrent. Malgré son rang parmi les Publicains, Zachée était-il une de ces âmes ? On peut le croire, puisqu'il avait ce grand désir de voir Jésus. Cependant, il vivait de fraude. Mais enfin, il désirait voir le Seigneur en face ; signe, dit saint Fulgence, qu'il l'avait déjà vu dans son esprit. De là, une semence d'où germera pour lui le salut.

Sachant donc que Jésus allait passer, il se plaça sur son chemin ; et, comme il était de très petite taille et que la foule pourrait l'empêcher de voir, il monta sur un sycomore. Toutes ces circonstances inspirent aux Pères de belles et charmantes pensées. Zachée est dans l'Évangile le seul personnage dont il soit parlé avec ce détail. On l'interprète comme une louange de son humilité, qui n'a pas craint de s'exposer à la raillerie ; une marque de son ardeur, qui voulait et sut triompher d'un obstacle corporel ; un symbole de la petitesse du peuple élu, qui était encore si peu de chose par la foi ; une personnification du grain de sénevé, qui deviendra la grande Église. Pour se grandir, Zachée monte sur le sycomore, l'arbre aux fruits inutiles, que l'on appelait aussi *ficus fatua*, le figuier fou : l'humble s'élève et le chrétien prend sa taille glorieuse en montant sur la croix, l'arbre de *folie*, en scandale au monde. Le figuier, nous le verrons plus loin, a un grand rôle dans l'Écriture. C'est au pied de cet arbre que s'était caché Adam après sa désobéissance, lorsque le Seigneur l'appela, et il s'était fait une ceinture de

branches de figuier pour couvrir sa nudité. Mais, en dehors de ces considérations, il est évident que Zachée ne cédait pas seulement à la curiosité. Comme l'aveugle mendiant, ce riche aveuglé souhaitait quelque bénédiction.



Fig. 82. — Zachée monte sur un sycomore pour être vu du Sauveur dont il souhaite la bénédiction. Jésus lui dit : « Zachée, descends vite, car il faut que je loge aujourd'hui dans ta maison. » Miniature du XVIe siècle à la bibliothèque de M. Ambr. Firmin-Didot.

La bénédiction lui vint, pleine et abondante. Celui qui sonde les cœurs leva les yeux sur lui. Or, disent les interprètes, le regard de Jésus n'est pas stérile : Jésus a vu que Zachée l'aime, et il aime lui-même ceux de qui il se sait aimé; c'est pourquoi Zachée, dans ce regard, a reçu le pardon et la

grâce, et il est appelé au salut éternel. Il ne voulait que voir Jésus; il a bien davantage. Jésus lui dit : « Zachée, descends vite, car il faut que je loge aujourd'hui dans ta maison. »

Zachée descendit en hâte, et, pendant qu'il courait à sa maison, tout le monde murmura contre Jésus. — Voilà, disait la foule, qu'il va loger chez ce pécheur !

Cependant Zachée, recevant son hôte, lui dit : — Seigneur, je donne aux pauvres la moitié de mes biens; et, si j'ai fait tort à quelqu'un en quoi que ce soit, je lui rends le quadruple.

Il ne dit pas : Je donnerai, je rendrai; mais : *Je donne, je rends.* Cela est fait, et avec autant d'humilité que de charité. D'après la loi, celui qui avait dérobé une brebis en devait rendre quatre. Mais, si la chose dérobée était entière et restituée de propre mouvement, il suffisait d'ajouter un cinquième de sa valeur. Zachée donc s'accuse publiquement, se condamne et s'applique la plus grande rigueur de la peine. Il restitue au quadruple le bien mal acquis, il se dépouille de son bien légitime. Aucun enseignement n'a été nécessaire, aucune parole; un regard lui a tout appris. Comme le soleil, rien qu'en touchant les vitres, éclaire tout l'intérieur de la maison, Jésus, par sa seule présence, a illuminé cette âme qui voulait le voir. Il y a mis l'humilité, la pénitence, la charité. On se rappelle le jeune homme riche, exact observateur des commandements, à qui il fut dit : « Une chose encore te manque. » Celui-là s'en alla et laissa Dieu pour conserver ses grands biens. Patrimoine et fruit des usures, de son propre mouvement, avec une sainte joie, le Publicain jette tout sur le seuil que Jesus va franchir; et, en se dépouillant, il s'humilie. Zachée est vraiment le premier pauvre volontaire, l'hôte de Jésus qui lui servit le vrai festin qu'il aimait. L'Église chante l'évangile de Zachée à la fête de la Dédicace, parce que la conversion de Zachée figure vraiment l'entrée du Seigneur dans ses temples.

Et Jésus, entrant chez le Publicain, dit : « Cette maison a reçu aujour-« d'hui le salut, parce que celui-ci est aussi enfant d'Abraham. Car le Fils « de l'homme est venu pour chercher et sauver ce qui avait péri. »

« Cette maison. » Jésus ne veut pas convertir seulement le maître. Dieu ne sera pas moins généreux que le Publicain ! Le Publicain jette tout, Dieu

ramasse tout; toute la maison de Zachée recevra le salut. Et il est appelé « enfant d'Abraham » quoique cette parole dût révolter les Juifs, parce qu'il a eu les désirs, la foi, la piété d'Abraham. Comme Abraham, il a désiré voir, il a vu et il a été comblé de joie ; comme Abraham, il a donné au Seigneur l'hospitalité qu'il préfère; comme Abraham a offert son fils unique, Zachée a sacrifié ce qu'il possédait. Et Zachée ouvre aux Gentils, dit saint Fulgence, la voie qui leur était fermée pour participer aux bénédictions que reçut Abraham [1].

Jésus quitta Jéricho le jour même. Aux portes de la ville, il guérit encore deux aveugles, qui lui criaient comme celui qu'il avait trouvé en entrant : — Fils de David, ayez pitié de nous; Seigneur, faites que nos yeux soient ouverts !

A Béthanie, où il arriva six jours avant la Pâque, ses amis lui donnèrent un repas chez Simon le Lépreux. Marthe servait à table, Lazare était l'un des convives. Marie-Magdelaine prit un vase d'albâtre contenant une livre d'huile de nard de grand prix ; elle en arrosa les pieds de Jésus et les essuya de ses cheveux. Puis, ayant brisé le vase, elle lui répandit sur la tête ce qui restait de la liqueur, et toute la maison fut remplie de ce parfum.

Mais Judas Iscariote, l'un des Douze, fit aigrement remarquer qu'on aurait pu vendre ce qui venait d'être ainsi répandu et perdu, et en tirer trois cents deniers, qu'on eût donnés aux pauvres. Judas prend l'intérêt des pauvres contre les prodigalités de Magdelaine ! L'Évangile ajoute qu'il ne se souciait pas des pauvres, mais qu'il était voleur. Il portait la bourse, et, ce que l'on y mettait, il l'avait entre les mains. Cependant plusieurs Disciples donnèrent dans le piége. A l'exemple de Judas, ils réclamèrent pour les pauvres et s'indignèrent contre Marie. Jésus leur commanda de ne pas la contrister davantage. Il leur dit que les pauvres ne leur manqueraient point, mais que, lui, ils ne l'auraient pas toujours; que cette femme avait bien fait; qu'elle avait par avance embaumé son corps pour la sépulture, et que, partout où pénétrerait l'Évangile, son action serait louée.

[1] Nous savons par saint Clément, pape, qu'ayant vendu et distribué ses biens, Zachée devint disciple. Après l'Ascension, il s'attacha à saint Pierre comme lui étant confié par le Seigneur de la même manière que le Samaritain avait confié à l'hôtelier le blessé abandonné du prêtre et du lévite, ramassé par lui sur le chemin de Jéricho. Ordonné évêque de Césarée en Palestine, Zachée y travailla saintement pour l'Évangile. Une tradition le fait venir en France, et lui attribue la fondation du sanctuaire de Roc-Amadour.

Cependant beaucoup de Juifs venaient de Jérusalem à Béthanie pour voir Jésus et Lazare ressuscité. Les Princes des Prêtres, sachant que plusieurs croyaient en Jésus à cause de cette résurrection, délibérèrent de faire mourir aussi Lazare. Déjà il fallait songer à tuer non plus seulement Jésus, mais l'Église.



Fig. 83. — Vierges chantant.
Miniature de frà Benedetto, dans un livre de chœur du couvent de Saint-Marc, à Florence. xv[e] siècle.

VII

L'EUCHARISTIE

Entrée à Jérusalem, Malédiction du Figuier. — Dernière Journée au Temple. — La Pâque.

ENTRÉE A JÉRUSALEM, MALÉDICTION DU FIGUIER.


Initiale du *Rationale* de Guillaume Durand, ms. du XIVe s. Bibl. de M. Didot.

ARRIVÉ à Béthanie la veille du Sabbat, Jésus y avait passé le saint jour par respect pour la Loi. Le lendemain, suivi de tous les siens, il se mit en chemin pour Jérusalem.

Parvenu au pied de la montagne des Oliviers, il envoya deux de ses Disciples en avant, dans un village tout proche, où ils verraient une ânesse avec son ânon qui n'avait pas encore été monté. Il leur commanda de détacher ces animaux et de les amener ; et que si quelqu'un s'enquérait pourquoi ils faisaient ainsi, ils répondissent : Le Seigneur en a besoin. En effet, les propriétaires des animaux n'objectèrent rien à cette réponse. Les deux Disciples délièrent donc l'ânesse et son petit, et les amenèrent. Et, ayant couvert l'ânesse de leurs vêtements, ils y firent asseoir le Seigneur.

Lorsque l'on sut qu'il approchait, une grande foule vint au-devant de lui de Jérusalem, portant des palmes et criant : Hosanna! Béni soit le Roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur! Ils étendaient leurs vêtements sur

son passage, coupaient des rameaux verts et en jonchaient le chemin. A la descente du mont des Oliviers, les Disciples, formés en plusieurs groupes, ravis de joie, louaient Dieu et publiaient les miracles qu'ils avaient vus. Ils disaient : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Paix et gloire au plus haut des cieux! Le gros du peuple, à la tête et à la fin du cortége, répétant cet écho du cantique de Bethléem, proclamait le Messie : Béni soit le règne qui vient, le règne de David notre père! Hosanna! Longue vie au fils de David!

Contraint par la condition humaine à marquer sa royauté par un triomphe célébré dans les formes humaines, Jésus ne voulut que celui-là. Il en fit la contre-partie des pompes dont s'entouraient les maîtres et les victorieux de la terre, il en choisit le moment de manière qu'il signifiât aussi son sacrifice. C'était ce jour-là qu'on introduisait dans Jérusalem, ornés de rubans et de fleurs, les agneaux qui devaient être immolés pour la Pâque, quatre jours après. Jean-Baptiste, le signalant à ses Disciples, leur avait dit : *Voici l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde;* Jésus accomplit cette parole, la première qui fut dite de lui lorsqu'il vivait dans la chair; et en même temps il inonde de clarté la prophétie donnée cinq siècles auparavant par Zacharie, quand la voix des Prophètes allait s'éteindre en Israël : « Réjouis-toi, fille de Sion : voici ton Roi, le Juste et le Sauveur, qui vient « à toi. Il est pauvre, et il est monté sur une ânesse et sur le poulain de « l'ânesse. »

Une des grâces suprêmes que Dieu a faites à l'homme par Jésus-Christ, est le ravissement de son intelligence lorsqu'elle considère du même regard le soin tendre avec lequel Jésus veut se faire reconnaître comme l'exemplaire de toutes les figures, afin d'éveiller et d'affermir la foi, et la majesté qui ne cesse pourtant d'éclater dans les abaissements où le Fils de Dieu s'est condamné. Assurément, cette entrée à Jérusalem ne répond guère aux premières idées que nous pouvons nous faire d'un roi et d'un Dieu. Cependant Celui qui envoya devant lui deux hérauts comme Zacharie et Jean-Baptiste, sans compter les autres Prophètes, pouvait se dispenser d'ajouter des pompes qui l'eussent rapproché de la splendeur d'Hérode et de César.

Ce pauvre qui parcourt la Judée à pied, vivant d'aumône, agit et parle néanmoins partout et toujours en maître souverain des hommes, et en pos-

sesseur souverain des choses. Il appelle qui bon lui semble, il entre où il lui plaît; il prend à celui qui les possède les pains et les poissons qu'il va multiplier, comme il prend à la mer la pièce d'argent dont il paye le tribut, il dit à Zachée : « Je loge aujourd'hui chez toi, » et il vide les mains du Publicain comme il emplit les filets des pêcheurs. Au moment d'entrer dans Jérusalem, il donne un autre exemple de cette souveraineté et de ce domaine qui lui appartiennent universellement. Il envoie deux Disciples délier l'ânesse et son poulain, et il exprime son droit par une parole qui ne rencontrera pas de résistance : « Vous direz : le Seigneur en a besoin. » Non pas Jésus, ni le fils de David, ni aucune autre désignation, mais LE SEIGNEUR.

Par sa sagesse, ces deux animaux si humbles sont un symbole profond; l'action si simple de se les faire amener et de les monter devient une prophétie éclatante.

Dans l'Écriture, la bête de somme, c'est l'homme lui-même, en l'état où il est tombé et où Jésus le prend. David, souillé de son adultère, déclare que l'homme, ayant méconnu sa dignité et s'étant livré aux sens, s'est ravalé jusqu'à la condition des brutes. Le genre humain en était là. L'Évangile nous montre ici deux bêtes de somme, l'ânesse et son petit, parce qu'il y avait dans l'ordre religieux deux peuples. L'ânesse figure le peuple juif, soumis au joug très-dur de la Loi; le poulain figure la Gentilité, le peuple idolâtre. Jésus l'appelle avec une justesse parfaite « une bête que personne n'a encore montée »; car la Gentilité, étrangère à la loi mosaïque, ne possédait ni religion ni sacerdoce véritable. Le Seigneur va soumettre cette bête indocile et l'introduire dans la Jérusalem céleste. Il y a la mère et le petit, parce que, relativement à Dieu, la Judée est la mère des nations.

Les deux peuples, quoiqu'ils s'estimassent libres, étaient liés, les Juifs par leur fausse justice, les Païens par leur fausse sagesse; liés honteusement des mains de l'hypocrisie et des mains de l'imposture; liés dehors, devant la porte, entre deux chemins. Jésus-Christ est la porte, et le Juif ne peut entrer; deux routes, la tradition primitive et la loi mosaïque, conduisaient au salut, et le Gentil ne pouvait marcher. Ils étaient liés, sans guide, sans nourriture, sans foi, sans espoir, attendant le fardeau de nouvelles superstitions et de nouveaux vices que le démon voudrait leur imposer.

Pour les délier, deux Disciples sont envoyés. Un seul aurait pu suffire; mais il y aura deux rangs parmi les Apôtres : les uns plus spécialement envoyés aux Juifs, les autres plus spécialement envoyés aux Gentils. — « Déliez-les. » Les Disciples reçoivent cette mission quand Jésus va entrer dans Jérusalem, comme les Apôtres seront envoyés au monde lorsque Jésus sera près de monter au ciel.

— Déliez-les, le Seigneur *en a besoin!* — Zachée, descends vite; *il faut* qu'aujourd'hui je loge chez toi! — Lazare, *viens!...* Qui empêchera jamais ces paroles de retentir dans l'âme humaine et d'être obéies?

Les propriétaires des deux animaux disent aux Disciples : Que faites-vous? pourquoi déliez-vous ces bêtes? C'est ce que diront la Synagogue et César, et bien d'autres sous d'autres noms. Les Disciples répondent : Le Seigneur en a besoin. A cette parole, la résistance cesse. A cette parole, toute résistance, quelle qu'elle soit et quelque temps qu'elle se prolonge, toute résistance cessera. Toutes les églises qui s'élèvent sur la terre sont des tombeaux ou des reliquaires des martyrs. Les martyrs ont reçu mission de délier les âmes dont le Seigneur a besoin; on les a tués, et les âmes que voulait le Seigneur ont été déliées. « Et ils les lui amenèrent. » Cette simple parole, dit Ventura, est une histoire complète et une prédiction immense; c'est l'obstination du Juif vaincue, l'orgueil du païen dompté, l'univers soumis à Jésus-Christ et la croix s'élevant sur toute hauteur.

Les Pharisiens étaient présents à l'entrée de Jésus. Ce spectacle pouvait leur montrer, comme nous le voyons encore, ce que Jésus eût fait du peuple de Jérusalem et de toute la Judée s'il l'avait voulu; ils ne virent que ce que Jésus ne faisait pas, et ils se confirmèrent dans la pensée qu'il ne leur résisterait point. Ils se répétaient les uns aux autres, songeant à l'inutilité de leurs calomnies et de leurs menaces : — Nous n'avons rien gagné; voilà que tout le monde court à lui!

Mais, quoique résolus de le mettre à mort, et assurés de sa douceur, ils ne pouvaient en ce moment l'arrêter. Ils se contentèrent de lui dire : — Maître, faites donc taire vos Disciples! Jésus leur répondit : « S'ils se taisent, les pierres crieront. »

Cependant il n'ignorait pas ce qu'il fallait penser de la solidité de cette multitude, ni comment finirait cette allégresse. Dans la foule, parmi ceux-là



ENTRÉE DE JÉSUS A JÉRUSALEM LE DIMANCHE DES RAMEAUX

même qui souhaitaient longue vie au Fils de David, se trouvaient ceux qui devaient, cinq jours plus tard, crier : Crucifiez-le! Voyant Jérusalem, Jésus pleura. Bientôt Jérusalem, si criminellement ingrate, ne serait qu'un sépulcre plus fermé que celui de Lazare. Jamais le deuil de la patrie n'a poussé un gémissement plus tendre : « Et toi, si du moins en ce jour de grâce tu savais connaître ce qui peut t'assurer la paix ! Mais maintenant ces choses te sont cachées, et il viendra des jours où tes ennemis t'envelopperont et t'enfermeront, et te serreront de toutes parts, et te coucheront par terre, toi et tes enfants; ils te détruiront entièrement; ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas su connaître l'heure du salut! »

Jésus monta au Temple, et, après avoir tout considéré, comme le maître qui inspecte sa maison, il revint à Béthanie, où il passa la nuit.

La journée du lendemain fut signalée au début par une action étrange en apparence et peu importante, mais d'une grande signification.

Comme Jésus revenait de Béthanie à Jérusalem, il eut faim, et il s'approcha d'un figuier qui était sur le chemin, pour voir s'il y trouverait du fruit. Il n'y trouva que des feuilles, car ce n'était point le temps des figues. Alors il dit au figuier : « Qu'aucun fruit ne naisse de toi jamais. » Ce que les Disciples entendirent. Aussitôt le figuier sécha jusqu'en ses racines. Les Disciples ne le remarquèrent point; mais le lendemain, passant auprès de cet arbre, ils furent saisis d'étonnement. Pierre se souvint de ce qui était arrivé la veille, et dit à Jésus : — Maître, voilà le figuier que vous avez maudit qui est devenu sec.

C'était le matin, avant l'heure du repas; la faim que Jésus voulait éprouver, pour marque de son humanité, n'était donc point naturelle. C'était avant la saison des figues; pourquoi donc cherchait-il des fruits quand il savait qu'il n'en trouverait pas, et quelle raison y a-t-il de maudire un arbre parce qu'il n'a point de fruits dans le temps où il n'en doit point porter? On s'explique l'étonnement des Disciples. Pierre, à qui il appartient d'observer, de se souvenir et de s'enquérir, fait une remarque qui sollicite des explications. Mais Jésus, sans expliquer le mystère, se contente d'apprendre aux Apôtres qu'il a fait ce miracle pour leur donner la foi. Il voulait les mettre à l'abri des terreurs que pourraient leur inspirer les

menaces de la Synagogue, dont ce figuier était l'image, et leur faire comprendre par cette nouvelle preuve de sa puissance partout souveraine, que tout ce qui allait arriver n'arriverait que par sa permission.

Il fallait aussi que Jésus fît éclater la puissance redoutable de sa justice, et nous voyons en même temps, dit saint Hilaire, quelle était sa bonté. Jusqu'à présent, ne se montrant Dieu que par ses miséricordes, il en a écrit les preuves sur les corps humains, guérissant les maux de cette vie pour annoncer le salut des âmes; maintenant qu'il doit donner un exemple de sa sévérité envers les rebelles, il ne frappe pas un homme, il dessèche une plante. Il a choisi le figuier pour que le miracle fût plus évident, à cause de la séve très-abondante de cet arbre qu'une seule parole va dessécher aussitôt.

Le même jour, Jésus chassa encore une fois les vendeurs du Temple. Les Princes des Prêtres et les Scribes, qui autorisaient le commerce souvent frauduleux de ces trafiquants, et qui en tiraient profit, sentirent croître leur colère; mais ils n'osèrent rien entreprendre contre Jésus, à cause de l'admiration que le peuple avait pour sa doctrine, et du concours de malades et d'infirmes qui venaient le trouver et qui étaient guéris. Les enfants mêmes, répétant ce qu'ils entendaient partout, criaient dans le Temple : Hosanna au fils de David! Les Pharisiens dirent à Jésus : — Entendez-vous? — « Oui, répondit-il. Il est écrit : Vous avez tiré des louanges de la bouche des enfants. »

DERNIÈRE JOURNÉE AU TEMPLE.

Le lendemain Jésus, enseignant dans le Temple, dit aux Disciples : « L'heure est venue où le Fils de l'Homme doit être glorifié. » Cette heure était celle de sa mort, ce qu'il indiqua en ajoutant : « En vérité je vous le « dis, si le grain de froment, étant tombé dans la terre ferme, ne vient à « mourir, il demeure seul; mais, s'il y meurt, il rapporte beaucoup. »

Cependant, aux approches de la mort, le Fils de Dieu permettait à la nature humaine de lui faire sentir ses faiblesses. Il eut comme un avant-goût de l'agonie : « Maintenant, soupira-t-il, mon âme est troublée, et que

« dirai-je? Mon Père, délivrez-moi de cette heure-là. Mais c'est pour cette « heure que je suis venu. Mon Père, glorifiez votre nom! » Et une voix s'entendit du ciel comme un coup de tonnerre, qui disait : « Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore. » Plusieurs dirent : C'est un Ange qui lui a parlé. Il reprit : « Ce n'est pas pour moi, c'est pour vous que cette voix s'est fait « entendre. A présent, le prince de ce monde va être chassé dehors. Quand « je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi. »

Une parole de la foule arriva à Jésus : — Nous savons que le Christ doit demeurer éternellement. Comment donc dites-vous : Il faut que le Fils de l'Homme soit élevé en haut? Quel est ce Fils de l'Homme?

Le Christ éternel était devant eux, ils l'avaient entrevu quelques heures auparavant, mais ils voulaient son règne et non sa croix, sa gloire prédite par les Prophètes et non ses souffrances, prédites également. Jésus, qui les avait si souvent instruits sur ce sujet, ne leur répondit que quelques mots, comme une leçon dernière, plus propre à soutenir la foi qu'à contraindre l'incrédulité. Il leur dit donc : « Vous avez encore la lumière pour un peu « de temps. Marchez tandis que vous avez la lumière, de peur que la nuit « ne vous surprenne. Celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va. « Pendant que vous avez la lumière, croyez en la lumière, afin que vous « soyez enfants de lumière. »

Malgré tant de miracles qu'ils ne contestaient point, les Juifs ne croyaient pas. C'était l'aveuglement prédit par Isaïe.

Cependant Jésus ne cessait de leur ouvrir la voie et de leur prodiguer la lumière. Aux timides, il disait : « Celui qui croit en moi, ce n'est pas en moi « qu'il croit, mais en Celui qui m'a envoyé, et celui qui me voit, voit Celui « qui m'a envoyé. » Aux incrédules : « Celui qui me méprise et qui ne reçoit « point mes paroles, il a son juge! Ce sera la parole même que j'ai annoncée « qui le jugera au dernier jour, parce que mon Père m'a prescrit lui-même « ce que j'ai à dire; et ce qu'il prescrit est la vie éternelle. Les choses donc « que je dis, je les dis comme mon Père les a dites. »

Feignant de ne pas entendre, les Princes des Prêtres, les Scribes et quelques-uns des Anciens l'interpellèrent en présence du peuple : — Ces choses que vous faites, par quelle autorité les faites-vous? Qui vous en a donné le pouvoir?

Déjà ils lui avaient adressé semblable demande, et à sa réponse ils avaient répliqué en menaçant de lui jeter des pierres. Néanmoins Jésus leur promit de les satisfaire lorsqu'ils lui auraient dit eux-mêmes s'ils croyaient que le baptême de Jean était du ciel ou des hommes. Ils furent embarrassés, craignant l'argumentation de Jésus s'ils reconnaissaient la mission de Jean-Baptiste, craignant la colère du peuple s'ils la niaient. Ils se résignèrent donc à répondre qu'ils ne savaient d'où était ce baptême. — « Et moi, leur « dit Jésus, je ne vous dirai pas par quelle autorité je fais ce que je fais. » Mais il ne voulut pas laisser sans châtiment ces fourbes qui affectaient extérieurement la justice, et qui la méprisaient et la haïssaient au fond de leur âme. « En vérité, leur dit-il, les publicains et les femmes de mauvaise vie « entreront plutôt que vous dans le royaume de Dieu. Car Jean est venu à « vous dans la voie de la justice, et vous ne l'avez point cru; mais les « publicains et les femmes de mauvaise vie l'ont cru : et vous, les voyant « convertis, vous ne les avez point imités. »

Il ne s'en tint pas là. Afin de leur montrer plus clairement les conséquences du rejet de la vérité, et pour leur faire confesser l'équité du châtiment qu'ils allaient encourir, il leur proposa la menaçante parabole des vignerons.

Du pays lointain où il demeure, le père de famille envoie un de ses serviteurs pour recevoir les fruits de sa vigne. Les vignerons le battent et le renvoient les mains vides. Le père de famille en envoie un second, ils le blessent; un troisième, ils le font mourir; d'autres sont encore envoyés et traités de même. Enfin, le père de famille leur envoie son fils unique et bien-aimé, pensant qu'ils le recevront avec respect. Mais, au contraire, ils se disent : C'est l'héritier, tuons-le, et nous aurons l'héritage. Ils le jettent hors de la vigne et le tuent. — « Or, dit Jésus, s'adressant aux Juifs, quand le maître de la vigne sera venu lui-même, que fera-t-il de ces vignerons? »

Les Juifs répondirent : — Il fera périr ces misérables, et il louera sa vigne à d'autres qui lui en donneront les fruits.

« Oui, reprit Jésus, il viendra, il fera périr ces misérables et mettra sa « vigne en d'autres mains. »

La majesté qui parut en lui, comme il disait ces mots, leur fit sans doute comprendre l'arrêt qu'ils venaient eux-mêmes de prononcer contre ceux qui,

après avoir chassé et tué les Prophètes, se préparaient à faire mourir le Fils unique. Saisis de frayeur, ils s'écrièrent : — A Dieu ne plaise! Mais Jésus, les regardant, leur demanda s'ils ignoraient ce qui est écrit; et il leur cita ce verset de l'Écriture, que tous les Juifs entendaient du Messie : « La pierre « qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient est devenue la principale pierre de « l'angle. C'est l'ouvrage du Seigneur, et nous l'admirons. » Jésus-Christ



Fig. 84. — Les Pharisiens viennent demander à Jésus s'il est permis ou non de payer le tribut à César. S'étant fait présenter la monnaie du tribut, Jésus leur répond : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » Tableau de l'école de Rubens, au musée du Louvre. XVIIe siècle.

est ailleurs appelé la pierre fondamentale et la clef de voûte; il est ici la pierre de l'angle; parce qu'il joint deux murs auparavant divisés, deux peuples, le Juif et le Gentil, en une seule maison. Il ajouta : « Le royaume « de Dieu vous sera ôté, et il sera donné à d'autres qui en produisent les « fruits. Et cette pierre de l'angle, celui qui tombera sur elle sera brisé, et « celui sur qui elle tombera sera écrasé. »

Les Pharisiens entendirent bien qu'il parlait d'eux. Mais la crainte du peuple les tenait en respect.

Ne pouvant assez détacher de Jésus ce peuple devant qui il avait toujours

raison sans le flatter jamais, ils entreprirent une seconde fois de le compromettre sur une question politique. Ils vinrent donc, louant hautement sa sincérité courageuse, lui demander s'il était permis ou non de payer le tribut à César.

Par l'importance que cette question a eue de tout temps aux yeux des sujets et aux yeux des princes, on peut aisément juger de sa gravité, à ce double titre, chez un peuple conquis et frémissant. Selon la réponse que Jésus allait faire, les Pharisiens se préparaient à se montrer eux-mêmes ou patriotes ou césariens, à le décrier dans le peuple ou à le dénoncer au représentant de l'empereur. — « Hypocrites, leur dit-il, pourquoi cherchez-vous à me surprendre? »

Il répondit cependant à leur question, moins sans doute pour les confondre que pour instruire son Église. S'étant fait présenter la monnaie du tribut et leur ayant fait dire qu'elle portait l'effigie de César : — « Rendez donc, reprit-il, à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Il s'est élevé des milliers de docteurs qui ont prétendu prouver par ces paroles que l'Église doit rendre à César ce qui est à Dieu; mais l'Église a entendu la voix du Maître.

Quant aux Pharisiens, qui attendaient que Jésus se mît du parti de la rébellion, comme ils en étaient eux-mêmes secrètement, afin de le dénoncer au prince, ou qu'il se déclarât du parti du pouvoir, afin de le dénoncer au peuple, ils reconnurent une fois de plus qu'ils ne pouvaient ni aveugler sa justice ni surprendre sa prudence, et que la mort était le seul argument qu'ils eussent contre lui.

Leur complot n'altérait point sa sérénité. Il continuait d'instruire ses Disciples, le peuple et ces méchants eux-mêmes. Il affermit le dogme de la résurrection contre les Sadducéens, renouvela ses enseignements sur la connaissance et l'amour de Dieu, sur le culte, sur la prière; il insista sur la charité. C'était son testament qu'il faisait ainsi; et, depuis dix-neuf siècles, l'intelligence humaine, sondant les paroles qu'il prononça durant ces derniers jours, y a trouvé son inépuisable aliment.

Un Pharisien lui demanda quel est le grand commandement. Il répondit : « Le Seigneur votre Dieu est le seul Dieu; et vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces. C'est le

plus grand commandement et le premier. Mais il y en a un second, semblable au premier : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Il n'y a point d'autre commandement plus grand que ceux-là. Toute la Loi et les Prophètes se réduisent à ces deux préceptes. » Le Pharisien loua cette réponse, et ajouta qu'en effet aimer le prochain est quelque chose de plus grand que tous les holocaustes et tous les sacrifices. Jésus lui dit : « Tu n'es pas loin du royaume de Dieu. »

Ce fut la dernière fois que les Pharisiens, toujours vaincus par sa science et sa sagesse, osèrent l'interroger; mais, à son tour, il les interrogea. « Que pensez-vous, leur dit-il, du Christ : de qui est-il fils? » Ils répondirent : « De David. — D'où vient donc, reprit Jésus, que David lui-« même, inspiré de l'Esprit saint, l'appelle son Seigneur? Car il est écrit au

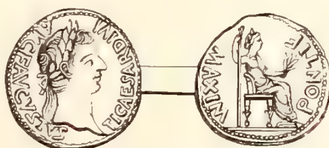


Fig. 85. — Denier de Tibère avec cette inscription : Tibère, César, fils du divin Auguste, auguste. Cabinet des médailles à Paris.

« livre des Psaumes : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous* « *à ma droite.* Si David l'appelle Seigneur, comment est-il fils de David? » Ils restèrent sans réponse.

Haïssant Jésus comme ils faisaient, ils ne pouvaient ignorer aucun détail public de sa vie et de son origine; ils savaient donc qu'il était fils de David et ne le contestaient pas; mais, ne voulant point le reconnaître pour le Messie, ils ne voulaient point aussi comprendre et encore moins avouer que comme Dieu il était le Seigneur de David lui-même dont il venait par sa génération naturelle. Ainsi leur incrédulité et leur haine naissaient l'une de l'autre et s'augmentaient réciproquement.

Jésus laissa déborder son indignation contre ces hypocrites arrogants qui trompaient le peuple, croyaient tromper Dieu et voulaient se tromper eux-mêmes. Il leur cria les formidables anathèmes sous lesquels leur nom demeure accablé : « Malheur à vous, parce que vous fermez aux hommes le « royaume des cieux : vous n'y entrez pas et vous ne laissez pas entrer ceux

« qui se présentent!.... Malheur à vous, qui payez la dîme de la menthe, de « l'aneth et du cumin, pendant que vous négligez la justice, la miséricorde et « la foi! » Il n'oublia aucun trait de leur orgueil, de leur dureté, de leur avarice; ni les crimes de leurs pères, meurtriers des Prophètes, ni les crimes dont ils se chargeraient eux-mêmes dans l'avenir comme persécuteurs de l'Église : — « Achevez et comblez la mesure, serpents, race de vipères; « comment éviterez-vous d'être condamnés à la géhenne du feu? Je vais « vous envoyer des Prophètes, des sages et des interprètes de la Loi. Il y en « aura que vous mettrez à mort et que vous crucifierez, et il y en a que vous « flagellerez dans les synagogues et que vous poursuivrez de ville en ville, « afin que tout ce qui s'est répandu de sang innocent sur la terre retombe « sur vous! »

Mais, comme la véhémence même de ce discours n'était encore qu'un mouvement de sa tendresse, il ne put le terminer sans exprimer la commisération que lui inspirait le châtiment de Jérusalem, misérable complice de ces méchants : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les Prophètes, combien de « fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses « poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu! Voilà que votre maison « va vous demeurer déserte, car vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vous « disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! »

Après avoir parlé, Jésus s'était assis vis-à-vis du tronc où les visiteurs du Temple jetaient leurs offrandes. Les riches donnaient beaucoup; il vint une pauvre veuve qui mit deux pièces de monnaie de la moindre valeur. Ce spectacle le consola. Il appela ses Disciples : « Voyez, leur dit-il, cette « pauvre veuve a plus donné que tous les autres; car les autres ont mis de « leur superflu, mais celle-ci de son indigence; elle a donné tout ce qui lui « restait pour vivre. » Commentaire divin de la malédiction précédente contre ceux qui payent la dîme des moindres choses, non parce qu'ils la doivent, mais à cause de leur faste, et parce qu'ils oublient la charité.

Ce fut la dernière prédication publique de Jésus et la dernière fois qu'il parut dans le Temple. Il en sortit pour n'y plus rentrer. Lorsqu'il fut dehors, ses Disciples voulurent lui faire admirer la beauté de l'édifice. Peut-être qu'ils espéraient l'amener à révoquer la condamnation dont il l'avait frappé, et qui semblait contenue dans ces paroles : « Voici que votre

« maison va vous demeurer déserte. » Ils s'entretenaient donc des magnificences dont le Temple était rempli et de la solidité de sa structure. — Voyez, Maître, dit enfin l'un d'eux, quelles pierres, quels bâtiments ! — « En vérité, répondit le Maître, de tous ces grands édifices que vous voyez « là, un temps vient qu'il ne restera pas pierre sur pierre. » L'arrêt était définitif. Quarante ans après, les Romains rasèrent le Temple; quatre siècles après, les ouvriers que Julien l'Apostat y mit pour le rebâtir en arrachèrent les fondements.

Arrivé sur la montagne des Oliviers, Jésus s'assit en face du Temple, et décrivit aux Apôtres, qui l'en avaient prié, les signes avant-coureurs de la ruine de Jérusalem et de la fin du monde.

Il résuma et termina cette instruction par la peinture du jugement dernier. L'importance décisive qu'il attribue aux œuvres de miséricorde, filles de la foi, dans les motifs de la sentence qui réglera pour jamais le sort de chacun, témoigne de sa tendresse pour la foule des petits et des malheureux, jusqu'alors si impitoyablement écrasés. Les paroles que l'on va entendre seront l'un des grands ressorts de la société chrétienne :

« Quand le Fils de l'homme viendra dans sa majesté, accompagné de tous les Anges, alors il s'assoira sur le trône de sa gloire; et toutes les nations étant assemblées devant lui, il fera une séparation, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs. Il placera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Alors le Roi dira à ceux qui sont à sa droite : Venez, les bénis de mon Père; possédez le royaume qui vous a été préparé dès la formation du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'allais sans asile, et vous m'avez recueilli; j'étais nu, et vous m'avez donné des vêtements; j'étais malade, et vous m'êtes venus voir; j'étais en prison, et vous m'avez visité.

« Les justes lui diront : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu ayant faim, et que nous vous avons donné à manger; ayant soif, et que nous vous avons donné à boire; sans asile, et que nous vous avons abrité; sans habits, et que nous vous avons vêtu; malade ou en prison, et que nous sommes venus à vous ? Et le Roi leur répondra : En vérité, autant de fois vous avez rendu ces devoirs à l'un des moindres de mes frères que vous voyez, autant de fois c'est à moi-même que vous les avez rendus.

« Ensuite le Roi dira à ceux qui seront à sa gauche : Retirez-vous de moi, maudits; allez dans le feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses anges. Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'étais sans asile, et vous ne m'avez pas recueilli; j'étais nu, et vous ne m'avez pas vêtu; j'étais en prison, j'étais malade, et vous ne m'avez pas visité. Alors ceux-ci lui diront : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim ou soif, sans asile, sans vêtements, malade ou en prison, et que nous avons manqué de vous assister? Il leur répondra : En vérité, autant de fois vous avez omis de le faire pour l'un de ces plus petits, autant de fois vous me l'avez refusé à moi-même.

« Après quoi ceux-ci entreront dans les supplices éternels, et les justes dans l'éternelle vie. »

Déjà sur le seuil de la mort, Jésus prononça ces paroles comme un legs royal qu'il faisait pour la durée des siècles à la multitude des pauvres, des indigents, des malades, des captifs et des abandonnés. Moïse, frappant le rocher, en avait fait jaillir les eaux vives; la parole de Jésus, pénétrant la dureté du cœur humain, en a fait sourdre le fleuve intarissable de l'aumône. Double grâce, qui a sauvé encore plus de pécheurs qu'elle n'a secouru d'affligés.

Jésus dit ensuite à ses Disciples : « Vous savez que la Pâque se fera dans « deux jours et que le Fils de l'Homme sera livré pour être crucifié. »

Ceci se passait le mardi soir. Le lendemain, Jésus resta sur la montagne, comme dans une sorte de retraite pour se préparer à mourir. Ce même jour, les chefs des Prêtres, les Docteurs et les Anciens, assemblés en conseil, cherchaient de nouveau comment ils se déferaient de lui. Ils avaient résolu de ne plus tarder; mais le sentiment du peuple les inquiétait toujours. Ils pensaient que l'arrestation de Jésus provoquerait une émeute et qu'on ne pourrait prudemment le saisir qu'après la fête, quand la foule des étrangers aurait quitté la ville. Un secours, que sans doute ils n'attendaient pas, leur fit tout précipiter. Judas, l'un des Douze, se présenta aux chefs des Prêtres pour traiter avec eux de la liberté et de la vie de son Maître. Il leur dit : — Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai? Ils convinrent de trente sicles ou deniers d'argent. Judas s'engagea et promit de leur livrer Jésus à

LE JUGEMENT DERNIER

FRESQUE D'ANDRÉ ORCAGNA, AU CAMPO SANTO DE PISE.

XIVe SIÈCLE.

Dans le haut de cette vaste composition trônent Jésus et Marie, assis dans la gloire. Jésus montre d'un geste plein de grandeur les plaies du supplice qu'il a enduré pour le salut des hommes. A côté de lui, la Vierge s'incline, muette et doucement suppliante.

A droite et à gauche sont rangés les douze Apôtres ; au-dessus d'eux volent des anges portant les instruments de la Passion.

Entre la terre et le ciel plane un groupe d'archanges. L'un d'eux est debout et tient dans ses mains les sentences de salut et de perdition : *Venez à moi, les élus de mon Père* et *Retirez-vous de moi, maudits ;* deux autres sonnent le terrible appel de la résurrection ; et le dernier, à genoux, détourne avec horreur son visage des réprouvés.

La partie inférieure de la fresque est occupée par la multitude des ressuscités. A mesure qu'ils sortent du tombeau, cinq archanges, l'épée de justice à la main, en font le partage, ceux-ci pour l'enfer, ceux-là pour le paradis. Rien de plus saisissant et de plus varié que cette scène. « Les uns, dit M. Paul Mantz, dans *la Peinture italienne,* lèvent vers le ciel des regards reconnaissants, les autres se lamentent à la pensée de l'éternel supplice. Divers épisodes, que l'admiration des siècles a rendus célèbres, se détachent et sautent aux yeux dans cette partie de la composition : par exemple ce groupe ravissant formé d'un ange qui prend un jeune homme par la main et semble vouloir le mettre sous la protection de saint Michel. »



LE JUGEM

Peint à fresque par Orcagna, dans le cloître du Campo Santo de Pise



DERNIER

siècle. — D'après une copie appartenant à M. Ambroise Firmin-Didot

l'insu du peuple. Trente sicles d'argent formaient à peu près cent francs de notre monnaie. C'était le taux de l'amende judaïque pour le meurtre d'un esclave, le prix d'un esclave ordinaire. Le prophète Zacharie avait dit : *Il a été estimé comme un esclave, et son prix a été fixé à trente deniers.*

LA PAQUE.

La Pâque était la grande solennité religieuse des Juifs. Dieu avait lui-même institué cette fête pour être un souvenir de la grâce qu'il avait faite à Israël en le délivrant de la captivité d'Égypte, et une image de celle qu'il voulait faire à toute l'humanité en la délivrant de l'esclavage du péché par le sacrifice de son Fils unique, Jésus-Christ. Toutes les cérémonies en étaient symboliques en même temps que commémoratives, et formaient comme une prophétie de cette seconde délivrance à laquelle le monde entier aspirait. Le point capital de la Pâque était l'immolation et la manducation de l'agneau. Cet agneau, immolé dans le Temple suivant un rite scrupuleusement observé, rappelait celui que les Juifs avaient mangé debout, ceints pour le voyage et le bâton à la main, au moment de leur départ de l'Égypte, c'est-à-dire au moment de leur passage de la terre d'esclavage à la terre de liberté; et c'est pourquoi le nom de la fête était Pâque, qui signifie passage. Le sang de l'agneau avait été le signe de salut pour les premiers-nés d'Israël, lorsque l'Ange exterminateur fut envoyé de Dieu pour frapper tous les premiers-nés des Égyptiens. En même temps qu'il consacrait ces grands souvenirs, l'agneau pascal figurait l'Agneau de Dieu qui ôterait les péchés du monde, la victime incomparable dont le sang répandu préserverait de la mort éternelle tous ceux qui en seraient marqués. Ainsi l'immolation de l'agneau pascal, centre de l'ancien culte, et centre du nouveau, forme le point de jonction des deux alliances.

Quelques interprètes de la Loi, favorisés de l'Esprit saint, avaient entrevu ce grand mystère. Le nom même d'*Eucharistie*, donné à la chair de l'agneau et conservé par l'Église, prophétisait un sacrifice plus auguste. Après avoir mangé l'agneau, Israël délivré, mais non encore en possession de la terre promise, avait été miraculeusement nourri dans le désert par la manne

tombée du ciel. Les sages de l'ancienne Loi attendaient la réalité de la manne parfaite, dont cette manne réelle n'était pourtant que la figure; ils annonçaient un pain plus merveilleux pour le jour de la délivrance entière. Dieu avait voulu qu'ils fussent particulièrement attentifs à ce verset du Psaume LXX, que tous appliquent intégralement au règne du Messie : « Le froment croîtra sur la terre et jusque sur la cime des montagnes, » ou, d'après la version chaldaïque : « Il y aura un sacrifice de froment sur le pays, sur les hauteurs des montagnes. » Ils voyaient le rapport entre ce froment et la manne. Voici quelques-unes de leurs interprétations. Rabbi Éliézer dit à propos de la manne du Messie : « Les justes sont destinés à « manger de cette manne dans l'époque qui arrive. Et si tu demandes : « Sera-ce de la même manière que la manne du désert? Non, mais d'une « manière plus élevée, si bien qu'il n'y aura jamais rien eu de compa- « rable. » R. Kimchi, sur le prophète Osée : « Quelques-uns entendent par « ces paroles, *ils vivront de froment,* que dans l'avenir, quand le Sauveur « paraîtra, il y aura un changement, une transsubstantiation dans la nature « du froment. » R. Mosès, fils de Nachman : « La manne est engendrée « de la *lumière divine,* qui a *pris un corps* d'après la volonté de son « Créateur. » R. Mosès Hardasan, sur le Psaume XXXVI : « Le pain « qu'il donne à tous, c'est sa chair, et, pendant que l'on goûte le pain, il « est changé en chair. » R. Cahana, sur ces paroles de la Genèse : *Liant son ânesse à la vigne:* « Là, il nous est montré que le sacrifice qui se fera « par le moyen du vin, non-seulement sera changé en la substance du « Messie, mais aussi qu'il sera converti en la substance de son corps. » R. Barachias, sur ces paroles de l'Ecclésiaste : *Qu'est-ce qui a été? Ce qui sera :* « Et comme il y a eu un premier Rédempteur, à savoir, Moïse, « ainsi il y en aura un dernier : et comme le premier a fait descendre la « manne du ciel, ainsi le Rédempteur, qui sera le Messie, *sera le pain de* « *froment* en la terre. » R. Siméon, sur le Psaume LXXII : « Alors Dieu « sera rempli de miséricorde, et, avec une puissante vertu de paroles qui « sortiront de la bouche des prêtres, il *changera le sacrifice qui lui sera* « *présenté sur chaque autel au corps du Messie.* » Enfin R. Salomon, sur ces paroles du même Psaume : *Le froment sera sur la terre et sur la cime des montagnes :* « Nos maîtres ont interprété ceci des pains qui seront

« au temps du Messie, dont il est écrit au livre dit *Siphra*, que ces pains « seront comme la paume de la main et que chacun en prendra pour sa « nourriture [1]. » On trouve le même sens dans les deux autels du Temple, dont l'opposition est remarquée par le Juif Philon : l'autel extérieur, sans cesse inondé du sang des victimes ; l'autel intérieur, d'où ne montait vers le ciel que la fumée du plus pur encens, et près duquel était la table portant les pains de proposition, symbole du sacrifice non sanglant qui devait remplacer toutes les victimes. C'était d'ailleurs la commune croyance parmi les Israélites, qu'à l'avénement du Messie tous les sacrifices cesseraient, mais que le sacrifice du pain et du vin durerait éternellement.

Le Messie est venu, toute vérité va sortir de l'ombre, et toutes les attentes éveillées en ceux qui méditaient la Parole vont être remplies.

Le jeudi matin, premier jour de la fête, les Apôtres demandèrent à Jésus où ils iraient faire les préparatifs pour manger la Pâque. Il les en instruisit d'une manière qui marquait sa puissance, leur disant d'aller à la ville, de suivre un homme qu'ils rencontreraient portant une cruche d'eau, d'entrer avec lui dans la maison où il s'arrêterait, et que ce serait là.

Tout arriva de la sorte, et sur le soir, accompagné des Douze, Jésus vint au lieu qu'il avait choisi. D'après la tradition, la maison de la Cène s'élevait à l'endroit où, du temps de David et de Salomon, l'arche était restée quarante ans. Jésus attendit l'heure, et, lorsque les étoiles parurent, il se mit à table, et les Douze avec lui. En ce moment, suivant la manière juive de mesurer le jour, le vendredi était déjà commencé [2].

Le repas pascal était une véritable cérémonie religieuse. Notre-Seigneur en observa ponctuellement les rites, et l'agneau fut mangé comme le pres-

[1] Ceux qui prétendent avoir consulté les livres rabbiniques n'y ont pas vu tout ce qu'ils renferment; mais il ne faut pas les lire par les yeux des rabbins modernes. « Si nous avions entre nos mains les ouvrages des rabbins composés avant Jésus-Christ, et qui ont péri en grande partie lors de l'incendie de Jérusalem, nous serions étonnés de l'accord admirable que la dogmatique de l'ancien judaïsme présente avec celle du Christianisme, et de la différence qui existe sous ce rapport entre les Juifs d'aujourd'hui et leurs devanciers. Plusieurs manuscrits précieux existaient encore du temps de Pic de la Mirandole, mais se sont perdus depuis. Il y eut un temps où les Juifs cherchaient par tous les moyens à se les procurer ou à les raturer dans les bibliothèques, afin de détruire les témoignages favorables au Christianisme. » (Sepp.)

[2] « Pour les Hébreux, le jour commençait au coucher du soleil. Suivant cette façon de compter, le sixième jour, qui était la veille du Sabbat, a donc vu successivement la célébration de la Pâque mosaïque par le Sauveur (la manducation de l'Agneau pascal), le lavement des pieds, l'Institution de l'Eucharistie, l'agonie de Gethsémani, toute la Passion de Jésus, son immolation, sa mort, la descente de la croix et la mise au sépulcre. Une même journée *juive* a vu tout cela. » (Foisset.)

crivait la loi de Moïse. C'était proprement la Cène. On faisait ensuite un autre repas plus libre. C'est pendant ce second repas que la réalité succéda aux figures et que la véritable Eucharistie fut instituée.

« Sachant donc que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, et que Judas, lui-même livré à Satan, avait résolu de le livrer aux Juifs, il voulut donner aux siens, qu'il avait toujours aimés, une nouvelle et plus grande marque de son amour. Il déposa sa robe, se ceignit d'un linge, versa de l'eau dans un bassin et commença de laver les pieds de ses Disciples, les essuyant du linge qu'il avait ceint. » C'était une fonction d'esclave que remplissait ainsi Celui à qui *tout a été mis entre les mains par le Père.*

Lorsqu'il vint à Simon-Pierre, celui-ci s'écria : Vous, Seigneur, vous ! me laver les pieds ! Jésus lui dit : « Ce que je fais, tu ne le comprends pas « maintenant, mais tu le comprendras. » — Je ne souffrirai jamais, reprit Pierre, que vous me laviez les pieds ! — « Si je ne te lave les pieds, répondit Jésus, tu n'auras point de part avec moi. » Il faisait allusion à la purification spirituelle, nécessaire pour recevoir dignement les saints mystères ; le lavement des pieds en était ici le symbole. Pierre, sans doute, ne le comprit pas encore, mais il comprit le mérite de l'obéissance ; et, avec l'ardeur franche de son caractère, il s'écria : — Seigneur, ne me lavez pas seulement les pieds, mais les mains et la tête ! Jésus lui répondit : « Celui qui a été lavé « n'a besoin que de se laver les pieds pour être entièrement pur. Or, vous « êtes purs, mais non pas tous. »

Judas était présent, et Jésus lui lava les pieds.

Ayant terminé, il se remit à table et leur dit : « Savez-vous ce que je viens « de faire ? Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le « suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi qui suis votre Seigneur et votre « Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres : car je « vous ai donné l'exemple, afin que ce que j'ai fait, vous aussi le fassiez. « En vérité, en vérité, je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que « le Maître, ni l'envoyé plus grand que celui qui l'envoie. Vous serez heu- « reux si vous comprenez cela et si vous le faites. »

Il leur dit encore : « J'ai désiré d'un grand désir de manger cette Pâque « avec vous avant que je souffre ; car, je vous le déclare, je ne la man-

« gerai plus désormais jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume « de Dieu. »

Sur la fin du repas, il prit la coupe, et, la leur présentant après avoir rendu grâces, il dit : « Prenez et partagez entre vous; car, je vous le dis,



Fig. 86. — Jésus lave les pieds à ses disciples, pour leur donner l'exemple de l'humilité et de la charité. Fresque de Giotto, à l'église de l'Arena, à Padoue. XIVe siècle.

« je ne boirai plus du fruit de la vigne jusqu'à ce que vienne le règne « de Dieu. »

Ensuite il prit du pain, rendit grâces, le bénit, le rompit et le distribua à ses Disciples, en leur disant : « Prenez et mangez; ceci est mon corps qui « est donné pour vous. Faites ceci en mémoire de moi. »

Enfin, après qu'il eut soupé, prenant encore une fois la coupe, et ayant

rendu grâces, il la leur transmit, disant : « Buvez-en tous; car ceci est mon « sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour vous et pour « plusieurs pour la rémission des péchés. » Et ils en burent tous.

Après cette scène auguste, une parole de Jésus vint tout à coup consterner les Apôtres. Il leur dit, avec une émotion qu'il leur laissa voir : « L'un de « vous me trahira. La main de celui qui me trahit est avec moi, à cette « table. » Ils se regardaient d'abord l'un l'autre, incertains de qui il parlait. Enfin Pierre, placé à côté de Notre-Seigneur, mais derrière lui, fit signe à Jean, placé de l'autre côté, et lui dit : « Qui est-ce ? » Pierre, en cette circonstance, s'informant le premier du nom de l'hérétique, accomplissait sa fonction de chef de l'Église. Or, la tête de Jean touchait presque le sein de Jésus. S'approchant davantage encore, il lui dit, à demi-voix : « Seigneur, qui est-ce ? » Jésus répondit de même : « Celui à qui je présenterai du pain trempé. » Les autres n'entendirent point; et tous, grandement attristés, commencèrent chacun à demander à Jésus : « Est-ce moi, Seigneur ? » En quoi ils firent voir tout à la fois leur humble défiance d'eux-mêmes et leur charité pour leurs frères. Jésus, ménageant encore Judas et le voulant laisser libre, se contenta de répondre : « C'est un des Douze, qui met la main au « plat avec moi. Pour le Fils de l'Homme, il s'en va, selon ce qui est prédit « de lui; mais malheur à l'homme par qui il sera livré! Mieux eût valu « pour celui-là qu'il ne vînt pas au monde ! »

Cependant Judas voulut parler comme les autres. A son tour, il osa demander : « Maître, est-ce moi ? » — « Tu l'as dit, » lui répondit le Seigneur, mais de façon que le traître seul pût l'entendre. Et, ayant trempé du pain, il le donna à Judas. C'était une marque d'affection que ce misérable recevait encore de son Maître. S'il sentit quelque mouvement de remords, il l'étouffa, fortifié à commettre son crime. C'est pourquoi il est marqué que, dès que Judas eut pris le morceau, Satan s'empara de lui. Jésus lui dit donc : « Ce que tu fais, fais-le vite. » Judas sortit aussitôt. Aucun de ceux qui étaient à table ne comprit cette scène rapide. Jean lui-même, qui connaissait le traître, ne savait pas qu'il fût au moment d'exécuter son dessein.

L'excommunié allait s'entendre avec les chefs de la garde du Temple, qui devaient se saisir de Notre-Seigneur. Sa sortie du Cénacle est le premier



Fig. 87. — La Cène. Jésus bénit le pain et le distribue à ses disciples en leur disant : « Prenez et mangez ; ceci est mon corps qui est donné pour vous. Faites ceci en mémoire de moi. » Fresque de frà Benedetto, frère de frà Angelico au couvent de Saint-Marc, à Florence. xve siècle. — Notre-Seigneur donne la communion comme un prêtre. Le peintre a voulu représenter la vérité mystique.

épisode de la Passion. Une parole d'allégresse s'échappa du cœur de Jésus, comme pour saluer ce seuil de la mort : « C'est maintenant, dit-il, que le « Fils de l'Homme est glorifié, et que Dieu est glorifié par lui ! » Il commença aussitôt le discours *après la Cène*, formé de la substance de ses enseignements, et qu'il semble nous avoir laissé pour que le monde entier le pût voir tel qu'il apparut sur le Thabor, resplendissant de lumière divine, et en même temps plein de bénignité.

Il renouvela aux Apôtres la promesse de ses récompenses, il les appela « ses petits enfants », glorification éternelle de leur candeur. Leur recommandant de s'aimer comme il les avait aimés, et pour leur montrer combien la force de cet amour évangélique devait dépasser tout ce que l'on avait entendu jusqu'alors, il leur dit que c'était « un commandement nouveau »; les prévenant qu'il allait les quitter, il les assura qu'il ne les laisserait pas orphelins. Il dit à Pierre spécialement qu'il avait prié pour lui afin que sa foi pût résister à tous les efforts de Satan, et il lui donna cette parole qui est la constitution de l'Église : « Quand tu seras converti, confirme tes frères. » Cependant il leur dit que cette nuit même tous l'abandonneraient; et, comme Pierre protestait de sa fidélité invincible, Jésus ajouta pour lui que cette nuit encore, avant que le coq eût chanté deux fois, il le renierait jusqu'à trois reprises. Néanmoins, un moment auparavant, il lui avait dit qu'il le suivrait jusqu'à la mort.

Pour éviter qu'ils ne fussent accablés de leur propre faiblesse, il les munit d'une force nouvelle contre le scandale prochain de ses souffrances et de son supplice, par une plus claire affirmation de sa divinité. Il les investit de la puissance des miracles : « Les œuvres que je fais, celui qui croit en moi les « fera lui-même aussi, et il en fera même de plus grandes; car je m'en vais « à mon Père, et tout ce que vous lui demanderez en mon nom, je le ferai, « afin que le Père soit glorifié dans le Fils. »

Comme si toutes ces assurances ne lui suffisaient pas, et qu'il eût besoin de s'affermir enfin lui-même contre la douleur qu'ils éprouveraient de ne plus le voir, quoiqu'il ne dût pas en réalité s'éloigner d'eux, il leur promit jusqu'à six fois un consolateur : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements, « et moi je prierai mon Père, et il vous donnera un consolateur qui demeure « avec vous à toujours, l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir



Fig. 88. — La Cène. Jésus, s'adressant à ses disciples, leur dit avec émotion : « L'un de vous me trahira. La main de celui qui me trahit est avec moi, à cette table. » Gravure de Marc-Antoine, d'après la fresque de Raphaël.

« parce qu'il ne le voit point et ne le connaît point. Mais vous, vous le con-« naîtrez, et il demeurera en vous et il sera en vous... et ce consolateur, « l'Esprit saint, que le Père vous enverra en mon nom, vous enseignera « toutes choses et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit. » Sa bonté revient sans cesse sur ces assurances; il ne peut, si l'on ose parler ainsi, s'assouvir de leur dire combien il les aime, et de les fortifier pour l'épreuve qui les attend.

Il ne veut pas qu'ils doutent, il ne veut pas que nous doutions, nous qui viendrons plus tard et qui verrons sa Passion se renouveler sous nos yeux en même temps que ses miracles : « Je vous laisse ma paix, je vous donne « ma paix. Je ne vous la donne pas comme le monde la donne. Que votre « cœur ne se trouble point, qu'il ne s'effraye pas. Vous avez entendu; je « m'en vais, mais je reviendrai. Je vous dis ces choses maintenant, avant « qu'elles s'accomplissent, afin qu'après leur accomplissement vous ayez foi « en moi. » Il ajouta : « Je ne vous parlerai plus guère, car voici le prince « de ce monde qui vient. Il n'a aucun pouvoir sur moi. Mais, afin que le « monde sache que j'aime mon Père et que j'exécute les ordres que mon Père « m'a donnés, levez-vous, partons d'ici. » Ces paroles marquent sa pleine et tranquille volonté d'accomplir le sacrifice « en se rendant obéissant jusqu'à la mort ». Il marcha donc vers la montagne des Oliviers, où Judas n'ignorait pas qu'il devait passer la nuit. Chemin faisant, il continua son discours.

Suivant sa coutume de tirer des objets familiers les images qui devaient graver et éclairer ses enseignements dans toutes les intelligences, il se servit de la vigne pour faire comprendre aux Disciples le mystère de l'union et de l'incorporation de tous les fidèles à l'Homme-Dieu, et prophétiser en même temps les destinées de l'hérésie.

« Je suis la vraie vigne, et mon Père est le vigneron. Toute branche qui « sera en moi sans porter de fruit, il la retranchera, et toutes celles qui « portent du fruit, il les émondera, afin que leur fruit devienne plus « abondant. Demeurez en Moi, et Moi en vous. Comme la branche ne peut « porter de fruit si elle ne demeure unie au cep, ainsi en est-il de vous si « vous ne demeurez en moi. Je suis le cep de la vigne, et vous êtes les « branches. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, celui-là seul « porte beaucoup de fruit; car, sans moi, vous ne pouvez faire rien. Si

« quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors comme le sarment.
« Il deviendra sec; on le jettera au feu et il brûlera. Si vous demeurez en
« moi et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce qu'il
« vous plaira et vous l'obtiendrez. C'est la gloire de mon Père que vous
« fassiez beaucoup de fruit et que vous deveniez mes Disciples (fig. 90). »

Le vrai fruit de la vigne mystique, c'est l'amour. Il les exhorta de nouveau à cet amour qu'il leur avait tant recommandé. L'amour de Dieu est le fondement de l'amour du prochain; l'un et l'autre, comme il l'avait dit dans le Temple, sont toute la loi. Tout précepte aboutit à la charité, tout précepte prend sa base dans la charité. Ainsi qu'une même racine produit plusieurs branches, ainsi de l'unique charité jaillissent les abondantes vertus, et le

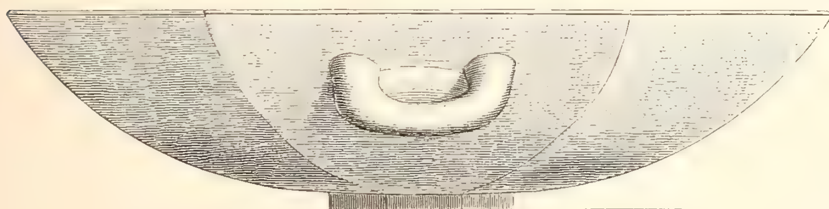


Fig. 89. — Coupe en verre, couleur d'émeraude, qui a servi à Notre-Seigneur, suivant une croyance ancienne, pour la dernière Cène. Église de Saint-Laurent, à Gênes.

rameau d'une bonne œuvre ne reste vivant qu'autant qu'il persiste sur la racine de la charité.

S'il fallait trouver en tout l'Évangile de Jésus quelque passage où l'Évangile et Jésus fussent plus concentrés et plus visibles, où l'on pût connaître davantage et la Doctrine dans sa majesté, et le Dieu dans sa charité, et l'Homme dans sa divinité, et l'indivisibilité sublime de la Doctrine, de l'Homme et du Dieu, il semble que l'on devrait s'arrêter aux paroles qui suivent :

« Comme mon Père m'a aimé, c'est de ce même amour que je vous aime.
« Demeurez dans mon amour. Vous demeurerez dans mon amour si vous
« gardez mes commandements. Mon commandement est que vous vous
« aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. Le plus grand amour
« est l'amour de celui qui donne sa vie pour ses amis. Vous êtes mes amis
« si vous faites ce que je vous demande. Je ne vous donnerai plus le nom

« de serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; « mais je vous ai appelés mes amis, parce que je vous ai fait connaître tout « ce que j'ai entendu de mon Père. Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, « c'est moi qui vous ai choisis et destinés pour que vous rapportiez du fruit « et que votre fruit demeure. Je vous fais ce commandement, que vous « vous aimiez les uns les autres. »

« *Vous êtes mes amis..... Je vous ai appelés mes amis.* » Le Christianisme donne aux mots anciens une racine nouvelle et un sens qui n'est qu'à lui. Saint Grégoire, sur ce passage, définit le mot ami, *amicus*, en le faisant dériver d'*animi custos*, gardien de l'âme. C'est là toute l'amitié chrétienne, et il n'y a plus d'autre sentiment qui mérite ce grand et saint nom d'amitié. Jésus est notre ami parce qu'il garde nos âmes; et nous ne l'aimons, nous n'aimons les autres, nous ne nous aimons nous-mêmes qu'en gardant ses commandements pour parfaire avec lui l'œuvre de son amitié.

Ayant ainsi rempli par avance les siens de cette force de l'amour et de la concorde, qui éclatera en eux si merveilleusement par leur amour en lui, il les avertit des combats qu'ils devront livrer : « Si le monde vous hait, « sachez que j'en ai été haï avant vous. Si vous eussiez été du monde, le « monde aimerait ce qui serait à lui; mais, parce que vous n'êtes point du « monde et que je vous ai choisis et séparés, le monde vous hait. Souvenez-« vous donc de la parole que je vous ai dite : Le serviteur n'est pas plus « grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront « aussi; ils vous chasseront des Synagogues, et l'heure même approche où « quiconque vous tuera croira faire une chose agréable à Dieu. Et ils vous « feront ainsi à cause de mon nom, parce qu'ils ne connaissent ni mon « Père ni moi. Qui me hait, hait aussi mon Père.

« Si je n'étais point venu et que je ne leur eusse point parlé, ils seraient « exempts de péché; mais maintenant leur péché est sans excuse. Si je « n'avais pas fait parmi eux des choses que nul autre n'a faites, ils seraient « exempts de péché; mais maintenant ils les ont vues, et ils me haïssent, « moi et mon Père. C'est afin que s'accomplisse cette parole qui est dans « leur Loi : *Ils m'ont haï sans sujet.* »

Il les avertit de se souvenir de ces choses, qu'il ne leur avait point dites dès le commencement, parce qu'alors il était encore avec eux. Et comme il



Fig. 90. — Jésus au milieu de ses disciples. « Je suis, leur dit-il, le cep de la vigne et vous êtes les branches. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, celui-là seul porte beaucoup de fruit. » Fresque des Catacombes, cimetière de l'Ardéatine.

les voyait silencieux et pleins de tristesse, il ajouta tendrement : « Il vous est « bon que je m'en aille, car, si je ne m'en vais point, le Consolateur ne

« viendra point à vous; et je m'en vais, et je vous l'enverrai. Et quand il « sera venu, il convaincra le monde sur le péché, sur la justice et sur le « jugement[1]. » Mais là se présentaient des mystères dont la connaissance, actuellement superflue, devait être simplement désirée. Jésus donc, ajournant ce que les Apôtres ne pouvaient encore porter, leur dit qu'il achèverait de les instruire par le Saint-Esprit : « Quand il viendra, cet Esprit de vérité, « il vous enseignera toute vérité; car il ne parlera pas de son chef, mais il « dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous fera connaître l'avenir (promesse « du don de prophétie). C'est lui qui me glorifiera, parce qu'il recevra de ce « qui est à moi, et il vous l'annoncera. Tout ce qui est à mon Père m'ap- « partient; c'est pourquoi je vous ai dit qu'il recevra de ce qui est à moi et « qu'il vous l'annoncera. » C'est le haut mystère de la procession des personnes divines dans la très-sainte Trinité. Si l'on médite ces paroles et le lieu et l'instant où elles ont été prononcées, l'évidence de la divinité terrassera l'esprit et le cœur.

Jésus leur dit encore : « Dans peu de temps vous ne me verrez plus, et « peu de temps après vous me reverrez, parce que je vais à mon Père. » C'était l'annonce de sa sépulture, de sa résurrection, de ses apparitions et de son ascension au ciel, où bientôt il recevrait leurs âmes victorieuses pour les garder près de lui éternellement. Mais cette pensée leur était trop enveloppée, et ils se demandaient entre eux : « Que dit-il, un peu de temps? » Jésus reprit : « En vérité, vous pleurerez et le monde se réjouira; mais votre « tristesse sera changée en joie. La femme qui enfante est dans la douleur; « mais, quand elle a mis au jour un fils, elle ne se souvient plus de tous ses « maux, et sa joie est grande parce qu'un homme est né. Vous de même, « vous êtes dans la tristesse, mais je vous reverrai, et votre cœur sera plein « de joie, et personne ne vous ôtera la joie de votre cœur, et vous ne me « demanderez plus rien..... Voici le temps que je ne vous parlerai plus en « paraboles, mais je vous annoncerai clairement ce qui regarde mon Père. « Vous demanderez alors en mon nom; et je ne vous dis point que je

[1] C'est-à-dire (si l'on ose interpréter des paroles si mystérieuses) : « Par le Saint-Esprit, le monde sera convaincu qu'il est pécheur, que je suis juste, ou plutôt que je suis la justice même, et qu'au jour du dernier jugement, moi, qui dois être son juge, je présenterai au monde le contraste si accablant pour lui de ses crimes avec mon innocence, et de ma justice avec son iniquité; et ainsi le monde saura enfin ce qu'il est, ce que je suis, et à quoi il doit s'attendre. » (Le P. de Ligny.)

« prierai mon Père en votre faveur, car mon Père vous aime parce que « vous m'avez aimé et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu. Je suis « sorti du Père et je suis venu dans le monde; je quitte à présent le monde « et je m'en vais à mon Pere. »

Les Disciples lui dirent : Nous voyons bien à présent que vous savez toutes choses, et il n'est pas besoin que personne vous interroge. C'est ce qui nous fait croire que vous êtes sorti de Dieu. — « En ce moment vous « croyez, reprit Jésus; mais voilà que le temps vient, et c'est maintenant « que vous allez être dispersés et me laisser seul; cependant je ne suis pas « seul; car mon Père est avec moi. Je vous ai dit ces choses afin que vous « ayez la paix en moi. Vous aurez bien à souffrir dans le monde; mais « prenez confiance, j'ai vaincu le monde. »

Tel fut cet entretien suprême, où tout est de l'homme et tout est de Dieu; où le Dieu encourage ses fidèles à supporter patiemment la haine du monde, en leur disant : Sachez qu'il m'a haï avant de vous haïr; où l'homme dit : JE SUIS LA VIE..... *Prenez confiance*, J'AI VAINCU LE MONDE.

C'est ici la dernière parole de Jésus-Christ aux hommes; désormais, il ne les enseignera plus que par son silence dans le travail de la douleur. Mais auparavant, il prie. Il prie d'abord pour lui, ensuite plus longuement et plus affectueusement pour ceux qu'il aime. Jamais les oreilles humaines n'avaient entendu et jamais elles n'entendront de pareils accents.

Jésus donc, levant les yeux au ciel, dit :

« Mon Père, l'heure est venue; glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie, et qu'ayant par vous tous les hommes en sa puissance, il donne la vie éternelle à tout ce que vous lui avez donné. Or, la vie éternelle consiste à vous connaître, vous seul Dieu véritable, et Jésus-Christ que vous avez envoyé. Je vous ai glorifié sur la terre, j'ai accompli l'œuvre dont vous m'avez chargé; et vous maintenant, mon Père, glorifiez-moi de la gloire que j'ai eue en vous avant que le monde fût.

« J'ai fait connaître votre nom aux hommes que vous m'aviez donnés du milieu du monde. Ils étaient à vous, et vous me les avez donnés, et ils ont gardé votre parole. Ils ont reconnu que je suis sorti de vous, et ils ont cru que vous m'avez envoyé. Je prie pour eux. Je ne prie point pour le monde, je prie pour ceux que vous m'avez donnés parce qu'ils sont à vous. Tout ce

qui m'appartient est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi; et je suis glorifié en eux.

« Je ne suis plus dans le monde; mais eux, ils sont dans le monde, et moi je retourne à vous. Père saint, conservez dans la vertu de votre Nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme Nous.

« Tandis que j'étais avec eux, je les conservais dans votre Nom. J'ai gardé ceux que vous m'avez donnés et aucun n'a péri, hors le fils de perdition (Judas), afin que l'Écriture soit accomplie. Voici maintenant que je viens à vous, et que je dis ceci pendant que je suis dans le monde pour qu'ils aient en eux la plénitude de ma joie.

« Je leur ai transmis votre parole, et le monde les a eus en haine, parce qu'ils ne sont point du monde, comme moi aussi je n'en suis point. Je ne vous prie point de les ôter du monde, mais de les préserver du mal.

« Sanctifiez-les dans la vérité. Votre parole est vérité. Comme vous m'avez envoyé dans le monde, moi aussi je les envoie dans le monde.

« Je ne prie pas pour eux seulement, mais encore pour ceux qui doivent croire en moi par leur parole, afin que tous ils soient un. Comme vous, mon Père, vous êtes en moi, et moi en vous, qu'ils soient de même un en nous, et que le monde croie que vous m'avez envoyé. Et je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un, comme nous sommes un.

« Je suis en eux et vous en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité, et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé, et que vous les aimez comme vous m'avez aimé.

« Mon Père, ceux que vous m'avez donnés, je veux que là où je suis ils y soient aussi avec moi, et qu'ils voient ma gloire que j'ai reçue de vous, parce que vous m'avez aimé avant la création du monde.

« Père juste, le monde ne vous a point connu; mais moi je vous ai connu, et ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé. Je leur ai fait connaître votre Nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, et que je sois moi-même en eux. »

VIII

LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR

Les Juifs. — Pilate. — Le Calvaire. — Le Signe de la Croix. — La Sépulture.

LES JUIFS.



Initiale du *Rationale* de Guillaume Durand, ms. du XIVe s. Bibl. de M. Didot.

LA montagne des Oliviers était, ainsi qu'on l'a vu, le lieu même de Jésus-Christ, sa demeure en ce monde. Il y vint, pour redescendre de là vers Jérusalem et vers la mort. Il s'arrêta au lieu nommé Gethsémani, c'est-à-dire *la vallée fertile*, dans un jardin où il avait souvent rassemblé ses Disciples. Tous les Apôtres étaient présents, moins Judas, excommunié par lui-même. Jésus en prit trois avec lui, Pierre, Jacques et Jean, les témoins du Thabor; et, après avoir recommandé aux autres de veiller et de prier, afin de ne point entrer en tentation, il s'éloigna.

Aussitôt il commença de s'abandonner à la souffrance intérieure. Il laissa pénétrer dans son âme la crainte, l'angoisse et le dégoût, et il dit à ceux qui l'accompagnaient : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » Leur ayant demandé d'attendre et de veiller avec lui, il s'écarta jusqu'à la distance d'un jet de pierre. Il se mit à genoux. C'était la première fois qu'on le voyait

dans cette posture. « Mon Père, dit-il, s'il vous plaît, détournez de moi le « calice. Toutefois faites, non ma volonté, mais la vôtre ! »

La face contre terre, il priait plus longuement. Il avait pris la nature humaine, il en subissait les défaillances. En donnant l'exemple de prier et de se soumettre, il accueillait la mort avec l'effroi qu'elle inspire à toute chair. Une sueur de sang coulait de son corps. Il souffrit ainsi cette horreur de l'agonie qu'il a souvent ôtée à ses saints et à ses martyrs.

Dans cette sorte d'éclipse de la divinité, qui laissait ployer la nature humaine, un Ange vint à lui du ciel et le fortifia. On pense que le messager céleste lui rendit la vigueur corporelle et le conforta par la considération du prix de ses travaux. Il se releva et vint aux trois Apôtres, mais il les trouva endormis dans l'accablement de leur tristesse. Il dit à Pierre : « Simon, tu « dors ? Tu n'as pu veiller une heure avec moi ! Veillez et priez, afin que « vous n'entriez point en tentation. » *Entrer,* c'est s'abandonner au torrent, et il emporte; la résistance de la prière le force à rebrousser. Jésus se retira de nouveau et pria, puis revint vers les Apôtres et les retrouva tout appesantis, ne sachant que lui répondre.

Une troisième fois il se retira et pria, disant encore : « Mon Père, si ce « calice ne peut être éloigné et si je dois le boire, que votre volonté soit « faite. » Sa pitié pour les Juifs paraît dans la manière dont il parle de ce calice, rempli et présenté par eux avec un endurcissement qui va leur devenir si funeste. Dans ces paroles : *Qu'il s'éloigne,* on voit une marque de sa tendresse pour ses futurs martyrs, afin que, quand le calice leur sera présenté, ils le puissent boire comme il le boira tout à l'heure lui-même, sans refus de son amertume, sans défaillance d'espoir. Les Pères trouvent aussi un rapport entre les trois reprises de cette prière suprême et les trois morts ressuscités par Jésus-Christ, le premier dans sa maison, le deuxième allant au tombeau, le troisième dans le tombeau, figure de trois états différents du pécheur. Puisque le calice était le rachat de tous les morts, il était l'expiation de tous les péchés. En outre, cette triple prière enseigne qu'il faut prier pour obtenir la rémission des péchés passés, présents et futurs.

Dans l'harmonie de la Rédemption, le jardin de Gethsémani, *la vallée fertile,* correspond à l'Éden; et le calice accepté par l'obéissance de Jésus correspond au fruit cueilli par la désobéissance d'Adam. Adam avait cru

s'emparer de la vie et de la science; chassé de l'Éden, il ne trouva que les ténèbres de plus en plus épaisses et la mort de plus en plus multipliée. Jésus



Fig. 91. — Agonie de Jésus à Gethsémani. Pendant que les apôtres dorment, Marthe et Marie, figures de la vie active et de la vie contemplative, veillent et prient comme le recommande le Sauveur. Fresque de frà Angelico, au couvent de Saint-Marc, à Florence. xve siècle.

accepte de mourir et d'être tout à l'heure traîné de Gethsémani à la croix; mais ce chemin de la croix sera la route de lumière par laquelle Adam délivré, montant plus haut que l'Éden et souhaitant plus que ses délices, entrera dans les demeures de Dieu.

Ayant donc pleinement acquiescé à la volonté du Père, Jésus, plein de force et de sérénité, dit aux Apôtres : « C'est maintenant l'heure où le Fils « de l'Homme sera livré aux méchants. Levez-vous, allons; voici venir « celui qui me livrera. »

En ce moment Judas parut, menant une troupe nombreuse de soldats romains et de satellites des Juifs armés d'épées et de bâtons et portant des flambeaux. Il leur avait dit : C'est celui à qui je donnerai le baiser. Aussitôt, il aborda Notre-Seigneur, et, lui donnant le baiser, il dit : Maître, je vous salue. Depuis lors, ce fut la formule des traîtres. Tous les hérétiques, remarque Origène, adressent à Jésus le salut de Judas : *Ave, Rabbi.*

Jésus reçut doucement le baiser de l'Iscariote. « Mon ami, lui dit-il, « qu'es-tu venu faire? O Judas, tu livres le Fils de l'Homme par un baiser! » Paroles d'une tendresse et d'une profondeur divines. Judas, tu livres *le Fils de l'Homme,* mais tu ne mettras pas en leurs mains le Fils de Dieu; tu ne peux livrer la divinité. Et ce Fils de l'Homme, que tu livres, c'est pour toi aussi qu'il avait pris cette chair.

Judas ne porta point la main sur son maître. Il se replia silencieusement vers sa troupe immobile. Jésus alors, s'avançant de quelques pas, leur dit : « Qui cherchez-vous? » Ou ils ne le voyaient point malgré leurs flambeaux, ou, malgré le signe de Judas, ils ne le reconnaissaient point, ou enfin ils n'osaient l'approcher.

Ils répondirent : — Jésus de Nazareth. Jésus leur dit : « C'est moi. »

A ce moment, ils virent sans doute quelque chose de ce que verront ceux qui seront à la gauche du Juge au dernier jour. Dès que Notre-Seigneur eut dit : « C'est moi, » ils reculèrent et tombèrent renversés. Les justes se prosternent la face contre terre, sachant bien où ils tombent, et ils se relèvent vers l'invisible d'en haut; les réprouvés, renversés sur le chemin de leurs crimes, tombent en arrière, dans l'invisible d'en bas, dans l'inconnu éternel.

Jésus leur demanda encore : « Qui cherchez-vous? » Ils répondirent de nouveau : — Jésus de Nazareth. Il reprit : « Je vous l'ai déjà dit, c'est moi. « Si donc c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci. » C'était un ordre qu'il leur donnait, et ils obéirent. L'on peut conjecturer qu'ils devaient arrêter aussi une partie au moins de ceux qui suivaient Jésus. Les Juifs

avaient pensé à faire mourir Lazare; Caïphe interrogea Notre-Seigneur sur sa doctrine et sur ses Disciples. Mais Jésus ne voulait perdre aucun des siens, dont la foi n'était pas encore assez forte pour soutenir le combat. En effet, aucun ne fut perdu, sauf le seul excommunié, obstiné à périr. Ayant ainsi à deux reprises manifesté sa puissance, et par là offert à Judas et aux Juifs une grâce dont ils pouvaient profiter, Jésus se laissa approcher.

Les Disciples lui dirent alors : — Seigneur, si nous tirions le glaive?



Fig. 92. — Jésus arrêté par ses ennemis. Au milieu, Judas donne au Sauveur le baiser de trahison; à gauche, Pierre coupe l'oreille de Malchus; à droite, les disciples s'enfuient. Peinture sur bois de Duccio, à la cathédrale de Sienne. XIVe siècle.

Sans attendre la réponse, Pierre, qui avait une épée, frappa un valet du Grand-Prêtre, et lui coupa l'oreille droite. Pierre frappe à la tête.

Ce valet se nommait Malchus, ce qui signifie *roi;* figure du peuple juif; déchu de sa royauté, tombé sous le triple joug d'une nation infidèle, d'un sacerdoce vénal et d'une lettre qu'il n'entend plus. Jésus toucha le blessé et le guérit. Suivant quelques interprètes, c'est ce Malchus, valet de la Synagogue, qui souffleta le Fils de Dieu dans le Prétoire de Caïphe. Combien d'autres puissants de la terre, valets de l'erreur, oublieux des bienfaits dont ils furent comblés, souffletteront Jésus accusé dans les synagogues de Satan!

En même temps qu'il guérissait cet homme, Jésus dit aux Disciples : « Demeurez-en là, » et à Pierre : « Remets ton épée au fourreau. Qui se sert de l'épée périra par l'épée. »

Pierre avait frappé comme Moïse, lorsque celui-ci tua l'Égyptien qui maltraitait un enfant d'Abraham. Moïse ne fut pas empêché, Pierre est repris. Le ministère de rigueur est aboli, la miséricorde règne. Pierre sera le grand ministre de la miséricorde. Néanmoins il garde le glaive. Il lui est commandé de le remettre au fourreau, non pas de le jeter. Avec ce glaive il coupe ce qui ne veut pas être délié, il retranche ce qui veut demeurer après s'être désuni. Et ceux que Pierre a frappés de ce glaive, Jésus ne les ressuscite pas.

Continuant d'instruire Pierre, Jésus poursuivit : « Ne puis-je prier mon « Père, et aussitôt ne m'enverrait-il pas plus de douze légions d'Anges? « Mais quoi! je ne boirais pas le calice que mon Père m'a donné! Et « comment donc s'accompliraient les Écritures, suivant lesquelles ceci doit « arriver? »

S'adressant ensuite à ceux des chefs des Prêtres, des officiers du Temple et des Anciens qui avaient accompagné Judas : « Vous êtes venus, leur « dit-il, comme à un voleur, avec des épées et des bâtons. J'étais tous les « jours assis parmi vous et j'enseignais dans le Temple, et vous ne m'avez « pas pris. Mais il faut que les Écritures s'accomplissent. C'est maintenant « votre heure, et la puissance des ténèbres. »

Votre heure, l'heure que je vous donne, moi qui ai l'éternité! En disant ces mots, Jésus se mit réellement et volontairement entre leurs mains, comme s'il abdiquait la force souveraine qui les avait arrêtés jusque-là. Tous les Disciples s'enfuirent et se dispersèrent de différents côtés.

Les satellites, ayant lié Jésus, le menèrent d'abord chez Anne, ancien grand-prêtre, assistant ou coadjuteur du Grand-Prêtre en charge, Caïphe. Ce Caïphe était un homme sans valeur, prêtre incrédule et servile, et tel que la domination romaine les recherchait, parce qu'ils lui servaient à dégrader le pontificat, dernière force d'Israël. Anne, politique consommé, plus pervers peut-être que Caïphe, mais moins ostensiblement bas, gouvernait le puissant parti des ennemis de Jésus. Quoique sadducéen, comme le Grand-Prêtre, il avait obtenu dans cette affaire la confiance des Pha-

risiens. On ignore s'il devait connaître juridiquement de la cause de Jésus, comme président d'un tribunal d'inquisition, chargé d'accuser devant le Grand Conseil ceux qui portaient atteinte à la pureté de la doctrine; ou si simplement Notre-Seigneur lui fut conduit pour qu'il eût plus tôt le plaisir de le voir garrotté. Anne renvoya Jésus, toujours lié, chez Caïphe, où le Sanhédrin se trouvait réuni.

Pierre avait fui comme les autres; mais l'amour, combattant la crainte, l'attirait vers son Maître captif. Il suivait de loin. Hélas! dit un Père, *de loin;* s'il avait suivi de près, il n'aurait pu renier. Un autre Disciple le fit entrer dans la cour de la maison du Grand-Prêtre. Il resta là, parmi les domestiques et les officiers, se chauffant au feu qu'ils avaient allumé à cause du froid. Déjà la flamme de la charité avait baissé en lui; il se réchauffait au feu des persécuteurs.

Jésus était devant le Conseil, devant ceux qu'il avait convaincus d'ignorance, d'hypocrisie et d'impiété. Caïphe l'interrogea. Il répondit qu'il avait toujours enseigné publiquement dans les synagogues et dans le Temple; que ce n'était donc pas lui qu'il fallait questionner, mais ceux qui l'avaient entendu.

Or, en tout ce qu'il avait dit, ils ne voyaient rien qu'ils pussent reprendre. Ils le haïssaient gratuitement. Sa réponse les déconcerta; on le sentit dans l'auditoire. Un satellite, Malchus ou un autre, l'homme qui se trouve toujours en pareilles occasions, lui cria : — Est-ce ainsi que tu réponds au Grand-Prêtre? Et il lui donna un soufflet. Jésus dit à cet homme : « Si j'ai « mal parlé, montrez en quoi; si j'ai parlé à propos, pourquoi me frappez- « vous? » On ne voit point que les indignes juges aient désapprouvé ce subalterne.

Cependant il fallait une apparence de preuves; des Pharisiens ne pouvaient s'en passer. Mais ils n'en trouvaient point. Ils firent avancer beaucoup de faux témoins : leurs dépositions se contredisaient. Deux seulement parurent plus acceptables, qui déposèrent ainsi : Il a dit : *Je peux détruire le temple de Dieu et le rebâtir dans trois jours. — Je détruirai ce temple qui a été fait de main d'homme, et dans l'espace de trois jours j'en rebâtirai un autre, qui ne sera pas fait de main d'homme.* Jésus avait dit aux Juifs, on sait en quel sens : « *Détruisez ce temple,* et je le rebâtirai

dans trois jours comme les autres. » Les dépositions de ces témoins, en se contredisant comme les autres, ne pouvaient motiver la sentence de mort que les juges voulaient rendre.

Le Grand-Prêtre, debout, trahissant par ses mouvements désordonnés la passion qui l'animait, dit à Jésus : — Tu ne réponds rien? Jésus continua de garder le silence. Le Grand-Prêtre l'interpella de nouveau : — De la part du Dieu vivant, cria-t-il, je t'adjure : dis-nous si tu es le Christ, le Fils de Dieu éternellement béni! A cette parole, Jésus ne voulut plus se taire. Il répondit au Grand-Prêtre : « Vous l'avez dit; je le suis. » Il ajouta : « Et je vous dis que vous verrez le Fils de l'Homme assis à la droite « du Dieu tout-puissant venir sur les nues du ciel. »

Aussitôt le Grand-Prêtre, comme s'il était consterné, déchira ses vêtements. — Qu'avons-nous encore besoin de témoins? cria-t-il aux juges. Vous entendez le blasphème : que vous en semble? Les autres répondirent : — Il est digne de mort.

Caïphe, dans l'ardeur de sa haine, oubliait que tant d'effort n'était pas nécessaire pour entraîner les juges, et il enfreignait le précepte donné au Grand-Prêtre : « Le Grand-Prêtre n'ôtera pas la tiare de dessus sa tête, ni ne déchirera pas ses vêtements. » En déchirant ses vêtements, il déchirait son sacerdoce.

Les juges remirent au jour pour rendre régulièrement la sentence, et en attendant ils abandonnèrent Jésus aux hommes qui devaient le garder. C'étaient de ces gens qui s'offrent volontiers à de tels maîtres, et que de tels maîtres savent choisir; qui haïssent pour leur propre compte ceux que l'on persécute, et qui les tourmentent avec plus de rage lorsqu'ils les savent plus innocents. L'homme de bien, l'homme de Dieu, l'homme de la miséricorde leur était livré; ils s'en amusèrent. Ils lui crachaient à la face, l'injuriaient et le frappaient; ils lui couvraient le visage, lui donnaient des soufflets et lui disaient : « Christ, prophétise; dis-nous qui t'a frappé! »

Ils ont gardé cette coutume de lui voiler le visage. Lorsque c'est l'heure et la puissance des ténèbres, lorsqu'ils le croient jugé, lorsqu'ils le voient garrotté, lorsqu'il leur est livré, alors ils lui couvrent la face, comme s'ils voulaient feindre de ne point le connaître, ou comme s'ils pensaient qu'il ne les connaîtra pas. Cependant ils le connaissent et il les voit.



Fig. 93. — Le grand-prêtre Caïphe dit à Jésus : « De la part du Dieu vivant, je t'adjure : dis-nous si tu es le Christ. » Jésus répondit : « Vous l'avez dit, je le suis. » Aussitôt le grand-prêtre déchira ses vêtements. Gravure de Goltzius, XVIe siècle. Bibliothèque de M. Ambr. Firmin-Didot.

Jésus subissait en silence leurs outrages; mais une offense plus amère lui venait d'ailleurs et perçait son cœur plus avant que ne pouvaient atteindre ces vils et ignorants bourreaux.

Pierre était resté dans la cour. Une servante, le regardant attentivement, lui dit : — Vous aussi, vous étiez avec Jésus de Nazareth! Pierre le nia tout haut, et il se retira sous le vestibule. En ce moment, le coq chanta pour la première fois. Une autre servante, qui le vit près de la porte, le dénonça encore. Il se tut et revint près du feu; mais là, plusieurs personnes lui dirent : — N'étiez-vous pas de ses Disciples? Sa frayeur augmenta : il nia derechef, jurant qu'il ne connaissait point cet homme. Il resta néanmoins. Malgré tout, l'amour le retenait dans ce péril. Au bout de quelque temps, quand il pouvait se croire oublié, d'autres le reprirent, et il nia une troisième fois, faisant des imprécations. Comme il répétait qu'il ne connaissait point « cet homme », le coq chanta de nouveau, et un regard de Jésus tomba sur son cœur. Alors l'Apôtre se ressouvint de ce que le Seigneur lui avait dit peu d'heures auparavant : « Cette nuit même, avant que le coq chante deux fois, tu m'auras renié trois fois. » Il sortit et pleura amèrement.

Pierre a renié trois fois; ce triple reniement correspond aux trois formules de la négation hérétique, laquelle attaque le Christ ou dans sa divinité, ou dans son humanité, ou dans l'une et l'autre en même temps. Ceux qui font tomber l'Apôtre préfigurent trois sortes d'ennemis que rencontreront les fidèles : la première servante représente la synagogue des Juifs, la seconde les nations persécutrices; les hommes dont les raisonnements et les railleries provoquent le dernier reniement, sont les docteurs et les ministres des diverses hérésies. Tous ensemble offrent l'image de la société des impies, et par conséquent du péril que le Disciple du Christ doit surtout éviter. C'est, d'ailleurs, par un secret dessein de la Providence, remarque saint Jean Chrysostome, que Pierre est tombé le premier. Le souvenir de sa chute lui apprend à tempérer, par la miséricorde et la patience, la fermeté nécessaire des condamnations qu'il lui appartient de porter contre autrui. Pierre, docteur de l'univers, pèche et demande pardon, afin de donner cette règle d'indulgence à ceux qui doivent juger. Le pouvoir sacerdotal n'a pas été remis aux Anges, qui, ne péchant pas, poursuivraient sans misé-

ricorde le péché dans le pécheur; mais un homme, sujet aux passions, est constitué sur les autres. Retrouvant en eux sa propre infirmité, il saura



Fig. 94. — Pierre renie Jésus-Christ. Tableau du Poussin, XVIIe siècle.

mieux compatir et plus aisément pardonner. Ainsi Jésus, livré aux outrages des hommes, achevait le grand travail de l'éducation des Apôtres.

Dès qu'il fut jour, le Sanhédrin se trouva rassemblé. Les Juifs adjurèrent

encore une fois Jésus de leur dire s'il était le Christ. Il leur répondit : « Si « je vous le dis, vous ne me croirez pas; et si je vous interroge à mon tour « (sur les marques qui feront reconnaître le Christ), vous ne me répondrez « point, ni ne me laisserez aller. Au reste, le Fils de l'Homme sera désor- « mais assis à la droite de Dieu tout-puissant. » Ils comprirent. — Tu es donc, ajoutèrent-ils, le Fils de Dieu? Jésus leur fit la même réponse qu'il avait déjà faite à Caïphe : « Vous le dites; oui, je le suis. » Ils s'écrièrent comme Caïphe : — Qu'avons-nous besoin d'un autre témoignage? Nous l'avons entendu !

La sentence était déjà prononcée; ils se hâtèrent d'en poursuivre l'exécution. Emmenant Jésus lié, ils le conduisirent à Pilate.

Une autre sentence allait s'accomplir. Judas avait, comme Pierre, suivi les incidents du procès. Déjà il sentait le remords. Voyant que Jésus était condamné, il vint aux Princes des Prêtres et leur rapporta l'argent. — J'ai péché, leur dit-il, j'ai livré le Juste. Ils lui répondirent : — Cela te regarde.

Le misérable oublia la bonté de son Maître ou ne voulut pas l'invoquer, conséquence vengeresse de son crime. Il dit « le Juste », et non pas le Fils de Dieu. Il considère Jésus comme un homme. Le crime de Judas fut de n'avoir point la foi, de ne point croire Jésus assez clément ou assez puissant pour lui pardonner. Il jeta les trente deniers dans le Temple, s'en alla et se pendit.

Les Princes des Prêtres eurent un scrupule sur l'argent de Judas. C'était le prix du sang, ils ne voulurent pas le mettre dans le trésor du Temple. Ils en achetèrent un champ pour l'inhumation des étrangers. Cette circonstance avait été prédite par un prophète, et Jésus venait pour donner la paix aux vivants et aux morts.

PILATE.

La multitude qui était chez Caïphe, juges et valets, entraînant Jésus garrotté, se rendit tumultueusement au palais du gouverneur romain, Ponce-Pilate. Notre-Seigneur, à son départ d'Éphraïm, avait dit : « Nous « allons à Jérusalem, où le Fils de l'Homme sera livré aux chefs des prêtres

« et aux docteurs de la Loi, qui le condamneront à mort et le livreront aux « païens. » Le flambeau des prophéties, éclairant tout ce supplice hideux et effroyable, n'y laisse pas la majesté divine voilée un seul instant.

Les Juifs s'agitaient devant le prétoire, mais sans entrer, pour ne pas se souiller au contact de la maison d'un païen. On reconnaît les Pharisiens que Notre-Seigneur a décrits! La Loi ne leur défendait pas d'entrer dans la maison d'un païen, cela était purement de leurs observances; elle leur défendait de tuer l'innocent.

Pilate sortit et leur demanda quelle accusation ils portaient contre cet homme. Ils lui crièrent que c'était un malfaiteur, qu'autrement ils ne l'auraient pas amené. Pilate leur dit de le juger eux-mêmes, suivant leur loi. Ils reprirent : « Vous savez qu'il ne nous est plus permis de mettre personne à mort. » Donc le sceptre n'était plus en Juda, et le temps du Messie était arrivé.

Faisant tout pour que Jésus fût mis à mort, ses ennemis préféraient d'ailleurs n'être pas officiellement ses juges. Suivant la Loi, ils n'auraient pu le condamner qu'à la lapidation. Ils voulaient le submerger dans l'ignominie de la croix. L'auteur du livre de la *Sagesse* fait dire aux méchants qui complotent la perte du Juste : *Condamnons-le à la mort la plus honteuse.* D'un autre côté, ils songeaient à se couvrir contre l'indignation et la résistance possible du peuple; car cette valetaille qu'ils avaient jusqu'ici déchaînée, ce n'était pas encore la force. Quand le gouverneur aurait pris la responsabilité de la condamnation, il s'intéresserait davantage à faire exécuter la sentence. La haine et la politique des Juifs concouraient également « afin que s'accomplît la parole qu'avait dite Jésus pour marquer de quelle mort il devait mourir ».

Ils commencèrent donc à l'accuser devant Pilate : « Nous l'avons trouvé, dirent-ils, qui pervertissait notre nation, qui défendait de payer le tribut à César, et qui se donnait les noms de Christ et de Roi. » Cinq jours auparavant, Jésus leur avait dit : « Rendez à César ce qui est à César. »

Pilate ne les crut pas; mais, sur une accusation de cette nature, sa charge l'obligeait à un semblant d'information. Il rentra, fit comparaître Jésus et lui dit : — Tu es le roi des Juifs? Jésus répondit : « Le dites-vous « de vous-même, ou d'autres vous l'ont-ils dit de moi? » — Est-ce que

je suis Juif? répliqua Pilate. Ceux de ta nation te mettent en mes mains. Qu'as-tu fait?

C'était le juge régulier qui parlait, Jésus continua de répondre : « Mon « royaume, dit-il, n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce « monde, mes serviteurs combattraient pour que je ne fusse point livré aux « Juifs; mais mon royaume n'est pas maintenant d'ici. » Pilate reprit : — Ainsi donc, tu es roi? Jésus répondit : — « Vous le dites, je suis roi. »

David avait chanté : *Le Seigneur m'a établi roi sur sa sainte montagne de Sion* (l'Église) *pour annoncer son commandement*. Jésus, achevant de répondre à Pilate, décrit de la même manière sa royauté : « Je suis né « et venu au monde, à cet effet de rendre hommage à la vérité. Et celui-là « écoute ma voix qui est du parti de la vérité. »

Pilate dit : Qu'est-ce que c'est, la vérité?

Dans tout l'Évangile, il n'y a point de trait d'exactitude historique plus frappant que ce mot. Non-seulement il peint à jamais les grands et les juges de la terre, mais il était alors particulièrement le résumé pratique de toute la philosophie, le dernier mot de la sagesse humaine. En le prononçant, le Romain ne demandait point de réponse, il était assuré qu'il n'y en avait point. Pilate alla donc aux accusateurs de Jésus, et leur dit : — Je ne trouve aucun crime en cet homme.

Une pareille décision, après un interrogatoire si court, fait assez connaître que le juge était déjà instruit sur le compte de l'accusé, et que les clameurs des Juifs ne l'abusaient point. Ceux-ci, cependant, continuèrent de charger Jésus et multiplièrent les calomnies. Jésus se taisait, comme il avait fait devant Caïphe; c'était au juge à demander des preuves. Pilate, embarrassé de son rôle, dit à Jésus : — N'entends-tu pas combien de choses ils avancent contre toi? Mais Jésus ne répondit plus. Pilate en était grandement étonné. Il ne comprenait pas que Jésus, lui ayant dit ce qu'il fallait pour éclairer sa conscience, ne lui devait plus rien, et que c'était à lui, juge, de défendre l'accusé qu'il trouvait innocent. Pilate avait ce malheur des hommes qui se soucient peu de savoir ce que c'est que la vérité, et qui doutent qu'il y ait une vérité : il était faible devant le mensonge puissant. Les Juifs sentirent l'avantage que leur faisait sa faiblesse. Ils se mirent à crier plus fort contre Jésus, disant : — Il soulève le peuple par la

doctrine qu'il prêche dans toute la Judée, depuis la Galilée où il a commencé, jusqu'ici.

En les entendant parler de la Galilée, Pilate crut avoir trouvé une issue



Fig. 95. — La Flagellation, scène d'un parement d'autel sur soie ayant appartenu à la cathédrale de Narbonne. Musée du Louvre. xiv[e] siècle.

pour sortir honnêtement de cette cause. Jésus étant Galiléen et de la juridiction d'Hérode, il le renvoya devant ce prince, qui se trouvait pour lors à Jérusalem.

Hérode se réjouit de voir Jésus, pensant qu'il ferait devant lui quelque

miracle. Il se mit à l'interroger avec une grande abondance de paroles. Jésus ne lui répondit point, non plus qu'aux accusateurs qui l'avaient suivi. Le prince et ses courtisans, blessés de son silence, le traitèrent avec dérision, à l'imitation des valets de la maison de Caïphe. On le revêtit d'une robe blanche, comme on avait coutume d'habiller les fous, et on le renvoya à la barre de Pilate en remerciant ce dernier de sa courtoisie. A cette occasion, Hérode et Pilate, auparavant ennemis, se réconcilièrent.

Pourtant le Gouverneur ne voulait point faire mourir Jésus. N'osant agir d'autorité, il imagina de proposer aux Juifs un arrangement. — Vous savez, leur dit-il, que je n'ai trouvé en cet homme aucun des crimes dont vous l'accusez; Hérode non plus. Ainsi il ne mérite point la mort. Je le ferai donc châtier et je le renverrai.

C'est la justice de Pilate! Mais, soit que ce moyen ne lui parût point sûr, ou qu'il le trouvât lui-même odieux, il en proposa un autre encore.

A la solennité de Pâques, le peuple pouvait faire relâcher un prisonnier. Or il y avait dans la geôle de Jérusalem un malfaiteur fameux, nommé Barabbas, coupable de vol, de sédition et de meurtre. Pilate leur donna le choix de délivrer ce Barabbas ou Jésus. Il ne l'aurait pas offert aux Scribes et aux Prêtres, dont il connaissait la haine, mais il comptait que le peuple se prononcerait pour l'innocent. Une circonstance singulière dut ajouter à son désir de ne point condamner Jésus. Sa femme lui envoya dire de n'avoir rien à démêler avec la cause de ce juste, et qu'elle était fort tourmentée d'un songe qu'elle avait eu le jour même à son sujet.

Mais l'attente de Pilate fut promptement déçue. D'une part, les Pharisiens avaient travaillé la foule; de l'autre, Barabbas, larron homicide et séditieux, n'était pas impopulaire. Les foules, dit Origène, se reconnaissent en Barabbas. A l'extérieur on y voit quelques séditieux, quelques homicides, quelques voleurs : beaucoup plus sont tels en leur âme. Ils demanderont toujours Barabbas; car quiconque fait le mal, ou veut le faire, demande que le Christ soit lié et Barabbas déchaîné. D'autres interprètes observent que Barabbas signifie *fils de leur Maître*, et que le maître de tout ce monde-là, comme Jésus le leur avait dit, c'était Satan. Lors donc que Pilate eut fait sa proposition, la foule, à sa grande surprise, lui cria : — Donnez-nous Barabbas! — Mais, reprit-il, que voulez-vous donc que je

fasse au roi des Juifs, à Jésus appelé le Christ? Ils crièrent : — Otez-le-nous! Crucifiez-le!



Fig. 96. — Pilate fait paraître Jésus sanglant, déchiré, la couronne d'épines sur la tête, les mains liées, les épaules couvertes de la pourpre de moquerie, et dit aux Juifs : « Voilà l'homme! » Gravure de Rembrandt, XVIIe s, Bibliothèque de M. Ambr. Firmin-Didot.

C'était le supplice des esclaves; les esclaves le demandaient pour celui qui leur avait dit : *La vérité vous rendra libres.*

Pilate reprit : — Quel mal a-t-il fait? Je ne vois rien en lui qui mérite la

mort. Et revenant à son premier dessein : — Je vais donc, ajouta-t-il, le faire châtier, et je le renverrai. Mais les Juifs redoublèrent leurs clameurs, criant toujours : — Crucifiez-le ! Crucifiez-le ! Donnez-nous Barabbas !

Pilate commença de craindre que tout ceci ne devînt une mauvaise affaire pour lui personnellement. Déjà, dans une circonstance grave, il avait eu le dessous contre la persévérance des Juifs à Jérusalem et à Rome. Il donna l'ordre de relâcher Barabbas et de flageller Jésus.

Ordinairement, la flagellation précédait l'exécution des sentences de mort. On dépouillait le patient, et quatre soldats le frappaient sans compter les coups, avec des lanières de cuir armées de petites boules de plomb ou d'ongles de fer. Ce supplice était si cruel que souvent les condamnés en mouraient.

Quand Notre-Seigneur l'eut enduré, les soldats romains, d'eux-mêmes ou à l'instigation des Juifs, voulurent s'amuser de lui, comme on avait fait chez Caïphe et chez Hérode. Ils le couvrirent d'un haillon écarlate, lui enfoncèrent sur la tête une couronne d'épines, placèrent dans ses mains liées, en guise de sceptre, une tige de roseau. Et, fléchissant le genou et se prosternant, ils lui disaient : — Roi des Juifs, salut ! Ensuite, comme pour se venger même de ces faux hommages, ils crachaient sur lui, le souffletaient, prenaient entre ses mains le roseau et le frappaient sur la tête. Annonce sinistre de la rage des futurs renégats. La soif d'étouffer le Fils de Dieu dans l'opprobre, la dérision des misérables soufflée par les Scribes, tolérée par les puissants, est le caractère le plus marqué et aussi le plus prophétique de la Passion.

Jésus souffrait tout sans se plaindre, sans détourner la face, muet comme l'agneau que l'on égorge, ainsi que ses Prophètes l'avaient représenté.

Lorsque Pilate eut jugé qu'il y en avait assez et que les Juifs pourraient enfin être contents, il sortit du prétoire, et leur dit : — Voici que je vous l'amène ; sachez que je ne trouve en lui aucun crime !

Il fit paraître Jésus sanglant, déchiré, la couronne d'épines sur la tête, les mains liées, les épaules couvertes de la pourpre de moquerie, et il dit : — Voilà l'homme !

Le peuple se tut. Les gens du Temple et de la Loi et leurs satellites crièrent : Crucifiez-le ! Pilate, irrité, reprit : — Crucifiez-le vous-mêmes ; car, pour

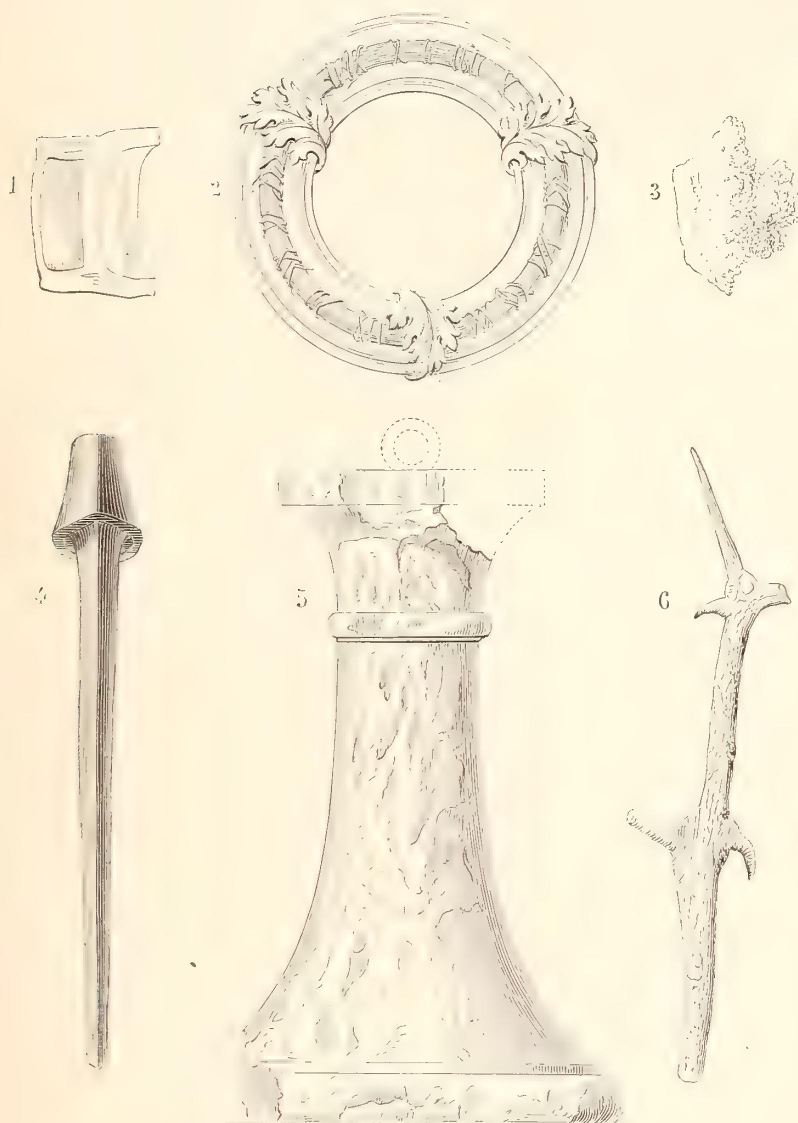


Fig. 97. — Les instruments de la Passion, d'après le *Mémoire* de M. Rohault de Fleury; Paris, 1870, in-4°. 1. Relique du roseau, à la cathédrale de Florence. — 2. La Couronne d'épines, donnée par saint Louis à la Sainte-Chapelle de Paris : elle se compose d'un anneau de petits joncs réunis en faisceau. — 3. Relique de l'éponge, à Sainte-Marie du Transtévère, à Rome. — 4. Un clou, à la cathédrale de Trèves. — 5. La colonne de la flagellation, à Sainte-Praxède de Rome : elle est en marbre noir veiné de blanc; au sommet était scellé un anneau de fer. — 6. Une épine de la couronne, à l'église de la Spina, à Pise.

moi, je ne trouve point de crime en lui. C'était la quatrième déclaration qu'il en faisait; il la fera encore. Les Juifs répondirent : — Nous avons une

loi, et, suivant cette loi, il doit mourir, parce qu'il s'est fait le Fils de Dieu.

Au crime d'État que Pilate refusait d'admettre, ils substituaient un crime de religion.

Ce mot redoubla les perplexités et les secrètes terreurs du païen. Jésus lui avait manifestement inspiré du respect. Ce sage dont on rapportait tant de choses merveilleuses, ce héros de patience, cet homme innocent et pur ne pouvait-il pas être, en effet, le fils de quelque divinité? Il ramena Jésus dans le prétoire et lui dit : — D'où es-tu? Jésus ne lui répondit point. Pilate reprit : — Tu refuses de me parler? Ignores-tu que j'ai le pouvoir de te crucifier et le pouvoir de te délivrer?

Jésus, montrant sa commisération pour ce puissant de la terre, daigna lui dire un mot : « Vous n'auriez, lui répondit-il, aucun pouvoir sur moi « s'il ne vous eût été donné d'en haut. C'est pourquoi le péché de celui qui « m'a livré à vous est plus grand que le vôtre. »

Parole de grâce dont Pilate pouvait profiter. Malheureusement, il était plus subjugué par une vaine pitié que converti par la justice. Il cherchait toujours le moyen de délivrer Jésus, mais toujours sans se compromettre lui-même. Il ne le trouva pas. Les Juifs lui crièrent : — Si vous le relâchez, vous ne servez point César; car Jésus s'est fait roi, et quiconque se fait roi se déclare contre César!

Ils élevaient maintenant une accusation de lèse-majesté, crime irrémissible devant Tibère, et sur lequel tous les délateurs étaient accueillis.

La faible conscience de Pilate ne put tenir contre ce dernier assaut. Néanmoins elle continua de protester. S'étant assis dans son tribunal, au dehors, il fit ramener Jésus devant les Juifs, et leur dit de nouveau : — Voilà votre Roi. Ils crièrent : — A bas! à mort! Crucifiez-le! — Crucifierai je votre Roi? dit encore Pilate. Les Princes des Prêtres répondirent : — Nous n'avons d'autre roi que César.

Ils constatent plus directement que le temps du Messie est arrivé, et qu'ils le refusent. Ils connaîtront ce qu'ils lui préfèrent et quels rois sont Barabbas et César.

Le tumulte allait croissant, Pilate se décida. Mais il voulut donner une dernière attestation de l'innocence de Jésus, dernière attestation aussi de son propre crime. Il fit apporter de l'eau et, se lavant les mains devant le

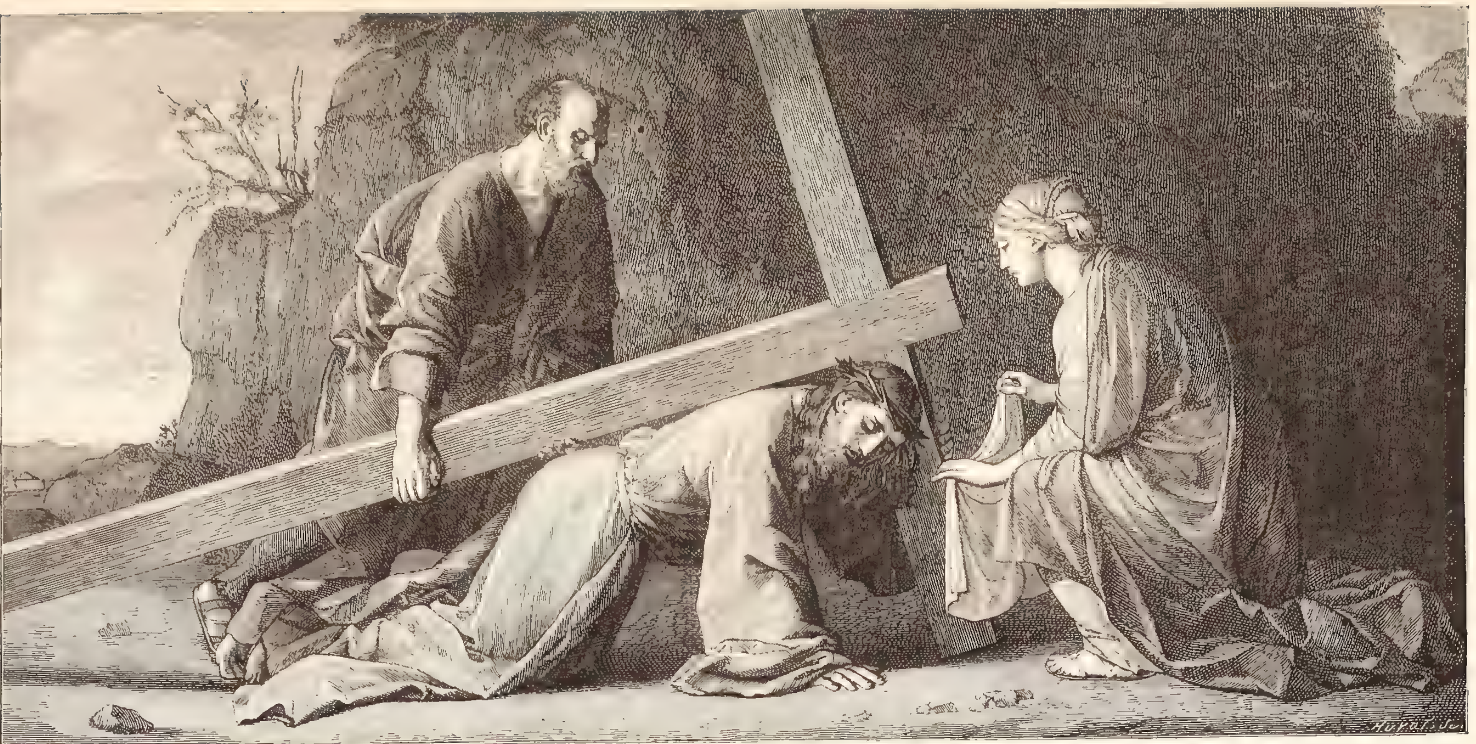


Fig. 98. — Jésus portant sa croix, tableau de Le Sueur, au musée du Louvre, XVIIe siècle. — Simon le Cyrénéen vient au secours de Jésus; sainte Véronique essuie sa face divine. Cette belle composition, sobre d'effet, mais d'un sentiment si profond, symbolise la compassion de l'ame chrétienne pour les souffrances de Notre-Seigneur. — D'après la gravure de M. Bertinot, publiée par la Société française de gravure.

peuple, il leur dit : — Je suis innocent du sang de ce juste; c'est vous qui en répondrez. Tous s'écrièrent : — Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants!

Pilate leur abandonna Jésus pour en faire ce qu'ils voudraient.

A Bethléem on voyait éclore des vertus nouvelles; ici surgissent des crimes nouveaux, des types plus hideux de la haine de la justice et du mépris de la vérité. Quelle lignée enfanteront ce Judas, ce Caïphe, cet Hérode, cette foule! Que de fois le concours des traîtres et des apostats fera reparaître la vile face de ce Pilate, dont le jugement absout le Christ et dont la lâcheté le crucifie!

LE CALVAIRE.

L'homme se plaît aux souffrances de l'homme, et, quand l'impie a pouvoir sur le juste, rarement il se contente de le mettre à mort. Après que Pilate eut prononcé sa sentence, les soldats recommencèrent la scène du couronnement d'épines; Jésus condamné subit une seconde fois leurs coups et leurs avanies. Ensuite, ils lui ôtèrent le manteau rouge, lui remirent ses vêtements et le conduisirent hors de la ville, au lieu nommé le Calvaire, en hébreu Golgotha. Suivant une tradition très-ancienne, là aurait été inhumé Adam, le premier pécheur. Ce qui est certain, c'est que le Calvaire était la place des exécutions : Calvaire, *lieu des décapités.*

Un écrivain de nos jours, qui a promené son impiété en terre sainte, observe qu'il ne faut pas se représenter le Calvaire tel que la poésie chrétienne l'a fait. Il n'y a vu, quant à lui, qu'un lieu vil et mesquin. L'on peut concéder aux ennemis de Jésus que le Calvaire était ignoble comme la croix. Rien n'a dû manquer à l'injure du supplice que le Fils de Dieu voulut subir pour racheter le monde. Et que pouvait-il trouver d'infâme sur le Calvaire qui fût comparable à l'infamie des hommes?

Le Calvaire était donc le lieu des exécutions capitales. Saint Jean Chrysostome en donne cette raison, ignorée des incrédules, oubliée des renégats : Le Seigneur ne voulut pas souffrir dans le Temple, ni sous un toit, afin que vous ne pensiez pas qu'il était mort pour le peuple juif seu-



Fig. 99. — Le Portement de croix, gravure de Martin Schœn, XVe siècle. — Jésus est précédé d'un Juif qui le traîne par une corde attachée à la ceinture. Un autre le frappe par derrière. Dans cette scène tumultueuse éclate la violence de tous les mauvais instincts. Rien d'humain dans cette foule de reîtres et de bourreaux.

lement; il a souffert en dehors de la ville et au-delà des murs, afin que vous sachiez que c'est un sacrifice pour tous, et qu'il est l'oblation de toute la terre et la purification du genre humain.

Jésus, sortant du prétoire, portait sa croix. Les suppliciés allaient ainsi à la mort, chargés de l'instrument de leur supplice. Il réalisait la figure d'Abel conduit par son frère dans un champ pour y être tué, la figure d'Isaac chargé du bois de son sacrifice, la figure de Joseph et de sa robe teinte de sang. En même temps, c'était l'accomplissement de l'une des prophéties de gloire qui concernaient le Messie : *Il portera sur son épaule le signe de sa puissance.*

Deux criminels étaient conduits par la même escorte, pour subir la même peine; une autre prophétie disait : *Il a été mis au rang des scélérats.*

Il traversa de la sorte Jérusalem.

Cependant il succombait. Il n'avait que les forces humaines. Dans la crainte sans doute qu'il n'expirât en chemin, les soldats arrêtèrent aux portes de la ville un homme qui passait, et le requirent, suivant la coutume romaine, pour porter la croix du supplicié. Cet homme, nommé Simon, était un Libyen de la ville de Cyrène, père de deux Disciples. Simon signifie *obéissant;* Cyrène, *héritier;* figure du peuple des nations, autrefois étranger, maintenant héritier par son obéissance. A la place du Juif devenu indigne, il se laisse charger de la glorieuse ignominie.

Une grande foule suivait, les uns silencieux, les autres poussant des huées. Il y avait aussi des femmes qui pleuraient; Jésus, se tournant vers elles, leur dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez « sur vous-mêmes et sur vos enfants. Des jours viennent où l'on dira : Heu- « reuses les stériles! heureuses les entrailles qui n'ont point enfanté, les « mamelles qui n'ont point allaité! »

Arrivé sur le Calvaire, on lui présenta un vin mêlé de myrrhe et de fiel que l'on donnait aux condamnés pour les assoupir. Il le goûta, mais ne le voulut point boire. En goûtant cette amertume, il obéissait, il expiait les intempérances des hommes, il accomplissait les prophéties; en refusant de boire, il écartait le soulagement artificiel d'une sorte d'ivresse; il montrait qu'il a bien connu l'amertume du péché, puisqu'il en a subi la peine, mais qu'il n'en a pas avalé le poison.

Les soldats le dépouillèrent. Adam, vaincu, se couvrit de vêtements; celui-ci se dépouille pour vaincre. Revêtu de la splendeur de son innocence, il monte sur la croix. Tel le premier homme avait habité dans le Paradis, tel le second entrera dans le Paradis. Il dépose au seuil les signes de la mortalité.

« Alors ils le crucifièrent, et avec lui les deux voleurs, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. » Ainsi parle l'évangéliste saint Luc. Le verset suivant fait comprendre comment les fidèles du Christ ont pu s'interdire tout accent de colère contre ses bourreaux : « Et Jésus disait : Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

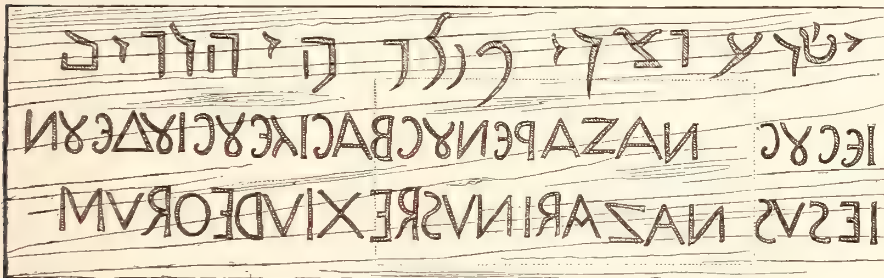


Fig. 100. — Le Titre de la croix, à Sainte-Croix de Jérusalem, à Rome, tel qu'il a été restitué par M. Rohault de Fleury (*Instruments de la Passion*, 1870, in-4°). Sur une tablette de bois sont peintes, de droite à gauche en rouge sur fond blanc, trois inscriptions en latin, en grec et en hébreu, et qui signifient : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs.*

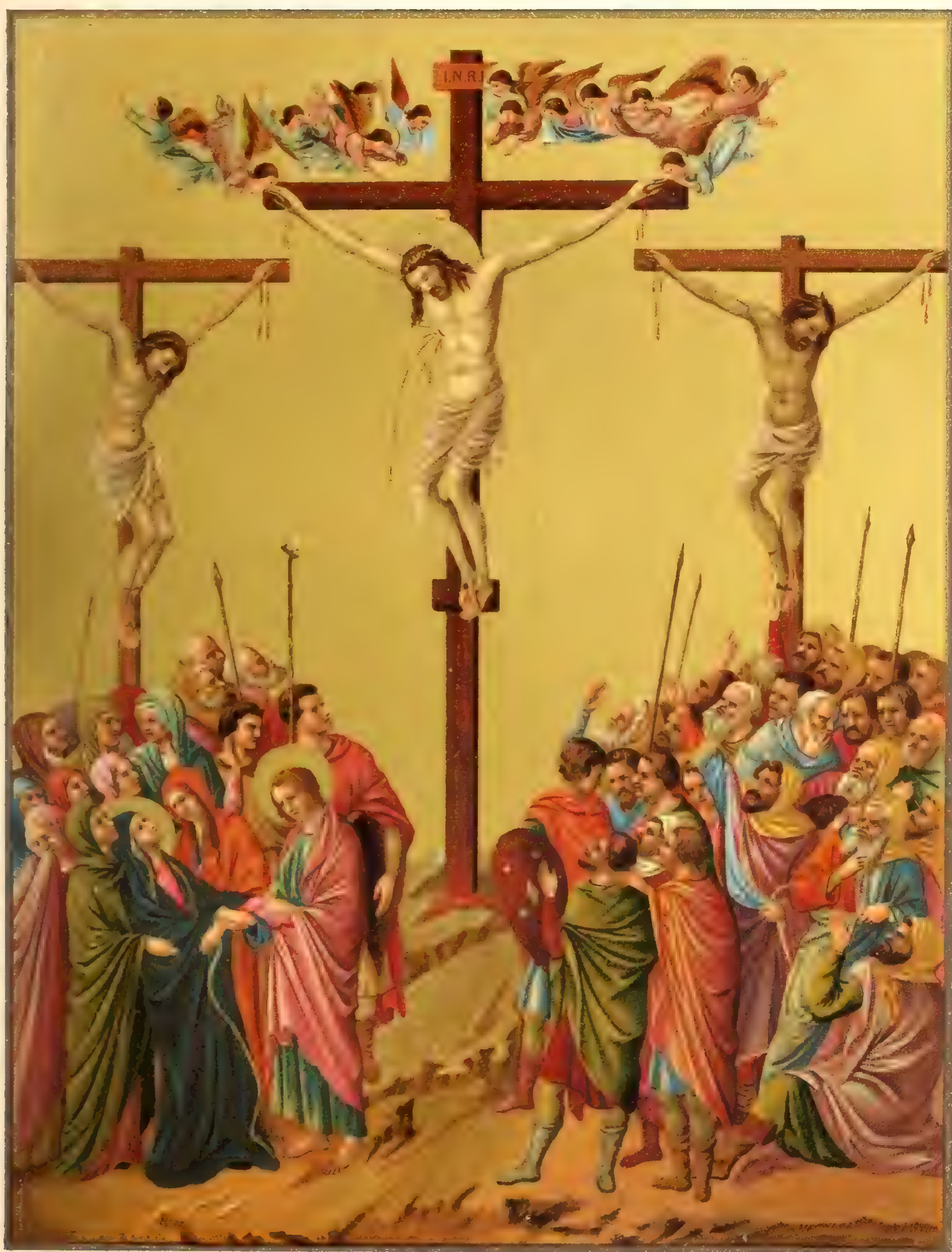
Une seule circonstance troublait le triomphe du Sanhédrin. Pilate avait dressé un écriteau qu'il fit attacher au-dessus de la tête de Jésus. Il portait : *Jésus de Nazareth, le roi des Juifs.* Beaucoup pouvaient lire ces paroles, parce que l'inscription était en trois langues : hébraïque, grecque et latine. Les Pontifes, y trouvant une injure pour leur nation, réclamèrent auprès de Pilate : — N'écrivez pas roi des Juifs, lui dirent-ils, mais qu'il s'est dit roi des Juifs. Pilate, importuné, ne les écouta point. Selon toute apparence, il croyait que Jésus était Fils de David, c'est-à-dire réellement roi des Juifs, comme il l'avait toujours nommé durant le procès. Il répondit durement : — Ce que j'ai écrit est écrit. « Que la royauté de Jésus soit donc écrite en langue hébraïque, qui est la langue du peuple de Dieu, et en la langue grecque, qui est la langue des doctes et des philosophes, et en langue romaine, qui est celle de l'empire et du monde. Et vous, ô Grecs inventeurs

des arts, vous, ô Juifs héritiers des promesses, vous, Romains, maîtres de la terre, venez lire[1] ! »

Les Évangélistes ont marqué une autre circonstance, où nous pouvons reconnaître la miséricorde qui voulut multiplier et accomplir les prophéties jusqu'aux moindres détails pour aider notre incrédulité. Après avoir crucifié Jésus, les soldats prirent ses habits et en firent quatre parts, une pour chacun d'eux, mais ils tirèrent au sort sa tunique, qui était sans couture. Le prophète avait dit : *Ils ont partagé mes habits entre eux, et ils ont tiré ma robe au sort.* Juifs et païens, juges, grands, docteurs, peuples et populace et soldats, tous ceux qui ont insulté, frappé, livré Jésus, tous ceux qui l'ont couvert de crachats, tous ceux qui l'ont mis à mort, tous ont allumé autant de flambeaux qui font resplendir sa divinité; ils n'ont pu porter un coup qui ne déchirât quelque lambeau du voile ; plus ils se sont acharnés à lacérer la chair de l'homme, plus ils ont découvert le Dieu.

D'autres prophéties germaient sur le Calvaire, pour s'accomplir plus tard. La Passion de Jésus-Christ devait fournir le type des souffrances triomphantes de son Église, toujours victorieuse sur le flot mugissant de la dérision. Quatre soldats veillaient assis au pied de la croix. C'était plus qu'il ne fallait pour écarter le petit nombre d'amis qui auraient pu être tentés de détacher la victime ou seulement d'adoucir son supplice. Les ennemis étaient libres. Voyant donc Jésus à la croix, ils secouaient la tête et le chargeaient de malédictions. Ils lui criaient : — « Eh ! Sauveur, toi qui détruis le temple de Dieu et le rebâtis en trois jours, sauve-toi donc toi-même ! Si tu es le Fils de Dieu, descends de cette croix ! » Satan dans le désert lui avait dit : « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas ! » — La voix des enfants ressemble à celle du père. Le peuple se moquait ; les principaux de la nation, mêlés au peuple, se moquaient plus amèrement. Ils disaient ces choses que le monde n'a pas cessé d'entendre : Il a sauvé les autres (on ne songeait pas encore à contester ses miracles), et il ne peut se sauver lui-même ! Qu'il se tire de là et nous croirons en lui ! Il se confie en Dieu : si Dieu l'aime, qu'il le délivre ! Excités par ces clameurs, les soldats lui insultaient à leur tour, répétant l'éternel propos de toutes les incrédulités : « Donne-nous un miracle. Si tu es roi, si tu es Dieu, fais le voir, sauve-toi, tire-toi de nos

[1] Bossuet.



JÉSUS CRUCIFIÉ ENTRE DEUX LARRONS

Les bons sont séparés des méchants, comme ils le seront au jugement dernier. A droite du Sauveur ceux qui lui sont fidèles; à gauche ceux qui l'insultent. Des anges compatissent à ses douleurs. — Peinture sur bois de Duccio, à la cathédrale de Sienne. Quatorzième siècle.

mains! » Enfin les voleurs crucifiés à ses côtés se joignirent aux blasphémateurs. Derniers personnages qui eussent manqué à la scène et qui complètent les types de l'incroyance, tels qu'on les retrouvera partout désormais. Tournant la tête vers Jésus, ils lui dirent : — Si tu es le Christ, sauve-toi et sauve-nous.

Mais il plut à Dieu outragé que le monde reçût ici même l'exemple de la confession la plus parfaite et de la prière la plus miséricordieusement exaucée. L'un de ces larrons, changeant de langage, dit à l'autre : « Ne crains-tu pas Dieu non plus, toi? Pour nous, c'est avec justice que nous sommes punis, et nous recevons ce que nos actions méritent; mais celui-ci n'a rien fait de mal. » Puis s'adressant à Jésus : — « Seigneur. ajouta-t-il, quand vous serez dans votre royaume, souvenez-vous de moi! » Voilà l'humilité, la foi profonde, la ferme espérance, tout ce que Dieu demande au pécheur. Et celui qui était venu à la recherche des brebis perdues de la maison d'Israël, et qui avait dit : « Quiconque ne rougira pas de moi devant les hommes, je ne rougirai pas de lui devant mon Père, » celui-là, Jésus, le Fils unique de Dieu, répondit au larron : « En vérité, aujourd'hui même, tu seras avec moi dans le Paradis. »

Au centre de cette multitude indifférente, hostile, ou même furieuse, au pied de la croix, un petit groupe de quatre personnes consolait les regards et le cœur de l'Homme-Dieu. Marie, sa mère, l'avait suivi jusque-là. Elle entendait les clameurs, les insultes, les rires; elle voyait couler le sang de son Fils. Elle se tenait debout au pied de la croix. A côté étaient Marie, sa sœur, femme de Cléophas, mère de ceux que l'on appelait les frères du Seigneur; puis Marie-Magdelaine, la pécheresse, et Jean, seul des Disciples. Pierre ne s'y trouvait point. On ne peut croire que la crainte l'ait écarté depuis qu'il avait quitté en pleurant la cour de Caïphe; encore moins que l'amour lui ait manqué. Peut-être se tenait-il un peu plus loin dans la foule, où il y avait d'autres saintes femmes; peut-être, obéissant au commandement de Notre-Seigneur : « Quand tu seras converti, confirme tes frères, » s'occupait-il déjà de réunir les Apôtres dispersés et de raffermir leur foi. Si l'on devait ici accuser Pierre, il est vraisemblable qu'on l'aurait su par un mot de son Disciple, l'évangéliste saint Marc, c'est-à-dire par lui-même.

Quoi qu'il en soit, Notre-Seigneur voyant sa mère, et auprès d'elle le

Disciple qu'il aimait, lui dit : « Femme, voilà votre fils. » Et ensuite il dit à Jean : « Voilà ta mère. » Jean représentait les enfants de l'Église. Par ce testament de la croix, Marie était donnée pour mère à tous les fidèles, le Christianisme était enrichi des surabondances de la consolation et de la miséricorde.

Jésus n'avait plus qu'à mourir. Il entra dans le silence et le soleil s'obscurcit. Ces ténèbres, qui commencèrent peu après le crucifiement et qui durèrent jusque vers l'instant où Jésus rendit le dernier soupir, n'étaient pas la nuit, comme les clartés joyeuses de Bethléem n'avaient pas été le jour; c'était une sorte de deuil et de stupeur de la nature, le signe dans le ciel que les Juifs avaient demandé. Ils le recevaient sans le comprendre, comme ils allaient, sans le comprendre, recevoir le signe de Jonas.

On touchait à la neuvième heure, qui est, suivant notre manière de compter, trois heures après midi. Lorsqu'Adam eut péché, il entendit la voix de Dieu dans le jardin, à l'heure où s'élève la brise après le milieu du jour, et c'est à ce moment qu'il lui fut dit qu'il retournerait à la terre. A cette même heure, le nouvel Adam, réparateur de toute chose, sortant de son silence, s'écria d'une voix forte : « *Eli, Eli, lamma sabachtani?* Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé? » Ce sont les premières paroles du Psaume XXI, prophétique de la Passion, dont il décrit les principales circonstances. Jésus les déclarait accomplies, et en même temps, comme homme, soumis à la peine du délaissement intérieur, il révélait la plus cachée et la plus amère de ses souffrances.

Afin que l'Écriture fût accomplie, Jésus dit encore : « J'ai soif! » Une parole équivalente avait été adressée à la Samaritaine. Cette soif, qu'il éprouvait jusqu'au tourment, c'était la soif du salut des âmes. Elle revient ici avec le même sens d'amour divin, et à la fois comme l'expression de la souffrance physique. Il y avait là un vase plein de vinaigre. L'un des assistants y trempa une éponge attachée au bout d'un roseau et l'approcha des lèvres du Crucifié. Il goûta ce breuvage. Le prophète avait écrit : *Dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre*. Désormais rien ne manquait plus aux traits du sacrifice. Jésus dit : « Tout est consommé. » Puis, élevant de nouveau la voix avec force, il s'écria : « Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains! » Et, inclinant la tête, il rendit l'esprit.

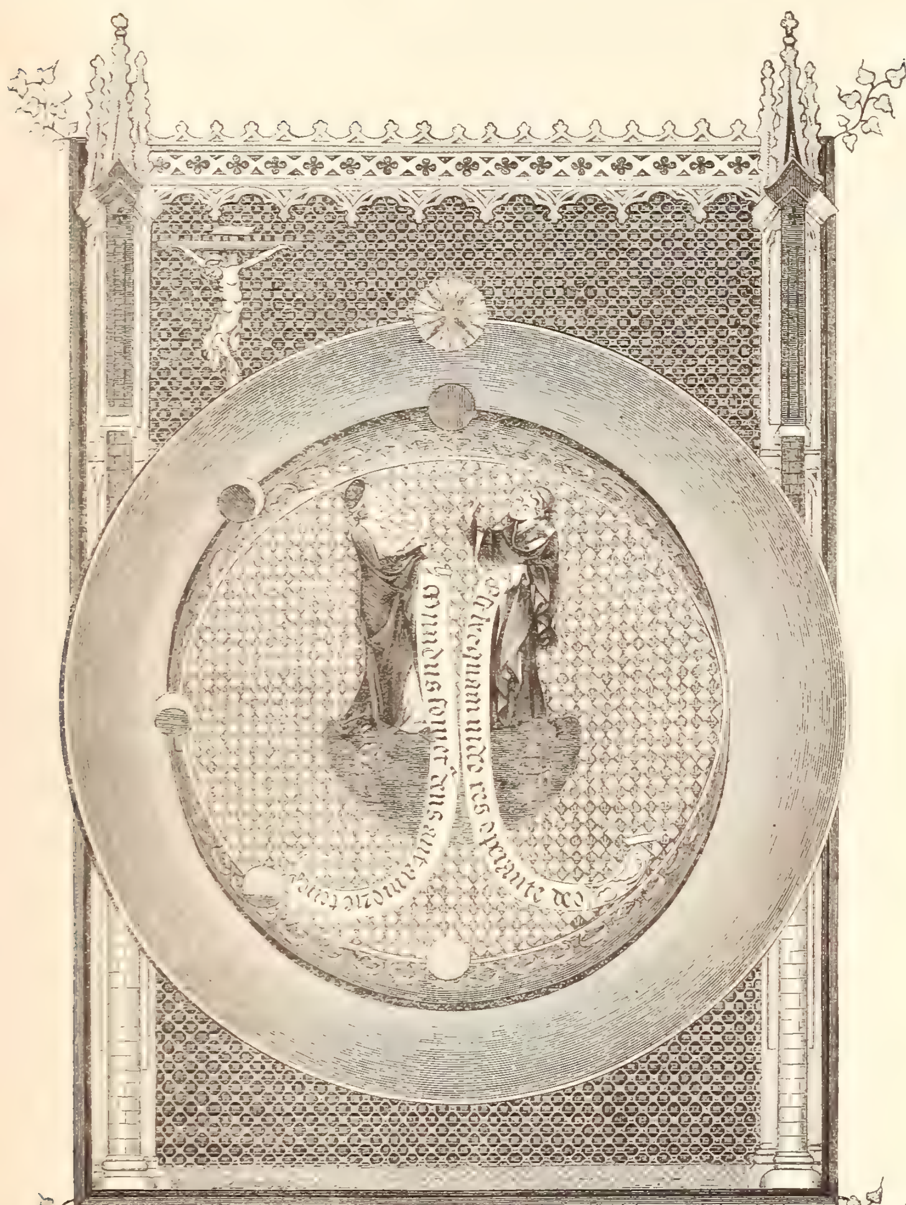


Fig. 101. — Saint Denis l'aréopagite, pendant un voyage qu'il fit en Égypte en compagnie d'Apollophane, assista dans la ville d'Héliopolis à l'éclipse extraordinaire du soleil qui se produisit à l'heure même de la mort de Notre-Seigneur. Il s'écria, dit-on, alors : « Ou le monde va périr ou Dieu lui-même est en proie à la mort, ce phénomène est l'œuvre de Dieu. » La manière dont les diverses lunes sont éclairées par le soleil dans cette miniature sert à expliquer les phases de l'éclipse; sous les pieds des témoins est figurée la ville d'Héliopolis. — D'après une miniature d'un manuscrit français, n° 2090, à la Biblioth. nation. Quatorzième siècle.

C'était mourir en maître de la mort. Cette liberté d'intelligence et de volonté sur la croix, cette constatation de l'accomplissement de toutes les circonstances annoncées dans les Prophètes, ce grand cri, cette force revenue après ce long supplice, révélaient la pleine liberté de Celui qui avait dit : « J'ai le pouvoir de quitter ma vie et le pouvoir de la reprendre. » D'autres signes manifestèrent à l'instant la gloire du Dieu fait homme : le voile du Temple se déchira, laissant enfuir les mystères anciens ; la terre frémit, des tombeaux s'ouvrirent, des morts apparurent à la vie. Des âmes aussi sortirent des ténèbres. L'officier romain qui avait présidé à l'exécution s'écria : « Cet homme était vraiment le Fils de Dieu ! »

Mais, tandis que ce gentil louait Dieu à haute voix, les Juifs, saisis de crainte, se frappaient la poitrine et regagnaient silencieusement leurs maisons. Aucun ne confessait le crime, la plupart ne le regrettaient que parce qu'ils commençaient à trembler que le nom de Jésus ne pérît pas.

Cependant, afin que les suppliciés ne restassent point exposés durant le Sabbat, et qu'on pût les enlever le jour même, des soldats envoyés par Pilate, à la demande des Juifs, rompirent les jambes des deux larrons pour les achever. Voyant que Jésus avait déjà cessé de vivre, ils ne le frappèrent point de la sorte, mais l'un des soldats lui porta au flanc un coup de lance, et de cette blessure il sortit du sang et de l'eau. Suivant l'opinion commune, l'eau était naturelle et élémentaire : elle figurait le baptême, et le sang figurait l'Eucharistie. C'est pourquoi les Pères disent que l'Église, dont les deux principaux Sacrements sont ici représentés, est sortie du côté de Jésus-Christ mort, comme Ève était sortie du côté d'Adam endormi.

Ces circonstances encore accomplissaient les prophéties : *Vous ne briserez point ses os.— Ils verront celui qu'ils ont percé.* Rien n'a été fortuit dans cette scène divine. Du commencement à la fin, les hommes, en exécutant les desseins les plus médités de leur malice et en s'abandonnant aux caprices les plus soudains de leur brutalité, n'ont pu que rendre plus éclatante la lumière qu'ils voulaient éteindre et porter toujours plus de gloire où ils voulaient accumuler plus d'ignominie.

La Sagesse qui les déjouait dans le présent prenait soin de les déjouer encore dans l'avenir.

C'est en prophète que Jésus, maître des circonstances de sa mort, accom-



Fig. 102. — Jesus-Christ descend aux limbes, portant l'etendard victorieux de la croix et ecrasant l'esprit du mal; le mur de separation, eleve par le péche originel, s'écroule, et les saints de l'Ancien Testament sont delivres. Fresque de Simone di Martino, eglise Santa-Maria-Novella, à Florence. XIV[e] siecle.

plissait les prophéties. Il savait ce que l'hérésie inventerait pour contester la réalité de son sacrifice. Il en a réglé les circonstances de manière à mettre à l'abri ce pain dont le monde devait vivre. Dès les premiers siècles de l'Église, tous les sophismes que l'on remue aujourd'hui étaient inventés, et les Pères y avaient répondu par des arguments qui ont gardé toute leur force. Le Fils de Dieu, disent-ils, n'a pas souffert dans sa nature divine. Comme homme, il a souffert et il fallait qu'il souffrît. Si, après avoir vécu sur la terre, il eût disparu subitement, il eût été pris pour un fantôme. De même qu'on prouve la réalité et l'incombustibilité d'un vase en le livrant à l'action des flammes et en le retirant intact, de même le Verbe de Dieu nous prouve que l'instrument matériel dont il s'est servi dans la rédemption du genre humain est à la fois réel et supérieur à la mort : en le livrant à la mort, il démontre sa nature; en le retirant de la mort, il démontre sa divinité. Il fit ce miracle pour étouffer la folie qui déifiait les hommes mortels; il enseigne par là que le seul vrai Dieu est celui qui, dans la mort, triomphant de la mort même, la rapporte vaincue parmi ses trophées. Il n'est point mort pour son triomphe personnel, mais pour détruire la mort de l'homme; et c'est pourquoi, quittant son corps de sa propre volonté et de sa propre puissance, il a néanmoins souffert une mort violente et publique. Si son corps avait été malade et si on l'avait vu se dissoudre, il eût été étrange que celui qui guérissait toutes les infirmités en ressentît lui-même les atteintes et en devînt la proie. Si, après être mort dans la solitude sans maladie, il s'était présenté de nouveau, comment croire au récit de sa mort et de sa résurrection? car il faut mourir avant de ressusciter. Pourquoi aurait-il annoncé publiquement sa résurrection après une mort secrète? Il n'a pas voulu charger à ce point la foi, donner lieu aux mensonges que les hommes n'eussent pas manqué de forger pour refuser de croire.

On dira qu'il aurait dû au moins chercher une mort glorieuse et éviter ces effroyables et révoltantes ignominies? Non! il devait sa joue aux soufflets, son front à la couronne d'épines, son visage aux crachats, son dos aux fouets, ses pieds et ses mains aux clous, ses lèvres au fiel, son flanc à la lance, tout son corps à la croix. Il fallait qu'on pût voir tant de mains qui l'avaient touché, il fallait que ces ignominies vinssent fortifier à jamais les



Imprimerie Goupil & Cie

LA DESCENTE DE JÉSUS-CHRIST AUX LIMBES

victimes de la cruauté et de l'injustice, rayonner sur les blessures de l'innocent, couler comme un baume de salut jusque dans les plaies légitimes du coupable; il fallait qu'à jamais, dans la profondeur des cachots, dans l'abjection même des bagnes, pût luire ce vivifiant soleil de la croix.

Une mort douce ou une mort glorieuse? Vous auriez vu l'imbécillité humaine oser soupçonner Dieu de n'avoir point puissance contre toute espèce de mort. L'athlète renverse l'ennemi qu'on lui oppose; Celui qui est la Vie a renversé la mort telle qu'on la lui offrait. La plus cruelle, la plus honteuse, la plus anciennement et la plus universellement maudite, celle qui pouvait le mieux le précipiter dans le mépris et dans l'oubli, c'est celle-là qu'il a voulu anéantir, pour anéantir avec elle ses opprobres et ses malédictions. Mais il n'est point décapité comme Jean, ni mutilé comme Isaïe, ni brisé comme les autres suppliciés : il faut que son corps demeure entier et indivisible dans la mort et ne serve point de prétexte à ceux qui voudraient diviser l'Église. Il meurt les bras étendus sur la croix, afin d'attirer d'une main l'ancien peuple, de l'autre les nations appelées et de les réunir en lui. Il meurt « élevé en haut » pour expulser les démons de l'air et nous préparer la voie qui monte au ciel.

« Et Dieu était en Jésus-Christ, se réconciliant le monde. »

LE SIGNE DE LA CROIX.

Dans l'antiquité, la croix est une chose sinistre et hideuse où se trouvait comme concentrée toute l'infamie des supplices. Elle a ce caractère dans les livres saints : « Le cadavre du pendu ne demeurera point la nuit à la potence, mais il sera enseveli le même jour, parce que celui qui est attaché au bois est maudit de Dieu. » C'est à cause de cette loi qu'Isaïe, parlant prophétiquement du Christ, dit : « Il nous a paru un objet de mépris, le dernier des hommes », et plus loin il l'appelle « l'humilié ». La croix n'était pas seulement un supplice, mais une malédiction. « Maudit celui qui pend au bois! » De là le cri prophétique du Livre de la sagesse : « Condamnons-le à la mort la plus honteuse! » répété avec tant d'acharnement par les Juifs dans ce seul mot : « Crucifiez-le! » C'est-à-dire qu'il meure et qu'il soit

maudit ! Ils veulent que l'opprobre du supplice rompe enfin ce que peut-être la mort toute seule ne saurait briser. Il n'entre pas dans leur esprit qu'on puisse voir sur la terre des hommes qui s'avouent disciples d'un pendu.

Pour les Romains, la croix est le « bois infortuné », « l'arbre fatal », « l'arbre d'ignominie », en un mot, le supplice des esclaves. Tarquin fit mettre en croix les corps des citoyens qui s'étaient donné la mort pour ne point travailler à ses égouts ; Gracchus dévoue à l'infâme croix son adversaire Publius Popilius ; Sénèque dit que pareille honte est du nombre des maux qu'il faut prévenir par une mort volontaire. Cicéron contre Verrès, à propos de la croix de Gavius, exprime toute cette horreur de la croix : « Affreuse est l'ignominie d'une condamnation publique, affreuse la confiscation, affreux le bannissement. Cependant, au milieu de ces calamités, quelque vestige encore de liberté nous demeure ; et la mort même, si elle nous est infligée, nous la subissons dégagés de toute entrave. Mais que le bourreau, que le voile sur la tête, que le nom de croix, que tout cela n'approche pas d'un citoyen romain, non-seulement de son corps, mais de sa pensée. » Plutarque raconte que de son temps encore on promenait en grande pompe un chien attaché à une croix, en mémoire de la surprise du Capitole, où les chiens avaient dormi.

Ces détails font comprendre ce que saint Paul appellera le scandale et la folie de la croix. Minutius Félix parle aux idolâtres de la stupidité de leurs dieux, taillés peut-être de quelques débris d'un bûcher ou d'un arbre d'ignominie. A leur tour, les idolâtres reprochent aux chrétiens l'insigne folie d'adorer un dieu mort sur le gibet ; et les Juifs, toujours attachés à la stérilité de la lettre, prétendent que celui-là n'a pu être le Fils de Dieu, qui a souffert un supplice que Dieu avait maudit.

Et cependant, en même temps, le mystère de la croix était pressenti des Juifs et des païens eux-mêmes. Les uns et les autres, longtemps avant le Christ, priaient par le signe de la croix. De manière ou d'autre, ce signe est partout l'attitude même de la prière. Jacob, figure du Messie, croise les bras lorsqu'il appelle les bénédictions du Ciel sur les deux fils de Joseph, plaçant la main droite sur la tête de celui qui est à sa gauche et la main gauche sur la tête de celui qui est à sa droite : ainsi posées, dit Tertullien, les mains du patriarche formaient la croix et annonçaient les bénédictions

qui descendraient du Crucifié. Moïse, quand la bataille est engagée contre les Amalécites, monte en silence sur la montagne; et là, debout, les mains ouvertes et les bras étendus, vivant signe de croix, il prie, et les Hébreux sont vainqueurs. Car le combat du Seigneur qui se livrait contre Amalech préfigurait les batailles du Verbe incarné contre Satan, ennemi de la croix par laquelle il devait être vaincu.

L'on sait par Jésus-Christ lui-même la signification du serpent d'airain

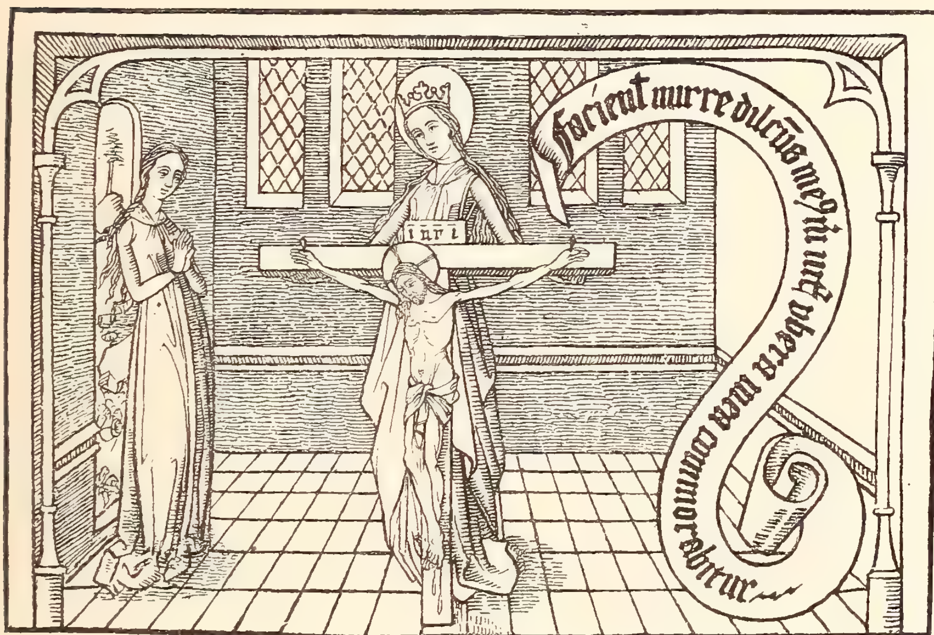


Fig. 103. — L'Église, épouse de Jésus-Christ, méditant sur la passion de Notre-Seigneur avec une inscription qui signifie : « Mon bien-aimé est pour moi un bouquet de myrrhe; il demeurera sur mon sein. » Fac-simile réduit d'une gravure du *Cantique des cantiques*, xve siècle.

attaché à la croix dans le désert, et dont la vue seule guérissait de la morsure des serpents : « De même que Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l'Homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais obtienne la vie éternelle. »

Le signe de la croix se faisait dans le Temple. Le prêtre élevait d'abord l'hostie du sacrifice; il la portait ensuite de l'Orient à l'Occident. De la même manière, les prêtres bénissaient le peuple. Le sacerdoce chrétien n'eut à ajouter que les paroles augustes qui sont, avec le signe de la

croix, l'abrégé de tout le Christianisme : Au NOM du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Dans Ézéchiel, un personnage mystérieux reçoit l'ordre de traverser Jérusalem souillée d'abominations : il marquera au front, du signe T, ceux qui gémissent de l'iniquité publique, et ils seront sauvés, et les autres seront tués. Voilà la croix et sa vertu. Ainsi, disent les Pères, sera sauvé l'homme qui marque son front du signe salutaire, en gémissant des crimes que ce signe interdit.

C'est dans la posture de la croix, les bras étendus, que Samson venge Israël, que David demande secours contre son fils parricide et contre ses sujets révoltés, que Salomon rend grâce à Dieu d'avoir pu achever le Temple, lui disant : Seigneur, regardez ma prière. C'est ainsi que tous les habitants d'Israël en face de Sennachérib vainqueur invoquent Dieu et sont exaucés : « Étendant leurs mains, ils les élevèrent vers le ciel. »

Les païens adoraient en portant la main droite à la bouche et en la baisant; mais d'abord cette main formait le signe mystérieux par le croisement de l'index sur le pouce. Dans les occasions plus solennelles, ils priaient, à la manière des Juifs, les mains étendues vers le ciel ou croisées sur la poitrine. C'est ce que fait Brutus en apprenant la mort de Lucrèce; Anchise, sur le rivage, les mains étendues, invoque les grands dieux. Il y avait à Rome une statue de la *Piété publique*, les bras en croix comme Moïse. Dans les monuments de tous les peuples, on a trouvé des marques et des pressentiments du mystère de la croix.

Saint Augustin applique à la croix les paroles de saint Paul souhaitant aux fidèles de comprendre la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur du mystère de Jésus-Christ. La largeur de la croix, c'est l'étendue de l'amour que nous devons sans distinction d'amis ou d'ennemis à ceux pour qui Jésus-Christ est mort, comme pour nous; sa longueur nous doit enseigner la patience au milieu des adversités; sa hauteur, l'essor qu'il faut prendre au-dessus des choses terrestres pour entrer dans l'éternelle paix; sa profondeur, cette profondeur cachée des décrets de Dieu résolu de sauver le monde qui s'était perdu par sa propre sagesse, et de le sauver par la folie de la croix.

Encore un peu de temps, tout sera connu; les hommes sauront pourquoi

cette croix honteuse mettait cependant son empreinte sur tant de choses grandes et essentielles de la vie, et s'offrait comme le geste naturel de l'âme



Fig. 104. — Joseph d'Arimathie, accompagné de Nicodème, vient demander à Pilate le corps de Jésus pour l'ensevelir. Miniature d'un manuscrit français de la Bibl. nat., n° 9561. XIVe siècle.

en présence de Dieu. Du pied de la croix, l'armée des martyrs va se lever pour marcher à la conquête du monde par le signe de la croix.

« Nous prions, disait Tertullien, les mains étendues, parce qu'elles sont innocentes; la tête nue, parce que nous n'avons point à rougir; sans qu'on nous souffle les paroles, parce que c'est notre cœur qui prie. Nous demandons pour tous les empereurs une vie longue, la sécurité dans leur palais, la valeur dans leurs armées, la fidélité dans le sénat, l'honnêteté dans le peuple, la paix dans le monde, et tout ce que doit désirer un homme et un empereur. » Les empereurs envoyaient au cirque ceux qui priaient ainsi. Ils y mouraient sans cesser de prier, et leur mort n'était pas le seul miracle qui enseignât la puissance de la croix. Un jour, sous Dioclétien, l'amphithéâtre fut rempli de fidèles du Christ. Les mains étendues, les yeux levés au ciel, ils se tinrent immobiles, sans témoigner aucune crainte, sans dire un seul mot. Les spectateurs tremblaient et les juges avaient peur. On lâcha les bêtes, elles se précipitèrent en rugissant; mais tout le peuple les vit s'arrêter comme muselées devant un jeune homme de moins de vingt ans qui, debout, au milieu de l'arène, les bras en croix, tranquille, se donnait à Jésus-Christ et ne daignait penser ni aux bêtes, ni au peuple, ni à la mort. Une autre fois, à Rome, la vierge Agnès, âgée de treize ans, condamnée à mourir par le feu, entre sereine dans le bûcher. Elle étendit les mains, bénissant le Christ qui la préservait des souillures du démon, et les flammes, s'éloignant d'elles, menacèrent ceux qui les avaient allumées. Dieu voulut que des milliers de semblables prodiges manifestassent la vertu du sacrifice de Jésus. Il les multiplia sans frustrer ses martyrs, par miséricorde pour leurs bourreaux; et ce fut ainsi qu'en trois siècles l'univers apprit à faire le signe de la croix.

LA SÉPULTURE.

La vertu de la croix ne tarda pas à se manifester. La plupart des Apôtres se cachaient encore, deux Disciples jusque-là cachés se montrèrent.

Un homme riche et considéré, nommé Joseph, de la ville d'Arimathie, membre du Sanhédrin, osa se présenter devant le Gouverneur à titre de disciple, et lui demander le corps de Jésus pour l'ensevelir. Pilate le lui donna. Assitôt Joseph se rendit au Calvaire, accompagné de Nicodème, son collègue au Grand-Conseil, et qui, comme lui, avait protesté contre la



Fig 105. — La Vierge tenant son fils mort sur ses genoux, groupe en marbre de Michel-Ange, à Saint-Pierre de Rome. XVIe siècle. — On reprochait à Michel-Ange d'avoir fait la Vierge trop jeune et trop belle pour la mère d'un homme de trente ans. Il fit cette réponse dans laquelle on reconnaît à la fois l'homme sincèrement pieux et le grand artiste : « Cette mère fut une vierge, et vous savez que la chasteté de l'âme conserve la fraîcheur des traits. Il est probable que le ciel, pour rendre témoignage de la céleste pureté de Marie, permit qu'elle conservât le doux éclat de la jeunesse, tandis que, pour marquer que le Sauveur s'était réellement soumis à toutes les misères humaines, il ne fallait pas que la divinité nous dérobât rien de ce qui appartient à l'homme. C'est pour cela que la Vierge est plus jeune que son âge, et que je laisse au Sauveur toutes les marques du sien. »

sentence rendue le matin. Joseph avait acheté un linceul neuf, Nicodème apportait cent livres de myrrhe et de baume. Sans craindre la haine des Juifs, ni l'impureté légale encourue par quiconque touchait un cadavre, ils détachèrent Jésus de la croix. C'était un office étrange à des gens de cette condition, il y avait là plus qu'une preuve de l'amour qu'inspirait Jésus. Si l'on songe aux circonstances, on y voit un premier miracle de cet Esprit de force et de lumière que le Maître avait tant annoncé à ceux qui croiraient en lui.

La Sainte Vierge était restée au pied de la croix, ainsi que Jean, Marie-Magdelaine et d'autres. D'après la tradition, conservée par les plus anciens interprètes, Nicodème détacha les clous; Joseph soutenait le corps. Marie-Magdelaine et Jean pleuraient. La Mère de Jésus, sans larmes, offrait à Dieu ce qu'avait exigé sa justice, et ce sacrifice même ne pouvait être au-dessus de son amour. Elle reçut, à mesure qu'on les arrachait, les clous teints du sang de son Fils. Quand le corps fut descendu de la croix, elle le pressa sur le sein virginal qui l'avait enfanté. Encore une fois Marie-Magdelaine couvrit de ses baisers et baigna de ses pleurs les pieds divins qui lui avaient apporté le salut; encore une fois Jean posa sa tête sur cette poitrine qu'il avait touchée et d'où son intelligence et son cœur emportèrent ce qu'un homme peut savoir des secrets de Dieu.

Après le coup de lance qui fit couler le sang et l'eau, tous ceux qui touchent le corps du Sauveur appartiennent à l'Église. Les ennemis se sont retirés; l'Église seule est présente, ayant à sa tête Marie. Elle s'approprie le corps de Jésus pour le reproduire par la consécration eucharistique et le conserver toujours.

Joseph et Nicodème procédèrent à l'ensevelissement suivant l'usage des Juifs. Ils oignirent le corps de parfums, l'enveloppèrent étroitement des linges qu'ils avaient apportés, et couvrirent le visage d'un suaire. Ces soins, qui témoignaient de leur piété, témoignent aussi qu'en ce moment ils ne se souvenaient guère des promesses de la résurrection, ou qu'ils les entendaient tout autrement qu'au sens littéral. Dieu le permit ainsi pour établir d'autant plus contre les négations futures la réalité de sa chair, la réalité de sa mort et la réalité de sa résurrection. Comme ceux qui l'ont meurtri, ses fidèles à leur tour le touchent de leurs mains. Ils voient le front déchiré

LE CHRIST MORT

Avec la Vierge et saint Jean qui le soutiennent, et Marie-Madeleine qui tient ses pieds embrassés.

Tableau de fra Bartolommeo (Baccio della Porta), à la Galerie palatine de Florence. — Quinzième siècle.

d'épines, la chevelure ensanglantée, les meurtrissures et les blessures profondes, la large plaie au cœur; ils voient les yeux éteints, le froid et l'insensibilité du cadavre, la réalité de la vie et la réalité de la mort. En faveur des faibles chrétiens qui prêtent l'oreille à tout ce que l'on peut inventer dans le but de leur ôter le fruit du Calvaire, il faut bien ajouter que si Jésus n'avait pas succombé aux tortures de la Passion et de la Croix, ses Disciples eux-mêmes l'eussent tué en l'inhumant. Lors donc qu'ils ont attesté au prix de leur vie qu'il était mort et ressuscité, ils sont croyables, car ils l'ont vu et touché mort, et, tant qu'ils ne l'eurent pas revu et touché vivant, rien ne fut plus faible et plus incertain que leur foi à la résurrection. Après le *consummatum* l'amour resta, la foi s'éteignit. C'est ce que l'Église exprime le Vendredi-Saint, lorsqu'elle éteint successivement tous les cierges, excepté un seul, qui représente Marie. Dans le cœur de Marie, la foi ne pouvait périr; mais l'auguste confidente gardait le secret divin.

Quand l'ensevelissement fut terminé, Joseph, Nicodème et Jean portèrent le corps en un jardin proche du Golgotha. Il s'y trouvait un sépulcre taillé dans le roc, tout neuf, que Joseph, qui l'avait fait faire, s'était destiné. Jésus n'avait pas eu de berceau, on lui prête un sépulcre. Même dans la mort, le Fils de l'Homme n'a pas une pierre où reposer sa tête. Ce sont encore les dispositions de sa Providence et les enseignements de sa sagesse. Rien ne prouve mieux, d'une part, que tout lui appartient; de l'autre, qu'il est né et qu'il est mort pour autrui. Pourquoi la propriété de la sépulture à Celui qui n'avait pas la propriété de sa mort? Pourquoi un tombeau en terre à Celui qui est permanent au ciel? Le sépulcre est l'habitation de la mort, le Christ est la vie; l'éternellement vivant n'a pas besoin de la demeure des morts.

Cependant ce sépulcre où il ne ferait que passer, plutôt endormi que gisant, devait être taillé dans le roc et non creusé dans la terre ou bâti, afin de répondre à ceux qui viendraient dire que le corps en avait été enlevé furtivement. Il devait être neuf, pour figurer quelque chose de la virginité du sein de Marie. Le sépulcre qui reçut le corps du Seigneur, dit un Père, a toujours été vierge comme le sein qui le conçut. C'est un sein virginal qui l'engendre, c'est un sépulcre neuf qui le reçoit. Joseph, qui lui donne ce sépulcre, est nommé le *Juste*, comme Marie est nommée la *Vierge*. Dans

le sein de la Vierge, il ne trouva pas la tache du péché; dans le sépulcre du Juste, il ne connaîtra pas l'atteinte de la corruption. Nulle part ce corps pauvre et souffrant n'est séparé de la pureté et de la sainteté. Vrai homme, il accepte de l'humanité ses conditions les plus humiliantes; vrai Dieu, il a partout cette compagnie de la pureté, seule digne de sa sainteté.

Les saintes femmes suivirent jusqu'au tombeau, se proposant de revenir pour suppléer à ce qui pourrait manquer. Tout se trouvant achevé, avec un peu de précipitation, à cause de l'heure, les hommes fermèrent l'entrée du monument en y roulant une pierre de très-grande dimension, et s'en allèrent. Les premières étoiles du Sabbat paraissaient au ciel. Les femmes demeurèrent encore quelque temps, puis elles rentrèrent à Jérusalem et se tinrent en repos le jour du Sabbat, suivant la Loi.

Pour la première fois, le Sabbat recevait sa signification prophétique, désormais accomplie. Ce qui est dit dans la Genèse, que Dieu, ayant achevé l'œuvre de la création en six jours, se reposa au septième jour, est une prophétie du labeur de la Rédemption. Car Dieu ne s'est point fatigué à créer le monde, n'a pas eu besoin de repos et ne se repose pas. Toutes choses furent faites par un jeu de sa puissance, par un mot : *Ipse dixit, et facta sunt.* Et comme il a créé, il crée encore, conserve, renouvelle et gouverne tout : *Mon Père agit sans cesse,* dit le Sauveur. Mais la Rédemption, œuvre de l'Homme-Dieu, fut un travail long et dur et qui fatigua réellement l'ouvrier divin. Il en a plus coûté à Jésus-Christ pour dissiper les ténèbres de l'idolâtrie que pour créer la lumière, pour restaurer dans l'homme l'image de Dieu défigurée par le péché, que pour la former une première fois. L'Écriture donc, en rapportant que le Dieu-Créateur se reposa en lui-même le septième jour, a prédit que le Dieu-Rédempteur, le Dieu-Homme se reposerait le septième jour dans le tombeau après l'achèvement de l'œuvre du rachat. C'est pourquoi, le Samedi-Saint, l'histoire du repos de Dieu est lue sous le titre de *Prophétie.* C'est pourquoi aussi, le samedi, jour où devait s'accomplir ce mystère, était si solennel chez les Juifs; et il s'accomplit, en effet, le jour du grand Sabbat, solennel entre tous. C'est pourquoi, enfin, la sépulture du Christ, enchaînant l'un à l'autre le mystère de sa mort et le mystère de sa résurrection et les prouvant tous deux, est mentionnée dans le symbole des Apôtres : *Sepultus.*



Imp A. Durand, Paris

LE CHRIST PLEURE PAR LES SAINTES FEMMES.

La tête de Jésus repose sur les genoux de la Vierge. A droite Marie-Madeleine joignant les mains
Près de saint Jean se tient Joseph d'Arimathie et un apôtre.
Dessin de Raphaël, conservé à l'université d'Oxford, et gravé par Marc Antoine.

Mais, en même temps qu'il accomplit les prophéties, termine son œuvre et se repose, le Dieu-Homme ne cesse pas d'agir. Enseveli, il complète l'enseignement qu'il veut donner et il ajoute une grâce à toutes celles qu'il a déjà données. Pour ressembler davantage à l'homme, il prend l'humiliation inévitable du linceul, du suaire et du tombeau; par miséricorde pour l'homme, en la prenant il lui en ôte l'horreur. Cette nuit où il faut passer, il

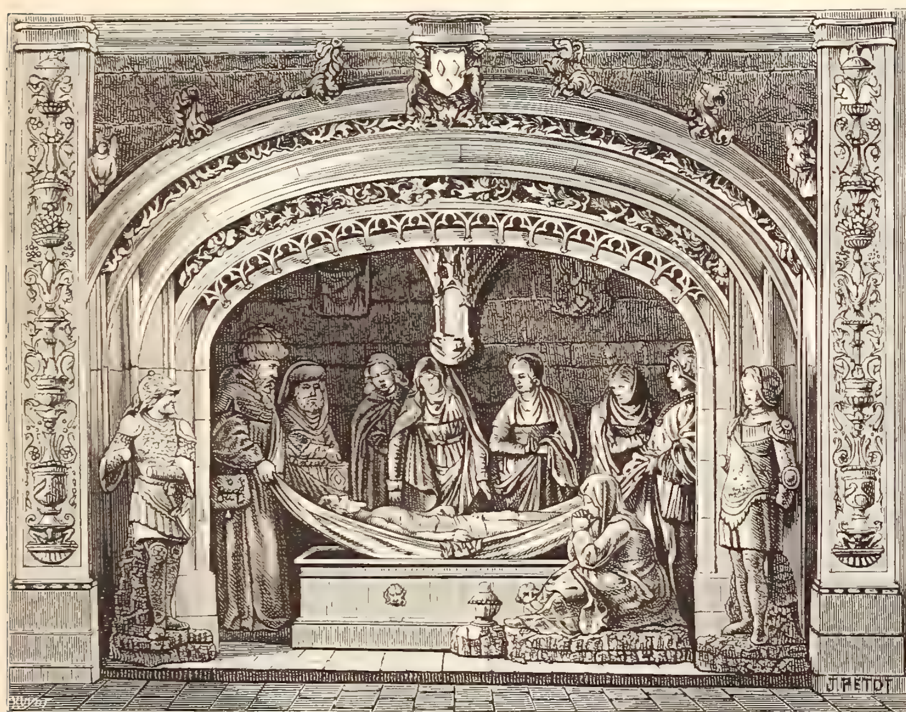


Fig. 106. — La Mise au tombeau, groupe en pierre de Michel Colomb, à l'église de l'abbaye de Solesmes (Sarthe). xv[e] siècle. — Cette scène est représentée sous une voûte ogivale formant une espèce de grotte. Joseph d'Arimathie et Nicodème tiennent les coins du linceul en présence de la Vierge et des saintes femmes: Magdelaine est assise au pied du tombeau. Le monument a été terminé par des artistes venus d'Italie avec Charles VIII. Les pilastres qui l'encadrent indiquent le commencement de la renaissance en France.

y a passé, nous l'y retrouvons encore; ce chemin qu'il faut prendre, c'est encore un de ses chemins, et comme tous ses chemins, il conduit à Lui, il conduit au Ciel. Il a fait un peuple qui ne craint point les souffrances, qui ne craint point la croix, qui ne craint point la tombe, qui plutôt les désire. Les yeux fixés sur Jésus, nous disons dans le même sens : Le repos de la tombe, ou le repos du Ciel.

Tandis que les amis de Jésus, par respect pour la Loi dont ils ne connaissaient pas encore l'abrogation, imposaient l'inaction même à leur piété et à leur douleur, les Pharisiens, si scrupuleux observateurs du Sabbat, ne craignirent point de l'enfreindre. Peu rassurés par les événements de la veille, et se souvenant de ce que les Disciples oubliaient, ils allèrent trouver Pilate. — Seigneur, lui dirent-ils, ce séducteur, lorsqu'il vivait, a annoncé qu'il ressusciterait au bout de trois jours. Ordonnez donc que l'on garde le sépulcre jusqu'au troisième jour; car si ses Disciples venaient dérober le corps et conter au peuple qu'il est ressuscité, ce serait une nouvelle erreur, pire que la première.

Pour redouter les entreprises des Disciples, les Pharisiens avaient trop vu leur timidité. Ils craignaient donc autre chose; ils craignaient le miracle. Pilate leur répondit : Faites comme vous l'entendrez. Ils se rendirent alors au sépulcre, en scellèrent la pierre et y laissèrent des gardes. Ils ne savaient pas quel témoignage ils venaient sceller !



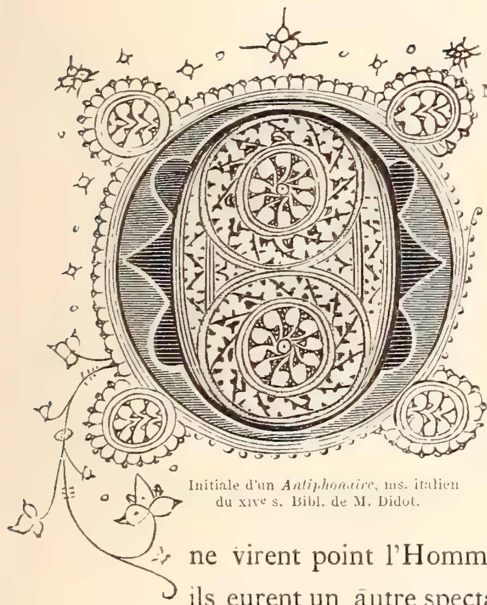
Fig. 107. — La Prière des anges.
Tiré d'une fresque de Benozzo Gozzoli, palais Riccardi, à Florence.
xve siècle.

IX

JÉSUS RESSUSCITÉ

La Résurrection. — L'Ascension.

LA RÉSURRECTION.



Initiale d'un *Antiphonaire*, ms. italien du XIVe s. Bibl. de M. Didot.

ON ignore l'instant précis de la Résurrection. Elle eut lieu dès la pointe du troisième jour, entre la première aurore et le lever du soleil. De sa propre puissance, sans le secours ni l'intervention d'aucune autre force, sans briser ni déplacer la pierre, mais la pénétrant par la subtilité de son corps glorieux, Jésus sortit du tombeau comme il était sorti du sein intact de la Vierge Marie.

Les gardes ne s'aperçurent de rien; ils ne virent point l'Homme-Dieu; ils ne méritaient pas cette grâce; ils eurent un autre spectacle. La terre trembla; l'Ange du Seigneur descendit du ciel, renversa l'énorme pierre et s'assit dessus. Il avait l'aspect d'un éclair et son vêtement ressemblait à la neige. Les gardes épouvantés devinrent comme morts. Mais, quand l'Ange ouvrit ainsi le sépulcre, déjà le Christ en était sorti. Là seulement restaient le linceul et le suaire, témoins qu'il y avait passé.

Pendant ce temps, Marie-Magdelaine, Marie, mère de Jacques, et Marie Salomé, mère de Jean, se rendaient au sépulcre, portant les aromates qu'elles avaient préparés. Elles étaient parties de grand matin ; mais Marie-Magdelaine avait précédé les deux autres.

Magdelaine, arrivée avant qu'il fît grand jour, vit le sépulcre ouvert. Les gardes avaient fui. Elle ne s'arrêta point et revint en hâte avertir Pierre et Jean. Elle leur dit : — Ils ont enlevé le Seigneur ! Les deux Apôtres coururent. Jean arriva le premier, regarda, vit les linges par terre, mais n'entra point. Pierre entra, vit aussi le linceul, et dans un endroit à part, plié, le suaire. Alors Jean commença de croire à la résurrection, mais à une imparfaite, sur ce qu'il voyait, non sur ce que Jésus leur avait dit. Ni lui ni Pierre ne comprenaient encore ce qui est dans les Écritures et ce qu'ils avaient entendu, qu'il fallait que Jésus-Christ ressuscitât d'entre les morts. Ils s'en retournèrent donc, Pierre grandement étonné en lui-même de tout ceci.

Marie-Magdelaine, revenue avec eux au tombeau, n'avait pu se résoudre à le quitter. Elle y restait seule et elle pleurait. Au milieu de ses larmes, s'étant penchée pour regarder dans le sépulcre, elle vit deux Anges assis où avait été posé le corps du Seigneur, l'un à la tête, l'autre aux pieds. L'un d'eux lui dit : — Femme, pourquoi pleures-tu ? Toute à sa douleur, ne regardant même pas les Anges, elle s'écria : — Ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais pas où ils l'ont mis ! Ses yeux cherchaient dans le jardin, comme si elle espérait le découvrir.

En ce moment, un homme lui apparut debout, qu'elle ne reconnut point, et qui lui dit aussi : — Femme, qu'as-tu à pleurer ? Que cherches-tu ? Elle crut que cet homme était le jardinier; et, toujours dans la même préoccupation, reportant ses yeux sur le sépulcre, elle répondit : — Si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai.

Quel mot ! s'écrie un commentateur, quelle vaillance de l'amour ! Moi, femme, moi toute seule, je serai assez forte ; je le prendrai dans mes bras et je l'emporterai.

Jésus (car c'était lui, qu'elle ne reconnaissait pas) lui dit : « Marie ! » Alors elle le reconnut. Elle se retourna et s'écria : Mon Maître ! En même temps, elle se jeta à ses pieds et les tint embrassés.

Jésus lui dit de ne point s'attacher ainsi à ses pieds, comme si elle ne devait plus le revoir; qu'il n'était point encore remonté vers son Père; c'est-à-dire qu'il demeurerait plusieurs jours encore avec les siens. Il ajouta : « Va trouver mes frères, et porte-leur ces paroles : Je monte vers « mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » Par quel message plus tendre pouvait-il les rassurer contre la crainte que leur abandon



Fig. 108. — Les Saintes Femmes au tombeau, fresque de la chapelle Saint-Barthélemy, à la cathédrale d'Albi. XVIe siècle. D'après la copie de M. Perlet. — Les trois Maries apportent les parfums qui doivent servir à embaumer le corps du Seigneur. L'ange debout sur le tombeau leur dit : « Il a ressuscité; il n'est plus ici. » Sur le tombeau est inscrite cette légende : « Tombeau du Rédempteur du genre humain. »

n'eût diminué son affection pour eux? Saint Paul fait entendre que sa bonté s'appliquait à prévenir une autre faiblesse, voulant surtout leur montrer que, loin de les méconnaître dans sa gloire, il les regardait comme lui étant encore plus proches et plus chers.

Saint Marc ajoute à sa relation : « Ainsi, Jésus étant ressuscité le matin, il apparut premièrement à Marie-Magdelaine, qu'il avait délivrée de sept démons. » Et ainsi, dit saint Jérôme, il a montré que les pécheresses et les Publicains précéderaient la Synagogue dans le royaume de Dieu, comme le

Larron pénitent y précéda les Apôtres. Or, les sept démons, c'est-à-dire tous les vices, sont ici rappelés, remarque Bède, pour que nul pécheur ayant fait pénitence ne désespère du pardon, car l'on voit surabonder la grâce là où le péché avait abondé.

Pendant que Marie-Magdelaine retournait vers les Apôtres, Marie, mère de Jacques le Mineur, et Marie Salomé, mère de Jean, arrivaient ou revenaient au sépulcre, accompagnées de Jeanne, femme de Chusa, et d'autres saintes femmes qui avaient servi Jésus. Il faisait grand jour, le soleil était levé. Elles demeuraient à leur tour consternées de trouver le tombeau vide. Soudain deux hommes vêtus de robes brillantes apparurent, et, dans leur frayeur, elles se tenaient le visage baissé vers la terre. Mais l'un des Anges leur dit : — N'ayez point peur. Vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié. Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant? Ressouvenez-vous de ce qu'il vous a dit étant encore dans la Galilée : qu'il fallait que le Fils de l'Homme fût livré entre les mains des pécheurs, qu'il fût crucifié et qu'il ressuscitât le troisième jour. Voyez l'endroit où l'on avait mis le Seigneur. Allez promptement dire à ses Disciples et à Pierre qu'il est ressuscité.

Pierre est l'objet d'une mention spéciale à cause de la dignité qui le met à part, et pour que ni lui ni aucun autre ne puisse douter que son triple reniement lui est pardonné.

Les saintes femmes se ressouvinrent des paroles du Seigneur que l'Ange leur rappelait. Saisies de crainte et transportées de joie, elles se retirèrent pour aller porter aux Apôtres cette grande nouvelle.

Elles marchaient en hâte, ne disant rien à personne sur la route, lorsque tout à coup Jésus se montra. Il les salua de la même parole que l'Ange Gabriel avait adressée à la sainte Vierge, le jour de l'Annonciation : *Avete.* Elles s'approchèrent, et, lui embrassant les pieds, elles l'adorèrent. Jésus leur dit : « Ne craignez point. Allez, dites à mes frères qu'ils se rendent en « Galilée; ils me verront là. »

Jeanne, Marie et les autres s'empressèrent donc de rapporter aux Apôtres ce qu'elles avaient vu et entendu. C'était la confirmation de ce qu'ils venaient d'apprendre par Marie-Magdelaine; mais ils prirent ce qu'elles disaient pour un délire.

Les Princes des Prêtres crurent plus aisément. Après le rapport des gardes, ils tinrent conseil avec les Anciens. En hommes prudents, ils com-



Fig. 109. — Marie-Madeleine reconnaît Jésus. Fresque de Giotto, à l'église de l'Arena, à Padoue. Quatorzième siècle.

prirent tout de suite que le parti le plus sûr était d'éviter le grand bruit et les enquêtes officielles. Ils n'inquiétèrent point les Disciples, encore moins les soldats. Tout au contraire, ils donnèrent à ceux-ci une grosse somme

d'argent, leur recommandant de dire que les Disciples avaient enlevé le corps nuitamment, pendant qu'ils dormaient, et leur promettant de faire en sorte que le Gouverneur ne les recherchât point pour cette cause. Les soldats acceptèrent l'argent et répétèrent la fable. On peut croire qu'elle parut grossière, même à ceux des Juifs de Jérusalem qui ne se convertirent pas; mais il était difficile de trouver mieux, et il fallait à tout prix qu'il n'y eût point d'enquête. L'impudence et la crédulité de l'esprit de parti firent le reste. Accueillie dans toutes les synagogues, cette explication puérile du miracle de la Résurrection est encore aujourd'hui en crédit parmi les Juifs.

Quant à l'incrédulité obstinée des Apôtres, elle a certainement quelque chose de mystérieux et qui dépasse la limite de la raison. La cause en était moins dans leur infirmité, dit saint Grégoire, que dans nos besoins. De leurs doutes sur la Résurrection, qui ont exigé tant de preuves, jaillissent les clartés qui affermissent notre foi. Ces hommes, sur la parole desquels l'univers entier devait croire, furent d'abord les plus difficiles à persuader. Jésus ressuscité ne vainquit leur résistance qu'en se mettant sous leurs yeux et pour ainsi dire dans leurs mains. Pierre, le premier, après les saintes femmes, reçut cette faveur le jour même de la Résurrection. Elle prouve combien le repentir de l'Apôtre avait été sincère; le pardon fut à la mesure de Dieu.

Voilà ce « miracle de Jonas » si sévèrement annoncé aux Juifs. La Résurrection est le dernier trait de ces figures par lesquelles non-seulement les paroles, mais la vie même des Patriarches et des Prophètes, forment dans leur ensemble une image et une histoire anticipées du Christ. Jonas, envoyé pour convertir Ninive et vivant dans la mort, est le type du passage de Jésus à travers le tombeau. Il y a les différences qui doivent exister de l'homme à Dieu. Jonas refuse d'abord sa mission, de peur que le salut de Ninive convertie ne soit la perte d'Israël, et Jésus veut le salut d'Israël et du monde. Mais Jonas, éclairé de Dieu, demande lui-même à être jeté dans la mer pour sauver le navire qui le porte, et Jésus s'est livré lui-même. Le navire de Jonas est sauvé par son sacrifice, l'humanité est sauvée par la croix. Jonas, englouti vivant dans les entrailles du monstre marin, ne meurt pas, mais après trois jours il est revomi vivant : par un plus extraordinaire miracle, Jésus sort vivant des entrailles de la terre, où il est descendu mort.

Rejeté parmi les hommes, Jonas va prêcher, non les Juifs, mais Ninive; Jésus enverra ses Apôtres prêcher la pénitence et le pardon dans le monde entier.

L'ASCENSION.

Le jour de la Résurrection, sur le soir, deux Disciples s'en allaient de Jérusalem au bourg d'Emmaüs, éloigné de soixante stades. Ils s'entretenaient de ce qui s'était passé. Un homme s'approcha, et, cheminant avec eux, leur demanda de quoi ils parlaient et d'où venait leur tristesse. L'un des Disciples lui répondit : — Êtes-vous tellement étranger dans Jérusalem, que vous ne sachiez rien des choses qui sont arrivées ces jours-ci? — Quelles choses? dit le Voyageur. Ils reprirent : — Au sujet de Jésus de Nazareth, qui était un Prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple. Ignorez-vous comment les Princes des Prêtres et les Anciens de notre nation l'ont livré et l'ont crucifié? Nous espérions qu'il était Celui qui doit délivrer Israël. Mais voici maintenant trois jours que ces choses ont eu lieu.

Ayant ainsi exprimé leur découragement, les Disciples racontèrent avec l'accent de l'incertitude comment quelques-unes des femmes qui suivaient Jésus disaient qu'il était vivant, et ce que l'on rapportait aussi, que son corps ne se trouvait plus dans le sépulcre. Alors le Voyageur inconnu leur dit : « O insensés! cœurs lents à croire les Prophètes! Ne fallait-il pas que « le Christ endurât ces souffrances et qu'ainsi il entrât dans sa gloire? » Ensuite, commençant par Moïse, et parcourant tous les prophètes, il leur expliquait ce qui est dit du Christ dans toutes les Écritures.

Ils étaient arrivés près du lieu où ils devaient s'arrêter, et le Voyageur parut vouloir passer outre; mais les disciples insistèrent pour qu'il restât, disant : « Il se fait tard; le jour est déjà sur son déclin. » Il entra donc avec eux, et ils se mirent à table ensemble. Or, tandis qu'ils étaient à table, cet hôte prit le pain et le bénit; et l'ayant rompu, il le leur présenta. A cet instant, leurs yeux s'ouvrirent et ils reconnurent le Seigneur, mais aussitôt il disparut. Et les disciples se dirent l'un à l'autre : « Notre cœur n'était-il

pas tout brûlant au dedans de nous lorsqu'il nous parlait durant le chemin, et qu'il nous expliquait les Écritures? »

Pleins du feu de charité dont la présence de Jésus les avait remplis, ils retournèrent immédiatement à Jérusalem. Ils y trouvèrent les Apôtres, qui disaient : « Le Seigneur est vraiment ressuscité; il a apparu à Simon. » Eux-mêmes racontèrent ce qui leur était arrivé. Cependant plusieurs ne les voulurent pas croire.

Et comme les Apôtres, s'étant mis à table, s'entretenaient encore sur ce sujet, probablement avec quelque chaleur, Jésus se trouva au milieu d'eux et leur dit : « La paix soit avec vous! »

La paix! c'est la promesse de Bethléem; et, au moment de les quitter, il leur avait dit : « Je vous laisse ma paix. » La paix est le don de Jésus. Mais ils tremblaient et croyaient voir un esprit, parce que Jésus se trouvait devant eux, tandis que les portes étaient restées closes. Il leur dit : « C'est « moi, ne craignez point. Voyez mes mains et mes pieds; touchez. Un « esprit n'a point de chair ni d'os comme vous voyez que j'en ai. » Il leur montra ses mains, ses pieds, la plaie de son côté. Ils étaient ravis et pleins de joie, mais sans pouvoir se persuader encore que ce fût vraiment le Seigneur vivant dans sa chair. Jésus leur demanda quelque chose à manger. Ils lui présentèrent un morceau de poisson grillé et un rayon de miel. Il en mangea en leur présence, leur donna ce qui restait. Ensuite il leur dit : « Rappelez-vous ce que vous avez entendu de ma bouche, quand j'étais « encore avec vous : Il faut que tout ce qui est écrit de moi dans les Pro- « phètes s'accomplisse. » Et, leur ouvrant l'esprit pour l'intelligence des Écritures, il poursuivit : « Il fallait donc que le Christ souffrît et qu'il res- « suscitât d'entre les morts. Vous êtes témoins de ces choses. Il faut main- « tenant que la pénitence et la rémission des péchés soient prêchées en mon « nom à toutes les nations, en commençant par Jérusalem. »

Il a révélé la vérité de son corps réel, il manifeste aussitôt l'unité de son corps mystique, l'Église, née à Jérusalem, destinée à se répandre par toute la terre, composée de Juifs et de Gentils, seule et même Église.

Ayant ainsi parlé, il leur dit une seconde fois, voyant leur joie : « La paix soit avec vous. » Et comme il allait leur faire un don vraiment divin, il ajouta : « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. »



L'INSTITUTION DE LA CONFESSION

Jésus-Christ transmet à son apôtre le pouvoir de lier et de délier les péchés. — Peinture sur bois de fra Angelico, XIVe s. Communiqué par M. le comte Lafond, à Paris.

Après ces paroles, il souffla sur eux, leur disant : « Recevez l'Esprit saint.
« Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis; ceux à qui
« vous les retiendrez, ils leur seront retenus. »

Ce souffle n'était pas encore la plénitude du Saint-Esprit, il en était plu-



Fig. 110. — Les Pélerins d'Emmaüs. Tableau de Duccio, à la cathédrale de Sienne. XIVe siècle.

tôt le symbole, signifiant que le Saint-Esprit procède de Jésus selon sa divinité. Plus tard, au jour de la Pentecôte, les Apôtres recevront cette plénitude qui leur a été promise. Mais la bonté paternelle de Jésus se hâte de leur communiquer le pouvoir d'absoudre.

Thomas, l'un des Onze, n'était pas avec ses frères lors de cette apparition. Ils lui en firent le récit. Mais Thomas répondit : — Si je ne vois dans

ses mains la marque des clous; si je ne mets mon doigt à la place des clous; si je ne mets ma main dans son côté, je ne croirai rien.

Huit jours après, les Apôtres étant dans la même maison, et Thomas s'y trouvant aussi, Jésus vint de nouveau, les portes fermées, et parut au milieu d'eux. Il leur dit : « La paix soit avec vous. » Puis, s'adressant à Thomas, il lui dit : « Mets là ton doigt et vois mes mains; approche ta « main et mets-la dans mon côté; et ne sois plus incrédule, mais fidèle. » Thomas s'écria : — Mon Seigneur et mon Dieu! Jésus lui dit : « Tu as « cru, Thomas, parce que tu as vu. Heureux ceux qui croiront, n'ayant « point vu! »

Après ces événements, les Apôtres et les Disciples étaient retournés en Galilée, où le Seigneur leur avait donné rendez-vous. Simon-Pierre, les fils de Zébédée, Nathanaël, Thomas et deux autres se trouvaient réunis sur les bords du lac de Génésareth. Un soir, Pierre leur dit : — Je vais pêcher.

Ils montèrent avec lui dans une barque; mais cette nuit-là ils ne prirent rien.

Au matin, Jésus parut sur le rivage, et les Disciples ne le reconnurent point. Il leur dit : « Enfants, n'avez-vous rien à manger? » Non, répondirent-ils. Jésus reprit : « Jetez le filet à droite, et vous trouverez. » Ils firent ainsi, et ils ne pouvaient plus tirer le filet, tant il était chargé. Alors Jean dit à Pierre : — C'est le Seigneur! Pierre, entendant ces mots, remit sa tunique, se ceignit et se jeta à la mer. Les autres Disciples vinrent dans la barque, traînant le filet plein. Il contenait cent cinquante-trois grands poissons, et pourtant il ne rompit point.

Cette pêche prophétique où le filet n'est plus jeté au hasard, mais à *droite*, figure l'Église arrivant au port éternel où elle amène les élus. Il y a sept pêcheurs pour représenter l'universalité du sacerdoce catholique. Dans le nombre cent cinquante-trois, d'après l'interprétation de saint Augustin, sont exprimées l'unité de Dieu, la Trinité et l'humanité. Le filet ne rompt point parce qu'alors il n'y aura plus de schisme à redouter. Tout est amené à terre, au rivage stable, au repos, à la paix.

Lorsqu'ils furent à terre, les Disciples virent des charbons allumés et un poisson dessus, et du pain. Jésus leur dit : « Venez et mangez. » Aucun



MISSION DE SAINT PIERRE

D'après les cartons de Hampton Court (Angleterre) et la toile peinte appartenant à M. Lagès, à Paris. — Jésus remet à saint Pierre la charge de son troupeau : « Pais mes agneaux », lui dit-il. Les dix autres apôtres commentent diversement entre eux de la parole du maître.

d'eux n'osa lui demander : Qui êtes-vous? Ils savaient bien que c'était le Seigneur.

L'Évangile dit qu'ils savaient, non qu'ils voyaient. Maintenant ils savent et ils croient sans voir.

Après qu'ils eurent mangé, Jésus dit à Simon-Pierre : — « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ne m'aiment ceux-ci? » Pierre répondit : — Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : « Pais mes agneaux. »

Il lui dit encore : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? » Pierre répondit une seconde fois : — Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : « Pais mes agneaux. »

Il lui dit pour la troisième fois : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu? » Pierre, affligé de cette troisième interrogation, répondit : — Seigneur, vous connaissez toutes choses; vous savez que je vous aime! Jésus lui dit : « Pais mes brebis. »

Ces trois affirmations de Pierre, trois fois provoquées par Jésus, expiaient ses trois reniements. Il ne faut pas, dit saint Augustin, qu'il montre moins d'amour qu'il n'a montré de crainte, et qu'il ait prononcé plus de paroles pour conjurer la mort que pour attirer la vie.

Après les deux premières réponses, Pierre est confirmé dans sa dignité d'Apôtre; après la troisième, il est investi de la dignité sans égale de Pasteur des Pasteurs.

C'est la dernière main au grand ouvrage que Jésus n'a cessé d'édifier, l'Église.

Maintenant, on peut dire qu'elle est faite.

Les paroles que Jésus ajouta assurèrent Pierre de sa fermeté future et lui marquèrent en même temps la gloire de sa mort : « En vérité, en vérité, « quand tu étais jeune, tu te ceignais toi-même et tu allais où tu voulais; « mais, quand tu seras vieux, tu tendras les mains et un autre te ceindra et « te conduira où tu ne voudrais pas aller. » Et Jésus lui dit encore, à lui seul : « Suis-moi. » Comme pour marquer par un trait de plus sa dignité sans égale et jeter une sorte de lueur sur le caractère particulier de son martyre.

Ensuite les Onze se rendirent en Galilée, sur la montagne où Jésus leur

avait dit qu'ils le verraient. On pense que ce fut là que plus de cinq cents disciples à la fois le virent, comme saint Paul en rend témoignage, et ils l'adorèrent. Quelques-uns néanmoins restèrent dans le doute, ce que l'on ne peut entendre des Apôtres. S'approchant des Onze, Jésus leur dit :

« Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre. Allez donc, « enseignez toutes les nations. Baptisez-les au nom du Père, du Fils, et du « Saint-Esprit, et apprenez-leur à garder tout ce que je vous ai commandé. « Et voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde. »

Il leur dit encore :

« Allez dans le monde entier, prêchez l'Évangile à toute créature. Celui « qui croira et sera baptisé sera sauvé, mais celui qui ne croira point sera « condamné. Des miracles accompagneront ceux qui croiront. En mon nom « ils chasseront les démons, ils parleront des langues nouvelles, ils pren- « dront les serpents, et, s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur « nuira point ; ils imposeront les mains sur les malades et les malades seront « guéris. »

Neuf apparitions de Notre-Seigneur sont mentionnées dans l'Évangile. Ce qui suit se rapporte à la dixième et dernière, qui eut lieu à Jérusalem, où les Apôtres étaient revenus.

Mangeant avec eux, Jésus leur ordonna de ne point s'éloigner de Jérusalem, mais d'y attendre l'accomplissement de la promesse du Père, qu'ils avaient reçue de sa bouche, et il leur annonça de nouveau le baptême de l'Esprit saint.

Alors, encore préoccupés du règne temporel du Messie, ils lui firent cette demande : « Seigneur, est-ce le temps que vous rétablirez le royaume « d'Israël ? »

Le Saint-Esprit devait bientôt les désabuser de cette idée. Jésus se contenta de leur répondre : « Ce n'est point à vous de savoir les temps et « les moments que le Père a marqués dans sa toute-puissance. Mais vous « recevrez la vertu du Saint-Esprit qui viendra sur vous d'en haut, et vous « serez mes témoins dans Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et « jusqu'aux extrémités de la terre. »

C'était la prise de possession du monde. Mais, si voisins de ce miracle, ils ne soupçonnaient encore ni quel il serait ni la part qu'ils y prendraient.

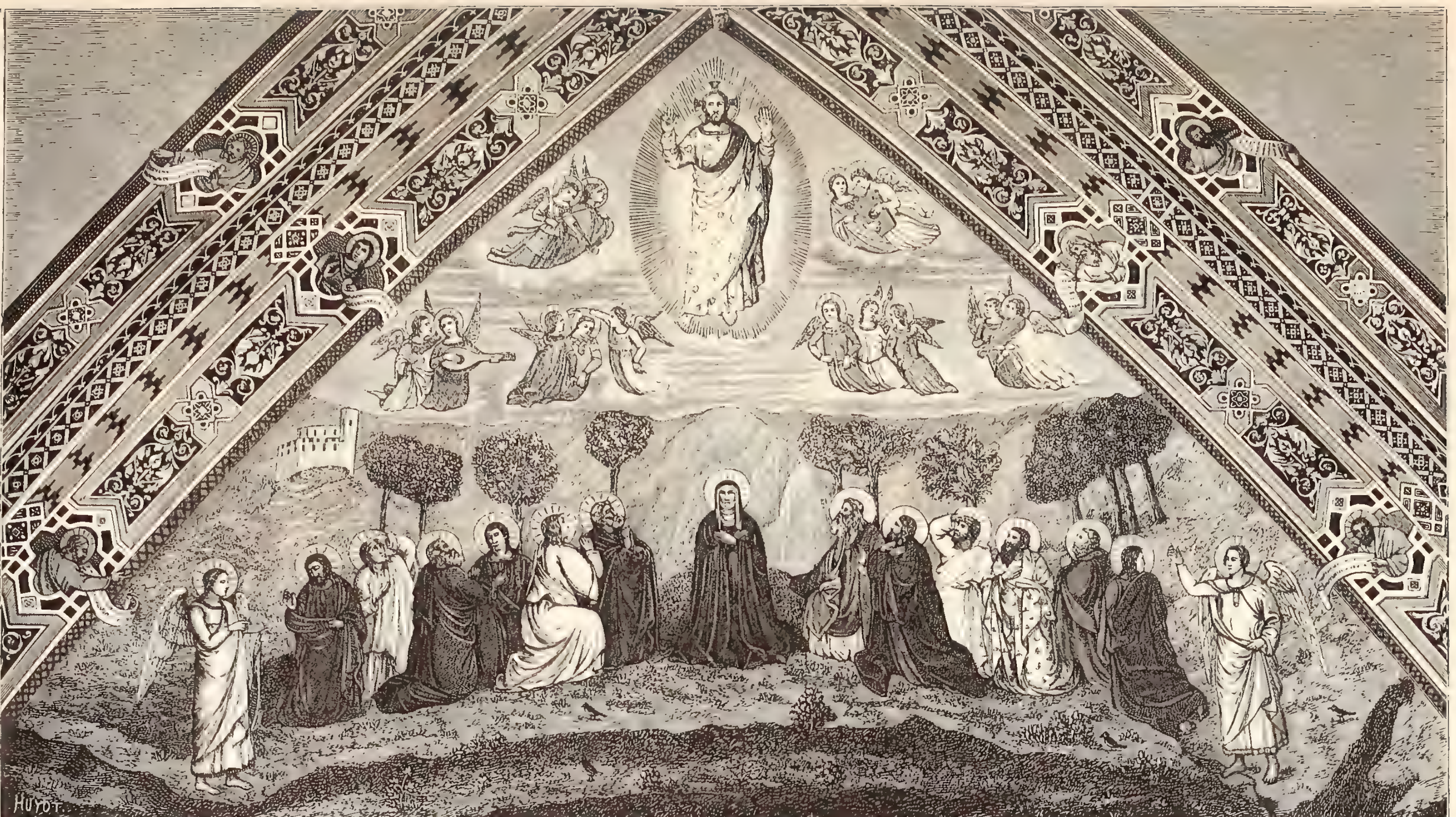


Fig. 111. — L'Ascension. Fresque de Taddeo Gaddi, à la chapelle des Espagnols de Sainte-Marie-Nouvelle, à Florence, XIV[e] siècle. — Jesus s'élève dans une nuée lumineuse. Il est accompagné dans le ciel par des anges et des saints. Les douze apôtres, partagés en deux groupes, assistent à l'ascension de leur maître; la Vierge, au milieu d'eux, se résigne et adore.

Après leur avoir ainsi parlé, le Seigneur Jésus les mena hors de la ville, du côté de Béthanie. Alors, de ses mains que les clous avaient percées, il leur donna une bénédiction; et, tandis qu'il les bénissait, ils le virent s'élever et monter dans le ciel. Bientôt une nuée le déroba à leurs yeux.

Et comme ils regardaient toujours, deux Hommes vêtus de blanc se trouvèrent à leurs côtés, qui leur dirent : « Que restez-vous ainsi à regarder? Ce Jésus, qui du milieu de vous vient de s'élever dans le Ciel, en reviendra un jour de la même manière que vous l'avez vu monter. »



Fig. 112. — Jésus-Christ bénit l'Église.
Miniature d'une *Bible moralisée*, manuscrit du xive siècle,
fonds fr., n° 9561, Bibl. nat.

TROISIÈME PARTIE



JÉSUS-CHRIST CONTINUÉ

DANS L'ÉGLISE

I

JÉSUS-CHRIST DANS L'HISTOIRE

DANS LA LITTÉRATURE, DANS LA SCIENCE.

LA PENTECOTE. — LES APOTRES : PIERRE.



Initiale d'un ms. du xive s.
Bibl. de M. Didot.

Il y avait cinquante jours que Jésus était monté sur la croix, et le cinquantième jour après Pâques les Juifs célébraient l'avénement de la Loi, promulguée cinquante jours après la sortie de l'Égypte. Pendant cette fête, ils offraient à Jéhovah les prémices de la moisson. Il y avait dix jours que Jésus s'était élevé au Ciel; et ceux qu'il avait laissés attendaient avec foi l'accomplissement de ses promesses.

Étant assemblés, ils entendirent tout à coup un grand bruit, comme d'un vent impétueux qui descendait d'en haut. Au même instant, il parut des flammes qui se divisèrent en langues de feu et s'arrêtèrent sur la tête de chacun, même des femmes, et ils furent tous remplis du Saint-Esprit. Jean-Baptiste avait annoncé ce baptême de feu. Pendant que les Juifs, devenus indignes, célèbrent la fête de la Loi ancienne, la Loi nouvelle est promulguée. Dieu a agrandi le domaine de l'homme, il lui a donné des terres nouvelles, et déclare qu'il veut désormais d'autres et de plus amples moissons. Le Saint a achevé de former les ouvriers de ces moissons nouvelles.

Les Apôtres surent tout de suite qu'ils devaient s'adresser au genre humain. Ils commencèrent à parler diverses langues, selon que le Saint-Esprit les inspirait. Attirés par cette merveille, des Juifs de toutes les nations qui remplissaient la ville vinrent en grand nombre autour d'eux. Chacun s'étonnait de les entendre; les Juifs de Judée disaient : — Ils sont ivres !

Alors, Pierre, debout au milieu des Onze, se trouva un autre homme. Il dit : Vous vous souvenez de Jésus de Nazareth et des miracles que Dieu a faits par lui au milieu de vous. Il vous a été livré, vous l'avez crucifié et vous l'avez fait mourir. Mais Dieu l'a ressuscité, et nous sommes témoins de sa résurrection. Or, après qu'il a été élevé au Ciel et qu'il a reçu la promesse que le Père lui avait faite d'envoyer le Saint-Esprit, il a répandu cet Esprit-Saint que vous entendez maintenant. O peuple d'Israël, sachez donc très-certainement que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié.

Ainsi parla Pierre, en face des Prêtres, des Scribes, des Pharisiens et du peuple, moins de deux mois après la mort de Jésus-Christ. C'est la première forme ou la première paraphrase du *Credo,* qui désormais va retentir sans relâche dans le monde entier et en changer la figure.

Parmi ceux qui avaient entendu Pierre, beaucoup dirent aux Apôtres : — Nos Frères, que faut-il que nous fassions? Pierre leur dit : — Faites pénitence. Que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ pour la rémission des péchés, et vous recevrez le don du Saint-Esprit. Car la promesse a été faite à vous et à vos enfants, et à tous ceux qui sont éloignés, autant que le Seigneur en appellera.

Ce jour-là, trois mille environ reçurent le baptême. Tel fut le premier coup de filet du pêcheur d'hommes. Et ces nouveaux disciples du Christ, dont le nombre augmentait tous les jours, étaient unis par une grande charité.

Les Apôtres faisaient de nombreux miracles. Un jour, Pierre et Jean virent à la porte du Temple un infirme, boiteux de naissance, qui demandait l'aumône. Pierre lui dit : « Je n'ai ni or ni argent, mais je donne ce que j'ai : au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche. » En même temps il le prit par la main, et le boiteux, marchant avec allégresse, les accompagna dans le Temple. Cet homme avait plus de quarante ans; tout le monde le

connaissait. Une grande foule s'empressa autour des Apôtres. Pierre leur dit : « Pourquoi nous regardez-vous comme si c'était par nous-mêmes que



Fig. 113. — Descente du Saint-Esprit. Miniature de l'école de Léonard de Vinci, XVIe siècle. Bibliothèque impériale de Vienne.

nous eussions fait marcher cet homme? Le Dieu de nos Pères glorifie son fils Jésus que vous avez renié devant Pilate, quand Pilate jugeait qu'il

devait être renvoyé absous. Vous avez renié le Saint et le Juste; vous avez préféré que l'on vous délivrât un homicide. Vous avez fait mourir l'auteur de la vie. Mais Dieu l'a ressuscité, et nous en sommes tous témoins. C'est lui qui, par la foi au nom de Jésus, a guéri les pieds de cet homme. »

L'Apôtre, imputant à l'ignorance leur crime contre Jésus, les pressa d'embrasser la foi, puisque c'était à eux que Dieu avait d'abord envoyé son Fils.

Pendant qu'il parlait, des prêtres et des gardes du Temple, courroucés de l'entendre annoncer la résurrection, survinrent et l'arrêtèrent ainsi que Jean. Jusqu'à ce moment, les meurtriers de Jésus avaient évité d'avoir affaire à ses Disciples. Ils craignaient de réveiller le souvenir du Maître, comptant en avoir plus aisément raison par le silence et par l'oubli. Ce qui s'était passé le jour de la Pentecôte, ce nouveau miracle, cette seconde prédication dans le Temple, les dispositions visibles de la foule, les firent changer d'avis.

Pierre et Jean, conduits en prison, comparurent le lendemain devant le tribunal qui avait jugé le Sauveur. Anne et Caïphe présidaient. Ils demandèrent aux Apôtres par quelle autorité et au nom de qui ils avaient guéri le boiteux. Pierre répondit : — Au nom du Seigneur Jésus-Christ, que vous avez cloué à une croix et que Dieu a ressuscité. Le salut ne peut venir que de lui, parce que Dieu n'a donné nul autre que lui par le nom de qui nous puissions être sauvés.

Les juges du Christ furent déconcertés. Ils ne pouvaient nier le miracle et ne voulaient pas se rendre. Le silence leur parut encore le meilleur parti. Pensant que des hommes de rien et des ignorants, tels que ces Disciples, ne résisteraient pas à la menace, ils leur défendirent d'enseigner ni de parler désormais en aucune sorte au nom de Jésus. Pierre et Jean répliquèrent : — Jugez vous-mêmes s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à Dieu. Pour nous, nous ne saurions taire les choses que nous avons vues et que nous avons entendues.

Paroles que la conscience humaine peut compter au nombre de celles qui l'ont empêchée de périr.

Les juges, redoublant leurs menaces, laissèrent aller ces obstinés. Ce fut là le premier procès que l'Église eut à subir. Elle en célébra l'heureuse

issue par un cantique où éclatent la poésie et l'enthousiasme du monde nouveau. Si l'on veut se rappeler ce qui se chantait alors parmi les hommes, on verra tout de suite quelle race victorieuse venait de naître sur le Calvaire :

« Seigneur, c'est vous qui avez fait le ciel et la terre, et la mer, et tout ce qu'ils contiennent.

« C'est vous qui, par le Saint-Esprit et par la bouche de notre père David, votre serviteur, avez dit : « D'où vient que les nations ont frémi? « Pourquoi les peuples ont-ils médité des choses vaines ?

« Les rois de la terre se sont unis, et les princes se sont ligués contre le Seigneur et contre son Christ. »

« Car il est vrai que contre votre saint Fils Jésus, votre Christ, se sont ligués dans cette ville Hérode et Ponce-Pilate, et les Gentils et les peuples d'Israël,

« Pour accomplir ce que votre puissance et votre conseil avaient décrété qui serait fait.

« Et maintenant, Seigneur, voyez leurs menaces, et donnez à vos serviteurs d'annoncer votre parole hardiment.

« Et étendez votre main pour donner des guérisons, des signes et des miracles par le Nom de votre saint Fils Jésus-Christ. »

Après qu'ils eurent ainsi prié, la maison où ils étaient assemblés trembla. Dieu leur donnait cette marque qu'il était là toujours, et qu'il pouvait renverser et les Juifs et la terre.

Pleins du Saint-Esprit, les Apôtres continuèrent de répandre la parole comme s'ils n'avaient rien à redouter. Environ cinq mille personnes se firent baptiser après cette seconde prédication.

Pierre était non-seulement le chef spirituel, mais encore le juge, et en quelque sorte le roi de cette nation nouvelle. Des miracles sans nombre confirmaient son autorité. On plaçait dans les rues les malades sur son passage, et son ombre, portant sur eux, les guérissait.

Les Princes des Prêtres et tout le parti des incrédules virent qu'il fallait prendre d'autres mesures pour étouffer « la secte de Jésus ». Ils firent de nouveau arrêter les Apôtres. Un Ange apparut aux prisonniers, leur ouvrit les portes et leur dit : — Allez, et prêchez hardiment (fig. 114).

Le lendemain, dès que le Temple fut ouvert, ils se mirent à prêcher dans la galerie de Salomon, où ils avaient été arrêtés après la guérison du boiteux.

Les juges étaient assemblés. On vint leur dire que tout était en ordre dans la prison, les portes fermées, les gardes aux portes; mais que les prisonniers n'y étaient plus. Leur étonnement redoubla lorsqu'ils apprirent que ceux qu'ils cherchaient enseignaient librement sous les galeries du Temple. Ils les firent amener, mais sans violence, par crainte du peuple.

Le Grand-Prêtre leur demanda comment, après les défenses qu'ils avaient reçues, ils osaient encore prononcer « ce nom-là »? Vous avez, ajouta-t-il, rempli Jérusalem de votre doctrine, et vous voulez nous rendre coupables de la mort de *cet homme!*

Pierre et les Apôtres répondirent : « Il faut obéir à Dieu. Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus que vous avez mis à la croix. Il est le Prince et le Sauveur que Dieu a élevé pour donner à Israël la pénitence et la rémission des péchés. Et le Saint-Esprit que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent en est témoin avec nous. »

Les juges se consultaient pour savoir comment ils les feraient mourir. Un docteur pharisien très-respecté, nommé Gamaliel, qui enseignait la sainte Écriture, et qui plus tard se convertit, leur persuada d'attendre encore. — Si l'œuvre de ces hommes ne vient que d'eux-mêmes, dit-il, elle se dissipera d'elle-même; mais si elle vient de Dieu, vous ne sauriez la détruire. Et il est à craindre que vous ne vous opposiez à Dieu!

De telles paroles pouvaient être prononcées dans le conseil qui avait condamné Jésus, et elles ralliaient la majorité sous la présidence de Caïphe. Il fallait que les miracles eussent parlé bien haut! Néanmoins, le Conseil fit flageller les Apôtres et leur renouvela la défense de parler en aucune sorte au nom de Jésus. Mais, joyeux d'avoir souffert des opprobres pour le nom de leur Maître, les Apôtres continuèrent de le prêcher hautement dans le Temple et partout. Les conversions furent plus abondantes, une persécution plus violente s'organisa.

Après l'Ascension, les Apôtres s'étaient complétés au nombre de douze, en s'adjoignant le disciple Matthias, désigné par le sort pour remplacer l'Iscariote. Plus tard, afin de se décharger du soin matériel de la commu-

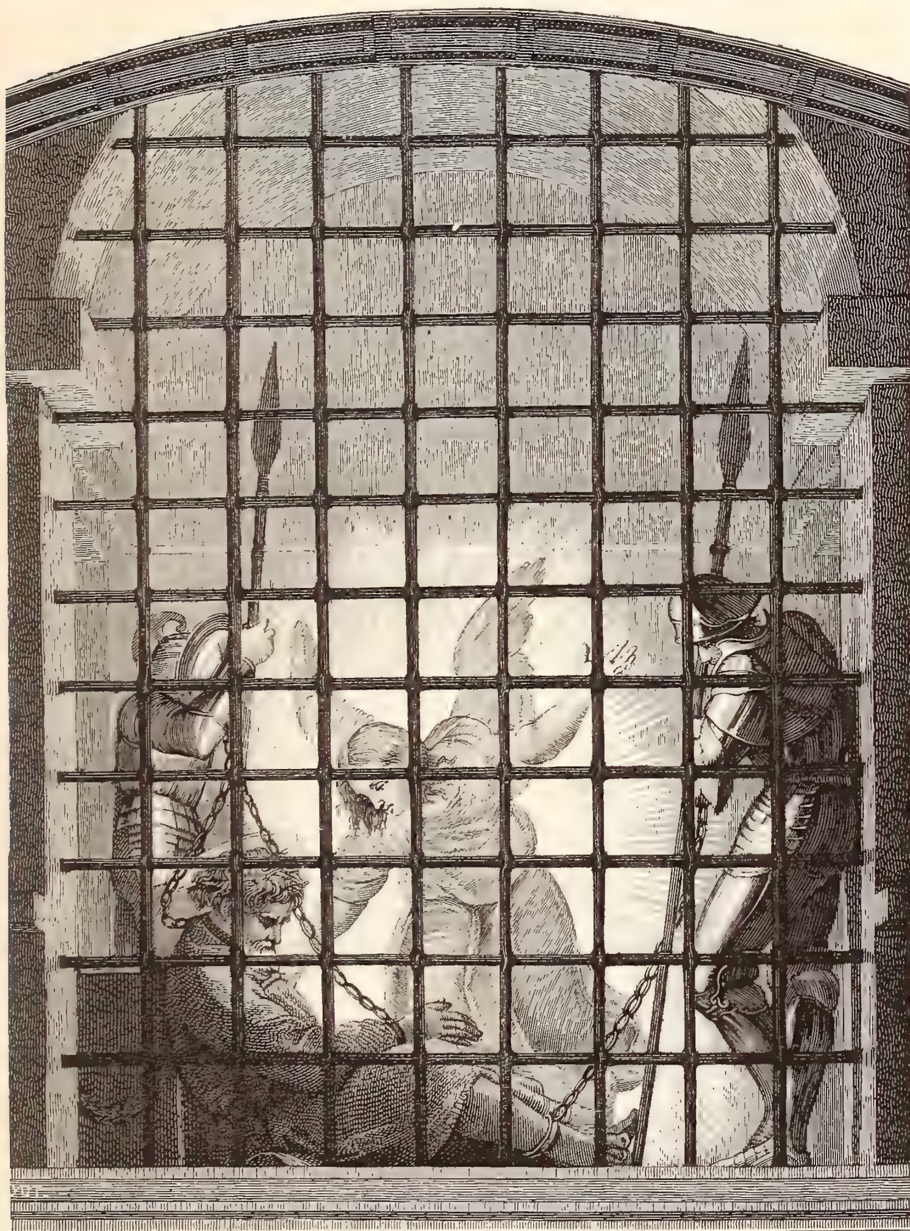


Fig. 114. — Saint Pierre délivré de prison par un Ange. Peinture à fresque de Raphaël, au Vatican, XVIe siècle.

nauté, ils avaient institué sept diacres, choisis entre les Disciples et élus par eux. Le premier diacre, nommé Étienne, avait étudié sous Gamaliel.

C'était un homme plein de foi, de science et de force, et qui faisait de

grands miracles. Les Juifs grecs, ayant eu avec lui des controverses publiques dont le résultat n'avait pas tourné suivant leur désir, l'accusèrent de blasphème et le traînèrent devant le Conseil, où ils produisirent de faux témoins. Lorsque Étienne fut en présence des juges, ceux-ci virent son visage éclatant comme celui d'un ange. Le Grand-Prêtre l'interrogea, et il se défendit. Son discours était d'un maître. Il montra comment les Juifs avaient toujours persécuté les Prophètes; comment, fidèles au mauvais esprit de leurs pères, ils venaient de mettre à mort Celui que les Prophètes avaient annoncé, le Messie préfiguré par Moïse. Ce discours leur faisait aussi comprendre que l'intelligence des livres saints sortait de leurs écoles et passait aux Disciples de Jésus. Ils devinrent furieux. Mais, tandis qu'ils grinçaient les dents contre Étienne, celui-ci, levant les yeux, s'écria : « Je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'Homme qui est debout à la droite de Dieu. »

Aussitôt les membres du Conseil, poussant de grandes clameurs, le traînèrent hors de la ville pour être lapidé. Suivant la loi, les témoins devaient lui jeter la première pierre. Afin de témoigner qu'ils exécutaient le jugement, ils mirent leurs vêtements aux pieds d'un jeune docteur, élève aussi de Gamaliel, qui était là comme délégué des juges. Étienne, pendant qu'on le lapidait, disait : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit! » Et, s'étant mis à genoux, il dit encore : « Seigneur, ne leur imputez point ce péché! » Ayant prononcé cette parole, il mourut. L'Écriture dit : *Il s'endormit.* C'est le premier martyr, le premier qui reçut en ce monde l'accomplissement de la première promesse faite par Jésus à ses premiers Disciples : « Vous verrez le ciel ouvert. »

Les Juifs pouvaient se consoler de leur nouveau crime en se disant qu'au moins « la secte » ne remplacerait pas aisément l'homme plein de science, d'éloquence et d'ardeur qu'ils venaient de lui ôter. Mais ils ne connaissaient pas les desseins et la puissance de Dieu. Le successeur d'Étienne était né, était présent. C'était ce jeune docteur, aux pieds de qui les bourreaux d'Étienne avaient déposé leurs vêtements et qui consentait à sa mort. Alors il se nommait Saul; un jour il se nommera PAUL, et il sera celui que toute langue appellera par excellence l'APÔTRE.

Le martyre de saint Étienne fut le signal d'une grande persécution. Saul

n'y demeura pas inactif. « Il faisait d'étranges ravages dans l'Église, entrant dans les maisons et traînant par force en prison les hommes et les femmes. »



Fig. 115. — Saint Étienne portant les pierres de sa lapidation. Gravure de Martin Schœn, XVIe siècle. Bibliothèque de M. Ambr. Firmin-Didot.

Tous les Disciples se dispersèrent; les Apôtres, quoique plus menacés, obéissant à l'ordre de Jésus-Christ, ne quittèrent pas Jérusalem. La per-

sécution et la dispersion eurent l'effet que le monde s'est accoutumé à leur voir produire : l'Évangile fut plus promptement répandu. La Samarie en profita la première. Le diacre Philippe, à l'exemple du Maître, franchit la barrière de la nationalité juive et récolta où Jésus avait semé. Saint Pierre et saint Jean, unis par les liens de la charité, vinrent de Jérusalem, au nom du collége apostolique, pour administrer la confirmation à ceux que Philippe avait baptisés et leur communiquer les dons du Saint-Esprit.

Là se manifesta le premier hérétique, presque au même instant que venait d'être couronné le premier martyr.

Voyant les miracles de Philippe, un Samaritain nommé Simon, trafiquant de magie, avait demandé et reçu le baptême. Lorsqu'il fut témoin des grâces nouvelles qui suivaient l'imposition des mains, il offrit de l'argent aux Apôtres pour qu'ils lui donnassent aussi le pouvoir de communiquer le Saint-Esprit. Pierre lui dit : « Que ton argent périsse avec toi, qui as cru que le don de Dieu se peut acquérir pour de l'argent. Tu n'as rien à prétendre dans cette œuvre, car tu n'as pas le cœur droit. Fais donc pénitence de ton impiété : peut-être que Dieu te pardonnera. » Le magicien effrayé supplia les Apôtres d'intercéder pour lui; mais il resta engagé dans son crime, cherchant à obtenir le don de Dieu, ou feignant qu'il l'avait obtenu, pour le revendre, principal caractère de l'hérésie.

Les baptisés de la Samarie, à demi juive, étaient les prémices d'une conquête bien autrement étendue, que l'Évangile allait entreprendre. Les Prophètes avaient annoncé que le royaume de Dieu serait ouvert même aux Païens; Jésus avait dit : « Enseignez toutes les nations et baptisez-les. » Humainement, il semblait impossible d'appeler les Païens sans leur imposer en même temps tout le judaïsme, ou sans exclure du même coup tous les Juifs. Jusqu'ici l'Évangile n'avait été prêché qu'aux enfants d'Abraham, et c'étaient les plus fervents qui l'embrassaient. Ils se dégageaient de certaines observances des Pharisiens, mais ils se tenaient plus près de la Loi. Ils n'avaient pas même l'idée que la circoncision pût être abolie. A leurs yeux, tout incirconcis était impur; on ne devait ni boire, ni manger, ni avoir aucune intimité avec lui. Comment faire tomber cette barrière? Comment imposer aux Gentils la circoncision et la privation des aliments déclarés impurs? Comment admettre dans l'Église, uniquement composée de

Juifs fidèles, des hommes au contact desquels ils se croiraient souillés? Il fallait une révélation divine, Pierre la reçut.

Il y avait à Césarée un centurion de la cohorte italique nommé Corneille, homme de bien. Incirconcis, il s'était, comme beaucoup d'autres, fait Juif autant qu'il pouvait l'être, parce que le culte d'Israël donnait au moins quelque chose à l'aspiration de son cœur. Il priait, faisait l'aumône, craignait Dieu, et toute sa famille était comme lui. Un Ange lui apparut et lui dit : — « Tes prières et tes aumônes sont montées devant Dieu. Envoie maintenant en la ville de Joppé, et fais venir un certain Simon, surnommé Pierre. Il loge chez le corroyeur Simon. Ce que tu as à faire, c'est lui qui te le dira. » Aussitôt Corneille envoya à Joppé.

Le lendemain, lorsque les envoyés de Corneille approchaient déjà, Pierre monta sur la terrasse de la maison pour prier. Ensuite il demanda à manger. Continuant de prier tandis qu'on lui apprêtait son repas, il fut ravi en extase. Le ciel s'ouvrait; une grande nappe, liée par les quatre coins en forme de vase, s'abaissait vers la terre, et cette nappe renfermait toutes sortes de bêtes, parmi lesquelles il y en avait d'impures et défendues par la loi. En même temps, l'Apôtre entendit une voix qui lui disait : « Pierre, lève-toi, tue et mange. » Il répondit : « Seigneur, je n'ai garde! Jamais je n'ai rien mangé d'impur. » La voix reprit : « N'appelle pas impur ce que Dieu a purifié. » La vision se renouvela trois fois, puis la nappe fut retirée dans le Ciel.

Ces bêtes impures et sauvages figuraient les Païens, souillés d'impuretés et soumis à toutes les passions brutales. Elles paraissaient descendre du Ciel, parce que l'élection divine les donnait à Pierre pour les recevoir dans l'Église. *Tue et mange :* Fais-les mourir au vieil homme et incorpore-les en ton unité.

Pierre ne comprit pas immédiatement. Pendant qu'il réfléchissait au sens de sa vision, les envoyés de Corneille le demandaient à la porte, et dans le même moment l'Esprit lui disait : « Va sans crainte avec ces hommes, c'est moi qui les ai envoyés. » Ayant donc reçu les messagers, Pierre les suivit, serviteur des serviteurs de Dieu. Quelques-uns des frères l'accompagnaient. Pierre ne va pas seul et n'agit point sans témoins; ce qu'il dit et ce qu'il fait en sa qualité de chef de l'Église est la leçon et l'exemple du monde.

Corneille l'attendait. Dès qu'il le vit, il se jeta à ses pieds. Pierre le fit relever et entra. — Vous savez, dit-il à Corneille, combien les Juifs ont en abomination la fréquentation d'un étranger; mais Dieu m'a montré que je ne devais regarder aucun homme comme impur. Faites-moi savoir ce que vous voulez de moi.

Corneille, entouré de ses parents et de ses meilleurs amis, raconta ce que lui avait dit l'Ange. Il ajouta : — Nous sommes devant vous pour entendre ce que le Seigneur vous a commandé de nous dire.

Pierre, admirant la grâce que Dieu avait faite aux hommes en leur annonçant la paix par Jésus-Christ, Seigneur et Sauveur de tous, commença aussitôt d'instruire ces Gentils si miraculeusement appelés. Pendant son discours, le Saint-Esprit descendit visiblement sur tous ceux qui l'écoutaient. A la grande surprise des fidèles circoncis, ils se mirent à parler les langues et à glorifier Dieu. Alors Pierre dit à ses compagnons : « Qui pourrait refuser le baptême à ceux qui ont reçu le Saint-Esprit? » Et il commanda qu'ils fussent baptisés au nom du Seigneur Jésus.

De retour à Jérusalem, l'Apôtre eut néanmoins à subir quelques contestations pour être entré chez des incirconcis et avoir mangé avec eux. Il rapporta tout ce qui était arrivé. « Lorsque je vis, ajouta-t-il, que le Saint-Esprit descendait sur ces Gentils, comme il était descendu au commencement sur nous, je me suis souvenu de cette parole du Seigneur : *Jean a baptisé dans l'eau, mais vous serez baptisés dans le Saint-Esprit.* Puis donc que Dieu leur a donné la même grâce qu'à nous, qui étais-je, moi, pour m'opposer à Dieu? » Ces paroles et l'autorité si reconnue de Pierre, qui avait reçu les clefs pour fermer et pour ouvrir, apaisèrent les scrupules judaïques. Ceux qui avaient murmuré conçurent une sainte joie. Ils dirent : Que Dieu soit glorifié; il a aussi donné la grâce de la pénitence aux étrangers, afin qu'ils aient la vie!

LES APOTRES. — PAUL.

Le mur de séparation commençait de crouler. Pierre, choisi pour porter le premier coup, avait largement ouvert la brèche. Le bélier qui devait achever l'œuvre était déjà dans la main de Jésus-Christ.

Après la mort d'Étienne, Saul avait continué de poursuivre ardemment les fidèles. Il était Pharisien de race, instruit, éloquent, peut-être ambitieux; il voulait montrer plus que le zèle accoutumé de son école pour les traditions. Né à Tarse, il appartenait sans doute à la synagogue des hellénistes, dont la colère contre les polémiques victorieuses de saint Étienne avait allumé la première persécution qui fit couler le sang. Saul avait consenti au meurtre



Fig. 116. — Saul, se rendant à Damas pour persécuter les chrétiens, est jeté par le Seigneur à bas de son cheval. Il se convertit et devient saint Paul. — D'après le carton de Raphaël à Hampton-Court (Angleterre).

d'Étienne, il y avait participé. Mais la prière du martyr était montée au ciel pour lui.

Cependant, au bout d'une année, « ne respirant que menaces et que mort contre les Disciples de Jésus-Christ », et ne se satisfaisant pas d'avoir contribué à les chasser de Jérusalem, il demanda au Grand-Prêtre des lettres pour les Synagogues de Damas, afin de faire arrêter ceux qu'il trouverait dans cette ville.

Il était sur le chemin, aux approches de Damas. Tout à coup il se vit enveloppé d'une lumière prodigieuse, il fut renversé par terre, et une voix lui dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? » Il s'écria : — Seigneur, qui êtes-vous? Le Seigneur répondit : « Je suis Jésus, que tu persécutes; il

t'est dur de regimber contre l'aiguillon. » Cette parole montre que déjà la grâce le pressait. Le persécuteur ne résista pas davantage. — Seigneur, dit-il, que voulez-vous que je fasse ? Le Seigneur reprit : « Lève-toi, et entre dans la ville. »

Ceux qui l'accompagnaient avaient entendu la Voix, sans que personne leur apparût. Saul avait vu le visage lumineux et le corps glorifié du Sauveur. Devant cet éclat, ses yeux s'étaient fermés. Lorsqu'il les rouvrit, il ne voyait plus. Ses compagnons le prirent par la main et le menèrent à Damas. Pendant trois jours il ne but ni ne mangea, et ses yeux restèrent privés de lumière.

Le troisième jour, un disciple, nommé Ananie, entendit la voix du Seigneur qui lui dit : « Va dans la rue Droite, à la maison de Jude, où tu demanderas un nommé Saul de Tarse, car voici qu'il est en prière. » Et, dans le même moment, Saul voyait en esprit un homme nommé Ananie, qui lui imposait les mains afin qu'il recouvrât la vue.

Cependant Ananie répondit : — Seigneur, j'ai ouï dire que cet homme a cruellement persécuté vos saints dans Jérusalem, et même il a pouvoir des Princes des Prêtres pour arrêter ici tous ceux qui invoquent votre nom.

Mais le Seigneur lui dit : « Va. Celui-là même, je l'ai choisi pour « porter mon nom devant les Gentils, devant les Rois et devant les enfants « d'Israël. »

Ananie se rendit sans délai auprès du persécuteur, lui imposa les mains et lui dit : — Mon frère Saul, le Seigneur Jésus, qui t'est apparu dans le chemin par où tu venais, m'a envoyé afin que tu recouvres la vue, et que tu sois rempli de l'Esprit saint.

A l'instant, des yeux de Saul tombèrent comme des écailles. Il vit, se leva, reçut le baptême ; et, après quelques jours passés avec les Disciples de Damas, il entra dans les Synagogues, publiant que Jésus était le Fils de Dieu. Ayant fait cette confession publique, il se retira dans le désert, seul à seul, pour ainsi dire, avec Jésus qui l'avait converti et qui l'instruisait. Il passa plusieurs années dans une sorte de retraite, violemment haï par les Juifs, encore à demi suspecté par beaucoup de fidèles. Il ne revint à Jérusalem qu'au bout de trois ans, pour voir Pierre, et il resta peu. On ne connaissait pas encore toute sa vertu, encore moins son génie ; personne, sans

excepter lui-même, ne prévoyait sa vocation spéciale pour la conversion des Païens. Il commença de se révéler à Antioche, où saint Barnabé, comme lui ancien disciple de Gamaliel, gouvernait une église presque toute formée de Païens convertis. Bientôt cette église devint aussi florissante que celle de Jérusalem. Ce fut à Antioche que les fidèles, acceptant une moquerie populaire, prirent le nom de CHRÉTIENS.

La conversion et l'instruction de saint Paul, dues à l'intervention visible de Jésus-Christ, sont la dernière œuvre que le Seigneur ait faite, pour ainsi parler, de sa personne. Par ce miracle plus étonnant qu'une résurrection, le Fils de Dieu donna du même coup à son Église non-seulement le plus grand de ses docteurs, mais le plus irrécusable de ses témoins. L'intelligence ne peut rien opposer au témoignage de saint Paul touchant la pleine vérité de l'histoire évangélique. Celui-ci n'est pas un simple et un ignorant qui ait pu être trompé par des semblants de prodiges ou subjugué par le charme et l'ascendant d'une nature supérieure, ni un homme qui ait cru de loin sur ce qu'il entendait raconter, ni un philosophe que la séduction de la pensée ait conduit à composer un mythe pour faire accepter du monde les idées qu'il avait conçues. C'est un contemporain, un savant, un docteur de la loi, un pharisien, un ennemi. Il a résisté aux miracles et à la parole candide et cordiale de Pierre, à la science et à l'éloquence d'Étienne, aux troubles de son propre cœur, si grand et si généreux. Ni le sang des martyrs ne l'a converti, ni les larmes et les vertus des fidèles ne l'ont touché. Humainement, il n'avait rien à gagner, il avait tout à perdre en devenant chrétien. Il est renversé, la beauté glorifiée de Jésus passe devant ses yeux comme un éclair, il sait ce qu'il voulait ignorer, il se relève le contraire de ce qu'il était, il s'engage parmi ceux qu'il venait proscrire.

On a inventé des mots qui rendent compte de ces révolutions intérieures dont Paul a été le premier exemple, et que tous les siècles et que tous les peuples ont vues depuis lui. C'est un coup de délire, une fièvre, une « hallucination ». — Paul a vu passer un éclair, il a cru qu'il voyait la face de Jésus; un coup de tonnerre lui a fait croire qu'il entendait sa voix; il a cru apprendre soudainement ce qu'il savait déjà. — Ainsi l'on explique la conversion de l'Apôtre, sa vie, ses travaux, sa doctrine, son martyre, sans se donner l'ennui d'inculper sa sincérité.

Mais la figure de saint Paul nous est parfaitement connue. Devant cette figure, la raison ne peut se prostituer à des abaissements qui l'aveuglent tout à fait. Si Jésus-Christ n'avait pas vécu, n'était pas mort, n'était pas ressuscité; s'il n'avait pas été le Fils de Marie, le Fils de David, le Fils de Dieu; si les doctes d'Israël n'eussent pu reconnaître en lui tous les traits du Messie annoncé dans les Écritures, s'il n'avait pas été l'homme et le Dieu que nous présente l'Évangile, assurément c'eût été peu de chose pour l'esprit de saint Paul que le coup de foudre ou le coup de folie du chemin de Damas. Trois ans de quasi-solitude, sous la double pression de la haine furieuse des Juifs et de la longue défiance des chrétiens, lui ont donné tout le temps de se reconnaître; le premier essai de la vie apostolique eût suffi pour lui rendre le bon sens. La vie apostolique n'a jamais été douce suivant la nature, elle ne fut jamais plus rude qu'en ces premiers temps; personne jamais n'en a porté le poids plus plein et plus rigoureux que saint Paul.

Le Seigneur avait dit à Ananie, en l'envoyant à Saul : *Je lui montrerai combien il doit souffrir pour mon nom.*

Lorsque saint Paul écrivait sa seconde épître aux Corinthiens, vers l'an 57, une dizaine d'années avant sa mort, il avait déjà été flagellé cinq fois par les Juifs et trois fois battu de verges par les Romains, supplices souvent mortels. A Lystre, les Juifs l'avaient lapidé et laissé pour mort. Il avait fait naufrage trois fois. Avant d'avoir la tête tranchée, il fut enchaîné et mis en prison sept fois. « J'ai fait beaucoup de voyages, j'ai été en péril sur les « rivières, en péril de tomber entre les mains des voleurs, en péril de la « part de ceux de ma nation, en péril de la part des Gentils, en péril dans « la ville, en péril dans le désert, en péril sur mer, en péril du côté des faux « frères. J'ai été dans l'affliction et dans la douleur, dans les longues veilles, « dans la faim, dans la soif, dans beaucoup de jeûnes, dans le froid et dans « la nudité. Outre les afflictions extérieures, j'ai celles de l'esprit. » C'est cette vie qu'avait embrassée l'homme désigné pour devenir le chef du puissant parti des Pharisiens. Il la commença tout de suite après que Jésus-Christ lui eut fait dire par Ananie qu'il lui montrerait combien il devait souffrir pour son nom.

Mais, au milieu de cette vie, dans cette chaîne de fatigues, d'angoisses, de séparations et de tortures, ayant sous les yeux le spectacle et le fardeau de



Fig. 117. — Saint Paul, prêchant à Athènes. Du haut d'une estrade, l'apôtre parle au peuple assemblé autour de lui. La statue de Mars s'élève à droite devant la porte d'un temple. — Gravure de Marc-Antoine, d'après un carton de Raphaël, XVI[e] siècle.

ce monde de Satan où il vit dominer tour à tour Caligula, Claude et Néron, il surabondait de paix, d'espérance et de joie. C'est lui qui le dit, en paroles toutes resplendissantes de l'allégresse de son cœur. Quatre fois au moins depuis l'apparition de Damas, la présence visible de Jésus-Christ lui apporta ces baumes de la croix, la paix des persécutés, l'espérance des condamnés, la joie des abandonnés. Une fois l'extase l'emporta en présence du Fils de l'Homme régnant au Ciel, dans le voisinage immédiat de Dieu, et il entendit des choses que les langues terrestres ne sauraient exprimer. Il était tellement plein de son Dieu et de son amour qu'il a pu dire : « Je ne vis plus, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

La vie de Jésus-Christ en lui se manifestait par une sagesse de conduite, une douceur et une charité qui surpassaient encore la grandeur de ses révélations et de son génie. Il a éclairé les secrets de la Grâce, de la Prédestination, du Verbe incarné, de la vocation des Gentils, des sources et des effets des principaux sacrements, de la nouvelle alliance et du nouveau sacerdoce, de l'abrogation de la Loi et de notre liberté en Jésus-Christ; il a répandu ses lumières d'une main aussi prudente que vigilante, d'un cœur toujours humble et doux. Toutes les grandes voix qui ont enseigné dans l'Église l'ont célébré; Dieu l'a loué davantage. Il a voulu que ce modèle du nouveau prêtre et du nouvel homme fût particulièrement et pour ainsi parler personnellement connu du genre humain. Le livre des *Actes des Apôtres*, qu'on a appelé un cinquième Évangile, fut inspiré pour affermir les droits de l'apostolat, constater la primauté de Pierre et nous laisser l'histoire et le portrait éternel de Paul, apôtre des nations, élu, conquis et formé par le Seigneur Jésus.

Saint Paul mourut à Rome, par le glaive, l'an 67 de Jésus-Christ, et c'était environ son âge. Il fut décapité sur le chemin d'Ostie; c'était la grande voie par où le monde entrait dans Rome, dont le séjour de Pierre avait fait déjà la capitale de l'Église catholique.

La même année, probablement le même jour, Pierre, lié par les mêmes bourreaux, fut attaché à la croix. Dieu l'avait tiré de la main des Juifs afin qu'il vînt à Rome et que l'arbre de la croix y prît racine.

Rome donc eut le second Calvaire et la seconde croix. Ils la plantèrent sur le Vatican, où s'étendait un jardin de Néron, sol déjà profondément

arrosé de sang chrétien. C'est là que des fidèles du Christ, couverts de peaux de bêtes, avaient été livrés à la dent des chiens, tandis que d'autres, enduits de résine, brûlaient enchaînés, comme des torches, pour éclairer ces jeux de l'empereur. Néron était alors entouré de devins et de magiciens juifs qui rattachaient à lui leur espérance du Messie; l'impératrice Poppée était prosélyte. Ces influences ne restaient pas étrangères à la persécution. Pierre fut crucifié d'une façon particulière, ses pieds, que Jésus avait lavés, tournés vers le ciel, sa tête en bas, comme pour en faire tomber la couronne. Sur le Vatican s'élève aujourd'hui la basilique dédiée au Prince des Apôtres; là réside, après dix-huit siècles révolus, son deux cent cinquante-quatrième successeur. — Tu es Pierre et sur cette Pierre je bâtirai mon Église; et les portes de l'enfer ne prévaudront pas !

LES APOTRES. — JEAN.

Déjà plusieurs des Apôtres avaient subi le martyre. Jacques, fils de Zébédée, et Jacques, fils d'Alphée, étaient morts à Jérusalem : le premier par l'ordre du pouvoir politique; le second à l'instigation du Prince des Prêtres. André, frère de Pierre, ayant évangélisé les Scythes, devait trouver la croix en Achaïe. D'autres attendaient la même récompense dans les lointaines missions où leur zèle les avait dispersés. Quoique la fin de tous ne soit pas positivement connue, il y a lieu de croire qu'à l'exception de Jean, qui mourut de mort naturelle après avoir vaincu le martyre, tous ont donné à Jésus-Christ le témoignage de leur sang!

En comptant Matthias, désigné par le sort, Barnabé, élu par les Apôtres, et Paul, choisi par une vocation directe et particulière, il y avait eu quatorze Apôtres. De ces quatorze, spécialement appelés et spécialement envoyés par Jésus-Christ, Jean, moins de quarante ans après la mort du Sauveur, restait, sinon seul vivant, du moins seul en évidence dans le cercle de la civilisation romaine.

Il s'était établi à Éphèse, centre d'une grande activité intellectuelle. La mobilité de l'esprit grec semblait n'être touchée du Christianisme que comme d'un aiguillon qui la poussait dans la subtilité et dans les chimères;

elle ourdissait des systèmes où le paganisme et le judaïsme, couverts d'un masque chrétien, s'accordaient pour nier la réalité divine et humaine de Jésus-Christ, et pour détruire complétement sa morale et sa révélation. La surveillance d'un Apôtre y était nécessaire. Nul ne pouvait mieux pourvoir à cette nécessité que celui dont la tête avait reposé sur la poitrine du Seigneur, et qui avait ensuite été le compagnon et l'ami le plus intime de saint Pierre. Quelques traits de la vie de saint Jean nous peignent sa charité et sa fermeté. Épuisé par l'âge, devenu incapable de prêcher, il se faisait porter dans les assemblées des fidèles, et il ne cessait de répéter : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. Car, ajoutait-il, tout est dit quand cela est fait. » Sa vigueur apostolique est attestée par la persécution que les païens lui firent subir. Amené à Rome sous Domitien, il fut plongé dans

Fig. 118. — Représentation de l'idole Diane d'Éphèse. Sur la face, les têtes de l'empereur Claude et d'Agrippine. Médaille publiée par Ackerman.

l'huile bouillante; sorti sain et sauf de ce supplice, il fut relégué dans l'île de Patmos jusqu'à la mort du persécuteur. Durant sa captivité ou immédiatement après, il écrivit l'Apocalypse, livre plein de mystère et de beauté, toujours lumineux et toujours obscur, d'où la doctrine et la prophétie s'épanchent comme d'une source intarissable, et qui, interrogé sans relâche, garde son mystère et ne donne que sa vérité.

Prophétie perpétuelle des destinées de l'Église, tableau divin du gouvernement et de la puissance de Jésus-Christ, l'Apocalypse est aussi un chant de triomphe. C'est le cri des martyrs qui conquièrent le monde au Fils de Dieu. L'Apôtre Prophète raconte les combats que livrera Satan; il célèbre la chute de son empire, lorsqu'il se croira maître à jamais : « Et moi, Jean, « je vis la sainte cité, la nouvelle Jérusalem qui venait de Dieu et descen- « dait du Ciel comme une épouse qui s'est parée pour son époux. Il n'y « aura plus là aucune malédiction, mais le Trône de Dieu et de l'Agneau y

« sera, et ses serviteurs le serviront. Ils verront son visage et ils auront son « nom écrit sur leurs fronts. Il n'y aura plus de nuit, et ils n'auront plus « besoin de lumière de lampe ni de lumière du soleil, parce que le Seigneur « Dieu les éclairera; et ils régneront dans les siècles des siècles... Heureux « ceux qui lavent leurs robes dans le sang de l'Agneau, afin qu'ils aient « pouvoir de jouir de l'arbre de vie et qu'ils entrent dans la ville par les « portes ! — Dehors les chiens, les empoisonneurs, les impudiques, les « homicides, les idolâtres, et tous ceux qui commettent le mensonge ! Moi, « Jésus, dit le Christ, j'ai envoyé mon Ange pour vous rendre témoignage « de ces choses dans les Églises. C'est moi qui suis sorti de la racine et du « sang de David, qui suis l'étoile luisante, l'étoile qui paraît le matin. « L'Esprit et l'Épouse disent : Venez ! Que celui qui l'entend, dise aussi : « Venez ! Que celui qui a soif vienne; et que qui voudra reçoive gratuite- « ment de l'eau de la vie ! *Amen !* Venez, Seigneur Jésus ! »

Ainsi l'Apôtre, prisonnier de Domitien, répondait à ceux qui versaient comme ils voulaient et tant qu'ils voulaient le sang des martyrs. Domitien se donnait formellement le titre de dieu, et l'exigeait de tous, soit par écrit, soit de vive voix. Il faisait placer sa statue dans l'endroit le plus sacré des temples; il mettait en tête de ses lettres : « Notre seigneur et dieu ordonne. » Le monde obéissait à Domitien. Les chrétiens mouraient. Ils lavaient leurs robes dans le sang de l'Agneau, dans leur propre sang pour entrer « par les portes », par la doctrine des Apôtres dans la cité fermée aux idolâtres, aux impudiques et aux menteurs. Depuis Étienne jusqu'à ce moment de l'histoire évangélique, combien de sang avait déjà coulé pour attester cette parole de Jésus : « *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde !* » Et Jean écrit : « Quiconque est né de Dieu est victorieux du monde, et ce qui remporte la « victoire sur le monde, c'est notre foi. »

Peu de temps après avoir publié l'Apocalypse, l'Apôtre publia son Évangile. Déjà les trois autres évangélistes étaient connus. Matthieu, le premier, écrivit ce qu'il avait vu; Marc, disciple et compagnon de Pierre, ce qu'il avait recueilli de son maître; Luc, disciple et fidèle compagnon de Paul, ce qu'il avait appris avec beaucoup de soin et du grand Apôtre et des imposants témoins qu'il eut tant d'occasions d'interroger. A la prière des prêtres et des fidèles, au moment de quitter la vie, Jean écrivit à son tour,

afin de montrer que « Jésus-Christ est le Fils de Dieu et que ceux qui croient en lui ont la vie éternelle ». Sans nommer les hérétiques, déjà experts à répandre de fausses doctrines touchant la personne et le caractère divin du Sauveur, il les réfuta. En même temps, il attestait et complétait les Évangiles antérieurement parus.

Isaïe, favorisé de la vision la plus haute qui ait été accordée aux saints de l'ancienne loi, vit « le Seigneur assis sur un trône élevé et sublime, et ses vêtements remplissaient l'enceinte du Temple resplendissant de sa majesté ». Saint Jean rapportant les paroles qu'Isaïe entendit de Dieu dans cette vision, les applique à Jésus : « Isaïe *a vu sa gloire et il a parlé de lui.* » C'est là, disent les Pères, le sujet de l'évangile de saint Jean. Les autres évangélistes parlent davantage de l'humanité du Christ ; Jean est proprement l'évangéliste de sa divinité. Le lion, l'homme et le taureau, symbole des autres, marchent sur la terre, parce que ces évangélistes nous disent surtout ce que le Christ a fait en la chair et recueillent principalement les préceptes qu'il a laissés à ceux qui portent le poids de la chair. Jean est figuré par l'aigle. Il prend son vol bien au-dessus de l'infirmité humaine ; il dépasse toutes les hauteurs, il dépasse tout ce qui a été créé, pour parvenir jusqu'à Celui qui a créé tout ; et sur ce soleil de la vérité immuable, il fixe des regards très-perçants et très-assurés. Saint Chrysostome ne craint pas de dire qu'il y a des choses que les Anges ont apprises de la révélation de saint Jean.

Il lui a été donné de connaître le mystère de la divinité du Christ, par laquelle le Fils est en tout l'égal du Père. C'est lui qui en communique les lumières à l'intelligence humaine autant qu'elle les peut recevoir. Comme Isaïe, il a vu le Seigneur sur un siége élevé et sublime, car il a vu le Christ dans le règne de sa divinité. Il a vu le Temple, qui est l'univers, animé et resplendissant de sa majesté, ce qu'il exprime lorsqu'il dit que toutes choses ont été faites par lui, et que rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui, et que sa lumière éclaire toute homme venant en ce monde. Il a vu les mystères de son humanité remplissant son temple, c'est-à-dire son Église : « Et le Verbe a été fait chair, et nous avons vu sa gloire comme Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité. » Ainsi la vision d'Isaïe contient toute la matière de l'évangile de Jean. Que ce barbare, cet illettré, poursuit saint

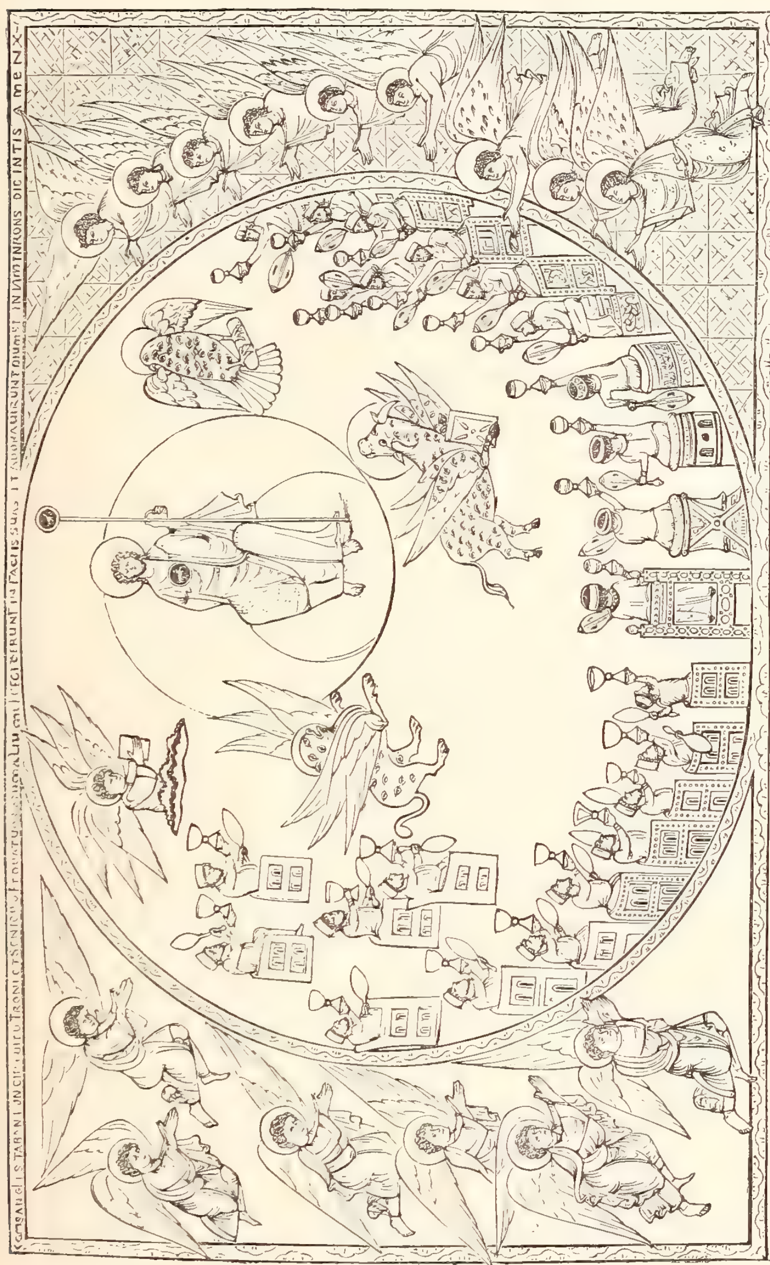


Fig. 119. — Vision de saint Jean dans l'Apocalypse : Dieu apparaît sur son trône. Vingt-quatre vieillards en habits blancs, représentant la troupe des élus, et les quatre animaux évangéliaires couverts d'yeux, célèbrent ses louanges. Les vieillards tiennent d'une main un instrument de musique, de l'autre une coupe pleine de parfums qui figurent les prières des saints. Les Anges s'associent à la joie des élus. — Miniature du VIII[e] siècle, reproduite d'après le grand ouvrage de M. le comte de Bastard.

Jean Chrysostome, parle ainsi et dise ce que personne parmi les hommes n'avait entendu jamais, voilà déjà un grand miracle; mais une preuve plus forte de l'inspiration divine, c'est que tous, dans tous les siècles, compren-

nent les vérités qu'il révèle et en soient persuadés. D'où vient en lui cette vertu ? Il épanche, répond l'évêque d'Hippone, ce qu'il a puisé. L'Esprit-Saint, dans son Évangile même, dit de lui que, pendant la Cène, sa tête posa sur la poitrine du Seigneur. Il puisait mystérieusement à cette source, et ce qu'il a puisé dans le mystère, il le verse solennellement.

Le miracle de l'évangile de saint Jean termine le siècle de Jésus-Christ. Dernier don de cette ère de grâce, il laisse au monde nouveau un écho toujours vivant de la parole qui l'a engendré; ou plutôt c'est cette parole elle-même qui reste à jamais lumineuse et féconde. Elle met au-dessus de toutes les atteintes la connaissance de Dieu, l'amour de Dieu pour les hommes, l'obligation où sont les hommes de servir Dieu et de s'aimer les uns les autres, obligation qu'ils ne peuvent remplir que par Jésus-Christ. Dans les efforts que l'esprit de négation a faits pour renverser le Christianisme, les plus ardents et les plus subtils ont été dirigés contre l'évangile de saint Jean. Ils ont été vains et le seront toujours. Ils pourront ébranler quelques faibles âmes, ils ne renverseront pas la conscience du genre humain. La raison de leur impuissance, saint Jean lui-même nous la fait connaître : — J'ai écrit, nous dit-il, « afin que vous croyiez que Jésus-Christ est Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie ».

LES SAINTS. — LE CHEF DE L'ÉGLISE.

L'Église catholique n'est autre chose que Jésus-Christ, continué par l'action permanente du Saint-Esprit; son histoire est celle des Saints, c'est-à-dire des hommes qui, suivant l'expression de saint Paul, veulent vivre en Jésus-Christ, et en qui Jésus-Christ est vivant. L'Église est la société des saints. Depuis qu'elle est née du sang de l'Homme-Dieu et vivifiée de son esprit, elle seule existe véritablement sur la terre; ses membres sont les seuls réellement vivants, puisque seuls ils commencent la vie éternelle. Tout se fait pour elle ou contre elle avec une énergie aussi durable que le sera son existence en ce monde. Elle est le bien; le mal ne vit que pour la combattre. Il la combat par une parodie incessante.

Tout ce que fait l'Église, le mal le déclare mauvais, absurde, funeste; et

en l'insultant il cherche à l'imiter. Il a ses dogmes à lui, sa discipline, son culte, qui sont la négation obstinée et la contrefaçon servile des dogmes, de la discipline, du culte catholique. Articles de foi, sacrifices, menues dévotions, pénitences, rien n'y manque; mais surtout il a ses Saints. C'est le point où les religions humaines et particulières se rendent avec plus d'assiduité plagiaires de la religion divine et universelle. La raison en est simple, quoique inconnue généralement de ceux qui la mettent en pratique, puisque le but infernal de ces religions est de supprimer Dieu au profit de l'homme, et de faire de l'homme un dieu sans Dieu. Elles aussi obéissent à un *esprit*.

Les sectaires, les indifférents, les incrédules, ont donc leurs Saints qu'ils appellent des grands hommes, et qu'ils exposent à la vénération publique dans les rues et dans les carrefours. A ce panthéisme ils ont consacré des panthéons. On honore ainsi des mérites purement humains. Qelquefois on a vu décerner la statue à des Saints véritables, qui n'avaient pas encore été grands hommes et qui le deviennent tout à coup, par décret civil, à cause de leurs talents ou de leur grande notoriété. Il n'est pas question de la vertu. Si la vertu devait être comptée, il faudrait demander à l'Église des noms qu'elle a déjà revêtus d'un éclat plus illustre.

L'Église demande d'autres titres; elle ne vénère pas un don de l'esprit, une trouvaille dans les sciences, un succès dans les arts, les affaires ou la guerre; mais, par le fait, en se préoccupant uniquement de glorifier Dieu, c'est elle qui glorifie vraiment l'humanité, puisque, sans tenir compte du hasard des talents et de la fortune des œuvres, elle couronne la force et la beauté de l'âme. Et comme la cause de ses récompenses est plus légitime, l'éclat en est incomparablement plus étendu. Les noms de ses Saints franchissent toutes les frontières de l'espace et du temps; leur popularité n'a point d'égale. Pour le peuple, c'est-à-dire pour la presque-totalité des hommes, deux ou trois noms au plus surnagent de toute l'antiquité. On y parle d'Alexandre et de César, symboles de la force. Qui jamais y connut, de nom seulement, Platon, Socrate, Aristote, Cicéron, Virgile, Auguste? Il n'y a pas un paysan catholique qui ne sache très-bien ce que furent saint Pierre, saint Paul, saint Augustin, saint Louis, saint Vincent de Paul, et tant d'autres, divers d'époques et de pays. Sous toutes les latitudes, ces

étoiles de l'humanité divinisée sont visibles aux yeux des fidèles. Le paysan breton fait la fête de sainte Rose de Lima et de sainte Thérèse; il donne à ses filles les noms de ces Vierges, qui ne sont ni de sa contrée, ni de sa race; et l'Indien des Andes, et le sauvage baptisé d'hier dans les eaux de la mer Glaciale, adressent en même temps leur prière à sainte Geneviève et à saint Louis. Le Souverain Pontife vient d'inscrire au catalogue des héros de l'Évangile le nom d'une pauvre petite bergère infirme, Germaine Cousin, qui vécut, il y a deux siècles, dans un hameau de France, et qui mourut, n'ayant fait autre chose que garder les brebis et prier Dieu. Le nom de Germaine Cousin ira plus loin sur la terre que le nom des glorieux de la terre. Son image sera gardée avec respect dans sa patrie et loin de sa patrie, sous des huttes où l'on ne parlera pas des Alexandre, des César et des Napoléon. Elle ne sera pas seulement connue, elle sera imitée. D'humbles et grandes âmes, la prenant pour exemple, l'invoquant pour appui, voulant comme elle se rendre agréables à Dieu, deviendront comme elle des vases de foi, de pureté et de charité. Car tel est le culte des Saints : il met en honneur des mérites infiniment supérieurs aux dons du génie et de la fortune, et du même coup il rend ces mérites accessibles à quiconque veut sincèrement les acquérir. Ainsi le culte des Saints, né avec l'Église, se perpétue pour le salut du monde sans que jamais les efforts du mal puissent l'abolir, ni l'impuissante jalousie de la sagesse et de la vertu purement humaine le remplacer.

En rassemblant quelques aperçus historiques sur le rôle immense que remplit dans le monde l'Église qui fait et proclame les Saints, nous devons nous étendre davantage sur le premier et le plus grand des Papes, celui de tous les hommes mortels à qui Dieu a le plus puissamment et visiblement communiqué le privilége de son immortalité, et qui sera éternellement sur la terre le chef de l'Église et le VICAIRE DE JÉSUS-CHRIST.

Saint Pierre, le prince des Apôtres, peut être appelé aussi le prince des Saints. Élu de Jésus-Christ pour être le fondement de l'Église, il a été formé par ce Maître aux vertus qui allaient devenir le caractère de l'humanité régénérée; il a reçu avec ces vertus nouvelles l'investiture d'un pouvoir tout nouveau et tout divin, que n'eurent pas avant lui les Justes les plus aimés de Dieu. Saint Pierre est le modèle des croyants, des pénitents, des apôtres, des docteurs, des pontifes, des martyrs. Toutes les palmes sont

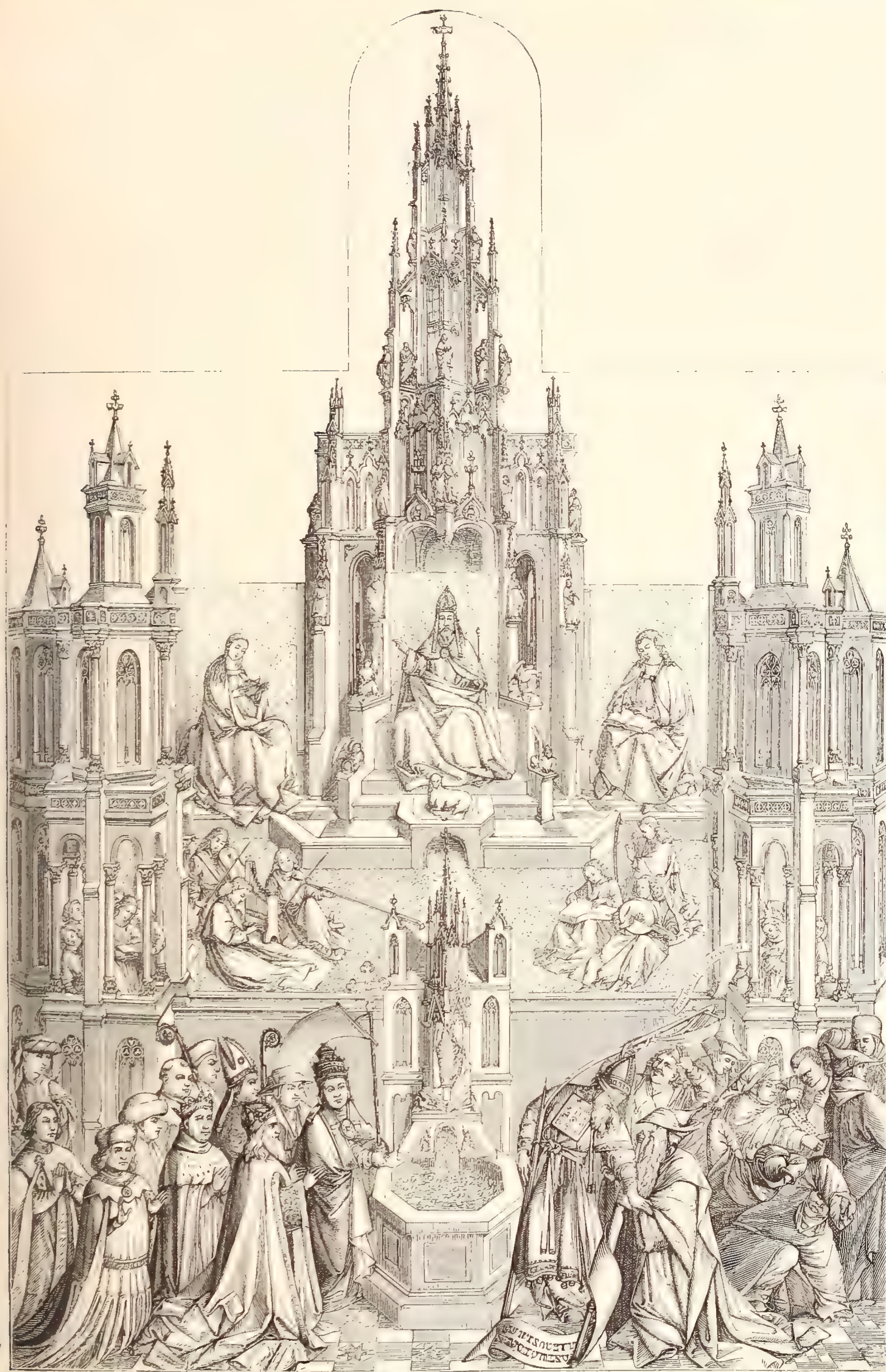


Fig. 120. — La Source de la Vie, tableau de Jean van Eyck, au musée de la Trinité, à Madrid, XVe siècle. Cette composition, encadrée dans le plan d'une cathédrale ogivale, représente la nouvelle alliance de Dieu avec le monde. Le Christ, victime du sacrifice, est assis sur l'autel, et l'Agneau pascal est à ses pieds. A droite, la Vierge lit; à gauche, saint Jean écrit l'Apocalypse. Des Anges accompagnent sur leurs instruments le Cantique, qui est chanté par un chœur céleste réparti dans les deux tourelles. La fontaine mystique, qui coule du trône de Jésus-Christ, roule des hosties. Là se séparent les deux sociétés : d'un côté, le Judaïsme, dont les représentants expriment l'aveuglement, la défaillance, le mépris ou la colère; de l'autre, le Christianisme, qui puise à la Source du salut.

dans ses mains : il a la sagesse d'en haut pour enseigner, la puissance d'en haut pour condamner et pour absoudre; il tient les clefs du Ciel, et c'est à lui que l'humanité doit dire ce qu'il disait lui-même au Sauveur des hommes : *Vous avez les paroles de la vie éternelle.*

Par l'ordre de son Maître, saint Pierre a entrepris la plus étonnante révolution que le monde ait vue et que l'esprit de l'homme puisse concevoir; par une assistance qui a été le prix de sa foi et de son courage, il l'a accomplie. Il a attaqué, il a renversé les dieux et l'empire de Rome. Il est mort sur la croix, du supplice des esclaves, mais en réalité législateur, pontife et roi de la terre, le premier roi de la seule dynastie qui soit éternelle; vainqueur de César, qui était Néron, c'est-à-dire vainqueur de tous les vices et de toutes les erreurs ensemble, dans le moment que l'erreur et le vice, maîtres incontestés des hommes, recevaient d'eux les honneurs divins. Il a brisé le joug; il l'a brisé pour jamais en instituant cette royauté de la vérité qui, toujours prête à combattre pour la justice, n'ignore pas qu'elle enchaîne la victoire lorsqu'elle accepte le martyre.

La gloire de saint Pierre, même en ce monde, surpasse, s'il est possible, ses travaux. Il y a dix-huit siècles pleins qu'un ministre infime de la police de Néron le conduisit au supplice, et il est encore le personnage le plus vivant de l'histoire. Toute intelligence capable de recevoir l'Évangile a connu sa vie, a béni ses œuvres; les plus nobles génies en ont médité les moindres circonstances; la poésie et les arts y ont trouvé des inspirations; la théologie en a tiré des lois. Son tombeau, visité de tous les peuples, est devenu une source de vie et l'arc-boutant de l'ordre social. La foi de ses innombrables enfants assure son règne, maintenu au besoin par l'épouvante de ceux-là même qui veulent s'y soustraire et qui sentent que tout croule dans le monde si ce trône est ébranlé. De ce faîte, toujours battu d'orages formidables et impuissants, Pierre, vivant dans son successeur, investi de tous les priviléges que Jésus-Christ lui a donnés, gouverne les pasteurs et les troupeaux, enseigne, redresse, lie et délie, commande aux intelligences et dirige les âmes. Vainement l'orgueil conteste ou se révolte, en appelle au sophisme, à la ruse, à l'injure, à la force, et quelquefois sépare tout un peuple et tout un empire. Ceux que l'ennemi entraîne dans les ténèbres, conservent un souvenir et un besoin de la lumière qui les ramèneront.

Pierre, commandant à l'élite du genre humain, définit l'erreur et reste le roi de la vérité. La terre n'a pas de main pour abolir ses lois. Sa parole est le môle que la mer affolée peut bien couvrir d'écume, mais ne peut pas emporter. Il voit sans trembler le furieux effort des révoltes, il écoute sans pâlir leur clameur immense, et, se tournant vers son peuple, il reçoit l'*Amen* fidèle qui couvre toute protestation, toute négation et toute passion. Tel est aujourd'hui ce pouvoir de Pierre, contre lequel se sont tour à tour et tous ensemble conjurés tout ce que l'espèce humaine a produit de géants. Il a vaincu Néron, Arius, Mahomet, Luther et Voltaire; il embrasse le monde connu; il est établi sur deux cents millions de baptisés qui sont le vrai genre humain; et ses conquêtes ne sont pas encore finies, car la plénitude des nations entrera dans son bercail. Ainsi lui tient parole Celui qui lui a dit un jour : *Tu seras pêcheur d'hommes.*

Or ce mortel, plus favorisé qu'Abraham, plus puissant que Moïse, plus inspiré que les prophètes; ce législateur, ce pasteur, ce Vicaire de Jésus-Christ, qu'était-il pour de telles œuvres et qu'a-t-il fait pour une telle gloire? Il n'avait par lui-même ni fortune, ni force, ni génie; pour toute science il savait conduire sa barque et raccommoder ses filets. Mais il était droit et simple de cœur; il crut en Jésus-Christ, il l'aima, et, lorsque Jésus-Christ lui commanda de quitter tout pour le suivre, il n'hésita point. C'est le secret de sa puissance et de sa gloire. A cause de cette simplicité d'où naquit sa foi, de cette foi d'où vint son amour, de cet amour dont le fruit fut l'obéissance, de cette obéissance qui ne connut rien d'impossible et qui ne refusa ni les travaux de l'apostolat ni le martyre, Pierre, à son tour, fut aimé de Jésus-Christ. Le Fils de Dieu le prit à son école et le forma pour être l'instituteur du genre humain.

Ce qui surpasse toute beauté et décourage toute éloquence, c'est cette première partie de la vie de saint Pierre qui se passe à l'école de Jésus. Un Dieu descendant parmi les hommes pour les instruire, c'était la plus riante fiction des poésies antiques et le plus consolant débris de la vérité perdue. Au sein de ses misères, dont elle avait oublié la cause et dont elle ne connaissait pas même l'étendue, l'humanité, aveugle et gémissante, se refusait pourtant à croire qu'elle fût née du hasard et qu'elle tînt d'elle-même le peu de biens qu'elle possédait. Elle se disait qu'un Dieu avait veillé sur son ber-

ceau et lui avait donné les lois et les arts. Combien la réalité nouvelle a dépassé tout ce que le génie des poëtes a pu ajouter à ce souvenir confus du Paradis, fidèlement gardé par la conscience humaine!

Si l'on veut comparer ce que l'homme peut rêver de la bonté de Dieu et ce que cette même bonté peut faire pour l'homme, il faut lire dans Fénelon comment Mentor instruit le futur roi d'Ithaque, et voir ensuite, dans l'Évangile, comment Jésus-Christ instruit ces pauvres artisans de Galilée, dont il va bientôt se servir pour changer la face du monde. Qui eût imaginé, qui eût osé concevoir ce miracle de l'amour divin : tant de patience, tant de tendresse, tant de majesté, toute la complaisance d'un ami, toute la bonté d'un père, toute la grandeur et la prescience de Dieu! Il les appelle, il les aime, il se plie à la faiblesse de leurs connaissances et de leur jugement, il leur parle un langage qu'ils puissent entendre, il les nourrit, il les sert, il va guérir leurs parents malades; et chacune de ses actions est ordonnée pour être leur règle lorsqu'ils auront reçu le commandement d'enseigner tous les hommes.

Mais aucun n'est instruit avec autant de vigilance que Simon-Pierre, et sans cesse il justifie avec éclat cette faveur. Dès qu'il paraît dans l'Évangile, on le voit confiant, humble, sincère, généreux, digne, par la constance de sa foi, de ce nom symbolique de Pierre, qui lui est donné le premier jour. Il est le premier partout. A lui s'adressent toutes les grandes paroles qui annoncent le développement et l'éternel triomphe de l'Église. C'est assis sur la barque de Pierre, devenue déjà la barque de l'Église, que Jésus prononce la première instruction publique dont il soit fait mention dans les récits évangéliques. C'est Pierre qui, aussitôt après ce discours, s'avançant en pleine eau sur le commandement de son Maître, jette le filet pour la pêche miraculeuse, et qui, reconnaissant la main de Dieu dans ce succès, s'humilie et tremble au lieu de s'enorgueillir. C'est lui qui, lorsque Notre-Seigneur veut soumettre à une épreuve la foi des Apôtres, s'écrie : *Vous êtes le Fils du Dieu vivant!* C'est lui qui, pour rejoindre Jésus, n'hésite pas à s'élancer sur les flots; c'est lui qui ose s'armer pour le défendre; lui qui, surmontant la terreur que tous éprouvent, le suit jusqu'au prétoire; lui qui, l'ayant renié dans le trouble de la peur, se repent à l'instant même et pleure amèrement; lui enfin qui, malgré l'énormité de sa faute, connaît assez la

miséricorde du Fils de Dieu et se sent assez sûr de son propre cœur pour lui dire : *Seigneur, vous savez si je vous aime!*

Et alors, en effet, Jésus, constatant son amour, plus grand que celui des autres, et sa foi plus parfaite, lui confie le suprême empire des âmes pour toute la durée des temps : *Pais mes brebis, pais mes agneaux.* Par la confession trois fois répétée de son amour, Pierre, dit saint Augustin, a effacé son triple reniement; et le Fils de Dieu, comptant sur son disciple, lui met dans les mains ce qu'il a de plus cher : *Pasce agnos meos, pasce oves meas;* tout le bercail, sans distinction. Et tout ce qui n'est point du troupeau de Jésus-Christ n'est point du troupeau de saint Pierre; et tout ce qui n'est point du troupeau de saint Pierre cesse d'être du troupeau de Jésus-Christ.



Fig. 121. — La Judée conquise. A gauche l'effigie de Titus, le vainqueur de Jérusalem; à droite, la Judée captive (*Judæa capta*) assise sous un palmier. Cabinet des médailles, à Paris.

Bossuet nous montre ce plan de Dieu : « Notre-Seigneur Jésus-Christ, « voulant former le mystère de l'unité, choisit les Apôtres parmi tout le « nombre des disciples; et, voulant consommer le mystère de l'unité, il a « choisi l'apôtre saint Pierre pour le préposer non-seulement à tout le trou- « peau, mais encore à tous les pasteurs, afin que l'Église, qui est une dans « son état invisible avec son Chef invisible, fût une dans l'ordre visible de « sa dispensation et de sa conduite avec son Chef visible, qui est saint Pierre, « et celui qui, dans la suite des temps, doit remplir sa place. Ainsi le mys- « tère de l'unité universelle de l'Église est dans l'Église romaine et dans le « siége de saint Pierre; et, comme il faut juger de la fécondité par l'unité, « il se voit avec quelle prérogative d'honneur et de charité le saint Pontife « est le Père commun de tous les enfants de l'Église. C'est donc pour con- « sommer le mystère de cette unité que saint Pierre a fondé par son sang et

« par sa prédication l'Église romaine, comme toute l'antiquité l'a reconnu.
« Il établit premièrement l'Église de Jérusalem pour les Juifs, à qui le
« royaume de Dieu devait être premièrement annoncé, pour honorer la foi
« de leurs pères, auxquels Dieu avait fait les promesses. L'ayant établie, il
« quitte Jérusalem pour aller à Rome, afin d'honorer la prédestination de
« Dieu qui préférait les Gentils aux Juifs, dans la grâce de son Évangile; et
« il établit Rome, qui était le chef de la gentilité, le chef de l'Église chré-
« tienne, qui devait être principalement ramassée de la gentilité dispersée,
« afin que cette même ville, sous l'empire de laquelle étaient réunis tant de
« peuples et de monarchies différentes, fût le siége de l'empire spirituel qui
« devait unir tous les peuples, depuis le levant jusqu'au couchant, sous
« l'obéissance de Jésus-Christ. Car avec la vérité de l'Évangile saint Pierre
« a porté à son Église la prérogative de son apostolat, c'est-à-dire la procla-
« mation de la foi et l'autorité de la discipline.

« Pierre, confessant la foi, entend de Jésus-Christ cet oracle : *Tu es*
« *Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église*. Saint Pierre, décla-
« rant son amour à son Maître, reçoit de lui ce commandement : *Pais mes*
« *brebis, pais mes agneaux!* Pais les mères, pais les petits; pais les forts;
« pais les infirmes; pais tout le troupeau. Pais, c'est-à-dire conduis. Toi
« donc, qui es Pierre, publie la foi et pose le fondement; toi, qui m'aimes,
« pais le troupeau et gouverne la discipline. »

Mais arrêtons-nous davantage à ce spectacle du plus humble des hommes, appelé dans la familiarité du Dieu tout-puissant.

Que de scènes touchantes! que de douces et invincibles lumières! Comme tout est merveilleux, écrasant de bonté et d'amour; et, cependant, comme Dieu ne fait rien qui ne soit digne de sa sagesse! Non, saint Pierre n'est pas indigne de l'affection de Jésus. Pour que le miracle de la diffusion de l'Évangile et de l'établissement de l'Église fût dans toute la durée des siècles le grand défi jeté à la raison et à la force de l'homme, il fallait que les Apôtres fussent de simples et grossiers artisans, et Pierre, leur chef, le plus simple et peut-être le plus illettré de tous; mais, en même temps, Pierre devait être ce que nous le voyons, bon, pieux, sincère, aimable, si je l'ose dire, même par ses imperfections. Il savait une chose que tout homme devait savoir parmi les Juifs : il savait que le Messie viendrait, et il

l'attendait avec une foi pure, sans disserter avec les Pharisiens, et sans demander, avec les Juifs charnels, que le Messie leur apportât les joies de la terre et le sceptre du monde. Plus éclairé par sa foi que les docteurs par leur science, il reconnut tout de suite Celui qu'il attendait, et Jésus aussi le reconnut : *Tu es Simon, fils de Jean ; désormais tu te nommeras Pierre.* Et Pierre quitte tout pour suivre Jésus, donnant ainsi l'exemple du renoncement parfait; car, quoique pauvre, il avait pourtant sa maison, sa barque, ses filets, et il était marié. Ce noble caractère explique cette glorieuse parole que Jésus lui adressa plus tard : *Tu es bien heureux, Simon, fils de Jean, parce que ce ne sont pas la chair et le sang qui t'ont révélé ce que je suis, mais mon Père qui est dans les cieux.* Sa foi ne s'ébranle jamais. Lorsque Jésus, parlant aux Douze, leur dit : *Ma chair est une nourriture, mon sang est un vrai breuvage,* ils hésitent entre eux. « Ce discours, disent-ils, est trop dur; qui peut le croire ? »

Mais Pierre, interrogé par le Maître, fait une réponse qui raffermit leur confiance ébranlée : *Seigneur, à qui irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Nous croyons parce que nous savons que vous êtes le Christ, Fils de Dieu.* Il pose ainsi la raison décisive et universelle de la foi à tous les mystères. Nous croyons tout sur la parole d'un Dieu qui peut tout et qui nous aime. Dieu chérit la simplicité et la candeur de cet hommage.

La foi de Pierre et son amour éclatent encore le jour de la Cène, lorsque Jésus se prépare à laver les pieds des Apôtres. Pierre refuse d'abord par humilité : « A Dieu ne plaise, Seigneur, que vous me laviez les pieds! » Mais Jésus lui ayant dit : « Si je ne vous lave point les pieds, vous n'aurez point de part avec moi, » Pierre aussitôt s'écrie : « Seigneur, non-seulement les pieds, mais la tête! »

Il croit, il a confiance, même lorsque la nature défaillante semble trahir la foi. Au milieu de la tempête, il ne songe plus assez que la présence de Jésus suffit pour préserver la barque, mais il l'éveille : « Sauvez-nous, Seigneur; nous périssons! » Dans le prétoire il renie Jésus; mais un seul regard de Jésus le convertit. Qui dira jamais, qui saura jamais ce que ce regard de Jésus et ce que ces larmes de saint Pierre ont touché et sauvé d'âmes! Doux regard de la miséricorde infinie, qui vient encore, après dix-

huit siècles, percer et purifier nos cœurs ingrats; saintes et douces larmes du repentir, qui ont éteint et qui éteindront à jamais les flammes du vice en ce monde, et dans l'autre celles du châtiment!

L'œuvre visible de Jésus-Christ est terminée. Par ses leçons, par ses exemples, par sa mort comme homme, par son autorité comme Dieu, il a formé celui qu'il veut laisser au monde pour maintenir ses enseignements et distribuer ses grâces. Il a rempli sa promesse en lui envoyant le Saint-Esprit. Pierre paraît un homme tout nouveau. C'est alors que l'on voit véritablement le chef des Apôtres. Sans perdre son caractère simple, humble et docile, partout il se montre animé du plus entreprenant courage. Il exerce le premier le périlleux ministère de la prédication, en proclamant publiquement la divinité de Jésus mis à mort; et cette première prédication, ce premier coup de filet du pêcheur d'hommes fait entrer trois mille hommes dans le sein de l'Église, réduite aux disciples encore effrayés. Le premier il exerce le don des miracles : au nom de Jésus-Christ il commande au boiteux de se lever et de marcher, et après ce miracle un second discours convertit encore cinq mille personnes. Éternelles leçons, éternellement fécondes!

Jésus fait plus par son vicaire qu'il n'a voulu faire par lui-même : en trois années de prédication il n'a rassemblé que le petit troupeau des Apôtres et des disciples ; deux discours de Pierre font entrer dans la nacelle huit mille hommes venus de toutes les nations et qui parlaient toutes les langues. L'Église est fondée. Que maintenant les Apôtres se dispersent ; ils trouveront partout quelque fidèle qui aura entendu la voix de Pierre et qui recevra ses envoyés. Jésus guérissait les malades avec un attouchement ou avec une parole; l'*ombre* seule de Pierre guérit. Bientôt il fait davantage : par une action hardie il se déclare l'interprète de la volonté divine, et il assure à jamais la liberté du ministère évangélique.

On lui défend de prêcher; et, quoique ce fût à lui plus spécialement que le Maître eût enseigné la soumission aux puissances en faisant un miracle pour lui donner occasion de payer le tribut, il sait jusqu'où cette soumission doit aller, et il déclare, au péril de sa liberté et de sa vie, qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes; car, dit-il avec Jean, « Nous ne pou-« vons pas ne point parler des choses que nous avons vues et entendues. »

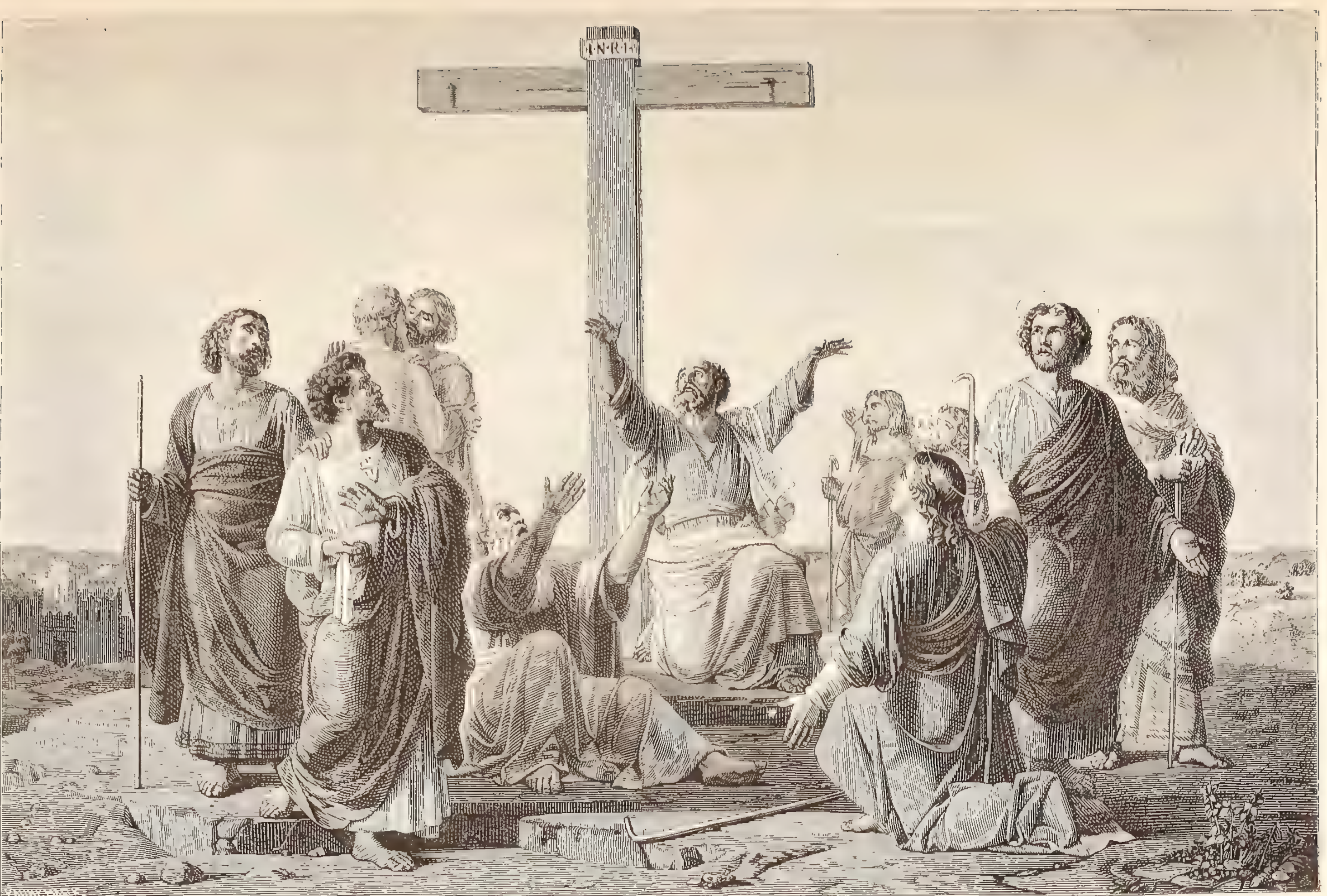


Fig. 122. — Les Apôtres réunis au pied de la croix se séparent pour porter l'Évangile aux nations. Peinture de Ch. Gleyre, XIXe siècle. Gravure de Gautier. Paris, Goupil.

Voilà ce fameux *Non possumus*, qui, malgré toutes les tyrannies, a conservé au monde le bienfait de l'Évangile.

Pierre le prononce le premier, et le premier en subit les conséquences. S'il ne donne pas le premier sa vie, réservée avant le martyre à des travaux plus rudes que le martyre, il est le premier frappé et le premier captif. La merveilleuse et douloureuse destinée de l'Église se résume dans sa vie pleine de douleurs et de merveilles. Toujours poursuivi, toujours délivré, toujours opprimé, toujours triomphant, secouru aujourd'hui par les hommes, demain par les Anges, et le jour suivant enchaîné; ici reçu en triomphe, là chassé avec ignominie. A travers ces vicissitudes il exerce la plénitude de ce pouvoir qu'il n'a pas reçu des hommes et que les hommes ne sauraient lui retirer. Il exclut de l'Église l'imposteur qui veut y entrer à prix d'argent; il rend la vie au fils de la veuve qui faisait de bonnes œuvres; il punit de mort les chrétiens infidèles qui ont osé mentir au Saint-Esprit; il abolit la gêne des observances judaïques, il porte la lumière aux idolâtres et reçoit, dans la personne du centurion Corneille, les prémices de la gentilité. Rien n'est si grand sur la terre, et rien n'est plus humble que l'homme qui fait ces choses si grandes. S'étant trompé une fois, à l'occasion des observances, non dans la doctrine, mais dans la conduite, il souffre d'être publiquement repris par Paul, dernier venu, Apôtre sorti d'entre les persécuteurs.

Mais ces comparutions devant des juges iniques, ces coups, ces emprisonnements, ces voyages apostoliques dans la Judée, ces laborieux triomphes toujours achetés au poids de la sueur et du sang, tout cela n'est rien encore : il faut s'emparer de Rome, il faut renverser ce Capitole qui est la forteresse armée et terrible des faux dieux. Pierre part pour Rome.

Ce qu'était Rome alors, nous le montrerons tout à l'heure; quelques noms l'indiquent. Entre la croix de Jésus et celle de saint Pierre, Caligula avait succédé à Tibère, Claude à Caligula, Néron à Claude. A mesure que ces monstres se succédaient au suprême pouvoir, le sénat les déclarait dieux. Tout était dieu dans Rome, dit Bossuet, excepté Dieu même. A ces dieux, qui s'appelaient Tibère, Claude, Caligula, Néron, le sénat sacrifiait des victimes humaines. Tibère avait trouvé que les sénateurs l'adoraient trop; ils n'en eurent point de honte, et ils adorèrent Néron comme ils

avaient adoré Tibère. A l'un et à l'autre ils livrèrent ceux d'entre eux qui fatiguaient les regards du tyran par un reste ou par une apparence de vertu. C'est le sénateur Tacite qui le rapporte, et il est croyable, car, probablement, il le fit lui-même. Tacite était un des hommes estimables de Rome. Il y en avait un autre, grand philosophe et grand écrivain, qui faisait des traités de morale où il enseignait le mépris des richesses, l'amour de la justice, le pardon des injures. Il se nommait Sénèque; il avait été le précepteur de Néron, il devint son ministre; en quatre ans de faveur il amassa, par ses extorsions et par ses usures, cinquante-huit millions de notre monnaie. Lorsque Néron le consulta sur l'intention où il était de faire mourir sa mère, le moraliste Senèque pour tout conseil lui demanda par quels soldats on la ferait égorger. Sénèque a écrit sur la clémence; mais quant à la pratique, elle était telle que Néron lui-même trouva qu'il se vengeait trop.

Tels étaient les maîtres, les grands et les philosophes de Rome. Reconnaissant officiellement trente mille dieux, d'après le catalogue de Varron, et, au fond, pleins de mépris pour toute cette vermine olympienne née des superstitions et des corruptions populaires, ils s'en tenaient à la philosophie matérialiste d'Épicure. Envers l'humanité, ils prenaient pour règle la maxime de Jules César, le meilleur peut-être de leurs grands hommes : *L'espèce humaine est une proie qui appartient au plus fort.* Leur politique les obligeant de se ménager la faveur du peuple, ils l'achetaient et la conservaient en faisant égorger dans les jeux publics des milliers de victimes. Soit pour satisfaire à l'avidité et aux caprices du prince, soit pour amuser la multitude, le sang humain ne cessait pas de couler. Les prêtres et les vestales assistaient à ces spectacles; la religion les consacrait en y répandant la première goutte de sang par la main d'un ministre des dieux. De l'autre côté du mur, sous les arcades du cirque, entre les cabanons où rugissaient les bêtes et ceux où les gladiateurs novices se formaient la main sur les blessés, il y avait des lieux de débauche. Chateaubriand a osé décrire les mœurs des classes élevées; mais « qui oserait raconter les cérémonies des « dieux immortels et leurs mystères impurs?... Il n'y avait nul endroit de la « vie humaine d'où la pudeur fût bannie avec plus de soin qu'elle ne l'était « des mystères de la religion[1]. »

[1] *Discours sur l'histoire universelle.*

Sous cette plèbe, qui se croyait libre, et sous ces patriciens, qui n'avaient de bien, de vie et d'honneur qu'autant que voulait leur en laisser César, gémissait le peuple immense des esclaves, déchus de tous les droits de l'humanité et même de la qualité d'hommes. Ils travaillaient, ils mouraient, ils servaient comme leurs maîtres le jugeaient bon aux plaisirs et aux intérêts de leurs maîtres. Le proverbe disait qu'il ne doit point y avoir de repos pour l'esclave : *Non est otium servis.* L'esclave n'avait point d'âme; la Grèce l'appelait un corps, *sôma;* Rome une chose, *res.* Ce n'était qu'un outil dont on pouvait se servir sans relâche et sans scrupule, jusqu'à ce qu'il fût usé. Et quand la vie de l'esclave durait plus longtemps que ses forces, la sagesse écoutée de Caton enseignait qu'il fallait le laisser mourir de faim. Des patriciens employaient leurs esclaves à mendier, et les mutilaient avec l'ingénieuse cruauté de l'avarice, afin d'exciter davantage la pitié des passants. Cette industrie était fort pratiquée, et, comme en toute industrie, il y avait concurrence. Si l'un de ces possesseurs d'esclaves mendiants voyait quelque part un esclave plus estropié que n'étaient les siens ou couvert de plus hideuses plaies, il choisissait dans son troupeau ceux qu'il pourrait rendre semblables à celui-là; il les condamnait à un supplice aussi long que leur misérable vie, afin qu'ils lui rapportassent chaque jour quelques deniers de plus. Pour protéger la vie des maîtres contre le désespoir des esclaves, la loi ne leur enjoignait pas de les traiter plus humainement; elle condamnait ceux-ci au dernier supplice, fussent-ils par le nombre une *nation,* quand le maître mourait de mort violente. Ainsi furent exterminés, sous Néron, par ordre du sénat, malgré les murmures du peuple, les quatre cents esclaves de Pidanius Sécundus, assassiné dans sa maison.

C'était là cette grande Rome, maîtresse orgueilleuse des nations; cette Rome qui récitait les vers d'Horace et de Virgile, où la voix de Cicéron venait de s'éteindre, où Tacite et Sénèque écrivaient; la Rome de César et d'Auguste, pleine de monuments, de richesses, de chefs-d'œuvre, de sagesse même, et qui, dit Montesquieu, établissait son empire sur la *dépopulation de l'univers.*

C'est cette Rome que Simon, surnommé Pierre, pêcheur du bourg de Bethsaïde en Galilée, tout seul et pieds nus, son bâton à la main, son *Credo* dans la mémoire, mais son Jésus dans le cœur, vint assiéger, vint

prendre au nom de ce même Jésus, crucifié à Jérusalem entre deux larrons. Il y venait enseigner le Dieu unique, le Dieu chaste, le Dieu juste, le Dieu miséricordieux et compatissant, le Dieu terrible, le seul Dieu. Il venait établir l'humilité dans ce royaume de l'orgueil, la pureté dans ce centre de la luxure, la liberté chrétienne dans cet enfer de la tyrannie. Il apportait la famille, avec l'indissolubilité du nœud conjugal et le respect pour la vie de l'enfant; il venait restituer à l'esclave sa qualité d'homme et y ajouter la dignité d'enfant de Dieu. A la place de l'empire de Néron il venait constituer l'empire de Jésus-Christ. « Merveilleux contraste! Dans le même temps « Sénèque, philosophe, éloquent, riche, fait l'éducation d'un nouvel empe- « reur, et Pierre, pêcheur de Galilée, sans lettres, sans argent, sans crédit, « fait l'éducation d'un nouveau genre humain. L'élève de Sénèque fut « Néron; l'élève de Pierre, c'est l'univers chrétien[1]. »

Pierre demeura vingt-cinq ans à Rome, étendant de là sa sollicitude sur toutes les Églises. Au bout de ce temps, on le prit un jour et on l'enferma dans la prison Mamertine, au pied du Capitole, comme si l'on eût voulu qu'il pût voir de ses yeux et toucher de ses mains, pour leur donner une dernière et victorieuse secousse, les fondements de ce sanctuaire des erreurs qu'il avait abolies et qui allaient finir. On l'en tira bientôt. On lui fit traverser le Forum, où le sénat siégeait en face de la tribune muette, et à l'extrémité duquel s'élevait la Maison d'Or de Néron. Il fut emmené sur le chemin d'Ostie, où il trouva Paul, qui allait aussi mourir. Une croix était préparée; il demanda d'y être attaché la tête en bas, afin de souffrir avec un cachet d'ignominie ce supplice devenu glorieux par la mort de son Maître. Ce fut la fin de ses travaux et le commencement de sa gloire, qui durera autant que la terre et les cieux. Là prit naissance le second empire de Rome et se fonda le nouveau Capitole, d'où partirent, non plus des proconsuls, mais des Apôtres; où l'on ne décréta plus la guerre, l'esclavage et l'extermination des peuples, mais la paix et la liberté du monde.

Au dernier siècle, l'Anglais Gibbon, hébété par l'étude du paganisme et par le souffle d'impiété qui remuait en ce temps-là l'Europe, vint s'asseoir sur le Forum romain, entre le Capitole et le Colisée en ruines. Des moines foulaient de leurs sandales les restes de la voie Sacrée. Ces débris et ce spec-

[1] Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Église*, t. IV.

tacle excitèrent en lui une stupide colère. — Jadis des triomphateurs, dit-il, aujourd'hui des moines! Il oublia que ces moines étaient aussi des triomphateurs, et des triomphateurs plus grands que ceux qu'il regrettait, et il écrivit un livre longtemps célèbre, aujourd'hui méprisé, où il s'efforça de rabaisser le courage et l'œuvre des martyrs.

On aime à se dire que, traversant ce Forum déjà déshonoré, mais encore dans toute sa splendeur, saint Pierre le vit en esprit, plus d'une fois, tel que nous le voyons maintenant; qu'il vit la dégradation et la misère de ces théâtres d'orgueil, de sang et de luxure, et toutes ces idoles brisées et dispersées dans la poussière, et qu'il s'écria plein de reconnaissance et d'amour : Sois béni, Christ immortel! tu as vraiment délivré l'humanité!

Et à son tour l'humanité reconnaissante voue à Pierre, serviteur du Christ, un culte qui ne finira qu'avec l'humanité. Qui exprimera jamais l'admiration et l'allégresse que le chrétien sent en son cœur lorsque, prosterné sur le tombeau de Pierre, devant le successeur de Pierre qui passe et qui bénit, il entend chanter ces paroles qui ne périront point : *Tu es Petrus!* Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église!

LES SOUVERAINS PONTIFES DU PAGANISME.

Pierre, avant de mourir, vit tout le dessin de l'édifice, dont les murs sortaient de terre aux yeux et à la voix des hommes qu'il présidait. L'Asie Mineure écoute Jean; André et Thomas ont évangélisé les Parthes et les Scythes; Simon, les Persans; Matthias s'avance jusqu'en Éthiopie; Thaddée convertit la ville d'Édesse, en Mésopotamie; Paul ébranle le paganisme dans ses forteresses les plus savantes, chez les Grecs et les Macédoniens; lui, Pierre, est à Rome, au cœur redoutable de l'idolâtrie et de l'impiété.

Déjà cinquante Églises sont nées, sont illustres, sont mères à leur tour, et poussent dans toutes les directions de vigoureux rameaux chargés de fruits célestes.

C'est surtout dans les villes populeuses, renommées par leur culture intellectuelle, que vont prêcher les Apôtres. Loin de redouter la lumière, le christianisme naissant la cherche, comme il a toujours fait depuis, comme

il fait encore. Il n'a de mépris que pour les prudences et pour les fortunes humaines; il ne doute pas de sa vérité, de sa divinité, de son efficacité. Il est de Dieu, il va à Dieu, Dieu qui ordonne de conquérir la terre et le ciel.

Les Apôtres ne raisonnaient pas. Ils avaient vu Dieu dans le Christ; ils voyaient le Christ dans leur raison et dans leur cœur. Pleins de la vie, ils ne songent qu'à communiquer la vie. A côté des temples les plus célèbres et des écoles les plus suivies, ils vont planter la croix. Le paganisme vit bientôt que sa doctrine ne le défendrait pas. Des bruits étranges couraient dans le peuple. Les esclaves, les femmes avilies, les enfants torturés prêtaient l'oreille aux paroles à la fois mystérieuses et claires qui sortaient de la bouche des Apôtres; du regard de l'âme, ils contemplaient cette œuvre inouïe. La sainteté apparaissait au genre humain. On se disait que des prêtres venus de l'Orient établissaient des sociétés où tous les hommes étaient égaux, s'appelaient frères, buvaient à la même coupe et rompaient le même pain; où toutes les femmes, patriciennes et esclaves, étaient également respectées et devenaient plus majestueuses et plus belles que les déesses chantées par les poëtes, et que toute vie humaine était sacrée pour ces hommes qui méprisaient leur propre vie, et qu'un Dieu meilleur était descendu du ciel. A ces dires s'en mêlaient d'autres; la calomnie enfantait d'abominables outrages contre les mystères chrétiens, d'où naissaient tant d'espérances. Mais la vérité l'emportait. Quoique la foule pût tout croire sur l'infamie des dieux et l'abjection de leurs pontifes et de leurs sectateurs, tous les jours on voyait plus de fidèles du Christ. Le paganisme, ne pouvant soutenir la dispute, persécuta. La persécution est un aveu d'impuissance. Celui qui persécute la justice et l'innocence sent qu'il ne peut raisonner et que son erreur tombera.

Les empereurs, pontifes des dieux que rien n'avait combattus, apprirent en même temps qu'ils ne croyaient pas à leurs dieux et qu'ils devaient les protéger pour conserver l'empire. Le paganisme n'était pas une religion; mais le Christianisme était une réforme d'une portée incalculable, et, quoiqu'il ne se le proposât point, il allait par le fait devenir un compétiteur. Chez les païens, les uns ne voulaient point de réforme, les autres ne voulaient point de rival. Contre la doctrine, ils n'avaient point de prêtres; contre le rival, ils avaient des bourreaux.

Auguste et Tibère, dont Jésus voulut être le sujet, sont morts en même temps que Jésus apportait la liberté; ils ont vu les consuls, les patriciens, le peuple, Rome entière et le monde se ruer dans la servitude. Caligula et Claude n'ont point arrêté le misérable torrent. Néron est monté sur le trône, et le monde, *turba salutatrix*, a salué Néron. Néron est le maître et le dieu du genre humain, plus dieu qu'Auguste et Tibère, plus dieu que Caligula et Claude; il est dieu devant le vrai Dieu, et lui-même il croit à sa divinité.

Néron, chef-d'œuvre de l'insolence de Satan, qui veut être adoré dans ce composé de toutes les corruptions, ardent à tous les crimes; Néron, fou, féroce, tout-puissant, lâche! Et en même temps, Néron est un lettré, un artiste, un magnifique. Il a en lui toutes les séves et toutes les lumières de la civilisation romaine; il en est le fruit suprême, la maturité. Il fallait Rome et Jules César et le siècle d'Auguste pour produire Néron.

Il a le sens de ce qu'il doit faire. Il jette Rome dans la volupté, si avant qu'elle ne pourra se déprendre; il donne la dernière main à la corruption païenne. Le Christ luttera longtemps contre cet ennemi.

Pierre était compté à Rome pour si peu de chose qu'on lui avait laissé la vie. Néron devine le Pape; il le prend et le tue. Chose étrange! ce sang de rien lui fait honneur auprès de son peuple. Le peuple de Néron a les instincts de Néron. Il hait les chrétiens à peine visibles encore aux yeux des politiques. Plus près d'eux, il leur reprochait ses vertus.

La persécution alimentait le cirque. Le troupeau de Pierre était une ressource pour les jeux, et l'impératrice Poppée, prosélyte juive, avait pu le signaler pour obéir au juif qui la gouvernait. Dieu fait son œuvre par la main de Néron. Il pose les assises de sa Ville au milieu de la cité du démon. Dans les fondations de cette Rome du ciel, il faut des matériaux éprouvés. La persécution y pourvoit. Elle écartera les gens de mélange qui s'offriront pour élever la croix sans renverser les idoles, pour concilier Jésus-Christ et Satan, et ces hommes seront jugés par ceux qui veulent servir Dieu dans la droiture de leur cœur.

De tels sages se sont entremis. Leur sagesse a égaré, leur modération a corrompu, leur humanité a fait couler le sang, et la fange païenne est devenue plus épaisse. Rome n'a plus de héros. Tous les héros vont au

Christ; ils vivent pour la croix, ils meurent sur la croix. Par ces vainqueurs qui n'ont voulu que mourir, Rome, maîtresse du monde, se trouve conquise avec le monde en moins de temps qu'elle n'était sortie du Latium.

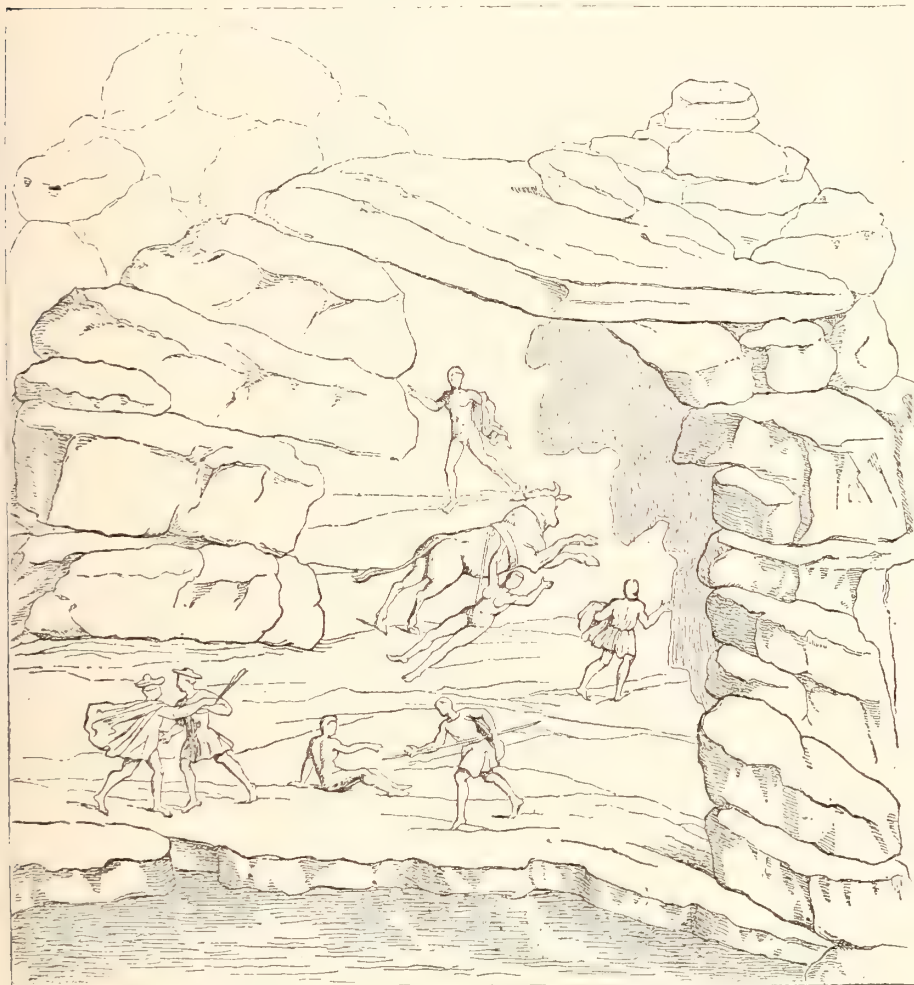


Fig. 123. — Chrétienne attachée à un taureau furieux, persécution de l'an 64. Ce martyre représente le supplice mythologique de Dircé. Néron avait mis à la mode le goût des tableaux vivants et les reproduisait en chair et en os sur les chrétiens. — Fresque de Pompéi. D'après l'*Accademia Ercolanese* d'Avellino.

Néron s'est trompé, Satan s'est trompé; quiconque lutte contre Dieu sera trompé.

Néron n'en reste pas moins la personnification la plus complète du règne du mal, le vicaire du diable, comme Pierre, qu'il a tué, est le vicaire du

Christ. Satan ne fera pas mieux que Néron. Toutes les copies qu'il en a données sont inférieures à ce type de scélératesse, où dominent ensemble la luxure, la bassesse, la cruauté et le ridicule. Il fallait que Néron fût ridicule; il fallait que cette bête qui foulerait l'humanité comme la grappe dans la cuve ne fût ni lion ni tigre, mais pourceau. Satan n'est pas satisfait de broyer l'homme, il veut le moquer.

Il se vautrait, et ses débauches contaminaient tout ce qui avait été l'honneur de Rome. Bel esprit, auteur, général, chanteur, cocher, toujours entouré d'histrions dont il était la risée et la fortune, toujours suivi de ses claqueurs. Il renversait des montagnes et en élevait d'autres. Sa maison couvrait deux des collines de Rome. Dans ce palais d'or, de marbres rares, de curiosités précieuses, il donnait des fêtes et s'amusait à faire mourir les convives. Il aimait les fleurs et la gloire. Il était poltron. Il ne tuait pas toujours pour son plaisir, il tuait souvent parce qu'il avait peur; mais il avait toujours plaisir à tuer. C'est bien Néron qui devait crucifier Pierre.

Tel était l'empereur qui se trouva le premier face à face avec l'Église et qui tua le premier Pape. Son règne fut de dix ans. On pourrait dire qu'il fonda l'institution du martyre, en quelque sorte, depuis lui, régulière et comme indispensable à toute tyrannie. En lui nous avons décrit tous les persécuteurs, comme en saint Pierre nous avons décrit tous les Papes.

Après Néron, le souverain pontificat païen, ou, pour mieux dire, la divinité païenne vint à d'autres fous, fut volée par des soudards, achetée par des faquins. Néron parut grand. Il fallait un maître. La foule, réunie dans le cirque, faisait entendre les mêmes acclamations : « Tu es le maître; « tu es le premier; honneur à toi! *ab ævo vinces!* tu vaincras éternelle- « ment! » Titus, Domitien, Caracalla, Dioclétien, Marc-Aurèle, Didius Julianus, peu importait à la foule. Et peu lui importait aussi qu'un coup d'épieu mît fin à l'éternité de l'empereur. Un autre empereur servirait à la foule du pain et des plaisirs.

Mais si tous les empereurs ont été fidèles à la politique de Néron, sont venus au même point contre le Christianisme et l'ont voulu tuer, les Papes, de leur côté, n'ont pas été moins fidèles à la politique de Pierre. Les savants, les simples, les hardis, les timides, ceux que la violence ne peut épou-



D'après une épreuve ...

LE MARTYRE DE SAINT LAUR[illegible]

Dessin de [illegible] gravé par Marc Antoine vers 1526 et dédié au pape Clément VII. – Au centre, [illegible] [illegible] distribué les trésors que le préfet réclamait. Sai[illegible] [illegible] apportent des charbons pour aviver [illegible]



... Ambr. Firmin ... Imp A. Durand _ Paris

DIACRE (10 AOUT 258)

Cornelius Secularis, entouré de membres du sénat, dicte ses ordres aux bourreaux. Plus haut, le balcon
étendu sur le gril, se soulève et accentue d'un geste ses belles paroles: « Ces vierges, ces pauvres et ces veuves,
un deux armé d'une fourche, s'efforce d'étendre le saint sur sa couche incandescente.

vanter, ceux que la caresse entreprend d'amollir, tous viennent au même suprême argument : mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes! Ils meurent. L'histoire des successeurs de saint Pierre, pendant deux cent cinquante ans, est terminée par les mêmes mots : « couronné du martyre ». Sous ces chefs, quelles légions triomphantes entrent à la fois dans la mémoire des hommes et dans le ciel de Dieu! L'armée des martyrs se recrute partout, combat partout, est formée de toutes les conditions, de tous les âges, de tous les pays : on y admire toutes les beautés, tous les mérites y éclatent. Ce n'est plus le peuple, ce ne sont plus les grands, c'est le monde. Le savant, l'ouvrier, l'homme de cour, le militaire, l'artiste, le tribun, l'esclave, la femme



Fig. 124. — Médaille de Dioclétien, empereur, qui décréta contre les chrétiens la plus sanglante de toutes les persécutions. IIIe siècle. Cabinet des médailles, à Paris.

grande dame, matrone, vierge ou servante, l'enfant même, courent vers Jésus-Christ, veulent le confesser dans la vie, dans les œuvres, dans les supplices, dans la mort. Quelquefois, César éperdu ne voudrait plus tuer et demande à entrer en arrangement. Dès le commencement du deuxième siècle, on voit de ces tentatives. Le bourreau demande grâce aux victimes. Il faut qu'il tue! Les chrétiens veulent que leur Christ soit vainqueur, ou veulent mourir. Marc-Aurèle, le bienfaisant et le sage, inaugure la quatrième persécution générale et laisse à Commode le soin de la continuer. Les Chrétiens avaient encore du sang à donner sous Marc-Aurèle, ils en ont encore sous Commode, encore sous Septime-Sévère, sous Caracalla, sous Héliogabale. Pendant ces massacres, l'Église déroule toujours la majesté des saints. Les saints continuent d'abonder. Comme autant d'astres dans le ciel de la foi, se lèvent les grandes dames romaines enfin converties. A Tivoli,

par ordre d'Adrien, la veuve Symphorosa, immolée avec ses sept fils, rend grâce à Dieu d'être huit fois martyre en un jour. A Rome, non moins héroïquement, meurent cette admirable Cécile dont Dieu a prolongé la vie dans le tombeau, et cette douce Agnès, autre miracle perpétuel. Les Apologistes et les Pères commencent. On a vu saint Quadrat, saint Justin, saint Athénagore; Origène est né d'un père martyr; saint Irénée écrit contre les hérésies; Clément d'Alexandrie a parlé; Tertullien a rugi; saint Cyprien, saint Denys d'Alexandrie, saint Corneille ont enseigné. L'Église triomphe par ses docteurs comme par ses martyrs. Enfin le paganisme ne trouve plus que des maîtres indignes même de lui; une dernière bataille se livre, Maxence est vaincu et Constantin est empereur.

Saint Marcel, Pape, venait de mourir, esclave attaché au service des bêtes; les acclamations du cirque venaient de saluer Maxence : la croix paraît dans le ciel; Constantin, non encore baptisé, la plante sur le Latran, *ab ævo vinces!* La statue de Néron, haute de cent pieds, qu'il s'était érigée à lui-même, statue de Nabuchodonosor, se dressait encore à l'une des entrées de l'amphithéâtre; mais l'empire de Néron n'était plus. César baptisé abandonne le gouvernement de Rome au Pape Sylvestre I[er] et à ses successeurs, « n'estimant pas que l'empereur de la terre dût retenir la puissance « là où l'empereur du ciel a établi le principal du sacerdoce et le chef-lieu « de la religion ». Il emporte dans ses bagages le souverain pontificat des faux dieux, moins pour le prendre que pour ne pas le laisser.

« Trois siècles après le César Néron, le César Constantin, pleurant, prit une bêche, et de ses propres mains commença de creuser les fondements de la basilique vaticane; et les larmes coulant de son visage ruisselaient sur les broderies de la robe impériale [1]. »

L'EMPEREUR CHRÉTIEN. — LA PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Sous l'action de l'Évangile, vivant dans l'Église, une transformation profonde s'était faite dans la pensée, dans la famille, dans les rapports sociaux, dans les lois, expressions de ces rapports. Dès la moitié du second siècle,

[1] *Parfum de Rome.*

deux grands légistes professaient une hérésie considérable au point de vue païen, en déclarant que l'esclavage n'est pas de droit naturel. L'esclave commençait à devenir un homme. L'Évangile avait soufflé de ce côté. Mais c'est à Constantin qu'on peut mesurer tout le chemin parcouru. En lui et par lui le catholicisme pénétra la politique et le droit civil, restés inexorablement païens jusque-là; l'autorité païenne meurt et les Romains voient l'aurore de l'autorité chrétienne, toute de justice et de charité. Ceux des sénateurs qui étaient encore idolâtres, mesurant l'abîme qui séparait les deux genres d'autorité, se convertirent pour la plupart.

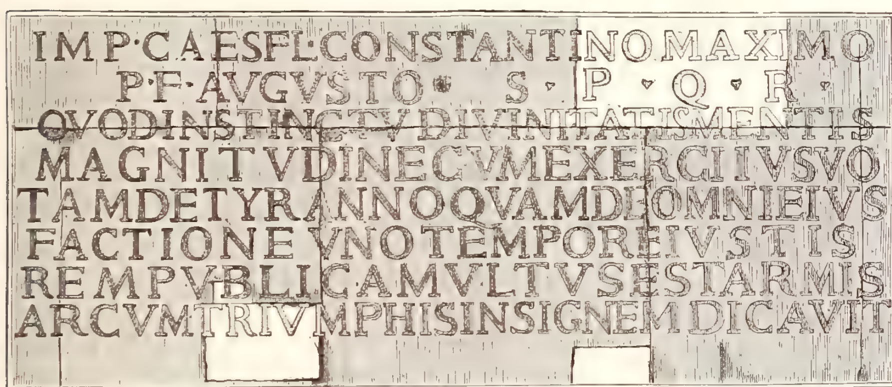


Fig. 125 — Inscription votive de l'arc de Constantin, dédié vers l'an 315, à Rome. « Au très-grand empereur Flavien Constantin, César auguste. Le Sénat et le Peuple romain ont dédié cet arc de triomphe pour avoir, sous l'inspiration de Dieu et par la grandeur de son âme, vengé à la tête de son armée la république en abattant du même coup le tyran (Maxence) et tout son parti. » D'après le *Bulletin* de M. de Rossi.

L'empereur chrétien défendit de marquer sur le front les personnes condamnées aux mines ou à se battre comme gladiateurs; il défendit de casser les jambes aux esclaves. Il ordonna aux employés du fisc de prendre sur le trésor public ou sur le domaine du prince ce qui serait nécessaire pour nourrir les enfants pauvres, que leurs parents étaient toujours disposés à vendre; il défendit, sous peine de mort, de saisir les valets et les animaux qui servent au labourage, ou d'enlever une femme de sa maison. Il donna aux évêques et aux prêtres le droit d'affranchir les esclaves dans l'Église et devant le peuple. Il infligea des peines sévères aux tuteurs qui abusaient de leurs pupilles, et voulut qu'on observât le repos du dimanche.

Non content de subvenir aux besoins des pauvres pendant leur vie, il

voulut encore leur assurer les funérailles gratuites. Il institua une compagnie de clercs chargés de donner aux pauvres la sépulture chrétienne.

Les esclaves, que le paganisme s'efforçait de retenir sous ses griffes et sous ses dents, furent aussi l'objet de la sollicitude du grand empereur catholique. Dans sa Constitution de 312 il rappelle que la vie de l'esclave est sacrée : « Que chaque maître, dit-il, soit considéré comme homicide s'il tue volontairement son esclave à coups de bâton ou de pierres, s'il lui fait avec un dard une blessure mortelle, s'il le suspend à un lacet; si, par un ordre cruel, il le met à mort; s'il l'empoisonne, s'il fait déchirer son corps par les ongles des bêtes féroces; s'il sillonne ses membres avec des charbons ardents, etc. »

Voilà de quel abîme de misère, d'une part, et de cruauté, de l'autre, l'Église tirait le monde.

L'abolition de l'esclavage était si bien le fait de l'Église, elle en était si bien l'inspiratrice et la promotrice, que c'est à elle que Constantin confie le soin d'en élargir le mouvement avec la sagesse divine, *religiosa mente*, dit-il. Non-seulement les évêques, mais les clercs même reçurent le privilége spécial de donner la liberté pleine et entière à leurs esclaves, par pure concession verbale, sans acte public.

Remettre un tel pouvoir à l'Église qui voyait le Christ dans l'esclave, n'était-ce pas porter à l'esclavage un coup mortel ?

Les belles lois de Constantin, inspirées par le christianisme, ont fait dire à M. de Chateaubriand que, sans le désordre des temps, elles auraient affranchi « tout d'un coup une nombreuse partie de l'espèce humaine ». Il se trompe. L'Église n'eût pas commis cette faute. Il était nécessaire, et pour l'esclave et pour la société, qu'on procédât avec plus de prudence et plus de lenteur. Il fallait préparer à l'esclave une place au soleil, et à la société un homme. Sans quoi, au lieu d'honnêtes ouvriers, on eût jeté sur la société des monstres. « Comme tout ne pouvait se faire par les lois, dit M. Troplong, Constantin eut recours à la persuasion pour préparer les voies à l'autorité. Les évêques furent placés, pour ainsi dire, à côté des citoyens, pour les éclairer de leurs conseils, pour être les juges-arbitres de leurs différends, pour protéger les faibles. Cette intervention se développa plus tard sur une grande échelle; elle devint le principe de la juridiction ecclé-

siastique qui a joué un si grand rôle pendant le moyen âge, et sans laquelle la justice se fût infailliblement éclipsée, comme l'a reconnu la haute impartialité de Robertson... L'ascendant dont jouissait le clergé conduisait spontanément à lui les populations, de telle sorte qu'on voyait les évêques passer des journées entières à concilier les différends. Les païens, eux-mêmes, frappés de leur sagesse, venaient les consulter et soumettaient leurs procès et leurs affaires à leurs décisions. Ce genre de médiation, conseillé par saint Paul, avait maintenu la paix entre les chrétiens de la primitive Église. Élargi depuis Constantin par la faveur populaire et par l'appui du Prince, il contribua puissamment à faire pénétrer la sagesse chrétienne dans les rapports civils... La charité, la bienveillance, la vérité, régnaient dans le tribunal plus humain et plus éloigné de l'esprit contentieux que la justice officielle du préfet du prétoire. De plus, comme patron des faibles, l'évêque s'interposait entre les maîtres et les esclaves, entre les pères et les enfants; il corrigeait les abus d'autorité et les fausses directions. Les pupilles étaient sous sa protection; il veillait à ce qu'ils fussent pourvus de tuteurs et de curateurs. »

Voilà quel spectacle présentait l'autorité convertie. Un mot de Constantin en fait rejaillir toute la gloire sur l'Église. Un jour qu'un étranger, lui désignant les prêtres qui l'accompagnaient toujours, lui demanda quels étaient ces hommes et à quoi ils lui servaient, il répondit : « Ce sont les gardes de mon âme. » Mais si le spectacle de la transformation sociale est grand, celui de la transformation intellectuelle ne l'est pas moins.

Jusqu'à Jésus-Christ, à part le petit coin éclairé par les promesses et les prophéties bibliques, toute la terre est plongée dans une nuit profonde. C'est en vain que la raison humaine essaye de percer cette nuit et d'éclairer le mystère qui enveloppe le monde. La philosophie avorte misérablement. Ses hypothèses se dévorent elles-mêmes et ses contradictions infinies se livrent un tel combat que l'âme, fatiguée de regarder ce chaos, tombe dans le scepticisme; elle s'enfonce dans la matière que, par un reste de sa grandeur native et de ses aspirations infinies, elle essaye de diviniser.

Dieu, pour punir l'homme de sa révolte, n'a pas eu besoin de l'enchaîner. Il n'a eu qu'à l'abandonner à lui-même pour qu'il s'enchaînât de ses erreurs et de ses vices.

Mais le Christ promis a fait entendre sa voix. Sous le Verbe créateur, bientôt répété par des milliers de bouches, les cœurs tressaillent, les raisons s'éclairent, les âmes brisent leurs chaînes. Dieu en se révélant à l'homme révèle l'homme à lui-même. Son origine, sa nature, sa destinée, tous ces problèmes qu'il avait si orgueilleusement et si vainement recherchés, sont résolus par des affirmations si lumineuses, si profondes et si pleinement concordantes avec les aspirations intimes de tout son être, qu'il en est pénétré malgré lui. Pour les combattre, ces vérités, avec quelque succès éphémère, il faut les détourner et se les approprier.

Une révolution immense s'accomplit dans la pensée. L'âme humaine mutilée, divisée, comprimée par l'erreur, franchit ses étroites limites et reprend possession des lumières et des sentiments infinis. La preuve que Dieu s'est fait Homme, c'est que l'Homme se fait Dieu. Le rocher sur lequel Prométhée captif gémissait depuis quatre mille ans se change en un autel où l'homme, immolant sa nature pécheresse et se dépouillant du mal, se retrouve l'œuvre de Dieu. Par cette transformation intime, l'homme remonte à son innocence et à sa grandeur originelle. Après s'être attaché sur la croix avec le Christ, après s'être enseveli avec lui dans le tombeau, le Révolté des anciens jours ressuscite transfiguré. Son cœur embrasse le ciel et la terre, Dieu et l'humanité; sa raison délivrée assiste, en s'y mêlant, au concert des harmonies divines qu'elle se prend à répéter dans ses écrits. Entre ces œuvres qui jaillissent de l'âme illuminée des Apôtres, des Pères et des Docteurs de l'Église, et celles des païens les plus célèbres, il y a un abîme. Les deux mouvements sont au fond entièrement opposés.

La philosophie païenne est divergente. Elle consacre la division et l'injustice parmi les hommes. La philosophie chrétienne au contraire est convergente. Elle fait de tous les hommes une seule famille ayant Dieu pour père. Elle dit en levant les yeux au Ciel : *Pater Noster!* Ce mot révélé par le Sauveur est la science du monde nouveau. A sa douce mais pénétrante lumière, les esprits les plus rebelles, les raisons les plus étroites, les cœurs les plus gâtés se recueillent. Il en est qui cultivent avec une sainte ardeur le germe reçu, il en est d'autres qui cherchent à l'étouffer; mais malgré leurs efforts ils ne peuvent rester ce qu'ils étaient. Ils ont beau faire, ils ne sont plus les mêmes. Ils ne voient plus les choses avec le même œil

qu'autrefois. Et comme, chaque jour, les Apôtres, les apologistes, les docteurs, les saints, les confesseurs, les martyrs, les vierges, tous les chœurs des catéchumènes, toute l'Église en un mot, dont le cercle s'élargit à perte de vue, redisent, commentent, déploient chacun des mots qui sont sortis de la bouche de Dieu, il en résulte une création intellectuelle entièrement nouvelle.



Fig. 126. — Baptême de Constantin. Fresque de Raphaël, au Vatican. xve siècle.

L'erreur même, ainsi que nous venons de le remarquer, fut obligée d'emprunter des armes au Catholicisme pour combattre le Catholicisme. C'est ce que prouve l'histoire des hérésies qui pullulaient dès les premiers jours de l'Église, et celle de la philosophie de l'école d'Alexandrie, laquelle ne fut elle-même qu'une grossière corruption des vérités chrétiennes.

Mais ces vapeurs, quelque accumulées qu'elles fussent, ne purent tenir devant les éclairs que ne cessait de lancer contre elles la phalange de plus en plus nombreuse des apologistes Et au moment où Constantin monta

sur le trône impérial, un double esclavage, l'esclavage d'une moitié de l'humanité et l'esclavage de la raison, prit fin. Jésus triomphait dans le droit, dans la philosophie, dans la littérature. On allait entendre les Basile, les Augustin, les Ambroise, les Grégoire, les Chrysostome. Après ces grands hommes et leurs œuvres impérissables, commentées et revivifiées dans la suite des siècles par une série non interrompue de disciples éclatants, l'erreur religieuse, dogmatiquement vaincue, était réduite à sa substance obstinée aussi durable que le monde, et n'avait plus pour s'appuyer que la volupté et l'orgueil.

ROME CHRÉTIENNE. — TRAHISONS DE BYZANCE.

Si, de la circonférence de l'Église, nous reportons nos regards à son centre, nous assistons à un spectacle non moins divin. Dans la Rome païenne, du sein de ses éléments transformés et purifiés, on voit s'élever une autre Rome, la Rome des Papes, la Rome catholique, le centre, le pivot et le foyer du monde nouveau. On y sent le cœur de Dieu, l'action constante de la Providence y est visible. Toute l'histoire du monde avant Jésus-Christ concourt à amener Pierre dans Rome, et toute l'histoire du monde depuis Jésus-Christ tend à faire de cette ville le siége de la royauté spirituelle, prédite par les Prophètes. C'est à Rome qu'a eu lieu le fort du combat entre la vérité et le mensonge; toutes les Églises naissantes ont été arrosées du sang des martyrs; mais celle de Rome en a été inondée pendant trois cents ans. Fidèle à sa vocation sublime, c'est par le sacrifice quotidien d'elle-même qu'elle a affirmé et prouvé sa royauté. Rien ne l'intimide, rien ne l'ébranle, rien ne la décourage. De chaque grain de froment écrasé sous la meule, naissent des moissons d'élus, dont les épis dispersés par les persécutions vont orner et nourrir toutes les contrées de la terre. La mort, qui épuise tout le reste, était devenue, par un miracle de Dieu, une source de vie pour l'Église en général et pour l'Église romaine en particulier. Continuellement la ville païenne diminuait et la ville chrétienne augmentait, si bien qu'il arriva un temps où le glaive des Césars n'osa plus frapper, craignant de faire le vide dans la cité.

Comme si la Rome païenne, cette ville qui doit répondre de *tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre,* ne tombait pas assez vite, voici que Dieu remue les peuples et pousse leurs foules inépuisables sur l'empire. Elles le ravagent, l'ensanglantent et le bouleversent de fond en comble.

Quand on demandait aux chefs de ces hordes terribles la cause de leur acharnement, ils répondaient qu'ils étaient les exécuteurs des ordres de Dieu et les instruments des vengeances célestes ! C'est en effet par leurs bras que la souveraine justice faisait expier aux Romains les crimes infinis qu'ils avaient commis contre l'humanité et contre les Saints. Le cirque s'était agrandi de toute l'étendue de l'empire, et sur tous les points de ce cirque immense coulait à flots le sang de ceux qui criaient avec fureur : « Les chrétiens aux bêtes ! »

Sous l'effort sans cesse renouvelé de cette trombe sanglante qui emportait le vieux monde, l'Église seule restait debout, remplissant ce chaos des germes de la société future. Elle va au-devant des barbares, la Croix à la main, et commence leur conversion avec un courage qui fait et fera jusqu'à la fin l'admiration de l'histoire.

Aucun secours ne venait de Byzance où Constantin avait transporté l'empire. Il en venait au contraire des périls. Byzance s'appelait la seconde Rome, mais elle voulait être la première, et, sous le nom chrétien, l'idolatrie impériale y faisait renaître le paganisme. Constantin s'était trompé en retenant le souverain pontificat des dieux. Cette précaution de la politique humaine devint promptement funeste à la dynastie du grand homme et au nouvel édifice impérial dans les fondements duquel il avait jeté ce bloc ruineux. Il ne fallait ni emporter ni laisser le pontificat des idoles, il fallait l'abolir. C'était trop qu'il en restât le nom. Parce qu'ils étaient pontifes des dieux, les successeurs de Constantin se crurent pontifes de Jésus-Christ. Ils tentèrent continuellement de régir l'Église, de changer la doctrine, d'accomplir par l'art des prêtres de cour et des eunuques ce que n'avaient pu faire les bourreaux. L'empire d'Orient y a succombé, l'Église de Dieu en a tiré sa gloire. Rome avait fait les martyrs, Rome fait les docteurs ; et comme le corps du Christ s'était agrandi dans les tortures, la doctrine du Christ se développe et grandit dans les contestations.

SAINT GRÉGOIRE Ier.

L'Église, qui sait qu'aucune persécution ne la pourra détruire, sait aussi que la persécution ne lui manquera jamais. La férocité de Rome est vaincue; voici les félonies de Byzance, les coups traîtres, les mains parricides soudoyées par la lâcheté. Depuis Constance jusqu'à Léon l'Iconoclaste, près de quatre siècles d'avanies, d'insultes, de fourberies infâmes; et les Vandales, les Huns, les Goths, les Lombards! Quand Byzance a des Saints, ils sont martyrs de la foi romaine. Mais, dans l'intervalle, saint Grégoire le Grand a paru. Grégoire est patricien de Rome : par son intrépidité, le dernier de l'ancienne Rome qui ramassait en lui toute sa vertu pour mourir; par sa douceur magnanime, le premier des nouveaux rois de la maîtresse du monde.

La suprématie politique de Byzance avait dépeuplé l'Italie, livrée aux invasions. Du haut des quelques forteresses qui leur restaient encore, ce qu'on appelait dérisoirement les garnisons romaines regardaient brûler le pays. Les malheureux habitants, à travers ces solitudes ravagées, étaient traînés en esclavage, liés comme des animaux. Le grand courage de saint Grégoire n'en pouvait plus. Il voyait le monde crouler. Néanmoins, il ne refusait pas le labeur. Il empêchait Rome de disparaître et jetait au loin, chez les Barbares, les semences de nouveaux peuples catholiques. Il luttait contre la peste, contre les tremblements de terre, contre les barbares hérétiques et les barbares idolâtres, contre le paganisme mort et infect, mais qui restait à ensevelir; il luttait contre son propre corps accablé de maladies, tellement que l'on put dire que l'âme seule de Grégoire était la seule chose entièrement saine qui fût dans tout le genre humain. Saint Grégoire Ier est l'un des modèles parfaits du prince chrétien. Au milieu de l'universel écroulement de l'autorité régulière, il apparaît comme roi. Il exerce avec plénitude le pouvoir royal qui existait en germe dans les mains de saint Pierre et qui était revenu à Sylvestre Ier. S'il refusait cette charge, tout périrait. Il n'y a plus de chef, ni de père, ni de droit; toute puissance est tombée aux mains des eunuques et des brigands. Personne ne commande plus par voie légitime; la force est maîtresse de tout, maîtresse

brutale qui se joue du droit et de qui la trahison se joue. Le poignard plus que l'épée, le poison plus que le poignard, élève et renverse les trônes. En s'élevant et en croulant, ces trônes d'un jour écrasent l'espèce humaine.



Fig. 127. — Sainte Scholastique apparaît, après sa mort, à saint Benoît, son frère. La sainte, soutenue par trois anges, est accompagnée de deux jeunes filles couronnées de fleurs, qui portent chacune une palme, et des Apôtres Pierre et Paul, qui convient le saint à monter au ciel. Tableau de Le Sueur, au Louvre. XVIIe siècle.

C'est par l'amour des peuples, par la grandeur sacrée de sa dignité, par la fermeté de son cœur, par les ressources inépuisables de son génie que Grégoire combattit tant de fléaux. Il offrit la paix, il l'imposa, il l'acheta. Il releva Rome et lui fit des remparts. A travers tant de soins, il ne cessa pas,

suivant la constante tradition des Papes, d'héberger les pèlerins et de nourrir les pauvres. Il fit autre chose encore, il légua à ses successeurs une politique qui le continuait.

Pour assister Grégoire, Dieu avait suscité une autre force, toute morale, comme la sienne. Saint Benoît avait fondé son ordre. Grégoire était moine-bénédictin. Déjà les monastères de Subiaco, du mont Cassin et d'autres existaient, protégés même contre les barbares par la sainteté et la pauvreté. Dans ces retraites où il n'y avait rien à prendre, s'était réfugiée la science, surtout la science de Dieu. On y conservait des livres, on y faisait des saints, il en sortait des hommes. Là se fabriquait la force à qui reste en définitive l'empire.

Ainsi, par l'héroïsme et la sainteté de Grégoire Ier, l'Église reprit haleine et se prépara à résister à la folie furieuse de l'Isaurien, un rustre devenu empereur de Byzance, qui voulut faire abattre les saintes images. Ce fut l'hérésie des iconoclastes dont les saintes images choquaient la piété et révoltaient la science.

Saint Grégoire II vainquit l'Isaurien par ses successeurs. Comme saint Grégoire Ier, qu'il suivit après un siècle, il fonda la politique nécessaire pour ce temps. Sans attaquer des droits que seul, en Italie, il reconnaissait et maintenait encore, il leur opposa le droit supérieur que l'imbécillité criminelle des Byzantins se flattait d'anéantir. « *Malheureusement* pour les empereurs, dit un historien, homme de collége, la vertu la plus remarquable, unie à la plus profonde sagesse, siégeait alors sur la chaire de saint Pierre. Durant quatre-vingts ans, sept Papes, aussi vénérables par leur sainteté que redoutables à leurs souverains par leur *adresse* politique, se succédèrent à Rome. »

Cette chaîne d'or de sept Papes, redoutables par leur *adresse*, mais vénérés pour leur sainteté, conduisit le monde au grand Pape Adrien, ami de Charlemagne. Il termina l'époque de la suzeraineté impériale, système politique qui provoquait l'Isaurien et le Copronyme à décréter des articles de foi. Après des siècles de patience, les Papes ont dû secouer cette servitude pour sauver la Papauté et la Religion, Rome et l'Italie.

Ce fut saint Grégoire Ier qui prit le beau titre des Papes. Les empereurs Byzantins s'affublaient des protocoles pompeux qui dénoncent l'enfantillage des maîtres de la terre; Grégoire s'appela le serviteur des serviteurs

de Dieu, *servus servorum Dei*. Parce que la royauté allait apparaître entière, intacte, aux mains des Papes, ils rappelaient plus solennellement qu'ils représentent Celui qui est « venu pour servir ».

COMMENT NAISSENT LES NATIONS.

Vers la fin du sixième siècle, un moine romain, qui avait été l'un des plus grands seigneurs de Rome, vit, exposés en vente sur la place publique, des esclaves barbares dont il admira la beauté. Il s'informa de leur origine, et il apprit qu'ils étaient Anglais et idolâtres. Après en avoir délivré un grand nombre, il s'éloigna, pleurant de ce que de si nobles créatures fussent soumises au démon, et il forma le projet de racheter de cet esclavage la nation des Anglais tout entière. Bientôt il voulut quitter sa patrie, sa famille, franchir les monts et les mers, braver la mort, pour aller porter aux Anglais la lumière et la liberté du Christ. Il fallut que Rome, effrayée de le perdre, le retînt par force. Afin que cet homme nécessaire à son salut ne la quittât jamais, elle le plaça sur la chaire auguste et redoutée où, depuis six siècles, n'avait point séché le sang des pontifes martyrs. Ce moine était l'homme de Dieu que la reconnaissance et l'admiration du monde ont appelé saint Grégoire le Grand.

Devenu Pape, saint Grégoire ne renonça pas au projet que lui avait inspiré sa charité pour les Anglais. Ne pouvant aller lui-même les évangéliser, il leur envoya un apôtre selon son cœur, un moine du couvent où il avait jadis fui la gloire du monde et d'où le monde l'avait tiré pour la gloire de Dieu. Accompagné de quelques confrères choisis comme lui à cause de leur sagesse et de leur vertu, ce moine, nommé Augustin, partit de Rome pour conquérir l'Angleterre, c'est-à-dire pour détruire le culte des idoles, pour enseigner la Loi de Dieu, pour faire respecter la vie de l'homme, pour combattre les vices, pour introduire enfin cette nation dans le sein de la famille chrétienne. Les armes qu'il leur donna furent quelques livres de prières, quelques ossements des martyrs et sa bénédiction.

Cependant les Anglais avaient un tel renom d'incrédulité, d'ignorance et de barbarie, que le courage manqua aux missionnaires : ils s'arrêtèrent en

Provence, n'osant entrer dans leur mission, et ils demandèrent au Pape de les dispenser d'une entreprise si dangereuse et si incertaine. Le Pape leur enjoignit de passer outre, se confiant à Dieu, sans craindre les fatigues, ni les menaces, ni la mort; ils obéirent.

Ils trouvèrent, contre leur attente, un peuple plus disposé à les bénir qu'à les lapider. Néanmoins le chef du pays ne voulut les voir pour la première fois qu'en plein air, craignant, s'il les écoutait dans une maison, qu'ils ne le surprissent par quelque opération de magie. Ils allèrent à lui en procession, portant la croix et l'image du Sauveur, et ils lui annoncèrent le salut. Les ayant écoutés, ce barbare leur adressa des paroles que nous recommandons aux Anglais lettrés et civilisés du dix-neuvième siècle; il les trouveront dans Bède, le père de leur histoire, presque contemporain de Grégoire : « Vos promesses sont belles, mais elles sont nouvelles et incer-« taines; je ne puis y acquiescer et abandonner la religion que j'ai observée « depuis si longtemps avec tout mon peuple. Toutefois, parce que vous êtes « venus de loin pour nous faire part de ce que vous croyez le plus vrai et le « meilleur, je veux vous bien recevoir et vous fournir tout ce qui sera néces-« saire à votre existence; et nous ne vous empêchons point d'attirer à votre « religion tous ceux que vous pourrez persuader. » Il leur donna un lieu pour s'établir dans sa ville capitale, qui fut depuis Cantorbéry. Là, ils vécurent et prêchèrent librement, et, deux ans après, en 598, le Pape saint Grégoire écrivait à saint Euloge, patriarche d'Alexandrie : « La nation « des Anglais était demeurée dans l'infidélité, adorant du bois et des « pierres. J'y ai envoyé un moine de mon monastère. Les évêques des « Germanies (royaumes des Francs) l'ayant ordonné évêque par ma per-« mission, ils l'ont fait conduire chez cette nation, à l'extrémité du monde, « et nous venons de recevoir des nouvelles de l'heureux succès de ses tra-« vaux; car il a fait tant de miracles, lui et ceux qui l'ont accompagné, « qu'ils semblent approcher de ceux des Apôtres, et nous avons appris qu'à « la dernière fête de Noël, notre frère et coévêque a baptisé plus de dix « mille Anglais. » Parmi ces nouveaux baptisés se trouvait le roi Éthelbert, que l'Église compte au nombre de ses Saints. La nation des Anglais n'avait été jusqu'alors qu'une confédération de hordes; ce jour-là naquit la grande Angleterre.



Fig. 128. — Saint Boniface, de la nation anglaise, va recevoir du pape Grégoire II, à Rome, les pouvoirs nécessaires pour évangéliser l'Allemagne. Le pape Grégoire III écrivait à saint Boniface, qu'après Dieu la conversion de cent mille païens était due à lui et à Charles-Martel, prince des Francs, qui l'avait beaucoup assisté dans cette entreprise. Fresque de Henri de Hess, à Munich. D'après la *Vie de saint Boniface*, Paris, Schulgen. 1 vol. in-folio.

Saint Grégoire n'abandonna pas son œuvre, et ses successeurs la continuèrent avec le même amour. Il n'y a pas de nation qui doive autant que l'Angleterre à l'Église romaine. L'Église romaine l'a mise au jour, l'a élevée, l'a protégée et lui a fait ce solide tempérament social qui a pu résister, seul dans l'histoire, à trois siècles d'hérésie. Rien de plus touchant et de plus constant que la sollicitude des Papes pour achever et perfectionner l'œuvre de la civilisation de l'Angleterre. La tendresse maternelle n'est pas plus vigilante et plus ingénieuse, n'a pas de plus abondants trésors de miséricorde et de pardon. Le monde sait quel fut le fruit glorieux de tant de charité. Grâce au zèle des évêques envoyés par les Papes ou institués par eux, et qui n'épargnèrent ni leurs sueurs, ni leur sang, la nouvelle nation catholique se couvrit de monastères et d'écoles; de fréquents conciles abolirent les superstitions et les lois barbares, et les remplacèrent par les lumières et par la législation chrétienne; sur le trône, la piété remplaça la férocité; les lettres et les arts firent des progrès rapides. Cent trente ans après l'établissement de saint Augustin à Cantorbéry, le vénérable Bède, un des fils de ces barbares convertis d'hier, était une des lumières du monde et prenait place au rang auguste des docteurs de l'Église; un autre, saint Boniface, rendant à l'Église ce que sa race avait reçu d'elle, devenait le type des missionnaires et conquérait à Jésus-Christ une partie de l'Allemagne encore païenne.

A travers toutes les vicissitudes et toutes les révolutions politiques, l'Angleterre était devenue l'*Ile des Saints,* et Dieu, récompensant ce peuple qui cherchait d'abord le royaume du ciel, l'avait affranchi de la misère. Il n'y avait dans l'Ile des Saints que des pauvres volontaires. Aucune créature faite à l'image de Dieu ne manquait d'amis et de pain. Sur cette terre bénie, les invasions mêmes, en apportant les troubles et les guerres, n'apportaient pas la famine; et telle était la force des institutions catholiques, qu'elles triomphaient de l'orgueil des vainqueurs et finissaient par les assouplir au joug de la charité. Durant les cinq cents années de guerre civile presque non interrompue qui suivirent la conquête, les moines défrichaient la terre, couvraient le sol de monuments magnifiques, instruisaient le peuple et lui inspiraient cette sagesse, ce respect de l'autorité, cet amour de la tradition qui a, jusqu'à présent, maintenu l'Angleterre au premier rang

parmi les nations du monde. L'Église faisait toutes ces œuvres non pas sans être troublée, mais sans être jamais découragée. Que l'on regarde au fond de toutes les luttes qu'elle a dû soutenir, on verra que ce furent les luttes de la civilisation contre la barbarie.

Ce bel édifice du génie civilisateur de l'Église romaine a été envahi, il y a trois siècles, par le génie destructeur de l'hérésie, le même, sous un nom différent et sous des formes à peine nouvelles, qui avait déjà détruit la civilisation de l'Orient et de l'Afrique. Un roi chrétien, mais que ses passions brutales faisaient descendre au niveau des anciens chefs des Merciens et des Northumbres, et qui voulait avant tout secouer le joug de l'Évangile, eut recours aux supplices pour arracher les Églises de l'Angleterre à leur mère, l'Église romaine. Il y parvint, et, durant trois siècles, la nation des Anglais, au comble de la prospérité et de la fortune, sembla revenue aux temps barbares du roi Éthelbert et du missionnaire Augustin.

SAINT MARTIN ET LA FRANCE. — LES ÉCOLES.

Au temps de saint Grégoire Ier une autre nation était déjà née et virile. Elle avait des évêques, des moines, des saints, des rois; elles portait un nom dans le monde chrétien, et un grand nom. Elle s'appelait la Fille aînée de l'Église! Encore à présent, malgré d'étranges et terribles vicissitudes, elle n'a pas renié ce nom de gloire. Fille aînée de l'Église et soldat de l'Église, le plus énergique et le moins inconstant. C'est la France. Elle a eu saint Martin, elle a eu Clovis, elle aura Charlemagne et saint Louis, elle aura d'autres hommes encore, hommes de guerre, hommes d'État, hommes d'église, hommes de lettres, qui, sans combattre pour l'Église autant qu'ils l'auraient dû, voudront pourtant son triomphe et sa gloire et, même en combattant contre elle, seront cependant heureusement condamnés à la voir tirer quelque profit de leurs travaux et de leurs conceptions. Il est remarquable qu'aucune grande hérésie n'est de France, n'y put prendre racine, n'y offrit un triomphe complet et de longue durée, et que toute hérésie est combattue en France avec plus de suite et de retentissement qu'ailleurs.

Saint Martin, Pannonien, disciple de saint Hilaire, d'abord soldat, puis

moine, enfin évêque de Tours, fut le grand conquérant religieux des Gaules. Il les prit de sa main que la pratique héroïque de toutes les vertus avait armée de miracles, il les donna au Christ, et son tombeau devint une forteresse d'où il garda sa conquête contre toutes les invasions et les assauts des barbaries postérieures. Il est le véritable ancêtre de la nationalité, le père et le puissant défenseur de la civilisation chrétienne. La France se souvient de lui et il se souvient de la France; quinze siècles de tombeau n'ont pas éteint sa mémoire parmi nous, ni sa tendresse pour nous. Les catholiques de France ne sont pas de cette barbarie qui nous enveloppe après toutes celles dont il nous a préservés. Elle nous enveloppe en ce moment, elle semble nous avoir vaincus; mais elle ne nous a pas imposé ses reniements, ses ingratitudes, ni l'infection païenne de ses mœurs. Saint Martin des Francs, saint Martin *de la guerre,* comme disait son peuple, ne nous abandonnera pas.

Lorsque l'élection du peuple chrétien le plaça de force sur le siége de Tours, en 372, les villes de la Gaule seulement étaient chrétiennes; presque tout le reste appartenait encore à l'idolâtrie. Il en triompha par vingt-trois ans de miracles dont nous avons le témoignage contemporain, écrit et même publié de son vivant. Le souffle de sa prière renversa les temples et les idoles, déracina les bois sacrés; la renommée de ses œuvres le rendit présent et agissant bien au-delà des limites de son diocèse et de ses courses apostoliques. Lorsqu'il mourut, à quatre-vingt-un ans (8 novembre 397), la Gaule était convertie et la France chrétienne allait naître. On peut contester les récits de Sulpice Sévère et de Grégoire de Tours. C'est difficile, mais on le peut. Un homme peut toujours nier que la simple parole et le simple geste d'un homme aient suffi pour guérir les malades et ressusciter les morts. Mais la conversion entière de la Gaule en vingt-trois ans, il faut bien admettre ce miracle, ou expliquer comment il eut lieu sans miracles et sans armée.

Par cette conversion se prépara et s'accomplit avec une étonnante rapidité la fusion des Gaulois et des Francs. Moins de quatre-vingts ans après la mort de saint Martin, Clovis, encore païen, laissait baptiser ses enfants, et, lorsqu'il demanda lui-même le baptême, il voulut le recevoir non dans la cathédrale de Reims, mais dans une humble église de faubourg, dédiée

à saint Martin, déclarant par là que l'apôtre des Gaulois était aussi le véritable apôtre des Francs.

Cinq barbaries ont attaqué la foi dans les Gaules converties avant qu'elle y eût atteint son admirable virilité : la barbarie païenne, la barbarie



Fig. 129. — Jésus sur son trône couronne saint Martin, l'un des plus illustres apôtres de la Gaule, qui se dépouilla d'une moitié de son manteau pour couvrir un pauvre. « Ainsi en sera-t-il pour ceux qui servent le Seigneur. » Fresque d'Orsel, à l'église d'Oullins, près de Lyon. XIXe siècle.

arienne, la barbarie musulmane, la barbarie normande, la barbarie intellectuelle. Martin, de sa personne, défit et désempara la barbarie païenne. Mort, il présida au combat contre les autres et fut victorieux. Clovis, après le baptême, disait : « Je ne puis souffrir que ces ariens possèdent une partie des Gaules. » Il ne voulut pas engager la guerre contre les Visigoths sans

avoir obtenu la protection de saint Martin. Lorsque ses envoyés entrèrent dans la basilique de Tours, portant ses présents, ils entendirent le psaume : « Seigneur, vous m'avez revêtu de force pour la guerre, vous avez mis mes ennemis en fuite. » Quelques jours après, Clovis était à Vouillé, écrasait les Visigoths et les chassait de presque toute la Gaule. Clovis vainqueur rentra dans Tours, offrit au tombeau de saint Martin des présents plus magnifiques, et proclama qu'il lui devait la victoire. Ce fut là qu'il voulut être proclamé Consul et Auguste, et qu'il prit le diadème, ajoutant la légitimité politique au sacre religieux qu'il avait reçu avec le baptême dans une autre église de Saint-Martin; et là fut fondée l'unité politique du territoire français. La barbarie arienne était vaincue, la France commençait. Cet astre hardi s'élançait dans sa carrière pour réjouir l'Église et pour commander le respect et l'admiration du monde.

Puis vint le redoutable assaut de la barbarie musulmane, les Pyrénées franchies, notre Midi soumis et pillé. Charles-Martel prend la bannière de saint Martin, rencontre l'ennemi dans les landes de Miré, d'où l'on voit Tours et la basilique. Il commence une bataille de huit jours qui le mène à Poitiers, où il écrase trois cent mille musulmans. Cette victoire sauve l'Europe et prépare Charlemagne.

Au siècle suivant, les Normands apparaissent, triomphent, et, victorieux, sont eux-mêmes promptement conquis par cette foi de Martin qu'on ne peut plus ravir à la France. Les Normands prirent pour patron saint Martin, dont les reliques les avaient vaincus à Tours. Sur le champ de bataille d'Hastings, Guillaume le Conquérant éleva le monastère de Saint-Martin de la Guerre et le peupla de moines appelés de Marmoutiers, le couvent de Martin.

Marmoutiers, c'était la source profonde de la vie intellectuelle. Elle se répandait sur toute la France et sur une vaste partie de l'Europe. Martin, de son vivant, avait fondé des monastères, élevé des phares et des forteresses contre la barbarie à Milan, à Ligugé, à Trèves, à Tulle, à Autun. Marmoutiers, où il résidait, devint le plus grand, le plus célèbre, une pépinière de saints, de savants, d'évêques, de fondateurs de peuples. De Marmoutiers sortit la première école publique de France. Elle fut instituée à Tours, au huitième siècle, dans la collégiale de Saint-Martin, et fut la

mère de l'Université de Paris. Et ainsi c'est encore à saint Martin que nous devons la première forme de l'enseignement public. Il était gratuit, sans impôt, et ne coûtait rien à personne, qu'aux maîtres.

L'enseignement de saint Martin était cet enseignement par lequel on reste chrétien et l'on devient plus chrétien; cet enseignement par qui nous connaissons Dieu et les devoirs que Dieu nous impose envers lui, envers le prochain et envers nous-mêmes; cet enseignement de la charité, de la liberté et de la dignité, le seul qui rende l'homme respectable à l'homme et qui le maintienne respectable à ses propres yeux.

Bientôt le peuple baptisé ira demander à saint Martin de le défendre contre les cinq barbaries qu'il a combattues, et qui aujourd'hui se réunissent plus envenimées dans la barbarie révolutionnaire.

L'Église est une maîtresse d'école. *Docete,* enseignez, c'est la dernière parole du Christ aux Apôtres, et la règle que les Papes ont donnée à tous leurs envoyés, la mission que suivent et donnent à leur tour tous les évêques. « Mais il n'y a point eu d'Églises, dit Joly (Traité des écoles « paroissiales) qui soient demeurées dans l'observance de cette antiquité « comme nos Églises de France, lesquelles ont servi d'exemple aux pays « étrangers. » Parmi les écoles de Martin, disséminées sur la surface des Gaules, et fondées ou ressuscitées par lui ou par ses disciples, nous nous contentons de citer Tours, Ligugé, Lerins, Marmoutiers, Troyes, Lyon, Arles, Saint-Victor de Marseille, Reims, Vienne en Dauphiné, Rouen et enfin Paris. Ces sources d'eau vive arrosaient la tige naissante de la France baptisée.

Aux écoles monastiques s'ajoutaient les écoles épiscopales. Ici des enfants dont le sourire printanier se changeait en gravité touchante, entouraient un vieillard dont la gravité se changeait en angéliques sourires. L'enfant était homme, et l'homme était enfant. Dans la fleur on voyait le fruit et dans le fruit la fleur. Un petit codex à la main, chacun de ces petits enfants s'approchait à son tour du vieillard, faisait le signe de la croix, et prononçait, après de charmantes hésitations, le nom des lettres que le vieillard lui désignait du doigt. Ce vieillard, cet instituteur primaire, qui enseignait aux petits enfants l'alphabet, c'était un évêque catholique. C'était saint Césaire, archevêque d'Arles, montrant l'alphabet; saint Didier, évêque

de Vienne en Dauphiné, enseignant lui-même la grammaire; Fulbert, évêque de Chartres, Leidrard, archevêque de Lyon, et beaucoup d'autres Évêques qu'il serait trop long de rappeler.

D'après M. Guizot, sous la première race, on comptait en Neustrie seulement plus de vingt écoles monastiques et épiscopales. La conversion de Clovis donna plus d'essor à cette ardeur; Clovis lui-même fonda une école dans son palais. On vit du cinquième au huitième siècle, dit Philippe Lebas, la France se couvrir d'écoles entretenues par le clergé.

Laissez venir à moi les petits enfants. Enseignez *toutes les créatures et baptisez-les.* On peut dire que l'avenir du monde était tout entier dans ces deux paroles du Sauveur. A elles seules elles auraient tiré la civilisation de l'abîme, ou plutôt elles l'auraient créée du néant, et c'est ce qu'elles ont fait. Mais, pour accomplir le programme divin, il fallait cet incommensurable et divin ouvrier qu'on appelle l'Église, et il fallait que la main toute-puissante qui a formé l'Église la soutînt contre tous les ennemis acharnés à repousser ses bienfaits.

L'existence de l'Église est un miracle permanent. Elle est la visibilité et la force mystérieuse qui soutient tout. Nous avons considéré son action sur quelques points. Nulle part cette action n'est plus manifeste que dans le dévouement constant, humble et obscur, avec lequel, dans tous les temps, parmi tous les peuples, elle s'est vouée à l'œuvre pénible et si souvent ingrate d'élever l'enfance. Elle a toujours fait cela, toujours trouvé des hommes pour le faire, et, en faisant cela, elle a tout commencé, tout maintenu, tout achevé. L'Église est une mère, et c'est parce qu'elle est mère qu'elle est maîtresse d'école. Elle soigne et elle enseigne. Jamais elle ne cesse, jamais elle ne cessera d'enseigner. Reine, elle peut se laisser ravir le trône; mère, elle n'abandonnera jamais l'école. Au mépris de tous les périls, sous tous les déguisements auxquels on saura la contraindre, elle ira enseigner la connaissance, l'art de connaître et de servir Dieu, et par là elle ressaisira le gouvernement du monde. Elle enseignera pendant les persécutions de la civilisation et pendant les persécutions de la barbarie, qui souvent se ressemblent et s'accordent pour lui porter les mêmes coups. Elle enseignera dans la paix et dans la guerre; elle aura toujours des hommes pour aller pieds nus dans tous les lointains, pour aborder toutes les peuplades sauvages,

vivre au milieu d'elles, y souffrir un exil sans fin et mourir en les illuminant du nom de Jésus-Christ.

Il y a une chose encore qu'elle n'abandonnera pas, c'est le soin des pauvres et des malheureux. Ce qu'elle a fait à cet égard, ses ennemis peuvent s'en taire, ils ne peuvent l'ignorer. Ils connaissent la fécondité inépuisable de ses œuvres de charité. L'Église a toujours fait des hôpitaux comme elle a toujours fait des écoles. Chaque siècle, et presque chaque année, est marqué par ses inventions nouvelles. Le nôtre a fourni son glorieux contingent, plus peut-être que tous ceux qui l'ont devancé; et par là aussi l'on reconnaît que la race de Jésus-Christ établie sur la terre peut voir quelquefois diminuer son nombre et l'éclat de ses lumières, mais non pas l'efficacité de ses vertus.

La profusion des écoles au huitième siècle, surtout en France, est l'avant-garde de Charlemagne. Elle lui préparait un peuple et une armée.

CHARLEMAGNE.

Le monde et l'Église même ne croyaient pas que l'empire d'Occident fût mort à jamais. Malgré Rome et Byzance, l'humanité entrevoyait dans l'empire l'institution humaine que devait enfanter l'institution divine de l'Église. Il faut un bras à la justice, une force au droit, une protection à la vérité, un gardien armé de la paix.

L'empire païen avait été une parodie infernale de cette pensée de Dieu; la pensée devait être reprise et réalisée par l'Église, dont la mission est de tout établir et de tout ordonner en Jésus-Christ.

Mais le noviciat des barbares n'était pas fini. Avant de s'abriter sous l'autorité, le genre humain avait à se désaccoutumer du despotisme. Il fallait que le torrent des invasions, passant et repassant dans Rome, emportât le sénat, les idoles, l'infection de la débauche et de l'esclavage; creusât des abîmes entre Byzance et l'Italie, entre l'Italie et les autres parties de l'Europe; divisât en familles de peuples la multitude qui avait porté le joug, et, plaçant chacune en son lieu, posât les frontières, comme autant de forteresses où la liberté de l'Église enfanterait la liberté des nations. A ces con-

ditions s'élèverait le saint Empire romain : *Tantæ molis erat Romanam condere gentem.*

Les débris de l'empire formaient des empires qui, se choquant les uns contre les autres, croulaient aussitôt en fragments ennemis. L'Église s'en emparait, leur donnait une forme, leur assignait un ordre où la règle n'exclurait pas la liberté. Ses monastères, hardiment semés dans le chaos, résistaient aux tempêtes qui arrachaient les trônes. A ces arbustes, à ces brins d'herbe, les peuples errants se rattachaient et enfin prenaient demeure. Là s'élevaient les hommes qui ne désespèrent point. *Patientia pauperum non peribit in finem.* Les moines travaillaient les peuples comme ils travaillaient la terre; leur patient travail fertilisait toutes les aridités, disciplinait tous les torrents. Un jour, il se trouva que l'Église avait élevé un nouveau genre humain : Charlemagne apparut, rayonnant de courage, de candeur et de bonté.

Il y avait sept siècles et demi depuis Néron, quatre siècles depuis Constantin. On a vu quel empereur le monde avait donné à l'Église naissante, et cet empereur était l'expression du monde païen. Voici Charlemagne, l'empereur que l'Église, libre depuis quatre siècles, donne à son tour au monde, et cet empereur est l'expression du peuple que l'Église a formé. Peuple encore inachevé sans doute, encore engagé dans le limon : sa tête lumineuse a conçu des plans que l'infirmité des organes inférieurs l'empêchera d'accomplir. Ce peuple, néanmoins, fera des œuvres sublimes; et, après dix siècles, humilié, trahi, abattu peut-être, il existera encore; il se souviendra, il brûlera de généreux désirs, et, s'il succombe, avec lui succomberont tant de lois et s'éteindront tant de clartés, que ce ne sera plus un monde, mais le monde qui périra.

Pépin avait *restitué* à saint Pierre les villes prises sur les Lombards. Le Byzantin, qui les réclamait sans droit, les réclama sans fruit. Le Lombard, lorsqu'il n'avait plus sur la gorge le fer carlovingien, oubliait ses serments : Charles le contraignit de les remplir et confirma l'acte de Pépin, non-seulement par un mouvement de piété, mais aussi à la prière des peuples. Tous les hommes vraiment grands savent démêler ce que la conscience publique réclame de vraiment juste. C'est là le génie des fondateurs, et leurs œuvres durent longtemps. Le fils de Pépin écouta le vœu des peuples.

Pour les délivrer des Grecs et des Lombards, des eunuques et des brigands, il affermit le trône pontifical, il planta devant son épée, et le roi Charles devint Charlemagne.

« Quand la dent lombarde mordit la sainte Église, Charlemagne, sur les « ailes de l'aigle romaine, vint à son secours et fut victorieux. » C'est tout ce que Dante accorde à Charlemagne. Dante est grand poëte et grand théologien; il n'est pas grand et intelligent catholique. Gibelin, donnant ou refusant la gloire, suivant qu'on a été ou qu'on aurait pu être Gibelin ou Guelfe, il n'aime pas Charlemagne, qui ôta l'empire à la prétendue descendance de César, et qui ne la garda pas assez pour lui. Charlemagne, un pupille de l'aigle romaine! Il était le fils de l'Évangile, le dévot auxiliaire du Christ; il combattait pour la Croix sous les ailes de la Croix.

Il comprit, aima, paracheva ce grand ouvrage de la Providence : l'établissement temporel du Pontife romain, l'intronisation définitive du Christ, là où Satan avait le plus triomphé, *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*. Et tout se trouva réuni dans la constitution de ce pouvoir : le droit divin, l'antiquité, toutes les formes et toutes les conditions du droit humain. L'Église était propriétaire par la donation des possesseurs légitimes, par le vœu des peuples rachetés, par la conquête. Car Pépin et Charlemagne avaient légitimement conquis sur les Lombards ce que les Lombards avaient usurpé sur les peuples qui se voulaient donner à l'Église après la déchéance des Grecs pour cause d'hérésie.

Charlemagne est par excellence, entre les souverains, l'homme de l'Église. Son maître politique a été le Pape Adrien Ier. Adrien devina Charlemagne, l'appela, le dirigea près de vingt ans. Charlemagne est l'antithèse de Néron. Il n'y a pas d'homme plus grand ni plus aimable. On eût dit que la nature l'avait fait avec plus de soin qu'un autre, et s'était longuement préparée. Pépin d'Héristal déjà grand, Charles-Martel davantage, Pépin meilleur. Charles-Martel avait repoussé l'invasion des Sarrasins, Pépin avait vu l'Église, Charlemagne y entra. De bonne heure il s'était senti roi de la part de Jésus-Christ et guide du peuple chrétien, *rector christiani populi*.

Ce qui reste en lui de barbare n'est qu'ingénuité, ardeur d'une jeunesse forte et pure. Il est patient, clément, généreux, docile. Il veut le bien, il y croit. Il aime Dieu et les pauvres, et les armes, et la science. Il ne doute

point des droits de Dieu, il ne se donne point de repos lorsqu'il faut les défendre; il porte la lumière dans le monde, il fait plier le barbare sous son épée, il se met lui-même à l'école comme un enfant.

Il étudia toute sa vie. Il présidait une académie dans son palais et se rendit assez savant pour préparer une leçon correcte des Évangiles conférée sur les manuscrits latins, grecs et syriaques.

Il s'entourait d'honnêtes gens. Engilbert, Éginhard, Alcuin, grand maître d'école! Le duc Guilhem, qui devint saint Guilhem de Gellone, Benoît, qui devint saint Benoît d'Aniane, réformateur de l'ordre bénédictin, tous honorés des contemporains et de la postérité, tels étaient les courtisans de Charlemagne. Comme la décence et l'honneur, l'amitié régnait dans la cour. Ce grand roi était le roi des amis. Les chroniqueurs parlent de ses larmes, quand ses amis mouraient ou se faisaient moines.

Il vainquit et convertit les Saxons. A ce sujet on l'accuse de cruauté. Les Saxons avaient multiplié leurs révoltes, tuant les représentants de Charlemagne, envahissant ses domaines. Il frappa des ennemis vingt fois graciés, des traîtres qui avaient vingt fois violé leurs serments; il épargna ceux qui demandèrent le baptême : ceux-là devenaient des hommes nouveaux. Quand ces redoutables Saxons furent chrétiens, Charlemagne les remit dans leurs antiques libertés, les déchargea de tout tribut envers lui et les rendit seulement tributaires de l'Église. Réduisant ensuite leur pays en provinces, il le partagea en diocèses, et, pour le garder dans le devoir, il y établit des cathédrales.

Bossuet glorifie ses mœurs privées. En présence de l'Église et du monde, avec une assurance d'homme de bien, il condamnait la fraude, le vol, l'adultère, la luxure : « Que chacun de nos sujets sache que celui qui sera « convaincu de quelqu'un de ces crimes perdra tous ses honneurs. Jusqu'à « ce qu'il se soit amendé et qu'il ait fait la satisfaction due, il sera séparé de « toute société des fidèles; car nous devons craindre la fosse dans laquelle « nous savons que d'autres sont tombés. »

Pour achever de peindre l'empereur et l'empire, écoutons comment l'Église pouvait alors définir et proclamer les devoirs de la royauté. Voici les décrets des Conciles, promulgués par Louis le Débonnaire, comme lois de l'État :

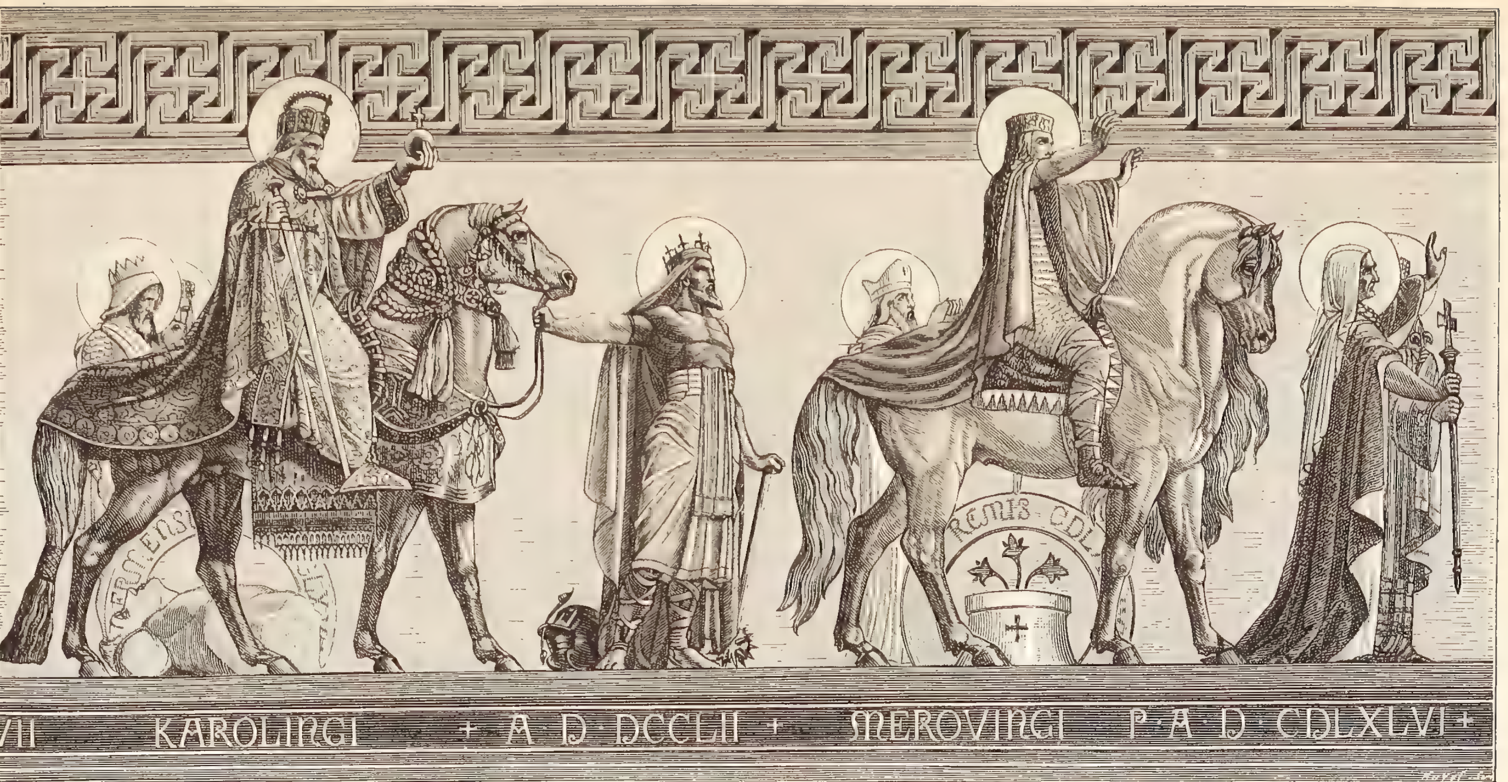


Fig. 130. — La France chrétienne. Sainte Geneviève et sainte Clotilde, tenant la croix dans leurs mains, précèdent Clovis, adorant Dieu comme à Tolbiac et accompagné de Grégoire de Tours; entre les pieds de son cheval figure la cuve baptismale de Reims. Derrière lui s'avance Charles-Martel, le vainqueur des Sarrasins; il tient la bride du cheval de son petit-fils Charlemagne, revêtu des insignes impériaux et foulant aux pieds l'idole des Saxons. Lothaire, Louis le Germanique et Pépin se partagent les dépouilles de son vaste empire. — Fragment des frises du *Catholicon*, projet de peinture murale de M. Lameire, conservé à l'École des beaux-arts, à Paris. XIXe siècle.

« La justice du roi est de ne faire peser sa puissance sur nul homme « injustement; — de juger entre l'étranger et ses proches sans acception de « personnes; — d'être le défenseur des gens sans appui, des pupilles et des « veuves; — de réprimer les vols et de punir les adultères; — de ne pas « élever les méchants, de ne pas entretenir les impudiques et les histrions; « — d'abattre les impies, de ne laisser ni vivre les parricides ni prospérer les « parjures; — de défendre les églises, d'assister les pauvres par l'aumône; « — de commettre les justes au soin des affaires publiques; — d'avoir des « conseillers âgés, sages et sobres; — de ne pas s'appliquer aux supersti- « tions des mages, des devins et des pythonisses, — d'ajourner le ressen- « timent; — de défendre la patrie avec force et avec droiture; — de ne pas « s'enfler dans les prospérités, de supporter patiemment les adversités, de « pratiquer en tout la foi catholique envers les hommes et envers Dieu; — « de ne pas souffrir que ses princes vivent en impies; — d'assister à cer- « taines heures aux prières; — de ne rien prendre avant les heures de repas « convenables, car il est écrit : *Malheur à la terre dont le roi est un « enfant et dont les princes sont à table dès le matin!*

« Telles sont les causes de la prospérité d'un royaume en ce monde, et « c'est ainsi qu'un roi parvient au royaume du ciel. »

Adrien I[er] sut tirer parti de la prospérité, comme ses prédécesseurs avaient su lutter contre les catastrophes. D'une main prévoyante, il prit la tutelle du monde renaissant. Romain, plein du génie de Rome antique pour les nobles et magnifiques travaux, il agrandissait encore ses desseins par zèle des âmes. Il voulait que Rome devînt la merveille et l'école du monde, et c'était afin de remplir sa charge de père et serviteur du peuple chrétien.

Déjà, depuis l'Isaurien, la charité des Papes, ce caractère si persévérant de leur politique, enrichissait Rome des folies de Byzance. Accueillant les artistes que chassait l'hérésie, les Papes leur donnaient Rome à rebâtir. De tous côtés s'élevaient des palais, des tours de défense, des églises, des portiques. Adrien continua ces ouvrages et les porta à un point de grandeur que ses prédécesseurs n'avaient pu même rêver. Songeant aux périls à venir, il termina les remparts. Il répara les anciens aqueducs, œuvre jugée impossible; il ramena sur leur lit aérien les fleuves qui alimentaient prodigalement la ville, car il est écrit : *L'abondance des eaux réjouit la cité de Dieu.* Il

rebâtit les églises. « En faveur des pèlerins, » il construisit de vastes galeries couvertes pour relier entre elles les basiliques embellies de Saint-Pierre, de Saint-Paul et de Saint-Laurent; douze mille blocs de travertin furent employés pour les seules fondations des premières arches de la galerie qui touchait aux rives du Tibre.

Cette colonnade ornée d'autels et de chapelles, revêtue d'inscriptions, parée de mosaïques, courait sur plusieurs milles d'étendue à travers les champs, parmi les ruines et les tombeaux des âges païens. Une des parures extérieures de l'ancienne Rome, ville de la mort, c'étaient les tombeaux; la nouvelle Rome, chef-lieu de la vie, s'annonçait par des temples dédiés aux apôtres et aux martyrs du Dieu vivant. Elle avançait au dehors ses colonnades grandioses et joyeuses, comme des bras amis pour accueillir le voyageur, qui n'était plus un étranger, mais un hôte et un fils, et souvent le fils prodigue, plein d'amour, assuré du pardon. Sous les galeries du Pape Adrien, on ne voyait pas seulement le Franc de Charlemagne, humble dans la joie de sa victoire, le Breton qui venait demander des livres, le Saxon converti qui accourait recevoir la bénédiction; là se pressaient aussi le Lombard pénitent et le Grec réconcilié.

La ville était plus belle que le soleil ne l'avait jamais vue. Refaite par l'art de Byzance, alors parvenu à son exquise maturité, majestueux et charmant, elle brillait d'or, de marbres, de mosaïques, d'eaux bondissantes, de débris antiques honorablement relevés. Elle était déjà pleine de colléges nationaux; on y parlait de nouveau toutes les langues de la terre : mais aucune de ces langues n'était plus la langue de la captivité; toutes adressaient la même prière au même Dieu. Ainsi, en deux ou trois règnes, la main à peine libre des Papes avait ouvré sur ce sol piétiné par les barbares, et encore frémissant de la chute du monde.

Alaric, poussé par un instinct qui lui disait de multiplier la désolation, Genséric, apporté par le vent qui souffle contre ceux que Dieu veut punir, avaient saccagé Rome; Attila, le fléau, l'avait rançonnée, et la haine des nations n'était pas assouvie. Totila, plus impitoyable, accablant la cité impériale, l'avait vidée. Lorsque Bélisaire, quarante jours après la retraite de Totila, pénétra dans Rome, il eut peur. Les remparts jetés par terre obstruaient les entrées dépouillées de leurs portes; l'herbe poussait dans les

rues embarrassées de décombres. Arrivé au Capitole, Bélisaire osa violer le silence de ces ruines; il fit sonner la trompette et agiter les aigles : aucune voix ne répondit. Il n'y avait plus de Sénat, plus de peuple, plus d'habitants. La grande Rome était morte; son cadavre appartenait aux bêtes sauvages que le Sénat, toujours païen, avait gardées jusqu'à la dernière heure pour être une ombre des anciens plaisirs du peuple, toujours appelé le peuple-roi.

De cette poudre, en moins de deux siècles, les Papes avaient tiré la merveille que nous venons d'entrevoir, cette Rome du Pape Adrien, si riche, si ordonnée, où la religion était une fête permanente; ville des arts, ville de la science, ville du chant, école du monde, qui charmait le cœur intelligent de Charlemagne. Et, après l'avoir visitée lentement, priant avec amour sur les tombeaux des martyrs et des saints, ce grand homme qui voulait, lui aussi, bâtir et civiliser, ne demandait au Pape d'autre récompense personnelle que des livres et la permission d'emmener quelques professeurs de musique sacrée.

« Comme Thèbes, Babylone ou Carthage, dit Gibbon à l'époque de saint Grégoire le Grand, Rome aurait disparu de la terre, si la cité n'avait pas été animée par un *principe vital* qui la rendît de nouveau aux honneurs de la domination. »

On a vu qu'en effet ce « principe vital », dont Gibbon est l'adversaire, ne manquait pas d'énergie. Sous le successeur immédiat d'Adrien, il prouva sa fécondité en créant l'Empire; nom ancien, chose toute nouvelle. Ni le saint Pape Léon III ne pouvait rien faire, ni le grand et bienheureux roi Charles ne pouvait rien être qui ressemblât à l'empire et à l'empereur d'autrefois. De son propre mouvement, de sa pleine puissance, le Pape créait le *Saint-Empire*.

Par là il consacrait un tuteur et un défenseur de la république chrétienne et de l'Église, encore terriblement menacées; il enracinait dans le monde l'idée de l'ordre, pour le jour trop prochain où Charlemagne n'y serait plus; il donnait un corps à la grande pensée de l'unité du genre humain en Jésus-Christ, pensée et volonté de Dieu, que le genre humain commençait à comprendre et dont le pieux génie de Charlemagne hâtait la réalisation. Charlemagne avait été la force intelligente au service de la vérité, la force

humblement fière de son noble rôle, reconnaissante de la gloire qu'il lui attirait; le Pape consacrait cette force et lui donnait l'onction divine. « Le Roi sur son trône, le Pontife sur le sien, et le genre humain se repose à l'abri de leur concorde. »

La beauté, l'abondante vie de Rome sous les Papes Adrien et Léon, se reflétaient dans tout l'empire. Les monuments sortaient de terre, les églises s'épanouissaient, les monastères se multipliaient. Charlemagne en fonda vingt-quatre, et le chant des louanges divines retentissait partout, la lumière de l'étude s'allumait partout. On se pressait d'ensemencer la terre de christianisme, comme par pressentiment des mauvais jours qui allaient venir. Les grands de Charlemagne déposaient leurs épées qui étaient presque des sceptres, et prenaient l'habit monastique. « Si les monastères n'avaient pas été semés sur le sol, dit Macaulay, la société européenne n'aurait consisté qu'en bêtes de somme et en bêtes de proie. »

Un jour le pape saint Léon III, chassé de Rome par quelque sédition, venait implorer le secours de Charlemagne, alors à Paderborn. Le grand roi envoya à sa rencontre d'abord un archevêque, ensuite un de ses comtes, enfin son fils Pépin, vainqueur des Huns et roi d'Italie. Pépin marchait à la tête de cent mille hommes. Lorsque cette armée aperçut Léon, accompagné seulement de quelques serviteurs, elle se prosterna trois fois; il la bénit trois fois, et Pépin prit place à côté du Pontife. Bientôt Charlemagne, averti, sort de Paderborn avec le clergé portant la bannière et la croix. Une autre armée, composée de différents peuples, l'attendait. Elle se range en un cercle immense, représentant une cité vivante. Au milieu se tient Charlemagne, debout, surpassant de la tête tous ceux qui l'entourent. Le Pape paraît dans l'enceinte, escorté de Pépin. En ce moment, armée, peuple, clergé, toute l'innombrable multitude s'agenouille, et Charlemagne, le père de l'Europe, reste incliné devant Léon, le pasteur du monde, qui bénit à trois reprises ses peuples trois fois prosternés. Ces deux hommes ensuite s'approchent et s'embrassent en pleurant, et le Pape, élevant la voix, entonne le cantique des anges : *Gloire à Dieu dans le ciel, paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* Cette entrevue fut comme la fête inaugurale du moyen âge. Le monde a vu de plus médiocres jours.

Rome a conservé jusqu'à nos jours un monument de cette grande scène,

mais qui est plus encore le symbole des lois et de l'esprit de l'empire nouveau. Il s'élève sur la place de Latran, à deux pas de l'église où Charlemagne reçut la couronne. C'est ce qu'on appelle la mosaïque du *Triclinium.* Le Pape le fit construire au lieu où Charlemagne et Léon célébrèrent le banquet des fiançailles de la Papauté et de l'Empire. Il y a figuré les clauses de ce mariage qui donne aux rois l'autorité, aux peuples la liberté, et qui institua cette concorde du trône spirituel et du trône temporel à l'ombre de laquelle le genre humain, dit Bossuet, « se repose ».

Au centre, Celui qui est l'origine de tout, le commencement et la fin, l'*Alpha* et l'*Oméga*, le Christ, notre seul maître, est assis dans l'attitude de son universelle Royauté. A ses pieds coulent quatre fleuves, les quatre Évangiles; autour de lui, portant le pallium, symbole de l'enseignement, sont rangés les douze Apôtres par lesquels se fait la diffusion de la bonne nouvelle du salut et de la liberté; au bas est écrite la parole souveraine contre laquelle aucun ordre de la Puissance souveraine ne pourra prévaloir jamais: *Ite, docete.* Allez, enseignez à toute la race d'Adam qu'elle est rachetée, qu'elle est libre, que le sang du Christ a coulé pour l'affranchir, qu'elle n'a plus qu'un maître qui est Dieu, *unus magister vester;* qu'elle ne doit adorer que Dieu, que toute loi qui s'écarte de cette loi est nulle radicalement; qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

A droite et à gauche de cette image centrale qui définit la source éternelle du pouvoir, deux sujets représentent, l'un la distinction du pouvoir, l'autre sa transmission légitime.

Il y a un pouvoir religieux et un pouvoir politique : *Vicarius Christi*, c'est le Pape; *Defensor Christi*, c'est l'Empereur. A droite, le Christ assis donne, à saint Pierre à genoux les clefs, à Constantin à genoux le drapeau revêtu de la Croix : *In hoc signo vinces;* par ce signe tu vaincras la sédition qui s'élèvera contre le Christ et la sédition qui s'élèvera contre toi (fig. 131). A gauche, saint Pierre, assis et grandi à la taille du Christ, donne le pallium à Léon III, son successeur, et le drapeau à Charlemagne.

« Par la volonté de Dieu, une union nécessaire relie l'ordre naturel et « l'ordre surnaturel. » Et c'est pourquoi il y a deux pouvoirs. L'ordre naturel ne peut se passer de l'ordre surnaturel, qui est son guide; l'ordre surnaturel ne peut se passer de la nature, qui est son aide. Il a plu à Dieu

qu'il en fût ainsi, et jusqu'au dernier jour, en dehors de cette union nécessaire, il n'y aura que le chaos.

Quel est le but du pouvoir? que doit-il vouloir? L'exergue le dit, et il le dit en répétant la première parole qui fut entendue des hommes lorsque le Christ apparut dans la chair : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax*



Fig. 131. — Le Pouvoir spirituel et le Pouvoir temporel dépendant de Jésus-Christ, qui remet à saint Pierre les clefs et à Charlemagne l'étendard surmonté de la croix. Le *Vicaire* du Christ, c'est le Pape; le *Défenseur* du Christ, c'est l'Empereur. — Mosaïque du IXe siècle, dans le *triclinium* de Saint-Jean de Latran, à Rome

hominibus bonæ voluntatis; à Dieu la gloire, aux hommes de bonne volonté la paix!

Or, cette paix que le Dieu d'amour et de justice veut donner aux hommes, elle ne peut être ni la paix de Brutus ni la paix de César, qui n'ont ni la justice ni l'amour. Sans justice et sans amour, point de paix, point de liberté. Là où règne l'esprit de Dieu répandu par son Église, là seulement règne la liberté. *Ubi est spiritus, ibi est libertas.*

Procurer la gloire de Dieu et la liberté des hommes par la diffusion de l'esprit de Dieu, telle est la loi du pouvoir. Tant qu'elle sera transgressée, le monde cherchera en vain la liberté et la paix ; le pouvoir essayera en vain d'affermir l'autorité.

Dieu l'a voulu ainsi. A asseoir les sociétés humaines, il a voulu ces deux mains, le Pape et l'Empereur. D'accord, ces mains peuvent tout bien ; contraires, elles sont impuissantes contre tout mal.

C'est pourquoi l'Église se montre toujours prête à donner son concours. Elle ne dispute pas devant ce fait de Dieu qui abat et qui élève. *Omnis potestas a Deo. Reddite Cæsari quæ sunt Cæsaris.* Elle ne conspire pas, elle ne résiste pas sur les choses extérieures ; elle n'entre pas dans les œuvres de parti ; elle ne refuse point le tribut, l'honneur, la prière ; elle fait plus, elle demande la protection. Heureux le pouvoir qui l'écoute, qui a l'intelligence de respecter sa liberté ! heureux le peuple à qui ce pouvoir commande, car la liberté de l'Église, étant la liberté de l'esprit de Dieu, contient le germe de toute prospérité ; elle est la base de tout ordre, l'élément et la garantie de toute liberté.

Sans l'Empereur, le Pape n'est qu'un martyr immortel ; sans le Pape, l'Empereur n'est qu'un dieu de prétoriens, une idole souvent refondue.

Et le bois qui chauffe le creuset où les prétoriens refondent l'idole, c'est le corps mutilé de l'humanité.

Depuis Adrien Ier jusqu'à saint Léon IV, malgré les troubles de l'Empire, la paix se maintint dans Rome près d'un siècle. Durant cette époque, sous la tutelle du Saint-Siége, se forma la nouvelle Italie. La population augmenta, les arts fleurirent. Mais il y a dans l'humanité un esprit destructeur de l'humanité : il lui fait haïr les voies de l'ordre, hors desquelles elle ne peut vivre, et, par des leurres absurdes, il l'attire aux abîmes.

LE MOYEN AGE.

Charlemagne mourut, et son œuvre sembla prématurée. Le monde, que le grand homme venait de remuer, ne lui donna pas de successeur. Mais l'Église était avant Charlemagne ; il avait essayé ses plans, elle restait après

lui pour les reprendre, les corriger et les achever. Les Papes soutinrent le monde qui retombait dans la nuit.

Près de trois siècles se passèrent au milieu d'une confusion inexprimable et, pour ainsi dire, incurable. Ce ne fut que guerres, révolutions, partage de royaumes, invasions, meurtres, incendies et trahisons de toutes sortes. Au début, quand on vit que la dynastie de Charlemagne allait manquer au genre humain, et en effet elle lui manqua, le genre humain crut qu'il allait finir. Tout semblait appuyer la tradition qui le faisait croire; de longues années du dixième siècle furent remplies de cette terreur. Le désordre s'était introduit même dans l'Église. De folles et cruelles hérésies la tourmentaient; les troubles politiques envahissaient la hiérarchie sacrée; les Papes, perpétuellement attaqués par les séditions qui remplissaient Rome étaient souvent rejetés de la ville, souvent captifs des partis triomphants. Les factieux ne respectaient pas leur autorité, attentaient même à leur vie. Dans cette tempête furieuse ont péri la plupart de ceux que l'ignorance a calomniés et qu'aujourd'hui toutes les découvertes de la science historique justifient et honorent.

Citons Jean X, l'un des plus indignement décriés. Quand les descendants de Charlemagne demeurent inactifs et que les petits princes de l'Italie font alliance avec les Sarrasins, le Pape Jean X se lève au milieu de ces couards et de ces pervers. Il parvient à lever une armée, en prend le commandement, attaque les Sarrasins retranchés sur le Garigliano et les défait. Cette bataille gagnée de la main du Pape refoule l'invasion qui allait submerger l'Europe.

En attendant que les Papes fondent la politique des Croisades, ils ne manquent pas à leur mission essentielle, déjà dix fois séculaire, et sont comme toujours les fermes gardiens de la parole de Jésus-Christ. A leur ombre, grâce au miraculeux ascendant qu'ils exercent sur les âmes, les peuples, par la force morale du droit qu'ils ne cessent de proclamer, durent, se relèvent, revivent et conservent tous les éléments de salut. Cette terre obstinément dévastée restait obstinément pleine de germes précieux; ces peuples à demi sauvages avaient une foi invincible et d'intarissables dévouements. En somme, le Pape, le *Seigneur Apostolique,* battu, chassé, assassiné, sans pouvoir matériel stable, sans secours, hors de lui-même, sur lequel il pût compter, ne laissait pas d'être au fond le souverain le plus obéi.

Dans ce qu'on a appelé « le siècle de fer », on voit naître des monastères, les saints moines abondent, les saints évêques jettent un incomparable éclat, de saints rois passent sur le trône. Les barbares mêmes, établis dans les pays dont ils ont renversé les églises et tué les prêtres, se convertissent et relèvent plus d'autels qu'ils n'en ont détruit.

La France subit l'invasion des Normands et vit leur conversion. L'Angleterre eut saint Alfred le Grand et saint Édouard; l'Espagne, Alphonse le Grand; l'Allemagne, sainte Adélaïde et saint Henri; la Hongrie, saint Étienne et saint Émeric; la Norwége, saint Olaüs. Nous ne pouvons dresser ici la simple nomenclature des saints, des héros et des conquérants qui apparaissent dans les monastères et sur les siéges épiscopaux. Ils n'ont pas, pour ainsi dire, quitté la scène du monde, tant l'histoire répète encore leurs noms, et ils restent les flambeaux toujours visibles de ces époques ténébreuses.

Auprès de ces hommes, dont la vie était réglée sur les conseils évangéliques et qui faisaient leur art et leur but d'être humbles, pauvres, chastes et dévoués, le monde apprenait comment la fange humaine devient pierre à bâtir. Au-dessus d'eux, tenant tête à toutes les passions, à tous les crimes, à toutes les erreurs, les Papes se succèdent et paraissent n'être que le même homme par la constance du courage et de la sainteté. La constance contre tout mal et pour tout bien est le génie de l'institution pontificale. Après le Pape saint Léon III, qui vit mourir Charlemagne, on vit saint Pascal, saint Nicolas Ier, saint Léon IX, saint Grégoire VII, et entre eux des hommes remplis de science, d'intelligence et de piété. Le Pape Sylvestre II, Français, s'éleva comme un phare au plus noir de cette nuit terrible mais féconde; le Pape saint Grégoire VII, colonne de l'Église et du monde, la termina par lui-même et par ceux qu'il avait formés et désignés pour lui succéder. Les Papes de cette période obtinrent tous ensemble la plus grande victoire qu'ils pussent ambitionner, ils maintinrent l'unité intellectuelle et préparèrent tout ce qui se fit de bon, de beau et de grand durant huit siècles après eux. Sous saint Grégoire VII, on peut dire que la papauté prit officiellement la direction des royaumes. Urbain II, son successeur immédiat, tint le concile de Clermont en France où, par ses efforts, fut décidée la première croisade. La nuit était finie, grâce à la papauté; le

peuple chrétien en sortait assez mûr pour former cette grande entreprise dont les papes avaient entrevu la nécessité du temps de Charles-Martel, quand les musulmans parvenus jusqu'à Tours avaient paru sur le point de posséder toute la terre.

Mais arrêtons-nous un moment à saint Grégoire VII, grand parmi les grands Papes et parmi les grands hommes.

SAINT GRÉGOIRE VII. — LES CÉSARS ALLEMANDS.

Les lumières de Rome, qui enflammaient saintement les rois barbares, n'échauffaient plus les empereurs. L'Empire, transféré aux Allemands, redevenait païen; les successeurs de Charlemagne se portaient héritiers de César. Ils posaient l'étrange doctrine que l'Empire est le seul souverain, le seul propriétaire de tout le monde, la loi vivante des princes et des particuliers. L'Église était sous le joug. César voulait investir les évêques et faire le Pape. La Papauté, à peine délivrée des liens ignobles où l'avaient enlacée les factieux de Rome, devait lutter contre cette prétention de la puissance séculière. A la surprise de l'Empire et du monde, la Papauté surgit du cachot où la tenait un Crescentius, — et l'empereur Henri IV se trouve en présence du moine Hildebrand, homme de rien, devenu Grégoire VII.

Grégoire dit à l'Empereur que Dieu seul est souverain; que le Christ, Fils de Dieu fait homme, a été investi de cette souveraineté; qu'il n'y a pas de puissance parmi les hommes ni de droit de commander, si ce n'est de Dieu et par son Verbe; et qu'il n'y a pas d'interprète infaillible du Verbe divin, si ce n'est l'Église catholique. « Par conséquent, ajoute Grégoire, l'empereur entreprend sans droit de s'établir comme la loi vivante du monde, et il l'entreprend en vain, car la conscience des peuples relève de l'Église catholique et non pas de la puissance séculière. L'Église catholique n'abandonnera ni les peuples, ni elle-même, ni Dieu, mais, par la voix de son chef, elle décidera les cas de conscience entre les peuples et les rois. »

Le Pontife n'a que son droit, l'Empereur dispose de toute la force humaine. La lutte s'engage. Tout autre qu'un Pape ne l'aurait jamais entreprise, elle était impossible; mais les Papes savent qu'ils sont dans le

monde pour faire l'impossible quand l'intérêt des âmes le demande. C'est la volonté de Dieu, ce sera l'œuvre de Dieu. Ils déclarent le combat contre toute espérance de succès, un autre le reprend, un autre encore; les défaites s'accumulent. Et un jour, quand tous les héros sont morts, le victorieux vient trébucher sur leurs cercueils.

Saint Grégoire VII eut d'abord pour lui la conscience et l'admiration du genre humain. Mais la faveur du peuple est passagère; elle se donne, elle se retire. Le généreux Pontife mourut en exil, et on le crut vaincu. Il eut des successeurs. Avant d'être élevé au pontificat, il avait désigné quatre papes; au moment de mourir, il en désigna trois, qui régnèrent après lui. Que peut la force humaine contre la Providence qui suscite de tels athlètes, leur donne une telle constance, et par de tels moyens prolonge leur noble vie? En réalité, le pontificat de saint Grégoire VII va de saint Léon IX (1048-1054), son premier protecteur et son premier disciple, au pontificat de Pascal II (1099-1118) : soixante-dix ans. Pascal II lui-même eut des successeurs pleins du même esprit, saints et magnanimes, qui, jusqu'à Innocent IV (1243-1254), soutinrent l'effort des Césars allemands, et abattirent enfin, sinon leurs prétentions, du moins leur espérance.

Les Césars d'Allemagne ne furent point des hommes de médiocre ambition. Ils aspiraient à l'empire du monde, la connivence des Papes le leur eût donné. Cent ans après Henri IV régnait Frédéric Barberousse. Le Pape était Adrien IV, homme de rien, comme Hildebrand. Enfant, des moines anglais lui avaient ouvert leur monastère, à la porte duquel il demandait son pain. Voilà l'obstacle de l'Empire! Barberousse, ayant été salué empereur de Rome et du monde, prétendait que ce ne fût pas un vain titre. Il produisit une protestation des juristes bolonais, qui décidait que, en effet, l'Empereur exerce de droit une domination universelle et absolue sur tout individu, tout peuple, toute ville. Adrien, élu Pape, fit dire à ce superbe de venir lui rendre hommage, et voulut qu'il tînt les rênes de sa monture. C'était l'usage légal. Cet usage prouvait à l'Empereur l'existence d'un droit au-dessus de sa volonté. Les juristes, et plus encore les Césariens, frémissent au souvenir des exigences papales. Ils veulent des empereurs qui soient la loi vivante... dans leurs mains. Les villes lombardes applaudirent au Pape, l'Empereur plia. Plus tard, après dix-huit ans de triomphes, après

avoir fait un antipape qui ne défendait pas les libertés lombardes, Barberousse dut plier encore devant Alexandre III, un pauvre vieillard que la puissance impériale avait chassé de partout, rasant les villes qui restaient dans son alliance. Quand l'Empereur eut les mains pleines de victoires, il fallut congédier l'antipape, qui suivait la cour, et envoyer au Pape légitime, qui était fugitif. On le chercha longtemps. Il refusa de traiter, à moins que César n'admît le droit des villes. César avait besoin de la paix : il céda. La papauté avait affranchi l'Église et fondé les républiques italiennes. Ce n'était pas fini. Un nouveau César s'éleva pour être Dieu, et il eut un caractère nouveau. Dans ce monde formé par l'Église, jusqu'ici les ennemis mêmes de l'Église avaient été chrétiens. Frédéric II fut vraiment un païen, et de la pire espèce, de l'espèce hypocrite. Pupille du grand Innocent III, il commença à genoux sa guerre cruelle contre l'Église et sa longue trahison contre la chrétienté. Il prenait la croix et machinait la perte de Damiette; il publiait des lois contre les hérétiques et se proposait d'introduire le mahométisme en Europe. Affreuse figure d'ingrat et de traître, déloyal, voluptueux, vindicatif, patient, plein de séduction, menteur jusqu'à jeter le masque pour mieux mentir, prodiguant les serments et toujours parjure, multipliant les traités et ne les exécutant jamais, fort de la notoriété même de sa fourberie, s'arrangeant d'être d'autant plus craint qu'il était moins estimé. En même temps qu'il communiquait à l'Italie l'infection des mœurs musulmanes, il l'inondait de livres impies. Ses chancelleries entretenaient des scribes qui savaient flatter toute passion, empoisonner toute vérité. Il leur faisait diffamer ce qu'il voulait faire mourir. Il accablait les souverains de ses manifestes, où il se représentait comme le défenseur des rois, comme le vengeur de Dieu. Il voulait empêcher l'Église de se perdre! Elle était, selon lui, écrasée de puissance et de richesses; l'empereur devait la décharger de ces biens pernicieux. « Quand les Papes, disait-il, menaient l'humble vie apostolique, en ce temps-là ils voyaient les anges, guérissaient les malades, ressuscitaient les morts et soumettaient les rois, non par les armes, mais par la sainteté. » L'Église libre dans l'État libre!

A saint Louis même, Frédéric écrivait de la sorte, lui demandant de travailler avec lui pour affranchir l'Église du poids temporel. Il comptait tromper sa droiture. Il enlaçait tout dans ses nœuds; il se voyait encore

jeune, il se sentait puissant. Déjà excommunié quatre fois, il avait usé trois papes. Mais Innocent IV, échappant à ses serments et à ses traités, venait de lancer une cinquième fois la foudre. Devant ce Pontife dépouillé, fugitif et invaincu, Frédéric vit chanceler la longue insolence de sa fortune.

Innocent soutint le droit antérieur et supérieur du Pontife contre les prétentions illégitimes de la puissance séculière. Il posa nettement la question, telle que la Papauté, qui n'a rien à cacher, l'a toujours posée à la face du monde : — Il dit que le Christ, vrai roi et prêtre, a fondé dans les mains du bienheureux Pierre, non-seulement la principauté sacerdotale, mais encore la principauté royale, et lui a confié les rênes des deux empires. « Alors fut abolie la tyrannie, ce gouvernement sans frein, qui auparavant était général sur la terre. Constantin l'abdiqua dans les mains de l'Église; il reçut de l'Église, en échange, le titre authentique du pouvoir chrétien. » Le Pontife ajoute que la puissance du glaive dérive de l'Église. Au couronnement de l'Empereur, l'Église lui donne le glaive; elle a droit de lui dire : Remets ton glaive dans le fourreau. Quand donc l'Empereur, au lieu de couper l'ivraie coupe les rejetons fertiles, au lieu de protéger les innocents protége les malfaiteurs, il prévarique : et ce n'est point usurpation, c'est charité de lui ôter le glaive par l'usage duquel il perd follement le monde et son âme. — Tel était le langage du Pape lui-même aux rois eux-mêmes, le langage du droit.

En outre, le Pape faisait remarquer que Frédéric, si abondant en faussetés sur les dangers dont l'autorité légitime et désarmée de l'Église menace les princes, avait soin de garder le silence sur les prétentions des empereurs à la domination universelle. C'était le fait présent. Frédéric et ses juristes ne donnaient aux souverains que le titre de rois *provinciaux;* il n'y avait dans le monde que des *provinces* de l'Empire. Les empereurs, ne pouvant avoir l'Église pour complice, voulaient la détruire, afin qu'elle ne traversât plus leur ambition. Cependant les princes n'osèrent pas défendre l'Église qui les défendait, et le Pape n'était assisté que du parti des libertés municipales en Italie. Dieu se servit de ce faible moyen pour humilier l'empereur apostat. Frédéric fut battu par les bourgeois de Parme. Bientôt après, il tomba sous la main vengeresse. Il mourut dans son lit, les uns disent de mort naturelle, les autres, étouffé par un de ses bâtards. Depuis quelque

temps, la foudre ne cessait de frapper autour de lui. Il perdait ses parents, ses amis, ses conseillers intimes. On dit qu'aux lueurs de la colère divine,



Fig. 132. — Le Christ, de qui vient tout pouvoir. (Les personnages couronnés par lui représentent Romain IV Diogène, empereur d'Orient, et Eudoxie, sa femme.) — Ivoire commémoratif du couronnement (1087), Bibl. nat.

Frédéric vit clair et se repentit. Dieu poursuivit sa race; ses fils moururent coup sur coup, accusés de fratricide; rien ne resta de son nom.

Ainsi se termina ce grand épisode de la lutte du Sacerdoce et de l'Empire, après deux siècles entiers. Durant ce temps, la Papauté avait fait les Croi-

sades, vaincu l'hérésie albigeoise, béni les ordres naissants de Saint-François et de Saint-Dominique, multiplié les universités, fondé les républiques italiennes, s'était à peu près affranchie de la tyrannie des républicains capitolins qui conspiraient avec les empereurs; elle avait dirigé le travail de civilisation le plus fécond qui se soit jamais fait dans le monde. Dieu lui accorde quelque repos, troublé cependant par les Césars de Byzance.

Pendant que l'Occident parvenait à l'âge viril, l'Orient tombait dans une décadence dont il ne s'est pas encore relevé. L'Occident chrétien obéissait au Pape; l'Orient, chrétien aussi, du moins de nom et d'apparence, obéissait à l'antipape; c'est le véritable titre que l'on peut donner aux empereurs de Constantinople, héritiers des empereurs romains, et qui avaient gardé l'esprit de Rome païenne. Leur domination s'appelle le Bas-Empire. Ce n'est pas qu'ils fussent au-dessous des héritiers directs de César, de Tibère et des autres. Au contraire, si bas qu'ils soient descendus, ils étaient plutôt encore au-dessus d'eux. Un reste d'esprit chrétien et d'habitudes chrétiennes, autour de ces empereurs et en eux-mêmes, les maintenait à une hauteur relative où ces anciens maîtres du monde n'auraient pu ni s'élever ni demeurer.

Il y avait un Patriarche à Constantinople et des évêques dans tout ce Bas-Empire. Sur ces siéges il passait des saints quelquefois, mais l'ambition humaine y régnait plus souvent et plus longtemps que la loi de Dieu. Le Patriarche de Constantinople niait la primauté et l'autorité du siége de saint Pierre. Tantôt de lui-même, plus ordinairement dominé par l'orgueil et par l'ambition impériale, il prétendait en être investi : c'était un reste du bagage de César emporté dans la seconde Rome. Les successeurs de Constantin, sans oser se parer jamais du souverain pontificat, prétendirent toujours l'exercer. Cette vanité puérile et sacrilége perdit l'empereur d'Orient. Elle gâta les Patriarches, les évêques, l'empereur, le peuple. Elle fit de l'Église d'Orient quelque chose qui n'était pas la vraie Église et qui s'en détacha. L'empereur fut par le fait un véritable antipape. De là des persécutions stupides, des querelles insensées, une décadence générale et bientôt mortelle.

Tandis que l'Orient, par une série de fautes, toutes déterminées par le même principe, veut détruire le Pape et se précipite sous le joug des musul-

mans, vengeurs dès longtemps préparés de son apostasie, Rome, par la Papauté, commence les Croisades, voit naître saint Bernard, saint Dominique, saint François d'Assises, le grand Pape Innocent III, le grand Docteur saint Thomas d'Aquin, le grand roi de France saint Louis. C'est le treizième siècle, brillant de toutes les sciences, de tous les arts, de toutes les vertus, de toutes les grandeurs.

Dans cette rose des âges chrétiens, où rien n'a manqué, ni l'étude, ni le dévouement, ni les entreprises hardies, ni le martyre, deux figures se distinguent dans la profusion de toutes celles qui peuvent faire quelque sorte d'honneur à l'humanité : c'est la figure de François d'Assises et la figure de saint Louis de France. Tous deux sont du peuple de Jésus-Christ; ni l'un ni l'autre n'appartient au sacerdoce, ni l'un ni l'autre n'a reçu de grands dons de la nature. Ce sont de simples mortels, mais élevés par l'Évangile. Par la foi, ils ont obtenu la surabondance de la foi; par leur fidélité à la surabondance de la foi, ils ont obtenu le don des miracles et acquis un honneur immortel, au premier rang de cette élite humaine qui se compose des continuateurs de Jésus-Christ.

Saint François d'Assises, d'humble et vulgaire condition, a mérité d'être appelé le Séraphin. Il a fondé une famille religieuse qui existe et fleurit encore, et qui a été le principal instrument de l'une des plus grandes et pacifiques révolutions qu'ait vues la terre. Moins d'un siècle après lui, on comptait dans l'univers catholique plus de cinquante mille franciscains sortis de tous les rangs de la foule, les plus bas et les plus élevés, qui portaient la parole et menaient la vie du Sauveur. Ils s'appelaient les *Frères mineurs*, pour indiquer qu'ils s'estimaient et voulaient être les derniers de tous. Leurs couvents où ils pratiquaient toutes les vertus, mais surtout la pauvreté et l'humilité qu'ils allaient prêcher à toute la terre, quêtant et recevant pour unique salaire le pain et le vêtement nécessaires à leur vie, ces pauvres couvents de pauvres, multipliés partout, devinrent bientôt les forteresses inexpugnables de la vie chrétienne. Ils étaient en même temps la figure visible et pratique de l'égalité. Pauvreté constante et contente; égalité respectueuse envers elle-même et envers les autres, et qui savait également se défendre de l'orgueil, de la bassesse et de l'envie. La création des Franciscains et des Frères Prêcheurs, enfants de saint Domi-

nique, ne contribua pas médiocrement à détruire les restes du servage; depuis longtemps, l'esclavage n'existait plus sur la terre du Christ.

En 1179, l'opinion, de plus en plus imprégnée de l'esprit de l'Évangile, permettait au pape Alexandre III de proclamer qu'il ne devait plus y avoir d'esclaves dans le royaume chrétien. Quelques années plus tard, cette parole était une des maximes de saint Louis, « le franciscain couronné », mot conforme à la vérité et qui suffit à l'éloge du grand roi de France et de son peuple.

RÈGNE DE SAINT LOUIS.

Il y eut de plus savants législateurs que saint Louis, de plus habiles politiques, des guerriers non plus braves mais plus heureux; il n'y eut pas de plus grand roi. Il fonda la royauté chrétienne et il en est resté le modèle.

Il fut pauvre et humble sous la couronne; il fut sage, il fut juste, il fut bon, il fut grand; il fit régner la bonté et la grandeur. Il y avait autour de lui, comme autour de Charlemagne, une émulation de piété et de justice. Souvent, à Pâques et à Noël, on voyait les grands vassaux, les bannerets, les chevaliers, touchés de ses exhortations et de ses exemples et pénétrés d'un sentiment d'humilité religieuse, affranchir leurs serfs, même sans condition, au pied de l'autel où le prêtre venait de les admettre à la participation des sacrements.

Sous saint Louis, la France se couronna d'une gloire pure, durable, féconde. Par saint Dominique et Raymond de Montfort, elle termina l'hérésie manichéenne, dite des Albigeois, qui était le socialisme d'alors, s'agrandit légitimement du comté de Toulouse, se fortifia dans l'ordre et dans la justice, et se maintint glorieusement à la tête des nations. Saint Louis est la vraie figure de la maturité du moyen âge; c'est lui qui en représente l'esprit, le caractère, les instincts dominants. Il n'est pas un phénomène au milieu de son siècle, et l'on ne saurait prétendre qu'il a fait tout seul des choses qui n'avaient été ni préparées ni désirées. Dans l'ordre moral et politique comme dans l'ordre matériel, saint Louis commandait une armée. Il était le chef séculier de la croisade perpétuelle que l'Église a instituée dès le commencement et pour toujours contre la perpé-



LES CROISADES

Des remparts de Jérusalem jaillit la croix lumineuse du Golgotha. Pierre l'Ermite l'adore à genoux et les bras levés ; le pape Urbain II, déployant la bulle de la croisade, en fait le signe de ralliement. Derrière lui viennent Godefroi de Bouillon, tenant à la main la couronne de paille, la seule qu'il consentit à porter ; saint Bernard, un Père de la Merci, un chevalier du Temple, et saint Louis, à cheval, montrant la couronne d'épines, entouré de veuves, d'orphelins et d'aveugles qu'il avait dotés, et suivi du sire de Joinville, son historien. — Fragment des frises du *Catholicon*, projet de peinture murale de M. Lameire, conservé à l'École des beaux-arts, à Paris. Dix-neuvième siècle.

tuelle révolte du paganisme, toujours le même sous ses mille déguisements. Lorsqu'à la vue de tout le peuple, le saint Roi, pieds nus, les yeux baignés de larmes, rapportait à Paris la Couronne d'Épines, ce n'était pas un monarque absolu qui satisfaisait la dévotion de son cœur sans avoir rencontré d'obstacles et sans en voir encore devant lui. En sa personne, l'immense et prépondérant parti de Dieu manifestait la victoire par laquelle la France, en dépit des faux sages et des faux frères, conservait dans la famille du Christ son rang de Fille aînée.

Le siècle qui voyait un pareil spectacle, qui s'y associait et qui l'avait voulu, le siècle qui se reposait de la dernière croisade en donnant à saint Dominique et à saint François d'Assises autant d'enfants que le siècle précédent avait donné de guerriers à la Terre sainte, ce siècle assurait l'avenir. Il fonda pour la France six cents années de gloire, durant lesquelles, à travers beaucoup de fautes, elle n'a pu cependant ni abjurer le Catholicisme, ni perdre la civilisation, la puissance, l'honneur, l'humanité, la liberté.

En quel temps vit-on la raison humaine plus belle, plus ardente, et se dominant mieux elle-même; aussi pleine de toute vigueur et aussi ornée de toute poésie? Alors vraiment, dans de nombreuses écoles, la théologie, science de Dieu et de l'homme, et des rapports entre l'homme et Dieu, la vraie science fut cultivée et régna. Elle apparut, universellement aimée, dans cette lumière sept fois plus brillante du soleil annoncée à ceux qui verraient les jours du Christ. L'âme, inondée de rayons divins, voyagea dès ce monde dans le ciel et dans l'éternité, sondant tous les mystères, éperdue de toutes les splendeurs, jouissant de Dieu. Le pèlerin pouvait parcourir tout pays d'Europe sans rencontrer un horizon dans lequel il n'aperçût pas la Croix, sans cesser d'entendre la voix de la prière qui retentissait des clochers. Partout des églises, des monastères, des écoles; partout l'hospitalité, la charité, la lumière du Christ, et nul autre travail que celui des champs, de la lumière et de l'art! Un parfum d'encens s'élevait de la terre; un feu et une fleur de jeunesse animaient les entreprises, égayaient les labeurs. Il y avait des mondes à découvrir, mais le ciel de Dieu était découvert; on en savait le chemin, on y allait d'un pas joyeux par une voie sûre. Le fatigant problème de l'origine, le formidable problème de la destinée, devenus inintelligibles à tant d'âmes, n'existaient pas. La redoutable sueur du travail

haï n'empoisonnait pas les sentiers de l'homme. Le travail avait ses chansons comme la terre ses fleurs. L'ouvrier, déposant l'outil cher et honoré, rapportait dans sa main un blé pur, dans son cœur la paix. Parce que les hommes connaissaient la paternité divine, il existait entre eux une fraternité. Dans les siècles derniers et dans le nôtre encore, des savants trop orgueilleux de se croire philosophes ont parlé avec dédain du « fumier de la scolastique ». Voilà ce que la scolastique procurait au genre humain. De ce fumier sortaient saint Thomas (fig. 133), saint Bonaventure, saint Louis, Dante (fig. 135), l'*Imitation;* Raphaël en fut la dernière fleur. C'était par ce fumier que germaient les cathédrales; ce fut lui qui donna pour raison politique aux foules entraînées le cri des croisades, le plus glorieux et le plus intelligent qui soit sorti de la poitrine humaine : *Dieu le veut!*

Cette belle époque est due à l'Église, et ses splendeurs nous ont fait entrevoir ce que serait la plénitude du règne de Dieu parmi les hommes. Aucun obstacle, aucun revers n'avait découragé la persévérance chrétienne; aucun succès ne ralentit son ardeur. Dans la liberté, dans la puissance et dans la gloire, l'Église continue le travail commencé dans la persécution. Partout et sans cesse elle poursuit son œuvre de salut. Elle enseigne, elle prie, elle conseille, elle commande, elle frappe, elle pardonne, elle souffre, elle crée. Ses anathèmes protégent le serf dont les sacrements ont fait un chrétien, dont ses leçons feront un homme libre. Elle inspire à ses maîtres la charité, en même temps qu'elle leur impose la justice, en même temps qu'elle lui donne la lumière. Non contente de l'appeler dans ses écoles, elle continue de lui ouvrir ses rangs, de le porter à ses plus hautes dignités. Sous l'habit religieux, le serf est propriétaire, recteur, prélat, seigneur féodal, souverain pontife et seigneur des seigneurs. La plus haute dignité de la terre, celle qui touche au Ciel et qui en est déjà, n'est accessible que par le chemin sublime qu'il peut prendre. Dans cette puissance, il n'a pas la dureté que l'on reproche aux parvenus et qui est un des fléaux de notre organisation sociale. Il se souvient de ses frères, il travaille sans cesse à les affranchir. Le Pape est *le serviteur des serviteurs de Dieu;* tout serviteur de Dieu est un patricien, l'héritier futur d'un royaume éternel. Cette vérité est désormais vulgaire. Comme l'a si bien dit le savant Guérard : « L'égalité devant Dieu est établie, l'autre ne se fera pas atten-



Fig. 133. — Le Triomphe de saint Thomas d'Aquin, tableau de Benozzo di Gozzoli, au musée du Louvre. xve siècle. — Jésus-Christ, dans sa gloire, bénit le saint et prononce ces paroles inscrites en latin : « Tu as bien parlé de moi, Thomas. » A sa gauche se tiennent saint Paul, saint Jean et saint Marc ; à sa droite, Moïse, saint Luc et saint Matthieu, chacun d'eux avec les attributs qui lui sont propres. Au-dessous, le saint est assis, au centre d'un disque de lumière, entre Aristote qui l'écoute, et Platon qui l'admire ; il tient ouverte la *Somme de théologie*, le plus parfait de ses ouvrages. Enfin, sous ses pieds est étendu le docteur de l'université de Paris, Guillaume de Saint-Amour, dont il réfuta les opinions au sujet des ordres mendiants, dans l'assemblée tenue en 1256 à Anagni.

dre. » Les moines et les clercs ont des ennemis, mais tout ennemi des clercs et des moines, quelque furieux qu'il soit, peut deviner l'influence que durent exercer, dans le sens de l'égalité civile, les deux armées permanentes créées par le gentilhomme Dominique de Guzman et par le plébéien François Bernadon. Force est de convenir que cent mille franciscains et dominicains, appartenant par la naissance et les relations à tous les ordres de la société, savants, zélés, immensément populaires, portant partout avec hardiesse la parole évangélique et les habitudes et les mœurs de l'Évangile, ne durent pas médiocrement contribuer, tantôt à contenir la puissance séculière dans ses justes bornes, tantôt à seconder ses bonnes intentions.

Otez le Christianisme de ces flots de barbares dans lesquels fermentaient les débris corrompus de la civilisation romaine, que pouvait-il en advenir ? Ce qui est advenu de toutes les sociétés où le Christianisme intégral n'a pu encore s'établir ou qui l'ont submergé : l'esclavage se généralisant au lieu de la liberté, la civilisation plus tardive, la décadence plus prompte et irréparable. Nous serions Musulmans ou Chinois, ou pis encore; car les pays de l'Islam et les autres n'ont pas laissé de s'améliorer par le contact et la coexistence du Catholicisme. Il suffit d'examiner la condition actuelle du pauvre dans les pays, même chrétiens, qui, après avoir reçu l'Évangile, en ont rejeté ou affaibli la lumière. L'ouvrier en Angleterre, le paysan en Russie, le nègre en Amérique, ne sont pas dans la condition de la brute parce qu'ils ont le Christianisme, mais ne sont pas non plus dans celle de l'homme, parce que *tout* le bienfait du Catholicisme ne peut s'étendre sur eux. Il leur manque le serviteur des serviteurs, le ministre de Dieu, le distributeur de la grâce et de la force des sacrements. Dans l'Europe catholique, l'homme a marché sans cesse vers une expression plus complète de sa dignité de chrétien et une jouissance plus entière de l'égalité. La société, à cet égard, n'a fait de temps d'arrêt ou de pas en arrière que par sa faute, lorsqu'en ses jours d'erreur, refusant d'écouter l'Église ou poussant l'ingratitude jusqu'à la persécuter, elle a voilé cette lumière du vrai, paralysé ce moteur unique de tout affranchissement légitime et durable, et pris le désordre pour la liberté. Nous le trouvons exact durant tout le cours de l'histoire et tous les sens, ce grand mot de saint Paul : *Veritas liberabit*

vos. C'est par la vérité que nous sommes libres. Par la puissance de cette vérité, devenue en quelque sorte partie intégrante de notre vie sociale, la dictature même, lorsqu'elle est venue châtier la révolte, loin de consommer



Fig. 134. — Sainte Julienne du Mont-Cornillon, près de Liége. A la suite d'une révélation, elle contribua beaucoup à faire établir dans l'Église la fête du Saint-Sacrement. Vitrail de M. Claudius Lavergne, à l'église Notre-Dame, de Genève. XIXe siècle.

chez nous la servitude, a au contraire toujours relevé la liberté. Inestimable bienfait du moyen âge! Cette époque théologienne nous a légué une notion de pouvoir si intimement chrétienne, que nous sommes devenus incapables de concevoir, de subir et d'exercer la tyrannie. Ce suprême supplice des

nations ne peut plus nous atteindre, à moins que, commettant le plus grand des crimes, nous ne retournions au paganisme par l'apostasie.

Tel est donc le vrai caractère du moyen âge. A travers les vicissitudes ordinaires de la vie des peuples, c'est l'époque où la société tend à la vraie civilisation, à la liberté, au bien avec plus d'ensemble et de vigueur. Le moyen général était l'étude de la religion enseignée avec soin dans toutes les écoles et, par l'art et les institutions, durant toute la vie. La société ne promettait aux hommes ni la richesse ni le bonheur sur la terre, promesse malaisée à tenir et très-difficile à retirer; mais elle voulait que tous eussent le bonheur de connaître Dieu, la joie d'espérer son royaume, la gloire et le contentement de le servir. Grâce à ce soin, les pauvres paysans, les pauvres serfs, savaient mieux que beaucoup de nos Docteurs deux choses que l'Église apprend d'abord à ses enfants : la grandeur de leur origine, la sublimité de leur fin. Ils savaient que, créés de Dieu, rachetés par Lui, allant à Lui, c'était à Lui qu'ils devaient obéir avant d'obéir aux hommes. Invincible obstacle aux entreprises de la tyrannie, soit qu'elle voulût contraindre, soit qu'elle voulût corrompre.

Par cette action constante, le pouvoir absolu de l'homme sur l'homme devait tomber. En effet, il tomba de deux manières à la fois : parce que le faible croissait en dignité, parce que le fort croissait en charité. Sous l'influence du droit chrétien qui le respecte, sans lutte violente, autant par concession que par conquête, le droit de la force s'adoucit et se transforme : il devient la force du droit, c'est-à-dire cet équilibre de devoirs réciproques qui est la liberté.

J'insiste, parce que tout le moyen âge est là dès le commencement. Rien de plus visible que ce mouvement progressif dont l'Église est l'âme vers la liberté. La dignité de chrétien proteste contre la servitude plus encore dans le cœur du maître que dans celui du serf; la charité tempère le droit que la raison politique ne permet pas d'abandonner, elle lui substitue une redevance, un sens recognitif, quelquefois simplement une cérémonie qui prépare un entier affranchissement. Telle fut l'occasion de ces coutumes bizarres à nos yeux et longtemps méconnues, que nous appelons les *droits du seigneur*. Les études faites durant ces dernières années en ont déterminé le caractère, sur lequel on s'était mépris. Au lieu d'actes de tyrannie,



Fig. 135. — Dante arrive au terme de son voyage. Après lui avoir montré les cercles de l'Enfer et du Purgatoire, Virgile déclare au Florentin qu'il ne saurait le conduire plus loin. « Le feu temporel et le feu éternel, lui dit-il, tu les as vus, mon fils. Te voilà parvenu au point où moi-même je ne discerne plus rien au-delà. Vois au loin le soleil qui illumine ton front! » A la suite de Dante vient Stace, le poëte païen qui s'est le plus approché de la doctrine catholique. — Fresque de M. Magaud, directeur de l'École des beaux-arts de Marseille, peinte en 1866 pour le *Cercle religieux* de cette ville.

on a trouvé des bienfaits. A certaine époque de l'année, tels paysans étaient condamnés à faire la moue devant le château ou l'abbaye dont ils étaient vassaux, ou à tel autre usage singulier ou grotesque. On en cite qui devaient, la nuit, battre les étangs qui entouraient la demeure féodale. On plaint leur sort; on ne dit pas que, par cette corvée ou par cette grimace, ils payaient leurs loyers et souvent l'entière propriété de leurs héritages, concédés en pur don.

Comme l'Église était mêlée à tout, les critiques disent qu'elle se mêlait de trop de choses; que, tout en développant la vie spirituelle, elle réglementait jusqu'à l'excès la vie animale, gênant aussi inhumainement la liberté des passions qu'elle développait tendrement la liberté des vertus.

Si l'Église n'avait pas été sévère et inflexible à la liberté des passions, il n'aurait jamais été question dans le monde d'une autre liberté. L'esclavage, établi partout où les passions sont libres, souillerait encore la face de la terre. En jetant un coup d'œil sur la civilisation romaine, nous avons aperçu ce que la liberté des passions sait faire de l'homme et de sa vie.

Par la sainte rigueur qu'on lui reproche, l'Église a purifié l'un après l'autre le paganisme sauvage et le paganisme civilisé. Dans le sein de la plus effroyable corruption qui fut jamais, elle a fondé la famille chrétienne; du plus prodigieux chaos, où soit tombée l'humanité, elle a fait surgir l'ordre chrétien.

Mais, bientôt, nous allons assister à une immense tentative pour détruire tout ce que l'Église avait établi. Le monde chrétien, après un moment de repos à l'ombre des cathédrales gothiques, va traverser une nouvelle et longue tempête de sang, dont l'effort voudra le reconduire aux faux dieux.

LE GRAND SCHISME.

La Papauté, revenue à Rome, eut à subir le pénible épisode qu'on appelle le grand schisme. Il naquit des intrigues politiques auxquelles l'exil avait donné lieu, et fut le sujet d'un effroi immense. Il y a deux Papes, il y en a trois; chacun croit à son droit; chacun a des partisans respectables et considérables, et tous trois s'excommunient réciproquement. Il y a entre ces trois

Papes un Concile convoqué par l'un des trois, aussi douteux que les deux autres. Le Concile prend un pouvoir révolutionnaire pour faire, au milieu d'une situation inouïe, des choses inouïes. De ces trois Papes, dont aucun ne semble investi assez canoniquement, le Concile juge l'un, fait abdiquer le second, dépose le troisième. Trois Papes vivants et plus de Pape! A la place du Pape, une assemblée irrégulière aussi, dans laquelle s'entre-choquent les intérêts politiques les plus opposés, fermentent les idées les plus extrêmes. Autour de cette assemblée, qui a pris des résolutions si hardies, toutes les pressions et toutes les séductions imaginables : dans les instincts populaires, l'hérésie démagogique de Jean Huss; dans les conceptions royales, l'hérésie despotique de Marsile de Padoue; dans le Concile même, les tentations de la puissance, le funeste exemple des faiblesses dont les grandeurs humaines sont atteintes, l'exemple plus périlleux de leur facile abaissement! L'heure de tous les ennemis de la Papauté est venue au même instant, ils peuvent frapper tous à la fois; ses défenseurs même lui sont redoutables, tant ils prennent soin de stipuler pour eux!

Qu'arrive-t-il cependant? De ce chaos, la Papauté sort vivante, entière, triomphante.

Pendant l'exil de la Papauté, on a compris la nécessité de son indépendance. Au milieu du schisme on a vu qu'elle est le flambeau du monde, et que, si ce flambeau venait à s'éteindre, le monde rentrerait dans la nuit.

On se demandait ce qui se passerait sur la terre, si le Pape n'y était plus. Dans un degré moindre, les nations quelquefois éprouvent ces angoisses, lorsqu'elles peuvent se dire que, tel jour, à telle heure, il n'y aura plus de gouvernement. Le premier de tous les intérêts légitimes, c'est la constitution d'un pouvoir. Seulement, ce qui se fait alors par un de ces coups de force auxquels l'assentiment public ne se refuse jamais, s'est fait à Constance par un miracle de cet esprit de sagesse et de vérité que Dieu envoie quelquefois aux hommes pour les aider à triompher d'eux-mêmes, et qui est avec son Église jusqu'à la consommation des siècles. Il fallait un Pape : c'était le premier intérêt de tout le monde; et, du moment qu'il fallait un Pape, il le fallait tel que Dieu l'a constitué, pasteur suprême, pasteur des pasteurs, ayant les clefs pour fermer et pour ouvrir, père, chef, législateur et juge de l'humanité; en un mot, VICAIRE DE JÉSUS-CHRIST. Dans ce

moment décisif, au milieu de ce conflit d'ambitions jusqu'alors inexorables, on voit une admirable émulation de renoncements.

Grégoire XII, élu du Conclave romain, se fait représenter au Concile par un saint personnage qui apporte enfin son abdication. Jean XXIII, jusqu'alors déplorable, lorsqu'il apprend qu'il est déposé, élève la voix comme Pape pour ratifier solennellement la sentence rendue contre lui; il en couvre l'irrégularité possible, en déclarant qu'il renonce de lui-même à tous les droits qu'il peut avoir. De son côté, le Concile écarte des prétentions qui devraient le séduire : il ne veut pas se réserver l'élection du Pape; il se contente d'adjoindre un certain nombre de ses représentants au Conclave formé par les cardinaux des trois obédiences; et bientôt les nations, dont chacune manifestait le désir de poser la tiare sur la tête d'un de ses prélats, imitant le noble exemple que l'Allemagne donne la première, renoncent à cette ambition, qui pouvait éterniser les difficultés. Ainsi fut élu Martin V, par un concours de nobles sacrifices; ainsi la Papauté, au lieu de succomber, fut restaurée dans sa plénitude, sans que le schisme ait pu porter atteinte à l'ordre régulier de la succession.

On a coutume de dire que néanmoins la Papauté souffrit un notable affaiblissement. Parle-t-on de l'autorité spirituelle? La Papauté n'a reçu ni ne pouvait recevoir de ce côté aucune diminution. Après comme avant le Concile de Constance, chacun peut désobéir au souverain spirituel : cent hérésiarques ont précédé Luther. Ce qui n'était pas possible avant le Concile, et ce qui n'est pas possible après, c'est de rester catholique en désobéissant. Parle-t-on de l'autorité temporelle? C'est au quinzième siècle, après le Concile de Constance, qu'elle s'est enfin vraiment et solidement établie dans Rome. Mais, dit-on, le Pape ne dispose plus des couronnes; c'est là « le notable affaiblissement ».

L'histoire dit comment le Pape disposait des couronnes, elle ne dit pas comment Dieu n'en dispose plus. Les instruments qu'il emploie pour exécuter à cet égard ses volontés, toujours accomplies, pourraient faire regretter l'ancienne procédure.

En somme, la puissance spirituelle étant la même exactement, la puissance temporelle est la même aussi. Il y en a des preuves, il y en aura d'autres. Parce qu'elle n'est plus ostensible, on aurait tort d'en conclure

qu'elle n'existe plus. Dieu *est toujours,* comme dit un Père, le *vengeur opportun de son Église.* Avons-nous la dernière page de l'histoire humaine ?

Dans ce monde où tout passe, mais où tout revient, une puissance qui date après dix-neuf siècles de combat, conserve beaucoup de chances de rajeunissement. Il est déjà tard pour répéter que la haute juridiction des Papes dans la société du moyen âge ne fut qu'une série de savantes usurpations et de crimes heureux.

On sait comment ce droit public du monde chrétien s'est formé, s'est développé, s'est exercé, s'est modifié, et ce que le genre humain lui doit de reconnaissants hommages. C'était le *préjugé du temps* que, dans l'immense famille des nations catholiques, il fallait un juge, un gardien suprême de tous les droits et de toutes les lois, et que ce juge devait être le représentant de Dieu. Idée de peuples enfants ! Si pourtant notre vieux monde se prenait à penser que cette idée avait du bon ! si les peuples et les rois venaient à remarquer que leurs droits réciproques ne sont pas mieux gardés, ni leurs différends plus vite et plus équitablement conclus, depuis tant de siècles que la force seule en décide ; et si enfin, d'une manière ou d'une autre, ils invoquaient l'ancien arbitre, puisqu'il existe toujours, que pourraient objecter les esprits chagrins ? Cela n'arrivera pas ; soit ! Cela n'arrivera pas, si l'humanité n'en a pas besoin. Mais si « le besoin s'en fait sentir » ?

Au surplus, ce sont les affaires de l'avenir. Quant au passé, l'affaiblissement de la Papauté au Concile de Constance ne l'a pas empêchée, presque immédiatement après, d'abattre les prétentions du Concile de Bâle et l'hérésie de Jean Huss ; de résister ensuite aux orages de la prétendue réforme, et d'opérer par elle-même la vraie réforme au Concile de Trente ; de soutenir le long et insidieux combat que lui a livré l'absolutisme royal ; de survivre enfin aux catastrophes du dix-huitième siècle et aux monarchies qui les avaient provoquées et qui s'y sont englouties.

Depuis le grand Pape Martin V (1447) jusqu'à la Révolution française, les Papes demeurèrent dans leur ville et dans leur État, plus paisibles possesseurs qu'ils ne l'avaient jamais été. C'est assurément l'époque la plus heureuse qu'ait jamais traversée l'Italie.

PHILIPPE LE BEL. — PAPES D'AVIGNON. — CONCILE.

L'Église sème la paix dans une guerre perpétuelle; elle la procure aux hommes, à condition de n'en pas jouir. Son divin fondateur lui a dit : Je vous laisse ma paix, non comme le monde la donne. La paix de l'Église lui est propre et n'est autre que son continuel combat. Ses adversaires sont les renaissantes ignorances et les immortelles passions de l'humanité. Ils changent de terrain, de nom, de figure, ils ne meurent pas; elle les retrouve partout et toujours Quand sa science, sa patience et ses vertus ont vaincu le fléau des invasions, assoupli et converti les barbares et éteint dans son sang les incendies généraux, qui viennent pour longtemps ravager à fond de vastes terrritoires, alors d'autres périls naissent pour elle des victoires mêmes qu'elle a remportées. Les frénésies sont calmées, les ingratitudes commencent. C'est à l'Église directement que s'en prennent ceux qu'elle a sauvés, élevés, qui lui doivent la vie, la civilisation, la science, la paix, la richesse; ils la trouvent de trop dans une civilisation qu'elle a créée et qui, sans elle, n'existerait pas. Spectacle désespérant de l'histoire! Il ne désespère pas l'Église, parce que l'Église est de Jésus-Christ et de sa miséricorde. On oserait presque dire que la miséricorde est la passion obstinée de Jésus-Christ. Il est mort pour racheter le monde, il pardonne en mourant, et son pardon ne meurt pas. Il a institué son Église immortelle pour continuer son pardon. Les siècles se déroulent pour nous faire contempler cette double merveille des délires de l'homme et des miséricordes de Dieu. Il y a des passions générales et des passions particulières, des passions d'époque et de pays, des passions de sang, de tête, de cœur; il y a surtout des passions d'orgueil, ce sont celles de la civilisation; et l'orgueil est une ignorance plus furieuse et plus intraitable que ne peut l'être celle du sauvage sorti des forêts. Bientôt après le règne de saint Louis, tantôt sur un point de l'Europe, tantôt sur un autre, l'Église eut affaire à tout cela.

Il y eut de mauvais rois, ils créèrent de mauvais partis, des guerres, des ruines. Néanmoins l'esprit de Dieu persistait, et l'Église répondait aux destructions par des créations souvent plus belles. L'Église reprend sans cesse son plan, sans cesse agrandi. Certains hommes ont le privilége de ne pas



Fig. 136. — Sainte Brigitte, d'après une miniature de ses *Révélations*, manuscrit italien du xve siècle. Bibl. de M. Ambr. Firmin-Didot. — La miniature est divisée en deux parties : dans la première la sainte à genoux reçoit d'une main, de Jésus lui-même, accompagné de la Vierge et entouré des bienheureux, le récit des souffrances de la Passion et, de l'autre main, le transmet à ses confesseurs, le prieur Pierre et le chanoine Matthias, qui l'écrivirent sous sa dictée. Dans la seconde partie, les deux confesseurs présentent le livre des Révélations au concile de Bâle.

mourir. Ils passent sur la terre comme des ambassadeurs extraordinaires de Dieu, remplissant une mission qui se prolonge longtemps après leur vie. Saint Louis dans son tombeau n'était pas mort et ressuscitait Charlemagne. L'élément créateur ne cessait pas d'enfanter. Les Saints venaient après les Saints, ajoutant les œuvres aux œuvres, posant de nouvelles pierres sur les assises gigantesques du plan divin, qui apparaissaient toujours plus étendues. De même que Dieu a créé le monde et le soutient par une création constante, l'Église, créatrice du monde chrétien, à travers tous les désastres partiels, dispute victorieusement à la mort tout ce que le péché s'efforçait de détruire. Où il croit avoir fait une brèche, elle élargit l'édifice et l'orne d'une beauté qui étonnera l'avenir.

La France avait été, depuis Clovis, le principal soutien de l'Église et le bras le plus puissant et le plus actif de la Papauté. Il vint un roi de France, ce fut Philippe le Bel, que ses passions, son ambition et son avarice firent l'ennemi personnel du Pontife romain. Tout roi ennemi du Pape est le tyran et le corrupteur de son peuple. Philippe le Bel eut ce caractère. Sans oser attaquer directement la foi dans ses dogmes et dans ses institutions, il prit les moyens les plus sûrs d'en préparer la ruine. La peur et l'ambition lui donnèrent des complices. Ses ambassadeurs insultèrent le Pape Boniface VIII, âgé de 86 ans, l'arrêtèrent et hâtèrent sa mort. Les siècles n'ont pas étouffé le cri d'indignation qui s'éleva sur la terre. Dante a répété dans ses vers la malédiction du saint Pape Benoit XI, vengeur légitime de l'immense attentat; Dieu exécuta la sentence. La ville d'Anagni, théâtre du crime, fut frappée d'une longue ruine; Philippe le Bel mourut par un accident misérable; sa postérité qui était nombreuse et florissante, s'éteignit en peu d'années dans les scandales; le trône passa à une autre branche. Rome, complice ou muette, cessa pendant soixante-dix ans d'être le séjour des Papes et fut dépeuplée.

Les Papes se réfugièrent à Avignon. Ils y gouvernèrent l'Église comme à Rome, et y reçurent les hommages de la Chrétienté fidèle au milieu des rumeurs de la terre et des entreprises des méchants. De nombreux Saints illuminèrent ces jours orageux. C'est le siècle de Dante et de Pétrarque, grands poëtes. A travers quelques erreurs personnelles, Dante affirma et répandit la théologie catholique. Deux Saintes, dans la foule des autres, jetèrent un



Fig. 137. — Entrée solennelle de Charles VII dans la ville de Reims sous la conduite de Jeanne d'Arc. Gravure de 1610, d'après une tapisserie exécutée au xv[e] siècle. — Vers la ville, dont on aperçoit les murailles dans le lointain, se dirige la marche du cortége : derrière les trompettes Jeanne, à cheval, portant le guidon de France et escortée de pages, d'archers et d'hommes d'armes ; puis, entre ses gardes et ses valets de chambre, le roi Charles, ayant à sa gauche le duc de Bourbon, son oncle ; le duc d'Alençon vient ensuite avec toute l'armée. On voit dans le fond, d'un côté les père et mère de Jeanne qui vont à Reims par un autre chemin ; et de l'autre, le duc de Lorraine, qui vient se joindre au cortége avec ses chevaliers.

éclat qui leur a survécu. Sainte Brigitte, princesse royale de Suède, fonda dans Rome un monastère florissant, malgré les misères morales et matérielles de la ville abandonnée; elle a écrit un volume de *Révélations* en honneur dans l'histoire et dans l'Église. Sainte Catherine, Siennoise, fille d'un artisan, prit l'habit de saint Dominique, et mena une vie pleine de miracles. Ignorant toute littérature humaine, mais remplie de la science de Dieu, elle a fondé des écoles et laissé des lettres comptées parmi les chefs-d'œuvre de la langue italienne. Son rôle politique fut encore plus important. Ce fut cette Vierge qui, par son action puissante sur les esprits, termina l'exil d'Avignon. Elle ramena le Pape dans Rome. Sainte Catherine de Sienne est la Jeanne d'Arc de la Papauté et de l'Italie.

Un siècle après, au milieu des troubles, des hontes et des catastrophes où la France était prête à périr, la Jeanne d'Arc française apparut. Par la délivrance de la France tombée au pouvoir des Anglais, elle termina un enchaînement de malheurs dont l'origine remonte au règne et au crime de Philippe le Bel. Sublime expression de l'esprit de foi et du patriotisme qui animait les derniers du peuple chrétien, elle vint à la fin du moyen âge comme pour montrer dans une seule âme tout ce que peut contenir de beau et de grand cette humble multitude évangélisée par saint François et saint Dominique, et naguère encore si méprisée. On vit en elle tous les sentiments généreux et énergiques qui constituent et sauvent les patries. C'est parce qu'elle était catholique que Jeanne prit les armes, et le peuple fut plus touché encore de sa foi que de sa vertu guerrière. Condamnée par un tribunal illégitime, elle mourut martyre de son peuple. Le Pape, organe de la suprême justice, revisa et cassa ce procès inique; il réhabilita la chaste héroïne. En ces temps dont les catastrophes rappellent ceux où Jeanne a vécu, la France, fidèle à sa mémoire, ne perd pas l'espérance de la voir sur les autels.

LA RENAISSANCE.

Des événements considérables, autant qu'étranges et imprévus, et des inventions grosses d'avenir signalèrent la dernière moitié du quinzième siècle et excitèrent puissamment la curiosité des esprits. On trouva l'im-

primerie et le nouveau monde, l'astronomie commença ; Grenade fut prise aux Maures, sa chute termina un combat de huit siècles et affranchit l'Espagne.

Ces merveilles et d'autres étaient dues à l'esprit de foi ; leurs auteurs étaient tous zélés catholiques et n'avaient travaillé qu'à dessein d'accroître le règne de Jésus-Christ. Christophe Colomb voulait ouvrir les mers comme la grande Isabelle, sa protectrice, renversait les remparts de Grenade, pour frayer un passage à la Croix. Le premier livre imprimé fut une Bible ; Nicolas de Cusa, Régiomontanus, Copernic, les premiers astronomes, étaient des prêtres pieux ; le cardinal Ximénès, ministre de Ferdinand et d'Isabelle, aussi grand et peut-être plus grand qu'eux-mêmes, non moins versé dans les lettres que dans la politique, appartenait à l'ordre de saint François. Comme tant d'autres hommes d'État de cette époque et des époques antérieures qui furent les guides et les maîtres ouvriers de la civilisation européenne, il s'était formé, dans les méditations du cloître, à l'art difficile de gouverner les hommes selon les volontés de Dieu.

Mais il y avait un grand péril dans cette immense floraison des sciences, des armes et de toute gloire humaine. Quand les géants qui présidaient à ce mouvement splendide restaient humbles, la foule des hommes médiocres, placée entre eux et le peuple fidèle, s'attribuant la gloire de l'époque, se donnaient plus d'encens qu'ils n'en pouvaient porter. Ils s'enivraient des choses nouvelles qu'ils voyaient et qu'ils apprenaient. Pendant que l'Espagne, le Portugal, la France, l'Italie, toute l'Europe catholique, brillante à différents titres, se reconquérait elle-même, acquérait un nouveau monde, s'avançait dans les sciences et dans les écrits et croyait s'affermir dans la paix ; Constantinople, accomplissant le destin de l'hérésie, était tombée aux mains des Turcs, et avec elle tout l'Orient. Sa chute précipitait sur l'Occident la foule de ses lettrés et vint redoutablement accroître dans les pays catholiques l'espèce naissante des demi-savants, lesquels allaient enfanter les demi-incrédules.

On appelle *Renaissance* l'époque étrange qui suivit le moyen âge. Jamais époque ne marqua plus folle et plus robuste virilité. On eût dit cette postérité formidable qui naquit du commerce des Anges rebelles avec les Filles des enfants de la terre. Ces hommes prétendaient savoir tout, voulaient tout

entreprendre, se flattaient de tout accomplir. A leur estime, ils étaient les premiers-nés de Dieu, et tout ce qui les avait devancés ne pouvait être considéré que comme un essai misérable de la création. L'aberration de leur orgueil les ramenait d'un bond à quinze siècles en arrière, en plein paganisme. Le nom de Renaissance indiquait qu'ils croyaient sortir de la mort. Méprisant profondément l'âge qui les avait devancés, ils niaient qu'il fût pour rien dans leur grandeur, et voulaient rompre avec lui et avec toute la tradition chrétienne. Des instincts jaloux, un débordement de passion sensuelle les poussaient à détruire jusqu'au dernier vestige de l'ordre chaste et sévère qui leur avait laissé les richesses dont ils abusaient. Bientôt le plan de destruction fut formé; ils en poursuivirent l'exécution avec un emportement savant et durable, et le Protestantisme, la torche et le glaive à la main, se répandit sur l'Europe. Soudain l'incendie allumé en Allemagne se répandit à la fois dans les régions du Nord à peine converties, dans l'Angleterre, dans la France, et jusque dans l'Italie. L'Espagne et le Portugal seuls, protégés par l'Inquisition, échappèrent complétement au fléau. Pour les récompenser de leur longue lutte contre le mahométisme, Dieu leur laissait la paix et donnait à leurs navigateurs l'Amérique et les Indes.

Le protestantisme attaquait l'ordre catholique au nom de la liberté, au nom de la dignité, au nom de l'intelligence, au nom de la morale, au nom de la science surtout. Ce n'était pas le peuple qui élevait ce drapeau de révolte; le peuple était catholique. L'insurrection était inspirée et soutenue par des seigneurs, des prêtres et des lettrés. Elle avait pour mobiles l'orgueil, l'avarice et la volupté. Maintenant que l'hérésie est trop assurée de sa part et de sa proie, ses partisans ne déguisent plus ce qui l'enfanta. « Au fond, dit l'un d'eux, la *chair* trop contenue par la discipline religieuse revendiquait ses justes droits. » En effet, au fond, c'était cela, comme toujours. Les contemporains le savaient. La sœur Jeanne de Jussie, qui vit les commencements du protestantisme à Genève, raconte naïvement qu'un religieux monta en chaire dans l'église de son couvent, déclama contre les sacrements, « vilipenda la saincte Église et l'estat de religion et virginité, et puis « feist le presche hérétique, et, après le sermon, il espousa une femme de « mauvaise renommée ». C'est l'histoire commune et la théologie pratique des apostats, dans ces temps-là comme dans les autres antérieurs et posté-

rieurs. Pour condamner l'ordre social actuel, l'hérésie socialiste, qui ne peut plus invoquer autre chose, s'appuie sur les justes droits de la chair. La chair a dit beaucoup de choses depuis qu'elle parle. Elle n'a jamais dit : *Assez !*

Pour qu'une hérésie religieuse détermine une révolution politique et prenne l'immense empire que le protestantisme a obtenu, il faut deux conditions : des masses croyantes, des sommités sociales corrompues. Ces conditions se rencontraient. La noblesse française, dont on ne peut nier les qualités généreuses, se trouva n'avoir plus assez de vertus au moment où elle devait en avoir davantage. L'hérésie, qui exploitait le bien et le mal, détourna le sentiment chrétien de la justice et du devoir que l'Église avait répandu partout. Il exigeait, sans bruit et sans rumeur, mais avec l'indomptable énergie de la conscience, ce qu'il exigera toujours ; c'est-à-dire que les chefs de la société se montrassent dignes du rang qu'ils occupaient. La sédition germa dans ce terrain trop bien préparé et dénatura la séve de vie qui s'y trouvait.

Pendant un temps, sa victoire, qui fut immense, parut devoir être totale. Mais l'Église, dans ce désastre soudain, ne fut pas abandonnée de Dieu, et ne s'abandonna pas elle-même. Par le Concile de Latran, elle commença la réforme des abus qui s'étaient glissés dans son propre sein, veilla au rétablissement de la discipline et procura une direction des études plus appropriée aux besoins du moment. Elle était déjà prête à soutenir le combat et elle avait résisté au premier effort lorsque, peu de temps après, elle ouvrit le Concile de Trente.

Le *siècle* de la renaissance et du protestantisme produisit une quantité innombrable d'hommes et d'écrits éminents, mais deux hommes et deux œuvres surtout résumèrent l'époque dans deux camps opposés. Du côté des protestants et des païens, il y a Rabelais et son livre ; du côté des catholiques, il y a saint Ignace et son œuvre. Rabelais, religieux apostat ; saint Ignace, soldat, devenu prêtre, fondateur de la Compagnie de Jésus. On connaît l'époque, lorsque l'on a étudié ces deux figures dominantes, l'une de l'hérésie, l'autre de la foi.

Jamais âme ne fut plus enchaînée à l'ignominie que celle de Rabelais, non-seulement apostat, mais sacrilége. Il fut une incarnation de cette fureur de la chair qui ferme l'esprit aux choses élevées et saintes, et c'est là

le mot de son livre. L'homme charnel, l'*animalis homo*, la bête y hurle et s'y vautre. Ce qu'il y avait primitivement de noble dans sa nature, il ne le voit plus, ne le sent plus, ou ne le sent que pour le renier et le haïr. *Animalis homo non percepit ea quæ sunt Dei*. Les lumières de Dieu qui illuminent la conscience et qui deviennent le principe des grandes actions, ce saint amour du bien, ce sentiment exquis de la beauté morale, cette haine vigoureuse du mal, cette vue profonde et en même temps miséricordieuse des faiblesses humaines, qui tempère l'indignation et l'incline à la pitié, tout cela est retiré à l'homme charnel. Il est au spectacle du monde comme l'enfant insensé qui voit des marionnettes ou comme le pervers endurci et brutal qui s'amuse d'un supplice. Cependant telle est la dégradation où nous amène le mépris de la vérité, que ce rire peut plaire à des hommes qui se connaissent une âme immortelle. Rabelais, canonisé par la libre pensée, et placé au premier rang dans son Panthéon, est le grand écrivain de la Renaissance.

Ignace de Loyola s'éleva dans le même temps pour être en quelque sorte l'antidote du venin de Rabelais, et fut véritablement l'homme de Dieu et de l'Église. Jeune soldat, il se convertit des opinions du monde, reçut la prêtrise, et conçut le plan d'un institut religieux qui défendrait l'Église sur tous les points où elle était attaquée. Il le forma avec une sagesse dont les prévisions et les conseils ne furent nulle part démentis, le vit rapidement grandir et mourut en laissant à l'Église cette force encore jeune, vivante et toujours imposante, qu'on appelle la Compagnie de Jésus. Or que voulut être saint Ignace, que fut-il en réalité, qu'est-il encore? Un maître d'école, comme tous les Saints, comme toute l'Église, comme Jésus-Christ lui-même.

Le seizième siècle qui produisit Luther, Calvin et Rabelais, comme l'expression la plus complète de la révolte contre la Loi de Dieu, vit l'Église remporter par sa seule sagesse et par sa seule vertu son plus mémorable triomphe après celui par lequel elle se fonda. A côté de sa face humaine, représentée sous les traits unanimement déshonorés des héros de l'hérésie, le seizième siècle en a une autre, rayonnante de science, de piété et de bonne gloire. Jouet de toutes les forces et de toutes les trahisons du monde, l'Église, dépositaire et dispensatrice des dons de Dieu, répondit par une moisson de docteurs, d'apôtres et de saints.

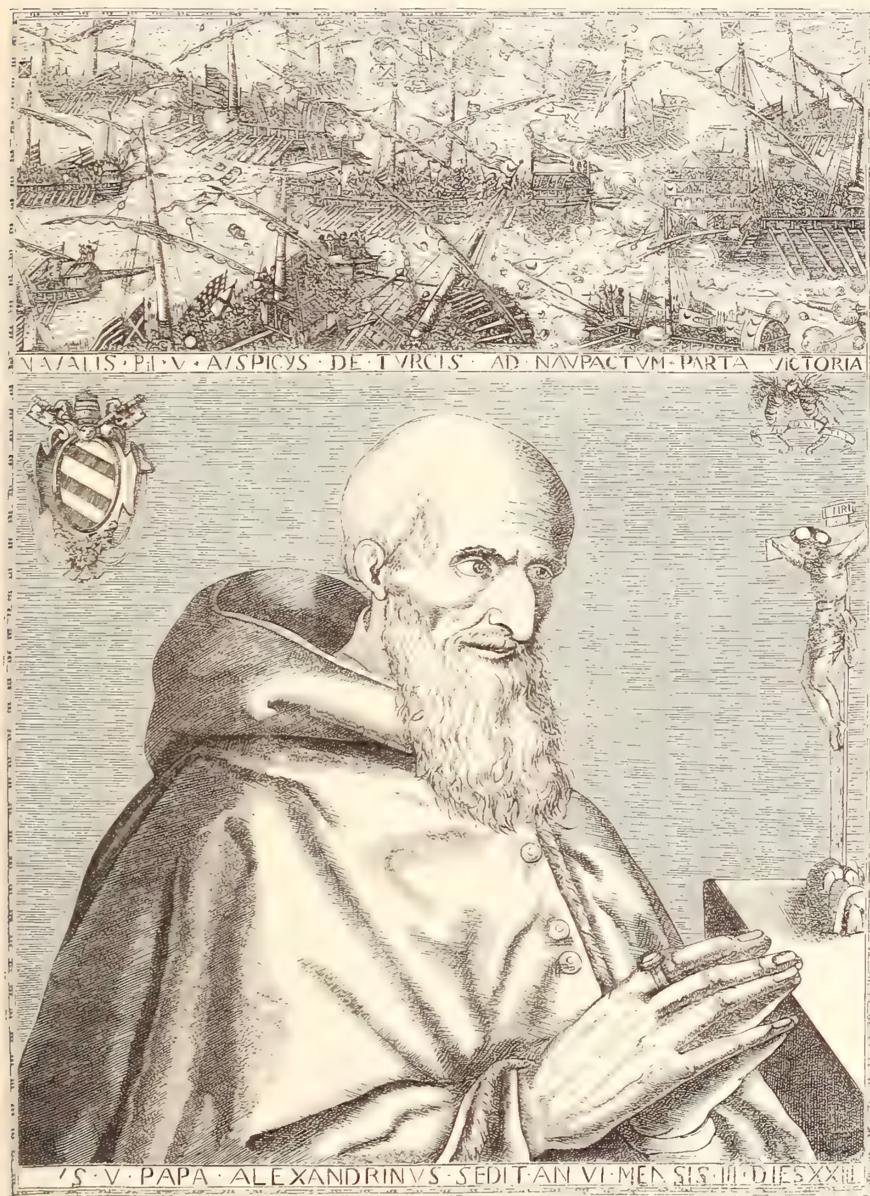


Fig. 138. — Le pape saint Pie V qui fit alliance avec l'Espagne et Venise contre les Turcs et prépara la victoire de Lépante. — D'après une gravure italienne du temps.

Rabelais bouffonnait auprès des grands et de leurs valets lettrés ou soldats, Luther tendait la main aux impuretés de l'islamisme dont la Loi adoptait les dogmes impies; l'Église rendait raison de sa foi et réformait la discipline

au Concile de Trente. Elle fournissait aux rangs héroïques de la Compagnie de Jésus, elle se rajeunissait en Europe par le martyre, elle conquérait l'Amérique à son Christ persécuté par des ingrats, elle ouvrait partout des écoles illustres, elle perdait des royaumes sans diminuer l'abondance de ses charités. Dans la famille franciscaine, abandonnée par Rabelais, et dans les autres où l'erreur avait trouvé d'autres apostats, il y eut quantité de saints, de héros, de martyrs. Le seizième siècle a vu saint Jean de Dieu, saint Thomas de Villeneuve, saint Jean de la Croix, sainte Thérèse et sa famille de Vierges, saint Ignace, saint François Xavier, saint Charles Borromée, saint Pie V.

Tous ces noms restent vivants sur la terre comme au ciel. C'est le temps où écrivaient Bellarmin, Suarez, Tolet, Sirlet, Maffei; où saint Philippe Neri fondait l'Oratoire avec Baronius. Si la muse des mauvais lieux vomissait Rabelais, la muse chrétienne inspirait Camoens, le Tasse et Raphaël. Si un apostat faussait la science historique, Baronius et vingt autres léguaient à la postérité des travaux que la critique n'a point ébranlés. Enfin, ce siècle où la civilisation chrétienne, un moment submergée, faillit périr dans toute l'Europe, vit, à son terme, l'islamisme écrasé par la main d'un Pape à la bataille de Lépante, et légua au siècle suivant saint François de Sales, Vincent de Paul, et le siècle de Louis XIV, cette splendeur de la France, où l'esprit de Rabelais n'est pour rien.

Le protestantisme était une immense fabrique de pamphlets desquels il est demeuré peu de chose, et auxquels répondaient en pareil nombre de puissantes apologies dont plusieurs restent des chefs-d'œuvre. Il démolissait et brûlait les églises, et fut pauvre en artistes. A part quelques portraitistes habiles, il n'y a pas de grand peintre, ni de grand architecte, ni de grand musicien hérétique. L'hérésie est iconoclaste. Ce qu'elle conserve de séve est dû au voisinage des catholiques, mais ne produit rien de grand. En Espagne, au contraire, toutes les branches de l'Esprit prennent un développement grandiose et donnent des fruits d'une abondance et d'une valeur exquise. Le seizième siècle et une partie du dix-septième sont pleins de théologie, de littérature, de peinture, de musique et de poésie. L'Italie et Rome sont plus brillantes encore. Elles ont Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël et leur école et leurs disciples

sans nombre, leurs savants, leurs théologiens, leurs orateurs. L'Allemagne fait des pamphlets, Rome fait des livres, des institutions et des hommes.

Que fussent devenus les lettres, les arts, les sciences, et que fût devenue l'Europe entière, si tout ce qu'il y avait de moines, de prêtres et de catholiques eussent eu les allures, les goûts, la philosophie de Rabelais? Toute la Renaissance, en moins de quelques années, sombrait dans le protestantisme, tout le protestantisme sombrait dans le républicanisme, tout le républicanisme sombrait dans une prompte barbarie. On aurait eu deux siècles plus tôt le mouvement populaire que nous appelons aujourd'hui le socialisme, et le Turc triomphant était là pour absorber l'Europe comme il venait d'absorber Byzance. Mais il s'est trouvé dans l'Église des hommes saints et forts de leur sainteté, qui, méprisant les séductions de l'orgueil et de la science, auxquelles les auteurs et les fauteurs de la révolte cédaient lâchement, ont aimé la foi catholique jusqu'à monter à tous les gibets que leur dressait l'hérésie. En sauvant les dogmes, ils lui ont arraché la science, l'art, la morale, la philosophie, la politique, tout ce que la révolte prétendait connaître mieux qu'eux, tout ce qu'elle était en train de corrompre ; ils l'ont mis en sûreté, sous la garde de la Croix. Ils ont sacrifié leurs jours; leur vie s'est écoulée au milieu des travaux et des angoisses, un nombre considérable d'entre eux sont morts dans les supplices, mais la Croix a vaincu. C'est ainsi que l'on aime l'Église et qu'on l'aimera toujours, en dépit des sophistes et des bourreaux qui montrèrent alors, comme toujours, à quel point on peut la haïr.

Les guerres du protestantisme se terminèrent ou plutôt s'endormirent par des transactions périlleuses où Rome ne fut pas assez écoutée. L'hérésie conserva une partie du monde européen. La Scandinavie, de vastes portions de l'Allemagne, toute l'Angleterre, où l'Irlande ne fut plus qu'une province martyre, restèrent au pouvoir de l'erreur. Ce fut une paix que saint Louis n'eût pas signée. La France, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, les Pays-Bas, la Pologne, quelques cantons de la Suisse et les régions subalpines demeurèrent catholiques. En somme, l'Europe était divisée. Elle resta exposée aux complots de la partie protestante. Cependant la paix religieuse se maintint entre les nations, et les guerres du dix-septième et du dix-huitième siècle furent à peu près exclusivement politiques.

LA FRANCE. — RÈGNE DE LOUIS XIV.

La France, l'Espagne et l'Italie continuèrent de déployer une activité féconde et glorieuse. La France surtout, sous le long règne de Louis XIV, domina le monde par l'éclat des guerres, de la politique, de la littérature, de la science et des arts. En tout, elle eut les premiers hommes et les autres nations étaient, non pas ses émules, mais ses vassales et ses imitatrices. Une grande partie des hommes de génie qui l'élevèrent si haut étaient prêtres, tous appartenaient à la foi catholique. Ce siècle français, à part de tous les autres, par sa splendeur extérieure, est en somme profondément chrétien depuis sa première année jusqu'à la dernière. L'ordre y domine, la magnificence et la grandeur s'y rencontrent partout et constituent sa physionomie. Il est grave, souriant, majestueux: il a une pompe qui sort de lui-même, avec un fond de simplicité et de bonhomie dans les usages qui rehausse toutes ses qualités.

Saint François de Sales, saint Vincent de Paul, Ollier, fondateur de la Compagnie de saint Sulpice, destinée à l'éducation des prêtres et à la direction des séminaires, et le vénérable La Salle, instituteur des Frères de la doctrine chrétienne, sont les types de son esprit religieux. Tous diffèrent et tous se ressemblent. Ils sont Saints, ils sont Français et ils sont du dix-septième siècle. Avec une connaissance profonde, l'on pourrait dire prophétique, des besoins particuliers de leur époque et des nécessités futures de la France et de l'humanité, ils fondèrent des familles religieuses destinées à un grand rôle et quelques-unes à un long avenir. Saint François de Sales, doué d'une vigueur apostolique digne des anciens âges, et en même temps d'une grâce d'esprit et d'une aménité incomparables, fonda un ordre de femmes où la clôture, ouverte sur le monde, semblait moins être une barrière qu'un rideau de fleurs. L'austérité et la séparation du monde y étaient aussi grandes que dans aucun autre, mais on ne les apercevait pas; la grille laissait passer assez de la voix et du regard pour que les douleurs du monde fussent entendues du cloître, et pour que les consolations du cloître et une partie de ses douceurs pussent pénétrer dans le monde. Tels furent les monastères de la Visitation, œuvre commune de l'évêque banni de Genève et d'une noble

veuve française, la baronne de Chantal (sainte Jeanne-Françoise). Ils se multiplièrent dans tous les pays catholiques et devinrent une école charmante de bon savoir, de bonnes mœurs, de tendre et ardente piété. La foi solide de la Visitation, et le juste crédit que ces religieuses obtenaient dans

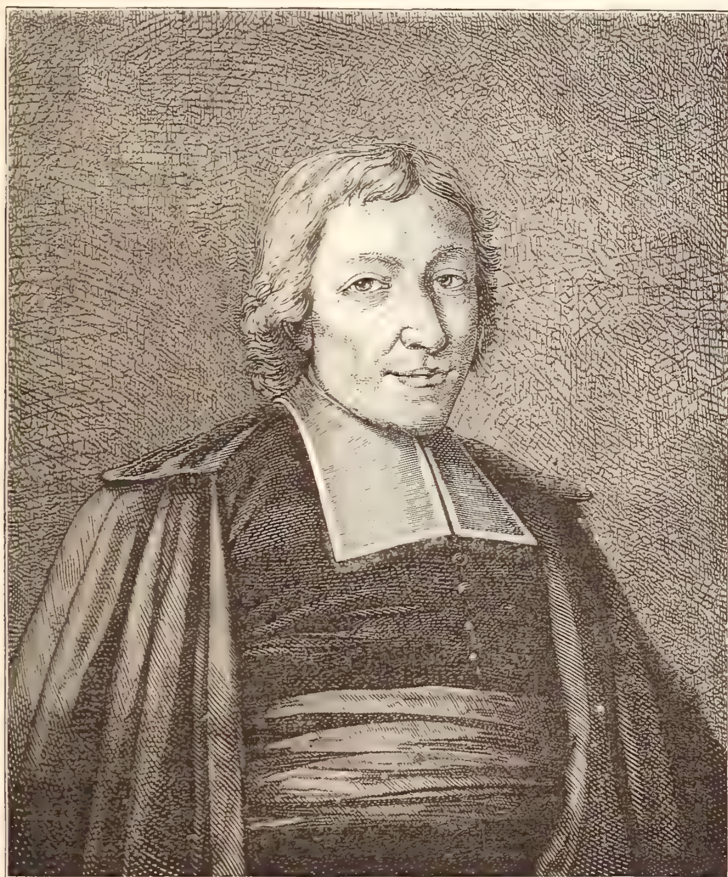


Fig. 139. — Le bienheureux de La Salle, fondateur des *Frères des écoles chrétiennes*. Portrait du temps, à la maison des Frères, de Rouen. XVIIe siècle.

la société polie et savante du dix-septième siècle, furent peut-être le plus grand obstacle que rencontra l'hérésie janséniste. Elle sut s'introduire presque partout, mais elle échoua devant ce seuil intelligent et simple. Ce fut dans un monastère de la Visitation, à Paray-le-Monial, que naquit la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus sur une terre où jadis elle n'avait pas été inconnue, car on a trouvé des documents antiques qui en font supposer l'existence.

Mais les révélations que fit Jésus-Christ lui-même à la sœur Marguerite-Marie, béatifiée de nos jours, lui donnèrent une vie et un éclat qui ne s'effaceront pas.

Saint Vincent de Paul créa les Filles de la charité. Ce saint prêtre était un enfant du petit peuple chrétien. Sa vie miraculeuse est restée populaire; il est, depuis bientôt trois siècles, l'un des hommes qui vivent le plus. Que de succès et de fortunes se sont éclipsés, que de gloires justes et retentissantes s'évanouissent ou ont déjà péri, tandis que l'auréole qui entoure le nom du pauvre prêtre ne fait que grandir! Il n'est pas de nom plus connu, plus respecté, plus présent que le sien. Méprisant toute crainte, et comme assuré de la destinée de ses Filles, il les jeta hardiment, en plein jour et en plein monde, assuré que la charité leur serait un voile suffisant, et qu'avec elle marcherait un Ange devant qui fuirait le démon. Il y a aujourd'hui vingt-quatre mille Filles de la charité, répandues dans tous les pays, et bénies dans toutes les langues humaines. Par elles la femme est devenue un ouvrier actif de l'Évangile, un collaborateur puissant de l'Apostolat. Elles vont dans les missions lointaines, et souvent elles font des travaux dont les hommes s'effrayeraient. Cinquante Congrégations de femmes sont nées de leur exemple. Le voile religieux est à lui seul un cloître que l'esprit des ténèbres ne peut franchir. Une enfant, avec son vœu de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, devient assez forte pour vaincre au milieu du monde les embûches qu'il dresse à ces vertus.

Au milieu de cette splendeur, la France, cependant, couvait des erreurs qui allaient causer à l'Église autant de soucis que ses Saints lui donnaient de joie. C'est le continuel spectacle du monde. Il se pervertit dans la prospérité, et, quand il a joui des dons de l'Église, son ingratitude aspire à la détruire. Comme nous l'avons vu si souvent, un orage contre Dieu et contre son Christ se formait dans cette société comblée de leurs bienfaits. L'impiété vaincue n'avait cessé de conspirer. L'orgueil du roi lui fournit l'occasion de se montrer sous un masque où il ne sut pas ou ne voulut pas la reconnaître, et que quelques bons esprits, mais eux-mêmes attiédis ou intimidés, dénoncèrent en vain.

Les grands Papes du treizième siècle n'avaient cessé de combattre un ordre de doctrines, au fond schismatiques et protestantes, qu'on appelait

en France les libertés de l'Église gallicane et qui tendaient à soumettre l'Église au pouvoir laïque. Ce mal ancien devint le point de départ de la nouvelle hérésie. Mais tels étaient la gloire et le pouvoir du roi, que Rome, craignant de provoquer de plus grands maux, n'osait aborder de front ce



Fig. 140. — Religieuse Visitandine. Dessin de M. Lafon, à Tours.

dangereux ennemi. Lorsque le protestantisme avait encore tant de forces, ce n'était pas le moment de donner le signal d'une guerre qui pouvait jeter dans ses bras une partie de la France et peut-être le royaume tout entier. Les ennemis de la pure doctrine profitèrent adroitement de cette hésitation. Les principes gallicans, prêchés et surtout pratiqués à l'abri de mille usages anciens, et qui avaient l'appui de quasi tous les chefs de la société civile,

pénétrèrent dans le clergé. En 1682, une assemblée d'évêques et de prétendus mandataires des églises de France les adoptèrent formellement, à l'occasion d'une affaire de nulle importance dont la décision ne leur appartenait pas. L'année 1682 est devenue ainsi la date officielle de la révolution. Dès lors on put prévoir tous les malheurs et toutes les catastrophes qui s'accumulèrent à la fin du siècle suivant.

Innocent XI occupait le Saint-Siége avec une magnanimité et une noblesse qui rappelaient les plus grands Papes. Lorsque les évêques de France lui envoyèrent leur déclaration, il ne manqua pas à son devoir. Il leur reprocha d'avoir abandonné, par une pusillanimité très-répréhensible, la sainte cause de la liberté de l'Église, de n'avoir pas osé faire entendre une seule parole pour les intérêts et l'honneur de Jésus-Christ, mais de s'être couverts d'un opprobre éternel. Il les invitait au repentir, et terminait en cassant et annulant leurs actes déjà nuls par eux-mêmes.

Malheureusement les évêques s'obstinèrent. La constance romaine ne put obtenir que des satisfactions illusoires, et les principes gallicans, officiellement désavoués par un reste de crainte ou de sagesse, restèrent en vigueur. Le temps et l'orgueil national leur firent produire toutes les conséquences que l'esprit hérétique attendait, et que le Pape avait inutilement prévues. La séve religieuse s'arrêta, elle fut bientôt stérile et le défaut de vérité corrompit les mœurs.

L'acte de 1682 fut, dans l'ordre religieux, l'équivalent anticipé de la prise de la Bastille, c'est à-dire une insurrection hypocrite et basse, mais triomphante, du pouvoir laïque contre l'Église. Aucun mouvement populaire ne la détermina; le peuple en ignorait le mobile, et était loin d'en vouloir les fruits. Il ne sut pas même qu'elle avait lieu. Des légistes et des courtisans accomplirent ce crime contre la société. Il faut dire que la plupart d'entre eux n'en eurent pas entièrement conscience. Le roi, tout le premier, était loin de savoir où elle l'entraînerait, et les maux et la honte qu'elle devait faire subir à son peuple, à sa couronne et à sa famille. L'orgueil l'aveuglait. La crainte de lui déplaire aveuglait les autres. Bossuet y perdit plus que sa gloire. Il faisait partie de cette assemblée, il en fut le complice et l'instrument. Bossuet, si grand écrivain, et si digne autrement d'être cité parmi les grands évêques (fig. 141)! Il mit la main à cet ouvrage

qui marque l'apogée de la puissance française, mais qui en présage aussi le rapide déclin.

La jansénisme gagna ce que perdait le Catholicisme. Cette hérésie subtile, condamnée par l'Église et par l'État, n'avait pas fait de grands progrès dans

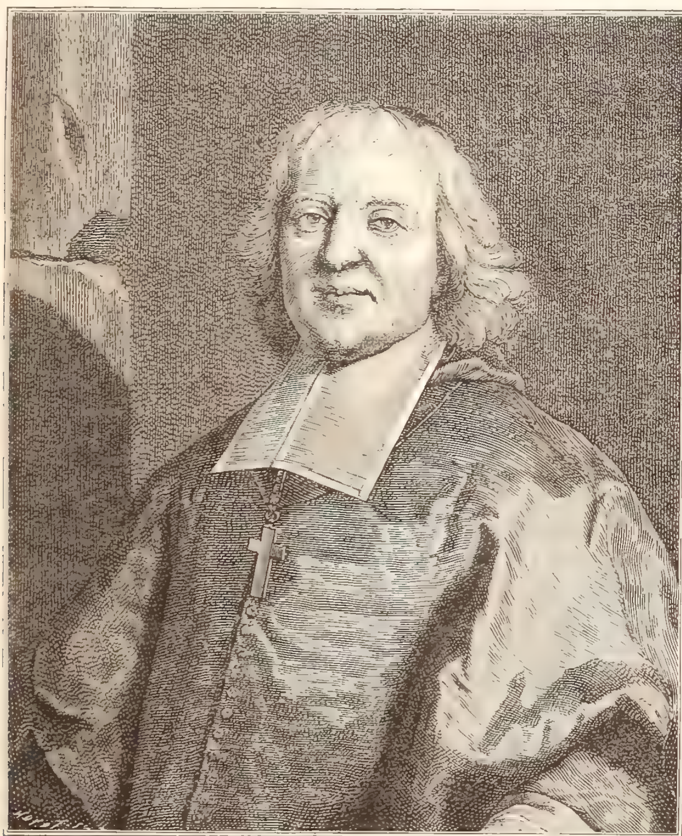


Fig. 141. — Bossuet, auteur du *Discours sur l'histoire universelle*, dans lequel il expose l'action de Dieu sur les événements du monde. Gravure d'Edelinck. XVIIe siècle.

les masses; elle commença d'y pénétrer en prenant le caractère d'un fanatisme grossier. La foi catholique ne s'avilit pas pour les foules, elle se simplifie et les élève; le sophisme hérétique devient brutal; c'est lorsqu'il flatte directement un vice qu'il se fait accepter des esprits ignorants.

Le même portrait, observe Joseph de Maistre, peut servir pour le calvinisme et pour le jansénisme. Calvin et Jansénius sont deux frères. Leur ressemblance est frappante, nul homme qui veut regarder ne saurait s'y tromper.

En fait, c'est la doctrine de la force, préconisée philosophiquement par le protestant Hobbes, qui, dans le courant du dix-septième siècle, dogmatisait obscurément en Angleterre, mais qui sera célèbre dans le siècle suivant. Hobbes s'emploie à diviniser la force, seul attribut qu'il reconnaisse en Dieu, ou plutôt seul Dieu qu'il adore. Ce ressort régit seul, suivant lui, le monde moral dans les diverses sphères qui le composent. Lui seul est le principe de la morale, l'âme de la conscience. La justice n'est que la puissance, la loi n'est que la volonté du plus fort, l'obéissance que le devoir du faible. La divinité elle-même peut justement punir l'innocent; une nécessité de fer gouverne les ouvrages et même les déterminations des créatures raisonnables. La société commence par le droit de chacun sur toutes choses, et conséquemment par la guerre, qui est le choc de ces droits; le pouvoir naît de la nécessité de la paix, qui ne peut s'obtenir qu'en soumettant ces droits à un seul arbitre. Telle est la doctrine de Hobbes, réchauffé des plus vieilles erreurs. Hobbes a été le précurseur de Spinosa, qui ne déguise en quelque sorte son athéisme que pour le mieux montrer. « Ainsi, remarque l'abbé Rohrbacher, Jansénius, Hobbes, Spinosa, Luther, Calvin, Wiclef, Manès, Mahomet, c'est tout un. Inspirés du même esprit, ils se donnent tous la main pour nier le libre arbitre de l'homme, et faire Dieu auteur du péché, ou plutôt pour nier le Dieu véritable, le Dieu essentiellement libre qui a créé l'homme à son image, et nous faire adorer, comme notre modèle, le premier des faux dieux, Satan, l'ange déchu qui n'a plus de libre arbitre que pour le mal : tel est le type de l'homme janséniste. Pour connaître à fond l'histoire humaine et l'Église de Dieu, il ne faut jamais perdre de vue ce grand complot, cet ensemble de portes, puissances et conseils de l'enfer, qui s'efforcent de prévaloir contre l'Église et sa pierre fondamentale. Ils emploient la ruse, l'hypocrisie, la force; mais Jésus a dit : Les portes de l'Enfer ne prévaudront pas. »

Le jansénisme, deviné et combattu dès ses commencements par saint Vincent de Paul et par la tête de l'Église de France, avait été condamné par une constitution dogmatique du Pape Innocent X. Il parut reculer; un accord généreux des Évêques pouvait le vaincre. La déclaration de 1682, et le trouble qui s'ensuivit dans les relations de l'Église et de l'État, lui firent faire un progrès irrémédiable. Désormais cette maladie devait avoir

son cours, et ce cours devait aller à la révolution. Dans les esprits abaissés outre mesure, les doctrines basses, absurdes et funestes de Hobbes et de Spinosa, l'un protestant anglais, l'autre juif de Hollande, devaient prévaloir sur l'enseignement séculaire du Christianisme, renouvelé en si beau langage par tant de grands hommes. Mais le plus éclatant de ces grands hommes avait erré sur l'obéissance due au chef suprême de l'Église; son



Fig. 142. — Saint Vincent de Paul, fondateur de la congrégation des *Prêtres de la mission* et des *Sœurs de la Charité*. D'après la gravure d'Edelinck. XVIIe siècle.

exemple s'était élevé contre ses écrits, le mal était fait. Tout ce qu'il avait si bien établi croulait par cette faute de conduite, et la frivolité, la décadence des mœurs, le libertinage d'esprit autorisant le libertinage de la chair, allaient venir au secours de Hobbes et de Spinosa.

Le règne longtemps si heureux de Louis XIV (Louis le Grand, comme disaient ses flatteurs, et comme la postérité le redit après eux) se termina dans la tristesse et dans les désastres. Il garda sa gloire, les succès l'abandonnèrent à l'aurore du siècle nouveau que Louis XV allait remplir. Voltaire était né. La France, loin de se relever, s'enfonça dans de misérables

plaisirs. La foi resta parmi le peuple, elle disparut des sommets où triomphait une insolente impiété.

GUERRE DU SIÈCLE CONTRE L'ÉGLISE.

Le dix-septième siècle avait été sinon le plus beau, du moins le plus glorieux de la France; le dix-huitième siècle fut l'opprobre de la France et du monde. Il n'y a pas d'époque que l'on puisse dire plus déplorable. On avait eu le siècle de fer : celui-là fut le siècle de boue. Tout s'en va du même pas, la religion, l'art, la littérature, la guerre, la politique; et dans nul pays du monde, ces traits ne sont plus marqués qu'en France. Les nations catholiques la suivent dans l'ombre et le décri où elle tombe. Tout le siècle est léger, déclamateur, menteur, plein de sophisme, de déraison arrogante, de luxure effrontée. Le déisme et l'athéisme s'imposent ou se glissent partout. Il n'y a pas de roi chrétien ni de grand roi, sauf une femme, Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche, la dernière, combattue par sa famille, ses ministres et sa cour. Les saints sont rares, méprisés et, politiquement, petits. On voit en Italie saint Paul de la Croix, fondateur des Passionnistes, et dans le royaume de Naples, perdu au fond d'un petit diocèse, saint Alphonse Liguori, fondateur des Rédemptoristes, auteur d'écrits devenus puissants et populaires, alors presque inconnu. On aperçoit aussi un mendiant, Français de nation, mais habitant Rome, où il est presque ignoré jusqu'au moment de sa mort : c'est Benoît Labre. Pie IX l'a béatifié. Ses contemporains de France, s'ils avaient su son nom et ses vertus, n'auraient pu que le siffler. La France n'a pas de saint, n'en voudrait pas voir. C'est en quelque sorte le seul miracle éclatant qui s'opère en ce siècle réprouvé. Plus de saints, plus de miracles! Vers la fin du règne de Louis XV, une des filles du roi, Louise de France, prend le voile chez les Carmélites et y mène une sainte vie : elle est l'amusement de la cour. Cependant la France laisse en riant périr la Pologne, perd en riant des batailles, voit en riant s'agrandir les nations protestantes. Avec un surcroît de rire, elle précipite la ruine morale et matérielle de ses anciens et illustres monastères. L'art n'est plus qu'une obscénité, la littérature qu'un blasphème

et une infamie; un philosophisme prétentieux et absurde envahit tout, et Voltaire enfin, véritable roi de cette époque fangeuse, auteur lui-même d'écrits immondes, saisi de dégoût pour tant d'infirmité, s'en exprime en des termes qu'on ne peut redire ici.

L'iniquité triomphe de toutes parts. Au milieu des crimes qu'elle se permet, il en est un qui mérite d'être noté comme un signe éclatant de la folie humaine. Une conjuration des puissances catholiques, France, Espagne, Portugal et Naples, arrache au Pape Clément XIV l'abolition de la Compagnie de Jésus, « pour le bien de la paix ». Ce fait monstrueux peint le monde d'alors, la guerre qu'il fait à la Papauté, et la résistance que celle-ci lui oppose.

Les Jésuites formaient le corps religieux le plus actif, le plus influent, le plus considéré. Ils étaient vingt-deux mille appartenant aux premières familles de l'Europe. Ils occupaient les chaires, les colléges, les missions. Dans toutes les sciences, on voyait un Jésuite parmi les hommes qui tenaient le premier rang. Au milieu du relâchement général, ils avaient inébranlablement conservé l'orthodoxie : intacts quant aux mœurs, soumis aux décisions de l'Église, combattant sans relâche pour les faire respecter, rejetant tout ce qui s'en écartait, théories philosophiques, idées jansénistes, principes protestants. Ces fausses doctrines, hostiles entre elles, mais les ayant également pour adversaires, se tournèrent également contre eux.

Voltaire pensait qu'il fallait promptement guérir l'Europe de cette plaie des Jésuites, chez lesquels il avait été élevé, mais où il trouvait des adversaires; les jansénistes et les parlementaires pensaient de même, chacun suivant leur mesure. On fit aux Jésuites une guerre sans pitié. Elle eut pour complices, dans l'Europe entière, à peu près tous les dépositaires du pouvoir et tous les maîtres de l'opinion. Ils furent emprisonnés, exilés, mis à mort, jamais jugés! On avait trouvé des bourreaux : on n'osa pas chercher des juges.

Sur cent vingt-cinq Jésuites ensevelis dans la vase des cachots du Tage, il n'en restait que quarante, lorsque le ministre persécuteur tomba. Interrogés sur le crime qui leur était imputé, ces innocents ne purent rien répondre, sinon que soixante et dix de leurs compagnons enfermés avec eux, pour les mêmes raisons sans doute, avaient été délivrés par la mort. J'ai dit plus

haut que le siècle n'avait pas produit de saints, je me suis trompé : le siècle eut un grand saint et un grand martyr, la Compagnie de Jésus.

En France un arrêt du parlement provoqué par Mme de Pompadour et le ministre du Roi, qui laissa faire, condamna les Jésuites à abjurer l'Institut et à ratifier par serment les qualifications odieuses dont d'autres arrêts l'avaient chargé. Sauf quatre ou cinq, tous refusèrent; l'exil leur fut appliqué.

En Espagne et dans toutes les possessions espagnoles, sur l'ordre du roi Charles III, le 2 avril 1767, à la même heure, au nord et au midi de l'Afrique, en Asie, en Amérique, dans toutes les îles de la monarchie, les Jésuites furent saisis, conduits au port désigné à l'avance, embarqués à fond de cale et lancés en mer sans direction précise. Il y en avait près de dix mille.

Les Bourbons d'Italie suivirent les exemples des Bourbons de France et d'Espagne. Les Jésuites furent chassés de Naples, de Malte, de Parme et jetés sur la frontière romaine sans vivres et presque sans vêtements.

A la fin de 1768, la proscription de la Compagnie de Jésus était accomplie dans tous les États de la maison de Bourbon. Les vœux des fidèles, les remontrances des évêques, les protestations de Rome n'avaient rien pu empêcher. Partout la spoliation avait couronné la persécution, et les gouvernements s'étaient emparés des biens de leurs victimes.

Un petit État, la République de Gênes, seule en Europe avec le Pape, osa témoigner quelque pitié pour ces religieux traités si barbarement. Elle avait permis que quelques Jésuites errant sur les mers trouvassent un asile dans l'île de Corse. La France la menaça, et les Génois lui livrèrent la Corse pour l'apaiser. C'est ainsi que la Corse vint à la France, qui en prit possession au commencement de 1769. Grâce à cette circonstance, quelques mois plus tard, Napoléon, Corse, naquit Français.

Les gouvernements ne s'en tinrent pas là. Ils demandèrent que la Compagnie de Jésus fût rayée du livre de l'Église par la main du Vicaire de Jésus-Christ. Après une lutte, où ils usèrent d'astuce et de violence, ils obtinrent, en 1773, ce dernier succès. Le célèbre bref, *Dominus ac redemptor*, accorda aux princes l'abolition de la Compagnie de Jésus, mais non sa condamnation.

En 1773, la Prusse était née; elle avait pour roi un prince philosophe et bel esprit, grand guerrier pour l'époque en même temps que grand émule de Voltaire. On le nommait Frédéric II. En recevant la nouvelle de l'abolition des Jésuites, il écrivit à Voltaire : « Dans vingt ans, Dieu verra beau jeu ! » Au terme de cette prophétie, on était en 93. Frédéric était mort, le roi de France montait sur l'échafaud, Bonaparte avait vingt-quatre ans.

La déviation obstinée qui avait son centre en France, était l'hérésie césarienne. Elle menait au vieil abîme où sombrent les dynasties, les peuples et les civilisations. La France s'y précipita couronnée de fleurs; la longue débauche du siècle se termina dans une longue mort. Cette catastrophe est l'ère du monde qu'on appelle la Révolution française. Tout le dix-huitième siècle l'avait préparée, tout le dix-neuvième siècle en sera le châtiment et la réparation.

Au même moment, par un concours unanime, les Français, enivrés de l'orgueil de l'apostasie, s'estimèrent plus sages que leurs ancêtres. Ils n'entreprirent point de réformer ce qui était devenu défectueux dans leur admirable monarchie; ils voulurent détruire. L'œuvre se fit avec un emportement soudain, bientôt implacable. Ceux qui n'y mirent pas la main ne résistèrent que mollement et maladroitement. L'abandon prolongé du devoir avait exténué le sentiment du droit. Les grands, dépositaires officiels et naturels de l'autorité, se sentaient indignes de combattre des erreurs qu'ils avaient reçues et propagées. Les crimes imprévus, fruits de ces erreurs, les trouvaient impuissants. Les vérités sociales ne se distinguent pas des vérités de foi qui les créent et les soutiennent. Tombées sous l'assaut de ceux qu'elles défendent, elles laissent entrer l'ennemi. C'est leur vengeance nécessaire. Par cette vengeance, elles se démontrent et elles se relèvent. Les crimes des peuples sont punis par d'autres crimes contre les peuples, et l'enchaînement des crimes et des vengeances n'est brisé que par les lois, filles légitimes des vérités restaurées. La divine justice, gardienne patiente, mais inflexible, de l'ordre général, abandonna la société à son plus redoutable ennemi, qui est l'homme livré à l'esprit d'erreur. Dans ce beau royaume de France, célèbre par la sagesse de ses lois et l'aménité de son peuple, il n'y eut plus de lois et l'on ne connut plus la pitié.

Seule, entre les nations de l'Europe, la France, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, n'avait pas été insultée par la domination de cette sorte de monstre antichrétien que l'on appelle un tyran. Aucun homme ne s'était élevé qui osât lui ordonner d'apostasier son culte, de démolir elle-même ses temples, fontaines baptismales de sa gloire sans pareille, de tuer ses prêtres, d'abolir ses lois savantes et larges, nées de ses larges et nobles mœurs, de n'avoir plus pour lois que ses caprices et ses épouvantes, pour magistrats que ses bourreaux effrayés. Ni rois ni partis n'avaient à ce point outragé l'âme française et ne l'eussent crue capable de se déshonorer en leur obéissant. Le Comité de salut public, formé d'un petit nombre d'obscurs misérables, fut le premier tyran qui s'inscrivit dans les annales de la grande France et lui légua la honte d'avoir obéi. Alors, s'introduisit et s'acclimata un fléau nouveau, le plus terrible et le plus humiliant qui pût frapper un peuple jadis si généreux. Il reçut un nom tel, que les Français ne l'eussent pas voulu craindre s'il leur avait été annoncé : la *Terreur*. Néanmoins, ils le subirent. Passant d'un parti à l'autre, des anciennes victimes aux anciens bourreaux, et souvent se répandant des deux côtés à la fois, la vile terreur a commis plus de crimes que toutes les autres passions et remporté plus de victoires que les conseils, les armes et les lois.

La Terreur fut le secret de l'inconcevable puissance révolutionnaire, partout absolument contraire à la raison. Le flot de sang submergea la royauté, la noblesse, la propriété; la liberté avait été noyée la première, le premier jour. La science et l'art tombèrent dans une léthargie dont ils ne se réveillèrent que longtemps après, infirmes et atteints de cécité. L'autel disparut dans le sang des prêtres. Mais la société civile ne fournissait aux bourreaux que des victimes, et l'Église ensevelissait des martyrs.

Ils tuèrent le roi. Louis XVI, de la race de saint Louis, était un prince pieux. Il aimait son peuple, il avait médité de sages réformes, il croyait à la liberté. Entraîné par les erreurs dont le lourd héritage tombait sur lui, il signa contre son devoir une Constitution civile du clergé, où se résumait l'impiété rationaliste contre la divine constitution de l'Église. Par cette faiblesse, le roi très-chrétien ôtait à la couronne de France son dernier lustre. Devant Dieu, ce fut le crime de Louis XVI. L'infortuné roi paya de sa vie le repentir qui lui rendit sa gloire. Une prétendue assemblée

nationale (Convention) le condamna et le fit supplicier. Des clameurs impies insultèrent ce juste repentant. Au pied de l'échafaud, un prêtre menacé de mort lui dit : *Fils de saint Louis, montez au ciel!* L'histoire a oublié les orateurs sans nombre de la révolution; elle a retenu ces mots, et elle sait encore le nom du prêtre fidèle qui les jeta sur les épaules nues du monarque, comme un manteau royal teint de la pourpre des martyrs : il se nommait Edgeworth.

Un autre meurtre, plus honteux s'il se peut pour la nation, suivit de près celui-là. Ils firent mourir la reine, Marie-Antoinette, de la maison d'Autriche, après un procès calomnieux. Elle aussi monta sur l'échafaud. Elle y fut traînée à travers d'infâmes outrages. Quand la populace accablait d'injures cette innocence, cette infortune et cette majesté, il ne se trouva pas dans Paris un seul homme pour se faire écraser sous les roues de la charrette et consoler la postérité en se dégageant du crime public. Cette honte incomparable pèse justement sur l'époque qui avait pu s'amuser de voir Voltaire diffamer Jeanne d'Arc. Le monde entier se dit alors que la France n'avait pas perdu seulement sa force, mais encore son honneur.

Ce vertige, ou plutôt cette possession satanique, démence de cruauté, démence de terreur, dura plusieurs années. La France souffrait tout. L'orgueil de l'apostasie lui fermait les yeux au miracle de la terreur. Elle se berçait toujours d'un stupide espoir de retrouver l'âge d'or. Égorgée, elle croyait moins à la réalité du couteau qu'à celle du mirage qu'elle voyait se dissoudre et pleuvoir sur elle en torrents de sang. La nation chrétienne ne se souvenait du Christ que pour le haïr ou le mépriser. On ne comptait plus les victimes.

L'opinion européenne, justement sévère pour la France, ne l'était pas pour elle-même. Elle n'avait ni intelligence, ni courage, ni pitié. L'épouvante française gagnait les trônes ébranlés, elle ne les éclairait pas. Quelques-uns s'efforcèrent d'être sages, un seul fut grand. Ce fut le Pape. Il pénétrait la cause du mal, et dans le châtiment il reconnaissait la main de Dieu. Le premier soin de Pie VI fut de proclamer la vérité, déjà tant de fois inutilement rappelée dans un monde condamné à de longues flagellations parce qu'il ne voulait plus l'entendre. Le chef de l'Église condamna l'erreur doctrinale de la Révolution. C'était le salut de l'avenir, le soutien

des consciences chrétiennes ébranlées par l'insolent triomphe du mal. Elles savaient désormais ce qu'il fallait combattre et rejeter, au mépris de la vie.

En France aussi, il y eut un noble exemple. Dans la Vendée et dans la Bretagne, quelques paysans se soulevèrent contre les bourreaux, se donnèrent des chefs, se conquirent des armes. Un simple paysan donna le signal. Il se nommait Cathelineau. L'histoire et la religion doivent conserver la mémoire de cet homme de grand cœur. L'admirable valeur des Vendéens, entretenue par la constance de leur foi, tint longtemps contre le nombre des troupes révolutionnaires. Leur pays fut ravagé, et enfin ils succombèrent. Mais la croix qu'ils avaient voulu relever, et qui était leur véritable étendard, resta plantée sur leurs ossements. Sous son ombre se conservèrent la foi et les mœurs. Dans le cours de ce siècle, la Vendée a rebâti plus d'églises que la Révolution n'en avait pu détruire. Là où tombe un martyr, là s'élève une église; la glorieuse terre de Vendée en fut le témoignage vivant.

Les rois contemporains ne comprirent ni l'avertissement que le Pape donnait à leur raison, ni l'exemple qu'il donnait à leur courage. Ils en crurent plutôt les complicités qui leur prédisaient que la révolution ferait le tour du monde, et les cupidités qui leur montraient la France comme une proie à laisser affaiblir. En réalité, il n'y avait plus d'assistance entre les nations, plus de république chrétienne ni de saint Empire. Ce bel ordre, ébauché pour parvenir à la conquête catholique du monde et à la paix universelle, frappé à mort par l'établissement du protestantisme, était enfin détruit. Avec lui tombait la grande entreprise du moyen âge : l'établissement du règne de Dieu, qu'avaient rêvé le pape Adrien et l'empereur Charlemagne, faisait place à une entreprise nouvelle qui s'annonçait comme un rêve du règne de Satan.

Mais, tandis que les rois attendaient que la France tombât pour être dépecée, il s'éleva en France, parmi beaucoup de généraux habiles et ordinaires, un homme de guerre à part entre les plus grands, de l'ordre de ceux qui s'imposent à l'admiration des peuples, et qu'exaltent même les vaincus. Il se nommait Napoléon Buonaparte, d'une petite noblesse de Corse, anciennement, dit-on, florentine.

Lorsqu'il naquit (1769), la Corse venait d'être cédée à la France par la politique intimidée de la République génoise. Gentilhomme sans patrimoine, élevé à l'écart pour le métier militaire dans une habitude religieuse plutôt que dans une religion, et poussé à travers le monde par la tempête

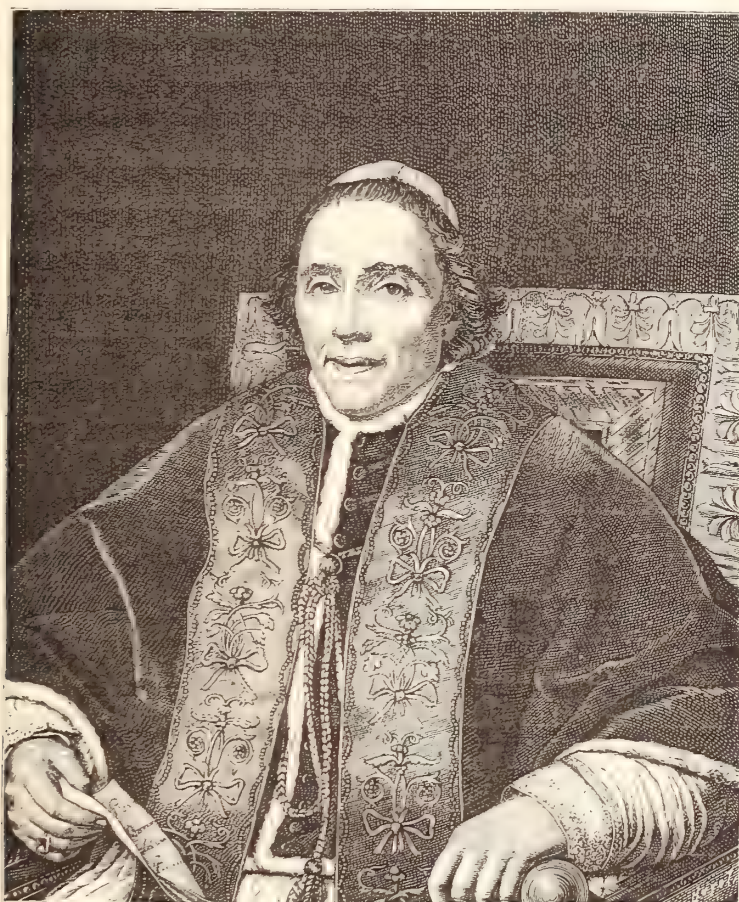


Fig. 143. — Le pape Pie VII. Tableau de David, au musée du Louvre. XIXe siècle.

qui le prenait au début de la vie, il était tout ce que la Révolution pouvait désirer et pouvait craindre.

Dans l'ordre régulier, tout son génie ne pouvait que lui créer une influence et l'élever à la seconde place. Il voulait la première, et, seule, la Révolution la lui permettait. Elle le fit empereur pour n'être pas vaincue : pour occuper le rang suprême, il abdiqua la vraie grandeur.

Son règne dura quinze ans, et, durant ces quinze années, l'on put dire de Napoléon, comme d'Alexandre, que la terre se tut devant lui.

Mais le pape Pie VII qui avait consenti à le sacrer pour essayer de recommencer la France et de rasseoir l'Europe, ne se tut pas, lorsque le conquérant voulut remanier aussi l'édifice divin de l'Église, dernier rempart de la liberté du monde. Après avoir usé de délais qui n'étaient pas sans tendresse, Pie VII, prisonnier, frappa d'excommunication le vainqueur de la terre.

Napoléon avait été si grand, d'une politique humaine si subtile et si forte, si bien servi par ses soldats et par le rapide abaissement des intelligences et des cœurs dans toute l'Europe, et les âmes enfin redoutaient si peu de céder aux conseils de la Terreur, que ceux qui résistaient encore se sentaient d'avance vaincus. Pour lui, dans l'assurance de son génie, il ne daignait plus craindre. Mais son temps était plein, et Dieu allait se passer du bélier dont il avait ébranlé un ordre politique édifié pour opprimer partout son Église. Une journée suprême, la bataille de Waterloo, acheva la ruine de l'excommunié et le précipita du trône.

Délivrés de Napoléon, les rois de l'Europe montrèrent d'abord quelque reconnaissance envers Dieu et quelque pitié pour les peuples. Leur victoire n'exigea point les rançons barbares qu'ils avaient souvent payées. Ils furent plus grands que leur vaincu. Épargnant à la France les suprêmes humiliations de la défaite, ils la rendirent intacte à sa vieille dynastie, dont ils respectèrent le droit et honorèrent la gloire. Cette modération fut un dernier éclat de la belle civilisation politique du christianisme, dans laquelle l'humanité réglait les rapports des nations et terminait leurs différends. Bientôt, écrasant le droit sous la force, la politique allait devenir un brigandage, et, au lieu d'être sur la terre comme le soc de la charrue, n'y serait plus que le fer de l'assassin. Cependant la France, gouvernée par son roi légitime, frère de Louis XVI, se fiait à l'avenir et réparait promptement ses blessures matérielles. Après quelques années, la bataille de Waterloo n'avait été perdue que par Napoléon, et la France l'avait gagnée.

Aux derniers jours de Charles X, l'épée française, brisée dans la main de Napoléon, avait repris son éclat civilisateur en détruisant le principal fort de la barbarie musulmane sur les confins de l'Europe. Il semble que saint

Louis eût voulu faire ce beau présent à sa race trahie, afin que le nouvel exil qui l'atteignait ne parût pas une punition de sa stérilité. Par la prise d'Alger furent terminées les croisades, quant à l'œuvre militaire. En d'autres temps, Alger eût bientôt donné Tunis, et la charrue chrétienne entrait dans le désert afrieain. Mais l'heure des nobles entreprises était passée. Les gouvernements qui succédèrent au dernier roi très-chrétien ne parurent jaloux que de maintenir le Coran dans l'Algérie. Leur folie refusa, autant qu'elle put, de planter la croix sur cette terre; ils ne voulaient y recueillir que du blé. Le blé fut semé et arrosé de sang, mais aussi de blasphèmes, et ils ne récoltèrent longtemps que des séditions, des cadavres et des pestes. Néanmoins, l'Algérie resta dans le domaine chrétien, attendant un homme qui n'est pas encore venu.

Avec Charles X tombèrent en France les restes de l'ordre monarchique. Une ère nouvelle commençait.

L'histoire de l'Église n'a jamais été plus miraculeuse que dans ce siècle, qui n'a cessé de proclamer par ses voix les plus retentissantes que le temps des miracles était fini.

Depuis que Pie VI est mort captif de la Révolution française, le miracle qui soutient la Papauté a été visible, constant; il est devenu permanent, on peut le dire, et par un autre miracle son éclat frappe de cécité ceux à qui il est offert et qui veulent le nier. Ils ne le verront pas en ce monde, sans doute, ils seront privés de cette merveille et de cette allégresse de l'esprit et du cœur, mais ils seront forcés d'y croire, et leurs fils le verront et le croiront.

Lorsque Pie VI mort fut proclamé le dernier Pape, Pie VII lui succéda par un miracle. Pie IX était déjà né. Son berceau flottait sur le sang des prêtres égorgés parmi les ruines des églises. Pie VII fut un grand Pape, captif et vainqueur de Napoléon. Il mourut à Rome, où il avait donné asile et protection à la famille de son persécuteur, mort à Sainte-Hélène vaincu, prisonnier et renié.

Avant d'occuper cette chaire que la politique elle même s'était hâtée de relever, le nouveau Pape avait vu, depuis la chute de Bonaparte, Pie VII s'y éteindre paisiblement, Léon XII y régner, Pie VIII y mourir,

Grégoire XVI y rattacher l'Afrique et l'Océanie, deux mondes. Il avait vu aussi l'Irlande renaître, par sa foi, à la vie civile, l'Angleterre s'ébranler pour un retour que l'on osait à peine prévoir, et dont on ne peut plus douter, les siéges épiscopaux germer en Amérique comme les épis au printemps, l'Association pour la propagation de la foi se former en France, les ordres religieux éclore de toutes parts, l'hérésie fournir des convertis et des apologistes, les peuples catholiques soutenir la persécution, la tribu sainte donner une riche moisson de docteurs, d'apôtres et de martyrs. Il a dû subir, durant tout son pontificat, l'insolente victoire du mal, mais néanmoins il triomphe. Pie IX, deux fois détrôné, exilé, captif, reste le chef des idées d'ordre, de justice, de vrai progrès, de vraie liberté, parce qu'il est le Vicaire de Jésus-Christ.

A travers ses épreuves et par ses épreuves, il active le triomphe de l'Église. Le souverain temporel est prisonnier dans le Vatican; le Pape étend partout son autorité, partout mieux reconnue, plus respectée, mieux obéie que jamais. Il y a un homme devant qui les plus grands par la vertu, qui sont aussi les plus fiers, se mettent à genoux : ce n'est ni le prince de la force, ni le prince d'or, c'est le prince de la foi.

Sous le pontificat de Pie IX, l'Église agrandie dans son œuvre extérieure par la création de nouveaux et nombreux siéges épiscopaux, par le développement de la hiérarchie et des missions, des ordres religieux et des associations catholiques, s'est aussi majestueusement agrandie par de nouvelles affirmations de la doctrine. Elle a eu le *Syllabus* et un Concile, le dix-neuvième concile œcuménique; elle a proclamé deux dogmes, élevé à la lumière deux vérités de foi : l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge (8 décembre 1864), l'infaillibilité du Pontife romain (18 juillet 1870).

Au jour où nous écrivons, l'Europe politique offre un singulier spectacle. Toute nation y est écrasée par un progrès quelconque qu'elle a voulu, poursuivi, réalisé, célébré et qui la menace de mort. Progrès dans la science, dans les arts, dans la guerre, dans la politique, dans l'industrie, dans la civilisation, progrès de toutes sortes, les uns particuliers à certains pays, les autres communs à tous, mais tous redoutables, tous pernicieux et probablement mortels. Même à ceux qu'ils enivrent d'orgueil, ces progrès n'apparaissent plus comme un renouvellement qui doit avoir une suite



Fig. 144. — Sa Sainteté le Pape Pie IX. D'après M. Imlé. Paris, Schulgen. — Jésus-Christ inspire et protége son Vicaire. Les deux anges représentent la Justice qui châtie les hommes, et la Miséricorde qui les sauve.

heureuse, mais comme l'annonce d'une fin inévitable et prochaine. Une inquiétude ou plutôt une angoisse immense dévore ces peuples gorgés de

biens, de gloire et de triomphes, car chacun a son bien, sa gloire et son triomphe, même ceux qu'un renversement imprévu de leurs espérances et de leur fortune a soudain abaissés; mais aussi chacun a son angoisse, même ceux que des victoires inouïes et imaginaires ont soudain portés au haut de la roue.

Le triomphe commun de ces peuples consiste en ce qu'ils croient et en ce qu'ils semblent avoir enfin renversé le Christ et son Église; leur commune angoisse, avouée ou secrète, par laquelle le Christ et son Église, seraient déjà vengés, est qu'ils ne voient aucun moyen de se passer du Christianisme, ni de conserver une ombre de Christianisme sans cette Église catholique qu'ils ont tant combattue. Mais la passion des hommes qui mènent le monde est telle que, malgré leur épouvante, on les entend dire comme les Byzantins : Plutôt le croissant que la tiare!

Contre une telle passion, le monde chrétien réduit et désarmé, sans autre force que la foi obstinée, n'a rien à répondre. Il répond cependant, il répond sur tout, il répond partout. Il soutient le combat contre la science, contre la politique, contre les faits triomphants, mais il ne peut rien faire entendre à ses adversaires trop nombreux et trop animés pour ouvrir les yeux ni les oreilles et qui restent sourds à leurs intérêts et même à leurs doutes et à leurs terreurs. Ils sentent intimement que l'Église, quoi qu'ils disent et quoi qu'ils aient pu faire, n'est pas vaincue. Ils veulent qu'elle le soit, qu'elle succombe et disparaisse du monde. Ensuite ils aviseront. Ils supposent que Dieu leur enverra quelque moyen de vivre; ils pensent qu'ils auront ressuscité César.

Vaine espérance. C'est l'Église qui fera leurs funérailles. Elle les a commencées au début du siècle, lorsqu'elle n'avait aucune raison de se croire vivante, sinon qu'elle est immortelle; elle les achèvera, selon toute apparence, avant que le siècle ait pris fin.

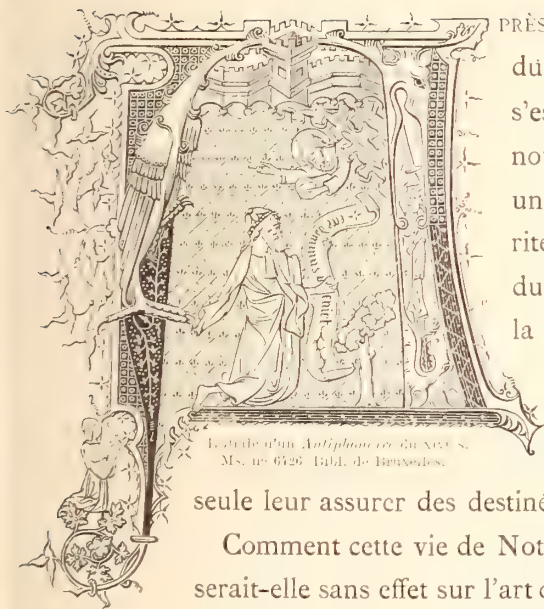
II

JÉSUS-CHRIST DANS L'ART

Par E. CARTIER

Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine.
Ps. IV, v. 7.

AVANT-PROPOS.



Lettre d'un *Antiphonaire* du XVe s.
Ms. n° 6426. Bibl. de Bruxelles.

Après avoir proclamé la génération éternelle du Christ, saint Jean a dit : « Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, la gloire du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité. » L'Incarnation du Verbe a été le salut du monde ; elle lui a donné la vie qui est la lumière des hommes, et cette vie et cette lumière ont purifié et renouvelé l'humanité. Les peuples ont reçu du Christ une loi de justice et d'amour qui peut seule leur assurer des destinées heureuses et fécondes.

Comment cette vie de Notre-Seigneur, si puissante sur la société, serait-elle sans effet sur l'art qui en est l'expression ? La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ est l'œuvre d'art par excellence, car elle est la manifestation parfaite du vrai, du beau et du bien absolus.

L'art a donc été régénéré, baptisé ; il a vécu de la vie du Christ, il est devenu chrétien. Dieu, qui a tout fait pour son Fils et qui lui a donné les

nations en héritage, a voulu que l'art glorifiât son règne sur la terre et qu'il lui élevât des temples magnifiques, où il serait loué et adoré par des chefs-d'œuvre.

L'art est dans l'homme un trait de ressemblance divine. Dieu, par la création, nous a manifesté ses idées éternelles, afin de nous révéler sa gloire et de nous faire participer à son bonheur. Il nous a prêté les moyens de son art, pour que nous soyons artistes comme lui et que nous puissions communiquer à nos semblables ce que nous avons vu dans notre intelligence, ce que nous avons aimé dans notre volonté.

Notre art devait être juste et bon comme celui de Dieu; il devait exprimer le vrai et le bien par le beau et rendre un légitime hommage au Créateur. L'homme a abusé de l'art comme de la liberté. Au lieu de consacrer sa puissance artistique à la gloire de Celui qui la lui avait donnée, il l'a prostituée aux mensonges de l'idolâtrie et aux caprices des passions. L'art a déserté ses relations divines pour se faire le courtisan et l'esclave d'une société corrompue. Notre-Seigneur Jésus-Christ pouvait seul le racheter de l'erreur et le rendre à la sainteté de son origine.

Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu relever l'art de sa chute. Il a été pour l'art de l'homme la voie, la vérité, la vie : la voie, en le conduisant des ténèbres à la lumière; la vérité, en lui montrant par sa doctrine toutes les splendeurs du beau; la vie, en se donnant lui-même comme la séve surabondante d'un progrès sans limites. L'homme-Dieu est l'artiste parfait. Comme Dieu, il est l'art du Père, par sa génération éternelle, puisqu'il est la splendeur, la forme de la substance; par la création, puisqu'il est le Verbe, la Parole qui a fait toutes choses; par l'Incarnation, puisqu'en revêtant notre humanité, il a réalisé tout le plan divin.

Comme homme, le Verbe est le type du beau naturel et du beau surnaturel. Non-seulement, il est le plus beau des enfants des hommes, mais il est le plus saint, le seul saint même, car la sainteté, qui est la beauté morale de tous les êtres, ne peut être qu'un écoulement, une participation de sa sainteté. Et cette beauté, cette sainteté humaine et divine du Christ est la lumière et la gloire de l'éternité.

Notre-Seigneur a été le Rédempteur de l'art, en lui donnant, avec son sang, sa science et son amour. Il lui a fait connaître le Père et lui a laissé



LES QUATRE DOCTEURS DE L'ÉGLISE LATINE.

Tableau de Sacchi di Pavia, au musée du Louvre. Seizième siècle.

Auprès des docteurs figurent les symboles des évangélistes : l'aigle, à côté de saint Augustin, évêque d'Hippone ; le bœuf auprès du pape Grégoire le Grand ; l'ange, auprès de saint Jérôme ; le lion ailé, auprès de saint Ambroise. Devant ce dernier, une discipline rappelle sa conduite sévère envers l'empereur Théodose, qui avait puni cruellement la révolte de Thessalonique. — La colombe placée près de l'oreille de saint Grégoire exprime l'intervention divine dans les écrits du saint

les deux commandements qui n'en font qu'un. L'art de l'homme, en aimant Dieu et le prochain, est devenu juste et bon, comme l'art de Dieu, son modèle.

Notre-Seigneur a confié l'art à son Église et l'a fait participer à toutes ses prérogatives par l'unité, l'infaillibilité, l'universalité et la perpétuité de sa doctrine. Il a créé pour lui une source permanente d'inspiration dans la sainte liturgie, cette parole vivante de la prière et de l'enseignement, cette éloquence, cette poésie sublime de l'Ancien et du Nouveau Testament, commentée par les saints Pères et augmentée de siècle en siècle. Il l'associe à toutes les magnificences de son culte, et il lui prodigue par le symbolisme tous les trésors de la création.

L'architecture, la sculpture et la peinture s'unissent pour bâtir et orner ses temples, et elles parviennent par lui à une puissance et à une fécondité qu'elles n'avaient jamais connues.

L'histoire de l'art ne se comprend qu'à la lumière du Christ, parce que la cause de ses grandeurs et de ses décadences se trouve dans ses rapports avec la vérité. L'art fidèle au Christ a progressé depuis les catacombes jusqu'à la Renaissance; mais, au seizième siècle, il s'est séparé du Christ et il a été puni de son apostasie par une prompte décadence.

L'art véritable ne peut vivre que de la séve de l'Église. Le schisme l'immobilise; l'hérésie le proscrit, et le rationalisme, aussi incapable de produire le beau que de découvrir le vrai, ne peut que l'entraîner dans la corruption du sensualisme. Ainsi l'erreur rend témoignage au Christ comme la vérité, et ce double témoignage montre quelle est pour l'art la loi de sa vitalité. L'Église, qui a des promesses éternelles, y fait participer tout ce qu'elle vivifie, et l'art, malgré ses infidélités passées, peut espérer un avenir meilleur : il doit se renouveler dans le Christ: *Instaurare omnia in Christo.*

JÉSUS-CHRIST, HOMME-DIEU, TYPE ET SOURCE DU BEAU DANS CE MONDE.

Quoique les trois personnes de la Sainte-Trinité concourent à l'art divin dans la Création, puisqu'elles ont la même puissance, la même connaissance et la même volonté, saint Augustin a pu dire que le Fils de Dieu est l'art du Père, *Filius Dei est ars Patris.* Il l'est en effet par sa génération

éternelle. Dieu, en produisant son image parfaite, fait un acte d'un art infini, puisqu'il y a équation entre son être et son image et que l'œuvre est égale à l'artiste. Le Père engendre son Fils, qui est sa raison, son Verbe, et c'est par cette Raison, par ce Verbe, qu'il se voit et qu'il voit en lui-même tous les êtres possibles qu'il peut créer. Ces êtres, il les voit éternellement comme les idées vivantes et substantielles, les raisons formelles de tout ce qui existe sans être Dieu, mais qui n'existe que par une certaine ressemblance avec Dieu.

Le Fils est donc l'art du Père, parce qu'il possède les idées éternelles, principe et types de l'art divin. Il l'est encore parce qu'il est le Verbe qui a prononcé les paroles efficaces de la Création : c'est par lui que tout a été fait : *Dixit et facta sunt.* Dans son exhortation aux Grecs, Clément d'Alexandrie appelle la Création un chant divin : « N'est-ce pas le Verbe, chantre céleste, qui a ordonné l'univers avec nombre et mesure, qui a forcé les éléments en désaccord à former un admirable concert, afin que le monde entier devînt tout harmonie? Il a déchaîné la masse mobile de l'Océan, mais en lui défendant d'envahir la terre; celle-ci flottait au hasard, il l'a fixée à jamais en lui assignant la mer pour limite. Semblable au musicien qui sait adoucir les modes doriens par ceux de Lydie, il a calmé la violence du feu au moyen de l'air et le froid rigoureux de l'air par le feu qui l'enlace, tempérant ainsi l'un par l'autre les éléments du monde, comme les tons extrêmes qui se fondent ensemble pour produire l'harmonie. Tel est le Chant immortel dont l'univers répète l'accord parfait; concert divin où tout se lie et correspond, la fin avec le milieu, le milieu avec le commencement. Ce n'est plus la musique du chantre de Thrace : ce sont les accents qu'imitait David, interprète des volontés divines. Le Verbe de Dieu, né de David, bien qu'il fût avant lui, a rejeté la harpe, la lyre, tous les instruments inanimés, mais il a mis en harmonie avec l'Esprit saint le monde et l'homme, qui est un monde en abrégé. Il a, dis-je, accordé avec l'Esprit saint le corps et l'âme de l'homme, lyre vivante, instrument à plusieurs voix, destiné à célébrer le Seigneur; il chante, et l'homme, principale voix du concert, lui répond. » (Clément d'Alexandrie, *Exhortation aux Grecs.*)

Cet homme, qui chante avec le Verbe, est le chef-d'œuvre de l'art divin; le philosophe chrétien le compare à tout ce qu'a fait l'art humain. « Ah! sans

doute, dit-il aux Grecs, vos Phidias et vos Praxitèle ont produit des chefs-d'œuvre; j'admire leur art, mais la matière dont ils ont formé vos dieux n'est toujours que de la terre. Pour moi, j'ai appris à fouler aux pieds la terre et non pas à l'adorer. En est-il un seul parmi vous qui ait jamais façonné une image vivante, ou qui, avec de l'argile, ait assoupli une chair délicate et flexible? Qui de vous a liquéfié la moelle des os? Qui de vous en a consolidé la charpente? Qui de vous a tendu les nerfs, enflé les veines, infusé le sang et enveloppé le corps d'une peau? Qui de vous a jamais placé le regard dans des yeux formés par sa main? Qui de vous a soufflé une âme dans cette muette effigie? Qui de vous l'a imprégnée des sentiments de la justice? Qui de vous enfin a pu lui dire : « Tu seras immortelle »? Seul, le Créateur de toutes choses, le Père, l'Artiste par excellence, a pu former cette statue vivante et animée qu'on appelle l'homme. Quant à votre dieu olympien, image de cette image, ombre lointaine de la vérité, il n'est que le sot ouvrage d'une main attique. L'image de Dieu, c'est le Verbe, Fils véritable de l'intelligence, Verbe divin, lumière archétype de la lumière; et l'image du Verbe, c'est l'homme. »

Le Verbe a pris la forme de l'homme, et c'est par son incarnation surtout que le Fils est deveuu l'art du Père; car, en revêtant notre nature, il nous a plus manifesté Dieu qu'en créant l'univers tout entier. Il est devenu pour nous l'image parfaite du Père, et il a pu dire en vérité à ceux qui le voyaient dans sa chair : « Celui qui me voit, voit mon Père. *Qui me videt, videt et Patrem.* » (Saint Jean.)

L'homme est le chef-d'œuvre de la création visible, et le centre du monde spirituel et du monde matériel; mais il n'a réellement et légitimement cet honneur qu'en la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de l'Homme-Dieu, dont il est l'image et la ressemblance. L'Incarnation est la seule explication du plan divin, et nous osons dire que, sans Jésus-Christ, la création ne serait pas digne de la Cause première, parce qu'elle ne serait pas, dans son principe et dans son but, d'une justice et d'une bonté infinies.

Lorsqu'un architecte veut bâtir un temple, il en dispose toutes les parties pour l'autel. L'autel est le point générateur de toutes les lignes, et, tant que l'autel n'est pas élevé, le temple est vide et inexplicable. L'artiste en choisit la place dans la région moyenne, entre les voûtes et les fondements, afin qu'il

en soit le centre et l'unité. Cet autel, qui a été le premier dans sa pensée, a été le dernier dans sa réalisation; il est ainsi le principe et la fin de l'œuvre. Dieu s'est bâti un temple; il en a creusé, dans sa sagesse, les fondements; il a tiré ses matériaux du néant, et disposé avec art toutes les parties de la création. Mais où est l'autel qui achèvera son œuvre et qui en fera comprendre le plan et la beauté? Le premier-né de sa pensée créatrice, celui qui en est l'inspiration et le couronnement, l'Alpha et l'Oméga, c'est le Christ, le Verbe incarné. Le Verbe sortira du sein du Père et descendra au centre de la création, sur la limite des deux mondes, visible et invisible. Il unira dans sa personne la nature divine et la nature humaine, et il deviendra ainsi l'unité du plan divin. Tout aura été créé par lui, en lui et pour lui; il sera le maître et le roi de la création, et tous les êtres s'inclineront devant lui, au ciel, sur la terre et dans les enfers.

Dieu voulait se manifester aux êtres intelligents et libres. Pouvait-il mieux le faire que par son Fils, qui est son égal et sa vivante image? Ce Fils devient, par son Incarnation, le premier, le chef de tous les êtres créés. Il est l'autel du temple, et, de cet autel, s'élève l'encens vraiment digne de Dieu. Les créatures, en ayant le Christ pour organe, louent la souveraine Majesté comme elle le mérite, puisque c'est le Fils qui honore le Père et qui prête sa voix aux êtres les plus parfaits, comme aux êtres les plus faibles. Tous ces êtres, infiniment éloignés du trône du Créateur, s'en rapprochent pour le glorifier avec une force égale à celle qui les a lancés dans le temps et dans l'espace. L'Océan de la toute-puissance avait couvert des flots de la création les rivages du possible, et le Verbe, qui les avait poussés, les ramène ainsi par un flux et reflux divin.

Jésus-Christ est l'art parfait de Dieu par sa génération éternelle, par la création et par l'Incarnation. Il est l'art parfait de l'homme par sa beauté visible et communiquée; il est le type et la source du beau dans l'humanité. Adam avait été fait à son image et ressemblance, mais cette beauté s'était perdue dans la chute originelle. Jésus-Christ la retrouva au sein de sa Mère Immaculée et il s'en revêtit pour apparaître au monde. Ève avait été formée de la chair d'Adam; Jésus voulut être formé de la chair de Marie, et Marie put dire en le contemplant : « Voici maintenant l'os de mes os, et la chair de ma chair. »

Le nouvel Adam voulut passer par toutes les phases de la vie, pour servir à tous les âges de gloire et de modèle; il monta successivement, comme le soleil, de la crèche de Bethléem au sommet du Calvaire. Qui nous dira l'aurore de son berceau? Les peintres chrétiens se sont exercés à en rendre le doux éclat. La Vierge et l'enfant Jésus recevant les hommages des bergers et des rois ont été le sujet préféré de leur talent, mais nul n'a mieux réussi à le peindre que le successeur de saint Hilaire. « Comment, dit Monseigneur de Poitiers dans une homélie, comment ne pas s'arrêter un moment à contempler cette scène délicieuse? A vous seul, ô divin Enfant, vous étiez déjà si beau : *Ecce tu pulcher es, Dilecte mi.* Vous présentiez tant de charmes, eussiez-vous été, ô Fleur sacrée, détachée de votre tige bénie; mais quel surcroît de grâce ajouté au tableau! Ils trouvèrent l'Enfant avec sa Mère. Figurez-vous cette tête pudique de Marie, où le péché originel n'avait rien terni, rien dérangé, où reluisaient, par un heureux mélange et dans une merveilleuse harmonie, les joies et les amours de la Mère avec les chastes attraits de la Vierge. Quels admirables reflets de beauté cette tête modeste de la Vierge ne devait-elle pas envoyer sur la tête auguste du Sauveur, du Verbe fait chair, de Celui dont l'humanité sainte fut le chef-d'œuvre du doigt divin, qui épuisa, pour en former les sacrés linéaments et les proportions adorables, toutes les délicatesses de ses touches, toutes les industries et les ressources de son art infini! Comme ces deux figures s'embellissent, se perfectionnent l'une par l'autre! *Ecce tu pulcher es, Dilecte mi, et decorus. Ecce tu, pulchra es, amica mea.* »

Ce cantique des cantiques put continuer pendant les trente années de cette vie cachée, passée à Nazareth, la ville des fleurs. La Mère s'enivrait du regard divin de son Fils, et le Fils se contemplait dans le regard très-pur de sa Mère. La beauté de la création était rétablie, et l'intérieur de la sainte Famille redevenait le paradis terrestre, où l'art de Dieu et l'art de l'homme s'unissaient dans une parfaite harmonie.

Notre-Seigneur était le plus beau des enfants des hommes; le plus parfait des corps possédait la plus sainte des âmes, et cette âme était le miroir très-pur de la divinité. Moïse vit un instant Dieu; il aperçut quelque chose de sa gloire, et sa figure en devint si lumineuse qu'il fut obligé de la voiler quand il parlait aux enfants d'Israël. Que devait être celle du Verbe incarné

qui jouissait sans cesse de la Vision béatifique ! Il eut beau en cacher la splendeur dans les obscurités de sa vie et les excès de son humilité profonde, il devait en paraître quelque lueur, capable de ravir les anges et les hommes. Nous ne connaissons la beauté du Christ que par celle de l'Évangile; nous l'admirons dans sa parole, dans le récit de sa vie ; mais, si nous avions entendu cette parole, si nous l'avions vue sortir de ses lèvres, avec la lumière de ses yeux et le son de sa voix; si nous l'avions suivi, parcourant la Judée, enseignant sur la montagne, guérissant les malades, laissant venir à lui les petits enfants, apaisant la tempête, chassant les démons, ressuscitant Lazare et pleurant sur Jérusalem ; si nous l'avions vu dans son pacifique triomphe, nous eussions aussi crié : Hosanna au plus haut des cieux !

Et cependant cette beauté devait être surpassée aux jours de sa Passion. L'idéal divin se manifesta plus au monde dans le mystère de la Rédemption que dans celui de l'Incarnation. La Rédemption n'est pas la cause de l'Incarnation; elle en est la conséquence, le développement, l'application à la chute originelle. L'Incarnation réalisait dans l'humanité la ressemblance divine; la Rédemption, par suite de la faute d'Adam, vint la réparer, et l'Église déclare qu'en cela l'œuvre du Créateur fut plus admirable. Elle appelle heureuse faute, *felix culpa*, cet abus de la liberté qui nécessitait le nouveau prodige de la bonté infinie. Une parole avait suffi pour créer le monde; il fallut des flots de sang pour le racheter. Dès le premier jour de son existence, Notre-Seigneur pensa, avec amour et désir, à ce grand combat qui devait terminer sa vie, à cette lutte sublime contre le péché et contre la mort. Il s'y livra tout entier, quand le moment fut venu ; il sacrifia la beauté de son corps pour nous montrer la beauté de son âme. Il perdit jusqu'à l'apparence humaine, au milieu des opprobres et des souffrances du Calvaire; mais il devint si beau, lorsqu'il fut élevé sur la Croix, qu'il attira tout à lui. Sa victoire nous rachetait de la mort et nous rendait la beauté de la ressemblance divine.

Notre-Seigneur est le principe, la source du beau en nous. Les preuves de son amour ne se sont pas épuisées dans l'Incarnation et la Rédemption; il les a continuées et condensées dans la sainte Eucharistie. Sous les simples apparences du pain, il a caché sa beauté humaine et divine, pour la com-

muniquer à nos âmes, et, à mesure qu'elles y participent par sa grâce, nos corps en reçoivent un reflet visible. Tout ce qui nous plaît sur le visage de l'homme est un bienfait du Christ, puisqu'il est l'inspirateur et le modèle de toute vertu. Il est la lumière de toute intelligence, la force de toute volonté. Il est la pureté des vierges, la chasteté de l'épouse, la tendresse des mères, la majesté des vieillards. Il brille dans le sourire de l'innocence comme dans les larmes du repentir, et il n'y a pas de ruines qu'il ne répare, de laideur qu'il ne transfigure !

Nous ne voyons pas cependant tout ce qu'il fait en nous; il y travaille, en secret, à une œuvre dont il veut tirer sa gloire. Il prépare les âmes qu'il doit unir à sa divinité; il les façonne et les purifie. Il taille et polit les diamants qui servent à bâtir la Jérusalem céleste. Il les rend dignes de recevoir les splendeurs de la Vision béatifique; et, lorsque son travail sera fini, lorsque les siècles seront passés, il sera le soleil de toutes ces merveilles de l'art divin, la beauté de toutes ces beautés, et tous ne seront qu'un en lui et le contempleront dans une extase infinie.

JÉSUS-CHRIST, MAITRE DE L'ART CHRÉTIEN.

Liturgie. — Chant grégorien. — Symbolisme. — Unité et perpétuité de l'art chrétien.

Notre-Seigneur avait, par sa vie, manifesté le beau suprême et rétabli dans l'homme la ressemblance divine. Ce qu'il avait fait, il voulut enseigner à le faire, et il ouvrit, dans l'Église, l'école de l'art chrétien.

L'art chrétien est l'art du Christ, c'est-à-dire l'union intime et parfaite de l'art de Dieu et de l'art de l'homme. Celui qui veut l'apprendre doit suivre les leçons du Maître et l'imiter dans toutes ses œuvres. Vasari lui-même en reconnaît la nécessité. Dans l'enthousiasme sincère que lui inspirent les tableaux de Fra Angelico, il attribue leur mérite à la sainteté du peintre, et il cite de lui cette parole, qui est la vraie théorie de l'art chrétien : Celui qui fait les choses du Christ doit être toujours avec le Christ. *Chi fa cose di Cristo, con Cristo deve star sempre.*

Pour vivre avec le Christ, il faut être uni à son intelligence et à sa volonté par la vérité et l'amour. Le Christ est le révélateur d'en haut que

les philosophes anciens appelaient de leurs vœux ; et, si la doctrine de Platon, dernière lueur de la révélation primitive, illumina le génie de Phidias et lui inspira des chefs-d'œuvre, que ne fera pas la lumière du Verbe éclairant l'intelligence de l'homme et lui montrant les horizons infinis de la vérité? Non-seulement l'artiste possédera les vérités accessibles à la raison, mais encore les vérités surnaturelles de la Foi qu'il croira et qu'il aimera sur la parole du Maître. Au lieu de ces croyances incertaines, variables, individuelles des religions antiques, l'art chrétien aura pour s'inspirer le *Credo*, qui renferme tous les secrets de nos destinées, toute la science du passé, du présent et de l'avenir, puisqu'il nous fait connaître Dieu, notre principe et notre fin, et les moyens que Notre-Seigneur a pris pour nous unir à lui, dans son bonheur et sa gloire.

L'amour complète la science ; il y a des choses qu'il peut seul comprendre. Lorsque la science s'arrête en présence du mystère, l'amour s'y plonge à la suite du Christ. « Plus l'amour de Dieu augmente en nous, dit saint Augustin, et plus aussi le beau y augmente, car la charité est la beauté de l'âme. »

L'art ancien n'aimait pas ses Dieux : il les honorait et les craignait. Le peuple juif seul avait des chants de tendresse pour son Dieu, qui ne ressemblait pas aux dieux des nations ; mais il vivait sous la loi de crainte. Notre-Seigneur est venu nous donner la loi d'amour. La crainte est le commencement de la sagesse, l'amour en est la perfection. L'artiste a pu dire à Dieu, comme saint Augustin : « Je vous ai aimée bien tard, Beauté toujours ancienne, toujours nouvelle, je vous ai aimée bien tard. Vous étiez en moi, et je m'éloignais; je vous cherchais ailleurs, et je me perdais dans les belles choses que vous avez faites. »

L'amour de Dieu est la grande inspiration de l'art. L'art qui aime Dieu chante, bâtit et cherche, avec le ciseau et le pinceau, à glorifier Celui qu'il aime et qu'il veut faire aimer.

Notre-Seigneur, en donnant à l'art chrétien sa science et son amour, l'a uni étroitement à l'Église et l'a fait vivre de sa vie même, par la liturgie. La liturgie est à l'art chrétien ce que le langage est à l'homme. Par sa parole, l'homme a un art vivant et personnel, qui manifeste plus ses idées que tous les moyens extérieurs. Il parle, et ses pensées deviennent visibles

sur les lèvres, dans son expression et son geste. La liturgie est la parole, l'expression, le geste de l'art chrétien. Les arts extérieurs, l'architecture, la sculpture et la peinture, n'en sont que l'ornement.

La liturgie est la forme du culte, la règle de la prière, du Sacrifice, des Sacrements, des cérémonies et des fêtes de la Religion. Elle est l'art de l'Église qui adore Dieu, l'implore et lui rend grâces; elle est par conséquent l'art par excellence.

La prière liturgique est inspirée par l'Esprit-saint; l'Église la puise dans l'Ancien Testament, dans l'Évangile et dans le cœur de ses fidèles. Peut-il y avoir une source plus pure et plus abondante? Quelle littérature humaine offre tant de beauté que les livres de l'Ancien Testament? Quels historiens, quels poëtes, quels philosophes oserait-on comparer à Moïse, à David, à Salomon et aux Prophètes? Et ce sont leurs paroles que l'Église prête à notre esprit et à notre cœur pour exprimer nos pensées et nos sentiments. L'Évangile est encore supérieur. Le style en est vraiment divin; il est aussi simple que sublime. Il est comme la lumière qui contient toutes les couleurs, sans en avoir de particulière, et qui les fait paraître sur tous les objets de la nature. L'Évangile éclaire et vivifie toutes les langues, sans en avoir le caractère spécial, afin de pouvoir convenir au génie de tous les peuples.

Les livres sacrés ne sont pas les seuls trésors de la prière liturgique. L'Église, comme l'Épouse du cantique, offre à Dieu des fruits anciens et nouveaux. La harpe de David n'est pas restée suspendue aux saules des fleuves de Babylone. Elle a passé des mains des prophètes dans celles des saints de la nouvelle alliance; Marie s'en est servie pour glorifier le Seigneur, et le vieillard Siméon pour se réjouir du salut d'Israël. Saint Ambroise, saint Augustin, en ont tiré de sublimes accords, et les générations se sont passé de siècle en siècle le divin instrument pour en faire résonner les voûtes du sanctuaire. Prudence, Fortunat, Adam de Saint-Victor, Innocent III, saint Thomas d'Aquin et tant d'autres ont enrichi la liturgie d'hymnes, de proses et d'antiennes, où l'âme trouve l'expression de sa foi et de son amour. De nos jours encore, l'Église a des poëtes inspirés qui célèbrent ses victoires et ses fêtes nouvelles.

La liturgie, pour chanter sa prière, nous a conservé la musique antique. Les anciens regardaient la musique comme un art divin qui avait présidé

à la formation de l'univers et tout disposé dans l'ordre et l'unité. C'était elle qui réglait le cours des astres, dont ils prétendaient entendre l'harmonie. Ils lui attribuaient la civilisation des peuples et la construction des villes. Les philosophes la proclamaient le principe de la grâce et du beau dans l'homme, et la recommandaient autant pour l'éducation de l'âme que pour la formation du corps. Elle fut surtout consacrée au culte, et, comme elle était, par sa nature, indépendante des formes de l'erreur, on peut croire qu'elle conserva, au sein même de l'idolâtrie, les beautés qu'elle avait reçues de la religion primitive. Elle subit sans doute, aux époques de la décadence, l'influence des passions humaines. Elle prêta ses accords aux banquets d'Anacréon et aux débauches des Romains dégénérés, mais elle perpétua ses mélodies antiques dans les chants sacrés des temples et des fêtes publiques.

Le Christ, l'Orphée des catacombes, purifia et bénit l'instrument profané, et l'Église n'eut qu'à donner des paroles à cette musique si digne, par sa simplicité et sa noblesse, d'être chrétienne. Saint Grégoire le Grand eut la gloire de réunir ces chants primitifs adoptés par l'Église et d'en enrichir la liturgie romaine. Le chant grégorien est certainement la forme la plus vraie et la plus belle que l'âme puisse employer pour exprimer à Dieu sa foi et son amour ; la parole inspire le chant et le chant vivifie la parole. Il adore et prie sans abuser des sons et de leurs accords. Il a cette sobriété de l'ornementation grecque qui n'interrompt pas la ligne et ne trouble pas les surfaces ; il ne connaît ni les frivolités de la joie, ni les élans de la passion. Il ne ressemble pas aux illuminations de nos fêtes, mais à la lumière pure d'un beau jour. Saint Bernard en a donné les règles dans une de ses lettres : « Pour le chant, dit-il, qu'il soit plein de gravité. Qu'il évite la langueur autant que la rudesse. Qu'il soit agréable sans être frivole. Qu'il charme l'oreille pour toucher le cœur. Qu'il éloigne la tristesse et qu'il apaise la colère. Surtout qu'il n'altère pas le sens des paroles, mais qu'il le féconde; car c'est un grand préjudice pour le bien de l'âme, si la frivolité du chant l'empêche de profiter du sens des paroles et fait plus goûter la voix que la vérité. »

Le chant grégorien n'est pas captif dans la mesure; il suit librement la phrase de la prose ou le mètre du vers. Il n'a pas le rhythme du nombre, mais le rhythme de la pensée, qu'on distingue si bien dans la poésie des Hébreux. Il se renferme avec dignité dans l'octave et laisse aux sons toute

leur plénitude. Son mouvement a cette noblesse, cette démarche qui révèle la divinité. Il se contente de l'unisson, la première et la plus simple des

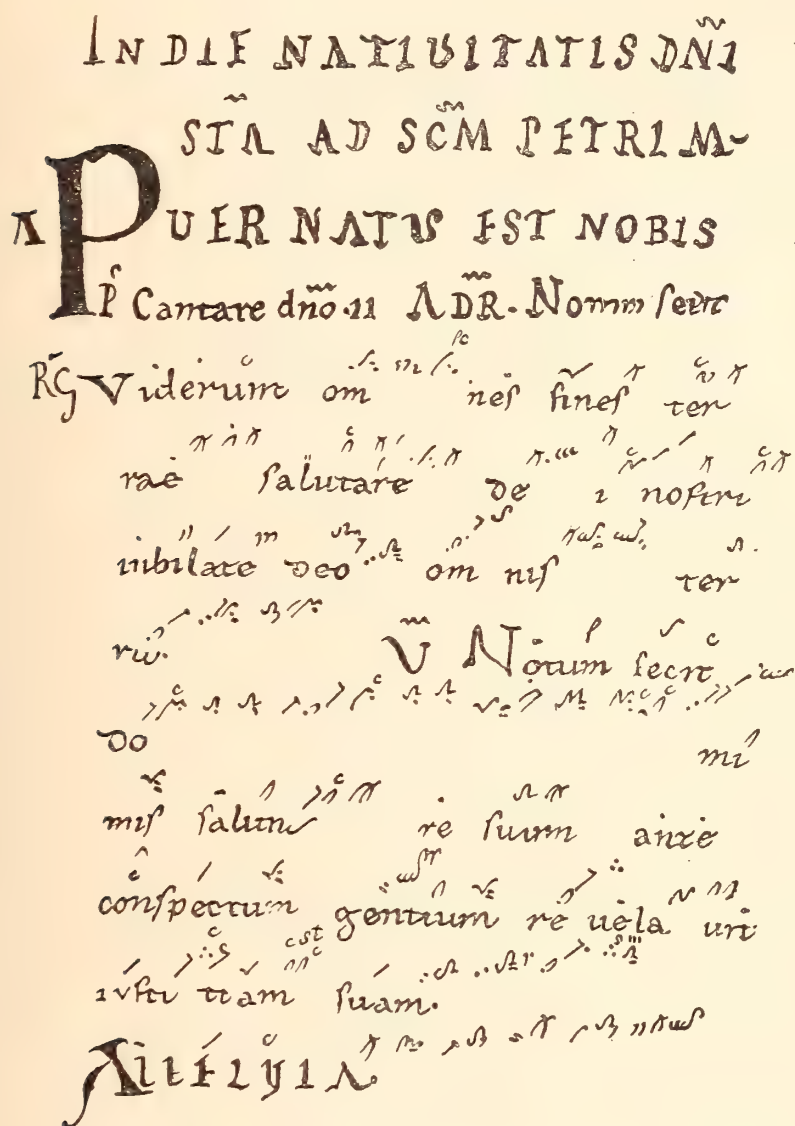


Fig. 145. — Fac-simile de chant grégorien avec l'ancienne notation. D'après l'*Antiphonaire de saint Grégoire*, ms. de Saint-Gall, daté de l'an 790.

harmonies, parce qu'il veut être accessible à tous. Il est le chant de l'unité, de la charité, le chant de ceux qui n'ont qu'un cœur et qu'une âme. Sa simplicité, son calme, sa douceur, ne diminuent en rien sa puissance, bien

supérieure à celle de la musique profane. L'âme pure qui chante, entre dans l'âme qui l'écoute, pour la rendre meilleure et la remplir des pensées du Ciel. Sa beauté n'exclut pas la variété. Il a des chants de joie et des chants de douleur ; mais ces chants sont toujours des chants d'amour qui deviendront des chants de gloire, lorsque tous les bienheureux ne feront qu'un instrument, un orgue divin, dont le Christ, le Musicien suprême, tirera une éternelle harmonie.

La forme la plus sublime de la prière liturgique est la sainte Messe. Le Sacrifice auguste de l'autel est le centre de la Religion, le point d'union entre le ciel et la terre. Ce drame divin entre le Créateur et la créature renouvelle tous les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, et celui qui le médite à la lumière de la Foi, y voit le prodige de l'amour du Christ et le salut perpétuel du monde.

La liturgie a, comme la terre, un double mouvement : un mouvement quotidien et un mouvement annuel, qui la ramènent régulièrement aux mêmes points du ciel. Tous les jours, elle tourne sur son axe, qui est l'autel, et elle sanctifie toutes les heures par le sacrifice de la Messe et par l'office qui l'accompagne. Tous les ans aussi, elle accomplit son évolution autour du Christ, son centre et son soleil. Le Christ, immuable dans sa gloire, nous envoie du sein de son Père, avec les rayons de ses mérites infinis, les souvenirs de sa vie mortelle. La liturgie en parcourt le cercle lumineux, et, selon les points qu'elle traverse, elle a ses mois et ses saisons qui renouvellent pour l'Église les grands anniversaires de son histoire. Là encore, le visible révèle l'invisible, et l'action du soleil sur la terre est l'image de l'action du Christ dans les âmes. Les longues nuits des derniers mois de l'année figurent l'attente des nations et les désirs des fidèles ; et c'est à Noël, au jour où l'astre qui doit ranimer la nature remonte à l'horizon, que l'Emmanuel apparaît dans son berceau. Sa vie obscure s'écoule au milieu des rigueurs de l'hiver, et il faut que la semence divine meure pour fleurir au printemps. Les tristesses du carême et les douleurs de la Passion précèdent les splendeurs pascales. Le Froment des élus sort de son tombeau, et le feu du Saint-Esprit, comme les chaleurs de l'été, fait mûrir les plus riches moissons. Quand l'automne a donné tous ses fruits, l'Église célèbre la fête de tous les saints que le Père de famille a recueillis dans ses greniers célestes.

Le Soleil de justice n'est pas seul au firmament. Des astres nombreux l'entourent et l'adorent; ils brillent sur le cycle liturgique, avec leurs lumières différentes. Ce sont les saints dans leur gloire, la Vierge-Mère qui les surpasse tous en éclat, les Apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges,



Fig. 146. — La messe miraculeuse de saint Grégoire le Grand (VIe siècle), figurant la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. — Miniature du XVe siècle. Bibl. de M. Ambr. Firmin-Didot.

qui projettent sur la terre les doux rayons de leurs exemples. Et ainsi, chaque saison, chaque mois, chaque semaine de l'année a ses beautés, ses fleurs, ses ornements, et l'Église, dans son mouvement circulaire, tend toujours vers son centre et approche, de siècle en siècle, du jour sans fin de l'éternité.

La liturgie est la vie, l'inspiration, la règle de l'art chrétien. Ses livres, le *Missel*, le *Bréviaire*, le *Rituel* et le *Pontifical*, doivent être

les guides, les manuels de l'artiste qui veut glorifier le Seigneur. C'est là qu'il trouve, non-seulement la doctrine dans toute sa pureté, mais encore le symbolisme dans toute sa perfection. Le symbolisme des religions anciennes en a influencé les arts, et nous avons vu que l'art grec dut surtout sa supériorité au symbolisme qu'il emprunta à la forme humaine. Le symbolisme de l'art chrétien est d'une richesse incomparable; toute la nature et l'histoire lui fournissent des images, non plus pour cacher la vérité, comme dans les mystères païens, mais, au contraire, pour la manifester, et pour la faire comprendre au peuple.

Le symbolisme est le grand moyen d'évangéliser les pauvres, et Notre-Seigneur s'en est servi pour se faire connaître au monde. Il s'est donné à nous, comme la lumière qui éclaire les hommes, l'agneau qui doit être immolé, le pain descendu du ciel, la vigne dont nous sommes les rameaux, la pierre angulaire, le rocher inébranlable, le laboureur qui sème le bon grain, le père de l'enfant prodigue, le vrai pasteur qui meurt pour son troupeau. L'Église n'a pas besoin d'imaginer des fictions pour le représenter, car il s'est peint lui-même dans l'Ancien Testament. Il a préexisté dans les patriarches et les prophètes, comme il existe encore dans ceux qui suivent ses traces. Il est le juste Abel, Noé dans l'arche, Abraham le père des croyants, le véritable Isaac, Joseph livré par ses frères, David victorieux, Salomon dans sa sagesse et sa gloire.

La Bible et l'Évangile débordent de symbolisme, et la liturgie le répand dans toutes ses prières, dans toutes ses cérémonies, dans tous les objets qui servent au culte. Qu'on lise les bénédictions et les rites qui consacrent les personnes et les choses à Dieu, et l'on verra que, par ses saintes paroles, elle spiritualise et transfigure la nature entière. L'eau, le feu, l'huile, la cire des abeilles, les fleurs, le voile des vierges, le lit nuptial, l'épée du combat, le soc de la charrue, le drapeau de la patrie, la semence du laboureur, la poussière du tombeau, tout reçoit de la liturgie une beauté surnaturelle. La liturgie est vraiment l'art chrétien, vivant dans ses pontifes et ses ministres. Elle est reine et maîtresse des autres arts. Elle donne à l'architecture son programme, ses plans, son orientation. Elle dirige ses lignes et ses proportions; elle prête un sens à toutes ses pierres, et revêt de poésie ses portes, ses fenêtres, ses voûtes, ses tours. Elle attribue aux cloches une

puissance divine. La sculpture et la peinture reçoivent d'elles leur mission, leurs sujets, leurs formes, leurs ornements, leurs couleurs. L'art devient une partie du culte et vit de la vie de l'Église.

L'art chrétien, par son union à l'Église, jouit de ses trésors, comme un fils de la fortune de sa mère. Il connaît la vérité dans toute sa certitude et il est assuré de l'unité de doctrine par l'infaillibilité pontificale. L'architecte bâtit sur le roc inébranlable; le sculpteur et le peintre expriment des vérités que le temps n'effacera jamais. L'art chrétien est catholique comme l'Église; partout ses œuvres seront comprises. Les missionnaires emporteront ses images aux extrémités de la terre et leur trouveront de pieux et sympathiques regards. Le temps n'aura pas pour lui plus de limites que l'espace; la Religion lui assure la perpétuité. Un artiste conçoit le plan d'un édifice; il en creuse à peine les fondements; mais les siècles seront ses ouvriers pour le construire; le ciseau et le pinceau l'orneront de chefs-d'œuvre, et les générations viendront s'agenouiller dans le temple qu'il a voulu consacrer au Seigneur.

Si quelque révolution violente de la nature ou des hommes vient à le renverser, l'archéologie en visitera un jour les ruines et en renouvellera les beautés. Une main pieuse retirera peut-être des décombres quelque image sainte pour la replacer dans le sanctuaire, et Dieu la rendra célèbre par des miracles de sa miséricordieuse puissance. Le peintre des catacombes, qui traçait sur la tombe des martyrs des symboles de paix et de résurrection, ne pensait pas, sans doute, à une bien lointaine postérité, et voilà que la science contemporaine étudie avec ardeur ces antiques images et que l'Église y trouve la preuve de la perpétuité de ses dogmes. Nous ignorons les noms de ces ancêtres de l'art chrétien dont les œuvres nous instruisent et nous touchent encore à travers les âges, mais nous les connaîtrons un jour. Le ciel sera un grand musée de l'art chrétien. Les Grecs appelaient l'art une vertu, ἀρετή; ce nom ne convient-il pas surtout à l'art chrétien qui adore, qui prie, qui enseigne? Le Christ, le Juge suprême, qui récompense tout ce qu'on fait pour lui, glorifiera ceux qui l'ont glorifié dans sa beauté. Puisque nous verrons resplendir sur le front des bienheureux les vertus qu'ils ont pratiquées, pourquoi ne verrions-nous pas, dans l'auréole des artistes, les œuvres de leur foi et de leur amour? Elles nous apparaîtront, non plus

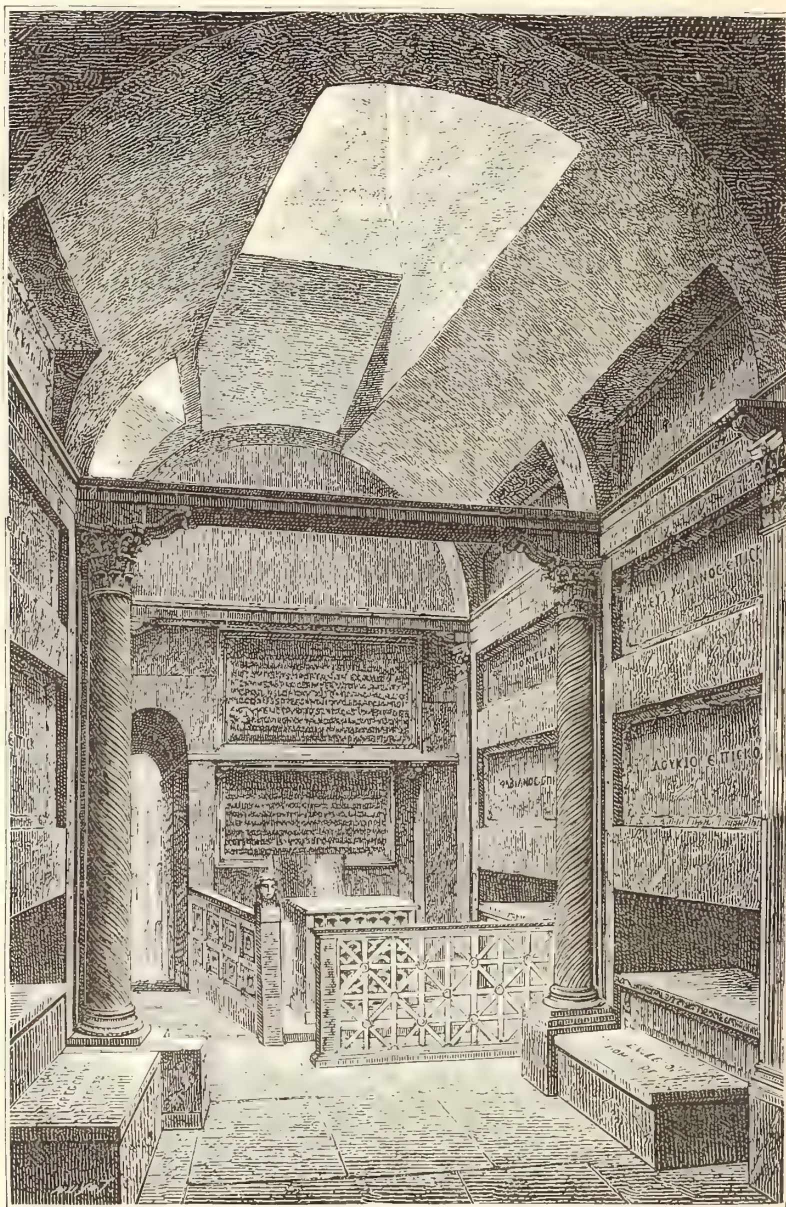


Fig. 147. — Intérieur de la crypte de saint Calliste, dite aussi *crypte des papes* (catacombes de Rome), restitué par M. de Rossi. IIIe siècle. — Cette crypte, réservée d'abord à la famille Cæcilia, devint, par les soins de Calliste, qui en renouvela les dispositions, le lieu de sépulture des papes durant le troisième siècle. Elle servait à la fois de chapelle et de cimetière : sous un portique à colonnes et en dedans d'une balustrade un autel fut élevé à la place même où reposait sainte Cécile ; le long des murailles, couvertes d'inscriptions et de peintures, étaient superposées les tombes (*loculi*) des chrétiens.

dans l'imperfection de leur exécution terrestre, mais dans tout l'idéal des saintes pensées de ceux qui les conçurent.

L'ARCHITECTURE CHRÉTIENNE.

Sa puissance et son unité d'action. — La basilique. — Le monastère. — Ameublement et vases sacrés.

L'architecture a une origine religieuse; ce fut, avant tout, pour honorer la divinité, qu'elle chercha le beau dans les lignes et les proportions. Elle n'embellit la demeure de l'homme qu'après avoir élevé les monuments de son culte, et ces monuments reçurent des croyances qu'ils expriment leur caractère et leur grandeur. Le Christianisme, en apportant la vérité au monde, dut, par conséquent, exercer une grande influence sur l'architecture et lui inspirer des œuvres dignes de la supériorité de ses dogmes.

L'architecture suivit d'abord l'Église aux catacombes, pour en creuser les galeries profondes, y aligner les tombes des martyrs, disposer les *cubicula* pour la célébration des mystères, tracer les arcosoles, décorer les voûtes et y vivre, pendant trois cents ans, de cette vie sanglante qui devait mériter la victoire. Lorsque le triomphe de Constantin lui eut rendu, avec la liberté, la lumière du jour, l'Église voulut des édifices dignes de ses dogmes et de son culte. Les temples anciens ne lui convenaient pas; elle en purifia quelques-uns qu'elle consacra comme les dépouilles opimes des dieux vaincus, mais elle choisit pour elle la basilique romaine, et l'architecture dut l'approprier à sa nouvelle destination.

La basilique était un monument ouvert au peuple par l'autorité souveraine; c'est là qu'elle lui rendait la justice. L'accès en était facile à tous; une partie centrale et des nefs latérales permettaient la circulation, sans troubler l'ordre. A l'extrémité se trouvait l'enceinte réservée pour les juges; la loi y sanctionnait les transactions et y punissait les coupables. Cet édifice était ainsi le centre de la vie sociale; il devint par sa nouvelle destination le centre de la vie religieuse. Le Roi des rois en fit sa basilique, le siége de sa justice et de sa miséricorde.

Il est intéressant d'étudier cette transformation de la basilique et son appropriation au culte, depuis Constantin jusqu'à la Renaissance. La basilique de Saint-Paul hors les murs en est le type le plus remarquable par sa grandeur et son antiquité. La basilique de Saint-Clément en offre le plus

complet modèle. Nous voyons l'Église y organiser sa liturgie et y donner à chacun et à chaque chose sa place et sa raison d'être.

Toute chose visible figure les choses invisibles. L'Église matérielle représente l'Église spirituelle du Christ, qui est bâtie sur le plan de la Croix, et les âmes en sont les pierres vivantes. Les colonnes sont les Apôtres qui la soutiennent; les portes, les Personnes divines au nom desquelles on entre; la lumière des fenêtres, les dons du Saint-Esprit qui descendent d'en haut. Ainsi tout devient enseignement et symbole. Mais nous n'avons pas à faire ici un cours d'archéologie sacrée et à donner une traduction du *Rational* de Guillaume Durand; nous voulons seulement comparer, en quelques pages, l'architecture chrétienne à l'architecture antique.

Une œuvre d'art se juge sur l'effet qu'elle produit; l'impression qu'elle donne est la mesure de son mérite. Les monuments religieux de l'antiquité ne nous laissent point indifférents, quoique les croyances qu'ils expriment ne soient pas les nôtres. Nous admirons les masses imposantes des temples de l'Inde et de l'Égypte. L'architecture grecque, qui résume et perfectionne l'architecture orientale, nous charme par la pureté de ses lignes et l'élégance de ses proportions. Mais toute cette beauté est extérieure; quand on pénètre dans les monuments du panthéisme indien et qu'on arrive, par de longues avenues de sphinx, dans les grandes salles d'Isamboul ou de Karnac, on éprouve, au milieu de ce monde de figures symboliques, une sorte de vertige que donnent la confusion des idées et le mystère des initiations. On ne ressent aucune sympathie pour tous ces dieux dépossédés. L'étroite *cella* du temple grec ne séduit pas davantage. On laisse la statue dans sa solitude, pour aller respirer plus librement sous le portique, à l'ombre de ses belles colonnes et de son entablement.

Il n'en est pas de même de l'architecture chrétienne. Son but n'est pas d'élever un monument qui soit un décor dans un paysage. Sans négliger les formes extérieures, elle veut avant tout créer un monde intérieur, un milieu où l'homme sera isolé des choses de la terre, pour le mettre en présence de l'Infini. Comme Dieu, elle disposera tout avec nombre, poids et mesure. Elle combinera les lignes et les proportions; elle réglera la perspective et distribuera la lumière, de façon à faire régner partout ce qui constitue la beauté : l'unité, l'ordre, la convenance, l'har-



Fig. 148. — Basilique latine : Intérieur de la basilique Saint-Paul hors les murs, à Rome, construite par les empereurs Théodose, Arcadius et Honorius (386-423) et détruite dans l'incendie de 1823. D'après Panini. — Cette basilique était ornée de peintures du cinquième siècle et de la collection des portraits des souverains pontifes, commencée par saint Léon le Grand en 641, et continuée jusqu'à nos jours.

monie, la paix, la variété, la clarté. Et elle a si bien réussi que nul ne peut entrer dans nos cathédrales, sans y trouver quelque chose de grand et d'aimable, qui ravit le cœur fidèle et séduit même l'indifférent. Montaigne l'a dit : « Il n'est âme si revêche qui ne se sente touchée de quelque révérence, à considérer la vastité de nos Églises, la diversité d'ornements, à ouïr les sons dévotieux de nos orgues et l'harmonie si posée et religieuse de nos voix. »

L'Église, tout en adoptant comme type de ses édifices religieux la basilique romaine, n'a repoussé systématiquement aucune forme. Elle a purifié et utilisé des monuments païens, de constructions très-différentes, et elle a laissé tous les peuples qu'elle a conquis à la vérité, bâtir leurs temples, selon leur génie, leur climat et leurs matériaux. De là, cette variété d'architecture, en Italie, en France, en Allemagne, en Espagne, en Angleterre et en Orient. On sent bien un point de départ commun, une unité de doctrines et d'inspiration dont Rome a été le centre; mais on reconnaît partout que la main de l'homme a mis en toute liberté, dans ses monuments, l'empreinte de son siècle et de sa nationalité.

L'architecture byzantine est au premier rang par ses dates et par l'influence qu'elle a eue dans nos contrées. Il ne faut pas cependant exagérer cette influence. Sainte-Sophie, de Constantinople, est un de ces édifices célèbres qu'on vante depuis trop longtemps pour oser le critiquer, mais c'est une œuvre de décadence plus remarquable par ses dimensions que par sa beauté; elle n'a aucun rapport avec l'architecture des anciens Grecs, et elle est inférieure aux basiliques bâties par Constantin. Justinien s'est inspiré des thermes de Rome et des palais des empereurs; il a vaincu des difficultés, élevé des masses imposantes, surpassé en dimension les édifices connus, mais Sainte-Sophie est moins une merveille d'art qu'un prodige de construction.

Les caractères principaux de ce type d'architecture byzantine sont la croix grecque et la coupole. La croix grecque est moins favorable que la croix latine à l'ensemble du culte et à l'unité du monument, mais elle est nécessitée par la coupole qui en est le centre et le couronnement. La coupole a besoin d'être aperçue de toutes les parties de l'édifice, et c'est ce que Michel-Ange avait très-bien compris dans le plan primitif de Saint-Pierre de Rome. Elle a une valeur esthétique et symbolique, dont les architectes

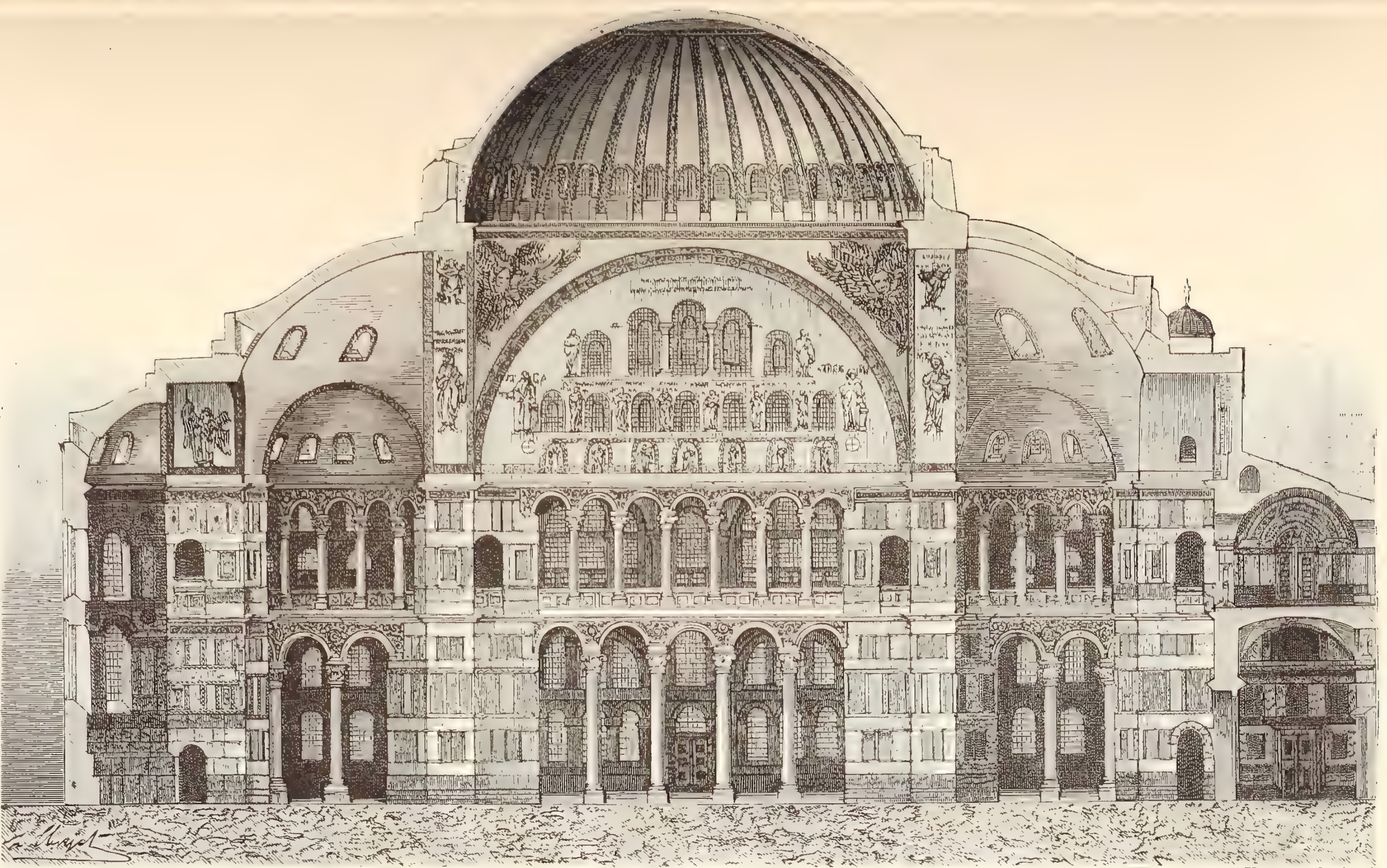


Fig. 149. — Architecture à coupoles : Coupe de l'église Sainte-Sophie de Constantinople. VIe siècle. D'après les *Vieux Monuments chrétiens de Constantinople*, publiés par W. Salzenberg.

romains n'ont pas méconnu la puissance; car elle n'est pas d'origine byzantine. Les chrétiens l'avaient reçue des anciens et l'avaient très-heureusement employée dans leurs baptistères et même dans leurs églises. Les artistes grecs, qui furent appelés en Italie, en France et en Allemagne, y construisirent des coupoles, mais ils s'inspirèrent bien moins de Sainte-Sophie que des modèles qui existaient à Rome. Saint-Vital de Ravenne, par exemple, et l'église de Charlemagne, à Aix-la-Chapelle, rappellent beaucoup plus Saint-Étienne-le-Rond et la *Minerva Medica* que le colossal édifice de Justinien. La coupole fut une exception dans nos basiliques latines, et on peut dire qu'elle n'y réussit pas comme effet intérieur. Elle interrompt la perspective des nefs et en obscurcit souvent la partie la plus importante. Nous citerons Sainte-Marie-des-Fleurs, où le dôme de Brunelleschi ne laisse pas descendre sur l'autel la belle lumière de Florence.

Nous l'avons dit, la basilique romaine est le type de l'église par excellence, et nous le voyons employé de siècle en siècle par les souverains Pontifes dans la Ville éternelle; il se propage et se perfectionne dans toute l'Europe, jusqu'à ce qu'il reçoive enfin de l'architecture ogivale sa forme la plus complète, la plus expressive, la plus chrétienne.

Nous appelons *architecture ogivale* celle dont l'arc brisé est le caractère dominant, et nous nous garderons bien de lui donner l'épithète de *gothique*. Ce mot n'est qu'une injure aussi fausse en archéologie qu'en histoire. Les Goths n'ont jamais eu d'architecture particulière; ils se sont servis de celles qu'ils ont trouvées dans les pays conquis, et ils étaient disparus depuis longtemps, lorsque les architectes adoptèrent dans leurs monuments le système de l'ogive.

L'imagination et la science se sont exercées sur l'origine de l'ogive. Les théoriciens qui veulent que l'art soit l'imitation de la belle nature ont pensé que le croisement des branches et les ombrages de nos forêts en avaient donné la première idée. Des archéologues ont cru en trouver le principe dans quelques arcs brisés de constructions égyptiennes. D'autres l'ont déclarée une importation orientale qui nous serait venue des Croisades ou des Arabes d'Espagne. L'arc brisé peut exister accidentellement comme forme géométrique chez les Égyptiens, dont l'architecture est tout ce qu'il y a de plus opposé au style ogival, puisque la ligne droite et horizontale en est

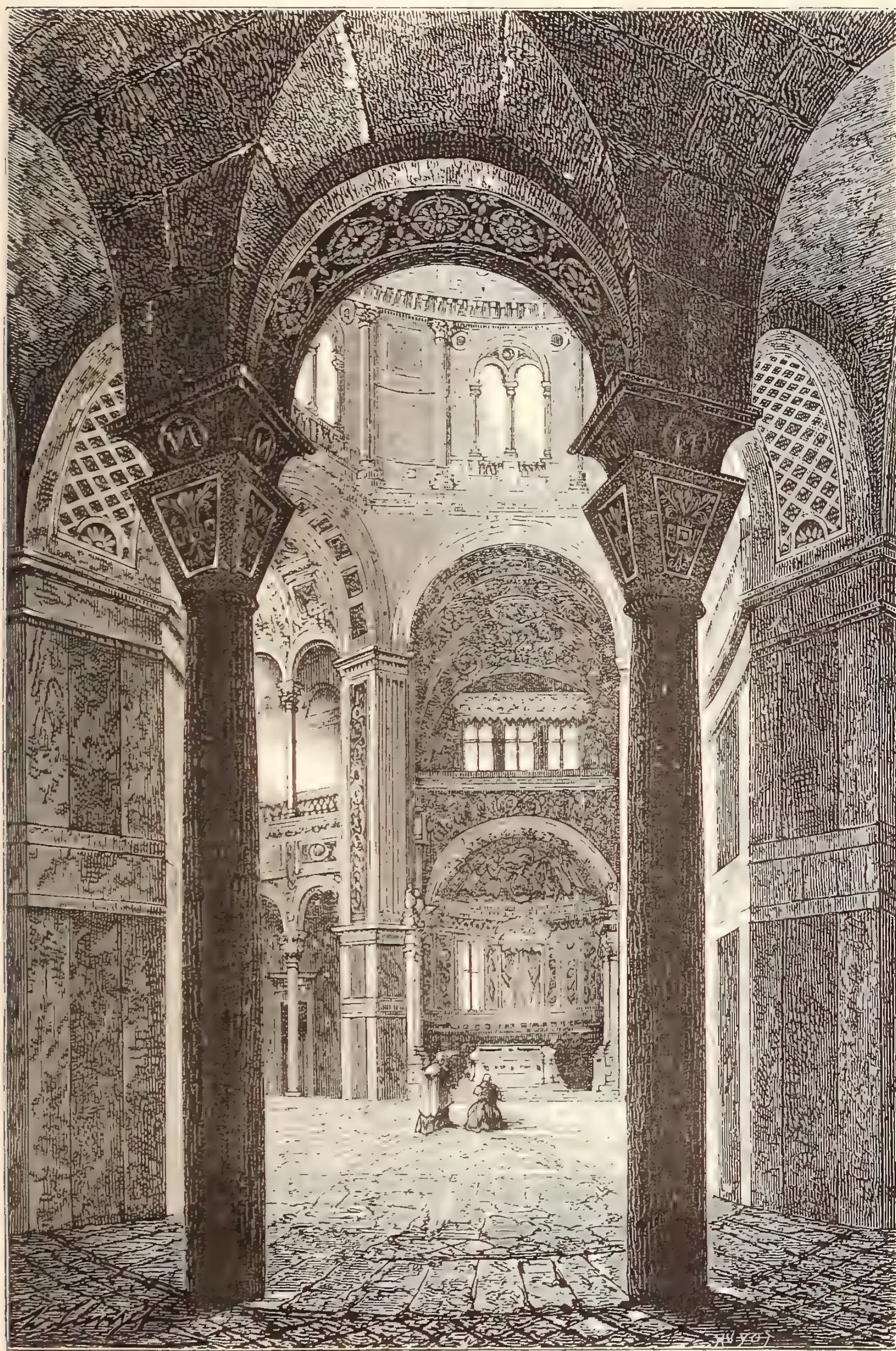


Fig. 150. — Intérieur de l'église Saint-Vital, à Ravenne, construite par Justinien. VIe siècle.

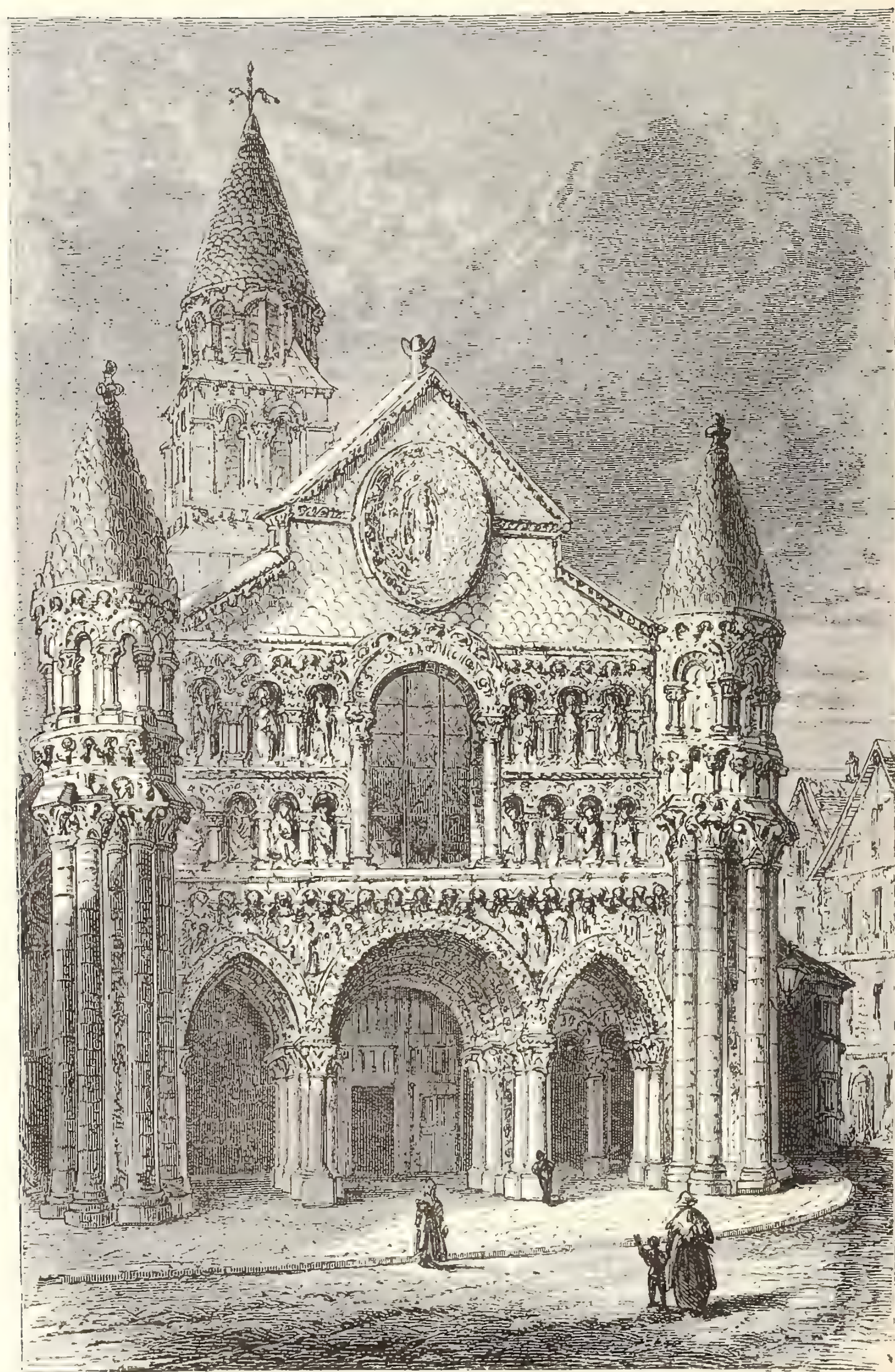


Fig. 151. — Architecture romane. Façade de Notre-Dame-la-Grande, église de Poitiers, XIIe siècle.

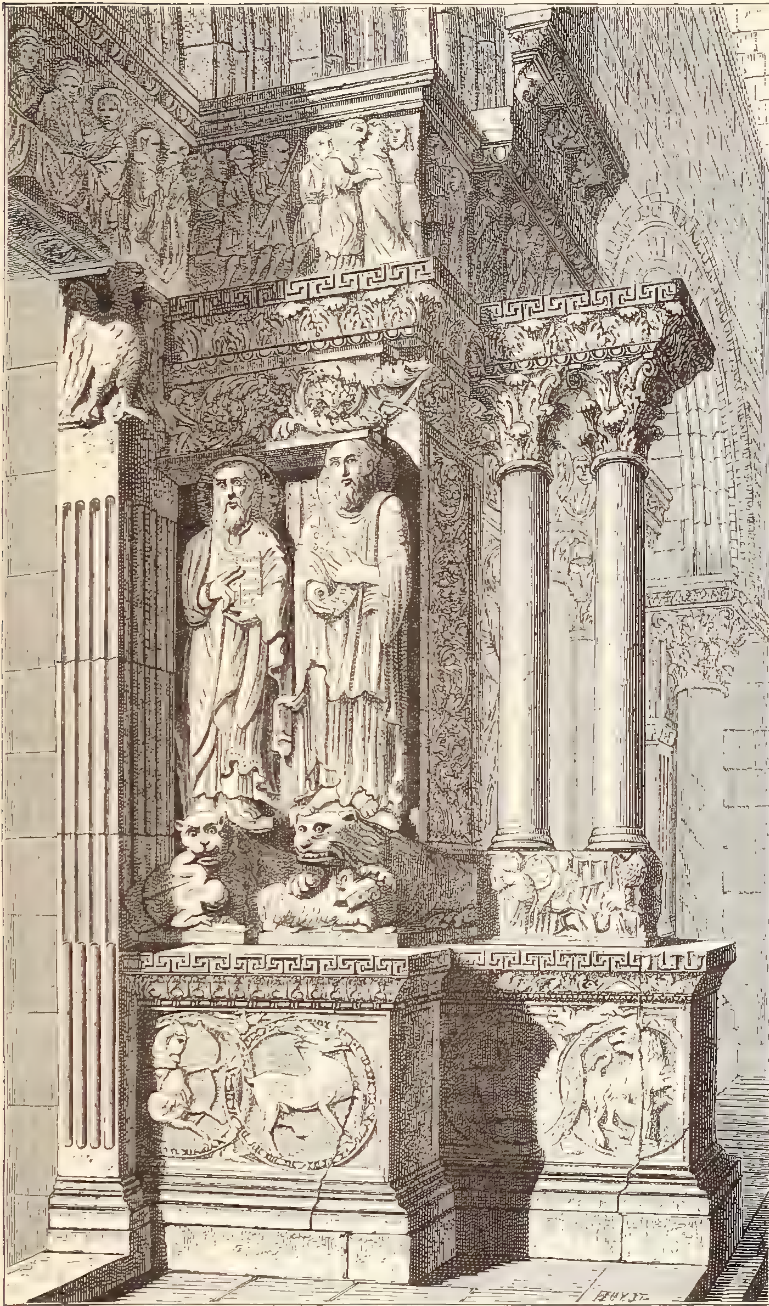


Fig. 152. — Architecture romane : Vue perspective de la porte principale de l'église Saint-Gilles (Gard). XIIe s.
D'après *l'Architecture romane du midi de la France*, par M. Henry Revoil.

la ligne dominante. Les Arabes auraient plus de titres à faire valoir, mais il est prouvé maintenant que nous ne leur avons rien emprunté, et qu'en Espagne même, leurs beaux monuments n'ont eu sur les monuments chrétiens aucune influence.

Il est évident que le système ogival est né dans nos contrées, et, comme on ne pouvait en nommer l'inventeur, on a voulu en attribuer la création à des écoles laïques qui, au douzième siècle, auraient donné à l'architecture une direction nouvelle et prodigieuse. Il y a là tout un roman scientifique généralement tenu pour vrai, une théorie qui rattache à ces écoles l'affranchissement des communes, l'affaiblissement de la puissance monastique et l'aurore des idées modernes.

Au moyen âge, l'art n'était ni monastique, ni laïque; il était chrétien. Les monastères en furent nécessairement les premières écoles, puisqu'ils recueillirent les débris de la civilisation antique et enseignèrent les lettres, les sciences et l'industrie à toute l'Europe. Cluny et Cîteaux furent les grandes métropoles de cet enseignement ; leurs abbés construisirent des églises et des cloîtres comme Louis XIV bâtit les Invalides et Versailles ; ils savaient comprendre un plan et choisir les hommes. Plusieurs même furent architectes. Leur règle favorisait les talents, encourageait les industries et développait toutes les professions qui se rattachaient à l'architecture, mais ils ne prétendaient jamais en garder les secrets et le monopole. L'organisation théorique et pratique de l'architecture était toute dans les associations d'artistes, qui remontent jusqu'aux corporations de l'antiquité. Ces associations avaient le dépôt des doctrines et la tradition des procédés qu'elles perfectionnaient et qu'elles transmettaient de génération en génération. Elles étaient constituées hiérarchiquement et légalement; elles avaient des priviléges, des signes de reconnaissance, des moyens de contrôler le mérite de l'ouvrier et de lutter contre la concurrence de la médiocrité; elles s'aidaient mutuellement, établissaient des rapports entre les grands centres, propageaient les meilleures méthodes, activaient et généralisaient tous les progrès de l'art. Ces associations n'étaient possibles qu'avec la religion; elles étaient très-laïques, mais aussi très-cléricales; elles recevaient leurs inspirations et leurs programmes de l'Église, et elles ne furent jamais en opposition avec les moines, qui se faisaient inscrire au nombre de leurs membres.

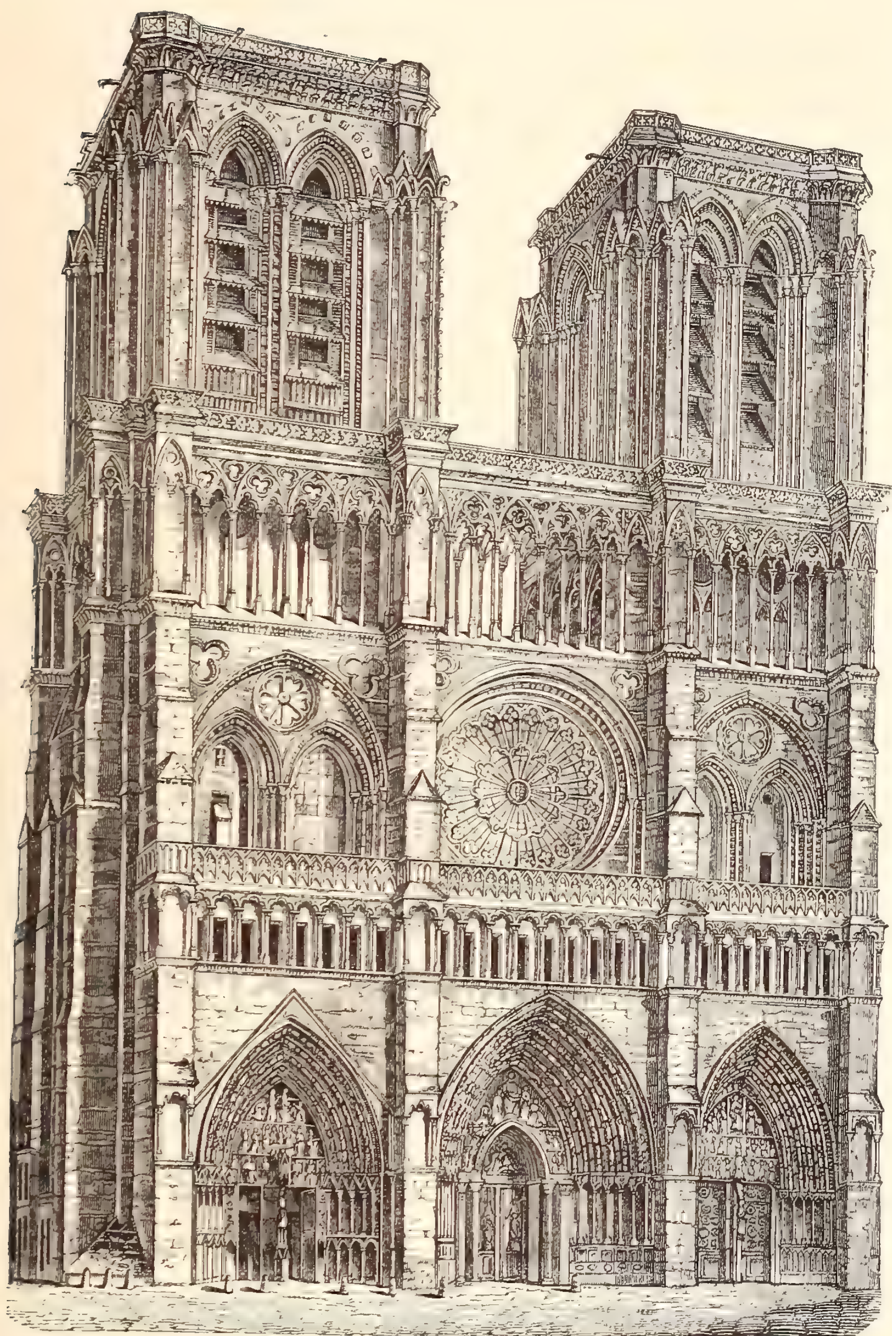


Fig. 153. — Architecture ogivale : Façade principale de Notre-Dame de Paris, avant la restauration exécutée par MM. Lassus et Viollet-le-Duc. XII[e] et XIII[e] siècles.

Les moines ont été les protecteurs de l'art au moyen âge, parce que l'intelligence et le travail les avaient rendus riches et puissants; ils furent la cause principale de cette véritable renaissance des onzième et douzième siècles. L'élan qu'ils avaient donné s'augmenta par l'organisation des communes et le développement du pouvoir royal sous Philippe-Auguste et saint Louis. Il y eut alors une noble émulation entre les villes pour élever de magnifiques cathédrales, mais il n'y eut pas d'antagonisme entre l'architecture laïque et l'architecture monastique. L'abbé de Saint-Germain des Prés confiait à Pierre de Montereau la construction de sa chapelle de la Vierge. Les disciples de saint François mettaient au concours l'église d'Assise et donnaient la préférence à Jacques Lallemand. Arnolfo di Lapo, le grand architecte de Florence, avait pour élèves les dominicains Fra Sisto et Fra Ristoro, qui bâtirent Santa-Maria-Novella, tant admirée par Michel-Ange. Il y avait union, fraternité entre les laïques et les moines. L'architecture pouvait être monastique par le caractère que lui imprimaient l'esprit et les convenances particulières de la règle, mais elle ne différait en rien comme style de l'architecture des cathédrales. L'art était alors tout religieux. Il cessa de l'être au seizième siècle; il devint laïque, et ce fut la cause de sa décadence.

L'architecture ogivale est le développement progressif et régulier de l'architecture romane; elle en sort comme une fleur de sa tige; elle est à la fois un moyen de construction et une forme du beau. Son nom même explique sa naissance; nous l'avons déjà dit dans la *Vie de fra Angelico.* Qu'est-ce qu'un monument, une œuvre d'architecture? C'est un ensemble de lignes droites ou courbes, perpendiculaires ou horizontales, combinées pour produire une impression sur l'homme; pour une église surtout, c'est un milieu, un effet d'optique créé par l'artiste. L'ogive et le plein cintre produisent des effets différents, mais nous disons que l'effet de l'ogive ou de l'arc brisé a été inspiré par l'effet du style roman ou à plein cintre.

Les architectes, en construisant leurs églises à plein cintre, employaient des arcs de pierre pour supporter les arêtes de leurs voûtes. Ces supports étaient alors appelés *ogives,* et les courbes de ces ogives, en se coupant à angles droits, donnent en géométrie et en perspective toutes les variétés de l'arc en tiers-point. Si l'on se place sous les voûtes d'une église à plein cintre



Fig. 154. — Architecture ogivale : Vue latérale de Notre-Dame de Paris. XIIIe siècle. D'après l'héliogravure de M. Baldus.

du douzième siècle, on aura le même effet d'optique que sous les voûtes d'une église ogivale. La seule ligne qui interrompra le mouvement ascensionnel des lignes est l'arc doubleau, qui sépare les travées. Cet arc doubleau en plein cintre se brise peu à peu, d'abord dans l'arc triomphal du transept, puis dans les arcs de la nef principale, soit comme moyen de construction pour diminuer la poussée des voûtes, soit comme moyen d'harmonie et d'unité, parce que l'arc brisé s'accorde mieux avec la croisée des ogives. L'arc brisé est aussi superposé au plein cintre, qui sépare la nef principale des nefs latérales, comme on plaçait dans un même monument l'ordre ionique sur l'ordre dorique, parce que ce qui supporte doit être plus simple et plus robuste que ce qui est supporté. Ces deux formes différentes ne détruisent pas l'unité; elles donnent seulement à l'œil, comme la diminution du module des colonnes, la sensation d'une plus grande élévation.

L'arc brisé ou l'ogive s'est ainsi formulé en système d'architecture, et a produit ce style nouveau, cet ensemble de lignes ascendantes qui montent au ciel comme la prière, qui multiplient l'espace et y produisent des perspectives d'un effet merveilleux. L'ogive se reproduit partout, aux voussures des portes, aux ouvertures des fenêtres et jusqu'aux plus petits détails de l'ornementation, variant ses formes et se prêtant au goût des peuples avec une grande souplesse.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme le patriarche Jacob, a eu des bénédictions particulières pour tous les peuples que lui enfanta l'Église. Dans la part qu'il a faite à chacun, l'Italie a eu le sceptre de la grande peinture; la France a reçu la couronne de l'architecture chrétienne. La gloire du style ogival lui a été contestée, mais l'archéologie a écarté toutes les prétentions rivales et nous a assuré, preuves en mains, une antériorité et une supériorité incontestables.

L'Espagne avait réclamé au nom de ses monuments arabes; il est établi maintenant qu'ils se sont inspirés des nôtres au treizième siècle, et qu'ils ont été sans influence sur le midi de la France, resté fidèle aux traditions de l'art ancien, dont il possédait de beaux modèles.

Des savants anglais ont allégué l'intersection des cintres dans quelques-uns de leurs vieux monuments; mais, au moyen âge, l'Angleterre a été

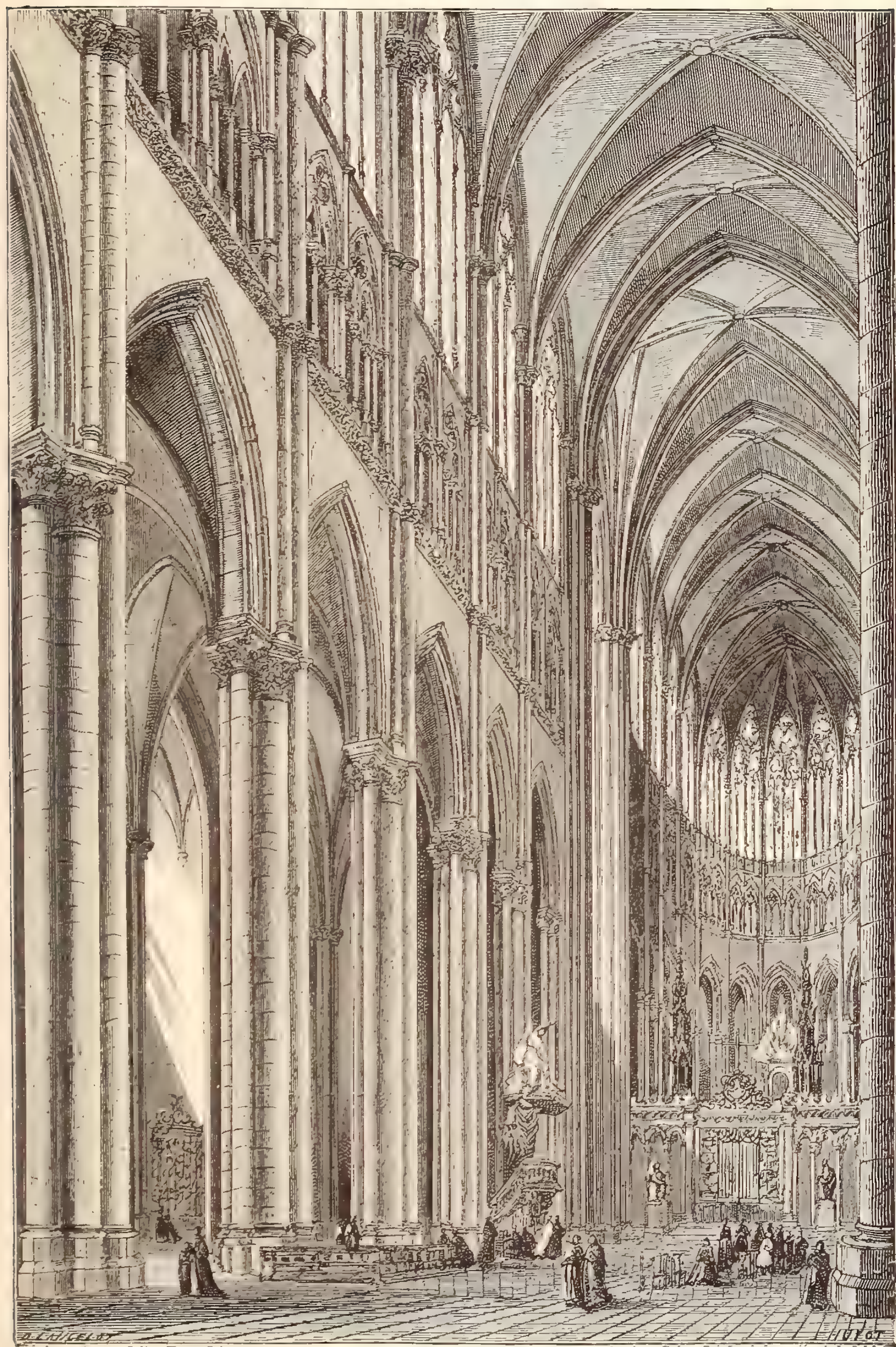


Fig. 155. — Architecture ogivale. Intérieur de la cathédrale d'Amiens, XIIIe siècle.

conquise par nos arts comme par nos armes, et ses plus belles églises ont été construites par des architectes étrangers.

L'Allemagne aurait des titres plus sérieux à faire valoir, si des documents authentiques et des dates précises ne démontraient l'importation du style ogival par le nord de la France ; elle conserva plus longtemps que nous le style roman dont elle possède les plus beaux types, et nous savons maintenant que la cathédrale de Cologne a été inspirée par notre cathédrale d'Amiens. L'Allemagne nous demandait alors des architectes, et Villard de Honnecourt était appelé à construire des églises en Hongrie.

L'Italie subit le style ogival plutôt qu'elle ne l'adopta; ce fut une invasion étrangère contre laquelle lutta le génie national, qui fit triompher le plein cintre à l'époque de la Renaissance. L'ogive en Italie est surtout un moyen de construction ; elle sépare et soutient de grandes masses, mais elle n'a pas cet élan, cette liberté, cette variété, qui constituent l'unité d'un style. A Florence, à Sienne, à Lucques, à Orvieto, elle se heurte à des lignes horizontales, à des carrés, à des triangles qui nuisent à son effet. Les peintres de l'école du Giotto l'ont employée plus heureusement que les architectes pour encadrer leurs personnages. C'est le plein cintre qui est la forme nationale, et Brunelleschi a bien fait d'y revenir.

L'architecture ogivale est française ; c'est en France qu'on la voit, dès le douzième siècle, naître et se développer avec une rapidité merveilleuse. Le domaine royal est son berceau. Paris, Amiens, Chartres, Beauvais, Reims, Bourges, Troyes, offrent ses plus belles créations ; on y voit la basilique primitive, agrandie, perfectionnée, transfigurée. Le symbolisme du plan se complète ; la croix du transept s'accentue ; le chœur s'isole comme le saint des saints ; les chapelles rayonnent à l'abside et couronnent la tête du Christ ; les fenêtres répandent à travers leurs meneaux et leurs verrières une lumière abondante ; tout respire la paix, l'harmonie ; tout invite à l'adoration.

L'architecture chrétienne ne pouvait moins faire que d'embellir le monastère qui avait été sa première école et son berceau. Non-seulement elle bâtit pour les moines de magnifiques églises, mais encore elle orna leurs demeures de ses plus admirables créations ; elle prit l'*atrium* des habitations romaines pour en faire le cloître des monastères, dont les lignes simples, les arcades régulières et les ombres paisibles symbolisent si bien

la vie religieuse. Autour du cloître sont l'église, les salles communes, le chapitre, le réfectoire, et, à l'étage supérieur, les petites cellules et les



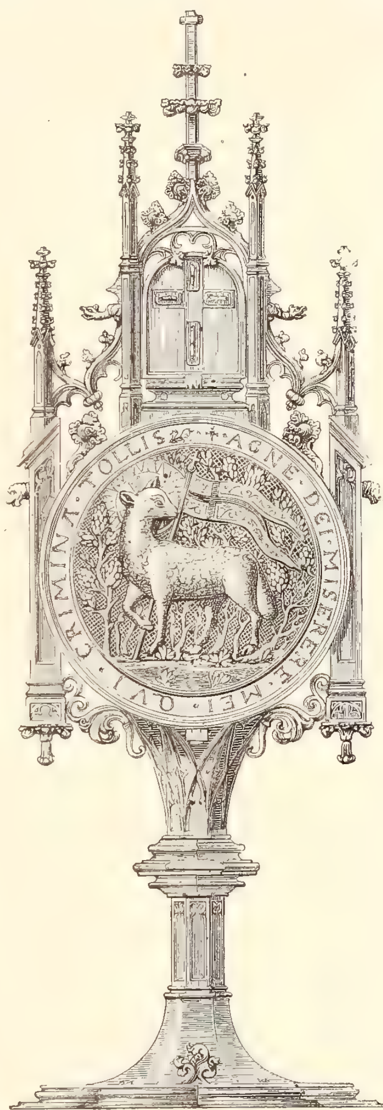


Fig. 156. — Monstrance en or, du commencement du XIIIe s. Trésor de la cathédrale de Reims.

Fig. 157. — Monstrance en argent doré, du XVe s. Trésor de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle.

D'après les *Mélanges d'archéologie* des PP. Cahier et Martin.

larges corridors ; la pauvreté y règne dans l'ordre, l'espace et la lumière. C'est là que vivent dans l'attente du ciel ceux qui n'ont vraiment qu'un cœur et qu'une âme. Le Père Lacordaire qui a renouvelé, pour l'ordre

de Saint-Dominique, en France, ces saintes demeures, les a décrites avec amour. « Au son d'une cloche, dit-il, toutes les portes s'ouvraient avec une sorte de douceur et de respect. Des vieillards blanchis et sereins, des hommes d'une maturité précoce, des adolescents en qui la pénitence faisait une nuance de beauté inconnue au monde, tous les temps apparaissaient ensemble sous un même vêtement. O maisons aimables et saintes ! on a bâti sur la terre d'augustes palais ; on a élevé de sublimes sépultures ; on a fait à Dieu des demeures presque divines : mais l'art et le cœur de l'homme ne sont jamais allés plus loin que dans la création du monastère. »

Les principes qui avaient dirigé l'architecture dans la construction des églises et des monastères l'inspirèrent aussi dans tout ce qui se rattache au culte et à la vie chrétienne. Les autels, les stalles, les chaires, les fonts baptismaux, les croix des chemins, les tombeaux du moyen âge, offrent des chefs-d'œuvre d'une admirable variété. L'art des lignes et des proportions s'applique également aux joyaux du sanctuaire. L'orfévre s'en inspire pour composer et ciseler les vases sacrés, les chandeliers, les encensoirs, les reliquaires. Il faut voir les trésors d'Aix-la-Chapelle et de Cologne pour comprendre à quel point l'orfévrerie est unie à l'architecture.

Enfin, la grande gloire de l'architecture chrétienne au moyen âge est d'avoir maintenu l'unité de l'art et d'en avoir ainsi assuré le progrès et la puissance ; elle s'est étroitement associé la sculpture et la peinture, et toutes trois ont rendu témoignage à la vérité, en glorifiant le Christ dans l'Église.

LA SCULPTURE BAPTISÉE.

Son union avec l'architecture. — Ses poëmes aux portes des églises. — Retables. — Tombeaux. Ivoires. — Sceaux et monnaies.

La sculpture surtout avait besoin du Christ ; il fallait l'eau sainte du Baptême pour la purifier de ses souillures.

Le génie de Phidias, inspiré par les dernières lueurs de la révélation primitive, avait représenté sous des formes humaines quelques-uns des traits de la puissance créatrice. Il avait mis sur le front de son Jupiter Olympien un rayon de cette force, de cette paix éternelle que rien ne



TETE DU CHRIST

peut vaincre et troubler. Il avait créé le type vierge de Minerve, image de l'intelligence divine, et l'avait donné à sa patrie comme principe de sa vie et de sa gloire; il avait même montré Vénus dans la dignité de l'amour conjugal, sans la dépouiller de ses voiles. Mais la sculpture des-

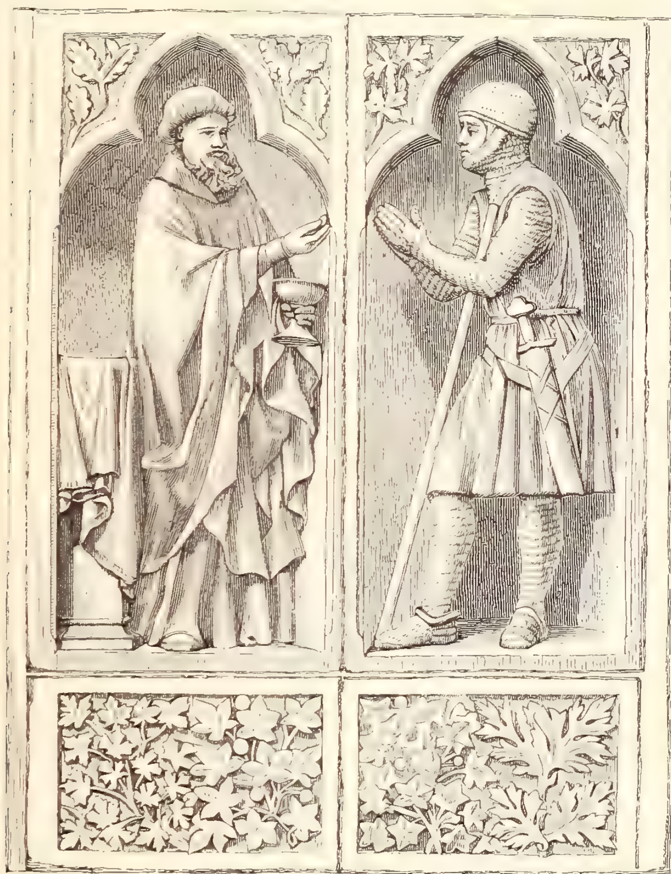


Fig. 158. — Chevalier communiant. Cathédrale de Reims. XIIIe siècle. D'après l'*Architecture du cinquième au dix-septième siècle*, de J. Gailhabaud.

cendit bientôt de ces hauteurs. La philosophie de Socrate et de Platon était incapable de contenir les passions humaines. Les poëtes se moquèrent bientôt de leurs dieux et en firent, par leurs fables, les complices de leurs vices. On rit, sur le théâtre, de Jupiter et de ses amours, et la déesse protectrice d'Athènes défendit mal son peuple contre l'enivrement du triomphe et des richesses conquises sur les Perses. L'art ne chercha plus

l'idéal divin et l'honneur de la patrie. Il se laissa corrompre, comme Démosthène, par l'or de Philippe, et se mit au service d'Alexandre, qui lui fit peindre ses maîtresses et les lui abandonna pour récompense.

Le Christ expia ces hontes de l'idolâtrie par les saintes nudités de la flagellation et du calvaire. Sa Passion rendit au monde le sentiment de la pudeur, et son sang divin fit germer les vierges qui purent chanter, comme Agnès au milieu des violences du martyre, ce cantique nouveau : « J'aime le Christ, et je serai son épouse. Son amour me rend chaste. J'ai goûté le miel et le lait sur ses lèvres, et, par cet aliment céleste, sa chair est unie à la mienne et son sang colore mes joues. C'est lui dont la Mère est Vierge, lui que son Père a engendré spirituellement. Oui, je suis fiancée de celui que servent les anges et dont le soleil et la lune admirent la beauté. »

L'Époux, qui revêtait ainsi les vierges d'innocence et de lumière, rendit à la sculpture la pudeur et couvrit d'un vêtement royal sa nudité d'esclave. Qu'on ne s'imagine pas que ce vêtement nuisit à la beauté. Une des idées fausses qui nous viennent de la Renaissance, c'est que le nu est la forme véritable du beau. Les Grecs eux-mêmes ne le pensaient pas. Phidias drapait ses statues, et, lorsque Praxitèle offrit aux habitants de Cos deux Vénus d'égal mérite, dont l'une était vêtue et l'autre ne l'était pas, ce fut la plus décente qui eut la préférence.

Lorsque la sculpture eut renoncé à ces dieux pour devenir chrétienne, elle n'eut plus à personnifier les phénomènes de la nature. La beauté morale et divine devint son idéal, et c'était sur le visage de l'homme qu'elle devait l'exprimer. L'esthétique même l'obligeait dès lors à reprendre le vêtement que Dieu avait donné à l'humanité déchue. Il fallait voiler le corps de l'homme pour faire briller davantage l'âme sur le visage, comme, dans un portrait, le peintre affaiblit par des ombres tous les accessoires, pour que le regard se fixe plus aisément sur les traits que l'art doit immortaliser.

La sculpture chrétienne, en devenant plus chaste, devint plus belle, et sa chasteté aussi la rendit plus féconde et plus digne de remplir ses hautes destinées. Lorsque le Christ l'eut parée de la robe nuptiale, il l'introduisit dans l'Église et la donna pour compagne à l'architecture.

L'architecture chrétienne offrit à la sculpture d'immenses surfaces à décorer; elle inventa des motifs pour encadrer et faire valoir ses composi-



Fig. 156. — Les Vierges folles, de l'Évangile. Sculpture du XIIIe siècle, à la cathédrale de Strasbourg.

tions. Les façades des cathédrales sont peut-être les créations les plus originales de l'art chrétien; l'architecture et la sculpture y sont unies comme deux sœurs. La sculpture prodigue à l'architecture toutes les richesses de ses ornements, et l'architecture s'applique à faire ressortir tous les mérites de la sculpture. Quoi de plus ingénieux que ces porches dont les côtés inclinés et les divisions nombreuses offrent à l'œil une perspective profonde et présentent sans confusion à la lumière tous les sujets qu'ils encadrent? Quoi de plus riche que ces galeries, ces consoles qui portent des figures, ces dais qui les couronnent? Tout ce monde de statues est rangé comme une armée en bataille, sans troubler les lignes et les profils des monuments; chaque figure est proportionnée à son plan et à son importance. Colossales ou petites, toutes conservent leur valeur et témoignent d'une intelligence qu'eussent admirée les grands artistes d'Athènes.

La fécondité de la sculpture chrétienne n'est pas moins étonnante. C'est par milliers qu'il faut compter les statues de nos cathédrales. La seule façade de Notre-Dame de Paris en offre près de 800. On en compte 1,680 à Saint-Étienne de Bourges; Amiens et Reims en possèdent davantage; à Chartres, elles sont innombrables; et toutes ces statues étaient exécutées en quelques années. La première moitié du treizième siècle a occupé des légions de sculpteurs qui ont couvert la France de leurs chefs-d'œuvre et plus produit que tous leurs successeurs, depuis la Renaissance.

L'histoire de la sculpture chrétienne en France est à faire, et les belles photographies qu'on publie maintenant aideront ceux qui voudront l'entreprendre. On verra, aux douzième, treizième et quatorzième siècles, des écoles puissantes se développer au nord et au midi, régner dans les grandes cathédrales. Paris, Amiens, Reims, Strasbourg, Chartres, Bourges, Arles, Toulouse, sont des centres dont le style rayonne dans toutes les contrées environnantes. Des centaines d'artistes y travaillent; il y a variété, inégalité même, mais il y a unité de direction, harmonie d'ensemble, et, lorsque toutes ces pierres sculptées dans l'atelier ont pris rang sur la façade de l'édifice, on voit que ceux qui les ont faites n'ont eu qu'une seule inspiration, comme une même foi et un seul baptême.

La sculpture chrétienne excelle aussi dans l'ornementation. L'architec-

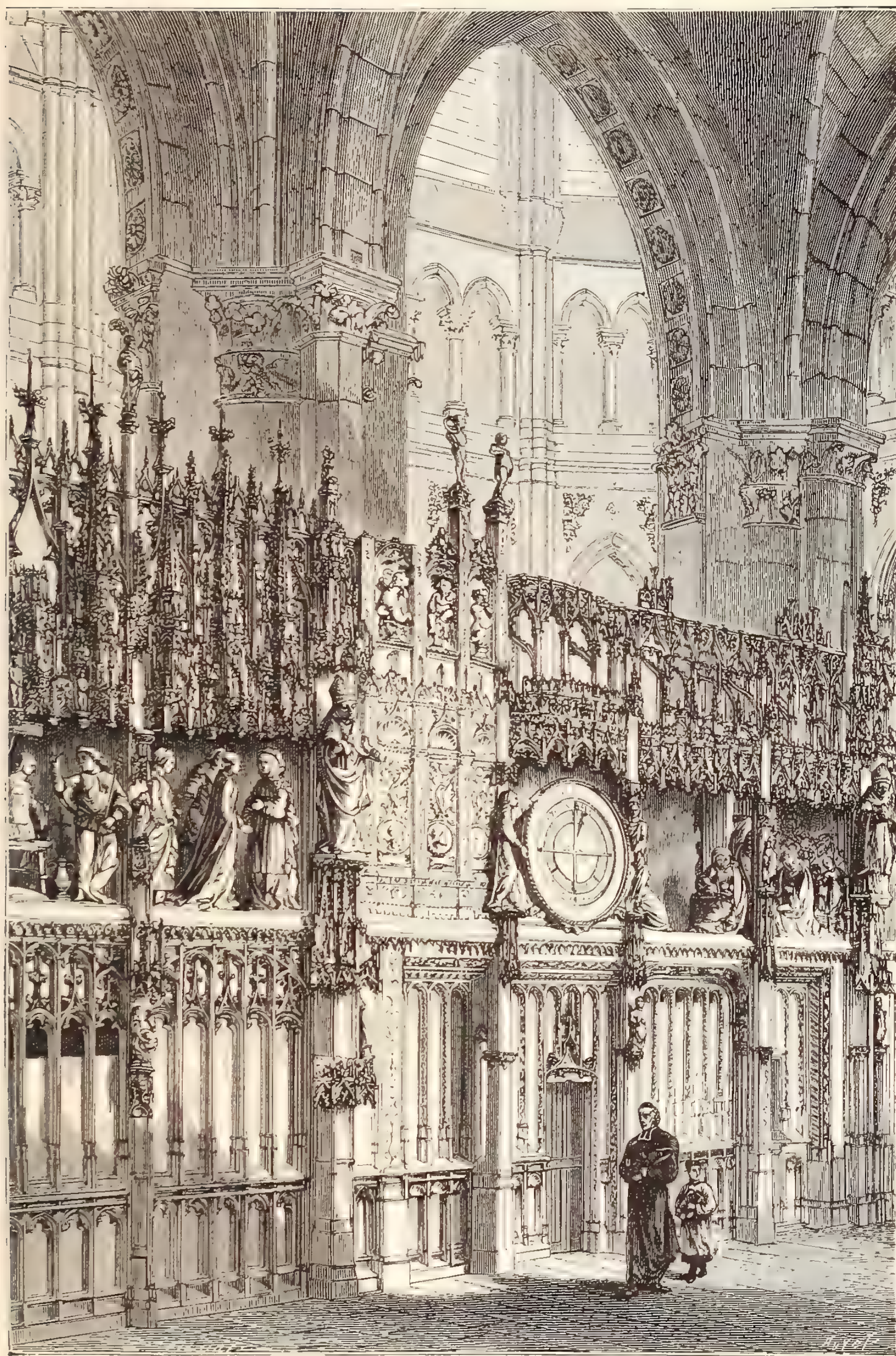


Fig. 160. — Alliance de la sculpture avec l'architecture dans le style ogival. Pourtour du chœur de Notre-Dame de Chartres, XVe siècle.

ture lui confia ses chapiteaux et ses moulures, et elle les embellit avec une mesure, une intelligence admirables. Les Égyptiens et les Grecs avaient sculpté quelques feuillages dans leurs monuments. Les artistes du moyen âge les prodiguent dans leurs églises et emploient toute la nature à louer le Seigneur. Dès le douzième siècle, ils négligent l'ornementation romaine et byzantine pour demander aux bois et aux champs des motifs d'une incroyable variété. Ils abandonnent l'orgueilleuse feuille d'acanthe pour exalter les plus humbles plantes; ils semblent donner la préférence aux petites fleurs, qui, dans leur vie si rapide, ont une énergie de forme, une précision de lignes qui s'harmonisent facilement avec l'architecture. Il est curieux de voir comment les sculpteurs les ont étudiées, acclimatées dans les édifices qu'ils voulaient orner; et cela, non par cette imitation puérile qui charme les époques de décadence, mais par un ennoblissement monumental qui n'empêche pas de les reconnaître. Chaque pays fournit des feuilles et des fleurs pour parer les chapiteaux et les rinceaux de son église. Les fougères, la chélidoine, le géranium, le lierre, la vigne, la rose de l'églantier, s'y montrent dans une simplicité vraie qui ne trouble pas les lignes de l'architecture.

La sculpture demanda aussi aux autres règnes de la nature des motifs d'ornementation; elle emprunta aux *Bestiaires* ses animaux symboliques et glissa au milieu de ses feuillages l'enseignement, quelquefois satirique, des fabliaux. Elle composa enfin ces monstres hybrides qui représentaient les démons et les vices, ces dragons que foulaient à leurs pieds les saints, et ces gargouilles condamnées à rejeter loin des murs toute l'eau des toits.

Ce fut peu à peu que la sculpture fut admise à décorer l'intérieur des églises. La statuaire devait y avoir moins d'importance que dans les temples anciens, où elle avait reçu l'encens des sacrifices. La peinture rappelait moins le culte des idoles et s'accordait plus facilement avec les lignes de l'architecture; c'est à elle surtout que fut confié l'apostolat de l'art. Quand la victoire de Constantin fit cesser les persécutions, la sculpture orna de bas-reliefs les tombeaux des chrétiens et des martyrs. Elle y reproduisit les compositions des catacombes qui figurèrent aussi sur les boîtes d'ivoire où se conservaient les pains eucharistiques. On plaçait également sur l'autel des diptyques offerts pour recommander aux prières des fidèles la puissance



Fig. 161. — Le Christ glorieux, adoré par les anges. Sculpture de la Chartreuse de Pavie. XVIe siècle.

des princes et la mémoire des morts. Des sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament, des traits de la vie des saints y étaient représentés. Ces diptyques ont souvent des dates certaines par le nom des consuls et des empereurs; ils permettent de suivre l'histoire de l'art dans les premiers siècles et d'étudier le style différent des écoles grecques et italiennes.

L'Église confia aussi à la sculpture l'ornementation de son ameublement : les fonts baptismaux, la chaire, les châsses, se couvrirent de bas-reliefs et de statuettes; le chœur fut fermé comme le Saint des saints. Les artistes y déployèrent le talent qu'ils avaient montré sur la façade des cathédrales. Les clôtures du chœur de Notre-Dame de Paris, d'Amiens et de Chartres, rivalisent avec les chefs-d'œuvre de leur porche. Les stalles fournirent également à la verve française l'occasion de se distinguer dans leurs bas-reliefs, leurs accoudoirs et leurs miséricordes.

Une des plus belles créations de la sculpture chrétienne furent les tombeaux élevés dans les églises au moyen âge. Les vivants n'avaient pas peur des morts et ne cherchaient pas à en éloigner les ossements et le souvenir. Tous voulaient reposer sous les dalles, ou près des murs de l'église de leur baptême, et y attendre, dans la paix du Seigneur, le jour de la résurrection. Leur tombe n'avait pas la tristesse des sarcophages antiques ni l'orgueil des monuments de la Renaissance; les chrétiens s'y étaient couchés, les mains jointes, pour y dormir un sommeil plein d'espérance. Des anges gardaient leurs écussons et soutenaient leurs têtes; leurs pieds reposaient sur des lions ou des chiens, emblèmes de force et de fidélité. Ils étaient là, prêts à se lever au commandement du Juge suprême; ils portaient les insignes de la dignité dont ils avaient à rendre compte. Pontifes et rois attendaient la récompense de ce qu'ils avaient fait pour l'Église, et le chevalier tenait ferme sur sa poitrine l'épée des croisades. Les femmes étaient armées de leurs rosaires, comme cette douce et sainte Roberte de Poncher dont la statue représente si bien la sculpture chrétienne au musée du Louvre.

Dans les arts qui dépendent de la sculpture, les artistes du moyen âge ont produit des œuvres charmantes; ils ont ciselé, avec les métaux les plus précieux, des vases sacrés, des chandeliers, des reliquaires; ils ont modelé des statuettes, des retables à volet pour les chapelles domestiques; ils ont satisfait, par leurs créations, tous les désirs de la dévotion populaire.

Ils n'ont pu rivaliser avec les anciens dans la fabrication des monnaies; le système monétaire ne leur offrait que des flans très-minces où ils ne pouvaient graver que des symboles et des formules de leur foi. Une croix, un agneau, le nom d'un saint, et les légendes : SIT NOMEN DOMINI BENEDICTUM. XHRISTUS VINCIT. X. REGNAT. X. IMPERAT. Mais ils se sont dédommagés de cette gêne, dans la fabrication des sceaux dont les empreintes permettraient, comme les médailles grecques, d'écrire une histoire de l'art et d'en distinguer toutes les époques et toutes les écoles. L'architecture et la sculpture s'y résument dans de petits chefs-d'œuvre qui ont le style et les qualités de l'art monumental; et ce n'était pas étonnant, car c'étaient les mêmes artistes qui sculptaient les sceaux et les façades des cathédrales. Nous en avons la preuve dans le sceau de la congrégation de Notre-Dame de Paris, dont la Vierge est de la même main que les Vertus qu'on voit au portail principal.

LA PEINTURE CHRÉTIENNE.

Son apostolat. — Peintures des Catacombes. — Mosaïques. — Vitraux. — Manuscrits. — Gravures.

La peinture se convertit la première à l'Évangile. Elle descendit aux catacombes pour confesser la foi et y honorer la tombe des martyrs. Son droit d'aînesse lui mérita une bénédiction particulière. Notre-Seigneur Jésus-Christ lui confia un apostolat véritable et lui donna, pour l'exercer, des moyens nouveaux.

Les peintures des catacombes sont très-intéressantes à étudier au point de vue de l'art et de la doctrine. On y voit la régénération de l'art antique et l'appropriation de ses symboles aux dogmes chrétiens. C'est le grain qui meurt dans la terre pour produire au centuple, et faire naître, quand l'hiver des persécutions sera passé, les plus riches moissons. Le peintre, conquis à la vérité, savait la grammaire de la langue qu'il devait parler; les règles de la peinture décorative lui étaient familières, et sa main traçait facilement un certain nombre de figures dont les lignes et les proportions étaient consacrées par une longue tradition. Lorsqu'il descendit aux catacombes pour y peindre, à la lueur des flambeaux, des compositions que le bourreau venait souvent interrompre, il ne cherchait pas à inventer des

types nouveaux. Il utilisait ceux qu'il avait reçus de ses maîtres, comme l'Église se servait des mots grecs et latins pour exprimer les pensées chrétiennes. Il ne craignait même pas de demander à la mythologie ses poétiques fictions et de peindre, sous les traits d'Orphée, Jésus attirant à lui toute la création, et, sous ceux de Pysché, l'âme fidèle dans ses rapports avec l'Amour divin. N'était-ce pas consacrer, au culte de la Vérité, les vases précieux enlevés aux erreurs de l'Égypte?

Il y avait d'ailleurs une raison pour employer ces symboles et ces figures. La religion, qui venait chercher une sorte de liberté près du tombeau des martyrs, n'y était pas cependant à l'abri du regard des profanes et de la police de ses persécuteurs. Elle cachait le secret de sa doctrine sous des compositions simples dont les personnages isolés ou peu nombreux rappelaient les statues et les peintures qu'on voyait dans les édifices publics. Le bon Pasteur portant la brebis ressemblait au berger portant un chevreau et personnifiant le printemps. Les *Orantes* avaient la pose des génies suppliants. Les festins de la charité pouvaient être pris pour des repas funèbres, et le char d'Élie pour celui d'un triomphateur. Les palmes et les couronnes convenaient à toutes les victoires, et les chrétiens multipliaient sans inconvénient la forme des croix dans leurs plafonds, parce qu'elles se trouvaient souvent naturellement dans les voûtes des sépultures païennes. Ces ressemblances déroutaient les soupçons. Et d'ailleurs comment reconnaître le séjour de ceux que poursuivait la haine, dans ces galeries où tout parlait de bonheur et de paix? Les chrétiens seuls comprenaient ces peintures. L'Église, qui les avait inspirées, les expliquait à ceux qui venaient, dans ces asiles de la prière, apprendre à vivre et à mourir. C'était un catéchisme en images où les enfants mêmes savaient lire. Le savant auteur de *Sainte Cécile et la Société romaine aux deux premiers siècles* nous a donné de cet enseignement une esquisse brillante qui fait désirer un volume où il résumerait et compléterait les découvertes merveilleuses du Commandeur de Rossi.

Toutes ces peintures des catacombes ont le Christ pour objet; sa vie, sa doctrine, ses miracles, sa passion, sa mort, sa résurrection, son Église, ses promesses, y sont représentés par des symboles et des figures de l'Ancien Testament. Il est le nouvel Adam qui doit réparer, sur l'arbre de la Croix,

le péché originel; le véritable Isaac offert en sacrifice, le Moïse de la loi d'amour, la pierre qui donne l'eau de la vie éternelle, l'homme de douleur comme Job, le vainqueur de Goliath comme David, le poisson de Tobie chassant les démons et rendant la vue aux aveugles, Jonas jeté à la mer pour le salut de tous et rendu à la vie après trois jours, Élie montant au

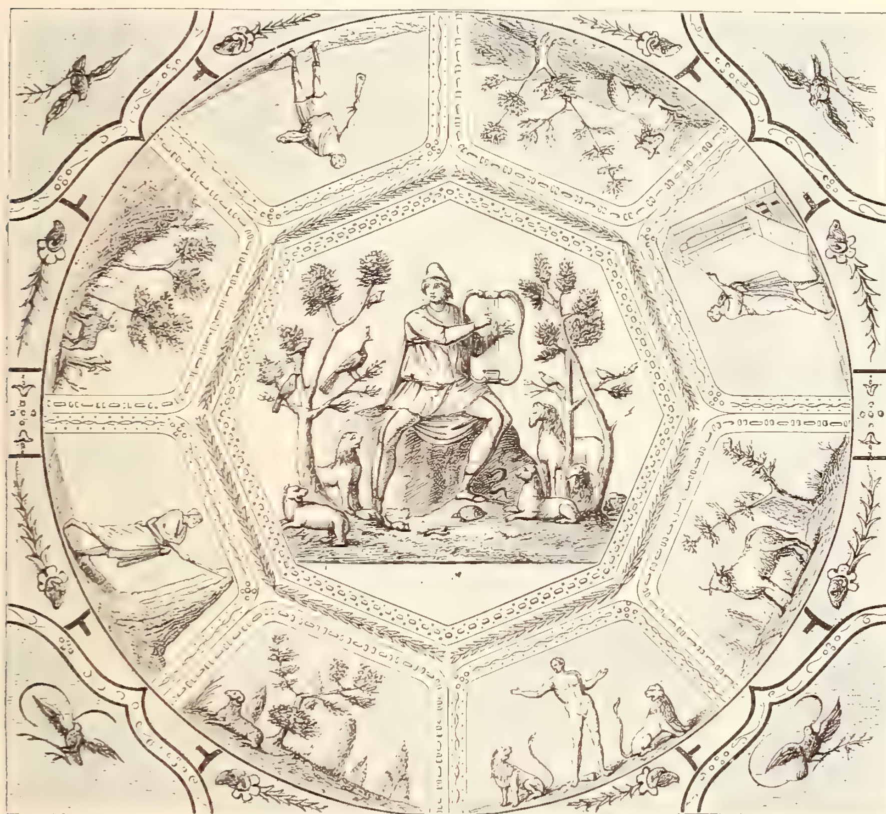


Fig. 162. — Symbolisme des Catacombes : Orphée, forme païenne revêtant un sens chrétien. « Jésus, chantre merveilleux, dit Clément d'Alexandrie, aime le genre humain. Lui seul apprivoise l'homme, de tous les animaux, le plus féroce. » Peinture des Catacombes.

ciel et laissant à son disciple Pierre le manteau de son pouvoir et l'infaillibilité de sa doctrine. Cette doctrine attire les peuples comme les chants d'Orphée charment la création. Il est le bon Pasteur qui ramène la brebis au bercail, en effaçant les péchés par la grâce du baptême et de la confession. Il guérit le paralytique et ressuscite Lazare; il est la fontaine où puise la Samaritaine, le Pain du ciel qu'il multiplie pour nourrir les

peuples, la Vigne qui porte les rameaux et donne le vin qui fait germer les vierges. Il fonde l'Église comme Noé construisit l'arche du salut, au temps du déluge. Il s'y renferme avec les siens qu'il doit garder et sanctifier jusqu'au jour où la colombe de la résurrection portera le rameau de la délivrance et annoncera les joies de l'éternité, à ceux qui auront été sauvés, comme les enfants dans la fournaise, comme Daniel dans la fosse aux lions.

Les symboles du Christ deviennent les symboles des chrétiens dont il est la lumière et la vie; car l'Agneau immolé, dès le commencement, change en agneaux les loups mêmes. Le divin Poisson sert de nourriture aux poissons que pêchent les Apôtres, et les âmes fidèles prennent les ailes de la colombe, pour suivre la Colombe qui porte la branche d'olivier.

Ainsi tout est doctrine, enseignement, glorification du Christ. Les catacombes deviennent l'école de la peinture chrétienne. L'Église l'instruit, la dirige dans ses premières compositions, et les nombreux pèlerins qui viennent visiter les tombeaux des martyrs propagent au loin ses types et ses symboles. Si l'on compare ces peintures à celles qui furent exécutées aux mêmes époques dans les édifices publics et le palais des Césars, on verra qu'elles ne leur sont pas inférieures, comme mérite artistique. Ce sont les mêmes procédés, le même système décoratif, la même simplicité de lignes et de compositions qu'on admire dans les fresques d'Herculanum et de Pompéi. Une ou deux figures représentent une action; la pose, le geste, caractérisent un personnage comme sur les revers des médailles romaines. Ce rapport sera encore plus évident, si l'on compare les sépultures chrétiennes aux sépultures païennes, le tombeau des Nasons, par exemple, à une des chambres du cimetière de Flavia Domitilla. On dirait ces peintures exécutées par les mêmes artistes, et cela n'était pas impossible.

Pourquoi les artistes ne se seraient-ils pas convertis comme les familles patriciennes qui les employaient? Pourquoi, en cherchant le beau, n'auraient-ils pas trouvé le vrai, et ne seraient-ils pas arrivés à la possession du bien par excellence, à la lumière de l'Évangile et à la grâce du baptême?

Lorsque la victoire de Constantin fit cesser les persécutions, l'artiste chrétien sortit de l'obscurité des catacombes pour continuer son apostolat au grand jour des basiliques. Il n'a plus dès lors de secrets à garder; ce ne sont

pas les consolations de l'espérance, ce sont les joies du triomphe qu'il doit exprimer. Le Christ a vaincu, il règne, il commande. Il apparaît à la voûte de l'abside, au milieu des Apôtres qui ont évangélisé les nations, et ses brebis fidèles le reconnaissent pour pasteur. Il porte la Croix comme sceptre de sa puissance, et cette Croix resplendit de fleurs, de pierres précieuses et de lumières.

L'Agneau victorieux domine le monde; les quatre fleuves du paradis terrestre coulent à ses pieds, et les cerfs accourent se désaltérer aux eaux évangéliques. La Vierge mère reçoit les honneurs qui lui sont dus. Elle présente son Fils aux adorations des rois de la terre, et son Fils la couronne Reine des anges et des hommes. Les martyrs sortent de leurs tombeaux; ils entourent le Christ et partagent son triomphe.

La peinture employa alors un procédé digne de ses nouvelles destinées. L'art antique avait étendu, sous les pieds des puissants de la terre, de riches tapis en mosaïque; il avait orné de figures et de dessins le pavé des temples et des palais. L'Église vit dans cet art secondaire un puissant moyen de prrpétuer ses enseignements. La mosaïque devint sa peinture privilégiée.

Les mosaïques des anciennes basiliques continuent les peintures des catacombes; elles les expliquent et les complètent. L'iconographie chrétienne s'y développe. Les dogmes ne se cachent plus sous des symboles; ils se précisent et s'affirment contre les hérétiques qui attaquent l'Église. Le peintre n'emprunte plus des types à l'art païen. Il en crée de nouveaux et les perfectionne peu à peu. Il représente les grandes figures de l'Ancien Testament, Isaac, Jacob, Moïse, Josué, la vie de Notre-Seigneur et de la Vierge dans une série de compositions où les idées et les sentiments sont exprimés avec beaucoup de naturel et de vérité. Il écrit même l'histoire contemporaine, et au triclinium de saint Léon, en regard de Notre-Seigneur remettant les clefs à saint Pierre et le labarum à Constantin, il place le prince des Apôtres, donnant le pallium au Pape et l'étendard à Charlemagne.

On peut étudier dans les mosaïques la marche de l'art, siècle par siècle, depuis son affranchissement sous Constantin jusqu'à son apogée par la grande école du Giotto. Cette peinture, si dispendieuse, si lente à exécuter,

contribua sans doute beaucoup à ses progrès. Elle nécessitait des cartons, et ces cartons étaient demandés aux meilleurs artistes. Leurs œuvres étaient des modèles qu'on copiait et qu'on cherchait à surpasser. On y distingue, au milieu des influences incontestables des écoles grecques, une école vraiment latine, qui, par la simplicité de son style et le calme de ses lignes, se rapproche plus de l'art ancien que les maîtres byzantins, si en faveur au moyen âge.

La mosaïque est d'origine romaine; c'est de la Ville éternelle qu'elle est partie pour aller trôner aux voûtes des basiliques, à Sainte-Sophie de Constantinople, à Saint-Marc de Venise, à Ravenne, à Florence, en Sicile et sur les bords du Rhin, à la suite de Charlemagne. Mais Rome est sa véritable patrie, et c'est là qu'elle a multiplié ses chefs-d'œuvre. Les Papes ont toujours été ses protecteurs, et maintenant que les nations ne sont plus chrétiennes, comment emploieraient-elles cette peinture impérissable à représenter leurs histoires éphémères? Aussi la mosaïque, comme une reine dépossédée, est venue chercher un asile à l'ombre du trône pontifical, et, à l'heure présente, l'auguste prisonnier du Vatican la nourrit de ses bienfaits. Il l'emploie encore à décorer les autels et à conserver, par d'immortelles copies, les chefs-d'œuvre que la Révolution menace de détruire.

La mosaïque ne pouvait suffire à la mission de la peinture chrétienne qui devait enseigner le peuple dans les plus humbles chapelles. Aussi la fresque fut-elle son principal moyen d'apostolat, et, pour l'employer, elle l'unit étroitement à l'architecture.

Nos idées sur l'art sont si incomplètes que l'architecture polychrome a été mise en question par nos savants. Nous acceptions pour les monuments anciens cette nudité de nos églises que nous ne voulons même pas pour nos habitations particulières, et il a fallu que l'archéologie nous prouvât cette alliance universelle de l'architecture et de la peinture, non-seulement dans les temples de l'Inde et de l'Égypte, mais encore dans les édifices si célèbres de la Grèce. A défaut d'autres preuves, les églises du moyen âge pouvaient en rendre témoignage, car les artistes qui les ont élevées et ornées sont, beaucoup plus que nous, les héritiers des Grecs; ils avaient les traditions du grand art, et ils ont compris d'une manière admirable cette science si rare de la peinture décorative, cette intelligence de la

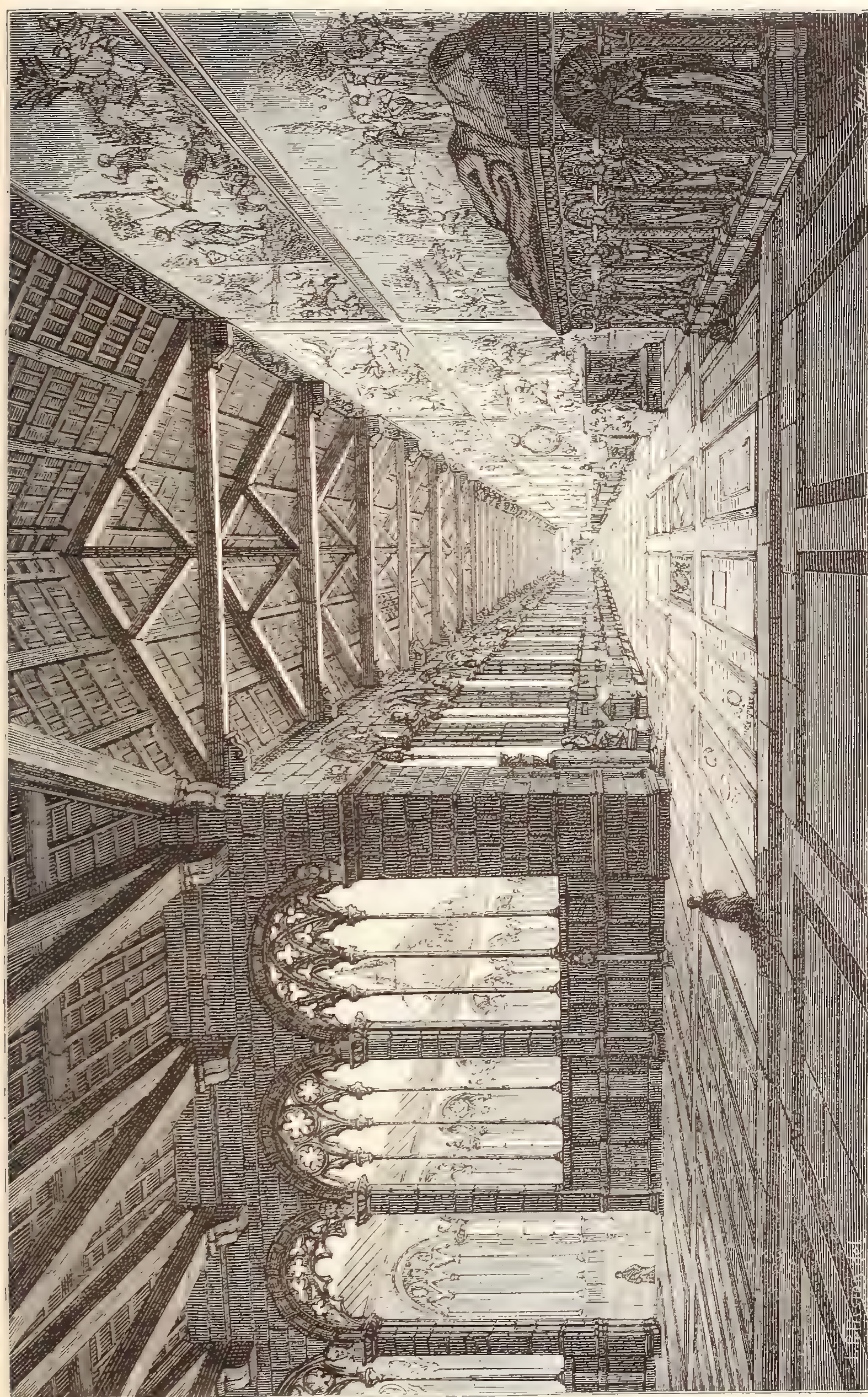


Fig. 163. – Cloître du Campo Santo de Pise, célèbre par les admirables fresques de Giotto, de Simone Memmi, d'André Orcagna, de Benozzo Gozzoli, etc.
Fin du XIIIe siècle et commencement du XIVe.

ligne verticale et horizontale, cette entente des détails dans leurs rapports avec l'architecture. Ils possédaient surtout l'harmonie des couleurs, cette partie musicale de l'art qui impressionne l'âme et lui communique des sentiments de paix, de tristesse ou de triomphe. La simplicité de leurs moyens peut se comparer aux mélodies du chant grégorien; ils procèdent par teintes plates qui laissent au monument toute la tranquillité de ses surfaces, et avec les trois couleurs primitives, le jaune, le rouge et le bleu, qu'ils coupent habilement de blanc, de noir et d'or, ils arrivent à des effets surprenants. Ils ont des ornements proportionnés à l'importance de l'édifice; un simple filet, un léger rinceau leur suffit quelquefois pour vivifier la pierre, et l'on trouve souvent dans une modeste église, échappée aux désastres des révolutions ou au badigeon du mauvais goût, des motifs de décoration dont la beauté ravit nos plus habiles architectes.

Les artistes du moyen âge apportaient la même science dans leurs tableaux; ils les soumettaient aussi aux lois de l'architecture, évitant les perspectives trop profondes, les couleurs trop foncées. Leurs groupes ont la disposition calme des bas-reliefs antiques; leurs figures sont peu modelées, mais les gestes sont simples et expressifs; tout se lit facilement et l'œil n'a pas besoin de chercher pour comprendre. C'est ainsi que la grande école du Giotto écrivit ses beaux poëmes sur les murs de Saint-François d'Assise, de Sainte-Croix de Florence, de Santa-Maria Novella et du Campo Santo de Pise. Les peintures murales décoraient aussi nos églises romanes, comme le prouvent les textes des anciens auteurs, mais elles ont presque toutes disparu en France dans le prodigieux renouvellement de l'architecture aux douzième et treizième siècles. Les populations ne trouvaient plus leurs églises assez belles et assez grandes pour leur foi, et les artistes, pour les satisfaire, inaugurèrent ce style ogival dont les lignes ascendantes rappellent l'élan des croisades : les nefs s'agrandissent, les voûtes s'élèvent, les fenêtres prennent de l'importance et jettent dans l'intérieur de l'église une abondante lumière. La peinture chrétienne s'en empare, et, en la faisant passer par les mille couleurs de ses vitraux, elle crée à l'architecture un moyen d'action d'une puissance merveilleuse.

La peinture sur verre fut un art nouveau très-distinct de la peinture murale par ses principes et ses effets. Ses couleurs transparentes en font une

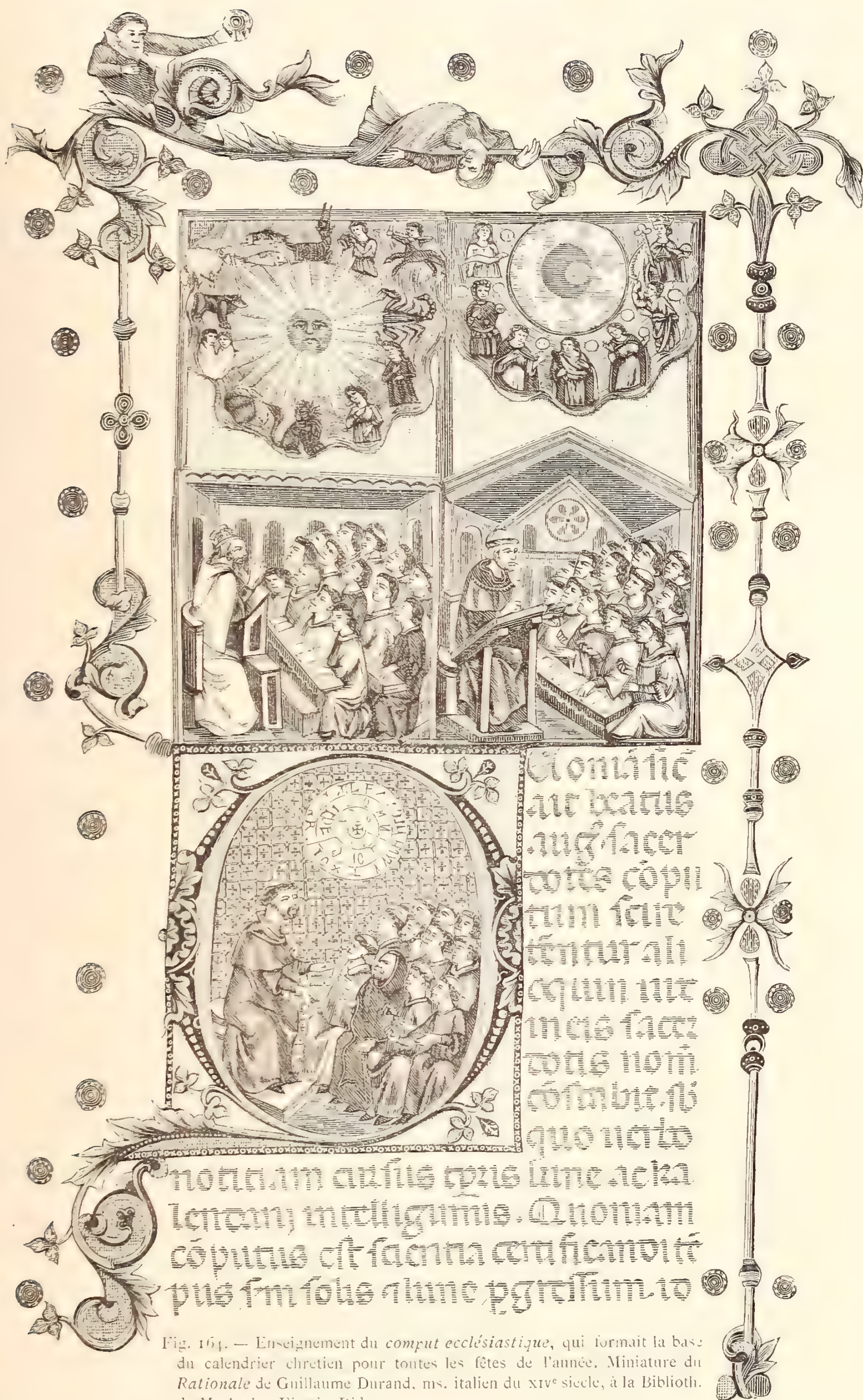
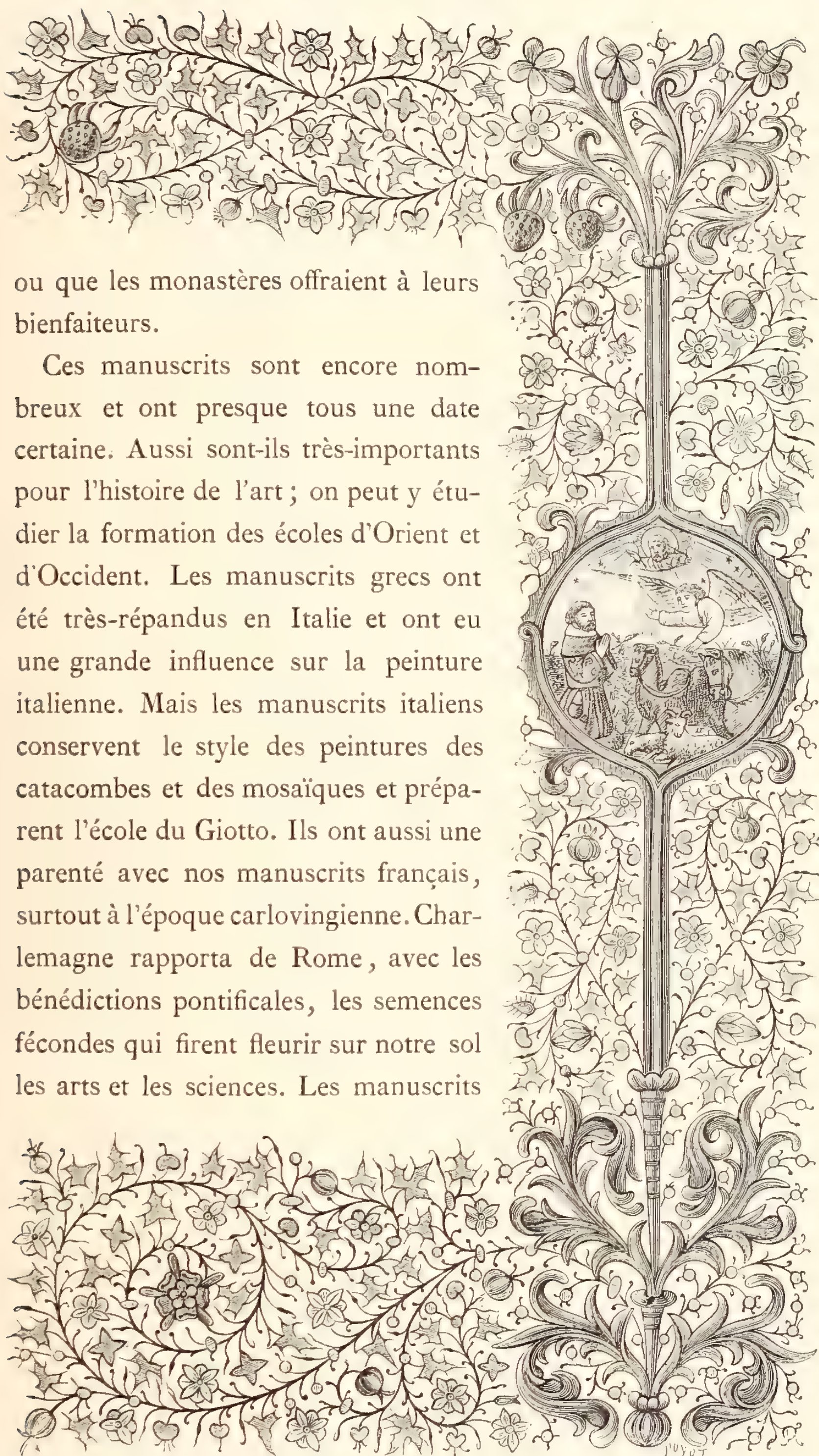


Fig. 164. — Enseignement du *comput ecclésiastique*, qui formait la base du calendrier chretien pour toutes les fêtes de l'année. Miniature du *Rationale* de Guillaume Durand, ms. italien du XIVe siecle, à la Biblioth. de M. Ambr. Firmin-Didot.

peinture vivante qu'animent les rayons du soleil; elle suit toutes les heures du jour et promène les variétés de ses teintes dans toutes les parties de l'édifice. Elle en visite successivement toutes les surfaces, les colonnes, les nervures; elle en embellit toutes les perspectives et répand partout un charme mystérieux et une harmonie comparable à celle que font retentir sous ses voûtes les jeux puissants de l'orgue. Quelle heureuse idée de faire arriver ainsi la lumière du ciel à travers la vie des saints! Ces prophètes, ces apôtres, ces martyrs, ces vierges qui nous apparaissent aux fenêtres, n'ont-ils pas été chargés de transmettre, par leurs enseignements et leurs exemples, la lumière divine que Notre-Seigneur est venu répandre sur la terre? Leurs légendes se développent dans des médaillons où nous les suivons de leur naissance jusqu'à leur mort, dans le chemin de la vraie patrie.

La miniature est à la peinture monumentale ce que la famille est à la vie publique. L'artiste y forme son talent comme le citoyen acquiert, au foyer domestique, les vertus qui le rendront utile à sa patrie. Le monastère fut l'école de la miniature. Les moines, personne n'oserait le nier maintenant, recueillirent les épaves de la civilisation antique, et, avec les chefs-d'œuvre de la littérature grecque et latine, ils nous ont conservé les procédés et les dernières traditions des arts de Rome et d'Athènes. La copie des manuscrits était une de leurs principales occupations, et ils illustraient souvent les textes de dessins et de compositions qui n'étaient pas sans mérite. Les célèbres manuscrits de Virgile et de Térence, du Vatican, sont très-curieux à étudier sous ce rapport. Ils peuvent être même des copies de manuscrits plus anciens. Le Térence, par exemple, nous donne, sur la mise en scène, sur les costumes et les masques des théâtres, des détails archéologiques bien antérieurs au neuvième siècle.

Le talent des moines s'exerçait naturellement de préférence sur les livres sacrés. Les manuscrits étaient la richesse et la gloire des monastères, et les Évangiles qui contenaient la parole du Christ étaient ornés et ciselés comme les vases qui contenaient son corps et son sang. Rien n'était épargné pour les rendre dignes de figurer sur l'autel; la reliure était couverte de bas-reliefs et de pierres précieuses. Quelquefois le vélin était teint en pourpre et le texte écrit en or; les initiales et les miniatures brillaient des plus belles couleurs. Un manuscrit était un présent que les princes faisaient aux églises,



ou que les monastères offraient à leurs bienfaiteurs.

Ces manuscrits sont encore nombreux et ont presque tous une date certaine. Aussi sont-ils très-importants pour l'histoire de l'art ; on peut y étudier la formation des écoles d'Orient et d'Occident. Les manuscrits grecs ont été très-répandus en Italie et ont eu une grande influence sur la peinture italienne. Mais les manuscrits italiens conservent le style des peintures des catacombes et des mosaïques et préparent l'école du Giotto. Ils ont aussi une parenté avec nos manuscrits français, surtout à l'époque carlovingienne. Charlemagne rapporta de Rome, avec les bénédictions pontificales, les semences fécondes qui firent fleurir sur notre sol les arts et les sciences. Les manuscrits

Fig. 165. — Ornementation d'une page d'un *Livre d'heures*, ms. du XVe siècle, à la Biblioth. de M. Ambroise Firmin-Didot. Le médaillon représente une des scènes de l'histoire de Job qui recouvre ses richesses.

byzantins, cependant, paraissent avoir aussi été étudiés par nos sculpteurs des onzième et douzième siècles qui en imitèrent souvent le style et les longues draperies.

Ce fut surtout dans les manuscrits que se forma l'iconographie chrétienne. En transcrivant les textes sacrés, la main des moines s'exerçait à les traduire en images. Ils en représentaient naïvement les scènes et créaient peu à peu des types nouveaux d'une orthodoxie parfaite ; ils multipliaient les symboles d'après les commentaires des saints Pères, rapprochaient les passages de l'Ancien et du Nouveau Testament, et figuraient près de chaque verset le sens historique, tropologique et anagogique, embrassant ainsi le passé, le présent et l'avenir. Rien n'est plus étonnant, sous ce rapport, que les bibles moralisées du moyen âge. Quelques-unes comprennent plusieurs volumineux in-folio dont chaque page contient plus de vingt miniatures. Des générations d'artistes travaillaient à de pareils ouvrages, et il en est dont l'exécution a duré plus d'un siècle, à en juger par les détails de costumes et d'architecture qui différencient les premières et les dernières miniatures.

Le peuple avait sa part dans cette jouissance artistique. Des manuscrits à son usage étaient quelquefois enchaînés dans les églises, et les enlumineurs lui faisaient des *tableaux benoîts* qui se vendaient aux portes des sanctuaires célèbres et que les pèlerins emportaient comme souvenirs des grâces qu'ils avaient obtenues. Mais l'art chrétien, qui a pour mission spéciale d'évangéliser les pauvres, y fut surtout fidèle par l'invention de la gravure, qui mit, à la portée de tous, les dessins des manuscrits.

L'Italie et l'Allemagne se disputent l'invention de la gravure ; il ne peut être question que de la multiplication des images par l'impression, car le travail du graveur a été pratiqué chez tous les peuples. On gravait en relief et en creux chez les Romains et chez les Grecs, comme chez les Orientaux et les Égyptiens, et l'on se servait même de matrices pour tirer des empreintes, estampiller les poteries et colorer les étoffes. Le burin traçait, sur le cuivre et l'acier des miroirs, des dessins et des figures qui auraient pu recevoir l'encre d'impression et se reproduire fidèlement sur le papier ou le parchemin. Il sera difficile peut-être de décider qui l'a fait le premier, mais ce que personne ne contestera, c'est que la gravure, telle que nous

Fig. 166. — Fac-simile des gravures sur bois de la Bible des pauvres (*Biblia pauperum*), livre populaire du xve siècle. — On voit au milieu le crucifiement de Jésus-Christ, à droite et à gauche les faits de l'Ancien Testament qui en sont la figure : le Sacrifice d'Isaac et le Serpent d'airain; en haut et en bas, David et Isaïe, Job et Abraham, avec des textes relatifs à la Passion du Sauveur.

l'avons maintenant, est une inspiration chrétienne; elle a été employée avant tout à la reproduction des saintes images.

Lorsque la gravure sur bois se fut exercée à faire des images pour la dévotion populaire, elle entreprit des livres gravés qui étaient souvent la reproduction des anciens manuscrits et qui furent l'origine véritable de l'imprimerie, puisque cette invention, si mémorable dans l'histoire, consista uniquement à remplacer par des caractères mobiles les lettres fixes des planches xylographiques. L'étude des premiers livres gravés prouve qu'ils étaient destinés à enseigner la religion par les images. Ils mettaient l'art et la science des manuscrits à la portée du peuple et ils initiaient les enfants mêmes au symbolisme chrétien. Ces catéchismes, ces A B C D que tous lisaient si facilement, ont maintenant des secrets pour les archéologues les plus habiles qui sont obligés de déchiffrer les textes pour comprendre ces figures et leurs rapports (fig. 166 et 167).

PROGRÈS ET GRANDEUR DE L'ART CHRÉTIEN.

Charlemagne. — Saint Louis. — Nicolas V.

Il y a une vérité capitale à reconnaître dans l'histoire de l'art chrétien; c'est que Rome en est le centre et la source, comme elle est le centre et la source de l'orthodoxie. Rome a envoyé ses artistes et ses missionnaires à toutes les contrées de l'Europe; les chefs-d'œuvre et les saints qu'ils y ont produits doivent compter parmi les gloires de l'Église-mère. Et qu'on n'oppose pas Constantinople à Rome : une étude plus complète de l'art byzantin démontrera qu'il n'a pas eu l'influence qu'on lui attribue en Occident, et surtout qu'il n'a pas été le maître des écoles latines. On ne peut nier d'abord son origine romaine.

Lorsque l'empereur Constantin abandonna providentiellement au successeur de Pierre la Ville éternelle, il ne trouva pas sur les rives du Bosphore les artistes qui devaient construire et embellir sa capitale ; il les amena d'Italie, et ce furent les mêmes architectes qui bâtirent les basiliques de Latran, de Saint-Paul, de Saint-Laurent, et celles de Sainte-Sophie, de Sainte-Irène et des douze Apôtres. La puissance et les richesses des empe-

reurs d'Orient multiplièrent les monuments et donnèrent à l'art une grande activité, mais sans le perfectionner; leur luxe inouï et barbare causa au contraire une prompte décadence. Les Grecs de Byzance firent des œuvres riches au lieu de les faire belles, comme on le reprochait à un de leurs ancêtres.

Leur architecture ne rappelle en rien les chefs-d'œuvre d'Athènes. Leur

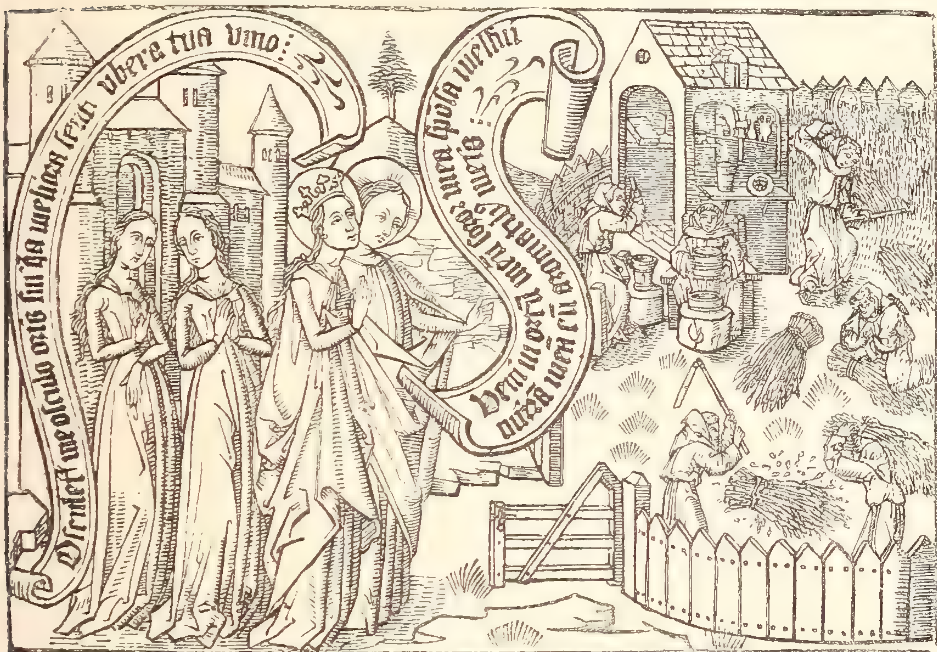


Fig. 167. — Jésus-Christ entraîne l'âme, son épouse, dans l'enceinte de la vie religieuse. Des moines y font la moisson, comptent les épis, les mettent en gerbe et les battent. D'autres sont occupés à piler des herbes odoriférantes, pour en retirer le suc et les parfums. On voit les vases qui les renferment, dans un petit édifice qui représente l'Église. — Gravure du *Cantique des Cantiques.* xve siècle.

sculpture est rare et sans valeur. Leur peinture seule est remarquable par ses formes hiératiques et ses lignes sévères; mais, dans leurs mosaïques et leurs tableaux, on retrouve encore les défauts qui rappellent la faconde de leurs rhéteurs et l'exubérance de leur liturgie. Leurs manuscrits sont précieux à étudier pour l'iconographie chrétienne, mais la pourpre de leur vélin, l'or de leurs lettres et la magnificence de leurs reliures ne constituent pas l'art, et montrent seulement la richesse.

La grande gloire de l'art byzantin est d'avoir eu des martyrs. La fureur

des iconoclastes a rendu sacrées ces images devant lesquelles les chrétiens versèrent leur sang, en témoignage de leur foi, et, quand les mains mutilées des artistes les portèrent en Italie pour fuir la persécution, elles durent être placées comme des reliques sur les autels et y être l'objet d'une vénération profonde. C'est de cette époque sans doute que datent un grand nombre des peintures grecques qu'on attribue à saint Luc l'Évangéliste-médecin, et qui provenaient peut-être d'un saint Luc peintre, martyr des iconoclastes.

L'art byzantin exerça une certaine influence sur l'art en Europe. Nous en trouvons des traces dans notre ornementation et dans nos sculptures romanes, mais cette influence ne fut jamais prépondérante, et il serait surtout contraire à la vérité d'y voir l'origine de la peinture en Italie. Les maîtres grecs de Cimabué ne prouvent pas cette thèse; ils ont travaillé avec lui à Assise, et leur style montre qu'ils étaient bien inférieurs aux artistes de vieille école italienne qui leur donnaient l'hospitalité.

Pendant que l'art byzantin s'affaiblissait dans le luxe barbare du bas empire, il y avait à Rome un art qui se développait lentement au milieu des fléaux et des guerres qui ravageaient l'Italie, et cet art conservait plus que tout autre les traditions antiques. L'Église l'avait patronné au sortir des Catacombes, elle lui avait confié la construction et l'embellissement de ses basiliques; mais elle veillait surtout sur son éducation et le préparait à ses hautes destinées; elle lui apprenait sa doctrine, sa liturgie, et l'exerçait à civiliser les Lombards. Quand il fut prêt, Charlemagne vint le chercher aux tombeaux des Apôtres pour le faire régner avec lui sur toute l'Europe.

La renaissance véritable de l'art, dans les temps modernes, date du couronnement de Charlemagne. L'histoire et les monuments nous le montrent, recevant des souverains Pontifes les maîtres des sciences et des arts qu'il voulait répandre dans ses États, et c'est dans son palais même qu'il en établit l'école. Lui-même se fit leur élève et devint un grand liturgiste, et par conséquent un grand artiste; il composa le *Veni Creator spiritus* pour consacrer cette ère nouvelle, où l'art chrétien devait acquérir tous ses développements. Qu'on étudie l'époque carlovingienne, et l'on verra qu'elle doit tout à Rome : sa liturgie, son art musical, son architecture, ses peintures, ses manuscrits, et jusqu'à ses monnaies.



Fig. 168. — Bénitier en ivoire, conservé à la cathédrale d'Aix-la-Chapelle. xe siècle. — On l'appelle « bénitier de l'empereur », parce que, suivant une tradition, il servait à l'occasion du couronnement des empereurs d'Allemagne Dans la partie supérieure, Jésus-Christ bénit d'une main et de l'autre tient un livre fermé. Le personnage placé à sa droite élève la main en signe d'adoration. En bas, des guerriers se tiennent debout chacun devant une porte ouverte et rappellent ce verset du psaume : « Princes, ouvrez vos portes : portes éternelles, ouvrez-vous; et le Roi de gloire entrera. »

Le grand empereur reçut de Constantinople des ouvriers et des présents, mais il ne copia pas Sainte-Sophie dans les basiliques qu'il fit élever sur les

bords du Rhin. Son église d'Aix-la-Chapelle est inspirée par les monuments de Rome, et c'est la même influence qui fit grandir cette belle architecture romane, que ne doivent pas faire oublier les merveilles de notre architecture ogivale. Il nous semble que Cologne peut être plus fière de Sainte-Marie *in Capitolio* que de son dôme même. La châsse des Rois-Mages est peut-être le chef-d'œuvre le plus parfait que l'orfévrerie chrétienne ait produit comme architecture, statuaire et ornementation.

L'Allemagne pouvait conserver le sceptre de l'art chrétien que lui avait donné Charlemagne, mais elle le perdit dans ses luttes contre la Papauté, et ce fut la France qui s'en empara. Pendant les rudes années de l'invasion normande, les monastères avaient sauvé les éléments de la civilisation, et préparé, par la liturgie et l'étude des sciences, la renaissance de l'art. Les rois de la troisième race reprirent l'œuvre de Charlemagne; Robert le Pieux se passionna comme lui pour les offices de l'Église, et on le vit, dans un pèlerinage qu'il fit à Rome en 1020, offrir pour présent royal, à la messe du souverain Pontife, un Répons, composé et noté par lui en l'honneur de saint Pierre; ce Répons fut adopté et chanté par toute l'Église (Dom Guéranger, Inst. lit., t. I, p. 300). Les Évêques aidaient partout ce mouvement; Fulbert de Chartres et Maurice de Sully, de Paris, bâtissaient leurs cathédrales, en composant d'admirables mélodies. Les miracles de la musique antique se renouvelaient; les murs s'élevaient aux accords du chant grégorien, et tout un monde de statues naissait sous le ciseau des sculpteurs.

La France allait avoir son grand siècle. Dieu prenait dans un de ses monastères l'homme de génie qui devait affranchir son Église. Hildebrand, après avoir lutté, avec les Papes qu'il avait choisis, contre les usurpations impériales, monta lui-même sur le siége pontifical et combattit vaillamment pour la justice. Saint Grégoire VII mourut dans l'exil; mais de son tombeau l'Église sortit libre et triomphante; elle devint reine de la civilisation, et le premier usage qu'elle fit de sa puissance fut d'unir les peuples chrétiens et de les opposer aux flots envahisseurs de l'Islamisme. A la voix d'Urbain II, Pape français, et de saint Bernard, les princes s'armèrent pour délivrer la Terre sainte. Leurs étendards victorieux flottèrent sur les remparts de Jérusalem, mais bientôt leurs ambitions rivales et la perfidie des Grecs firent échouer cette grande entreprise.

Quelle qu'ait été l'issue des Croisades, il faut reconnaître qu'elles eurent pour l'Europe, et pour la France surtout, d'admirables résultats. Elles donnèrent au commerce et à la navigation une impulsion extraordinaire, livrèrent à la science les manuscrits conservés par les Grecs et traduits



Fig. 169. — Cloître du couvent de Saint-Marc (XVe siècle), célèbre par les fresques de fra Angelico et de fra Bartolommeo della Porta, et par les prédications de Savonarole; aujourd'hui siége de l'Académie italienne della Crusca.

par les Arabes, et imprimèrent enfin à tous les arts une incroyable activité.

La chrétienté parut reprendre une vie nouvelle et s'élancer vers l'avenir par toutes les voies du progrès; Dieu, pour la conduire, lui prodigua les grands hommes et les grands saints. Innocent III couronna l'œuvre de Grégoire VII, et son autorité, reconnue par tous les princes, protégea contre

les plus puissants les lois de la morale et la liberté des peuples. Saint Dominique et saint François, ces apôtres de la vérité, enfantèrent des légions pour combattre le vice et l'erreur. Saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure réunirent dans d'admirables synthèses toutes les connaissances humaines et divines. Saint Louis, enfin, fit rayonner de son trône toutes les vertus et toutes les gloires; nul ne le surpassa en sagesse, en justice, en loyauté, en courage. Il fut à la fois le plus doux et le plus fier chrétien de son siècle, et on ne sait s'il faut l'admirer davantage au pont de Taillebourg ou au pied du chêne de Vincennes, au milieu des magnificences de sa cour, ou vaincu, captif et mourant sur les rivages de l'Afrique.

Ce prince, qui portait pieds nus la couronne d'épines, qui servait les pauvres et ensevelissait les pestiférés, brillait autant dans les conseils qu'à la tête des armées. Les rois et les peuples le prenaient pour arbitre, et il plaça la France au premier rang des nations. Jamais elle n'exerça une plus noble, une plus grande influence que sous son règne. L'art chrétien surtout lui dut ses plus beaux développements. L'architecture toucha vraiment à la perfection par l'élégance, la pureté de ses formes, et aussi par la science prodigieuse de ses constructions; elle surpassa les anciens sous ce rapport.

Cette royauté artistique de la France déclina sous les successeurs de saint Louis. Le quatorzième siècle dissipa en caprices et en ornements les richesses acquises. La décadence s'accentua surtout, lorsque la fille aînée de l'Église manqua à ses devoirs envers la Papauté, et voulut la retenir captive à son profit sur les bords du Rhône. L'Italie alors conquit la première place et donna à l'art chrétien, par la peinture, sa plus brillante couronne.

Comment parler en quelques lignes de la peinture italienne, lorsqu'il faudrait écrire bien des volumes pour la faire connaître? Nous avons heureusement à recommander le bel ouvrage de M. Rio, tout en regrettant qu'il n'ait pas traité son sujet avec plus d'unité. Au lieu de séparer les écoles et de nous en donner les monographies brillantes, il pouvait, avec sa science historique et son talent si remarquable, les rattacher toutes aux événements contemporains et nous montrer, dans leurs rivalités mêmes, leur influence réciproque et leur fraternité. Les écoles ne se différencient qu'à la Renaissance, lorsque les artistes se mettent à la suite d'un maître, pour imiter sa

manière, son dessin ou sa couleur; mais, au moyen âge, l'art a l'unité de l'Église qui l'inspire; il n'a qu'un but, ce but si simplement proclamé par Buffalmaco : « Nous ne voulons pas autre chose que peindre des Saints et

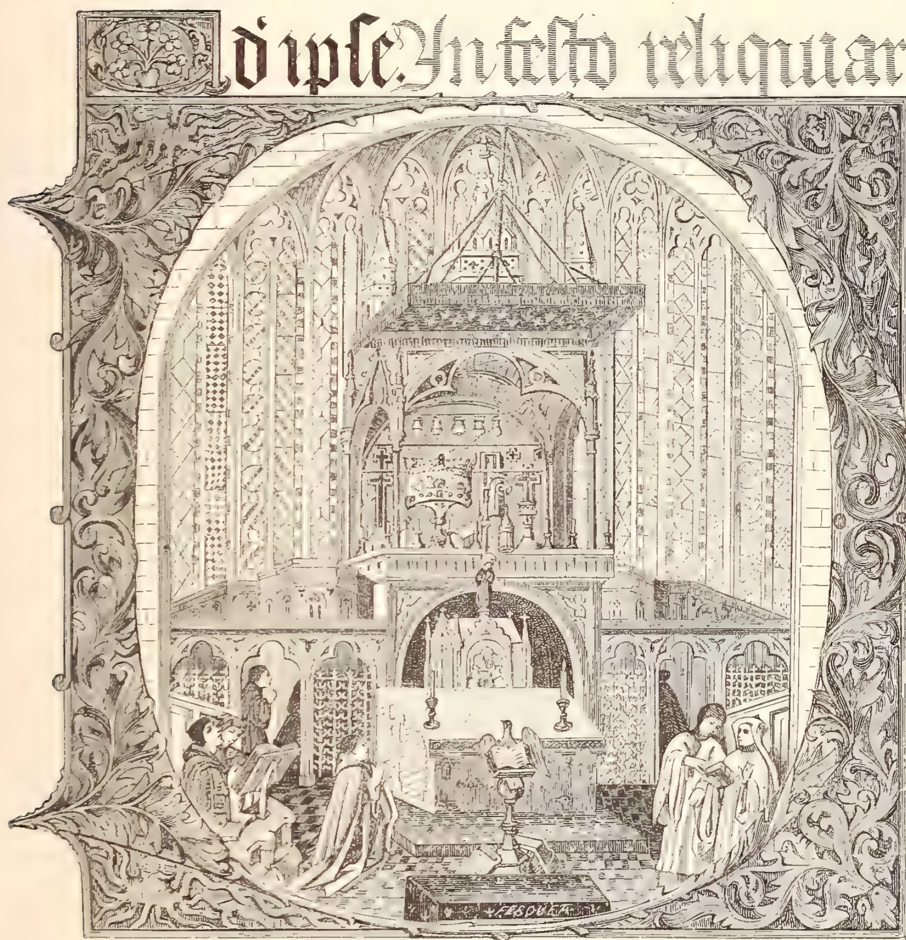


Fig. 170. — Maître-autel de la Sainte-Chapelle de Paris pendant l'exposition des insignes reliques de la passion de Notre-Seigneur, Miniature des *Heures de Juvénal des Ursins*, manuscrit du xv[e] siècle, cédé par M. Ambr. Firmin-Didot à la ville de Paris et brûlé en 1871 dans l'incendie de l'hôtel de ville (*Paris et ses historiens*.)

des Saintes dans nos fresques et nos tableaux, pour combattre les démons et rendre les hommes meilleurs. » Et tous unissaient leurs efforts et leurs moyens pour atteindre ce but.

Nous avons vu la peinture sortir des catacombes et décorer les basiliques chrétiennes de ces mosaïques si bien nommées par Ghirlandaio *la vraie*

peinture pour l'éternité. Ses développements ne furent pas rapides, au milieu des malheurs qui désolèrent l'Italie, pendant l'invasion des Lombards et les luttes du Sacerdoce et de l'Empire ; on la suit cependant de siècle en siècle, dans les monuments et les manuscrits, et il est facile de distinguer un style très-indépendant de l'art byzantin et se rapprochant beaucoup plus que lui de l'art antique, par la simplicité des lignes et la noblesse de la composition. Son essor date surtout de la formation de ces républiques italiennes, protégées par les Papes contre l'oppression allemande ou féodale. Florence, Pise, Sienne, Gênes, Venise, grâce à leur commerce et à leur organisation populaire, arrivent promptement à une incroyable prospérité. Il y a entre ces villes une émulation féconde en beaux monuments; c'était à qui posséderait la plus magnifique cathédrale, et elles n'épargnaient rien pour réussir. Elles donnaient aux artistes des programmes semblables à celui du peuple de Florence, lorsqu'il s'agit de construire Notre-Dame des Fleurs : « Nous ordonnons à Arnolfo, architecte de notre Commune, de faire le projet pour sa reconstruction, avec une grandeur et une magnificence telles qu'il soit impossible à l'art et à la puissance de l'homme d'imaginer quelque chose de plus beau et de plus grand. »

Le progrès de la peinture commença en Italie, comme ailleurs, par celui de la sculpture. L'école de Pise perfectionna la forme par l'étude de l'antique et de la nature. Les premières œuvres de Nicolas de Pise sont des imitations évidentes de bas-reliefs anciens, dont on reconnaît les dispositions et les figures ; mais, dans les travaux qu'il exécuta ensuite à Naples, à Sienne, à Bologne, on distingue l'influence incontestable de notre art français, qui avait envahi l'Italie au nord et au midi avec les artistes allemands ou les princes normands et angevins. Ses élèves, et surtout André de Pise, contribuèrent beaucoup à retirer la vieille école italienne de sa routine séculaire.

Giotto inaugura vraiment pour la peinture en Italie une ère nouvelle, et ce fut à saint François d'Assise qu'il dut cette gloire. La légende franciscaine qu'il eut à peindre sur son tombeau émancipa l'art de ses compositions hiératiques. Il fallait, pour représenter les sujets contemporains, étudier la vérité historique, la fidélité des costumes et la variété des expressions. Giotto le fit avec un incomparable talent : la peinture reçut de son exemple une impulsion prodigieuse. Il parcourait en conquérant toute l'Italie, lais-

sant partout des chefs-d'œuvre et des élèves, établissant ces centres de progrès où des générations d'artistes se succédèrent pour peindre de grands poëmes en l'honneur de Notre-Seigneur et des Saints : Assise, Florence,



Fig. 171. — Sanit François d'Assise, accompagné d'un autre religieux, prêche les oiseaux, qui l'écoutent : « Petits oiseaux, mes frères, vous avez bien raison de chanter les louanges du bon Dieu, car admirez avec moi ce qu'il a fait pour vous... » — Predella du tableau de Giotto, *saint François recevant les stigmates.* XIVe siècle. Musée du Louvre.

Padoue, Naples, le Campo Santo, dont les merveilles nous montrent encore l'art chrétien dans son unité et sa variété. Toutes les écoles donnent des noms à ce grand mouvement. Simon Memmi, Buffalmaco, Taddeo Gaddi, Lorenzetti, Giottino et le grand Orcagna, architecte, sculpteur et

peintre comme Michel-Ange, mais, beaucoup plus que lui, artiste chrétien; tous avancent la perfection et préparent cette belle époque qui est la véritable Renaissance en Italie.

Un Pape en fut le promoteur et mérita, plus que Léon X, de donner son nom à son siècle. Nicolas V, après le Concile de Florence, où l'Église pacifiée reçut les hommages de l'Orient, voulut faire de Rome la capitale des sciences et des arts. Il y appela les savants, les artistes et les saints, et il était digne d'être à leur tête par son mérite, ses talents et ses vertus. La science l'avait élevé à la dignité suprême, et il vit toujours en elle l'aide la plus utile de la Religion. Son œuvre préférée était la formation des bibliothèques; celle du Vatican lui doit ses premières richesses; il achetait au poids de l'or les manuscrits, et ne redoutait pas l'étude de l'antiquité profane, les témoignages de l'histoire ne pouvant jamais nuire à la vérité.

Il protégea les arts avec la même intelligence, restaura les monuments de Rome, embellit les églises et pourvut à tous les détails du culte avec une grande magnificence. Il rêva pour le Vatican un plan gigantesque; il voulait en faire le Capitole du monde chrétien; mais la mort arrêta ses projets et il jeta seulement les fondements de la basilique de Saint-Pierre. Au moment de paraître devant Dieu, il le remercia publiquement des aptitudes qu'il en avait reçues et qu'il avait consacrées à sa gloire. Nul n'était plus capable que Nicolas V de diriger son siècle dans la voie du progrès, et de conduire à sa perfection le mouvement de la Renaissance.

Ce mouvement se personnifie dans trois artistes, qui en font comprendre les avantages et les dangers. Brunelleschi, par l'étude des monuments antiques, rendit à l'architecture italienne son caractère national. L'ogive n'avait été qu'une importation étrangère, et, malgré le talent des grands architectes qui l'avaient employée pendant le treizième et le quatorzième siècle, elle n'avait jamais produit des édifices comparables à nos cathédrales de France. Brunelleschi réhabilita le plein cintre dont l'origine était étrusque et romaine. Il refit la vieille basilique de Constantin, en lui donnant quelque chose de l'élégance et des dispositions des églises du moyen âge. San-Spirito est un progrès sur Sainte-Marie des Fleurs, qu'il avait été chargé de terminer.

L'influence de Ghiberti fut moins heureuse sur la sculpture, quoiqu'il l'ait portée à une véritable perfection. Il la rendit trop indépen-

dante des lignes de l'architecture, et l'égara même dans le domaine de la peinture, par le relief et le mouvement de ses figures, par la dégradation de ses plans et par ses fonds de paysages. Les portes principales du baptistère de Florence sont un chef-d'œuvre de composition et de ciselure ; mais nous croyons que les Grecs auraient donné la préférence à la simplicité et à la noblesse des bas-reliefs d'André de Pise, que Ghiberti voulut surpasser.

Le mouvement de la Renaissance est sensible jusque dans les peintures de Masaccio. Le jeune artiste, en arrivant à Rome, peignit dans la chapelle de





Fig. 172. — L'Espérance. Fig. 173. — La Force.
Bas-reliefs en bronze de la porte du baptistère de Florence, par André de Pise. xive siècle.

Saint-Clément cette histoire de sainte Catherine, qui offre toute la pureté, toutes les beautés de l'ancienne école chrétienne ; mais il se passionna pour les merveilles de l'antiquité que restituait le sol de la Ville éternelle ; et, de retour à Florence, il continua cette chapelle *del Carmine,* où la pensée religieuse commence à disparaître sous les recherches de la forme et les prétentions du naturalisme. Masaccio fut le précurseur sinon le maître de Raphaël. Sa composition de saint Pierre, payant le tribut de César, est une de celles qu'a dû le plus admirer et étudier l'élève de Pérugin.

Ces trois artistes de la Renaissance, Brunelleschi, Ghiberti et Masaccio, eurent pour contemporain et pour ami un saint religieux, qui ne leur était pas inférieur en talent, mais qui resta plus fidèle qu'eux aux traditions de

l'art chrétien. Fra Angelico de Fiesole profita de tous les progrès que firent l'architecture, la sculpture et la peinture, à Florence et à Rome, dans la première moitié du quinzième siècle. En étudiant ses œuvres, on voit grandir sans cesse son talent; mais son idéal est toujours le même, et ses pensées ne s'égarent pas dans des rêves de gloire. Rien ne peut le séparer du Christ; sa peinture continue à être un enseignement, une prière. Il restera toujours le modèle, le type parfait de l'artiste chrétien.

LA RENAISSANCE. — DÉCADENCE DE L'ART CHRÉTIEN.

En disant que la Renaissance est l'époque de la décadence de l'art chrétien, nous attaquons un des préjugés les plus accrédités dans l'histoire. Le seizième siècle est cité comme une des gloires de l'Église. Un Pape lui a donné son nom, et il semble que ce soit une impiété de contester le mérite religieux des œuvres de Raphaël et de Michel-Ange. Nous contredirions cependant tous les principes que nous avons formulés, si nous ne signalions pas dans les doctrines de la Renaissance une cause de ruine pour l'art.

Et d'abord, que veut dire ce mot : Renaissance? Que pouvait-on voir renaître après la naissance du Christ? est-ce la vérité, la justice, la morale, les sciences et les arts? Les peuples avaient-ils quelque chose à envier aux temps anciens? Le Christianisme n'avait-il pas éclairé les intelligences, purifié les mœurs, amélioré la législation, protégé le droit contre la force et patronné la liberté? Les connaissances humaines avaient grandi à la lumière de la science divine, et les monastères valaient bien les écoles d'Athènes et de Rome. Charlemagne et saint Louis avaient régné. L'architecture, la sculpture et la peinture avaient progressé jusqu'à la fin du quinzième siècle. Tous les grands artistes de la Renaissance étaient les élèves des maîtres qui les ont précédés.

Qu'est-ce donc que cette Renaissance, dont Florence fut le berceau et les Médicis les patrons? Ce fut la renaissance du paganisme dans les mœurs, la littérature et les arts. L'esprit humain s'était passionné pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité, et, dans l'orgueil que lui inspirèrent ses

découvertes et ses progrès, il ne voulut plus reconnaître l'autorité de l'Église. Il se déclara indépendant et juge de toute doctrine. Le Christ lui-même fut soumis au libre examen, et, comme Platon avait précédé l'Évangile, il parut plus savant de lui donner la préférence.

Le Christ fut banni des lois, de la politique, de l'État, de la famille et surtout du cœur de l'homme, qui voulut rester seul maître de ses actes. La doctrine véritable de la Renaissance est l'indépendance de la raison humaine, c'est-à-dire la révolte contre Dieu et son Église, l'hérésie la plus complète qu'on puisse imaginer, puisqu'elle résume et autorise toutes les erreurs. Cette doctrine a produit en religion la Réforme et en politique la Révolution; et sa dernière formule est le rationalisme, si en honneur de nos jours.

La Renaissance, en rendant l'art indépendant de l'Église, lui fit perdre les précieux avantages qu'il y avait trouvés. L'art n'eut plus cette unité de croyances, cette fraternité d'efforts, cette communauté de types et de symboles, qui assuraient sa puissance et ses progrès. Les artistes isolés suivirent leurs inspirations particulières; et, comme ils cherchaient avant tout la fortune et la gloire, ils les demandèrent aux princes qui pouvaient les leur donner. La corruption des mœurs était alors immense, et le patronage des Médicis et des débauchés de Florence devait entraîner les artistes dans la voie fatale : aussi la passion de l'antiquité païenne fut-elle poussée par eux jusqu'à un véritable culte idolâtrique.

Un grand homme, un saint religieux, voulut s'opposer au mal et lutter contre la Renaissance; il en arrêta un instant le cours par d'étonnantes victoires, mais il succomba et eut la gloire d'être martyr de l'art chrétien. L'histoire n'a pas encore rendu justice complète à Savonarole et ne l'a pas vengé des honneurs que les protestants ont voulu lui rendre, en lui élevant une statue comme au précurseur de Luther. Nul ne fut plus pur que lui dans sa doctrine et plus opposé par l'austérité de sa vie et de sa morale aux principes de la Réforme. Il combattit par tous les moyens le relâchement des mœurs et l'influence fatale des Médicis. Son action sur Florence fut prodigieuse. Pendant plusieurs années, il en fut l'apôtre et le maître; il y fit régner Jésus-Christ et organisa à sa gloire les plus belles fêtes de l'art.

Il faut lire, dans l'ouvrage de M. Rio, les pages admirables où l'auteur raconte le drame sublime du religieux Dominicain, ses poétiques débuts au

couvent de Saint-Marc, ses prédications à Sainte-Marie des Fleurs, ses théories esthétiques, ses réformes dans la littérature, la musique et les arts, les chants, les processions d'enfants et de jeunes filles et les triomphes du génie chrétien sur le paganisme. La place publique de la voluptueuse Florence vit s'élever des bûchers, dont les flammes consumèrent, au chant du *Te Deum,* toutes les œuvres impures des poëtes de la Renaissance, les études du nu, les idoles ressuscitées et les parures de la débauche. Accusera-t-on Savonarole de vandalisme, lorsqu'il avait pour amis et pour admirateurs les plus beaux génies et les plus grands artistes de son siècle, Pic de la Mirandole, Ange Politien, Guicciardini, l'architecte Cronaca, les sculpteurs della Robbia, Boticelli, Lorenzo di Credi, Ghirlandaio, Le Pérugin, Michel-Ange et Baccio della Porta, qui devint fra Bartolommeo, pour pleurer, dans le cloître où il l'avait connu, le célèbre Dominicain ?

Le bûcher de Savonarole fut allumé par la vengeance des libertins et des banquiers de Florence, dont il avait condamné les vices et les usures. La digue renversée, le torrent suivit son cours. La direction de l'art appartint aux Médicis; il y eut encore des artistes chrétiens, mais il n'y eut plus d'art chrétien. La Renaissance alla s'asseoir sur le trône Pontifical, avec Léon X, et la Cour romaine en prit les goûts et le langage (CÉSAR CANTU, IX[e] disc.). La liturgie même en reçut quelque atteinte. Ce fut certainement là une des grandes épreuves de l'Église, épreuve plus redoutable que la persécution, et qui prouve l'efficacité des promesses divines, car elle n'altéra en rien la pureté et la sainteté de la doctrine, mais elle servit de prétexte à la prétendue Réforme, et faussa pour des siècles les véritables principes de l'art.

L'esthétique de la Renaissance est encore la nôtre. Nous séparons le beau du vrai et du bien, dont il doit être la forme; et, quel que soit le sujet, nous ne demandons à l'artiste que la perfection du dessin et le charme de la couleur. Dès qu'il en revêt un sujet religieux, il passe pour un artiste chrétien, lors même qu'il est resté complétement étranger aux saintes pensées qu'il devait exprimer. Les faux jugements sur les artistes de la Renaissance sont le grand obstacle à la rénovation de l'art chrétien. Aussi nous nous permettrons de contester ceux qu'on porte généralement sur Raphaël et sur Michel-Ange.

Raphaël est pour nous le génie incarné de la peinture, l'artiste le plus heureusement doué qui ait peut-être jamais existé. Son intelligence, d'une

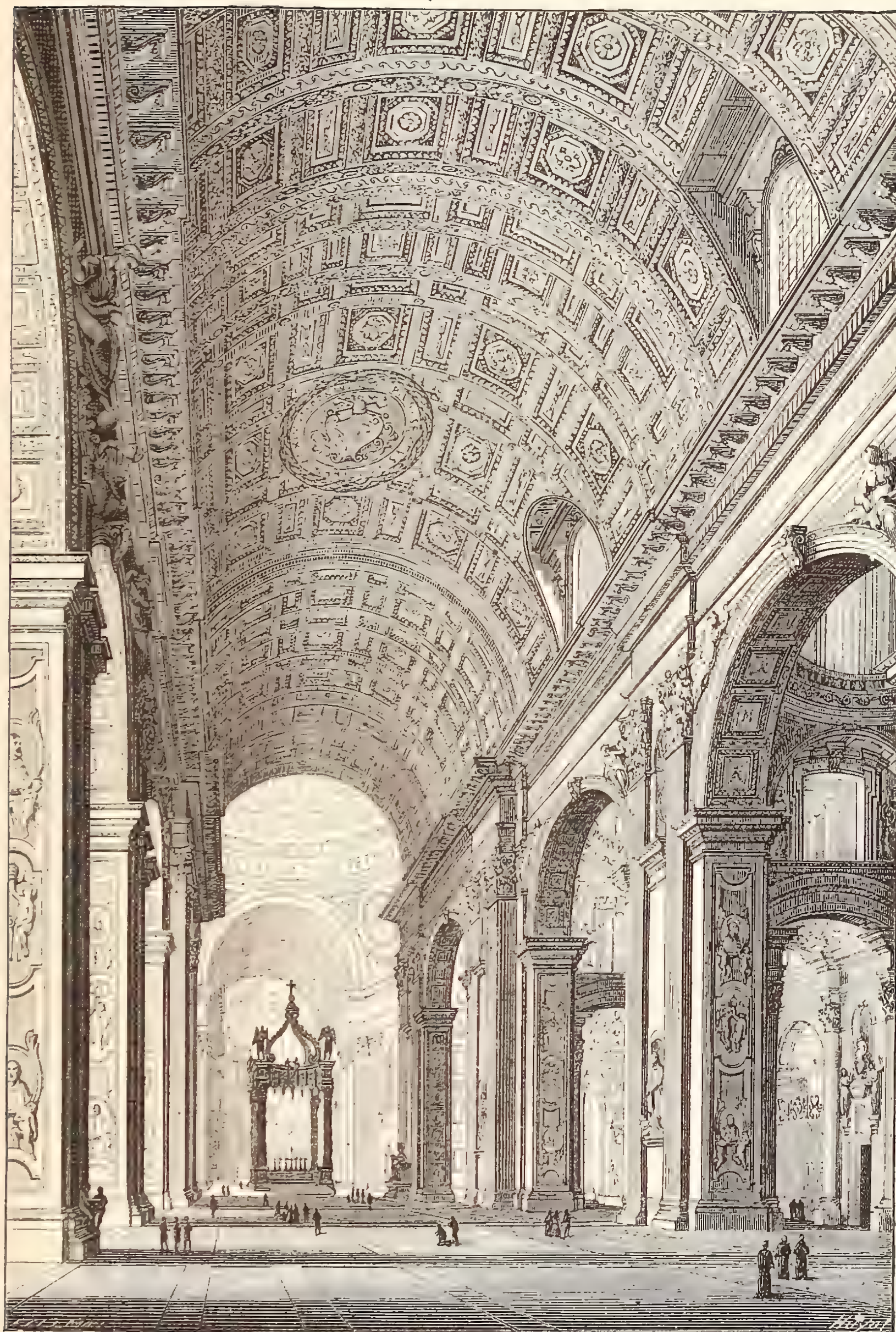


Fig. 174. — Architecture de la Renaissance : Intérieur de la basilique de Saint Pierre, à Rome. XVIe siècle.

délicatesse extrême, saisit la beauté de toute chose et s'assimile les qualités qu'il voit dans les autres; il étudie le Pérugin, Léonard de Vinci, fra Bartolommeo, Michel-Ange, pour les surpasser par la pureté de son dessin, la sagesse de sa couleur et la noblesse de ses compositions; il comprend surtout l'art antique et en acquiert la sobriété, la mesure : on ne saurait dire ce qui manque à son talent. Et cependant, si nous le suivons dans sa vie si courte et si féconde, nous ne le voyons à aucune époque réunir les conditions essentielles de l'artiste chrétien.

Cette proposition révoltera sans doute ceux qui font de l'école ombrienne l'école mystique par excellence. On a écrit, pour le prouver, des pages plus poétiques que justes. Qu'est-ce que le mysticisme en peinture? L'expression des rapports surnaturels de l'âme avec Dieu, le rayonnement de l'amour acquis par la méditation et la prière, quelque chose enfin de l'idéal suprême, entrevu dans l'extase. On peut trouver des peintures mystiques dans l'école ancienne, à Sienne par exemple, et dans les cellules du couvent de Saint-Marc, mais non pas dans l'école ombrienne.

L'école ombrienne est peu nombreuse et encore moins homogène. Le Pérugin, son plus illustre représentant, s'est formé à Florence dans l'atelier d'André Verocchio, et c'est de son condisciple Léonard de Vinci qu'il tient la grâce et la suavité de son talent. Il reçut les traditions de l'ancienne école, mais il les affaiblit dans ses compositions par une élégance de pose et une coquetterie de détails qui rappellent les cours d'Urbin et de Mantoue. Il ne se borna pas à des sujets religieux, et se laissa entraîner aux fables et aux nudités mythologiques, comme le prouve son singulier tableau du Louvre, *le Combat de l'amour et de la chasteté.*

Le meilleur moyen d'apprécier un artiste chrétien est d'étudier ses Madones, la Vierge et l'enfant Jésus devant être les types les plus parfaits de l'idéal divin. Les Madones du Pérugin sont ravissantes, mais elles font plus rêver que prier; leurs doux visages et leurs grands yeux vous captivent et vous intéressent à l'enfant qui a déjà les mouvements gracieux de sa mère. Les Anges et les Saints qui les accompagnent sont de la même famille; ce ne sont plus les Madones majestueuses de l'école primitive ou les Vierges si recueillies de l'école de Sienne.

Les Madones de Raphaël sont encore plus belles que celles du Pérugin,

mais elles sont moins chrétiennes. L'élève, pour surpasser le maître, abandonne les motifs traditionnels et cherche, dans la variété de ses compositions, à exprimer tout ce qu'il peut y avoir de grâce et de beauté dans une jeune femme et un enfant. Ce n'est plus la Mère de Dieu qui adore son Fils et le présente aux hommages des hommes; c'est une mère rayonnante de paix et de bonheur qui admire son enfant et veille sur lui avec tendresse. Les Vierges de Raphaël sont certainement son plus beau titre de gloire, mais il ne faut pas y voir une pensée pieuse que le peintre n'a pas eue; il a cherché la beauté, mais non la sainteté, qui est la beauté surnaturelle.

Raphaël est-il religieux dans ses grands poëmes du Vatican? Là encore, les écrivains qui parlent de l'art sans le comprendre ont découvert une inspiration pieuse, une science théologique incomparable. Pour la composition des *Stanze*, le peintre a reçu, sans aucun doute, les conseils des savants de la Cour romaine et il en a profité avec un admirable talent. Ces pages historiques offrent non-seulement d'ingénieuses allusions aux événements contemporains, mais encore de nobles idées chrétiennes; mais la théologie de Raphaël ressemble à celle qu'il a représentée à la voûte de la première salle: elle est plus poétique que profonde, et la scène qu'elle domine n'indique pas une intelligence bien parfaite des choses divines. *Divinarum rerum notitia.*

On a voulu faire de *la Dispute du Saint-Sacrement* la somme théologique de la peinture. L'artiste a suivi très-librement le programme qui lui a été donné. La partie supérieure est la plus belle parce qu'elle se rapproche des traditions de l'ancienne école. Le Christ médiateur et pontife, entre la Vierge et saint Jean-Baptiste, se retrouve dans les tableaux des vieux maîtres et aux tympans de nos cathédrales; mais il faut beaucoup d'habileté pour expliquer le choix des Saints qui sont au ciel, leurs places, leurs poses et leurs expressions. Les groupes de la partie inférieure sont très-heureusement disposés; cependant il est évident que le but principal de l'artiste a été de trouver de belles lignes pour sa composition, sans se préoccuper beaucoup du sujet. Nous croyons qu'il a mieux réussi dans *l'École d'Athènes* et *le Parnasse*, qui ne lui demandaient pas d'inspirations religieuses. Les *loges* sont d'admirables improvisations sur la Bible. L'Ancien Testament y est mieux traité que l'Évangile, parce qu'il offre des scènes plus variées et plus pittoresques. Pourquoi a-t-il encadré ces compositions des fantaisies les plus

gracieuses et les plus païennes de l'art antique? Les Amours, les Vénus, les Satyres et les Nymphes y représentent l'invasion de la Renaissance.

Faut-il chercher l'artiste chrétien à la Farnésine, dans le Banquet des dieux et le Triomphe de Galatée? Si on trouve dans ces peintures quelques qualités plastiques nouvelles, on peut constater aussi une décadence réelle dans l'ensemble de son talent. Cette décadence paraît, selon nous, dans la *Transfiguration* que la mort l'empêcha d'achever. Depuis plus de trois siècles, on répète que ce tableau est le chef-d'œuvre de Raphaël, son chant du cygne. Nous oserons dire, au risque d'être seul de notre avis, que c'est une composition défectueuse que l'on critiquerait sévèrement dans un autre artiste; elle manque d'unité, de vérité historique, de style même et de majesté dans la partie supérieure. Quant à la partie inférieure, il y a une confusion et un mélange de personnages que rien ne justifie. Le but a été de peindre de beaux morceaux et de larges draperies. C'est l'art qui est possédé du démon de la Renaissance, et le Christ seul peut le délivrer.

Raphaël avait tout ce qu'il fallait pour conduire l'art chrétien à sa perfection, mais il lui manqua les grandes traditions du Giotto et la pureté du peintre de Fiesole. Il se laissa entraîner par le torrent de son siècle, dans l'idolâtrie de la forme et le culte de l'antiquité païenne. Son incomparable talent consacra par des chefs-d'œuvre l'abandon des inspirations religieuses. Ses élèves le suivirent dans cette voie fatale, et personne ne dira que ce fut un progrès pour l'art.

Michel-Ange ne ressemble en rien à Raphël; c'est une figure unique dans l'histoire de l'art. Ce génie solitaire et sauvage était, comme le prouvent sa vie et ses vers, un chrétien convaincu; et pourtant, il n'y a pas de rapports véritables entre ses croyances et ses œuvres. Il comprenait et admirait l'école du Giotto et d'Orcagna, et nul artiste ne lui fut plus étranger. Son talent se forma dans le jardin des Médicis, où il étudia les statues antiques, mais il se passionna surtout pour l'anatomie. Le beau lui apparut dans le corps humain et son idéal fut le gigantesque. Il ne traita que des sujets religieux, mais il y revêtit de muscles ses pensées, sans se douter de l'inconvenance de ses nudités.

Son chef-d'œuvre, le *Jugement dernier*, de la chapelle Sixtine, a scandalisé l'Arétin lui-même, qui se révolte de cette profanation du lieu saint et demande au Pape de la faire cesser. « Est-il possible, écrivait-il, que le

grand Michel-Ange ait voulu montrer autant d'impiété religieuse que de perfection artistique? Est-il possible que vous, si supérieur aux hommes que vous dédaignez leur société, vous ayez fait cela dans le temple de Dieu, sur l'autel de Jésus, dans la plus illustre chapelle du monde, dans un lieu où les Cardinaux de l'Église, où les prêtres les plus vénérables et le Vicaire du Christ, confessent, contemplent et adorent son corps, son sang et sa chair? Votre œuvre eût plutôt convenu à une salle de bains qu'à une si auguste assemblée? Nos âmes n'ont-elles pas plus besoin du sentiment de la piété que de la vigueur du dessin? Que Dieu donc inspire la Sainteté de Paul comme il inspira la Béatitude de Grégoire, qui préféra déparer Rome de ses superbes statues antiques, que de priver, à cause de leur perfection, du respect des fidèles, les humbles images des saints (César Cantu). »

L'influence de Michel-Ange sur l'art a été désastreuse, et ce n'est pas à l'art chrétien seulement qu'il a nui, c'est à l'art de la Renaissance; il en a été le corrupteur par ses excentricités inimitables, en peinture, en sculpture, comme en architecture. Sa chapelle Sixtine est un prodige d'audace et de dessin. La voûte surtout est d'un effet écrasant : les Titans ont réussi à escalader le ciel. Ces prophètes, ces sibylles, ces figures nues à tous les âges et dans toutes les attitudes, renversent, malgré leur mérite, toutes les lois du goût. Tout est sacrifié à ces emportements du génie : les dimensions de l'édifice, les lignes de la perspective, et ces belles fresques des peintres de Florence et de Pérouse, derniers chefs-d'œuvre de l'école chrétienne en Italie. L'exagération de Michel-Ange est la même en sculpture. Quelles beautés n'a-t-on pas trouvées dans son *Moïse*, où il s'est représenté plus lui-même que le chef du peuple de Dieu! Quelles louanges n'a-t-on pas données à ses statues de tombeaux, destinées à des églises et qui auraient déparé des sépultures païennes! Il fut aussi, en architecture, une cause de décadence par la recherche du colossal, par ses arcs surbaissés et ses détails trop saillants. Il a passionné les artistes de tous les pays, et il a perdu tous ceux qui ont voulu l'imiter.

Non-seulement la Renaissance a séparé l'art, des inspirations et des traditions religieuses, mais encore elle lui a ravi son unité, sa puissance. Au moyen âge comme à l'époque de Phidias, l'artiste était à la fois architecte, sculpteur et peintre, parce qu'il travaillait, à l'ombre du temple, à une œuvre

complète. Il excellait dans une partie de l'art, mais il connaissait toutes les autres, et c'est ce qui augmentait son talent. Tous les grands artistes de la Renaissance sont sortis des ateliers chrétiens du quinzième siècle; mais, après eux, ces ateliers n'ont plus existé. Chacun s'est choisi une spécialité et a suivi ses goûts et sa fortune. L'art s'est divisé; l'architecture n'a plus enseigné à la sculpture la noblesse des lignes et la beauté des proportions, et la sculpture n'a plus donné à la peinture la science et le sentiment de la forme.

L'artiste, ne travaillant plus pour l'Église, chercha des Mécènes parmi les riches et les puissants. L'architecte bâtit des châteaux au lieu d'élever des cathédrales. Les bustes de princes remplacèrent, pour le sculpteur, cette multitude de statues dont il ornait le portail des églises. Le peintre fut le plus occupé. On lui commanda des tableaux, mais ce ne furent pas des tableaux de dévotion. La mythologie avait triomphé du christianisme. Un paganisme sans idéal plaisait davantage, et donnait l'occasion de peindre des nudités; le nu a été la passion de la Renaissance. Les plus sages se réfugièrent dans l'étude de la nature et dans les réalités de la vie bourgeoise. Leurs œuvres offrirent du moins un charme véritable et sans danger. Un beau paysage de Claude Lorrain ou une bonne scène flamande sont bien préférables aux divinités de Rubens et aux bacchanales de Jordaens.

Il est curieux de suivre l'invasion de la Renaissance italienne en Europe et d'en observer les différents résultats. Elle fut moins désastreuse en France que dans les autres pays. Notre génie national sut profiter des progrès de l'art italien, sans perdre ses qualités naturelles. Il corrigea les défauts de son architecture du quinzième siècle, tout en conservant la grâce et la délicatesse de son ornementation. Il créa les admirables châteaux de Gaillon, de Chambord, de Chenonceaux, qui sont une des gloires artistiques de la France, mais il échoua dans l'architecture religieuse. L'église de Saint-Eustache est un triste spécimen de la Renaissance. Son plan et ses proportions, empruntés à notre style ogival, sont défigurés et encombrés par des détails classiques sans rapport avec l'ensemble. Les sculpteurs que Charles VIII ramena d'Italie en 1495 influencèrent aussi l'art français. Les frères Juste remplacèrent dans la faveur royale Michel Colombe et ses neveux qui formèrent notre dernier atelier chrétien (fig. 175). Les élèves

égalèrent au moins les maîtres, et les statues de Jean Goujon et de Germain Pilon rivalisèrent avec celles de Benvenuto Cellini.

Le château de Fontainebleau fut notre école de peinture. Le progrès fut lent, mais enfin la France put se glorifier de deux grands artistes, supérieurs, au point de vue chrétien, aux peintres de la Renaissance. Nicolas Poussin

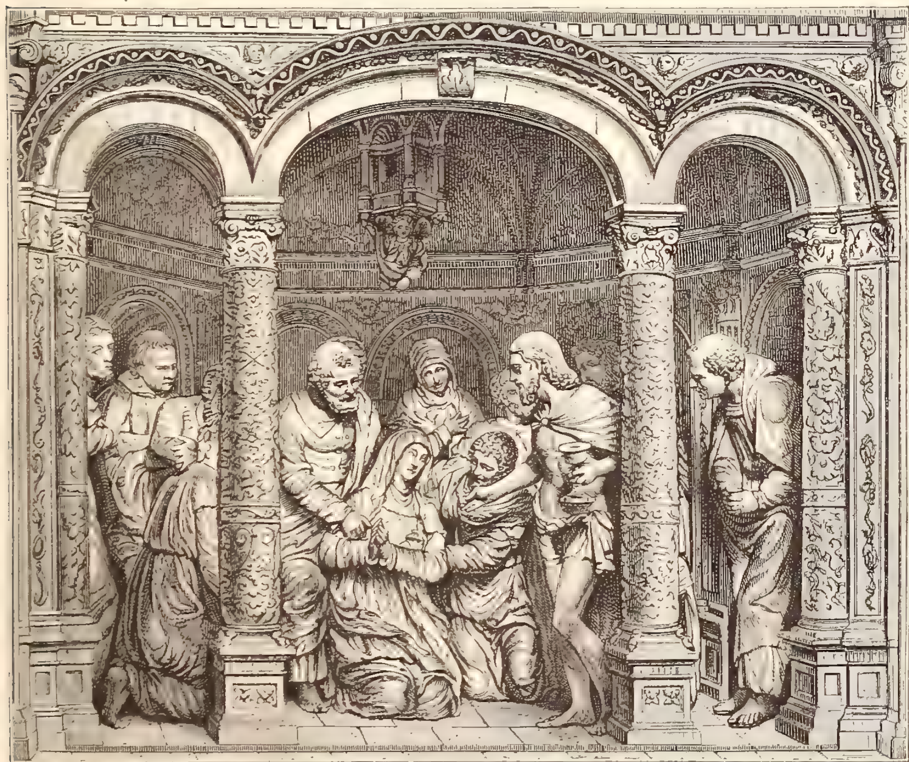


Fig. 175. — Mort de la Vierge. Jésus-Christ apporte la communion à sa mère. Groupe en pierre l'abbaye de Solesmes (Sarthe). xvie siècle.

surpassa, par la science et la sévérité de son style, les Carrache, le Dominiquin et le Guide, ses contemporains. S'il se préoccupa plus, dans ses compositions, des règles de l'art que des sentiments de piété, il traita toujours les sujets religieux avec une intelligence véritable et une parfaite convenance. Tous ses tableaux sont médités et profondément pensés.

Le Sueur est un artiste chrétien qu'on ne saurait trop admirer. Nul ne lui est comparable dans l'école française. Quoiqu'il n'ait jamais été à Rome, il sut s'approprier, mieux que tout autre, les qualités des maîtres italiens,

dont il étudia les tableaux et les gravures. S'il n'a pas toujours la pureté du dessin de Raphaël et la solidité de sa peinture, il s'élève jusqu'à lui dans quelques compositions, dans la *Prédication de saint Paul à Éphèse,* par exemple, dans le *Martyre de saint Gervais et de saint Protais,* mais il le surpasse beaucoup par le sentiment religieux. Sans parler de sa *sainte Véronique* et de sa *Descente de croix* du musée, il suffira de citer sa *Vie de saint Bruno,* dont le style noble et vrai l'égale au Giotto et à fra Angelico lui-même, dans leurs légendes de saint Dominique et de saint François.

Comment oublier, en parlant de l'art chrétien, l'ancienne école flamande qui en est une des gloires les plus pures, et qui a été une des victimes de la Renaissance? Elle était née à l'ombre de la cathédrale de Cologne, au quinzième siècle. Son enfance s'était exercée sur le vélin des manuscrits. Maître Wilhelm et maître Stephan développèrent ses qualités charmantes et son caractère national. Ce n'est pas le grand art traditionnel ni la recherche de l'idéal; c'est le sentiment chrétien dans sa simplicité, c'est la prière faite en famille plutôt que la liturgie de l'Église.

L'artiste prend ses modèles dans son intérieur et s'efforce de mettre les vertus des Saints sur le visage de sa femme et de ses enfants. Il ne craint pas de prêter à la Vierge et à l'enfant Jésus les scènes de naïve tendresse dont il est le témoin; mais du moins son naturalisme est plein d'innocence et de pureté. Les fonds de ses tableaux reflètent une vie heureuse et paisible. Le ciel est lumineux et l'horizon transparent; les détails y abondent : les arbres, les fleurs, les animaux, les oiseaux, toute la création est là comme un hommage reconnaissant au Créateur. Cette école se répand dans les Flandres, à Gand, à Bruges, à Anvers, qui rivalisaient alors par leur richesse et leur puissance avec les républiques italiennes. Les frères Van Eyck peignent leurs chefs-d'œuvre, la *Source de Vie* et le *Triomphe de l'Agneau;* Roger de Bruxelles, les *Sept sacrements,* et Memling, les tableaux de l'hôpital Saint-Jean et le poëme ravissant de la *Châsse de sainte Ursule.*

L'école de Bruges se maintient dans sa pureté pendant tout le quinzième siècle, au milieu des guerres et du luxe des ducs de Bourgogne. Ses peintres allaient en pèlerinage à Rome, mais ils ne se laissaient pas séduire et résistaient à la passion de l'antique et de la mythologie. Ce fut au commencement du seizième siècle que Gossart de Maubeuge subit l'influence fatale de la

Renaissance; elle augmenta rapidement sous le règne si peu catholique de Charles-Quint, et la peinture flamande renia son passé, pour se livrer à l'imitation servile de l'Italie. Frans Floris surtout revint fou de Michel-Ange et entraîna ses compatriotes dans la voie nouvelle. Parmi ses nombreux élèves, quelques-uns lui furent supérieurs. Les Porbus, Martin de Vos et Otto Venius eurent des qualités réelles et traitèrent les sujets religieux avec convenance,

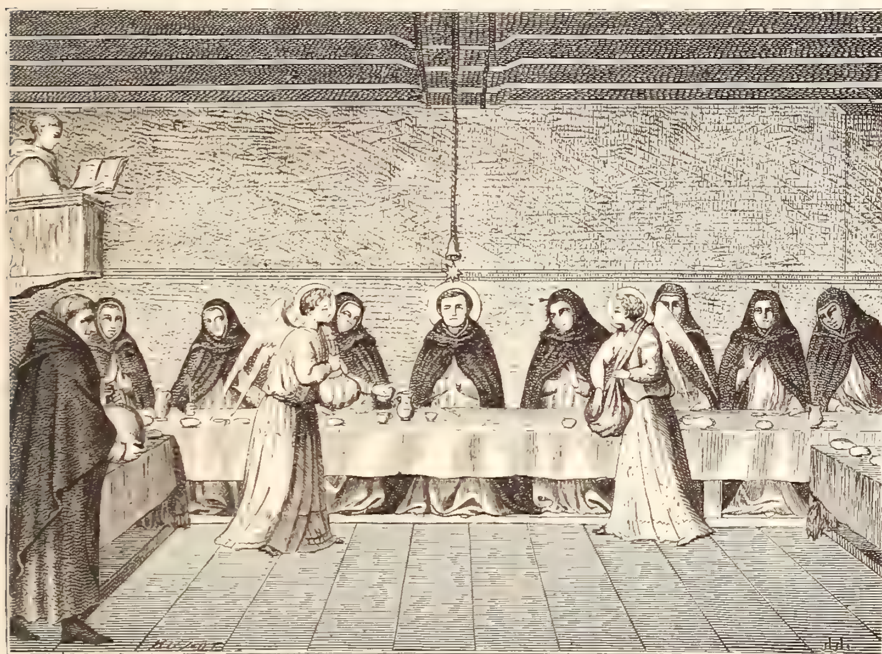


Fig. 176. — Repas servi par les Anges. Predella du *Couronnement de la Vierge*, par fra Angelico, au musée du Louvre. xve siècle. — La confiance de saint Dominique dans la Providence était si grande, rapporte la légende, qu'il faisait mettre ses disciples à table quand il n'avait rien à leur donner, et que les Anges leur apportaient en abondance la nourriture dont ils avaient besoin.

mais ils n'arrêtèrent pas la décadence que précipita le talent de Rubens.

Celui qui admire dans Rubens autre chose que la richesse de sa palette, son habileté de main et sa prodigieuse fécondité, est incapable de comprendre, nous ne disons pas l'art chrétien, mais l'art de la Renaissance. Ce faux grand seigneur, qui aimait autant l'argent que le faste et les honneurs, séjourna longtemps en Italie et en étudia les maîtres. Il crut les imiter, il ne fit que les parodier. L'éclat tumultueux de ses couleurs ne ressemble en rien à la vérité, à l'harmonie de l'école vénitienne. Son dessin fougueux et

boursouflé est ce qu'il y a de plus opposé à la noblesse de Raphaël et à la science de Michel-Ange. Il n'eut jamais l'intelligence du beau et plaça son idéal dans l'exubérance de la chair et la somptuosité des étoffes. Ses draperies ont la mollesse et l'embonpoint de ses muscles, et c'est dans ses portraits seulement qu'il échappe au trivial. Nous ne discuterons pas les mérites de ses compositions profanes, de son histoire mythologique de Marie de Médicis, de ses kermesses et de ses bacchanales, mais nous protesterons de toutes nos forces contre ses tableaux religieux. Nous avons vu l'admiration factice des touristes devant ses chefs-d'œuvre d'Anvers, sans pouvoir la partager, et nous regretterons toujours les éloges que l'on donne à l'abus d'un pareil talent. La vulgarité des types est poussée jusqu'à l'inconvenance, et la mise en scène, la pose des personnages, la nullité des expressions, la bizarrerie des costumes nous semblent une véritable profanation de l'art chrétien. Rubens est l'artiste qui a le plus faussé le goût artistique en Europe, et, si ses nudités ne sont pas un danger pour les mœurs, c'est qu'elles révoltent trop par leur matérialisme grossier.

L'Espagne, où Rubens fut ambassadeur, subit son influence, et, sous un certain rapport, Murillo appartient à son école. On dit qu'au moment de sa mort, un vieux peintre espagnol, après avoir reçu les derniers Sacrements, prit un morceau de charbon dans l'encensoir éteint de l'enfant de chœur, et traça sur la muraille une tête de Christ, comme un acte de foi et une prière suprême. L'enfant de chœur était Murillo, qui reçut ainsi sa première leçon de dessin : elle lui porta bonheur. Il suivit, à ce qu'il paraît, dans ses débuts, les traditions de l'école chrétienne, et peignit de petits tableaux et des bannières pour le peuple et les confréries. La rencontre d'un élève de Van Dyck lui donna le désir de visiter l'Italie et la Flandre. Il multiplia ses compositions pieuses, les vendit dans les foires, et les expédia en Amérique pour se procurer des ressources de voyage. Il partit à vingt-cinq ans, mais, arrivé à Madrid, la protection de Velasquez, son compatriote, lui ouvrit les galeries, les palais où étaient réunis les chefs-d'œuvre de la Renaissance ; il y trouva, avec les toiles du Titien et de Paul Véronèse, des tableaux de Rubens et de Van Dyck : son sort était fixé. Il resta en Espagne, pour en être le grand coloriste.

Murillo ressemble à Rubens par sa verve, sa facilité d'exécution et son étonnante fécondité ; mais il lui est supérieur par le charme de sa couleur

et l'usage chrétien de son talent. Il était sincèrement religieux, et la foi espagnole n'eût pas accepté les débauches païennes du peintre flamand. Le pinceau de Murillo s'exerça sur tout ce que le soleil éclaire. Il se joue dans ses rayons et y trouve les nuances les plus riches et les effets les plus piquants. Il s'en sert pour tous les sujets : mendiants, estropiés, grands seigneurs, femmes espagnoles au balcon, moines en prières, paysages, fleurs, animaux, tout lui est bon pour y faire briller la couleur. Les réalités les plus vulgaires sont même pour lui l'occasion de montrer davantage son talent. Il improvise aussi dans la lumière une foule de sujets religieux; il a peine, malgré son incroyable facilité, à satisfaire toutes les églises et tous les monastères qui lui en demandent.

La piété de Murillo n'est pas celle du saint religieux de Fiesole, peignant à genoux et en pleurant d'amour ses Christs et ses Vierges; c'est la piété de l'Espagnol qui habille ses Madones à la mode du jour et qui danse dévotement aux processions du très-saint Sacrement. Il est même à remarquer que ses Vierges et ses Saints sont moins religieux que les personnages qui les accompagnent. Il n'a pas de visions du ciel, et il n'ose copier les types de la terre, tandis qu'il rend avec énergie la foi qui brille sur le visage de ceux qui l'entourent. Ses Vierges surtout manquent souvent de pureté et de noblesse dans l'expression, la pose et l'ajustement. Ses grands anges rappellent ceux de la Renaissance, et les petits chérubins dont il peuple ses nuages ressemblent trop, avec leurs ailes, aux Amours de l'Albane. Sous tous les rapports, Murillo est bien plus religieux que Rubens. On ne trouve certainement pas dans ses tableaux de piété les inconvenances commises par les peintres de la Renaissance, mais il n'y faut pas chercher non plus une grande élévation de style et les modèles de l'idéal chrétien. La lumière qui les éclaire n'a rien de surnaturel, et les personnes qui verraient dans son harmonieuse transparence les reflets mystiques de l'extase, seraient sans doute sous le charme d'une illumination intérieure, comme sainte Cécile, qui chantait pieusement dans son cœur, en entendant des concerts profanes.

La Renaissance ne nuisit pas seulement à l'art chrétien en lui ôtant ses croyances et ses traditions, elle le persécuta encore par la Réforme et la Révolution qui furent les conséquences logiques de sa doctrine, l'indépendance absolue de la raison humaine. Le seizième siècle vit renaître la

fureur des iconoclastes. Les protestants ne se contentèrent pas de briser les images ; ils renversèrent les monuments. Qui pourrait dire les ruines qu'ils firent en Allemagne, les chefs-d'œuvre qu'ils détruisirent dans les Flandres ? Un auteur dont on ne peut suspecter le témoignage, W. Cobbett, a raconté le pillage des abbayes et des bibliothèques, en Angleterre, et ce que firent pour les sciences et les arts Henri VIII, le cynique bourreau, et sa digne fille, la *reine vierge* Élisabeth. Les huguenots, pendant les guerres civiles qu'ils excitèrent en France, saccagèrent les églises, brûlèrent les reliques et mutilèrent les statues ; mais leurs exploits ont été bien surpassés par les révolutionnaires de 93, pendant le règne affreux de l'athéisme et de la déesse Raison. Que d'églises renversées, de châteaux brûlés, de chefs-d'œuvre anéantis ! Jamais invasion de barbares ne causa tant de ruines, et ces ruines, on peut les mettre au compte de la Renaissance, puisqu'elles sont la conclusion de son principe, la négation de l'autorité de Dieu et de l'Église.

L'art chrétien a-t-il péri sous ces ruines ? Faut-il nous borner à l'admirer dans le passé sans espérer de le voir renaître dans l'avenir ? Nous ne le croyons pas, et nous pouvons dès maintenant donner des preuves de sa vitalité.

Qu'est-ce, en effet, que ce mouvement universel de l'esprit public, qui, depuis quarante ans, ramène les études vers ces monuments et ces traditions du moyen âge que les sinistres ravages du siècle dernier semblaient avoir détruits ? N'est-ce pas là l'action divine subjuguant l'histoire et la science, et les contraignant à rendre témoignage contre elles-mêmes et à proclamer la vérité, en réfutant les mensonges répandus en leur nom ? Aussi peut-on dire que l'archéologie est pour l'art ce que la philosophie est pour la religion : un peu en éloigne, beaucoup y ramène.

Le même courant entraîne les nations catholiques et les nations protestantes. Les peintres qui ont illustré la nouvelle école allemande ne sont-ils pas venus de Lubeck et de Francfort à Rome, et n'ont-ils pas trouvé dans les basiliques et les cloîtres les notions du grand art et la lumière de la foi catholique ? L'Angleterre est venue à son tour étudier et reconquérir, en Normandie et dans l'Ile-de-France, cette architecture chrétienne qu'elle en avait autrefois reçue, et que son sol longtemps inculte voit enfin refleurir. Dans l'ordre théorique, littéraire et scientifique, amis et ennemis sont à l'œuvre et fouillent les débris du passé, interrogeant les ruines et les

archives, recueillant les moindres restes échappés au pillage, au feu et au marteau des révolutions. Aujourd'hui tous ces débris sont disputés, acquis au poids de l'or, comme si le progrès moderne était jaloux de surpasser l'engouement des artistes et des princes du seizième siècle.

L'art du moyen âge, méconnu et bafoué au dix-septième siècle, et dont le dix-huitième se flattait d'anéantir les derniers vestiges, cet art si profondément chrétien, a été de nos jours prôné et glorifié par ceux-là mêmes qui comprenaient le moins le mystère de son immortelle beauté. Voltaire, énumérant les monuments de la ville de Paris dans son histoire du siècle de Louis XIV, avait supprimé Notre-Dame. Ses disciples, au contraire, furent les premiers à entreprendre la monographie de cette cathédrale, et les plus empressés à concourir à sa restauration. L'on peut dire que les savants de la Renaissance ne montrèrent pas plus de zèle pour recueillir les œuvres de l'antiquité païenne que les archéologues de nos jours n'ont mis de passion à réhabiliter les monuments de la civilisation chrétienne.

Cet immense travail ne devait pas rester infructueux; aussi, en peu d'années, nous avons vu germer et refleurir sur le sol ravagé de la France et de l'Angleterre, jusqu'en Amérique et aux extrémités de l'Asie, toute cette végétation artistique que les orages de la Révolution et de la Réforme avaient pour un temps desséchée. Là même où la souche semblait déracinée, de nouveaux jets surgissent : la séve remonte, et assure aux générations nouvelles les bienfaits de son inépuisable fécondité.

Sans sortir de cette Rome qui a été le berceau de l'art chrétien, faut-il compter pour rien la découverte de l'Emporium qui livra naguère à Pie IX les marbres que les derniers Césars avaient amassés et destinaient à décorer des temples et des palais qui ne devaient jamais être construits? D'où vient que ces carrières avaient échappé à toutes les fouilles antérieures? Ces dernières épaves de la civilisation païenne gisaient cependant presque à fleur de terre au pied de l'Aventin. Elles attendaient le jour et l'heure marqués pour leur mystérieux emploi. Aujourd'hui elles sont tributaires de saint Pierre. Pie IX, le glorieux captif du Vatican, possède les marbres de l'Emporium, et ces marbres transformés semblent se multiplier sous sa main. Il les distribue aux évêques, aux missionnaires, aux pèlerins de l'Ancien et du Nouveau Monde, et ces pierres, marquées du sceau pontifical, vont

au loin décorer les autels et former les assises d'innombrables sanctuaires. Cette consécration, renouvelée des temps primitifs, n'est-elle pas un présage de renaissance pour l'art chrétien, et un symbole de la perpétuité de sa mission divine ?

Le temps des luttes et des incertitudes touche à son terme : la science a reconstitué la trame des traditions ; ses fouilles profondes ont creusé un lit où le fleuve de vie doit reprendre son cours. Déjà la foi des peuples offre à l'art de nouvelles inspirations. Non contente de réparer, d'agrandir et de multiplier les églises, la piété renaissante demande à l'architecture d'autres monuments, où la sculpture et la peinture retraceront et glorifieront, non-seulement la vie du Christ, depuis l'humble crèche de Bethléem jusqu'au sommet du Calvaire, mais aussi ses conquêtes et ses bienfaits, depuis les merveilles de la Pentecôte jusqu'aux prières que l'Église adresse au Sacré-Cœur de Jésus pour obtenir le salut de Rome et de la France.

E. Cartier.



Fig. 177. — D'après une miniature d'une Apocalypse du XIIIe siècle.
Biblioth. de M. Ambr. Firmin-Didot.

CONCLUSION

CONCLUSION


Initiale du dix-septième siècle. Bibliothèque de M. Ambr. Firmin-Didot.

JÉSUS-CHRIST est le Fils unique du Dieu unique. Il est la puissance, la sagesse et la splendeur increéée de l'Increéé. Il est le Dieu de la terre et du Ciel, le Roi éternel, tout-puissant comme son Père et ne faisant qu'un avec lui dans l'indivisible Trinité. Par un mystère qui passe tout entendement et qui satisfait toute raison, Dieu l'a donné à la terre, et, en le donnant, il s'est donné lui-même. Ce Jésus ainsi donné est Fils de l'Homme et Fils de Dieu, Homme et Dieu tout ensemble : Homme né sous la loi, Dieu pour consommer et accomplir la Loi; Homme pour servir, Dieu pour affranchir; Homme pour plier sous le fardeau, Dieu pour vaincre; Homme pour mourir, Dieu pour triompher de la mort. Et telle est cette merveille, que les yeux de notre esprit peuvent voir la divinité à travers l'humanité, la puissance qui a créé le monde et vaincu l'enfer à travers l'infirmité que l'iniquité humaine a clouée sur la croix. Car Jésus est un être divin composé de deux natures bien différentes, l'une divine, l'autre humaine; l'une increéée, l'autre créée; l'une éternelle, l'autre temporelle. Par cet ouvrage, par ce miracle, la divinité vit en l'homme et l'homme subsiste en Dieu;

l'homme et Dieu se retrouvent sans cesse en Jésus-Christ. Il est né, mais d'une vierge. Ce n'est qu'un enfant pauvre dans un berceau d'emprunt, mais une étoile l'annonce, les Anges le saluent d'un cantique qui renferme en deux mots toute sagesse, les Saints le bénissent, les rois de la science viennent l'adorer, les tyrans ont peur. Il fuit, mais enveloppé d'une garde invisible. Il vit dans l'humilité, mais souverain maître de tout; dans l'infirmité, mais sa parole guérit les malades, ressuscite les morts, chasse les démons, arrête la séve des plantes, commande aux éléments. Il paye le tribut, mais en rendant la mer tributaire. Il souffre sur la croix, mais à l'heure prédite et comme il l'a voulu. Il expire, mais le centurion le reconnaît sur le bois infamant où il meurt, comme les bergers et les Mages l'ont reconnu dans la crèche où il est né. Il est enseveli mort, et il écarte lui-même la pierre de son sépulcre, et il en sort vivant.

Est-ce Dieu? est-ce l'homme? Où est le Dieu dans ces abaissements, dans ces souffrances et dans ces misères? Où est l'homme dans ces merveilles? Ni le Dieu ni l'homme n'est seul nulle part. Jésus a si bien lié sa divinité et son humanité, que toute scission le rend inexplicable. S'il n'est pas Dieu, il n'est qu'un imposteur; s'il n'est pas homme, l'œuvre de Dieu ne se conçoit plus et la divinité même disparaît. Dieu seul rend compte de l'homme, l'homme seul rend compte de Dieu, et c'est partout l'Homme-Dieu. En l'Homme-Dieu tout est logique et convenance en même temps que divinité. Partout il dépasse la raison humaine, il ne la viole nulle part; il la confond sans cesse, il ne l'épouvante jamais.

Le pape saint Hormisdas, résumant l'enseignement du pape saint Léon, donne à un empereur cette belle explication du mystère des deux natures en Jésus-Christ:

« Dieu est Trinité, c'est-à-dire Père, et Fils, et Saint-Esprit; cependant Dieu est Un. *Or, écoute, Israël: Le Seigneur ton Dieu est le Dieu Un.* Toute autre doctrine, ou divise la divinité et admet la folle impiété païenne de la pluralité des dieux, ou attribue la souffrance à l'essence même de la Trinité, et suppose la douleur dans l'impassible nature divine.

« La sainte Trinité est un seul Dieu qui ne se multiplie pas numériquement, qui ne reçoit d'accroissement d'aucune sorte, qui ne subit aucune division. Ce mystère de la substance éternelle, inaccessible à la plus élevée

des natures invisibles, n'entreprenons pas d'en soumettre les profondeurs aux lois des choses humaines. Adorons l'incompréhensible et ineffable substance de la Trinité, Père, et Fils, et Saint-Esprit, où la distinction



Fig. 178. — La Trinité. Autour du Père, du Fils et du Saint-Esprit se pressent les anges recueillis en prière ou portant les insignes de la Passion, avec la foule des martyrs et des saints de l'Ancienne et de la Nouvelle Loi. Plus bas, on voit à droite l'empereur, le roi, le chevalier, tous les membres de la société laïque jusqu'au vilain ayant son fléau sur l'épaule; à gauche, le pouvoir spirituel a pour représentants le pape, le cardinal, l'évêque, l'abbé, les moines et les religieuses. — Tableau d'Albert Dürer (1511), au musée impérial de Vienne.

subsiste dans l'indivisibilité, où l'Unité empêche toute division de l'essence, quoique les personnes amènent le nombre; et prenons garde de laisser à chaque personne ce qui la distingue, sans ôter à aucune d'elles la divinité et sans rapporter à l'Essence ce qui est le propre de l'une ou de l'autre.

« Dieu Père, Dieu Fils, Dieu Saint-Esprit, Trinité sans division : incompréhensible mystère ! Nous savons cependant que le propre du Père est d'engendrer le Fils, que le propre du Fils de Dieu est de naître du Père et égal au Père, que le propre du Saint-Esprit est de procéder du Père et du Fils dans l'unité d'une même substance. Ce qui est écrit, que dans les derniers temps *le Verbe s'est fait chair et qu'il a habité parmi nous,* est aussi le propre du Fils de Dieu. Ainsi, dans les entrailles de la sainte Vierge Marie, vierge Mère de Dieu, les deux natures étaient unies sans aucune confusion. Celui qui, avant tous les temps, est le Fils de Dieu, devenait fils de l'homme. Il naissait, dans le temps, d'une mère comme les autres hommes, mais sans ouvrir le sein de sa mère et en laissant intact le sceau de sa très-sainte et très-parfaite virginité : mystère tout à fait digne de la naissance d'un Dieu ! Ne devait-il pas naître préservé de toute souillure humaine, Celui dont la conception avait eu lieu sans aucune intervention de l'homme et qui gardait ce qu'il tenait du Père céleste en offrant aux yeux des hommes ce qu'il avait pris de sa mère bénie ?

« Couché dans la crèche, il était en même temps dans le Ciel; enveloppé de langes, il était adoré par les milices d'en haut. Encore enfant, il enseignait une doctrine surhumaine et manifestait sa puissance par des prodiges divins. Dieu et homme tout ensemble, non par une adjonction quelconque, mais parce qu'il était lui-même le Fils de Dieu. Dieu et homme, c'est-à-dire force et faiblesse, humilité et majesté; vendu et rédempteur; mis en croix et donnant le royaume des cieux; revêtu de notre infirmité à ce point de recevoir la mort, possesseur de la puissance divine à ce point de reprendre la vie. Parce qu'il avait voulu naître homme, il a été enseveli; parce qu'il est demeuré semblable à son Père, il s'est ressuscité. Étant l'un d'entre les morts, il a ranimé ceux qui gisaient en poussière dans le tombeau; sans quitter le sein de son Père, il est descendu aux enfers; ayant rendu son âme suivant la loi commune à tous les hommes, il l'a reprise de sa force de Dieu.

« Qu'il en soit ainsi, c'est ce que nous enseigne et nous atteste lui-même Celui qui l'a fait. Ne voulant pas que le spectacle des souffrances de son corps nous portât à croire qu'il n'est pas Dieu, ne voulant pas non plus que l'éclat de ses miracles nous entraînât à penser qu'il est Dieu seulement et

qu'il n'est pas homme, il nous a instruits par la conduite diverse de deux des Apôtres. La foi de Pierre nous apprend que le Christ Notre-Seigneur est Dieu; le doute de Thomas, qu'il est homme. Lorsqu'il demande à ses Disciples ce que les hommes disent de lui, que veut-il, sinon provoquer la réponse de Pierre : *Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant?* Et la louange donnée à cette parole, inspirée de Dieu le Père, produit en nous

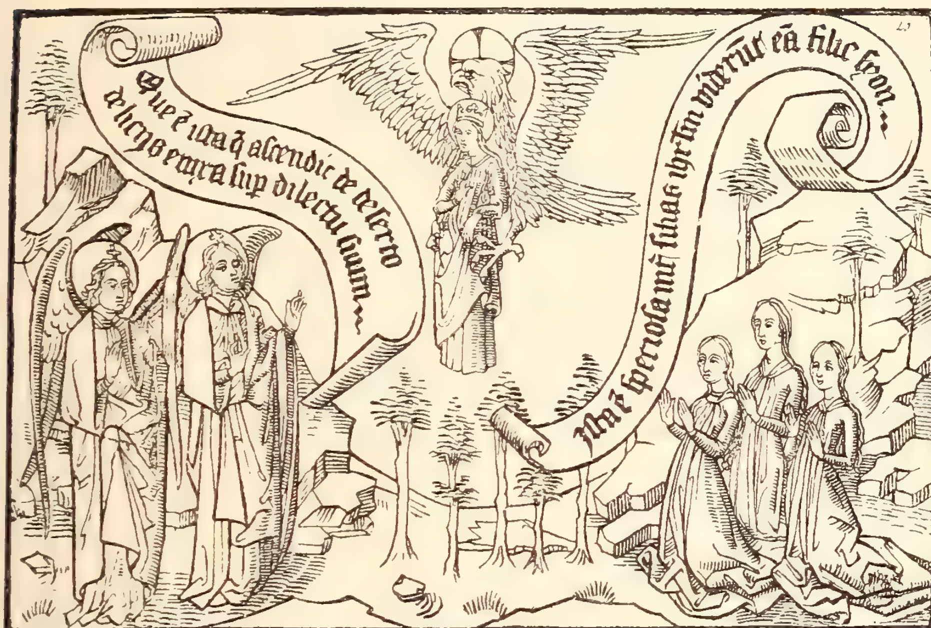


Fig. 179. — Jésus-Christ, sous la figure de l'aigle portant le nimbe crucifère, retire l'âme fidèle des séductions du monde; avec une inscription latine qui signifie : « Quelle est celle qui s'élève du désert, enivrée de délices et appuyée sur son bien-aimé (Cant. VIII, 5). » — Fac-simile réduit d'une gravure du *Cantique des cantiques*, xve siècle.

la foi à la vérité qu'elle révèle. De même, lorsque après la résurrection le Seigneur apparaît aux Apôtres, pourquoi l'absence et ensuite le doute de Thomas? C'est afin que le monde croie ce que le Disciple incrédule a vérifié, et que l'universalité des fidèles puisse connaître ce qu'était Jésus par le témoignage de celui à qui il a ordonné de le toucher de ses mains. Car le doux Sauveur n'a pas mis ainsi en évidence l'incrédulité de Thomas pour la confusion de son saint Apôtre, mais pour l'instruction de la postérité. Ainsi encore le Seigneur se joignit aux deux Disciples qui allaient à Emmaüs et s'entretint avec eux. Ils avaient appris la résurrection par le

rapport des saintes femmes, et cependant ils demeuraient en doute. Afin que leur incrédulité servît à affermir la foi dans les siècles à venir, Jésus interprétant Moïse et tous les prophètes leur montra que le Christ avait dû souffrir pour entrer dans sa gloire; il établit, par les témoignages multipliés des Livres saints, qu'en lui se trouvent à la fois les deux natures, la nature humaine qu'atteste la passion, la nature divine que révèle la gloire. »

Dans les desseins de Jésus-Christ sur le monde, le même mystère se manifeste par la même apparence d'opposition entre ces desseins et les moyens qu'il emploie pour les accomplir.

Il veut asseoir un empire sur la terre en proie à la force; il a la force dans les mains, et il la brise. Il vient attirer à lui le monde, il prend le contre-pied de tout ce que cherche le monde, il est et il s'appelle le Crucifié. Il lègue à douze ignorants cette croix pour tout héritage; il leur enjoint de la présenter au genre humain : ils le font et ils triomphent, et cela est fait en moins de temps que le plus puissant empire n'a fini d'étouffer la nationalité d'une peuplade conquise. Les idoles tombent, une nouvelle humanité se lève; la parole toute seule de Jésus opère un tel miracle. Cette parole qu'il a donnée aux Apôtres et qu'ils n'ont pas comprise lorsqu'il la prononçait, cette parole qui a révolté les Juifs et qui révolte l'instinct premier de tout homme, est cependant, comme les Apôtres la nomment maintenant, la *parole de réconciliation* qui remet tout en ordre et en paix, l'homme avec Dieu, l'homme avec l'homme, l'homme avec lui-même. Elle change tout dans la société, dans les esprits, dans les cœurs; elle illumine toutes les ténèbres, elle féconde toutes les stérilités; par elle, le Juif stupéfait voit clair dans les Écritures dont les profondeurs désolaient son intelligence, le Païen échappe du labyrinthe où le sophisme dévorait sa raison.

Quelle vie et quelle lumière déjà dans les premiers chrétiens, quelle allégresse ! L'homme désormais sait où il va; il se sent maître de sa route et sûr de son but. La parole du Créateur n'avait fait de l'homme qu'un homme, le Verbe incarné a fait de l'homme un Dieu, il l'a fait « participant de la nature divine ». C'est saint Pierre qui dit cette chose immense, et l'homme le croit et le comprend; l'homme qui adorait les fétiches et les empereurs ! Et dans cette hauteur où il monte, il devient humble et doux;

Adam, Ève et Abel [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] David | LES SIBYLLES ET LES PROPHÈTES | LES SAINTS INNOCENTS | LES QUATRE ÉVANGÉLISTES | NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST. | SAINT JEAN [illegible] ET LES APÔTRES | [illegible] | [illegible]

LES QUATRE DOCTEURS DE L'ÉGLISE.

TRIOMPHE DE JÉSUS-CHRIST DANS L'HUMANITÉ.

[illegible] monde. Son char est conduit par les animaux symboliques des quatre évangélistes et par les quatre docteurs de l'Église, saint Grégoire le Grand, saint Jérôme, saint Augustin, saint Ambroise.

Son cortège est formé par les saints de l'Ancien Testament, qui le précèdent, et par les saints du Nouveau Testament, qui le suivent.

[illegible]



LES CONFESSEURS.

Saint Christophe.

et la faculté sublime de l'adoration, jusqu'alors si déplorablement abusée, se développe suivant sa nature et couronne la terre de la radieuse floraison des saints.

On objecte que néanmoins tout n'est pas converti. On montre, avec une joie homicide, tout ce qui, au contraire, se détache et s'en va. Sans doute! et Dieu ne fait pas ce qu'il n'a pas voulu faire. Le libre arbitre subsiste. Celui qui t'a créé sans toi, dit saint Augustin, ne te sauvera pas sans toi. Tu ne veux pas te sauver, tu ne veux pas aider Jésus-Christ dans l'œuvre de ton salut : tu ne seras pas sauvé, tu mourras.

L'adoration peut avoir lieu dans le ciel ou dans l'enfer : à l'homme de choisir. C'est là tout ce libre arbitre dont l'orgueil et la stupidité de l'homme ne doivent pas penser à faire une dignité divine, lorsqu'ils l'appellent la liberté. Il n'y a que Dieu qui possède la liberté. L'homme a le libre arbitre, et c'est beaucoup, mais il ne peut se dispenser de l'exercer. Il choisit entre le bien et le mal, entre le ciel et l'enfer. Point d'abstention possible; s'abstenir, c'est avoir choisi.

Ce libre choix, toujours laissé à l'individu, est parfois proposé à l'humanité tout entière. Un décret de Dieu la contraint de se prononcer entre Jésus et Barabbas. La civilisation moderne, fondée sur la divinité de Jésus-Christ, subit une de ces crises redoutables. Elle a pris du penchant pour Barabbas, elle écoute volontiers les voix qui lui crient de chasser Jésus-Christ. Qu'arrivera-t-il si Jésus-Christ est chassé?

Oter Jésus-Christ du monde n'est pas possible. Le tombeau même le garde vivant. Lui ôter le trône, le reclouer à la croix, il peut le permettre. Or l'esprit qui médite ce grand crime contre Dieu et contre le genre humain, ne veut pas tant ravir la couronne aux rois que leur donner la tiare, le trirègne des trois concupiscences, la tiare de Satan. L'époque qui reverra Jésus-Christ au Calvaire reverra Tibère à Caprée, et le dieu Tibère aura encore des temples.

Mais cette divinité n'aura qu'une heure, et jusque-là l'Église est vivante; et, pendant cette heure même, l'Église vivra et l'ordre général de la Rédemption sera maintenu. Les secrets de la miséricorde du Christ sont insondables comme ceux de sa puissance. Tout ce qui doit appartenir au Christ lui appartiendra. Jusqu'à la dernière heure du monde, la Rédemption pro-

fitera de quelque manière au genre humain tout entier. Elle est comme ce torrent de feu liquide qui part des contrées du soleil et qui traverse les froides eaux de la mer dans leur immense étendue. Sans doute, la mer entière n'en est point échauffée; il reste des régions glaciales. Mais si ce fleuve bienfaisant n'existait pas, tout serait glacé, tout périrait. C'est sa chaleur qui entretient la vie partout où la vie se rencontre à quelque degré; et, là où la vie est plus abondante, elle forme des entreprises, elle réalise incessamment des conquêtes sur la mort.

Et il n'est point de régions mortes où ne s'élancent les habitants des régions de la vie, les vivants qui chantent le *Credo* des Disciples du Seigneur et Sauveur Jésus.

Louis Veuillot.



Fig. 180. — La nef mystique.
Miniature d'une *Bible moralisée*, fonds fr. nº 9561, à la Bibl. nat. de Paris. xivᵉ siècle.

TABLES DES FIGURES

I. TABLE ALPHABÉTIQUE.

CHROMOLITHOGRAPHIES.

Pages.

Triomphe éternel de Jésus Christ, d'après *la Dispute du Saint-Sacrement*, de Raphaël. Frontispice.
Visitation (la), par D. Ghirlandajo. xve siècle.. 56
Prédication de saint Jean-Baptiste, par André del Sarto.... 76
Noces de Cana, miniature d'un ms. du xive s. 94
Pêche (la) miraculeuse, par Raphaël.... 100
Tempête (la) apaisée, par R. Balze. xixe siècle. 112
Résurrection de Lazare, par Giotto. xive siècle. 232
Entrée de Jésus à Jérusalem, par H. Flandrin. xixe siècle.... 252
Jugement (le) dernier, fresque d'André Orcagna. xive siècle.... 262
Crucifiement (le), par Duccio. xive siècle.... 304
Christ (le) mort, par fra Bartolommeo. xve s... 318
Institution de la Confession, par fra Angelico. xve siècle.... 330
Mission de saint Pierre, par Raphaël.... 332
Croisades (les), dessin de Lameire. xive siècle.. 426
Docteurs (les) de l'Eglise latine, par Sacchi di Pavia. xvie siècle.... 472
Tête du Christ, terre cuite, dite des Catacombes. 506

GRAVURES.

Pages.

Abraham, fresque de Flandrin.... 35
Adam et Eve après le péché, par le même.... 13
Adoration des Mages, mosaïque.... 59
Agonie de Jésus à Gethsémani, fresque de fra Angelico.... 281
Ame (l') fidèle retirée du monde, gravure.... 563
Ancien (l') et le Nouveau Testament, par fra Angelico.... 47
Ange (un) conduit les Hébreux, miniature.... 126
Anges en prière, par Gozzoli.... 322
Annonciation (l'), sculpture.... 55
Apôtres (les) au pied de la Croix, par Gleyre... 373
Apparition de sainte Scholastique, par Le Sueur. 393
— des trois Anges à Abraham, fresque de Raphaël.... 37
Arbre (l') de Jessé, ostensoir.... 91
Ascension (l'), fresque de Taddeo Gaddi.... 335
Baiser (le) de Judas, par Duccio.... 283
Baptême de Constantin, fresque de Raphaël... 389
— de Jésus, cuve baptismale.... 131
— — fresque d'André del Sarto.. 67
Barbares enchaînés, camée.... 27
Béatitudes (les), travail en cuivre.... 135, 137
Bénitier en ivoire, à Aix-la-Chapelle.... 531
Béthanie, vue.... 229
Bon (le) Pasteur, sculpture.... 189
— — attire un loup, sculpture.... 207
Bordure d'un livre d'*Heures*.... 525
Bossuet, portrait d'Edelinck.... 455
Brigitte (sainte), miniature.... 439
Cène (la), fresque de fra Benedetto.... 269
— — de Raphaël.... 271
Césars (les) divinisés, camée antique.... 23
Chant grégorien, fac-simile.... 483
Chœur de vierges, miniature.... 248
Christ (le) pleuré par les saintes femmes, par Raphaël.... 320
— consolateur, par Ary Scheffer.... 193
— docteur, sculpture.... 121
— en sa gloire, sculpture.... 513
— lumière du monde, mosaïque.... 145
Claude et Agrippine, médaille.... 358
Cloître de Saint-Marc, à Florence.... 533
— du Campo Santo de Pise.... 521
Communion (la), sculpture à Reims.... 507
Comput (le) ecclésiastique, miniature.... 523
Coupe (la) de la Cène.... 273
Création (la), bas-relief de Jean de Pise.... 5
Création de l'homme, fresque de Michel-Ange.. 7
— — mosaïque.... 9

Pages.
Crypte de saint Calliste, à Rome.............. 488
Dante aux portes du ciel, fresque de Magaud... 433
Décollation de saint Jean-Baptiste, par Memling. 141
Denier (le) de César, tableau flamand......... 257
— de Tibère, médaille............... 259
Denis (saint) l'Aréopagite et l'éclipse de soleil, miniature................................ 307
Départ de saint Boniface, par Henri de Hess... 397
Descente du Saint-Esprit, miniature........... 341
Diane (la) d'Éphèse, médaille................. 358
Dioclétien, médaille.......................... 383
Ecce homo, gravure de Rembrandt............ 295
Echelle (l') de Jacob, fresque de Raphaël....... 38
Eglise (l'), épouse de Jésus, gravure........... 313
Empereur couronné par le Christ............... 423
Enfance de Jésus, par S. Petit................ 89
Enfant (l') prodigue malheureux, gravure d'Albert Dürer............. 209
— — : son retour, par Spada.... 213
Espérance (l'), bas-relief d'André de Pise...... 539
Etienne (saint), gravure de Martin Schoen..... 347
Fille (la) de Jaïre, par Rembrandt............ 119
Flagellation (la), parement d'autel............ 293
Force (la), bas-relief d'André de Pise.......... 539
France (la) chrétienne, fresque de Lameire..... 409
François d'Assise (saint) prêche les oiseaux, par Giotto................................ 537
Fuite (la) en Égypte, gravure de M. Schœn.... 61
Gravure de la *Bible des pauvres*. xv[e] siècle... 527
Guérison d'une infirme, gravure d'Albert Dürer. 225
Haine (la), statue symbolique................. 159
Hémorrhoïsse (l'), sculpture.................. 117
Inscription de l'arc de Constantin, à Rome.... 385
Instruments de la Passion.................... 297
Isaac, fresque de Flandrin.................... 35
Isaïe, gravure italienne....................... 41
Jean-Baptiste (saint) entouré de Saints, fresque de Filippo Lippi........................... 79
Jeanne d'Arc conduit Charles VII à Reims, gravure allemande.............................. 441
Jésus bénit l'Église, miniature................ 336
— chez Marthe et Marie, par Le Sueur..... 199
— chez Simon le Pharisien, par Raphaël.... 123
— couronne saint Martin, fresque d'Orsel.. 401
— descend aux limbes, fresque de Memmi.. 309
— — — par A. Magimel.... 310
— devant Caïphe, par Goltzius............ 287
— enseignant, par Overbeck............... 179
— et ses Disciples; la Vigne et les Colombes, fresque des Catacombes.......... 275
— guérit un aveugle, sculpture............ 185
— marchant sur les eaux, de Taddeo Gaddi. 153
— parmi les docteurs, fresque de Giotto.... 65
— rencontre Zachée, miniature............ 245
Joseph (saint) à la tête des Saints, fresque de Flandrin................................ 81
Joseph d'Arimathie chez Pilate, miniature..... 315
Judée (la) conquise, médaille................. 369
Julienne (sainte), vitrail de Claudius Lavergne.. 431
Lac (le) de Tibériade, vue.................... 203
La Salle (le bienheureux), portrait............ 451
Lavement (le) des pieds, par Giotto........... 267
Loi (la) donnée à Moïse, dessin de Prudhon.... 39
Madeleine reconnaît Jésus, fresque de Giotto... 327
Marie et les Patriarches, par Orsel........... 71
— reine des Vierges, par Orsel........... 73
— reine du Ciel, par Orsel............... 75
Martyre de saint Laurent, par Bandinelli...... 382
— d'une chrétienne, fresque de Pompéi.. 381
Massacre (le) des Innocents, par le Guide...... 63
Mauvais (le) riche, par Jean Cousin........... 215
Pages.
Melchisédec, fresque de Flandrin.............. 34
Messe (la) miraculeuse de saint Grégoire, min. 485
Miniature d'une Apocalypse du XIII[e] s. 556
Mise au tombeau, groupe de Michel Colomb.. 321
Monstrance en or, à Reims.................. 505
— en argent doré, à Aix-la-Chapelle. 505
Mort de la Vierge, groupe en pierre........... 549
Multiplication des pains, par Langlois......... 151
— — fresque, Catacombes. 165
Nativité (la), tableau de L. di Credi........... 57
— gravure d'Albert Dürer.......... 58
Nef (la) mystique, miniature.................. 566
Noces (les) de Cana, par Véronèse............ 96
Noé, fresque de Flandrin..................... 34
Notre-Dame d'Amiens : intérieur............. 503
— de Chartres : pourtour du chœur. 511
— de Paris : façade................ 499
— — vue latérale........... 501
— la Grande, à Poitiers............ 496
Orgueil (l'), statue symbolique............... 159
Orphée, symbole chrétien des Catacombes..... 517
Œuvres (les) de miséricorde, travail en bronze. 149
Paresse et Gourmandise, statue symbolique... 161
Patriarches (les), fresque de Flandrin..... 34, 35
Paul (saint) prêchant à Athènes, d'après Raphaël. 355
Payement (le) du tribut, fresque de Masaccio... 177
Pèlerins (les) d'Emmaüs, par Duccio.......... 331
Pharisien (le) et le Publicain, par Schnorr.... 219
Pie V, pape, gravure italienne................ 447
Pie VII, pape, portrait de David.............. 465
Pie IX, pape, par Imlé...................... 469
Pierre (saint) délivré de prison, par Raphaël... 345
Piscine (la) de Siloé, vue 187
Platon, buste antique........................ 19
Poisson (le) immolé, fresque des Catacombes.. 167
Portement (le) de Croix, par Le Sueur......... 299
— — par Martin Schœn.... 301
Pouvoir (le) spirituel et le Pouvoir temporel... 415
Présentation (la) au temple, de fra Angelico.... 60
Pusillanimité (la), statue symbolique.......... 161
Quatre (les) anges de l'Apocalypse, miniature.. 226
Reniement (le) de saint Pierre, par Poussin.... 289
Repas servi par les Anges, par fra Angelico... 551
Résurrection de la chair, miniature............ 50
Sacrifice païen, bas-relief antique............. 30
Saint-Gilles, à Saint-Gilles (Gard)............ 497
Saint-Paul hors les murs, à Rome : intérieur.. 491
Saint-Pierre de Rome : intérieur.............. 543
Saint-Vital, à Ravenne : intérieur............. 495
Sainte-Chapelle (la) : maître-autel............ 535
Sainte-Sophie de Constantinople............... 493
Sainte (la) Famille, par Goltzius.............. 83
Saintes (les) femmes au tombeau, fresque...... 325
Samaritaine (la), par Ph. de Champagne....... 107
Saul renversé sur le chemin de Damas, par Raphaël................................ 351
Sibylle (la) tiburtine, par B. Peruzzi........... 49
Socrate, buste antique........................ 19
Source (la) de vie, par Jean van Eyck.......... 365
Stèle du temple de Jérusalem.................. 197
Tentation (la), mosaïque...................... 69
Titre (le) de la Croix......................... 303
Titus, médaille.............................. 369
Transfiguration (la), mosaïque................ 171
Trinité (la), tableau d'Albert Dürer............ 561
Triomphe de Jésus-Christ dans l'humanité, grav. 564
— de saint Thomas d'Aquin, par Gozzoli. 429
Vallée de Josaphat, vue...................... 237
Vendeurs (les) chassés du temple, d'Albert Dürer. 101
Verbe (le) révélé aux Anges, gravure.......... 11
Vices (les), statues symboliques......... 159, 161

Pages.
Vie (la) religieuse, gravure du xve siècle.... 529
Vierge (la) et l'enfant Jésus, par Pérugin....... 87
— tenant son fils mort, groupe en marbre de Michel-Ange............ 317
Vierges (les) folles, statues à Strasbourg...... 509
Vignerons (les), dessin d'André del Sarto...... 223
Vincent de Paul (saint), portrait d'Édelinck.... 457
Vision de l'Apocalypse, miniature............ 361
— d'Ézéchiel, par Raphaël............... 45
Visitandine, dessin......................... 453
Vocation d'Abraham, par Raphaël............ 32
— de Lévi, par Overbeck............... 103

II. TABLE CHRONOLOGIQUE.

ART ANTIQUE.

Pages.
Platon, buste................................ 19
Socrate, buste............................... 19
Denier de Tibère, médaille.................... 259
Apothéose des Césars, camée.................. 23
Barbares enchaînés, camée.................... 27
Claude et Agrippine, médaille................. 358
Diane (la) d'Ephèse, médaille................. 358
Titus, médaille............................... 369
Judée (la) conquise, médaille................. 369
Dioclétien, médaille.......................... 383

ANTIQUITÉS CHRÉTIENNES.

Vallée de Josaphat, vue...................... 237
Béthanie, vue................................ 229
Piscine de Siloé, vue........................ 187
Stèle du temple de Jérusalem, époque d'Hérode. 197
Titre (le) de la Croix....................... 303
Instruments de la Passion.................... 297
Coupe de la Cène, gemme..................... 273
Bon (le) Pasteur, sculpture des Catacombes... 189
— — attire un loup, sculpture des Catacombes............. 207
Orphée, symbole chrétien des Catacombes..... 517
Jésus et ses Disciples; la Vigne et les Colombes, fresque des Catacombes..................... 275
Hémorrhoïsse (l'), sculpture d'un sarcophage... 117
Multiplication des pains, fresque des Catacombes..................................... 165
Poisson (le) immolé, symbole des Catacombes. 167
Jésus guérit un aveugle, sculp. d'un sarcophage. 185
Tête de Christ, terre cuite, dite des Catacombes. 506
Martyre d'une chrétienne, fresque de Pompéi.. 381
Crypte de Saint-Calliste, IIIe siècle........... 488
Inscription de l'arc de Constantin, à Rome, IVe s. 385
Saint-Paul hors les murs, à Rome. IVe siècle.. 491

MOYEN AGE.

VIe s. Christ (le), lumière du monde, mosaïque. 145
Sacrifice païen, miniature du *Virgile*. 30
Saint-Vital, à Ravenne : intérieur..... 495
Sainte-Sophie, à Constantinople....... 493
VIIe s. Adoration des Mages, mosaïque...... 59
Création de l'homme, mosaïque....... 9
Tentation de Jésus, mosaïque......... 69
VIIIe s. Chant grégorien, fac-simile d'un ms.... 483
Xe s. Bénitier en ivoire, à Aix-la-Chapelle.. 531
Pouvoir (le) spirituel et le Pouvoir temporel, mosaïque..................... 115
Vision de l'Apocalypse, miniature.... 361
XIe s. Empereur couronné par le Christ, ivoire. 423
XIIe s. Baptême de Jésus, cuve baptismale.... 131
Béatitudes (les), travail en cuivre. 135. 137
Christ (le) docteur, sculpt. à Chartres. 121
Notre-Dame la Grande, à Poitiers.... 496
Saint-Gilles, à Saint-Gilles (Gard).... 497

Pages.
XIIe s. Transfiguration (la), mosaïque........ 171
XIIIe s. Annonciation (l'), sculpture à Amiens.. 55
Cloître du Campo Santo, à Pise....... 521
Communion (la), sculpture à Reims... 507
Création (la), bas-relief de Jean de Pise. 5
Denis (saint) l'Aréopagite, miniature.. 307
Haine (la), statue symbolique......... 159
Miniature d'une Apocalypse.......... 556
Monstrance en or, à Reims............ 505
Notre-Dame d'Amiens : intérieur...... 503
Notre-Dame de Paris : façade......... 499
— — vue latérale.... 501
Œuvres (les) de miséricorde, travail en bronze......................... 149
Orgueil (l'), statue symbolique........ 159
Paresse et Gourmandise, statue symb. 161
Pusillanimité (la), statue symbolique.. 161
Quatre (les) Anges de l'Apocalypse, min. 226
Vierges (les) folles, statues à Strasbourg. 509
XIVe s. Ange (un) conduit les Hébreux, miniat. 126
Ascension (l'), par T. Gaddi........... 335
Baiser (le) de Judas, par Duccio...... 283
Comput (le) ecclésiastique, miniature.. 523
Crucifiement (le), par Duccio.......... 304
Espérance (l'), bas-rel. d'André de Pise. 539
Flagellation (la), parement d'autel..... 293
Force (la), bas-relief d'André de Pise.. 539
François (saint) d'Assises prêche les oiseaux, par Giotto................ 537
Jésus bénit l'Église, miniature........ 336
— descend aux limbes, par Memmi. 309
— marchant sur les eaux, par Gaddi. 153
— parmi les docteurs, par Giotto.. 65
Joseph d'Arimathie chez Pilate, miniat. 315
Jugement (le) dernier, par Orcagna.... 262
Lavement (le) des pieds, par Giotto.... 267
Madeleine reconnaît Jésus, du même.. 327
Nef (la) mystique, miniature.......... 566
Noces (les) de Cana, miniature........ 94
Notre-Dame de Chartres : pourtour du chœur............................ 511
Pèlerins (les) d'Emmaüs, par Duccio.. 331
Résurrection (la) de la chair, miniature. 50
— de Lazare, par Giotto. 232
XVe s. Agonie de Jésus à Gethsémani, par fra Angelico........................ 281
Ame (l') fidèle retirée du monde, grav. 563
Ancien (l') et le Nouveau Testament, par fra Angelico...................... 47
Anges en prière, par Gozzoli......... 322
Bordure d'un livre d'*Heures*.......... 525
Brigitte (sainte), miniature............ 439
Cène (la), fresque de fra Benedetto.... 269
Chœur de Vierges, miniature de fra Benedetto.......................... 248
Christ (le) mort, par fra Bartolommeo. 318
Cloître de Saint-Marc, à Florence.... 533

Pages.

xve s. Confession (la), par fra Angelico...... 330
Décollation de saint Jean-Baptiste, tableau de Memling.................. 141
Église (l'), épouse de Jésus, miniature. 313
Étienne (saint), martyr, gravure de Martin Schœn..................... 347
Fuite (la) en Égypte, par le même...... 61
Gravure de la *Bible des pauvres*...... 527
Isaïe, gravure italienne.............. 41
Jean-Baptiste (saint) entouré de Saints, par Filippo Lippi.................. 79
Jeanne d'Arc conduit Charles VII à Reims, tapisserie allemande......... 441
Méditation de la Passion, gravure..... 313
Messe de saint Grégoire, miniature.... 485
Mise au tombeau, par Michel Colomb. 321
Monstrance, à Aix-la-Chapelle....... 505
Nativité (la), par Lorenzo di Credi.... 57
Payement (le) du tribut, par Masaccio. 177
Portement (le) de Croix, par M. Schœn. 301
Présentation au temple, par fra Angelico. 60
Repas servi par les Anges, du même.. 551
Sainte-Chapelle : maître-autel, miniat. 535
Source (la) de vie, par Jean van Eyck. 365
Triomphe de saint Thomas d'Aquin, par Gozzoli........................ 429
Verbe (le) révélé aux Anges, gravure de Wohlgemuth.................... 11
Vie (la) religieuse, gravure............ 529
Vierge (la) et l'enfant Jésus, par Pérugin. 87
Visitation (la), par D. Ghirlandajo..... 56

RENAISSANCE ET TEMPS MODERNES.

xvie s. Apparition des trois Anges à Abraham, par Raphaël........................ 37
Baptême de Constantin, par le même.. 389
— de Jésus, par André del Sarto. 67
Cène (la), par Raphaël................ 271
Christ (le) pleuré par les saintes femmes, par Raphaël............... 32
— en sa gloire, sculpture...... 513
Création de l'homme, de Michel-Ange. 7
Descente du Saint-Esprit, miniature... 341
Échelle (l') de Jacob, par Raphaël...... 38
Enfant (l') prodigue malheureux, gravure d'Albert Dürer................ 209
Guérison d'une infirme, du même...... 225
Jésus chez Simon, par Raphaël........ 123
— devant Caïphe, grav. de Goltzius. 287
— rencontre Zachée, miniature.... 245
Martyre de St-Laurent, par Bandinelli. 382
Mauvais (le) riche, grav. de Jean Cousin. 215
Mission de Saint-Pierre, par Raphaël.. 332
Mort de la Vierge, groupe en pierre... 549
Nativité (la), gravure d'Albert Dürer... 58
Noces (les) de Cana, par Véronèse..... 96
Paul (saint) à Athènes, par Raphaël... 355
Pêche (la) miraculeuse, par le même... 100
Pie V (saint), pape, gravure italienne.. 447
Pierre (saint) délivré de prison, par Raphaël............................ 345
Prédication de saint Jean-Baptiste, par André del Sarto..................... 76
Quatre (les) docteurs de l'Église latine, par Sacchi de Pavie................ 472

xvie s. Sainte Famille, gravure de Goltzius.... 83
Saintes femmes au tombeau, fresque.... 325
Saint-Pierre de Rome : intérieur...... 543
Saul renversé sur le chemin de Damas, par Raphaël......................... 351
Sibylle (la) tiburtine, par Peruzzi..... 49
Trinité (la), tableau d'Albert Dürer... 561
Triomphe du Christ, par Raphaël. Frontisp.
— de J.-C. dans l'humanité, attribué au Titien........ 564
Vendeurs (les) chassés du temple, gravure d'Albert Dürer................ 101
Vierge (la) tenant son Fils mort, groupe en marbre de Michel-Ange.......... 317
Vignerons (les), parabole, par A. del Sarto 223
Vision d'Ezéchiel, par Raphaël........ 45
Vocation d'Abraham, par le même.... 32

xviie s. Apparition de sainte Scholastique, par Le Sueur.......................... 393
Arbre de Jessé, ostensoir............. 91
Bossuet, portrait d'Édelinck........... 455
Denier (le) de César, école de Rubens. 257
Ecce homo, gravure de Rembrandt.... 295
Fille (la) de Jaïre, tableau du même.... 119
Jésus chez Marthe et Marie, par Le Sueur 199
La Salle (le bienheureux), portrait.... 451
Massacre des Innocents, par le Guide.. 63
Portement (le) de Croix, par Le Sueur.. 299
Reniement de saint Pierre, par Poussin. 289
Retour de l'enfant prodigue, par L. Spada 213
Samaritaine (la), par Ph. de Champagne. 107
Vincent de Paul (s.), portr. d'Édelinck. 457

xixe s. Abraham, par Flandrin............. 35
Adam et Ève après le péché, du même. 13
Apôtres (les) réunis au pied de la Croix, par Gleyre.......................... 373
Christ (le) consolateur, par Ary Scheffer. 193
Croisades (les), par Lameire........... 426
Dante aux portes du Ciel, par Magaud. 433
Départ de saint Boniface, par H. de Hess. 397
Enfance de Jésus, par Savinien Petit... 89
Entrée de Jésus à Jérusalem, par Flandrin 252
France (la) chrétienne, par Lameire.... 409
Isaac, par Flandrin.................... 35
Jésus couronne saint Martin, par Orsel. 401
— descend aux limbes, par A. Magimel 310
— enseignant, par Overbeck....... 179
Joseph (saint) à la tête des Saints, par Flandrin........................... 81
Julienne (sainte), par Claudius Lavergne. 431
Lac (le) de Tibériade, photographie.... 203
Loi (la) donnée à Moïse, de Prudhon.. 39
Marie et les Patriarches, par Orsel.... 71
— reine des Vierges, par le même. 73
— reine du Ciel, par le même..... 75
Melchisédec, par Flandrin............. 34
Multiplication des pains, fresque de Langlois.............................. 151
Noé, par le même..................... 34
Pharisien (le) et le Publicain, par Schnorr........................... 219
Pie VII, pape, par Louis David....... 465
Pie IX, pape, par Imlé............... 469
Tempête (la) apaisée, par R. Balze.... 112
Visitandine, dessin de Lafon.......... 453
Vocation de Lévi, par Overbeck...... 103

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE.

JÉSUS-CHRIST ATTENDU.

Pages

I. — Dieu et l'Homme 3

II. — Avant le Christ 17

III. — Les Prophéties 31

DEUXIÈME PARTIE.

JÉSUS-CHRIST VIVANT.

I. — Le Prologue de l'Évangile 53

Nazareth, Bethléem, le Jourdain. — Zacharie, Élisabeth, Marie, Jean, Joseph, Hérode. — Les Ancêtres de Jésus, la Tentation au Désert, les premiers Disciples.

II. — L'Année douce 93

Les Noces de Cana, la Pêche miraculeuse. — Nicodème, la Samaritaine. — Malades guéris, Tempête apaisée, Démons vaincus. — L'Hémorrhoïsse, la Fille de Jaïre. — Le Paralytique de la Piscine, Magdelaine.

III. — La Lutte 127

Conjuration des Juifs, Miracles le jour du Sabbat, Institution des Apôtres. — Sermon sur la montagne, Lépreux guéri, le Fils de la Veuve, Autres miracles. — Le Semeur, l'Ivraie, le grain de Sénevé, le Filet jeté dans la mer. — Incrédulité de Nazareth, Première multiplication des pains, Seconde tempête apaisée, Annonce de l'Eucharistie.

IV. — Éducation des Apôtres 157

Fausse Purification, la Chananéenne, le Sourd-Muet. — Seconde multiplication des Pains. — Aveugle de Bethsaïde, Confession de Pierre, le Thabor. — Enfant délivré du Démon, le Didrachme, Précepte du Pardon. — Enseignement dans le Temple, la Femme adultère. — L'Aveugle-né.

V. — Entretiens et Paraboles 191

Mission des Disciples, le Samaritain, Marthe et Marie. — La Femme courbée, les Banquets de Jésus, l'Hydropique, Leçons aux Pharisiens. — La Brebis, la Drachme, l'Enfant prodigue. — Le Juge inique, la Prière. — Pauvreté volontaire, les Enfants.

Pages.

VI. — Les Résurrections 227

Lazare. — La Résurrection universelle. — Caïphe, l'Aveugle de Jéricho, Zachée, Magdelaine et Judas.

VII. — L'Eucharistie 249

Entrée à Jérusalem, Malédiction du Figuier. — Dernière Journée au Temple. — La Pâque.

VIII. — La Passion de Notre-Seigneur 279

Les Juifs. — Pilate. — Le Calvaire. — Le Signe de la Croix. — La Sépulture.

IX. — Jésus ressuscité 323

La Résurrection. — L'Ascension.

TROISIÈME PARTIE.

JÉSUS-CHRIST CONTINUÉ DANS L'ÉGLISE.

I. — Jésus-Christ dans l'Histoire, dans la Littérature, dans la Science. 339

La Pentecôte. — Les Apôtres : Pierre, Paul, Jean. — Les Saints. — Le chef de l'Église. — Les souverains pontifes du paganisme. — L'empereur chrétien. — La philosophie chrétienne. — Rome chrétienne. — Trahisons de Byzance. — Saint Grégoire Ier. — Comment naissent les nations. — Saint Martin et la France. — Les écoles. — Charlemagne. — Le moyen âge. — Saint Grégoire VII. — Les Césars allemands. — Règne de saint Louis. — Le grand schisme. — Philippe le Bel. — Papes d'Avignon. — Concile. — La Renaissance. — La France. — Règne de Louis XIV. — Guerre du siècle contre l'Église.

II. — Jésus-Christ dans l'Art 471

Avant-propos. — Jésus-Christ, Homme-Dieu, type et source du beau dans ce monde. — Jésus-Christ, maître de l'art chrétien. — L'Architecture chrétienne. — La Sculpture baptisée. — La Peinture chrétienne. — Progrès et grandeur de l'art chrétien. — La Renaissance.

CONCLUSION.

Homme et Dieu 559

TABLES DES FIGURES.

Table alphabétique 567

Table chronologique 569





